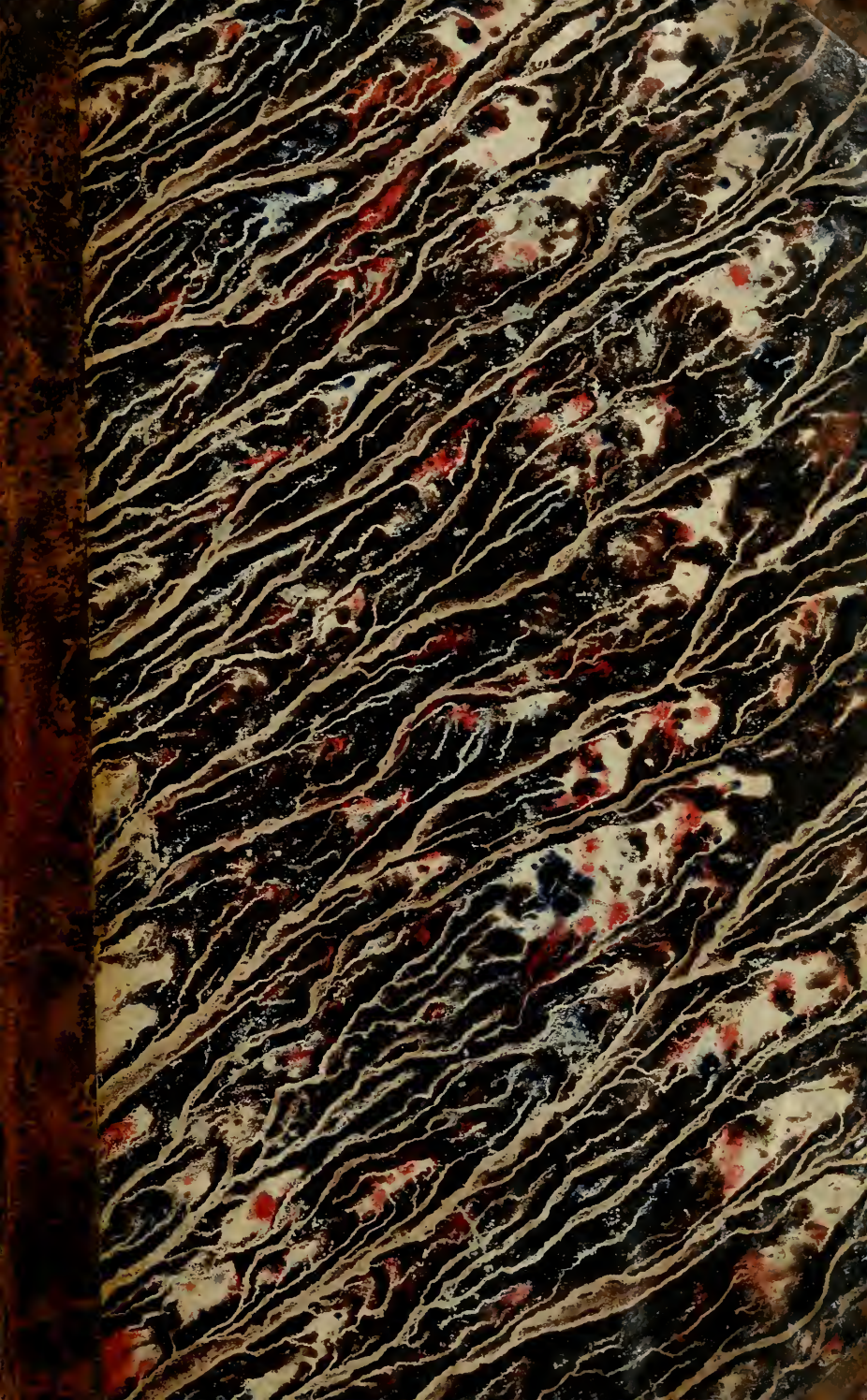


Bibliothèque
ÉCOLE LIBRE
St. JOSEPH DE LILLE
AL 5

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/annalesdephiloso03pari

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

ÉPERNAY, IMPRIM. DE WARIN-THIERRY ET FILS.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES ET EN PARTICULIER L'HISTOIRE, LES ANTIQUITÉS, L'ASTRONOMIE, LA GÉOLOGIE, L'HISTOIRE NATURELLE, LA BOTANIQUE, LA PHYSIQUE, LA CHIMIE, L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA MÉDECINE ET LA JURISPRUDENCE RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME;

Par une Société

D'ECCLÉSIASTIQUES, DE LITTÉRATEURS, DE NATURALISTES, DE MÉDECINS ET DE JURISCONSULTES.

ÉCOLE LIBRE SAINT-JOSEPH

DEUXIÈME ANNÉE.

Seconde édition. — 1834.

DOMUS METENSIS

TOME III.

PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,

Rue St.-Guillaume, n° 23, Faub. St.-Germain.

1834.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 13. — 31 Juillet 1831.

Philosophie.

DE DIEU.

De l'affaiblissement de la croyance en la présence de Dieu. — Des rapports de Dieu avec les gouvernemens et avec les familles, dans les tems anciens et dans les tems modernes.

Premier Article.

Pour un Chrétien, et même pour tout observateur judicieux, il est quelque chose, au milieu de nous, de plus effrayant et de plus sinistre que ces chutes de trônes, que ces esprits en ébullition, que ces peuples qui veillent debout, se gardant contre je ne sais quel ennemi caché qui les a saisis au cœur, et qui, lentement ou par accès, les dévore; cette chose, plus effrayante et plus sinistre, c'est de voir Dieu exclu pour ainsi dire du gouvernement de ce monde, Dieu repoussé du sanctuaire où se font nos lois, chassé en quelque sorte des palais de ceux qui paraissent être les maîtres de ce monde, et des salles où se rend la justice: espèce de temple où l'on décide, parmi les hommes, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Voilà ce que nous trouvons véritablement effrayant et sinistre.

A Dieu ne plaise, pourtant, que nous voulions voir nos chambres, nos rois, nos ministres, nos tribunaux, décréter, régir,

administrer, rendre exécutoire notre Religion ; tribunaux, rois, ministres, chambres, ne savent pas la Religion de Dieu ; ils ne la connaissent pas eux-mêmes, comment en parleraient-ils aux autres? Mais il est un danger, naissant de ce système, qu'il nous importe de signaler à nos amis ; car il pourrait ressortir de cette conduite une conséquence contre laquelle nous voulons et nous devons hautement protester, et devant Dieu et devant les hommes.

On sait, par une récente et affligeante expérience, combien les peuples respectent peu les hautes infortunes ; aussi ne faudrait-il pas qu'ils allassent considérer Dieu comme un de ces rois tombés de leurs trônes, dont on a souillé et dispersé les symboles et les emblèmes ; il ne faudrait pas qu'ils le missent au rang d'un de ces illustres malheureux que l'on peut insulter sans péril, oublier sans conséquence, et pour lequel on passe pour généreux en le conservant l'objet de quelques regrets cachés, ou de quelque espérance vague et chancelante. Certes, il faut que l'on sache, et c'est un devoir de le dire hautement : si Dieu doit être séparé de ces hommes éphémères qui se montrent çà et là élevés un peu au-dessus des autres dans notre société, il doit être admis plus intimement au milieu de cette société, et surtout au sein de la famille.

Ceci est un point essentiel et un devoir rigoureux ; pasteurs, pères de famille, professeurs, instituteurs de tout genre, dont la voix est écoutée par les hommes, il faut que votre bouche, comme celle de Job, soit en ce moment *pleine de paroles*, pour annoncer que le Dieu qui a fait le ciel et la terre, continue de régner ; qu'à lui seul sont dus foi et hommage ; que de lui seul viendront paix et salut.

Nous croyons donc devoir appeler l'attention de nos lecteurs sur un si grand sujet ; aussi nous allons offrir à leurs réflexions une esquisse sommaire des rapports qui existaient entre Dieu, les gouvernemens et les familles, dans les tems anciens, et de ceux qui existent encore dans nos tems modernes. Et pour ne pas borner nos efforts à une stérile contemplation du mal, nous essayerons de rechercher quelques-unes des causes de ce désordre, et de proposer quelques-uns des moyens qui pourraient y remédier.

Dans les premiers âges du monde, dans ces âges de tradition et de foi, ce qui frappe d'abord l'esprit de celui qui en parcourt l'histoire, c'est cette majestueuse image de Dieu, continuellement présente aux yeux de tous les hommes : tout y porte l'empreinte de la Divinité. Le mal était ce que la voix de Dieu avait défendu; la vertu, ce qu'elle avait ordonné; la religion n'était autre chose que quelques marques d'amour et d'obéissance que Dieu avait nommément exigées de ses créatures en leur donnant cette terre en jouissance. Il semblait que les peuples voyaient continuellement les yeux de Dieu ouverts sur eux. Le chef qu'ils suivaient, et le prêtre qui les sanctifiait, n'étaient dans leur esprit que des hommes qui représentaient Dieu au milieu d'eux. Il y avait bien des chefs, des juges et des docteurs; mais c'était Dieu seul qu'ils considéraient comme le véritable chef, le souverain juge, le grand docteur. Telles sont les croyances répandues dans tout l'univers.

Et d'abord, dans les Patriarches, nous voyons des hommes, non pas seulement qui croient en Dieu, mais qui le voient, qui le sentent, et l'admettent en participation des actions les plus communes de leur vie. S'ils chargent de quelque important message quelqu'un de leurs serviteurs, c'est au nom de Dieu qu'ils *le conjurent* et qu'ils le lui confient [1]; s'ils désirent éclaircir quelque mystère, ou lever quelque doute, c'est Dieu qu'ils prient de les seconder [2]; si leurs vœux sont accomplis, ils tombent au milieu des champs, ou en présence des peuples, la face contre terre, et, prosternés, ils *adorent Dieu* [3]; si après une longue absence des amis se revoient, c'est Dieu qu'ils remercient de la rencontre de l'amitié : d'abord on offre un sacrifice à Dieu, puis les amis prennent ensemble un repas, que l'on appelle, dans la sainteté de ces mœurs antiques, *manger du pain devant Dieu* [4]. Dans les entretiens même les plus familiers, Dieu venait se mêler à leurs paroles les plus simples et les plus ordinaires. Le riche Booz visite ses serviteurs, qui travaillent dans un champ; sa première parole est : *Que Dieu soit avec vous!* et les moisson-

[1] *Genèse*, ch. XXIV, v. 3.

[2] *Id.*, v. 12.

[3] *Id.*, v. 27.

[4] *Exod.*, ch. XVIII, v. 12.

neurs, qui comprennent ce langage, lui répondent : *Que Dieu vous bénisse vous-même* [1]. Cependant une jeune femme attire ses regards; depuis le matin jusqu'au déclin du jour, sa main laborieuse avait ramassé l'épi échappé à la faux du moissonneur; il s'avance vers elle : que va dire ce riche du siècle à cette belle inconnue?... « Que le Seigneur te rende, selon la bonté » de ta conduite : et puisses-tu recevoir une recompense entière » de l'Eternel, ton Dieu, sous les ailes de qui tu as cherché un » asile [2].

Dieu était le conseiller presque immédiat de toutes les actions : aussi, lorsqu'il s'agit du plus grand des actes et des devoirs de la famille, celui de chercher une épouse à un fils, ou de trouver un époux à sa fille, c'est encore Dieu qui dirige toutes les démarches.

Le plus vieux serviteur de la maison est envoyé dans un pays lointain; mais auparavant on lui a fait jurer devant Dieu de remplir fidèlement sa mission. Il arrive, mais ce n'est ni sur le nom ou la richesse de son maître qu'il compte, ni par de beaux présens qu'il veut gagner le cœur de la jeune fille. « Éternel, » Dieu de mon maître, dit-il, favorise-moi de ta rencontre au- » jourd'hui, je t'en conjure, et fais miséricorde avec mon maître, » ton serviteur [3]... » Puis se confiant en sa prière, il pose lui-même les signes par lesquels il désire que Dieu lui manifeste ses volontés... Et ces signes ayant eu lieu, l'homme *tombe la face contre terre et adore Dieu* [4]... Mais la jeune fille avait couru tout annoncer à sa mère. Alors le vieux serviteur est introduit, et il expose tout ce qui s'est passé. A ce récit les parens répondent... : *C'est une parole sortie de Dieu... Nous ne pouvons dire un mot contre son bon plaisir* [5].

Dieu était aussi le Dieu des voyageurs, et l'on n'entreprend point de voyage sans implorer son assistance, et le mettre pour ainsi dire de compagnie [6].

[1] *Ruth.*, ch. II, v. 4.
[2] *Id.*, v. 12.
[3] *Gen.*, ch. XXIV, v. 12.
[4] *Id.*, v. 24.
[5] *Id.*, v. 50.
[6] Voir *Tobie*.

Dieu était encore le Dieu des campagnes; aussi, dès le commencement du monde, nous voyons le raisin et l'épi, la tourterelle et l'agneau, offerts en hommage à la puissance de Dieu; et un peu plus tard, une loi expresse ordonnait qu'au retour de chaque printems, les premiers épis tombés sous la faux seraient portés au prêtre, lequel devait élever ces prémices de la moisson devant l'autel du Seigneur, comme pour les faire remonter vers leur source [1]. Dieu, satisfait de cette offrande, ordonnait aux peuples de se réjouir devant lui. « Lorsque vous aurez recueilli tous les fruits de vos campagnes, disait-il, alors » vous célébrerez les féries du Seigneur : vous prendrez les fruits » du plus bel arbre, les branches du palmier, les rameaux des » bois, les saules du torrent, vous vous ferez des cabanes de feuil- » lages, et vous vous réjouirez devant le Seigneur pendant sept » jours [2]. »

Dieu était enfin le Dieu des armées, et le général ne faisait camper, marcher, combattre ses troupes qu'au nom de Dieu : *Le Seigneur, votre Dieu*, était-il dit dans un des *ordres du jour* de ces tems antiques, *se promène dans votre camp, pour vous défendre et pour vous livrer vos ennemis* [3].

Chaque père de famille était l'historien qui perpétuait dans sa maison ces traditions. C'est *sous le chêne d'Ephra*, disait-il, que des messagers sont venus de la part de Dieu juger plusieurs différends; et les enfans, en voyant le *chêne d'Ephra*, avaient souvenance de la visite, comme nous nous souvenons du plus saint de nos rois au nom du *chêne de Vincennes* [4].

C'est dans la vallée de Membré, ajoutait-il, qu'ils sont venus visiter les hommes, qu'ils se sont assis à la table de nos pères, et se sont unis avec eux par ce gage de l'hospitalité; et les enfans se regardaient comme les hôtes des anges, et espéraient en recevoir dans l'autre monde une mutuelle hospitalité [5].

Le père était le prêtre qui continuait et perpétuait le sacri-

[1] *Lévitique*, ch. XXIII, v. 10.

[2] *Idem*, v. 39. — *Deut.*, ch. XXVI, v. 10. *Id.*, ch. XVI, v. 10. *Id.*, ch. XII, v. 17 et 18. *Id.*, ch. XIV, v. 23.

[3] *Deut.*, ch. XXIII, v. 14.

[4] *Les Juges*, ch. VI, v. 11, 24.

[5] *Genèse*, ch. XVIII, v. 2.

fice. Dans les foyers domestiques, au milieu d'un champ, ou sur une colline, il élevait un autel de simple structure, répandait du vin et de l'huile, et immolait une victime devant Dieu, en présence de ses enfans; ou même, soir et matin, il offrait un *sacrifice pour expier leurs péchés* [1].

Dieu était donc toujours au milieu de ces peuples, ou par sa présence visible, ou par ses envoyés, ou par ses commandemens, ou par ses punitions, ou par ses récompenses. Il n'est donc pas étonnant que l'homme eut reçu pour précepte : *Marche devant moi, et sois parfait* [2]; et pour modèle, Dieu lui-même : *Soyez saints, parce que je suis saint* [3].

Mais ce n'est pas seulement chez le peuple choisi de Dieu, pour être le gardien particulier de ses promesses et le témoin de son alliance avec les hommes, que nous voyons ces preuves de la foi en la présence de Dieu : les mêmes usages et les mêmes traditions se trouvent encore chez les autres nations. Les historiens et les poètes, grecs et romains, font foi de cette disposition d'esprit. Aussi voyons-nous dans Homère la Divinité invoquée dans toutes les actions de la vie, et également honorée par les rois et par les peuples. Le guerrier lance-t-il son javelot? c'est un Dieu qu'il invoque. A-t-il renversé son ennemi dans la poussière? c'est un Dieu qu'il remercie, et à un Dieu qu'il fait hommage des dépouilles. A-t-il lui-même évité la *noire mort?* c'est un Dieu qui a détourné le trait lancé par une main sûre. Des convives commencent-ils un repas? une libation de vin ou de lait est d'abord répandue en l'honneur de la Divinité. *Semblable à Dieu, ami de Dieu, fils de Dieu;* ayant la *prudence, l'éloquence, la force de Dieu; belle, grande, fière comme une Déesse*, ce sont là des paroles et des comparaisons qui sont fréquemment dans la bouche du poète, et qui étaient sans doute comprises par le peuple qui entendait ses chants [4].

Le même sentiment de la Divinité, le même respect pour sa présence, la même croyance à sa providence immédiate, se retrouvent encore dans la plupart des auteurs de l'antiquité. « Plu-

[1] *Job*, ch. I, v. 5.

[2] *Genèse*, ch. XVII, v. 1.

[3] *Lévitique*, ch. XI, v. 44.

[4] Voir *passim* dans l'Iliade et l'Odyssée.

» sieurs hommes, dit Pindare, se sont efforcés d'acquérir de la » gloire par des vertus formées à l'aide de la science; mais les » actions de l'homme, faites sans l'aide de Dieu, ne méritent pas » d'être tirées de l'oubli [1]. » « Comme je passais devant un ora- » toire champêtre, dit Ovide, j'entendis mon guide dire à voix » basse à la Divinité : *Soyez-moi propice;* et moi aussi je lui dis » à voix basse : *Soyez-moi propice* [2]. » « La Providence des dieux, » dit Cicéron, ne veille pas seulement sur le genre humain dans » son universalité, mais encore sur chacun de nous en particu- » lier; en sorte que s'il a existé plusieurs hommes remarquables » par leurs vertus, à Rome ou dans la Grèce, il faut croire qu'au- » cun n'a été tel sans l'aide de Dieu [3]. »

C'est par un effet de cette croyance répandue partout, que partout on a vu des devins et des aruspices, des sacrificateurs et des oracles. Les Assyriens, les Perses, les Scythes, les Gaulois, les Parthes, croyaient à la présence d'une Divinité qui les accompagnait dans leurs guerres, et qui était présente à toutes les actions de leur vie.

De notre tems, les voyageurs nous apprennent tous les jours que les Chinois, les Indiens, le Nègre de l'Afrique, le sauvage habitant de l'Amérique, ces peuples qui n'ont rien reçu des Grecs et des Romains, sont, comme les patriarches, remplis de la vue et de la présence de la Divinité. S'ils sont en voyage, s'ils entreprennent une affaire, s'ils passent devant une mosquée ou devant une pagode, dans les actions de leur vie, même les plus ordinaires, c'est vers une Divinité qu'ils élèvent leur esprit, leur visage et leur voix. Parmi les sauvages de l'Amérique, le Dieu du fleuve, le Dieu des forêts, le grand Esprit de la colline ou de la savanne, est connu et respecté de chaque individu : sa fétiche habite le plus souvent sa cabane, et son manitou est toujours suspendu sur son sein.

Quand je rappelle ces coutumes et ces croyances des peuples païens, je sais fort bien que je cite des ignorances et des erreurs; mais ce qui n'est ni une ignorance ni une erreur, c'est cette propension de la volonté, cet usage de la vie, de se tourner vers

[1] *Pindare*, Olympique IX.

[2] *Métamorphoses*, liv. VI, v. 327.

[3] *De la nature des dieux*, liv. II, n° 66.

Dieu; c'est cette disposition d'un esprit rempli de défiance de soi-même, et de confiance en la Divinité; c'est cette résolution, librement prise, de se défier de ses propres forces, et de se laisser guider par une autorité et par une parole qui viennent de Dieu.... car c'est là ce que l'on appelle la foi. Ces peuples se trompaient sur l'objet de leur foi; mais dans leur foi elle-même on ne peut s'empêcher de trouver une preuve de ce dogme chrétien, dont un de nos apôtres a emprunté l'expression à un païen, et qui doit être notre croyance par rapport à Dieu; à savoir, que c'est en lui que *nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous sommes* [1].

Je ne parlerai pas des tems qui ont suivi l'établissement du Christianisme. Le Christ était venu apporter la connaissance parfaite du Père, au monde, qui n'en avait conservé qu'un obscur souvenir. Cette connaissance plus développée, recueillie et conservée d'abord dans les asiles de la pauvreté et de la souffrance, cultivée par les tortures et arrosée par le sang, fructifia bientôt dans tout l'univers. La grande image de Dieu fut encore, comme aux tems antiques, apparente aux yeux de tous les hommes, aux yeux des princes comme des sujets. Le moyen-âge fut vraiment un âge de foi. Les rois ne régnaient qu'au nom de Dieu; ce n'est aussi que par son nom que les peuples obéissaient. Au-dessus des passions qui bouillonnaient, puissantes, au sein de ces nations renouvelées, le nom de Dieu dominait, comme celui d'un père au milieu d'enfans un peu turbulens, mais soumis et respectueux. Cette disposition d'esprit se prouve parfaitement, et par l'autorité suprême de l'Église, dont la voix était écoutée des peuples au-dessus de celle des rois, et par la soumission des rois eux-mêmes à la voix de l'Église, et par ces immenses mouvemens des peuples que la parole d'un ermite remuait jusque dans leurs entrailles, et emportait au-delà des mers pour obéir à la volonté de Dieu. Quiconque n'a pas senti cette disposition d'esprit des peuples du moyen-âge, ne comprendra jamais rien à la lecture de nos vieilles histoires. Il ne

[1] In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus : sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt. *Actes des Apôtres*, ch. XVII, v. 28.

Cette citation de S. Paul est prise au poète grec Aratus.

pourra jamais apprécier ces tems où, comme le dit un Père de l'Église, le seigneur dans ses châteaux, le laboureur dans ses champs et sous le poids du jour, le militaire dans son camp et ses marches guerrières, le matelot sur l'immensité des mers, dans son frêle vaisseau, pratiquaient l'abstinence et le jeûne, priaient et chantaient : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit*, tandis que d'autres répondaient : *Comme cela a été au commencement, que ce soit à présent et tous les jours, et dans les siècles des siècles.*

Tel était l'état de cette société : sur cette terre, des hommes, avec leurs faiblesses et leurs passions ; mais entre le ciel et cette terre, l'image de Dieu, plus influente que la chaleur du soleil, plus brillante que la clarté des étoiles, les dirigeant, les fortifiant, les réprimant, les remplissant de sa présence.

Après avoir vu quels étaient les rapports, directs pour ainsi dire, qui ont existé entre Dieu, les rois et les peuples dans les siècles passés, essayons d'apprécier sommairement quelle est la disposition générale de la génération au milieu de laquelle nous vivons, par rapport à la croyance en la présence de la Divinité.

Et d'abord nous sommes loin de vouloir ici calomnier notre siècle : nous rendons, autant que personne, hommage à un grand nombre de familles dont les vertus privées font l'ornement de notre société, sont un sujet de consolation pour les vrais Chrétiens, et constituent peut-être, dans les conseils de Dieu, *le petit troupeau* auquel doivent se joindre tous les peuples, pour ne former *qu'un seul bercail.*

Mais on ne peut s'empêcher de convenir, en meme tems, que ce qui frappe et contriste d'abord l'esprit de celui qui examine attentivement l'ensemble de notre société, c'est de ne plus y trouver la croyance pratique à la présence de Dieu. Dieu n'est plus un père qui habite la famille, n'est plus un conseiller qui la dirige, n'est plus un juge qui la punit ; c'est pour la plupart, et surtout pour ceux qui se prétendent grands, savans, capables, élevés au-dessus du peuple, comme une espèce de puissant personnage, qui, semblable à ce Jupiter d'Homère, brouillé avec les autres dieux, se tient à l'écart, loin de tous les autres, ne voulant des mortels ni crainte ni amour. Comme un de ces rois fainéans, qui dormaient sur le trône, il semble qu'il ne

surveille plus ce monde, et qu'aussi, toutes les créatures sont laissées à l'abandon. Ce n'est point de Dieu que ces hommes occupent leurs pensées; Dieu n'est rien pour eux. Dans le commerce de leur vie, dans leurs voyages, dans leurs dangers, dans leurs maladies, ce n'est pas à Dieu qu'ils s'adressent. Aussi nulle attention à sa présence, nul honneur rendu à son nom.

Voyez : ce Savant a fait une infinité de découvertes; il est venu à bout de lire toutes les langues; mais il ne voit plus, il n'entend plus la langue de Dieu. Jadis les peuples reconnaissaient les grandes catastrophes de la nature pour une des voix de Dieu; attentifs à ces terribles paroles, ils cherchaient souvent dans une vaine science l'interprétation de cette langue qu'ils ne comprenaient pas. Nos pères encore regardaient le tonnerre comme un des accens de sa bouche puissante, et certes, ils avaient bien au moins autant de courage que leurs fils! Ces guerriers, qui ne comptaient jamais les ennemis avant le combat, ces preux, qui se vantaient de *relever le gant au diable lui-même, s'il fût venu à sortir des enfers*, à la voix du tonnerre, allumaient pourtant dévotement le cierge béni; et leurs lèvres sincères récitaient la simple prière avec le paysan grossier, leur épouse ingénue et leur vieille nourrice. Mais aujourd'hui le chimiste, debout et tremblant, se rassure par des raisonnemens contre sa faible machine qui chancelle; tandis que toute la nature frémit, il s'obstine à ne pas frémir en son âme. Il ne voit là ni Dieu, ni avertissement, ni menace. Il pense froidement à son fourneau chimique, et suppute la quantité de gaz, de sels et de matières premières, qui produisent de si terribles résultats. Il ne craint plus rien durant la tempête; comme si son paratonnerre pouvait lui servir contre Dieu, ou que cette menace de Dieu ne dît plus rien depuis qu'il peut en décomposer les lettres!

Voyez encore ce fils de la civilisation : il se pique d'être renommé par sa courtoisie dans les salons et dans les cercles, et veut en rendre avec usure à tous les hommes; mais, dans le raffinement de sa politesse, il ne trouve pas convenable d'accorder un salut au nom de son Dieu. Il viendra dans nos églises pour remplir ce qu'il appelle les devoirs attachés à son état; il y

viendra pour compatir à la pusillanimité d'âme d'une famille ou d'une épouse crédules; mais qu'on ne lui dise pas que Dieu l'y appelle, car dès-lors il n'y viendrait pas. Et là encore, il semble jeter un œil de dédain, et sur le peuple prosterné, et sur le prêtre qui offre le sacrifice, et sur le sacrifice lui-même. Debout, il veut y être seul; seul il veut faire sa prière; seul il veut régler ce qu'il doit rendre ou demander à Dieu; seul il veut lui exposer ce qu'il en espère, ou ce qu'il en craint... Et si quelquefois un de ceux qui ont été *envoyés de Dieu*, monte sur cette chaire où il lui est ordonné d'annoncer la bonne nouvelle du salut, alors l'homme du siècle s'indigne. Il méprisera et le prêtre, son simple langage, et sa *bonne nouvelle*. Car il ne veut pas qu'on l'exhorte à bénir Dieu, qu'on le convertisse à lui rendre l'honneur qui lui est dû, qu'on lui apprenne ce que Dieu désire de lui; il regarde cela comme une preuve d'humiliation et de dépendance, et sort, le sein tout ému, de cet essai de puissance qu'on a voulu faire sur lui.

Suivons-le dans l'intérieur de sa maison : ici il veut bien — et, au besoin, il exigera — que son fils et que sa fille apprennent quelque prière, et qu'ils aient une religion; il souffrira que son épouse en pratique quelques actes. Mais pour lui, il rougirait de les imiter ou de leur en donner l'exemple. Ainsi donc, la prière se fait bien encore quelquefois dans la famille; mais presque toujours le chef de la prière est absent; ou, s'il s'y trouve, il est là, comme un de ces dieux de pierre, habitans d'un temple païen, témoins impassibles des prières des mortels. Ni image sacrée, ni crucifix, ni aucun de ces signes extérieurs qui distinguent le chrétien, ne brillent jamais entre ses mains; jamais il ne leur adresse une marque de respect en présence de sa famille. Aussi, ses enfans lui demandent quelquefois s'il ne fait pas sa prière : et il faut qu'il leur réponde qu'il prie seul et en secret. En effet, comme un prêtre sacrilége, qui prostitue son encens à une idole inconnue, il s'enfonce dans le lieu le plus caché de sa maison, choisit l'heure la plus obscure, et là, loin de tous les yeux, le cœur rempli d'une espèce de crainte, et comme essayant d'une mauvaise action, il fait à Dieu une prière courte, rapide, impertinente, que sa mère ne lui a pas apprise, et que son fils ne répétera pas après lui. Il fait

les œuvres de la loi, comme un roi, qui, loin de ses serviteurs et de sa cour, enveloppé de ténèbres, se livre à un plaisir honteux ou à une faiblesse avilissante : plus lâche que le pharisien superbe, il n'ose même faire retentir sa voix, pour annoncer qu'il prie ; dans sa fuite loin de Dieu, il a perdu jusqu'à son orgueil.

Cependant, après avoir vécu plus ou moins de tems dans ce commerce clandestin avec son Dieu, survient une maladie, un accident, un rien qu'il ne connaît pas, mais qui lui annonce qu'il va être tiré sans son consentement du milieu de ce monde qu'il habite ; pourquoi alors tout s'empresse, tout s'agite-t-il autour de lui ? pourquoi sa famille est-elle toute en alarmes et en mouvement ? pourquoi une mère prépare-t-elle sa tendresse, une épouse son amour, les hommes, leurs plus forts raisonnemens, les femmes, leurs plus douces, leurs plus touchantes paroles ? pourquoi cherche-t-on une personne qui ait autorité sur ses esprits, et une bouche qui sache faire passer la persuasion dans son âme ?... Le grand homme nous l'a dit assez souvent pendant sa vie... Tout ce qui est noble, généreux, élevé, tout ce qui est bon, il s'y porte de lui-même et de sa toute volonté... Il faut donc que ce soit une action injuste, une démarche avilissante, qu'on veut lui faire faire, ou une humiliation honteuse qu'on veut lui faire subir ; car on a préparé tous les moyens de séduction et de corruption. En effet, on veut décider le bon fils, le bon époux, le bon père, à reconnaître le Dieu de l'univers, à croire ce qu'il a dit, à faire ce qu'il a ordonné : on veut le décider à recevoir le testament de grâce, dans lequel Dieu l'avait inscrit. Voilà ce que veulent tant de personnes conjurées. Mais non ; comme un preux chevalier, qui veut garder son honneur et sa foi jusqu'à la fin, il a tout préparé pour un combat à outrance. Long-tems il s'est esssayé pour cette heure ; il a fait tous les préparatifs, a disposé toutes les défenses, a prévu tous les piéges, s'est endurci contre toutes les propositions de paix ; il a juré de ne jamais se rendre à Dieu ; et il meurt, se complaisant dans ses désirs, s'absolvant de ses péchés, espérant dans ses espérances, et ne craignant que ce qu'il a résolu de craindre.

Pourtant quelquefois, malgré ses résolutions, malgré sa force et son courage, il s'est rendu à ces séductions, ou à ses craintes, ou à sa conscience. Il a daigné ne pas laisser inutiles les im-

menses trésors de grâce que Dieu a préparés de toute éternité à sa créature, et qu'il est venu apporter aux hommes avec sueurs, fatigues, mort, — les sueurs, les fatigues, la mort d'un Dieu ! ! ! Il a daigné recevoir Dieu chez lui, et tendre son visage au baiser qu'il lui apportait. Mais pourquoi ne voit-il plus ses anciens amis? pourquoi toutes ses connaissances sont-elles éloignées? pourquoi ne laisse-t-on approcher personne, et conserve-t-on tant de mystère ? Ecoutez la raison : elle est bonne, elle est généreuse !... Il ne veut pas que l'on sache qu'il a eu quelques jours de faiblesse, et que, vers la fin de sa vie, il est descendu à un acte de soumission devant Dieu.

Tels sont les seuls rapports qui existent souvent, dans les familles, entre les hommes et Dieu. Que si nous recherchons quels sont les liens qui attachent encore ceux que l'on appelle les chefs des nations, les rois des peuples, à Dieu, nous ne trouverons pas plus de foi en sa présence. Les rois les plus puissans, les plus influens sur les choses de ce monde, ceux par conséquent que Dieu a honorés de plus de faveurs, sont précisément ceux qui se sont séparés de l'Église et des traditions de Dieu. La loi de Dieu n'est plus dans leurs conseils une chose sacrée, divine, de laquelle il ne faut traiter qu'avec amour et respect, c'est, pour la plupart, seulement un frein dont ils ont intérêt à se servir pour contenir les peuples dans l'obéissance; notre Religion même est pour eux, dans sa constitution et sa hiérarchie, une chose gênante, dangereuse, dont il faut surveiller l'influence, gêner les rapports, arrêter l'essor.

Aussi c'est ce qui nous fait penser, et c'est ce qui nous a fait dire au commencement de cet article, que, dans les circonstances actuelles, le plus ardent désir que nous puissions former, c'est que les grands et les puissans de la terre ne se mêlent plus des choses de Dieu.

Mais comment avons-nous été amenés, rois et sujets, peuples et gouvernemens, à nous séparer de Dieu, à l'oublier et à le méconnaître ? par quels moyens peut-on ramener l'auguste croyance de sa présence dans la famille, pour qu'elle vienne éclairer et vivifier une société toute malheureuse d'ignorance et de maladie ? C'est ce que nous essaierons de rechercher dans un autre article [1].

A. Bonnetty.

[1] Voir le N° 19, tome IV, p. 5.

Statistique religieuse de la Grande-Bretagne.

ÉTAT ACTUEL ET RICHESSES DU CLERGÉ ANGLICAN.

Vers le commencement du 16e siècle, il se fit un immense déchirement dans l'Église; près de la moitié des peuples catholiques se séparèrent violemment du centre d'unité, et secouèrent le joug de cette autorité, qui, seule en ce monde, soutenue par une main divine, marche divinement à la tête de l'humanité, dont, seule, elle sait corriger les excès, fortifier les vertus, réaliser les bons desseins. En ce tems, et pour excuser une semblable entreprise, il y eut plusieurs mots que l'on jeta, comme une déception, aux peuples pour les entraîner dans la révolte. Le premier de ces mots, celui même qui est resté comme un grand reproche, est ce mot si magique et si solennel, la RÉFORME; que ne fit-on pas espérer aux peuples sous ce nom, et peut-être que n'espérait-on pas sérieusement soi-même ?

D'abord, réforme du dogme : il semblait qu'il n'y aurait plus de mystère, plus d'ambiguité, plus d'obscurités, plus de doutes. La Bible était le trésor trop long-tems dérobé au peuple, qui enfin allait y lire clairement et distinctement, et par conséquent *unanimement*, toute sa croyance.

Ensuite, réforme de la morale : tous les *scandales* de la cour de Rome allaient disparaître de l'assemblée des *saints* de la réforme ; plus de prêtres oisifs ou ambitieux, dévorant la substance du pauvre ; le peuple allait enfin avoir les *bons pasteurs*, ces pasteurs qui *connaissent leurs brebis et sont connus d'elles*, ces pasteurs qui donnent leur vie pour leur troupeau.

Telles furent les deux idées générales qui précipitèrent des peuples entiers dans le schisme et dans l'hérésie. Ce n'est pas

assez des déchiremens de l'esprit et de la conscience, l'ordre matériel des sociétés fut bouleversé de fond en comble, les états furent en feu, le sang coula à flots, les peuples et les rois disparurent dans des tempêtes prolongées ; enfin, la Réforme prévalut dans quelques états, et assise sur le trône, adoptée par le peuple, sanctionnée par les lois, elle régna en souveraine.

Or, voyons ce qu'elle a fait au bout de trois cents ans. Les grandes choses demandent du tems, et les grands résultats, ces résultats des profondes pensées, des fortes têtes, n'apparaissent bien qu'après avoir passé par l'épreuve des siècles.

Examinons donc ce qu'a produit la Réforme dans l'un des pays les plus logiques, les plus positifs du monde, en Angleterre. Ce n'est point ici une discussion théologique que nous allons ouvrir ; nous voulons, comme un calculateur froid et désintéressé, mais exact et fidèle, constater la *plus-value* réalisée dans l'intérêt des peuples, par cette *immense opération*.

Quant au dogme, les Protestans eux-mêmes l'avouent, et à leur défaut, les incrédules, — c'est-à-dire cette masse d'intelligences qui sont suspendues, ne sachant que penser et que croire, — le disent assez : en donnant à la raison de chaque individu le droit et le devoir de chercher dans la Bible et d'y trouver sa croyance, de s'y former sa foi, on est arrivé à perdre tout-à-fait le dogme. Ceux qui entrent de bonne foi et de grand cœur dans cette recherche, prennent pour la vérité, comme ils en ont le droit, la première idée qui leur vient à l'esprit, le premier sens qui se présente à leur entendement, et s'y attachent ; ceux-ci, quelque absurde que soit parfois leur croyance, sont encore ceux qui restent le plus chrétiens. Mais un plus grand nombre, trouvant la recherche trop difficile et se tournant vers les affaires ou les plaisirs de la vie, abandonnent tout dogme et toute croyance. D'autres, les savans et les sages, après de longues recherches, après de consciencieux examens, ont élagué peu à peu tous les dogmes propres à l'Évangile, et retranchant la Révélation du Christ, se sont tenus à l'ancienne Révélation faite d'abord au genre humain, et qui consiste à peu près seulement à croire à l'*unité de Dieu ;* gens moitié juifs, moitié païens, qui n'ont que le tort de n'être pas venus au monde trois ou quatre mille ans plus tôt. Voilà ce qu'est de-

venu le dogme, et ce que l'on a fait de l'Évangile, que la Réforme prétendait réédifier à neuf, et remettre dans ce qu'elle appelait son antique splendeur.

Quant à la morale, et en particulier aux abus du clergé, prétexte tant cité par la Réforme, nous allons juger des résultats positifs obtenus par cette régénératrice de la morale.

Déjà un auteur français et catholique, M. Rubichon, dans un ouvrage [1] qui, nous le savons, a fait une profonde sensation parmi les protestans, et surtout les protestans anglais, avait découvert cette plaie profonde de l'église anglicane, ne se soutenant que par les abus, les priviléges, et levant d'odieux tributs sur les peuples confiés à ses soins. Mais voici une autorité encore plus grave et plus tranchante : ce sont les écrivains anglais, qui, jetant un regard scrutateur et positif sur ce malheureux clergé, fainéant et corrompu en même tems, exposent maintenant sa honte, son avarice, sa soif de l'or, sa nullité pour le bien, son entêtement dans le mal, aux yeux de tout l'univers, et arrivent à cette effrayante conclusion : à savoir, que, sans remplir aucun des devoirs imposés aux pasteurs des peuples, *ils prélèvent*, sur ceux qui sont confiés à leurs soins, *une somme d'argent plus forte que celle qui sert à entretenir les prêtres de tous les autres peuples du monde*: et ce reproche leur est fait au moment où une partie de la population du royaume meurt de faim dans les cabanes ou sur les grands chemins.

Et maintenant que les Peuples comprennent !

Pour nous, plaignant nos malheureux frères, formant des vœux pour les voir affranchis de cette désastreuse tutèle, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les pièces officielles de cette grande accusation. Nous les puisons dans la *Revue Britanique* [2], qui elle-même les a recueillis dans les journaux anglais.

[1] *De l'action du clergé dans les sociétés modernes*, 1 vol. in 8°, à Paris, chez Lefèbvre ; prix 4 fr.

[2] La *Revue britannique* est un recueil rempli d'intérêt, c'est un *choix d'articles*, traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande Bretagne, rédigée par M. Saulnier fils, directeur; Dondey-Dupré de la société asiatique; Ch. Coquerel ; Ph. Chasles ; Lesourd, etc. *Elle coûte* 56

Donnons d'abord l'opinion que l'on a maintenant en Angleterre sur le clergé anglican.

« L'exposé qui suit n'a pas besoin de commentaires ; il suffit de le parcourir pour se convaincre que, dans aucune autre partie du monde, il n'existe un système plus monstrueux dans l'administration de la religion dominante, des revenus si énormes et une répartition plus inégale. La dîme écrase le cultivateur anglican et irlandais, et cela au profit d'une poignée d'oisifs uniquement occupés de leurs jouissances et des moyens de perpétuer l'empire de l'aristocratie, dont ils sont la partie la plus puissante et la plus nuisible. Le clergé anglican a raison de s'opposer de toutes ses forces à la réforme de la loi électorale ; il sait bien que la nation, dès qu'elle sera véritablement représentée au parlement, demandera la suppression de la dîme et la réforme radicale du sytème ecclésiastique. En rejetant quelques dogmes de la religion catholique et quelques articles de sa discipline, les prélats anglicans en ont gardé les biens ; ils se sont attachés au plus solide. Les moines faisaient des aumônes, lorsque le catholicisme dominait en Angleterre ; le clergé protestant s'est emparé du revenu de la dîme et des autres biens de l'Église, et a laissé à la nation le soin de nourrir les pauvres. Telle est la charité des riches prélats de la Réforme ! »

Passons maintenant à l'exposé des revenus de ce Clergé.

« Il est impossible de donner un état complet et exact des revenus du clergé anglican. La masse principale consiste en dîmes ; mais d'autres sources lui procurent encore des sommes immenses. Le clergé possède presque entièrement les revenus des établissemens de charité ; il jouit exclusivement des dotations affectées aux différentes chaires dans les universités et dans les écoles publiques. D'immenses propriétés territoriales sont attachées aux siéges épiscopaux, aux cathédrales et aux églises collégiales. Le clergé tire aussi un revenu considérable du casuel, des places de prédicateur dans les chapelles royales, des vicariats, des taxes des villes (*town-assesments*), des offrandes de Pâques (*easter-offerings*), du produit du loyer des bancs dans les nouvelles

fr. par an. L'article que nous analysons se trouve dans le mois de février, qui vient de paraître.

églises, des dotations des chapelles, des charges de chapelains dans l'armée de terre et de mer, auprès des ambassadeurs, des corporations et des compagnies de commerce. Le clergé a en outre le monopole de presque toutes les charges de quelque profit dans les établissemens publics, telles que celles d'administrateurs, de bibliothécaires, de secrétaires, etc., etc., etc.»

Reprenons chacune de ces sources de richesses, et voyons ce qu'elles produisent.

Dotation des premiers catholiques, recueillies par le clergé anglican, qui en a abandonné les charges. — Dîmes et propriétés territoriales.

« Les dotations de l'Église sont presque aussi anciennes que l'introduction du Christianisme dans la Grande-Bretagne, et nous savons par les résultats de recherches faites récemment sur les revenus des écoles latines et autres établissemens de charité, dont la fondation est presque contemporaine à celle du christianisme dans ce pays, que l'accroissement des revenus des domaines ecclésiastiques a dû être immense.

» Quand on estime les revenus de l'Église, on prend généralement pour base les évaluations du *Liber regis* (*King's Book*), où se trouve le relevé officiel du revenu des évêchés et des principales dignités ecclésiastiques, ordonné par Henri VIII, dans les premiers tems de la Réforme, en 1530. C'est sans contredit la meilleure autorité à laquelle on puisse recourir. Mais, pour opérer rationnellement, il faut tenir compte de la plus-value qu'ont acquise les terres depuis cette époque. Quelques exemples prouveront combien il est important d'en agir ainsi pour approcher de l'exactitude.

» L'histoire de l'école de Saint-Paul offre un exemple frappant de l'augmentation considérable qu'ont acquise les propriétés territoriales depuis que le *valor ecclesiasticus* a été rédigé. En 1524, les revenus des domaines appartenant à cet établissement étaient de 122 liv. 11 d. (3,520 fr.); ces mêmes propriétés donnèrent en 1820, un revenu de 5,252 liv. 2 sh. 11 d. (131,350 f.), ou cinquante fois plus considérable. Dans le *King's-Book*, la rente des terres affectées à la cure d'Aresford, qui ont une surface de 1400 acres, est estimée seulement à 8 liv. (200 fr.) par an; cependant les fermages actuels s'élèvent à 300 liv. (7,500 fr.) par

an, ou trente-sept fois la somme primitive. On peut se figurer par là quel doit être le revenu des paroisses bien dotées, comme celles de Brentford, Hougthon-le-Spring, Spofforth et Stanhope, qui sont les plus riches du royaume, et dont le revenu respectif était estimé dans le *King's-Book* à 150 liv., 124 liv., 73 liv. et 67 liv. 6 sh. 8 d. par an.

» L'accroissement de la population, en multipliant le nombre des fiefs ecclésiastiques, a contribué aussi-bien que l'augmentation de la valeur des terres, à enrichir les membres de l'Église, et, sans aucun doute, il y a des bénéfices dont le revenu est aujourd'hui deux cents fois plus élevé qu'il ne l'était dans les premiers tems de la réforme. »

Ici l'auteur anglais réfute l'assertion d'un journal tory, le *Quarterly review*, qui ne portait les richesses du clergé anglican qu'à 96,803,450 fr. Dans cette réfutation se trouvent quelques détails très-curieux sur la manière dont a été découverte l'immense richesse de quelques évêques anglicans. Nous allons citer deux traits relatifs aux évêques de Cantorbery et de Londres.

« L'an dernier, l'archevêque de Cantorbery demanda un acte particulier du parlement pour faire un emprunt de 37,000 liv. (925,000 fr.), nécessaires aux réparations et aux embellissemens du palais de Lambeth; mais comme il fut obligé d'exhiber son livre des revenus pour constater que, dans un tems donné, il serait en mesure de rembourser cette somme, on découvrit que ce pauvre membre du *Collége des Pêcheurs* n'avait qu'un petit revenu de 32,000 liv. st. (800,000 fr.) par an [1]. Ce qui fut au reste confirmé par la déclaration de son agent principal, le docteur Lushington.

» M. Baring soutenait dans la chambre des communes, à la même époque, que les revenus du siége épiscopal de Londres monteraient, après l'expiration des baux actuels, à 100,000 liv.

[1] L'archevêque de Contorbery prend le titre de primat de toute l'Angleterre, et a la préséance sur tous les grands dignitaires de l'état. Sa juridiction s'étend sur tous les diocèses du Royaume-Uni, à l'exception de ceux de Durham, Carlisle, Chester, Sodor et Man, qui sont dans la circonscription de l'archevêque d'York. N. du R. de la *Revue Brit.*

(2,500,000 fr.) par an. L'évêque répliqua que son revenu n'arrivait pas au septième de cette somme, sans le casuel. Sa seigneurie ne parlait naturellement que de son revenu fixe, et ne comprenait ni les produits des renouvellemens des baux, ni la valeur locative de ses parcs et de son palais. Nous pouvons assurer à ce révérend prélat, qu'en vérité le public n'avait jamais pensé que ses revenus ou ceux de sa Grâce de Cantorbery fussent aussi élévés qu'ils le sont, de leur propre aveu. On suppose que le diocèse de Winchester rapporte 50,000 l. (1,250,000 fr.) par an. Dans le cours d'une seule année l'évêque reçut au-delà de 15,000 liv. (375,000 fr.) du renouvellement des baux. »

Voulant ensuite évaluer le revenu total de tous les diocèses, l'auteur anglais donne le tableau des revenus des principales dignités de l'église anglicane, tiré du *King's-Book :* nous allons faire connaître à nos lecteurs ces curieux documens.

Revenus des principales dignités de l'église anglicane, en Angleterre et dans le pays de Galles.

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU [1].		
	liv. st.	sch.	d.
CANTORBERY.			
Archevêque	2,682	12	2
Archidiacre	163	1	10
YORK.			
Archevêque	1,610	0	0
Doyen	308	10	7
Chancelier	85	6	8
Grand-chantre	96	4	6
Sous-doyen	50	14	2
Archidiacre d'York	90	3	1
Archidiacre de Nottingham	61	0	10
Archidiacre d'East-Reading	62	14	7
Archidiacre de Cleveland	36	0	10

[1] Pour ne pas trop agglomérer les chiffres, nous n'avons pas réduit ici la monnaie anglaise en monnaie française. Nous le ferons seulement pour *les résultats*. Il nous suffira de noter que *la livre sterling vaut* 25 fr. 20 c., *et le schelling* 1 fr. 16 c. N. du R. des *Annales*.

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU. liv. st.	sch.	d.
LONDRES.			
Évêque	1,000	0	0
Doyen	220	15	0
Chancelier de Saint-Paul	33	0	0
Grand-chantre, *idem*	46	7	6
Trésorier, *idem*	37	0	0
Archidiacre de Middlesex	60	0	0
Archidiacre de Londres	23	13	0
Archidiacre d'Essex	52	0	0
Archidiacre de Colchester	50	0	0
DURHAM.			
Évêque	1,821	0	0
Archidiacre de Durham	100	0	0
Archidiacre de Northumberland	56	13	0
WINCHESTER.			
Évêque	2,873	1	1
Archidiacre de Surrey	91	3	6
Archidiacre de Winchester	67	15	2
BANGOR.			
Évêque	238	16	1
Doyen	22	17	3
Chancelier de l'église	0	3	4
BAWH ET WELLS.			
Évêque	533	1	3
Doyen	121	7	6
Sous-doyen	21	15	7
Chancelier de l'église	40	5	0
Grand-chantre	24	6	3
Trésorier	62	2	3
Archidiacre de Wells	144	2	3
Archidiacre de Bath	25	15	0
Archidiacre de Taunton	83	7	6
BRISTOL.			
Évêque	327	5	7
Archidiacre de Dorset	82	12	8
CARLISLE.			
Évêque	420	13	3
CHESTER.			
Évêque	420	0	0

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU.		
	Liv. st.	sch.	d.
CHICHESTER.			
Évêque	667	5	3
Doyen	58	9	4
Grand-chantre	35	0	10
Chancelier de l'église	27	7	1
Trésorier	62	7	8
Archidiacre de Chichester	38	3	5
Archidiacre de Lewes	39	15	0
ELY.			
Évêque	2,134	18	0
Archidiacre	95	5	2
EXETER.			
Évêque	500	0	0
Doyen	158	0	0
Grand-chantre	99	13	4
Trésorier	32	17	3
Sous doyen	22	10	0
Archidiacre d'Exeter	60	15	10
Archidiacre de Totness	37	19	7
Archidiacre de Barnstaple	49	0	0
Archidiacre de Cornouailles	50	6	5
GLOCESTER.			
Évêque	315	17	3
Archidiacre	64	10	0
HEREFORD.			
Évêque	768	11	0
Doyen	38	6	3
Chancelier de l'église	14	3	4
Grand-chantre	21	9	7
Trésorier	9	10	10
Archidiacre de Salop	32	10	10
Archidiacre de Hereford	41	17	10
LITCHFIELD ET COVENTRY.			
Évêque	559	17	3
Doyen de Litchfield	40	0	0
Grand chantre	40	0	0
Chancelier	40	13	1
Trésorier de Sawley	56	13	4
Trésorier de Treeford	34	0	0
Trésorier de Pip a Mina	30	0	0
Trésorier de Flixton	23	0	0

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU.		
	liv. st.	sch.	d.
Archidiacre de Stafford	30	16	10
Archidiacre de Derby	26	13	4
Archidiacre de Coventry	45	9	2
Archidiacre de Salop	19	0	0
LINCOLN.			
Évêque	824	0	0
Doyen	203	9	7
Archidiacre de Leicester	87	19	2
Archidiacre de Lincoln	179	19	2
Archidiacre de Bedford	60	12	3
Archidiacre de Stow	25	17	8
Archidiacre de Buck	87	14	7
Archidiacre de Hants	64	14	2
Grand-chantre	40	13	8
Chancelier de l'église	42	7	7
Sous-doyen	2	8	4
LLANDAFF.			
Évêque	154	14	2
Archidiacre	32	12	8
Trésorier	12	2	11
Chancelier de l'église	2	13	9
Grand-chantre	6	0	0
NORWICH.			
Évêque	834	11	7
Archidiacre de Norfolk	133	8	4
Archidiacre de Norwich	61	1	3
Archidiacre de Suffolk	89	2	11
Archidiacre de Sudbury	76	9	5
OXFORD.			
Évêque	381	11	0
Archidiacre	71	6	0
PETERBOROUGH.			
Évêque	414	17	8
Archidiacre de Northampton	122	7	1
ROCHESTER.			
Évêque	358	14	0
Archidiacre	34	14	9
SALISBURY.			
Évêque	1,385	5	0

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU.		
	liv. st.	sch.	d
Doyen et chanoine	204	10	0
Grand-chantre	69	6	8
Chancelier de l'église	56	6	10
Trésorier	101	3	1
Archidiacre de Berks	54	18	6
Archidiacre de Sarun	70	11	8
Archidiacre de Wilts	64	18	9
St-ASAPH.			
Évêque	262	6	7
Doyen	37	13	4
Chancelier	37	13	4
Grand-chantre	40	0	0
Trésorier	18	6	8
St-DAVID'S.			
Évêque	426	2	1
Grand-chantre	20	6	10
Chancelier de l'église	17	17	1
Trésorier	24	18	6
WORCESTER.			
Évêque	929	13	3
Archidiacre	58	10	0

Ce revenu des diocèses est évalué d'après un rapport dressé par les ordres d'Henri VIII, pour être la base des paiemens futurs des premières rentes et des dîmes; on peut croire qu'il n'est pas exagéré. Indépendamment de cette considération, il y a d'autres raisons qui prouvent que ces revenus ont augmenté de beaucoup. Nous n'entrerons pas dans les détails par lesquels l'auteur anglais arrive, par des preuves rigoureuses, à cette conclusion, que les vingt-six diocèses étant estimés dans le *King's-Book* à 22,885 liv. (571,375 fr.) par an, leur valeur actuelle ne peut être au-dessous de treize fois cette somme, ce qui fait 297,115 liv. (7,427,875 fr.) par an.

« Dans ce calcul on n'a tenu compte ni des prieurés, ni des cures (*rectories*), attachés aux siéges épiscopaux ou tenus en commandite; on n'a pas compté non plus la valeur des parcs ni des palais, ni celle des maisons de campagne, des garennes, des droits sur le renouvellement des baux, des *hériots*, ni d'au-

tres droits seigneuriaux dont jouissent les évêques, et qui feraient monter leur revenu annuel au moins à un demi-million de livres sterling (12,500,000 fr.)

» D'après le même principe, on peut juger approximativement des revenus des doyenneries et des chapitres; comme ceux des évêques, ils proviennent ordinairement des terres et manoirs, et de certains paiemens en argent. Dans le *King's-Book*, ils sont évalués à 38,000 liv. sterling (950,000 fr.) par an; par conséquent, ils ne peuvent être aujourd'hui au-dessous de 494,000 l. (12,350,000 fr.) »

Mais la dîme et les propriétés territoriales ne constituent pas à elles seules les revenus du clergé anglican; nous allons examiner successivement quelle est l'importance des autres sources de ses richesses.

Etablissemens de charité publique, colléges, universités, dont les revenus sont, en majeure partie, absorbés par le clergé.

« Les recherches de la commission royale tendent à confirmer l'exactitude de l'évaluation de M. Brougham, qui porte le revenu des établissemens de charité à environ 2,000,000 livr. st. (50,000,000 fr.) par an, dont la majeure partie passe dans les mains du clergé. D'après les rapports officiels, il y a en Angleterre et dans le pays de Galles 3,898 écoles de charité, dont les dotations sont aussi le privilége exclusif du clergé. Les recherches qui ont été faites récemment sur ces établissemens prouvent sans réplique combien leur gestion est remplie d'abus. L'école de Pocklington, dans le comté d'York, nous en offre un exemple vraiment révoltant : un membre de l'église établie y jouissait d'un revenu net de 900 liv. sterl. (22,500 fr.) par an, pour instruire *un seul* élève. Les écoles latines, dans la plupart des villes, sont devenues de véritables sinécures, car elles ont rarement plus de deux ou trois bourses gratuites; et les établissemens, pieusement destinés pour l'éducation de pauvres écoliers, ont été convertis en pensionnats et en écoles payantes, afin d'augmenter les profits de leurs maîtres ecclésiastiques. Bristol et Bath, Birmingham, Wolverhampton, Ripon et Preston, nous offrent des exemples frappans de cette sorte d'abus. D'ailleurs beaucoup de ces fonctions sont remplies par des individus qui

jouissent en outre d'autres bénéfices, dont le revenu annuel monte souvent jusqu'à 800 l. (20,000 fr.)

» Le clergé se procure aussi un beau patrimoine dans les colléges d'Eton et de Winchester. L'administration de ces établissemens est confiée à un certain nombre de *reverend fellows* (membres ecclésiastiques) et à un supérieur qui est aussi un *reverend*. Les honoraires, en comptant ce qui est alloué pour le chauffage, l'éclairage et l'habillement, sont d'environ 1,000 l. (25,000 fr.) par an; et la place de supérieur, dans les bonnes années, rapporte un revenu net de 2,500 liv. st. (62,500 fr.) Chaque administrateur a en outre le soin de se procurer un ou deux bons bénéfices, dont la nomination dépend de ces colléges.

» Le clergé a aussi une grande part sur les revenus affectés aux Universités; car toutes les places de supérieurs, de professeurs et d'administrateurs sont exclusivement envahies par ses membres. Il est vrai cependant que la place d'administrateur d'une Université ne rapporte pas autant que celle des colléges d'Eton ou de Winchester, mais il y a en revanche les places de professeurs et de curateurs, qui, mettant ceux qui en sont revêtus en relation avec la jeunesse de l'aristocratie, leur procurent les moyens d'obtenir de bons bénéfices. Un grand nombre d'emplois dépendent en outre des Universités; et quoique la plupart soient incompatibles avec les dignités ecclésiastiques, ils ne sont pas cependant perdus pour leur famille; car ils sont donnés à des *proches parens*, ou bien ils sont négociés pour leur plus grand profit. D'après ce que nous venons dire, supposons que les colléges et les écoles de charité ne rapportent chacun, terme moyen, que 175 liv. st. (4,375 fr.), la totalité de leur revenu annuel sera de 682,150 liv. (17,053,750 fr.) »

Emolumens ecclésiastiques.

« Les émolumens ecclésiastiques, *church* ou *surplice fees*, comme on les appelle, sont une autre source féconde de profits pour les ecclésiastiques. Dans l'origine, les *surplice fees* n'étaient payés que par les riches, et étaient destinés à faire des aumônes: mais ce qui n'était d'abord qu'un don volontaire a été converti en obligation, et les produits, au lieu d'être distribués aux

pauvres, sont pieusement recueillis par le clergé. Aujourd'hui on oblige toutes les classes à payer des *fees* aux enterremens, aux mariages, aux relevailles et aux baptêmes. Nous n'avons pas les moyens de calculer exactement le produit de ces taxes; nous ferons observer qu'à Londres on suppose que les *church fees* sont égaux à un tiers du salaire des prêtres.

» Outre le *fee* régulier, il est d'usage de donner une guinée, ou même plus, pour *hat-band and glovers* (cordon de chapeau et gants) lors de l'enterrement des personnes riches, une guinée par baptême, et cinq guinées par mariage.

» En Irlande, les *surplice fees*, ajoutés à quelques dons volontaires, sont le seul moyen de subsistance des prêtres catholiques. Feu le rév. D. Cove, dont les évaluations des propriétés de l'église sont rarement au-dessus de la moitié de leur valeur réelle, calcule que le produit moyen des *glebe and surplice fees* de chaque paroisse d'Angleterre monte à 40 liv. (1,000 fr.) par an, ce qui, selon lui, équivaut à une taxe d'un demi-million sterl. (12,500,000 fr.) par an. »

Offrandes de Pâques.

« Les *offrandes de Pâques*, les *oblations*, sont une troisième source de revenus pour les ecclésiastiques. Ces offrandes ou *dues*, comme on les appelle, sont certains paiemens d'usage qu'on fait à Pâques et lors des principales fêtes de l'église anglicane, et auxquels tout habitant domicilié est tenu. Ils servent à remplacer les offrandes en nature, que l'on faisait dans les premiers tems de l'église. Leur valeur varie selon les localités. Dans le nord de l'Angleterre, on paie ordinairement six *pence*, au lieu d'une poule; un shelling, au lieu d'une oie ou d'un dindon, etc. Nous n'avons pas les données nécessaires pour apprécier combien rapporte cette source de revenus. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, dans certains endroits, on lève ces impositions avec une ténacité extrême, et que le clergé les considère comme une partie de ses *anciens droits*. Nous croyons qu'on pourrait estimer la valeur des offrandes de Pâques à 100,000 l. st. (2,500,000 fr.) par an. »

Places de prédicateur.

« Les places de prédicateur (*lecturership*), dans les villes et

dans les endroits dont la population est nombreuse, sont une branche de revenus considérable pour les membres de l'église. Dans les paroisses où il n'y a pas de dotation pour une semblable place, les habitans en font les frais. Le bénéfice de cette charge, toujours exercée par un membre du clergé, varie selon le nombre ou la libéralité des souscripteurs, mais personne n'en peut être revêtu sans l'approbation du bénéficier ou du diocésain, formalité qui entraîne de fréquentes querelles. Quelquefois les habitans de la paroisse choisissent un prédicateur populaire, auquel souvent le bénéficier refuse sa sanction, parce qu'il est jaloux de ses honoraires; car ordinairement ceux qui sont investis de cette charge exercent d'autres fonctions. On peut évaluer la somme totale de leur revenu à 60,000 livres (1,500,000 fr.) par an. »

Places de chapelain.

« Les places de *chapelains*, et ces charges publiques, que le clergé tient, pour ainsi dire, *ex officio*, et pour lesquelles il obtient toujours la préférence, sont une autre branche de revenus qui ne doit pas être négligée. Les bénéfices des places de chapelains auprès des nobles, des ambassadeurs, des corps publics et des compagnies de commerce, doivent être considérables. Mais il est difficile d'en faire l'évaluation, ainsi que des places que le clergé possède dans les établissemens publics. Nous supposons qu'on pourrait les porter à 10,000 l. st. (250,000 fr.) par an. »

Nouvelles églises : autre fardeau pour le peuple.

« Outre toutes ces sources de revenus dont jouissent les membres du clergé aux dépens du public, il est un autre fardeau non moins onéreux qu'on impose au peuple; c'est celui des *nouvelles églises*. Déjà plus de 1,200,000 l. st. (30,000,000 fr.) en billets de l'échiquier, ont été données, sans compter les contributions volontaires versées à cette intention. Les appointemens du secrétaire, des inspecteurs, et des divers employés de cette commission, coûtent au pays plus de 5,000 livres sterl. (125,000 fr.) par an. On a déjà achevé cent neuf églises ou chapelles, et cent cinq sont en construction plus ou moins avancée : personne, au reste, ne pourrait dire combien on veut encore

en bâtir, ni quelle en sera la dépense totale. Les honoraires que les commissaires ont accordés à quelques-uns des nouveaux ministres, sont très-considérables; celui du ministre de *Saint-Pierre de Pimlico* est de 900 liv. st. (22,500 fr.) par an; les curés des trois nouvelles églises dans la paroisse de *Saint-Mary-le-Bone*, jouissent chacun de 350 l. st. (8,750 fr.) par an. Un acte de la dernière session a converti en paroisse cette partie des terres de la couronne, située dans l'Humber, qu'on appelle *Sunk Island*, et on en a doté le ministre avec l'intérêt de 8,333 liv. st. à trois pour cent consolidés. Supposons que le bénéfice annuel attaché à chaque nouvelle église soit de 450 l. st. (11,250 fr.) par an, cela ajoutera en peu de tems une somme annuelle de 94,050 liv. st. (2,351,250 fr.) aux autres revenus fixes du clergé. »

Nous allons résumer, et mettre dans un seul tableau, tout ce que nous venons de dire sur les revenus de l'église anglicane.

Revenu du Clergé établi du royaume d'Angleterre et de la principauté de Galles.

	liv. sterl.
Dîmes ecclésiastiques	6,884,800
Revenu des diocèses, sans compter celui de Sodor et de Man	297,115
Biens des doyens et des chapitres	494,000
Maisons presbytériales	250,000
Cures perpétuelles (75 l. chacune)	75,000
Bénéfices non-attachés aux paroisses (250 l. chacun)	32,450
Sommes provenant des enterremens, mariages, baptêmes, etc	500,000
Offrandes, oblations et équivalens aux dons en nature à l'occasion des quatre grandes fêtes	80,000
Colléges et écoles de charité	682,150
Emplois de prédicateurs dans les villes et endroits d'une forte population	60,000
Places de chapelain et autres charges dans les établissemens publics	10,000
Eglises et chapelles nouvellement construites	94,050
Revenu total du clergé établi	9,459,565
	(236,489,125 fr.)

Il y a plusieurs autres sommes que nous avons omises et dont nous aurions dû à la rigueur tenir compte. Le parlement a constamment voté des sommes considérables pour la construction des églises en Écosse comme en Angleterre. Outre cela :

On a accordé pour bâtir des églises et des palais épiscopaux dans les Indes orientales, plus de . . . . . 21,000 liv. (525,000 fr.)

On a donné, pour secourir le *pauvre clergé*, (c'est ainsi qu'on l'appelle) . . . . . 1,600,000 liv. (40,000,000 fr.)

On a accordé pour construire des maisons et acheter des terrains au clergé d'Irlande. . . . . 1,000,000 liv. (25,000,000 fr.)

On vote annuellement pour une *Société* destinée à propager l'Anglicanisme dans les pays étrangers . . . . . 16,000 liv. (400,000 fr.)

On donne à une autre société, chargée de l'amélioration des mœurs, comme s'il n'était pas du devoir de chaque ministre de travailler à cette œuvre . . . . . 9,000 liv. (225,000 fr.)

Enfin on a exempté les bénéfices (livings) de la *sand tax* (taxe territoriale).

Ce qu'il nous importe maintenant de faire remarquer, c'est le nombre de personnes qui se partagent ces immenses revenus.

Nombre de personnes qui se partagent les revenus du clergé anglican.

« Le nombre des prélats, des dignitaires et des desservans est seulement de 7,694, et c'est ce petit nombre d'individus qui absorbe la somme énorme de 9.459,565 liv. st. (236,489,125 f.) ce qui donne un revenu moyen de 1.228 liv. (30,700 fr.) par individu.

» Aucune autre classe n'offre une moyenne aussi forte; elle surpasse de beaucoup celle des officiers de tous grades de l'armée de terre et de mer; elle est même au-dessus de celle des hommes de loi, qui est cependant une des professions les plus lucratives; encore moins pourrons-nous lui comparer les revenus moyens des médecins, chirurgiens et pharmaciens. Les pensions, les salaires et les traitemens des employés civils, sont regardés avec raison comme exorbitans; pourtant si l'on compare leur valeur totale avec celle des émolumens ecclésiastiques, on la trouvera très-inférieure à l'autre. L'Église est une monstruosité dans l'État, dont les revenus surpassent toute

croyance, et ne sont nullement en harmonie avec les autres classes de la société. »

Mauvaise distribution de ces revenus entre les membres du clergé anglican.

« Une estimation moyenne des revenus du clergé ne donne cependant aucun éclaircissement sur la manière dont ces sommes sont prodiguées à ses membres. Indépendamment des cumuls, il résulte un autre abus très-grand de l'inégalité du revenu dont jouissent les ecclésiastiques du même rang, et de l'inégalité des devoirs qui leur sont imposés. Les revenus de quelques évêques, comme par exemple de ceux de Llandaff, Saint-Asaph et de Bangor, égalent à peine ceux d'un commis de la Trésorerie, ou les revenus des curés et des vicaires qui sont sous leur surveillance; tandis que les revenus d'autres prélats excèdent ceux des plus hauts fonctionnaires de l'Etat. La même disproportion existe pour les archidiacres; leurs revenus varient de 200 à 2,000 liv. (5,000 à 50,000 fr.) par an; il en est de même des dignitaires et des membres des établissemens dépendant des cathédrales et des colléges. Plusieurs doyenneries, comme celles de Westminster, Windsor, Saint-Paul, Salisbury, Lincoln, Exeter, et Wel, sont très-riches, et elles rapportent probablement à leurs possesseurs respectifs des revenus de 1,500 à 12,000 liv. st. (37,500 fr. à 300,000 fr.) Les prébendes et les places de chanoines rapportent de 250 à 2,000 liv. st. (6,250 fr. à 50,000 fr.) par an. Quelques-unes des places de grand-chantre n'en ont pas moins de 900 (22,500 fr.); et celles de chanceliers, trésoriers et de quelques autres dignitaires, sont dotées de l'agréable revenu de 400, 500 et 800 liv. st. par an.

» On trouve la même injustice et la même disproportion dans le clergé des paroisses. Il y a plusieurs cures qui sont mieux dotées que certains évêchés, et qui rapportent de 8,000 à 10,000 l. st. (200,000 fr. à 250,000 fr.) par an. On peut en dire de même des vicariats, qui possèdent de vastes domaines ou de bonnes dotations, et quelquefois l'un et l'autre. D'un autre côté on ne peut nier qu'il y a quelques cures, et particulièrement quelques vicariats, dont les dîmes sont entre les mains des séculiers, et qui n'ont pas même de maison presbytériale. Il y a eu

tel bénéfice dont le revenu était si modique, qu'il a fallu réunir ensemble celui de deux ou trois paroisses, pour procurer une existence convenable au ministre, qui, devant donner ses soins à plusieurs églises, ne peut faire le service comme il faut dans aucune.

» Il est prouvé qu'une partie de l'église est aussi pauvre et aussi misérable que l'autre est immensément riche et opulente. Lors de l'avénement de la reine Anne, au commencement du dernier siècle, il existait 5,597 bénéfices (*livings*), qui sont plus que la moitié du nombre total, dont les revenus n'excédaient pas 50 liv. st. par an. Les tableaux statistiques des diocèses en 1809 donnent la classification suivante des bénéfices pauvres, au-dessous de 150 liv. st. par an :

10 liv. st.	12	90	309
20	72	100	315
30	191	110	283
40	333	120	307
50	433	130	246
60	407	140	205
70	376	150	170
80	319	Total	3,998

Situation exacte du clergé paroissial.

» En Angleterre et dans le pays de Galles il y a 5,098 cures, 3,687 vicariats, et 2,970 églises qui ne sont ni curiales ni vicariales; cela fait en tout 11,755 églises. Ces églises sont situées dans 10,674 paroisses. La totalité de ces bénéfices se trouve entre les mains de 7,191 desservans. Dans ce nombre, il y a 2,886 individus qui jouissent de 7,037 bénéfices : 567 en ont 1,701 ; 209 en ont 836, et 64 en ont 320. Si l'on se donne la peine de jeter un coup-d'œil dans l'*Ecclesiastical Directory*, on y trouvera qu'environ la moitié des desservans sont pluralistes. Quelques-uns sont recteurs dans un endroit, vicaires dans un autre, et curés dans un troisième; quelques-uns ont même trois ou quatre cures, des vicariats et des chapellenies.

» Tel est le monopole des propriétés de l'église. Quelques personnes s'imaginent qu'il y a autant de recteurs que de rectories, de vicaires que de vicariats, de prébendiers que de prébendes, de doyens que de doyenneries, etc.; mais, loin de là, les 26 évêques,

les 700 dignitaires et les 4,000 desservans environ, qui sont non-résidens et qui appartiennent en grande partie à l'aristocratie, jouissent de la presque totalité des revenus de l'église, qui montent au-delà de 9,000,000, et qui donnent une moyenne de 2,000 l. st. (50,000 fr.) par an, à chaque individu.

» Les *curates* sont la partie vraiment active des ministres de l'église, et pourtant ils ne participent que bien faiblement à ces riches émolumens. Dans un document parlementaire, qui a été publié dans le mois de mai 1830, et qui offre le nombre et les rétributions des curés de l'Angleterre et du pays de Galles, pour l'année 1827, on trouve les détails suivans : sur 4,254 *curates*, il y en avait 1,631 dont les appointemens ne dépassent pas 60 liv. (1,500 fr.) par an, et il n'y en avait que 84 qui eussent au-delà de 160 l. (4,000 fr.); les revenus des 59 autres étaient de 20 à 30 l. st. (500 à 750 f.); et six d'entre eux n'avaient que 10 ou 20 l. st. (250 à 500 fr.) Il y avait 1,393 *curates* qui résidaient dans les maisons presbytériales, et 805 qui résidaient dans leurs paroisses. De manière que, soit par le manque de presbytères ou pour d'autres causes, un grand nombre de paroisses n'avaient ni *curate* résidant, ni même de desservant.

» En supposant que le revenu moyen des *curates* soit de 75 l. st. (1,875 fr.) par an, somme qui est plus forte que celle à laquelle, dans plusieurs circonstances, les évêques ont été autorisés à la porter dans la 55e année du règne de George III, leur part des biens de l'église ne monte qu'à 319,050 liv. st. (7,976,250 fr.) Cependant c'est cette classe utile et méritoire qui remplit presque tout le service de la religion nationale. »

Répartition exacte des revenus du clergé anglican, suivant les divers ordres de la hiérarchie.

CLERGÉ ÉPISCOPAL.

Nombre de dignitaires.		Revenu moyen de chaque individu.	Revenu total.
		liv. st.	liv. st.
2	Archevêques	26,465	52,930
24	Évêques.	10,174	244,185
28	Doyens.	1,580	44,250
54	*A reporter*.		341,365

54	*Report.*		341,365
61	Archidiacres	739	45,126
26	Chanceliers.	494	12,844
514	Prébendiers et *vicar canons*.	545	280,130
350	Grands-chantres, vicaires-généraux et autres membres des églises cathédrales et collégiales	338	111,650
985	Membres jouissant d'un revenu de.		791,115 (19,777,875fr.)

CLERGÉ PAROISSIAL.

2,886	Pluralistes, appartenant à l'aristocratie, la plupart non résidans, et qui ont deux, trois, quatre bénéfices et même plus; en tout 7,037 bénéfices; la moyenne de chaque, en comprenant les dîmes, les glèbes, les *church-fees*, est de 764 l. st. (19,100fr.).	1,863	5,379,430
4,305	Bénéficiers, dont chacun jouit d'un bénéfice, et dont la moitié seulement résident dans leurs bénéfices.	764	3,289,020
4,254	*Curates*, *licensed and unlicensed*, dont le revenu annuel offre une moyenne d'environ 75 liv. chaque, formant la somme de 319,050 l. (7,976,250fr), sont compris dans les revenus des pluralistes et des bénéficiers.		
11,445	Membres jouissant d'un revenu de.		8,668,450 (216,711,250fr.)
12,430	TOTAL GÉNÉRAL		9,459,565 (236,489,125fr.)

» Il est évident, d'après ce tableau, qu'environ 2,152 bénéficiers et 4,254 curés, dont le revenu moyen est de 301 liv. (7,525 fr.),—ce qui est bien au-dessus du revenu moyen du clergé écossais, plus que le revenu moyen du clergé dissident d'Angleterre et celui du clergé catholique d'Irlande, — remplissent presque toutes les fonctions spirituelles du culte national; en sorte qu'on peut conclure de ce fait qu'avec seulement 1,974,503

liv. sterl. (49,362,575 fr.), revenu total de ces deux classes, on pourrait subvenir à toutes les dépenses de la religion établie. On épargnerait ainsi plusieurs millions des revenus publics, ou bien on pourrait affecter la somme retranchée à assurer l'existence des pauvres, et à diminuer ainsi cet impôt dont le fardeau, selon M. Huskisson, détruit les sources de la prospérité, et contribue à produire le malaise et la misère de la nation.

» Nous croyons ne pouvoir rien faire de mieux, pour résumer tout ce que nous venons de dire, que de donner un aperçu des frais de l'église anglicane comparés à ceux des autres pays chrétiens.

» Autrefois, les ecclésiastiques étaient presque les seules personnes qui sussent lire et écrire; ils prenaient une part active dans l'administration, et étaient recherchés partout comme secrétaires, intendans ou ministres. Ceci peut justifier leur grand nombre et la richesse de leurs dotations. Mais ces tems ne sont plus; et le tableau que nous présentons à nos lecteurs servira à prouver que le revenu actuel des églises catholiques présente un contraste frappant avec leurs anciennes dotations et l'opulence énorme de l'église anglicane telle qu'elle est aujourd'hui.

Frais du culte de l'Eglise anglicane comparés à ceux des autres pays chrétiens.

NOMS DES PAYS.	NOMBRE d'habitans.	DÉPENSES pour le clergé par chaque 1,000,000 d'hab.	DÉPENSES totales p. le clergé.
		liv. st.	liv. st.
France	31,000,000	35,000	1,050,000
États-Unis	9,600,000	60,000	576,000
Espagne	11,000,000	100,000	1,100,000
Portugal	3,000,000	100,000	300,000
Hongrie, catholiques	4,000,000	80,000	320,000
Calvinistes	1,050,000	60,000	63,000
Luthériens	650,000	40,000	26,000
Italie	19,391,000	40,000	776,000
A reporter	79,691,000	515,000	4,211,000

Report.....	79,691,000	515,000	4,211,000
Autriche.....	18,918,000	50,000	950,000
Suisse.....	1,720,000	50,000	87,000
Prusse.....	10,536,000	50,000	527,000
Autres petits États de l'Allemagne.	12,763,000	60,000	765,000
Hollande.....	2,000,000	80,000	160,000
Pays-Bas.....	3,000,000	42,000	252,000
Dannemark.....	1,700,000	70,000	119,000
Suède.....	3,400,000	70,000	238,000
Russie, église grecque.....	34,000,000	15,000	510,000
Catholiques et luthériens..	8,000,000	50,000	400,000
Chrétiens en Turquie.....	6,000,000	30,000	180,000
Amérique du Sud.....	15,000,000	50,000	450,000
Chrétiens répandus dans d'autres pays.....	3,000,000	50,000	150,000
Le Clergé de toutes les églises chrétiennes du monde, qui ont.....	199,728,000 h.,	reçoit	8,999,000 (224,975,000fr.)
Le Clergé d'Angleterre et du pays de Galles.....	6,500,000	1,455,516	9,459,565 (236,489,125fr.)

Il résulte de ce tableau que l'administration de l'Eglise anglicane coûte plus à 6,500,000 prosélytes, que toutes les autres Eglises chrétiennes du monde à 199,728,000 religionnaires.

« L'Angleterre et l'Irlande sont les seules contrées de l'univers, où le clergé réclame un tiers des productions. En Italie, la dîme ecclésiastique n'est que d'un quarantième, et elle est payée en espèces. Un procès intenté par le clergé pour les dîmes, y est inconnu; tandis que, dans le Royaume-Uni, les procédures de ce genre sont souvent une des parties les plus dispendieuses et les plus embrouillées de la législation. En France, toutes les religions sont soutenues par l'Etat, sans distinction, et tout le monde est reçu aux universités et aux écoles publiques. En Angleterre, il n'y a qu'un seul culte qui soit protégé par l'Etat, et tous les dissidens sont exclus des universités, des colléges et des places de professeurs dans les écoles latines et autres établissemens publics, qui ont été dotés, par nos ancêtres communs, pour la prospérité générale de la piété et de l'instruction.

Aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, chaque culte est entretenu par ses prosélytes respectifs. Le tems approche où il en sera de même partout.

Etat de l'Eglise protestante d'Irlande.

» Comme nous avons déjà donné plus haut un exposé détaillé des principes généraux, et de la direction de l'église d'Angleterre, il ne sera pas nécessaire que nous entrions dans les mêmes détails relativement à l'église protestante d'Irlande. L'administration temporelle de cette église est encore plus remplie d'abus que celle d'Angleterre; elle présente un spectacle encore plus révoltant de revenus énormes, de manque de discipline, de devoirs pénibles sans rétribution convenable, et d'un immense revenu levé sur la nation avec encore plus d'insolence, de partialité et de tyrannie.

Revenus du clergé épiscopal d'Irlande.

» Les revenus des évêques dérivent principalement des terres, et ensuite des dîmes. Dans quelques diocèses de l'Irlande occidentale, on paie à l'évêque un quart de la dîme de presque toutes les paroisses; ce qui est une preuve décisive de l'ancienne division des dîmes paroissiales en quatre portions, et de la vérité de l'assertion de ceux qui soutiennent que les pauvres avaient autrefois le droit de partager avec l'évêque et le clergé le produit des impôts. Les revenus des évêchés proviennent surtout de leurs immenses propriétés territoriales; dans la session de 1824, on présenta au Parlement des rapports sur le nombre d'acres annexés aux siéges épiscopaux d'Irlande. Ces rapports sont très-incomplets, et étaient la plupart dressés d'après de fausses données. Les trois diocèses de Dromore, de Down et de Raphœ n'envoyèrent aucun rapport.

Voici le nombre d'acres irlandais qui se trouvent dans les rapports de 14 siéges épiscopaux :

DIOCÈSES.	NOMBRE d'acres app. aux diocèses.	DIOCÈSES.	NOMBRE d'acres app. aux diocèses.
Armagh	63,270	Kilmore	47,361
Tuam	49,281	Dublin	21,781
Derry	94,836	Cork et Ross	22,755
Elphin	31,832	Cloyne	15,871
Killala	34,672	Cashel	13,392
Clogher	26,070	Ossory	13,491
Meath	18,374	Waterford	9,996
		TOTAL (acres irlandais [1]),	463,962

« Dans cette évaluation, ne sont pas comprises les terres des domaines qui sont attachés aux résidences épiscopales. D'après M. Leslie Forster, un des barons de l'Echiquier au Trésor irlandais, le domaine des évêques présente une superficie d'environ 623,598 acres, qui correspondent à $\frac{1}{12}$ de la surface de l'état de l'Irlande. « Il faut convenir, dit le journaliste anglais, qu'il y a là de quoi assurer assez bien l'existence de 22 évêques, surtout si l'on considère que le reste doit servir à entretenir une population de 8,000,000 d'individus.

» La *Revue d'Edimbourg* évalue le revenu moyen de chaque évêque à 10,000 l. (250,000 fr.), ce qui donne pour tous les évêques 220,000 liv. st. (5,500,000 fr.) Mais les droits que prélèvent les évêques, à titre de *patronnage*, sur les nominations aux bénéfices de leur circonscription, rapportent presque autant que les revenus de leurs diocèses. On peut d'ailleurs se faire une idée de l'importance des revenus des évêchés d'Irlande, en jetant un coup d'œil sur les richesses que quelques prélats y ont acquises. Un ancien évêque de Clogher, qui avait été tuteur de lord Westmoreland à Cambridge, alla en Irlande sans une obole, et, après avoir été évêque pendant huit ans, mourut en laissant à ses héritiers un capital de 3 à 400,000 l. st. (9 à 10,000,000 f.) Sir John Newport a démontré que, dans les quinze dernières années, trois évêques ont laissé à leurs familles la somme énorme de 700,000 liv. st. (17,500,000 francs).

[1] L'acre irlandais est plus grand que l'acre anglais environ d'un tiers ; l'*acre* anglais vaut 38,376 *pieds* carrés, dits *pieds de roi*, 0,79289 *arpens*, et 0,4049 *hectares* des nouvelles mesures agraires de France.

N. du D. des Annales.

Revenus des doyenneries et des chapitres d'Irlande. Non-résidence de la plupart des titulaires. Abus criant de ce que l'on appelle *unions*.

» Nous n'avons pas les moyens d'évaluer l'étendue des propriétés territoriales des *doyenneries* et des *chapitres*, parce qu'on n'a pas fait de rapport au Parlement sur la propriété réelle des corporations ecclésiastiques. Mais on sait qu'en général elles sont très-riches. La doyennerie de Down, par exemple, rapportait, en 1790, 2,000 liv. st. (50,000 fr.) par an; en 1810, 3,700 liv. (92,500 fr.) Mais on peut juger par approximation de leur valeur relative, en comparant les établissemens dépendans des cathédrales et des colléges ecclésiastiques de l'Irlande avec ceux d'Angleterre. Il y a en Irlande 2,450 paroisses, et aucune n'est entièrement exempte des dîmes; il devrait donc y avoir dans chaque paroisse au moins un ministre résidant, une église et un presbytère. Au lieu de cela, il n'y a, dans toute l'Irlande, pour ce qui regarde l'administration ecclésiastique, que 1,075 recteurs, vicaires et curés perpétuels, dont un tiers au moins ne résident pas dans leurs *bénéfices*.

Dans les 2,450 paroisses, il n'y a que 1,100 églises, avec 771 presbytères seulement, et sur ce nombre, il y en a 474 qui ont été construites dans le dernier siècle au moyen des fonds de l'Etat. Il s'ensuit qu'il y a *plus de trois paroisses* pour chaque desservant résidant, et moins d'une église pour chaque couple de paroisses. Si chaque paroisse avait son pasteur, comme cela doit être, il faudrait que quatre prêtres environ demeurassent dans chaque presbytère. Pour masquer un tel état de choses, on a réuni les paroisses en *unions*, de manière que, sur les 2,450 paroisses d'Irlande, 749 sont tenues isolément, et les autres 1,701 sont réunies en 517 *unions*. Comme, dans plusieurs paroisses, il n'y avait ni prosélytes, ni églises, la présence d'un ministre officiant eût été inutile, et il aurait été raisonnable et juste d'abolir la dîme dans ces paroisses, ou d'en faire servir le produit à quelque autre objet plus convenable que l'entretien d'un curé ou vicaire sans fonctions. Mais cet arrangement ne convenait pas aux intérêts temporels de l'église. On eut recours à l'expédient des agglomérations des paroisses, dont le nombre varie depuis deux jusqu'à douze. Ces paroisses sont ainsi réu-

nies en un seul bénéfice qui forme une seule représentation, et elles sont dirigées par un seul *incumbent* (desservant). Celui-ci jouit quelquefois de deux ou trois bénéfices ecclésiastiques. Le même abus domine en Angleterre; il y arrive souvent que deux ou plusieurs vicariats, cures, chapellenies paroissiales, sont réunies sur la même tête et forment un seul bénéfice; mais ces exemples n'en sont pas aussi nombreux et aussi scandaleux qu'en Irlande. Dans ce dernier pays, on trouve des *unions* qui ont souvent une étendue de plus de 36 milles, surface égale à celle de quelques-uns des petits états du tems de l'heptarchie. Une de ces unions, celle de Burnchurch, dans le diocèse d'Ossory, formée par un acte du conseil privé, et alternativement à la nomination du roi et de l'évêque, ne compte pas moins de *treize paroisses*. Voilà un beau bénéfice, sans doute; et si un homme est assez heureux pour obtenir deux ou trois bénéfices de ce genre, ce qui n'est pas impossible, il est plutôt à la tête d'un diocèse que d'une paroisse.

» La nature des *unions* et leur étendue territoriale étant ainsi connue, on peut se faire une idée de la valeur des bénéfices d'Irlande et de la brillante position de celui qui parvient à en réunir deux ou trois, surtout s'il ne s'y trouve, comme il est possible, aucune église où il doive prêcher, ni aucun protestant auquel il soit obligé de lire des prières.

Résumé des revenus de l'Eglise établie d'Irlande.

		liv. st.
Archevêques et évêques, le revenu moyen de chaque à 10,000 liv.		220,000
Biens et dîmes des doyens et des chapitres		250,000
Vicariats, cures et les cures perpétuelles :		
Dîmes	590,450 liv.	
Glèbes	91,137	
Paiement en argent comptant	25,000	
Droits d'église	250,000	
		956,587
TOTAL GÉNÉRAL		1,426,587
		(35,664,675 fr.)

» Il faut convenir que c'est un revenu bien exorbitant pour le soutien d'une église sans importance, et qui compte à peine un peu plus d'un demi-million de prosélytes.

» On ne doit pas oublier non plus que les sommes immenses qui sont prodiguées à ce clergé opulent, sont arrachées à une population malheureuse, dont il périt annuellement des milliers d'individus, parce qu'ils ne peuvent pas satisfaire à leurs premiers besoins. Un pareil état de choses est certainement monstrueux. On n'a pas d'exemple qu'il y ait, dans aucun pays, 850 personnes qui possèdent un dixième du sol en biens ecclésiastiques, et qui réclament en outre le dixième des autres produits qui doivent servir à l'entretien de 8,000,000 d'âmes. Jamais aucun pays, quelque abruti qu'il fût par la superstition, n'a abandonné un dixième de ses propriétés rurales, plus un dixième de ses revenus, pour l'entretien d'un clergé qui ne fait pas la $\frac{9}{1000}$ partie de la population.

Appréciation du personnel des évêques protestans irlandais.

» Les siéges de l'Irlande sont presque la propriété exclusive des soutiens aveugles et intéressés de l'administration; ce sont les familles des Beresford, des Clancartys, des Balcarras, des Mayos, des Northlands, des Rodens, des Hoaths, des Kilkennys, des Calédons, etc., etc., parmi lesquels on chercherait en vain un homme distingué par ses lumières, qui disposent à-peu-près de tous les bénéfices. Les nominations n'étant pas sous les yeux du public anglais, de même que celles de nos colonies, sont faites souvent de la manière la plus révoltante. Ainsi, nous voyons un lieutenant de marine nommé *archevêque;* un membre de la chambre des communes, *doyen;* l'éditeur d'un journal, *chancelier;* et des hommes tels que sir Harcourt Lees, et le héros de Skibbereen, et feu M. Jocelyn, obtenir des dignités dans l'église. Lord Mountcashel a déclaré, dans la dernière session de la chambre des lords, qu'il connaissait un archidiacre en Irlande qui avait la meilleure meute du pays. Un autre ecclésiastique avait aussi une meute, avec laquelle il chassait régulièrement. Mais comment croire ces choses, lorsque sir Robert Peel dit que l'église n'a d'autre soutien que sa *pureté?* »

Retour de l'Ecrivain protestant au tems où la religion catholique était dominante en Angleterre. — Comparaison entre la manière dont le clergé catholique et le clergé protestant remplissent leurs devoirs.

» Il est à remarquer que, tant que le Catholicisme a été la religion dominante de l'Angleterre, il ne fut jamais permis d'avoir un bénéfice dont on ne remplissait pas les devoirs; il était réservé à la *Réforme*, qui prétend cependant avoir rétabli la religion dans sa plus grande pureté, d'autoriser un prêtre à jouir d'un gros revenu pour les soins spirituels d'un district qu'il ne visite jamais. Une grande partie des évêques, des dignitaires et des desservans de l'Irlande sont absens : les uns passent leur tems sur le continent; d'autres dépensent leurs énormes revenus dans les cercles brillans de Brighton et de Londres. A la seule exception de l'évêque de Kildare, tous les prélats de l'Irlande ont chacun, dans leurs diocèses respectifs, une résidence, un palais épiscopal, des parcs et des terres domaniales; et cependant ils ne viennent que rarement résider au milieu de leur diocèse. Les familles de quelques-uns de ces prélats demeurent constamment en Angleterre, et le seul devoir que remplit l'évêque, c'est de traverser la mer dans les mois d'été, pour se montrer dans son palais, et retourner ensuite partager les plaisirs de la capitale pour le reste de l'année. Feu le comte de Bristol, qui était évêque de Derry, a vécu pendant vingt ans en Italie, au milieu de la plus grande dissipation, avec les revenus de son riche diocèse, arrachés au sol de l'Irlande et aux sueurs de ses malheureux habitans. Le grand primat Kokeby vivait à Bath, sans jamais visiter l'Irlande. La conduite du clergé paroissial n'est guère plus exemplaire : plus d'un tiers des desservans ne résident pas dans leurs bénéfices; les uns, avec des revenus de 5,000 liv. (125,000 fr.) ou 10,000 liv. (250,000 fr.), vivent en France avec leur famille; les autres résident à Bath, *à cause de la goutte*. La plupart d'entre eux ne visitent jamais leurs paroisses; ils reçoivent leurs émolumens par l'entremise d'agens ou de fermiers des dîmes, et donnent à un curé 30 ou 50 liv. (750 ou 1,250 fr.), pour lire les prières le dimanche.

Appréciation des prosélytes de l'église protestante d'Irlande.

» On a toujours caché avec le plus grand soin le nombre des prosélytes de l'église protestante d'Irlande, de même que la somme des revenus du clergé. Lorsqu'on fit le dernier recensement, il aurait été facile de connaître le nombre respectif des catholiques, des épiscopaux, des presbytériens et des autres dissidens; mais le gouvernement évita de faire une telle classification, pour des motifs qu'il est facile d'apprécier. Une autre estimation, qu'on assure être basée sur les meilleurs documens, donne les résultats suivans. « Le dernier recensement évalue la population à 6,800,000 âmes; si l'on divisait ce nombre en quatorze parties : $\frac{1}{14}$ ou 490,000 âmes appartiendraient à l'église établie; les presbytériens et les autres dissidens formeraient un autre $\frac{1}{14}$; de sorte qu'il y aurait 5,820,000 catholiques. » La population a considérablement augmenté depuis cette époque, et elle est maintenant de 8,000,000 au moins; et, en supposant qu'il existe encore la même proportion, il y aurait maintenant 571,428 épiscopaux, un nombre égal de protestans dissidens, et 6,857,143 catholiques.

Progression du Catholicisme d'après l'écrivain protestant.

» La religion catholique a fait un grand nombre de prosélytes dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, tandis que le protestantisme s'est affaibli. En 1766, les protestans formaient environ la *moitié* de la population de l'Irlande; en 1822, ils n'en formaient que le *septième*. Le nombre des catholiques s'est plus que quadruplé de 1766 à 1822, tandis que celui des protestans s'est à peine doublé [1]. Le tableau suivant fera mieux connaître ce fait important; nous en tirons en partie les chiffres des rap-

[1] Note du Tr. Voici quelle a été l'augmentation progressive des Catholiques à Londres et dans ses environs immédiats, depuis 1819, d'après un rapport officiel présenté, en 1828, à la chambre des communes.

En 1819 on comptait. .	79,580	1823	103,200
1820.	83,340	1824	115,410
1821.	86,280	1825	123,930
1822.	95,730	1826	133,110

ports faits au Parlement, et en partie des évaluations du docteur Beaufort, et d'autres personnes bien informées.

	Année 1766.	Année 1792.	Année 1822.
Protestans	544,865	322,023	980,000
Catholiques	1,326,960	3,261,303	5,820,000
	1,871,825	3,583,326	6,800,000

Oppression et injustice du gouvernement envers les Irlandais et leurs *véritables* pasteurs.

» Mais le mauvais emploi des richesses ecclésiastiques est bien loin d'être la seule injustice qui pèse sur les Irlandais et sur leurs véritables pasteurs. La mesure législative adoptée dans la session de 1829, qui permet à l'aristocratie et à la noblesse irlandaise l'entrée au Parlement et dans les emplois civils, est certainement un grand bien pour le pays. Cependant, comme on laisse subsister plusieurs anciens réglemens concernant les catholiques, le clergé de cette communion est encore soumis à un système excessivement oppressif et injuste. Ainsi, lorsqu'un prêtre catholique, par mégarde ou par fausse information, marie deux protestans, ou un protestant et une catholique, il est passible d'une amende de 500 liv. (12,500 fr.) On ne lui permet pas de convoquer les fidèles au son des cloches; il lui est défendu de paraître en public avec le costume de l'ordre auquel il appartient. Il ne peut être nommé curateur, ni recevoir les dotations personnelles d'aucune chapelle catholique, ou maison d'éducation. S'il ne découvre pas les secrets de la confession, que les réglemens de sa religion lui défendent de révéler, il est sujet à l'emprisonnement. Il n'est permis en outre à aucun catholique irlandais d'avoir des armes chez lui, à moins qu'il n'ait un franc-fief de 10 liv. (250 fr.) par an, ou une propriété personnelle de 300 liv. (7,500 fr.) Et quoiqu'il soit sujet à la taxe paroissiale protestante, il ne peut même pas, dans l'assemblée des principaux paroissiens, émettre son vote ni son opinion sur les sommes demandées pour la réparation des églises. Enfin, aucun catholique du Royaume-Uni ne peut être nommé lord chancelier, garde des sceaux ou commissaire du grand sceau,

gouverneur d'Irlande ou haut commissaire d'Ecosse. Il ne peut pas non plus exercer la moindre charge dans les cours ecclésiastiques, ni dans les universités, ni dans les colléges d'Eton, Westminster et Winchester. »

Hommage rendu aux vertus du clergé catholique d'Irlande par l'écrivain protestant.

« Le clergé catholique d'Irlande compte environ deux à trois mille ecclésiastiques qui résident constamment au milieu de leurs ouailles, et leur prodiguent les consolations de la religion. Ils vivent dans l'indigence, à cause de la modicité de leurs traitemens fixes et de la pauvreté de leurs prosélytes. Leur principale ressource consiste dans les honoraires qu'ils reçoivent pour les enterremens, les mariages et les baptêmes, en dons pour les confessions, et en legs consacrés à la célébration de messes et offices pour le repos des morts.

» Il en résulte qu'ils ont rarement les moyens de subvenir aux besoins d'une existence bornée ; ils manquent souvent d'un lieu décent pour remplir leur ministère ; ils sont surchargés de devoirs ; ils vivent dans la misère ; et ils meurent, enfin, sans jamais participer aux émolumens qui appartenaient autrefois à leur église, et qui sont prodigués maintenant aux Jocelyns, Laurences, Plunkets, Beresfords, Magees, et aux Trenches de l'église protestante.

» Telle est la situation actuelle de l'Irlande, position affreuse et qui serait vraiment intolérable si l'on n'avait l'espoir que la réforme va enfin mettre un terme à ces spoliations, dignes tout au plus de la barbarie du moyen-âge. »

Tel est le tableau des bienfaits produits par la Réforme, dans le malheureux pays d'Angleterre, dans cette antique *terre des Saints ;* tel est l'état religieux et moral de son clergé. Nous n'avons rien à ajouter aux conclusions prises ou indiquées par l'auteur, enfant de la Réforme, lequel, aujourd'hui, élevant la voix contre cette marâtre, lui reproche sa conduite avec tant de justice et de vérité.

Nous prions nos lecteurs de lire cet article avec attention,

et d'en faire connaître les principales conclusions. Il faut mettre sous les yeux des peuples ces leçons authentiques de l'expérience: nous croyons que ce tableau parlera plus haut dans leur esprit qu'une réfutation précise ou circonstanciée des erreurs de Luther et de Calvin. Que les peuples voient eux-mêmes comment sont suivies les traditions de Dieu dans la religion catholique et dans la religion réformée; comment les pasteurs y remplissent leurs devoirs, quels sont ceux qui se dévouent à instruire le peuple, à le consoler, à le secourir; qu'ils voient où se trouvent les plus grands abus? Surtout, nous prions encore nos lecteurs de vouloir bien avoir devant les yeux la triste position de ces catholiques irlandais, qui, de leurs misérables cabanes, où à peine ils peuvent se mettre à l'abri de la rigueur de leur climat, aperçoivent les palais somptueux que les prétendus pasteurs de la Réforme ne daignent pas même habiter; malheureux, qui, mourant de faim par milliers, voient tous les jours les produits des récoltes qu'ils arrachent à leur sol avec tant de sueurs et de peines, transportés, du milieu de leur misère, au sein des villes fortunées, pour aller y nourrir la mollesse oisive de ces mêmes pasteurs. Non, un semblable état n'est pas supportable, comme le dit l'auteur anglais. Et il y a tout lieu d'espérer que la réforme va bientôt être appliquée à la Réforme même.

On sait que cette réforme, dont nous parlons ici, est la *réforme parlementaire* que l'on discute dans ce moment dans la chambre des communes d'Angleterre. Cette réforme, qui va changer complétement le système des élections, amènera nécessairement de nombreuses réductions dans la fixation des impôts et surtout des dîmes. Le clergé anglican, en se séparant du peuple, s'est rapproché du pouvoir et des grands, et a uni sa cause à la leur. On convient depuis long-tems que la chute du système parlementaire actuel amènera la chute de l'*Église établie*. C'est la peur de voir tomber l'Eglise nationale et disparaître la suprématie religieuse du Roi, qui a, jusqu'à ce moment, maintenu les abus de ce système; mais ces abus sont devenus trop crians : le gouvernement a uni ses vœux à ceux du peuple, et en demande lui-même la réforme. L'Eglise établie est donc à la veille de sa mort : de nouvelles destinées vont

s'ouvrir pour l'Angleterre ; Dieu a peut-être des desseins de miséricorde sur ce peuple jadis si fidèle. Les catholiques irlandais ont assez souffert, et souffrent encore assez, pour attirer les bénédictions de Dieu sur tout ce pays. Que le catholicisme espère donc !

N'oublions pas, nous, de joindre nos prières à celles de nos frères, et de leur faire part des secours que leur position rend si nécessaires : quelques-uns de nos abonnés ont déjà répondu généreusement à la demande que nous avons faite dans notre dernier numéro. Nous donnerons à l'article *Irlande* la liste des offrandes qui nous sont parvenues, et nous en sollicitons de nouvelles de la charité de tous les catholiques.

A. Bonnetty.

Histoire.

HISTOIRE DE JÉSUS-CHRIST, D'APRÈS LES RABBINS JUIFS.

Deuxième Article.

Les traditions des Juifs modernes sur la vie de Jésus-Christ confirment la vérité du récit des évangélistes.

Nous avons rapporté, dans le *huitième* numéro des *Annales* [1], une espèce de relation de la vie de Jésus-Christ, écrite par les Juifs; relation pleine de puérilités et d'absurdités, au milieu desquelles nous lisons cependant ce qu'il nous importait d'y trouver : la reconnaissance des miracles de notre Sauveur, que les Juifs attribuent à la découverte de ce qu'ils appellent le nom ineffable de Dieu. Les rabbins ont encore écrit, à diverses époques, deux autres vies de Jésus-Christ, où nous rencontrons la même explication des mêmes prodiges. Avant de les faire connaître, nous exposerons succinctement l'opinion des rabbins sur Notre Seigneur, consignée dans le Talmud. Nous aurons, de cette manière, toutes les objections que les Juifs opposent à la vérité de la foi chrétienne.

Wagenseil, cité par Bullet, a extrait, dans son excellent ouvrage [2], tout ce qui regarde la vie et les miracles de Jésus-Christ, de l'énorme compilation que nous venons de citer.

Le Talmud [3] s'exprime ainsi : « La veille de Pâques, Jésus fut pendu. Avant de le faire mourir, on fit publier, pendant quarante jours, par le crieur public : Jésus sera lapidé parce qu'il a exercé la magie, qu'il a séduit et porté le peuple d'Israël à des cultes profanes. Si quelqu'un sait quelque chose qui puisse

[1] Tom. II, pag. 89.

[2] *Tela ignea Satanæ :* Tom. I, pag. 186 ; Tom. II, p. 15 et 16.

[3] *Traité du Sanhédrin*, folio 43.

l'excuser, qu'il paraisse et le fasse connaître. Comme il ne vint personne à sa décharge, ils le firent pendre la veille de Pâques. »

On lit dans le même ouvrage [1] « que le fils de Stada (Jésus-Christ, dans le Talmud, est appelé indifféremment fils de Stada, fils de Pandera, fils de Marie) emporta d'Égypte avec lui les arts magiques, dans une incision qu'il s'était faite dans la chair; que par ce moyen il faisait ses prodiges, et persuadait au peuple qu'il les faisait par sa propre puissance. »

Voici maintenant les deux autres histoires de Jésus-Christ, écrites par les Juifs. L'une a été publiée par Huldric; elle est difficile à trouver. En voici les principaux traits d'après Bullet et Basnage [2].

« Jésus naquit sous Hérode-le-Grand. Ce fut à ce prince qu'on porta les plaintes contre le crime que Pandera avait commis. Ce prince, irrité contre les coupables, qui avaient fui en Egypte, se transporta à Bethléem et en massacra tous les enfans. Jésus eut pour précepteur Josué, fils de Pérachia, qui avait étudié sous Akiba. Celui-ci alla à Nasareth, pour s'instruire de la naissance de Jésus, qui, dès ses plus tendres années, se distinguait à l'école. Il apprit de Marie, sa mère, à la faveur d'un faux serment, le crime dont elle était coupable.

» Lorsque Akiba fut de retour, on se saisit de Jésus, on le rasa, on lava sa tête avec une eau qui empêche les cheveux de croître. Jésus, voyant qu'on le fuyait, rassembla quelques disciples, auxquels il expliqua la loi d'une manière très-différente de la tradition qui était reçue. Il leur ordonna de se raser la tête, afin qu'on reconnût qu'ils étaient de sa suite. Hérode les fit poursuivre; mais il n'y eut que Jean qui eut le malheur de se laisser prendre, ce qui lui coûta la tête. Cependant Jésus prêcha dans le désert qu'il était Dieu, né d'une Vierge qui avait conçu du Saint-Esprit, et assura qu'il était le vrai Rédempteur, et que celui qui croyait en lui aurait part aux siècles à venir. Enfin, il soutenait qu'il fallait abolir la loi, parce que mille générations s'étaient écoulées depuis David, et que le prophète enseigne que la parole a été commandée en mille générations. Il opérait

[1] *Traité Schabbat*, folio 104.

[2] *Histoire des Juifs*, T. 1. 5. c. 14.

des miracles, par la vertu du nom de Jéhovah, qu'il avait pris dans le temple.

» Lorsqu'on eut dessein de faire arrêter Jésus, on gagna son hôte, qui lui donna du vin mixtionné par lequel il oublia le nom ineffable, sans quoi on n'aurait pu le saisir. Lorsqu'il fut arrêté avec ses disciples, le roi ordonna qu'on attendît la fête des tabernacles pour lapider les disciples de Jésus, afin que l'exécution se fît en présence de tout le peuple; ce qui fut exécuté. Le roi envoya un ordre par toute la terre, afin que si quelqu'un voulait défendre la cause de Jésus, il se présentât devant le conseil. Il demanda même avis au sanhédrin de Worms. Celui-ci opina qu'il fallait renfermer Jésus, et le nourrir au lieu de le condamner à mort. Le roi rejeta cet avis, et Jésus fut attaché au bois.

» La mort de Jésus causa une guerre entre les Juifs. Personne même n'osait monter à la fête à cause de ses disciples. Ils soutenaient que leur maître avait, après sa mort, fait descendre le feu du ciel, et était ressuscité, pendant que Judas montrait son corps qu'il avait caché dans un lieu sale. On se souleva même à Jérusalem, à cause de Jésus contre le roi. Siméon monta sur la nue avec ceux qui voulurent le suivre, et les laissa tomber de la nue dans les déserts, où ils se tuèrent. Le grand Hérode et son fils prirent les armes contre les habitans d'un désert de Judée, parce qu'ils suivaient le parti de Jésus-Christ, et qu'ils adoraient son image et celle de Marie sa mère. Ces idolâtres demandèrent du secours au roi de Césarée contre Hérode le fils; mais ce prince répondit qu'il n'avait point de guerre avec les Israélites, et les habitans d'Aï se soumirent à Hérode. »

La troisième et dernière histoire de Jésus-Christ, écrite par les Juifs, se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Poignard de la foi*, de Raymond des Martins, auteur du treizième siècle. Cette relation est une répétition et presque une copie de celle publiée par Wagenseil, et insérée dans le huitième numéro des *Annales*. Il est donc inutile de la reproduire ici.

Les Juifs, reconnaissant la vérité des miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, qu'ils expliquent les uns par le nom ineffable, les autres par la magie, confirment donc la vérité de la religion qui est appuyée sur ces miracles.

Beaux-Arts.

EXPOSITION DE 1831.

L'incrédulité mortelle pour les arts. — L'individualisme substitué à la foi dans la peinture. — Ses effets.

Avant d'entretenir nos lecteurs du nouveau salon, nous avons voulu attendre les tableaux retardataires, que la coquetterie des artistes réserve souvent pour la seconde époque de l'exposition. Alors l'attention du public, fatiguée de ce qu'elle a souvent examiné, se porte entière sur les derniers venus, qui réveillent le goût, attirent les yeux, et procurent des jouissances par leur nouveauté même. Les tableaux ont leur manége comme certaines femmes.

Pour porter un jugement sur l'ensemble, il était nécessaire d'avoir tout vu : si non, l'on s'exposait à un démenti. Telle est la cause de nos retards.

On n'attend pas sans doute de nous que nous descendions dans ces détails techniques, qui tiennent surtout aux procédés matériels de l'art, et qui en sont la partie la plus ennuyeuse pour le peintre, pour l'écrivain, pour le lecteur. Les sèches observations qu'on peut faire sur quelques coups de brosse plus ou moins heureux, sur la perspective aérienne mieux ménagée dans tel tableau que dans tel autre, sur un petit doigt mal dessiné, ne sont utiles qu'à l'artiste dont on attaque les défauts, et qui peut profiter des observations qu'on lui fait. Mais seriez-vous enchanté qu'on vous dît : « Dans le portrait d'une jeune » mère, par M. Steuben, le reflet de dessous le nez n'est pas » vrai ; » et vous trouveriez-vous avancé d'apprendre que la figure d'un jeune homme dans une scène des barricades, de M. Schef-

fer, se retrouve en habit de femme, dans son tableau dont le sujet est tiré de la romance de Lénore?

A nos yeux, l'exposition de cette année est une page de l'histoire contemporaine, l'expression de l'état social et du principe qui préside à l'époque où nous vivons : c'est, qu'on me passe ce mot, le portrait de notre siècle, qui lui-même est le siècle des portraits.

Laurent le *magnifique*, ce protecteur des arts, si éclairé et si généreux, disait : *Celui-là est mort dès cette vie, qui ne croit pas à l'autre.* Il faut croire pour exister, et surtout pour produire. Celui qui nie, détruit : celui qui doute, s'annule. La foi seule est féconde en grandes choses, parce qu'elle seule élève le génie sur les ailes de l'enthousiasme; parce qu'elle seule inspire l'amour du sacrifice; parce qu'elle seule agrandit le cœur, lui donne la force des longs travaux, l'audace des grandes entreprises et la persévérance qui accomplit. Un siècle sceptique est naturellement fécond en velléités, mais en volontés fortes, jamais. Il produira donc un assez grand nombre de peintres faciles, qui se hâteront de jeter sur la toile quelques idées saisies au passage, et qu'ils n'auront pas le courage d'étudier et de *peindre.* Léonard de Vinci passait de longues années à rendre d'une manière sublime l'idée sublime de la Cène.

Oui, *celui-là est mort dès cette vie, qui ne croit pas à l'autre :* peut-il travailler pour autre chose que pour l'argent, ou pour un peu de fumée bientôt évanouie? Que produira l'âme desséchée et ternie de l'artiste, si elle ne croit pas à elle-même; si elle ne se pénètre pas d'un tendre amour et d'une passion violente pour le beau; si elle ne va pas le puiser dans la contemplation morale de l'harmonie des choses terrestres; si elle n'étudie pas sérieusement sa propre pensée pour la rendre sensible aux yeux, et réveiller au fond des cœurs les grands ou les nobles sentimens? Peut-elle tout cela, lorsqu'enfermée dans le cercle étroit de la vie prosaïque, elle n'a rien qui lui fasse franchir cette triste barrière! lorsqu'elle ne croit qu'au bien-être matériel, lorsque le présent est tout pour elle! L'amour de la gloire ne saurait la soutenir : qu'est-ce que la gloire pour l'homme desséché par le matérialisme? et d'ailleurs, l'amour de la gloire (l'histoire est là) n'est fort et puissant que dans les siècles de

foi; parce qu'il n'est une grande passion que dans les siècles des grandes passions, et surtout dans les siècles où l'égoïsme n'est pas la plus forte de toutes. Il en est de même de l'amour des arts : chez nous c'est de la vanité.

Dans cette absence de tout levier puissant, l'artiste est contraint de remplacer l'inspiration, qu'il n'a pas, par la *manière* qui enchante les esprits faux et réveille les goûts blasés. A l'homme perdu de débauches les plaisirs légitimes ne sont rien; il sort de la nature pour se créer des plaisirs factices. La dégradation des arts a les mêmes lois que la dégradation de l'homme. La vérité est froide, on court au paradoxe. En ce sens, il n'est pas un seul tableau de la nouvelle exposition, qui ne soit *paradoxal.*

Adorateurs de la matière, que deviennent les artistes? de froids copistes, et d'ordinaire de faux copistes de la matière. Ouvriers en peinture, ils ne prennent l'homme que dans la forme, et par là même s'ôtent tous les grands effets qui saisissent l'âme : ils feront un bras en raccourci, qu'ils préféreront au Jugement dernier de Michel-Ange. Quelques détails secondaires, omis par ce grand homme, leur donneront de la pitié pour cette gigantesque composition; ils ne comprendront pas l'effort de génie qu'il a fallu pour voir et rendre cette vérité terrible cachée aux yeux vulgaires. L'effrayante expression de tel damné, ou l'anxiété profonde de tel coupable, seront peu de chose pour eux; en effet, ils ne la comprennent pas. Oh! nous avons des bras, des mains, des jambes, des draperies, et même parfois des corps entiers, bien dessinés ou d'une bonne couleur : nous avons aussi des *intentions*, et des *effets* dramatiques plus ou moins heureux; mais *des intelligences servies par des organes...* cherchez : mais des éclairs jaillissant de l'âme... cherchez : mais de longues études échauffées par une grande âme, fécondées par l'enthousiasme et la foi.. cherchez!

Tout au plus, les peintres qui puisent leurs sujets dans l'histoire, copient-ils exactement l'histoire; costumes et visages, gestes et apparences de passion; encore la plupart ont toujours devant les yeux leur système, un verre de couleur qui colore tous les objets d'une manière uniforme. Quant à cette nature *idéalisée* dont Raphaël a donné d'inimitables exemples, elle

semble perdue. L'artiste qui fait naître de l'accouplement divin de son génie et de la nature, ces apparitions intimes et sublimes qui posent devant lui, qu'il copie alors qu'il invente, que personne n'a vues et que tout le monde reconnaît sans savoir pourquoi, peut-être à cause d'une joie pure, d'un bonheur chaleureux mais calme dont on est saisi et qui révèle la présence de ce qu'il y a de *beau dans le vrai*, c'est-à-dire de *la beauté véritable;* cet artiste où est-il? Est-ce M. Scheffer, qui a *de l'idée*, mais qui s'est créé un monde de convention, dont les formes et les couleurs n'ont rien de celui-ci : qui jette sa palette et ses conceptions en l'air sans trop s'occuper de la manière dont elles retombent? Est-ce M. Delaroche, peintre consciencieux et qui donne à penser, mais qui n'a ni les allures du génie, ni l'originalité des créateurs, et qui ne brave rien? Est-ce M. Delacroix qui brave trop, pour ses forces, qui a de la verve, mais de la verve maniérée et paresseuse, qui ne se montre pas hardi dans la nature, en l'élevant en quelque sorte au-dessus d'elle-même, mais contre la nature? Est-ce M. Vernet, qui n'est pas paresseux, lui, et qui nous donne de nombreux ouvrages fort bons, mais faits avec cette facilité froide compagne du *bien*, qui aborde trop aisément tous les genres pour n'être admirable dans aucun? Est-ce M. Schetz, peintre d'une grande sagesse et qui examine la nature avec soin, mais sans génie? Est-ce M. Léopold Robert, qui copie bien les beaux modèles qu'il choisit bien, dont la couleur pleine de chaleur et de vie annonce un vif sentiment des ressources de l'art, mais dont les conceptions n'ont rien qui émane de l'âme, qui a des *sujets*, mais n'a pas d'*idée*, etc., etc. Il y a de belles couleurs, parfois habilement combinées, d'heureux et de hardis coups de brosse, de l'habitude, de la science, du talent : ce qui manque, c'est la vie, le sentiment des hautes destinées de l'homme. Les élans vers l'infini, Dieu, l'âme, ne sont nulle part.

L'artiste a une mission, une sainte, une importante mission. Quand Dieu donne le talent, l'esprit, la patience à défaut de génie, on doit rendre compte à Dieu du talent, de l'esprit, de la patience. Chacun dans sa sphère. Or, nos artistes sont-ils les ministres de Dieu pour le bien par le beau? Ont-ils compris la sainteté de leur apostolat? Sont-ils du moins restés dans les

limites du bien ? Demandez à quiconque est entré au salon, s'il en est sorti avec une pensée grave, réfléchie, avec une bonne intention de plus. On y éprouve un petit plaisir d'artiste, et c'est tout. Rien qui exalte l'esprit. Quel tableau y peut faire naître une idée élevée ? Y en a-t-il un seul qui saisisse profondément l'âme ? Non, car l'âme seule peut parler à l'âme. Les plus vivement sentis effleurent à peine le cœur. Il est vrai que le public est, sous ce rapport, au niveau de l'art. Mais enfin, est-il rien qui porte au dévouement? L'idée du devoir se trahit-elle quelque part ? David, si froid, si ennuyeux, si guindé malgré son talent, avait cela du moins qu'il s'adressait à un sentiment de patriotisme enthousiaste. Ici, que voyons-nous? L'égoïsme sous toutes ses formes : —l'égoïsme-corruption, flatté par des compositions qu'une honnête femme, qu'un homme un peu délicat ne peuvent voir sans dégoût, qui rappellent trop souvent la *Pornographie* où la Grèce était descendue, lorsque cette mère des beaux-arts les vit dépérir. L'homme qui se prête ainsi aux désirs grossiers, s'avilit : cette prostitution rend le talent infâme; car c'est une prostitution, une prostitution raffinée, que de chatouiller les imaginations sales et de leur procurer des plaisirs honteux... Il est vrai qu'en même tems l'artiste satisfait ses propres penchans. —L'égoïsme-esprit-de-parti, qui reproduit les scènes de la guerre civile pour plaire aux vainqueurs; il nous a inondé de barricades, *on en a mis partout :* comme il est patriotique d'exalter les passions politiques ! Sans doute il est bien heureux que ce soit un moyen de plaire aux Français que d'étaler à leurs yeux des Français massacrés par des Français ! Il est beau de triompher des malheurs de la patrie. Etait-ce que le sujet prêtait beaucoup au talent? Oh ! que non ! On a voulu faire des trophées pour la postérité, et lécher les pieds de l'amour-propre parisien.—L'égoïsme-flatterie ; voyez les innombrables portraits du Roi, de la Reine, du duc d'Orléans, du duc de Nemours, etc., etc., etc. —L'égoïsme-cupidité ; voyez tous les tableaux de cette année à peu d'exception près ? Qu'est-ce que peindre, en effet, sinon battre monnaie ? Si l'on travaille à se faire un nom, c'est qu'un nom rapporte. Peut-être est-ce un des fâcheux effets des expositions ; elles finissent par être un bazar de peinture, où chacun s'efforce d'attirer les chalands par le charlatanisme ou du moins par les

procédés de son industrie. Les beaux-arts sont à vendre. Plus on fait, plus on vend, sans compter qu'on devient quelquefois baron : ô puissant encouragement ! bien propre à exalter l'imagination ! L'argent est, dit-on, le ressort de la guerre : c'est aussi le ressort de la peinture actuelle.

L'égoïsme-vanité : on fait faire son portrait. Les grands peintres font beaucoup de portraits, chose bien moins commune en Italie dans les splendeurs de la renaissance. L'artiste alors ne prostituait pas sa palette à tant de faces bourgeoises. S'il copiait, c'étaient surtout de belles femmes ou de beaux hommes, qui lui fournissaient de nouvelles idées et pouvaient satisfaire son génie. Mais que faire *du nez d'un marguillier* ? Y a-t-il la moindre ressource pour l'imagination dans la figure de M. Susse, marchand de papiers, passage du Panorama ? Au lieu de songer aux monumens publics, on songe aux monumens domestiques.... Par-là l'esprit de l'époque se fait jour ; c'est lui qui inonde les galeries du Louvre de toutes ces figures jaunes, rouges, vertes, violettes, écarlates, la plupart plates, insignifiantes, grossièrement peintes. Il y a donc un plaisir bien vif dans l'idée qu'on enverra sa caricature à la postérité ! Pauvre postérité, si chaque famille lui conservait soigneusement toutes ces médailles que la médiocrité frappe en l'honneur de la décadence ! Bons bourgeois ! honnêtes marchands ! femmes du monde ! respectables industriels ! croyez-moi, résistez au bonheur de contempler sur la toile vos traits chéris : de l'argent que vous perdez à cette vanité, achetez une robe à vos filles, deux pantalons à ce charmant enfant, aimable héritier qui reproduit vos traits avec bien plus de vérité que la brosse ; que le surplus soit pour les pauvres, il y en a beaucoup, et je vous les recommande. Ce sera un mauvais tableau de moins, et une bonne affaire et une bonne action de plus. Nous y gagnerons vous et moi.

On comprend que les sujets sacrés doivent être rares ; c'est heureux. En effet, ceux qui ont puisé dans les idées religieuses, les ont fait descendre jusqu'à eux au lieu de s'élever jusqu'à elles. A l'exception de deux (la Sainte Famille de M. Paulin Guérin et *Consolatrix afflictorum, ora pro nobis*, par Schetz), tous les tableaux de *sainteté* font pitié, tant la sublimité des sentimens,

tant la foi y sont peu comprises. Et encore celui de M. Schetz manque-t-il d'inspiration. On voit que l'Italie, où il travaille, lui a fourni de beaux modèles, hommes et chefs-d'œuvre, des modèles où respire l'esprit chrétien ; mais il a travaillé en observateur vrai, en critique avisé, en artiste habile, sans avoir les ailes qui portent à la création.

Jésus-Christ enfant, accablé par le pressentiment des douleurs du Calvaire, et pleurant son avenir d'homme; la Vierge-mère et saint Joseph, saisis eux-mêmes d'une tristesse prophétique : voilà une donnée neuve, profondément dramatique, et que M. Guérin a traitée avec talent.

Tout ce qui est réellement de l'art au salon de cette année, est dominé par ce caractère de l'observation, et non par celui de la création. Aussi rien qui émeuve; presque tout est froid. On a beaucoup remarqué et critiqué; cela se sent. Or, c'est un travail et une habitude anthipatiques à la fécondité; cela se sent également. L'enthousiasme y périt. L'enthousiasme procède par la synthèse et non par l'analyse. Comment veut-on, en volant terre à terre, s'élancer vers la divinité, ou pénétrer jusqu'à la simplicité terrible des grandes passions? La même remarque pourrait expliquer pourquoi les sujets historiques abondent. Sous un certain point de vue, le peintre y fait de la critique historique : il est soutenu, mais retenu par le fait; il copie plus qu'il n'invente. Si nos peintres *idéalisaient* les personnages, s'ils mettaient trop vivement en saillie les caractères de la passion, ils paraîtraient faux et exagérés; le public parisien les ramènerait à la réalité. Ils étonneront donc quelquefois par la *couleur locale*. Ils s'adressent à la curiosité, et ne peuvent aspirer à ces impressions profondes que les maîtres de l'art ont souvent produites. Et cependant ils sacrifient beaucoup à l'effet, ils y visent; mais au lieu d'être tout bonnement ce qu'il doit être, c'est-à-dire, un résultat, l'effet est le but direct de leurs efforts. Comme il est composé et ne jaillit pas de la nature des choses, il attire l'attention sans la satisfaire : on s'en lasse bientôt. Dès que la nouveauté est usée, il n'intéresse plus. Ce n'est jamais ainsi qu'on pénètre dans le cœur humain.

A mesure que la vie se retire de l'art, descendant toujours

dans l'*analyse*, il se perd dans les détails et les accessoires. Il se sent obligé d'occuper les yeux, qui ne seraient pas rassasiés si la simplicité laissait à nu les conceptions de l'artiste. On s'imagine ainsi se rapprocher de la nature, tandis qu'on la fait oublier. On a l'air riche, et l'on est mesquin; ce sont les pauvretés de l'harmonie imitative transportées dans la peinture. Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'en même tems que l'on est minutieux, on ne fait guerre que des ébauches. Trop de gens de talent semblent dominés par cette parole d'Apelle : « Si quelques-uns » me trouvent un peu supérieur à Protogène, c'est uniquement » qu'il ne sait pas ôter les mains de ses ouvrages. » Ils prennent le parti de ne pas travailler pour ne pas *lécher* : ils s'imaginent faire preuve de force et de facilité par des imperfections saillantes, ou par un laisser-aller plein de mollesse. (MM. Scheffer, Delacroix; H. Vernet, quoiqu'avec un air plus soigné; sans parler des gens sans mérite aucun.)

Les caractères de la force et de la beauté calme, naturelle, puissante, sont généralement laissés de côté. La plupart des personnages ont l'air de faire un effort de nerfs, même au repos, pour se soutenir; il semble que le ressort est usé, et le principe de la vie à moitié éteint. De là, affectation ou plate nullité : ce sont les deux écueils où l'on se brise. Les ouvrages venus d'Italie sont, à cause des modèles, les moins entachés de ce défaut.

La dépravation, je ne dis pas universelle, mais générale du monde artiste, peut nous donner le secret de tant de faiblesse. Elle tue l'instinct de la vérité. Les mœurs corrompues faussent les sens et l'esprit. Car, selon l'observation d'un artiste « il faut » être chaste pour sentir la vraie beauté », de même que le miroir doit être pur pour réfléchir et rendre les objets dans toute leur naïveté.

Au reste, pas d'école, pas d'études communes ou rivales, pas de direction : partout l'individualisme; chacun tire, imite et s'égare dans son sens. En sortant du salon, il semble qu'on vient d'y voir une foule d'ébauches et de copies, bonnes, mauvaises, détestables. Rendez aux écoles florentine, romaine, vénitienne, flamande, rendez même à Boucher, à David, à Greuze, ce qui

leur appartient, et le reste est peu de chose. « Que deviendront » vos tableaux au jour du jugement, quand chacun reprendra » les membres qui sont à lui [1]. » Y a-t-il un jet puissant, original? un homme sans béquilles? Non. Les pastiches sont en majorité : au lieu d'être médiocre à sa manière, on est détestable en outrant les défauts des maîtres. Les courtisans d'Alexandre penchaient la tête pour lui ressembler : on voit chez nous des gens qui ne sont pas sans mérite, imiter jusqu'à l'air de vétusté que le tems donne aux tableaux. C'est une sorte de *couleur locale*. On prend de préférence la manière et le coloris contemporains de l'action qu'on représente.

Il y a d'ailleurs de *forts bons tableaux* au Musée, entr'autres le Cromwel et les deux neveux de Richard III, par M. Delaroche; la moisson, par M. Léopold Robert; la chapelle de la Vierge, par M. Schetz, etc., etc. Mais du génie! mais un chef d'école!

Eh! comment veut-on quitter cette région moyenne, ce *juste milieu* décourageant? L'art n'est pas chose assez sérieuse parmi nous; il ne fait pas partie de la vie même; il est tout factice dans ceux qui le cultivent. Artistes et amateurs le prennent à la légère. Il n'y a pas d'existence d'homme à lui dévouée, qui ne se conçoive pas possible sans lui. Pour les uns, c'est un moyen d'existence; pour les autres, un plaisir de second ordre. La masse des oisifs va se promener à l'exposition; elle regarde les ouvrages qu'elle y trouve, comme un enfant regarde des *images;* il s'agit pour elle d'amuser son indifférence. Le *sujet* attire les yeux bien plus que l'art. Il y a toutefois des connaisseurs qui examinent froidement, qui éprouvent à grand'peine quelque froide sensation de plaisir, et qui font par fois d'assez judicieuses observations; le reste se fatigue, baille, voit du bleu, du jaune, du rouge, va jusqu'au bout par curiosité, répète ce qu'il entend dire, n'ose pas avouer l'ennui secret qu'il ressent, et voilà le public. Les protecteurs, où sont-ils? Quel Laurent de Médicis consentirait maintenant à se faire un commensal de quelque Michel-Ange naissant? Quel nouveau Jules II menacerait de ses armes une nouvelle Florence pour ravoir un grand

[1] Michel-Ange à un jeune plagiaire.

peintre? Quel souverain ferait son *factotum* et son favori d'un Léonard de Vinci? Les princes sont peu amateurs, peu connaisseurs; les encouragemens manquent. Dès que trente ou quarante grands tableaux ont été faits pour le ministère des travaux publics, la liste civile et la préfecture de la Seine, tout est dit, les arts sont protégés. Pour les particuliers, l'usage des richesses n'est plus que la recherche du bien-être de la vie animale et du luxe personnel, si féminin! Ce n'est plus le tems où les hommes riches élevaient des palais, des églises, ou du moins des chapelles, et se croyaient obligés de les rendre remarquables par de belles peintures. Les fortunes médiocres elles-mêmes tenaient à orner quelqu'autel d'un tableau. Nous n'avons plus que de la classe moyenne, et encore est-elle sans goût pour les arts. L'Italie avait de grandes richesses, de grandes passions, une foi vive; maintenant on songe à *orner* la salle à manger de sa maison de campagne; les grandes fortunes font peindre le plafond de leurs écuries.

Laurent de Médicis avait raison : *Celui-là est mort dès cette vie, qui ne croit pas à l'autre.* Les arts comme les individus.

V.

Archéologie.

RUINES DE TYR. — PROPHÉTIES D'ÉZÉCHIEL.

Nous avons cité déjà, dans un de nos numéros [1], les prophéties d'Isaïe contre Babylone ; nous avons montré que cette ville célèbre n'offrait plus aux regards qu'un amas de ruines, recouvertes en partie d'un vaste marais, et servant de repaire aux oiseaux de nuit, aux reptiles et aux bêtes féroces, comme l'avait annoncé le Prophète.

La superbe Tyr, qui couvrait les mers de ses flottes, et dont l'orgueil ainsi que les désordres égalaient la richesse et la puissance, Jéhovah l'avait également condamnée par la bouche d'Ézéchiel. Nous allons montrer que les prophéties ont été aussi littéralement accomplies sur cette ville célèbre qu'elles l'ont été sur Babylone. Nous nous servirons pour cela du témoignage des voyageurs; nous invoquerons surtout celui d'un auteur qu'on ne soupçonnera pas de vouloir favoriser la cause de la Religion, car elle a la douleur de le compter au nombre de ses plus ardens adversaires. M. de Volney, en qui nous nous plaisons, malgré ses torts, à reconnaître une érudition peu commune, jointe au talent d'observer et d'écrire, a enrichi son *Voyage en Syrie* d'un fragment précieux sur le commerce de l'ancienne Tyr : il est tiré de l'un de ces écrivains hébreux dans lesquels le vulgaire des incrédules rougirait sans doute de reconnaître des prophètes, mais auxquels on ne peut refuser au moins le titre de poètes pleins de verve et de génie. Voici ce fragment que M. de Volney n'a point dédaigné de traduire.

« Ville superbe, qui repose au bord des mers, Tyr, qui dis,

[1] Voir notre Numéro 5, tome 1, p. 316.

» *Mon empire s'étend au sein de l'Océan*, écoute l'oracle prononcé » contre toi! Tu portes ton commerce dans les îles lointaines, » chez les habitans des terres inconnues; sous ta main les sapins » de Sanir deviennent des vaisseaux, les cèdres du Liban des » mâts, les peupliers de Bysan des rames; tes matelots s'asseyent » sur le buis de Chypre, orné d'une marqueterie d'ivoire; tes » pavillons sont tissus du plus beau lin d'Egypte; tes vêtemens » sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Archipel; Sidon » et Arouad t'envoient leurs rameurs, Djabal ses habiles cons- » tructeurs; tes géomètres et tes sages guident eux-mêmes tes » proues; tous les vaisseaux de la mer sont employés à ton » commerce; tu tiens à ta solde le Perse, le Lydien et l'Egyp- » tien; tes murailles sont parées de leurs boucliers et de leurs » cuirasses. Les enfans d'Arouad bordent tes parapets; et tes » tours, gardées par des Phéniciens, brillent de leurs carquois. » Tous les pays s'empressent de négocier avec toi : Tarse envoie » à tes marchés de l'argent, du fer, de l'étain, du plomb; l'Io- » nie, le pays des Mosques et de Tefflis, t'approvisionnent d'es- » claves et de vases d'airain; l'Arménie t'envoie des mules, des » chevaux, des cavaliers; des îles nombreuses échangent avec » toi l'ivoire et l'ébène; le Syrien t'apporte le rubis, la pourpre, » les riches étoffes, le corail et le jaspe. Les enfans d'Israël et » de Juda te vendent le froment, le baume, la myrrhe et l'huile; » et Damas t'envoie le vin de Halbon et les laines fines. Les Ara- » bes d'Oman offrent à tes marchands le fer poli, la cannelle, le » roseau aromatique; et l'Arabe de Dédan, des tapis pour t'as- » seoir; les habitans du désert et les chaïes de Kédar payent de » leurs chevaux et de leurs agneaux tes riches marchandises; les » Arabes de Saba (dans l'Yémen) t'enrichissent par le com- » merce des aromates, des pierres précieuses et de l'or; les fac- » teurs de l'Assyrien et du Chaldéen commercent aussi avec toi, » et te vendent des manteaux artistement brodés, de l'argent, » des mâtures, des cordages et des cèdres; enfin les fameux » vaisseaux de Tarse sont à tes gages. O Tyr, fière de tant de » gloire et de richesses! bientôt les flots de la mer s'élèveront » contre toi, et la tempête te précipitera au fond des eaux. Alors » s'engloutiront avec toi tes trésors; avec toi périront en un jour » ton commerce, tes négocians, tes correspondans, tes matelots,

» tes pilotes, tes artistes, tes soldats, et le peuple immense qui » remplit tes murailles; tes rameurs déserteront tes vaisseaux; » tes pilotes s'assiéront sur le rivage, l'œil morne et fixé contre » terre; les peuples que tu enrichissais, les rois que tu rassa- » siais, consternés de ta ruine, jetteront des cris de désespoir; » dans leur deuil, ils couperont leurs cheveux, ils jetteront de » la cendre sur leur front dépouillé, ils se rouleront dans la » poussière, et ils diront : *Qui jamais égala Tyr, cette reine de » la mer?* [1] »

« Voici ce que dit le Seigneur : Les pierres précieuses for- » maient ton ornement; le rubis, la topaze, le jaspe, la chry- » solite, l'onix, le béryl, le saphir, l'escarboucle, l'or, bril- » laient sur toi. — Semblable au chérubin, tu étais établie sur » la montagne sainte du Seigneur; — ton cœur s'est enflé de » ta beauté; tu as perdu ta sagesse et ta gloire. Je veux te » renverser sur la terre; je veux te mettre aux pieds des rois, » pour qu'ils contemplent ta ruine. — Dans la multitude de tes » crimes, et dans l'iniquité de tes trafics, tu as souillé ta pureté, » c'est pourquoi je te renverserai, je bouleverserai tes édifices » qui s'écrouleront en débris enflammés. — Je te rendrai à la » pierre, et tu serviras à sécher les filets, et tu ne seras plus re- » bâtie; car, moi, Jéhovah, j'ai parlé, dit le Seigneur Dieu [2]. »

M. de Volney, en comparant l'état actuel de Tyr avec la prophétie, fait, malgré son incrédulité connue, cette réflexion remarquable : « Les révolutions du sort ont accompli cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, Tyr, réduite à l'état d'un misérable village, n'a plus, pour tout commerce, qu'une exportation de quelques sacs de grains et de coton ou de laine, et pour tout négociant, qu'un facteur grec au service des Français de Saïde, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille [3]. » « Le sort a frappé Tyr, la reine des mers, le berceau du commerce qui civilise le monde [4]; ses palais ont

[1] Ézéchiel, ch. XXVI, ch. XXVII.

[2] Ézéchiel; ch. XXVI.

[3] *Voyage en Syrie et en Égypte;* tom. II, p. 405.

[4] *Voyage en Syrie;* tom. II, p. 208.

fait place à quelques cabanes chétives; le pêcheur indigent habite les caves voûtées où jadis s'entassaient les trésors du monde; une colonne debout, au milieu des ruines, marque la place où était le chœur de la cathédrale consacrée par Eusèbe [1]. » Le voyageur anglais Maundrel dit qu'on ne voit plus dans Tyr que des débris de murailles, de voûtes et de colonnes brisées, et qu'il ne s'y trouve pas une seule maison entière. « Il semble, dit cet auteur, que cette ville ait été conservée en ce lieu là comme une preuve visible de l'accomplissement de la parole divine : *Elle sera comme le sommet d'un rocher, et elle servira à sécher les filets des pêcheurs* [2]. »

« La seule curiosité, dit J. Bruce, m'engagea à passer par Tyr, et je devins le triste témoin de la vérité des prophéties... Deux misérables pêcheurs, après avoir attrapé un peu de poissons, venaient d'étendre leurs filets sur ces rochers de Tyr [3]. »

H. de C.

[1] Malte-Brun. *Précis de la Géograp.*

[2] *Voyage d'Alep à Jérusalem.*

[3] *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Assyrie.*

Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLES.

EUROPE.

Lettre de M. DE CHATEAUBRIAND *sur la démolition de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.*

*A Madame *** (Récamier).*

Genève, 11 juillet 1831.

Je vous ai écrit hier, et voici encore une lettre. De quoi s'agit-il? *De Saint-Germain-l'Auxerrois.* A qui conterais-je mes peines et mes idées, si ce n'est à vous?

On va donc commencer, disent les journaux, la démolition de ce monument, le 14 juillet. Noble manière d'inaugurer la monarchie élective, par la destruction d'une église [1], d'exécuter de sang-froid,

[1] Plusieurs journaux ont annoncé la démolition de Saint-Germain-l'Auxerrois comme on annoncerait la démolition d'une échoppe, ou celle d'un coin de rue faisant saillie hors de l'alignement. Tandis qu'au nom de l'art et de toutes les convenances sociales, nous nous disposions à demander compte de cette incroyable décision, la même pensée préoccupait à Genève M. de Châteaubriand. Pleine d'une sainte colère d'artiste, la lettre qu'il écrit à ce sujet, et qu'on nous communique, flétrira bien plus sûrement que nous n'aurions pu le faire la honteuse concession que l'on prépare, et dont on croit sauver la misère en appelant à son aide une grande et haute délibération de la petite-voirie. Si le vandalisme l'emporte, cette lettre demeurera dans ce recueil comme une éloquente protestation : l'on saura du moins que l'espèce de galanterie que l'on veut faire aux plus basses passions révolutionnaires, n'eut pas la France artiste pour complice, et qu'elle n'en demeura point spectatrice désintéressée.

(Note de la *Revue de Paris.*)

et à tête reposée, ce que le vandalisme révolutionnaire faisait jadis dans la fièvre et les convulsions! Le chapitre des comparaisons et des considérations serait ici trop long à parcourir; un mot seulement à ce sujet. La révolution de juillet ignore-t-elle que ce qui lui a le plus nui en Europe a été la dévastation de Saint-Germain-l'Auxerrois? Que les peuples, qui tous, sans exception alors, sympathisaient avec nous, ont reculé, et que leurs dispositions favorables ont changé? La *non-intervention*, si bien gardée, a achevé l'affaire. Une stupide manie de quelques Français, depuis quarante ans, est de compter pour rien les idées religieuses, et de les croire éteintes partout, comme elles le sont dans leur étroit cerveau. Ils oublient que tous les peuples libres ou tous ceux qui veulent l'être, et qui sont en rapport avec nous, sont religieux. Aux *Etats-Unis*, la loi vous *force* d'être chrétien. Dans les républiques espagnoles, la religion catholique est la seule; excepté je crois, au Mexique, où l'on vient d'essayer quelque chose pour la tolérance. Les Cortès d'Espagne avaient décrété le *seul exercice de la religion catholique*. Si l'Italie s'émancipait, elle resterait chrétienne. La Belgique a fait sa révolution pour chasser un roi protestant; il est vrai que, par un merveilleux choix, on veut lui donner pour maître un préfet anglais, protestant. L'Allemagne, si philosophique, est chrétienne; et les Polonais, que sont-ils? Ils vont au combat ou à la mort en invoquant la sainte Vierge. Skzrynecki porte un scapulaire et fait des pèlerinages. — Nos démolitions religieuses sont donc à-la-fois une ignorance historique et un contre-sens politique.

Sous le rapport des arts, la chose n'est pas moins déplorable. Quoi! renouveler le vandalisme de 93! Que ne fait-on ce que j'ai proposé? Que ne masque-t-on l'église par des arbres, en la laissant subsister en face du Louvre, comme échelle et témoin de la marche de l'art? Saint-Germain-l'Auxerrois est un des plus vieux monumens de Paris: il est d'une époque dont il ne reste presque rien [1]. Que sont donc devenus nos romantiques? On porte le marteau dans une église, et ils se taisent! O mes fils, combien vous êtes dégénérés! Faut-il que votre grand-père élève seul sa voix cassée en faveur de vos temples? Vous ferez une ode, mais durera-t-elle autant qu'une ogive de Saint-Germain-l'Auxerrois? Et les artistes ne présentent point de pétitions contre cette barbarie! Comme le plus humble de leurs camarades, je suis prêt

[1] Son origine remonte au sixième siècle; elle fut bâtie par Chilpéric, un des rois de la première race. Après Saint-Garmain-des-Prés, qui fut fondée par Childebert, elle est la plus ancienne église de Paris.

N. du Réd. des A.

à mettre ma signature à la suite de leurs noms. Détruire est facile, on l'a dit mille fois; et je ne connais pas au monde d'ouvriers qui aillent plus vite en cette besogne que les Français; mais reconstruire! qu'ont-ils bâti depuis quarante ans?

On veut percer une rue! très-bien : commencez les abattis par le côté opposé au Louvre, par la place de Grève; car cela nous donnera du tems; vous serez deux ou trois ans, peut-être davantage, à tracer votre voie; alors, quand vous arriverez à Saint-Germain, vous aurez mûri vos réflexions, vous jugerez mieux de l'effet même du monument, à l'extrémité de l'ouverture. S'il gêne trop, s'il ne peut être conservé, vous l'abattrez en connaissance de cause, et sans remords : voilà ce que la raison conseille. Pourquoi se hâter de raser un édifice qu'un jour on pourra regretter? Si vous n'achevez pas votre ouvrage, s'il survient des changemens, des révolutions, même de simples variations de place, vous en serez pour la perte d'une architecture séculaire, sans compensation aucune. Vous laisserez des décombres contre lesquels s'amasseront des immondices ou des échoppes. On a abattu la bastille, et on a bien fait; la bastille était une prison. Je ne sache pas qu'on ait enfermé personne à Saint-Germain-l'Auxerrois. Mais même sur l'emplacement de la bastille, qu'a-t-on élevé? D'abord un arbre de la liberté, que le sabre de Bonaparte a coupé pour faire place à un éléphant d'argile; et puis après l'éléphant que va-t-il survenir? Et tout cela, vous le savez, était *à toujours*, pour *les siècles*, pour *l'éternité*, comme nos sermens. Quand Napoléon ordonna les travaux du Carrousel et de la rue de Rivoli, il croyait bien voir la fin de son entreprise; la rue de Rivoli a vu passer l'empire et la restauration, sans être achevée. Qui vous répond que la nouvelle monarchie ira jusqu'au bout de la rue qu'elle va ouvrir par une ruine? Nous autres, Français, nous sommes trop conséquens dans le mal, et pas assez logiques dans le bien : parce qu'une imprudence taquine a produit à Saint-Germain une vengeance sacrilége, est-il de toute nécessité de continuer la dernière? Les Parisiens ne peuvent-ils s'amuser, sans jeter les meubles par les fenêtres, ou sans abattre les monumens publics? On honorerait mieux les héros de juillet en leur donnant à enlever les places fortes bâties contre nous avec notre argent, qu'en livrant à leur courage une église ravagée, où ils ne trouveront pas même le curé pour la défendre. N'enfoncerons-nous plus notre chapeau sur notre tête que pour marcher contre un vicaire ou pour monter à l'assaut d'un clocher, et aurons-nous encore long-tems le chapeau bas devant l'insolence étrangère? Il serait triste qu'on apprît l'entrée des Russes à Varsovie le

jour où notre gouvernement entrerait à Saint-Germain-l'Auxerrois! Les deux belles victoires pour la monarchie populaire!...

Vous rirez de ma grande colère, vous me direz : « Qu'est-ce que cela vous fait, vous, exilé, qui ne reverrez peut-être jamais plus la France? » Ne le prenez pas là ; je suis Français jusque dans la moëlle des os. Que la France entre dans un système politique généreux, et si la guerre survient vous me verrez accourir pour partager le sort de ma patrie. J'aurais cent ans que mon cœur battrait encore pour la gloire, l'honneur et l'indépendance de mon pays. Déchiffrez, si vous pouvez, ce griffonage, écrit *ab irato* une heure avant le départ du courrier.

CHATEAUBRIAND.

Rétractation d'un des disciples de l'abbé Chatel. — M. l'abbé Blachère, que de perfides suggestions avaient entraîné dans la prétendue Eglise française de l'abbé Chatel, vient de se séparer du soi-disant patriarche, qui l'avait fait son vicaire primatial ; voici la lettre qu'il a adressée à Mgr. l'archevêque de Paris.

Monseigneur,

De perfides conseils et des malheurs particuliers m'avaient entraîné dans le schisme de la prétendue église catholique-française. Après avoir brisé les liens de l'unité, je n'eus pas horreur de recevoir les saints ordres, et malgré les remords d'une conscience déchirée, j'ai consommé une lâche apostasie par d'horribles sacriléges.

Dans cet abîme profond, les sages remontrances de l'amitié, et la grâce puissante de Dieu, sont venues déchirer le bandeau d'une illusion dangereuse. Celui qui renversa Paul sur la route de Damas m'a dessillé les yeux, et je me sépare aujourd'hui pour toujours de ceux dont j'ai partagé les déplorables égaremens. Loin du monde, et dans la solitude la plus profonde, je vais gémir avec amertume sur ma trop coupable conduite, et mériter, par une salutaire expiation, de rentrer dans la communion de l'Eglise. Mais, avant de quitter votre diocèse, théâtre humiliant de mon schisme, ma conscience et mon cœur me font un devoir de déposer à vos pieds l'expression de ma douleur et de mes regrets. Puissent-ils être assez vifs et assez sincères, pour mériter d'être reçus de vous avec une paternelle indulgence! Puissent-ils consoler ce ministère de tribulations et d'épreuves, que vous soutenez avec tant de courage, en vous annonçant le retour d'un enfant prodigue, dont les égaremens avaient déchiré votre âme.

Je vais, Monseigneur, donner à la démarche que je fais auprès de vous toute la publicité qui est en mon pouvoir, afin de réparer le mal que j'ai fait.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BLACHÈRE.

Pèlerinage de la Terre-Sainte. — Le baron de Géramb [1], religieux de la Trappe, vient d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte, en expiation des outrages commis dans nos églises et contre le signe de notre salut. Il vient d'adresser à cette occasion l'invitation suivante aux âmes pieuses :

« Ces églises profanées, la croix, ce signe sacré de notre rédemption, livrée à la rage et au délire sacrilége des enfans du blasphême ; voilà le spectacle qui, depuis quelques mois, n'a cessé de faire verser des larmes de sang à tous les vrais fidèles.

» Pour moi, proscrit avec mes frères, par la révolution, de notre monastère du mont des Olives [2], où il ne nous est plus permis de prier, et de souffrir loin de la vue des hommes, j'ai senti se renouveler avec plus de force dans mon cœur ulcéré le désir que j'avais formé, en sortant du donjon de Vincennes, d'entreprendre en esprit de pénitence le pèlerinage de la Terre-Sainte.

» Je vais donc, je vais, avec l'approbation de mes supérieurs, et honoré des bénédictions du Père commun des chrétiens, faire amende honorable pour tant de crimes, et demander au pied du Calvaire, sur le rocher sanglant où l'immortelle clémence s'est immolée pour tous, la paix de l'Eglise, la persévérance des justes, et la conversion des pécheurs.

» Pécheur moi-même, et le plus ingrat de tous, je m'adresse aux âmes pieuses, je les conjure de joindre leurs prières aux miennes, afin que, présentées toutes au Dieu de miséricorde, sur les lieux mêmes où il a consommé son sacrifice, elles fassent descendre sur les coupables les grâces privilégiées que mon indignité, laissée à elle-même, m'empêcherait d'obtenir. »

[1] M. de Géramb était en 1814 général-major au service de l'Autriche et chambellan de S. M.

[2] Près de Mulhausen en Alsace.

IRLANDE. *Liste des souscriptions pour les Irlandais, reçues au bureau des Annales.*

	fr.	c.
Mgr. de Prilly, évêque de Châlons (Marne).	200	
MM. Tamplus, desservant d'Ayette (Pas-de-Calais).	20	
Huffau de la Farge, curé de Castelnau, en son nom et en celui de plusieurs de ses paroissiens.	43	
Appert, curé de Saint-Arnoult (Seine-et-Oise).	5	
Pierre Bremond, à Avignon (Vaucluse).	4	50
Les Directeurs des *Annales de philosophie chrétienne* [1].	50	
Arnault, libraire à Soissons (Aisne).	25	
Villette, curé de la Haye-du-Puits (Manche), en son nom et en celui de plusieurs de ses paroissiens.	67	50
Fevez, desservant à Vauvillers (Somme).	10	
Auté, vicaire à Céret (Pyrénées-Orientales).		70
	425	70

ASIE.

INDES ORIENTALES. LES KAYANOS. — *Superstitions et misérable état de cette peuplade.* — Les Kayanos sont les habitans des montagnes qui se trouvent entre Aracan et Byrnah, dans l'ancien empire des Birmans, maintenant connu sous le nom de *possessions anglaises* dans les Indes orientales. Nous empruntons les notions suivantes au lieutenant Bissot de Calcutta, qui a fait une excursion dans ces montagnes.

Les Kayanos ne reconnaissent point d'Être suprême, ils n'ont pas la moindre tradition de la création. Ils adorent un arbre, nommé par eux Subri, qui produit une baie noire dont ils sont très-gourmands. Ils affectent le plus grand mépris pour toutes sortes de remèdes. En fait de médecine, ils ont recours à un talisman confié à la garde du pasi (ou prêtre) : ce talisman est supposé le don d'une providence mystérieuse et indéfinie, qui se manifeste par le tonnerre. Chaque fois que la foudre a frappé un arbre, les Kayanos courent en foule à ses racines, et commencent à y creuser la terre avec soin, jusqu'à ce qu'ils y trouvent une substance minérale ou autre qu'ils jugent à sa forme être le talisman cherché. Alors ils tuent un porc et

[1] L'*Avenir* a inséré ces souscriptions dans son N° du 19 juillet.

une vache qu'ils mangent en grande cérémonie, pour célébrer le bienfait de l'orage. Leurs idées du juste et de l'injuste sont bornées aux soins respectifs de leurs troupeaux et de leurs familles. L'homme vertueux est celui qui prend soin de son père et de sa mère, qui engraisse le mieux ses bestiaux, qui mange de meilleur appétit et boit avec plaisir une liqueur qu'ils distillent du grain. Le méchant est celui qui ne mange ni ne boit, parce qu'il passe pour dédaigner les dons de la nature. Les méchans sont rares chez les Kayanos. Ils ont bien quelque idée vague d'un état à venir, d'une distribution de peines et de récompenses après cette vie, mais sans s'inquiéter de connaître qui les dispensera. Quelques-uns croient à une espèce de transmigration des âmes; mais ce sont les plus savans, et ils ne font pas secte.

Ychantang est une montagne du haut de laquelle les Kayanos prétendent que tout l'univers pourrait se découvrir, et qu'ils vénèrent avec un sentiment religieux. Ils y portent leurs morts : ceux des riches y sont brûlés, et leurs cendres déposées dans des boîtes de bambou; ceux des pauvres sont enterrés dans une caverne. Les premiers ont l'honneur du mausolée, c'est-à-dire, d'une pierre, sur laquelle on sculpte grossièrement leur image. Il est quelques tribus plus rapprochées du grand fleuve du Barmah, qui portent et brûlent leurs morts sur la montagne d'Haulatain, regardée ausssi comme sacrée.

La mort n'est point un événement déploré chez les Kayanos : au contraire, au décès de chaque membre d'une famille, les autres s'assemblent, et témoignent leur joie par des repas et des danses. Dans le fait, il n'est aucun événement de la vie qui ne soit pour eux une occasion de fête. Naissance, mort, mariage, divorce, amènent également un joyeux festin.

Le mariage est une simple convention tacite entre les parties, et se trouve annulé par une amende, que celui qui se dédit paie à l'autre. Une future étant choisie, le fiancé fait à son beau-père le présent d'un bœuf, d'une lance, d'un pourceau, d'une épée, d'un tambour et d'une gourde de liqueur. La fiancée lui est alors remise, et le jour se passe en réjouissances auxquelles tout le village est invité.

Le meurtre se répare par une amende de 90 *tickals* ou *roupies* [1], payées aux parens du défunt, qui les consacrent en grande partie à la fête de ses funérailles. Si l'homicide ne peut les leur payer, il devient leur esclave. S'il s'échappe dans un village, les habitans sont forcés de le livrer ou de s'armer pour sa défense, car les compatriotes du mort ne déposent les armes que lorsque satisfaction leur est donnée. Le fu-

[1] La roupie d'argent vaut environ 2 fr. 40 c.

gitif repris n'est d'ailleurs condamné qu'à l'esclavage : la loi du talion, chez les Kayanos ne va pas jusqu'à la peine de mort.

Une amende de 30 tickals, et faute de la payer, la perte de la liberté, sont encore les châtimens imposés au voleur.

Cette monnaie, qui a cours parmi les Kayanos, leur est apportée par les habitans des plaines, qui l'échangent pour les produits des montagnes. Ces produits sont le miel, la cire, quelques minerais d'or, du poisson fumé, et un tissu de coton que fileut les femmes. Celles-ci sont chargées de tous les soins du ménage. Elles seraient peut-être jolies, si elles n'obéissaient à la mode de se tatouer tout le corps en bleu.

Asiatic Journal.

SUMATRA. *Religion et mœurs des Bataks, peuplade de l'île de Sumatra.* (D'après la relation des Missionnaires Burton et Ward.)

Les *Bataks* croient à l'existence d'un Être suprême; ils l'appellent *Debata-Hasi asi*, et prétendent qu'après avoir créé le monde, il en a confié la direction à ses trois fils, *Battara Gura*, *Sori Pada* et *Mangana Bulan*, qui gouvernent le monde par l'entremise de leurs lieutenans ou vakils. Ceux-ci sont divisés en trois classes de grades différens, dont chacune a ses fonctions particulières.

Batara Gura est le dieu de *la clémence;* Sori Pada, le dieu de *la justice;* Mangana Bulan, *l'auteur du mal, le tentateur éternel.* Les Bataks rendent de plus une espèce de culte au serpent *Naga Padoha*, qui sert de soutien à la terre; ils révèrent aussi une quantité d'autres divinités, d'anges tutélaires, de démons bons et méchans, qu'ils redoutent, au point d'être sans cesse dans un état de terreur superstitieuse. Chaque village a son prêtre, dont les fonctions consistent à expliquer les livres sacrés, à déterminer les offrandes, par le moyen desquelles on peut apaiser la colère des divinités malfaisantes, et à faire connaître les jours heureux, soit en consultant des tables astrologiques, soit par l'inspection des entrailles de quelqu'animal, chien, cochon ou oiseau. A l'ordinaire, le Batak ne s'occupe guère de ses dieux; ce n'est que lorsqu'il veut faire la guerre, ou commencer quelque entreprise importante, ou bien quand il a éprouvé quelque malheur, qu'il a recours à son *Datu* ou prêtre, pour savoir de lui quel démon il doit apaiser, ou bien quelle victime il doit immoler. Dans ces cas, il invite ses amis à une fête qui dure trois jours et trois nuits, pendant lesquels on ne cesse de manger, de boire et de danser. Le troisième jour, au milieu de la danse, l'un des convives qui joue le rôle de compère du prêtre, tombe tout à coup à terre, et fait semblant d'être sans connaissance; un moment après,

il se relève et prétend qu'il est le démon qu'on veut apaiser, et qui vient prendre part au festin. Il répond aux questions que lui adresse le maître du festin, de manière à donner à ses paroles la tournure d'une prédiction, et lui promet d'intercéder pour lui auprès des divinités supérieures; puis il se laisse tomber de nouveau par terre; un moment après, il se relève comme s'il sortait d'un profond sommeil, et la comédie finit.

La langue des Bataks paraît n'être qu'un dialecte de la langue malaise; c'est surtout par rapport aux substantifs que l'analogie est frappante, plus cependant, pour la langue écrite ou Kata-Kata-itan, que pour la langue parlée ou Kata-Tohop; les formes grammaticales de l'une et de l'autre sont également simples. Dans la langue des Bataks, on trouve beaucoup de mots empruntés au sanscrit, mais point de mots arabes; la langue malaise, au contraire, a beaucoup de mots arabes et point de mots sanscrits: cette différence tient sans doute à ce que les Malais ont adopté l'islamisme, auquel les Batacks sont restés étrangers. Ceux-ci écrivent de gauche à droite, sans séparer les mots; leurs caractères sont faciles à distinguer; de même que dans le sanscrit, chaque consonne porte sa voyelle avec elle. Leurs livres traitent principalement de la guerre, de la religion, des sacrifices, des cérémonies et des formules de prières, enfin des maladies et des moyens de les guérir; ce ne sont que des tissus de fables et d'absurdités, sans aucun précepte de morale. Les Bataks croient à la vie à venir, où l'âme sera exempte de douleur; mais ils ne paraissent avoir aucune idée des récompenses et des punitions futures.

Leurs poésies sont rimées, et consistent ordinairement en strophes de quatre vers. Souvent on voit des combats poétiques, où des interlocuteurs s'attaquent et se répondent tour à tour pendant des heures entières, en citant des vers qu'ils ont appris. S'il en faut croire les missionnaires, la justice est assez bien administrée chez les Bataks. Ils n'ont cependant point de code uniforme. Les lois écrites et les usages varient de district à district. La plupart des délits sont punis par des amendes pécuniaires, dont le produit appartient au chef du district, qui est en même tems juge. Le vol avec effraction, le vol de grand chemin et l'adultère sont punis de mort, et les cadavres des suppliciés, ainsi que ceux des guerriers qui périssent sur le champ de bataille, sont dévorés par le peuple. Les débiteurs insolvables, les joueurs, qui ne peuvent pas acquitter leurs dettes de jeu, les personnes condamnées à des amendes qu'elles ne peuvent pas payer, sont vendus comme esclaves; il est vrai que ces esclaves sont protégés par la loi contre tout mauvais traitement, et qu'en général leurs maîtres les considèrent

comme des membres de leur famille. La polygamie est permise chez les Bataks; cependant ils ont rarement plus de deux femmes, qu'ils sont obligés d'acheter de leurs pères, et qu'ils font travailler comme des esclaves : les mariages entre parens sont défendus, quelque éloignée que soit la parenté.

Bibliothèque universelle; tom. XXXVII, p. 409.

AMÉRIQUE.

PHILADELPHIE. *Réunion des Catholiques de cette ville.* — La *Gazette nationale* de Philadelphie, du 10 mars dernier, renferme un compte intéressant d'une réunion des catholiques de la ville et du comté, qui s'était tenue le même mois dans la chapelle de Saint-Joseph, pour y prendre des mesures relatives à l'érection d'une nouvelle église catholique dans la ville.

Le comité, qui avait été nommé précédemment pour choisir et acheter un terrain, lut son rapport, qui fut approuvé.

Alors M. Hughes, missionnaire, qui doit desservir cette église, exposa les motifs qui doivent porter les fidèles à encourager l'entreprise.

Les catholiques de la ville et du district sont au nombre d'environ 20,000; en calculant six personnes pour chaque banc, il n'y a de places dans toutes les églises de la ville que pour 4,080 personnes, et le surplus de la population catholique est réduit à se tenir dans le bas-côté, ou est privé d'instruction. De plus, on se propose d'avoir auprès de l'église deux établissemens d'éducation, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, tous deux pour la classe pauvre et sans distinction de croyance.

On ouvrit sur-le-champ une souscription, et avant la fin de la séance elle se montait à 3,500 dollars. Il faut remarquer que 76 particuliers seulement souscrivirent, ce qui témoigne assez de leur bon esprit et de leur générosité. La pluie avait empêché un plus grand nombre de catholiques de se trouver à la réunion. M. Hughes annonça que, peu auparavant, il avait reçu un don de près de 5,000 dollars, pour l'appliquer à quelque bonne œuvre, et qu'il ne croyait pas pouvoir en faire un meilleur usage que pour l'église et les écoles projetées.

L'église, dont on fit voir le plan, aura 90 pieds sur 60: elle sera dans le style gothique et dans un bon goût; ce qui, ajoute le journaliste, est de quelque prix, dans une ville qui compte de nombreux et beaux palais, et n'a cependant que 2 ou 3 églises remarquables par leur architecture. L'architecte, M. Rodrigue, a passé plusieurs années en

France, et est en état de bien diriger l'entreprise. Un comité fut nommé sur le champ dans la réunion, pour solliciter des souscriptions et presser l'exécution des travaux; on espérait qu'ils pourraient être terminés cette année, si les souscriptions continuaient comme elles avaient commencé.

Le rédacteur de la *Gazette* de Philadelphie pense que ce projet excitera l'intérêt même des protestans. La réputation de M. Hughes, comme ecclésiastique et comme orateur, les disposera favorablement. Ils ont suivi en dernier lieu un cours d'instructions, qu'il a données sur les preuves de la divinité du christianisme, et ils ont pu remarquer à la fois, et le talent de l'orateur et l'empressement des catholiques à procurer des places dans leur chapelle à leurs frères des autres communions, même à leur propre détriment. C'est une occasion pour les protestans de montrer aussi un esprit de fraternité et de concorde, et de témoigner leur respect pour cette église antique, qui nous a transmis pendant le cours des siècles le grand bienfait du christianisme, qui a triomphé, et de l'idolâtrie, et du mahométisme, et à laquelle l'Europe, et par conséquent aussi l'Amérique, doivent d'avoir conservé les sciences et les lettres, et d'avoir encouragé la civilisation.

Bibliographie.

Association lyonnaise pour la défense de la liberté religieuse. — Lettre sur le catholicisme en Irlande, par M. le vicomte de Montalembert ; in-8°, prix : 60 c., au profit des pauvres Irlandais.

Carte de la Palestine, pour servir à l'intelligence des divines Écritures, par Dufour ; feuille coloriée avec l'analyse. Prix : 3 fr.

De la liberté, considérée dans ses rapports avec le christianisme, par l'abbé J.-L. Bertin, prêtre habitué de la paroisse de l'Assomption ; in-8° de 2 feuilles et demie, imprim. de Béthune ; à Paris, chez Delaunay.

De l'église catholique, apostolique et romaine ; bonheur de la connaître et de lui appartenir, par M. H B. IIIe partie ; in-18 de 3 feuilles. A Paris, chez Leclerc.

Explication du tableau chronologique de l'histoire générale des peuples et de leurs cultes, par M. Arnault-Robert, au moyen de laquelle on peut classer dans la mémoire en quelque heures l'origine des principaux peuples du monde, et les révolutions qui ont eu lieu dans leur histoire politique et dans leur histoire sacrée, exposée l'une en regard de l'autre : 3e édition, in-8° d'une feuille ; imprim. de Chardin à Lyon.

Histoire de l'église, par Béraud-Bercastel ; nouvelle édition, par M. Pelier-Delacroix ; t. IX et X. A Besançon.

Lettre aux prédicateurs de la doctrine dite Saint-Simonienne, in-8° de 64 pages ; à Paris, chez Bricon, libraire, et à Dijon, chez Popelain, libraire.

Prônes ou instructions familières sur les épîtres et évangiles de toute l'année, par J.-D. Cochin ; 6 vol. in-12. A Paris.

Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon, par A.-F. Ozanam, in-8° de 94 pages. A Lyon et à Paris, chez Périsse, libraire : Prix, 1 fr. 50.

Traité de la confession générale, où l'on donne, tant aux confesseurs qu'aux pénitens, les lumières suffisantes pour la faire dans sa perfection, et d'une manière courte et facile ; composé à l'usage des missions, par le baron Léonard de Port-Maurice, traduit de l'italien ; in-12 de 3 feuilles ; imprim. de Séguin aîné, à Avignon.

Le trésor caché dans le sacré cœur de Marie, ou motifs particuliers de la dévotion au sacré cœur de Marie, proposés aux fidèles, par le chanoine Muzarelli, théologien de la sainte Pénitencerie ; traduit de l'italien, d'après la dernière édition ; in-12 de 4 feuilles ; imprim. de Séguin aîné, à Avignon.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 14. — 31 Août 1831.

Histoire de la Philosophie.

PHILOSOPHIE DE L'INDE.

Du Panthéisme indien. — Analyse philosophique de Bhagavat-ghita.

Deuxième Article.

Nous avons présenté dans un article précédent le développement des systèmes philosophiques de l'Inde; nous les avons vus tous aboutir au Panthéisme. C'est qu'en effet le Panthéisme est le terme de toutes les philosophies rationnelles, et qui ne prennent pas pour point de départ la révélation. « Il ne faut pas se le déguiser, dit Benjamin-Constant lui-même [1], le sentiment religieux (c'est-à-dire la foi) mis de côté, le Panthéisme est le dernier terme de toutes les doctrines. On le voit, depuis le Fétichisme le plus grossier jusqu'au Théisme le plus sublime, étendre ses bras immenses pour les saisir et les absorber. » « En effet, ajoute cet écrivain [2], lorsque le sentiment n'est pas arrêté par l'impérieux besoin d'espérances morales, il trouve lui-même

[1] *De la Religion*, tom. III, liv. VI, ch. III, p. 51.
[2] *Ibid.* p. 26, 27, 28.

quelque charme à se plonger dans le Panthéisme. Il existe entre nous et toutes les parties de la nature, les animaux, les plantes, les vents qui gémissent, l'onde qui murmure, les cieux, tantôt sereins, qui semblent nous appeler dans un océan de lumière, tantôt voilés, et qu'on dirait sympathiques avec nos douleurs, je ne sais quelle mystérieuse correspondance, qui paraît nous révéler que nous sommes tous portion d'un même être, arrachés de son sein par une séparation violente, mais si passagère qu'elle est presqu'illusoire, et devant y rentrer pour abjurer cette division qui nous tourmente, et cette individualité qui nous pèse. La disposition de notre âme au Panthéisme est telle, que la mysticité dans toutes les religions.... aboutit à ce résultat. Comparez les vers de Xénophane, la prose éloquente de Pline, les symboles des Brahmes, les hymnes de *Soufis* persans, les allégories des Néo-Platoniciens, les expressions de quelques sectes mahométanes, celles des Japonais et des Lettrés chinois, l'ivresse de nos Quiétistes, la métaphysique nouvelle d'une philosophie allemande, vous y trouverez le Panthéisme exposé diversement, ou même quelquefois en paroles merveilleusement semblables. Et cependant le Panthéisme n'est pas moins destructif de toute distinction entre le Créateur et les créatures, de toute justice distributive et de toute protection spéciale dans l'un, de tout mérite moral et de toute prière efficace dans les autres; en un mot, de tout ce qui satisfait le sentiment religieux. Certes, en reconnaissant que la logique sèche et dédaigneuse donne aux doctrines incrédules de tristes avantages, nous n'insinuons pas que les espérances du sentiment religieux soient fausses : l'on a vu que nous contestons la juridiction du raisonnement dans ce qui n'a pas rapport à la nature physique. »

En effet, il faut bien le reconnaître maintenant, la grande erreur de la philosophie chrétienne des XVIIe et XVIIIe siècles, c'est d'avoir voulu répondre rationnellement à des objections insolubles, renverser, par les armes de la logique, des systèmes basés sur la logique même, comme le Panthéisme, et qu'il faut par conséquent renoncer à attaquer de cette manière. Aussi M. Girou de Buzareingues, dans un ouvrage philosophique récent, dit-il en parlant de l'âme humaine : « Cette âme parti-

culière a-t-elle une existence propre, ou n'est-elle qu'une émanation de l'âme de l'univers (ou de Dieu), qu'est-elle enfin? Il m'est impossible de résoudre cette question par les seules lumières de la raison [1]. »

Toute la philosophie de notre siècle depuis Kant est d'acord pour déclarer qu'il n'y a contre le Panthéisme aucune raison péremptoire. Le bon sens des peuples seul, soutenu par la foi, s'y est constamment opposé, bien que des philosophes sans nombre l'aient adopté dans tous les tems.

Maintenant venons à l'objet spécial de cet article, qui est l'examen du Panthéisme indien. Ce vaste et profond système se déroule tout entier dans le Bhagavat-ghita ou *Chant divin*. Ce poëme sanskrit, composé de dix-huit chants, plein de magnificence, présente l'expression du plus haut développement de la philosophie indienne. Nous nous bornerons donc à l'analyser; et pour cela nous nous servirons principalement du mémoire de M. W. de Humboldt, lu à l'Académie des sciences de Berlin, le 30 juin 1825 [2]. Ce mémoire si remarquable sur le Bhagavat-ghita n'a pas encore été traduit en français, quoique le *Journal asiatique* de Paris en ait parlé avec les plus grands éloges; ainsi c'est encore une nouveauté que d'en citer les fragmens les plus curieux.

Le Bhagavat-ghita est un épisode de la grande épopée indienne du Ramayana, dont l'objet est la guerre de deux puissantes familles qui se partagent en quelque sorte le globe, celle des Pandavas ou Pandous, et celle des Courous ou Couravas. Le Dieu Crishna, qui représente dans l'Inde le Verbe divin, la parole qui instruit le monde et combat pour la vérité et la justice, soutient Ardyunas ou Bharatas, chef des Pandous, son ami. A l'entrée du premier chant de Bhagavat-ghita, les deux armées sont en présence et près de combattre. Ardyunas et Crishna paraissent à la tête des lignes, entre les deux camps rivaux; ils contemplent ces innombrables bataillons qui se rangent de part

[1] *Philosophie physiologique, politique et morale;* 1 vol., p. 189.

[2] Abhandlungen der Koniglichen akademie der Wissenschaften zu Berlin, ausdem yahre 1825. Abhandlungen der historische-philologischen klasse. — Berlin 1828.

et d'autre. Peu à peu, à la vue de ses propres parens qu'il va combattre, car les chefs de l'armée ennemie sont sa famille, Ardyunas se laisse aller au découragement, le cœur lui manque, il baisse son arc, remet ses flèches au carquois, et demande conseil à Crishna. Le Dieu le ranime et l'excite au combat par une espèce de *sermon sur la montagne*, prononcé au milieu d'un peuple immense de guerriers. Ce discours, dont le Panthéisme est le fond, mais qui s'en écarte quelquefois pour proclamer des vérités sublimes, forme en tout sept cents distiques, qui sont l'abrégé et comme le symbole de la morale Brahmanique, et présentent un système complet de philosophie. M. de Humboldt fait la remarque que Colebrooke, dans ses recherches sur les divers systèmes de philosophie indienne, n'a pas parlé du Bhagavat-ghita, ayant peu consulté pour les doctrines les poëmes qui en ont traité, bien que presque toute la philosophie de l'Inde soit en vers.

Les deux points fondamentaux autour desquels viennent se ranger toutes les idées de Crishna, c'est :

1° Que l'esprit étant simple et incorruptible par sa nature, est essentiellement distinct du corps, qui lui est uni et qui est corruptible;

2° Qu'après la séparation désirée, et la cessation des rapports de l'âme et du corps, l'esprit doit entrer dans une complète indifférence sur ce qui concerne ce corps. Tels sont les deux points sur lesquels Crishna insiste le plus, pour exciter au combat le héros, son ami. Tandis que les corps dans lesquels l'âme habite successivement sont sujets à la mort, variables comme les élémens dont ils sont formés, et qui flottent éternellement de forme en forme, l'âme au contraire est éternelle, immuable; à chaque destruction de son corps, elle s'unit, sans changer, à des corps nouveaux, comme l'homme qui dépouille un habit usé pour en revêtir un neuf.

Ainsi la mort n'est qu'un nom, elle n'exsite pas en réalité, et pour le sage elle est indifférente; car il n'y a de vie que celle de l'âme, qui est sans commencement comme sans fin. En effet, l'impossibilité du passage de l'être au non-être, et réciproquement, est l'un des premiers fondemens de la philosophie indienne. Suivant elle, il n'y a aucune raison pour commencer

d'être, et chaque chose a sa raison qui est, comme elle, existante éternellement.

« Le non-être est la non-existence; le non-être ne peut avoir rapport à ce qui existe. La distinction de ces deux choses est aperçue par celui qui voit la vérité, » dit le Bhagavat-ghita [1].

« Car, ajoute le poète, la mort se tient toujours auprès du berceau, et la renaissance auprès de la tombe [2];

» Tu ne dois jamais t'affliger de voir tes destinées incertaines et flottantes;

» Les créatures ont une origine et une fin inconnues;

» Leur vie intermédiaire seule est visible : pourquoi donc cette tristesse, ô Bharatas ? »

Ensuite Crishna se représente lui-même comme une divinité en même tems que comme un homme : c'est le dieu-homme, réunissant en lui l'humanité toute entière.

« Car, dit-il, tandis que toi, ô Ardyunas, prince des peuples, tu n'es rien, moi, dans aucun tems je n'ai été rien;

» Et jamais mon être ne pourra s'anéantir, car il est toute chose [3]. »

Et alors Crishna commence à développer la doctrine de l'absorption de toutes les créatures en Dieu : il n'y a que Dieu qui agisse dans tous les êtres; quoi qu'il arrive et quoi qu'on fasse, tout doit donc être fort indifférent, puisque les hommes ne sont point libres, puisque nul ne fait ses propres actions. Amis et ennemis, parens et étrangers, doivent être vus du même œil; toutes ces apparences du monde extérieur ne sont qu'un jeu de l'éternel magicien.

« Maintenant donc, ô Ardyunas! allons à la bataille et au carnage;

» Tes ennemis sont déjà par moi vaincus, je t'ai préparé la victoire [4]. »

Puis revenant sur son idée première, il la développe et l'explique.

[1] Chant II, distique 16.
[2] Ch. II, dist. 26 et 30.
[3] Ch. II.
[4] *Ibid.*

« Dieu est l'être éternel, invisible, indivisible et simple ;

» Le principe divers de tous les êtres corruptibles, visibles et partagés en individus [1]. »

« Un être éternel, invisible, et différent des êtres visibles et passagers ;

» Quand chaque créature est anéantie, cet être n'est pas détruit avec elle ;

» C'est cet être invisible et un que l'on estime pour le plus grand ;

» Vers lequel on tend sans cesse, sans pouvoir y atteindre, c'est lui qui est ma demeure originelle et dernière [2]. »

« O maître de toutes choses, forme de tous les êtres ;

» Je ne te vois aucune fin, aucun milieu, aucun commencement [3].

» Tu es l'univers, le père des forces et des actions, le docteur suprême, le plus digne d'adoration ;

» Rien n'est semblable à toi, dominateur dont l'empire est sans bornes. Qui pourrait dans les trois mondes être plus que toi [4] ?

» Dieu a fait sortir de lui toutes choses ; ainsi il est tout, et tout est en lui.

» Celui d'où découle le fleuve de la création est nécessairement tout [5]. »

Dans cette philosophie, comme le remarque M. de Humboldt [6], « tous les esprits sont réunis les uns dans les autres, et ne font qu'une seule et même unité : et l'homme peut, dans son intelligence et dans les sentimens de son être, découvrir toutes les autres créatures et Dieu même. »

Mais en même tems que l'esprit divin se partage en s'individualisant dans toutes ces existences diverses, il n'en reste pas moins toujours renfermé dans le sanctuaire incorrruptible, im-

[1] Chant II.

[2] Ch. VIII, dist. 20 et 21.

[3] Ch. XI, dist. 16.

[4] *Ibid.*, dist. 43.

[5] Ch. XVIII.

[6] Page 11 de son Mémoire.

pénétrable de son unité. Ce qui donne à chaque chose la manière d'être qui lui est propre, cela est Dieu. L'éclat des astres, la lumière de la flamme, la vie de ceux qui vivent, la force des forts, l'intelligence de ceux qui pensent, la science de ceux qui savent, la sainteté des saints, c'est Dieu. Les rapports que l'on peut indiquer entre lui et l'univers consistent en ce qu'il est le père et la mère, le fondement et la source des choses; il est la doctrine, la purification, les saintes écritures, la paix silencieuse du sanctuaire, qui n'est jamais troublée. »

Enfin venant à lui-même, Crishna s'écrie :

« La semence de toutes les créatures, je la renferme en moi, ô Ardyunas !

» Rien n'est sans moi dans le cercle des mondes, sans moi rien n'a vie, ni ne se meut [1]. »

Ainsi lui, Crishna, est le verbe, la manifestation ou la forme de la divinité, s'individualisant dans tous les êtres qu'il passe en revue dans ce poëme, en se donnant comme le prototype de toutes les espèces vivantes de la nature; d'où il conclut la compénétration universelle, et la confusion de toutes les personnalités dans une seule. « Car, dit-il, ce que je suis vous l'êtes, par la raison que votre prototype est le mien; un être est tous les êtres, et tous les êtres sont lui. » De cette manière la juxtaposition apparente des individus, et leur distinction, va disparaître absorbée et réunie dans l'unité infinie de la nature divine.

Alors Ardyunas prie le Dieu de se montrer à lui, comme il vient de se peindre lui-même. Crishna exauce sa prière, et lui donne d'abord un œil divin, parce que l'œil de l'homme ne peut contempler de semblables merveilles; puis il se révèle à son ami dans sa forme lumineuse, infinie, primitive, embrassant toute chose, et que nul être créé n'avait encore contemplée. Ardyunas l'admire remplissant tout l'espace depuis les voûtes du plus haut ciel jusqu'aux dernières profondeurs des abîmes [2], agitant des millions de têtes, d'yeux et de bras, déployant toute l'infinité des formes divines, au milieu desquelles les univers brillent dans leur splendeur, ainsi que tous les dieux, depuis Brah-

[1] Ch. x, dist. 39.

[2] Voyez M. *de Humboldt*, pag. 12, 13 et suiv.

ma, assis dans le calice du Lotos avec l'auguste Trinité, jusqu'aux saints solitaires et aux ermites contemplatifs, et enfin la multitude toute entière des hommes, des animaux et des plantes, et tout cela aux yeux du Pandava ne formait que l'organisation d'un seul être, une grande unité, Crishna.

« Regarde, lui disait le Dieu; l'univers entier, tout ce qui se remue et ce qui ne se remue pas,

» Se tient au-dedans de mon corps comme une seule chose [1]. »

« Celui qui contemple l'existence partagée des créatures comme ne formant qu'une unité,

» Et qui part de ce point de vue, celui-là s'élève vers la divinité [2]. »

Mais ce n'est pas tout; dans ce profond Panthéisme, Dieu n'embrasse pas seulement toutes les manières d'être, il est aussi le non-être; sans quoi Dieu ne serait pas tout, suivant Crishna, il ne serait pas infini.

« Je suis, dit-il, l'immortalité et la mort, ce qui est et ce qui n'est pas, ô Ardyunas [3]! »

« De même que l'éther remplit l'espace et pénètre toute chose,

» Ainsi considère-moi comme le résumé de tout l'univers qui habite en moi [4]. »

« Car tous les mondes sont attachés à moi, comme une rangée de perles dans un fil. »

« En moi est l'origine de tous les univers, en moi leur destruction [5]. »

« C'est moi qui ai fondé les quatre castes.....

» Cependant je vois en moi qui agis sans cesse l'Eternel n'agissant pas.

» Car l'action ne me modifie pas; je ne jouis pas du fruit de mes œuvres.

» Celui qui me connaît ainsi, celui-là en agissant ne se modifie pas non plus [6]. »

[1] Ch. XI, dist. 7.
[2] Ch. XIII. dist. 30.
[3] Ch. IX, dist. 19.
[4] *Ibid*, dist. 6.
[5] Ch. VII, dist. 7.
[6] Ch. IV, dist. 13 et 14.

« L'esprit suprême, sans commencement, roi éternel de la nature,

» En se limitant dans les corps, agit et ne change pas.

» Comme l'éther subtil, toujours le même, lorsqu'il pénètre l'épaisse matière,

» L'esprit en se fixant dans les corps ne subit aucune modification [1]. »

Dans cette doctrine, dit M. de Humboldt [2], la matière n'est pas autre chose qu'une extension sensible de l'âme universelle, extension par laquelle embrassant tous les êtres, l'âme les réunit dans son unité.

D'où il suit que chaque esprit individuel n'étant point distinct de l'esprit général, peut reconnaître en lui toutes les autres créatures, et elles dans Dieu.

« Ayant ta demeure dans la nature, réjouis-toi donc, ô homme,

» Qui as l'empire sur tes sens : l'univers t'obéit [3]. »

« Ce n'est pas par aveuglement, fils de Pandou, que te recueillant en toi-même,

» Tu vois en toi, et puis dans moi le résumé de l'univers.

» Celui qui se voit soi-même dans chaque créature,

» Et qui au milieu de ses pieuses contemplations voit toutes les créatures en lui,

» Celui qui partout me contemple, et contemple tout en moi,

» Celui-là est à la fois et n'est pas en moi ;

» Car, s'il m'adore dans toutes les créatures comme formant l'unité,

» Bien qu'il puisse s'arrêter toujours, cependant il ne s'arrêtera qu'absorbé dans mon être [4]. »

« Maintenant il ne me reste à peu près plus rien, ô Bharatas! à faire dans les trois mondes.

» J'ai atteint tout ce qui pouvait être désiré, cependant je flotte toujours visible d'actions en actions.

[1] Ch. XIII, dist. 31 et 32.

[2] Pag. 12 de son Mémoire.

[3] Ch. XI, dist. 36.

[4] Ch. VI, dist. 29, 30, 31 et 32.

» C'est qu'infatigable et privé de repos, si j'étais un seul instant sans agir,

» Cet univers tomberait dans le néant; car, ô Parthas!

» Partout la vie suit la trace de mes pas [1]. »

Il suit du Bhagavat-ghita, que les philosophes indiens ont reconnu deux forces originelles, renfermant les germes de toutes choses, et renfermées elles-mêmes en Dieu, c'est-à-dire la substance intelligente, infinie par sa nature, mais qui se fixant dans chaque être, se borne, se limite, et la matière primitive, germe de tous les corps, co-éternelle à l'intelligence : et ces deux forces c'est Dieu.

« Sache que l'esprit et la matière sont tous les deux éternels et sans commencement [2]. »

Le poète expliquant ensuite le développement du monde visible, peint la création comme un grand sacrifice de la divinité, s'immolant elle-même, en entrant dans la forme, en bornant son infini, sublime idée que l'on trouve exprimée dans tous les livres sacrés de l'antiquité.

L'esprit ou l'intelligence de la nature, organisant tous les êtres, et se mêlant à chacun d'eux à des degrés plus ou moins grands, s'appelle Pourouscha.

Pourouscha domine les trois mondes ou Gounas, formes de la création matérielle. La première et la plus noble de ces formes est *Sattwa*, l'essence de l'être; c'est la matière dans ce qu'elle a de réel par elle-même, la matière dans sa raison d'être.

Autour de ce monde central des essences, se développe la seconde forme des mondes, *Radschas*; ce mot, dit M. de Humboldt [3], désigne proprement la *poussière*, mais il vient de la racine *randsch*, qui signifie les *vêtemens de la vie*, et, par une métaphore très-simple, les *couleurs*. Cette seconde forme s'appelle encore *raga* ou couleur. « Dans ce cercle s'agitent les passions tumultueuses ; les héros et les rois y marchent avec leur cortége pompeux, tandis que le premier monde est peuplé

[1] Ch. III, dist. 22 et 23.

[2] Ch. XIII, dist. 19.

[3] Pag. 29 de son Mémoire.

par les Brahmanes méditatifs et les silencieux ermites. Mais dans ce monde des couleurs, toujours il se mêle quelque chose qui attire en bas vers la terre; les âmes y sont agitées, tout y est variable et passager, tandis que dans le monde des essences tout est pur et immuable. La troisième forme enfin est *sama*, les ténèbres et le chaos aveugle et désordonné. Ces trois formes se trouvent dans tous les êtres, et par conséquent dans l'homme; chacune de ses actions en est plus ou moins empreinte; la victoire sur ces trois formes de la nature mène au repos complet, auquel tout être aspire; ainsi les dieux comme les hommes, tous doivent tendre à s'en affranchir. On est considéré comme s'en étant affranchi, lorsque, vivant dans une indifférence complète sur toutes les formes qui passent, on contemple au-delà de tous ces mondes la seule chose immobile, la divinité ou Crishna, et qu'on se consacre entièrement à son service; alors on est délivré après la mort de toutes les migrations auxquelles les autres âmes sont condamnées.

« Celui qui connaît, dans la vérité pure, mes actions divines et mon essence,

» Celui-là à la mort ne subit point de renaissance; il vient droit à moi, ô Bharatas [1] ! »

« Comme une lampe qui, libre de tout souffle du vent, ne remue pas, l'âme contemplative,

» Fixée dans ses méditations et indifférente à tout le reste, s'absorbe en elle-même.

» Quand la pensée est enfin parvenue à aller se reposer dans l'extase,

» Quand l'esprit ne jouit plus qu'en se contemplant soi-même,

» Alors l'homme commence à éprouver ces voluptés infinies, sans mélanges des sens, et que l'esprit seul peut sentir;

» Et s'il persiste dans ses contemplations, rien ne peut plus l'écarter des vérités éternelles,

» Vers lesquelles seules il élève son âme, n'estimant plus rien digne de son attention.

» Dès ce moment l'infortune la plus grande peut le frapper sans l'ébranler;

[1] Ch. IV, dist. 9.

» Cette délivrance entière de la douleur est nommée l'*absorption en Dieu* [1]. »

C'est l'*Yoga*, l'extase sainte, dernier terme de toutes les doctrines de l'Inde. Ce mot Yogha, suivant M. de Humboldt [2], vient de la racine *yudsch* (d'où le latin *jungere*), qui veut dire *lier*, *réunir à Dieu*.

Une fois arrivé là, l'homme se débarrasse de tout, même de sa conscience, magicienne donnée à l'homme, suivant Crishna, pour le bercer dans l'illusion, et il s'enfonce tout entier dans la conscience de Dieu : car il est arrivé au repos, dans le sein de Brahma.

« Le ciel de Brahma est la limite des renaissances,

» Et les mondes sont repliés les uns sur les autres jusqu'à ce dernier de tous les cieux [3]. »

Mais, pour y arriver, il faut livrer de longs combats, il faut passer par bien des vies d'épreuves; il faut se séparer de plus en plus du vieil homme, de l'homme souillé; car

« Toute action de l'homme est entourée du péché, comme la flamme est entourée de la fumée [4]. »

Tel est le fonds des doctrines du Bhagavat-ghita, que M. de Humboldt, dans le journal intitulé *Bibliothèque indienne*, appelle « le plus beau poëme philosophique qu'on ait peut-être jamais écrit [5]. »

C'est, comme on voit, un mélange de hautes vérités et de profondes erreurs.

La réforme religieuse et philosophique opérée dans l'Inde par Crishna, regardé comme une incarnation divine, et dont le Bhagavat-ghita est l'expression, annonçait au monde la prochaine arrivée de la religion de Bouddha, qui devait attirer dans ses temples près de la moitié du genre humain.

C. R.

[1] Ch. VI, dist. de 19 à 27.

[2] Pag. 33 de son Mém.

[3] Ch. VIII. dist. 16.

[4] Ch. XVIII, dist. 48.

[5] *Indische bibliothek*, von W. *von Schlegel*, band II. heft 2.

Histoire naturelle.

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Toutes les recherches d'histoire naturelle prouvent l'unité de l'espèce humaine, et réfutent l'opinion des philosophies qui font des nègres une race à part.

Dans tous les tems on a fait des efforts pour détruire le témoignage de nos livres saints sur la création, sur les devoirs et les destinées de l'homme. Parmi les vérités que nous enseigne la Genèse, il en est peu qui aient été plus vivement et plus longuement contestées que l'unité de l'espèce humaine. Tantôt on a opposé au récit de Moïse l'impossibilité où avaient dû être, dans l'origine, à une époque où les moyens de navigation étaient inconnus, les hommes de l'ancien continent de peupler le nouveau; tantôt on se servait des grands traits de différence que présentent les races humaines dans leur conformation extérieure et leurs couleurs, pour en conclure que tous les hommes ne pouvaient dériver d'une souche commune. Plusieurs philosophes du dernier siècle, à la tête desquels nous devons placer Voltaire, et quelques naturalistes anciens et modernes, animés d'un esprit de haine contre la religion, se sont surtout appliqués à prouver que la race nègre ne pouvait tirer son origine de la race blanche, et, dès lors, qu'il devait y avoir eu, dès l'origine, création de deux espèces particulières d'hommes. Des motifs spécieux paraissaient donner quelque poids à cette opinion; on alléguait surtout qu'on avait beau transporter des nègres dans des climats tempérés, qu'ils conservaient, quelque jeunes qu'ils fussent, la couleur noire de leur peau. Ils se fondaient encore sur ce que les enfans qui naissent d'in-

dividus blancs, conservent sous la zone torride la couleur de la peau de leurs parens.

Des naturalistes superficiels et passionnés ont encore cherché dans notre siècle à soutenir cette doctrine. Mais la science, étudiée sans prévention, réfute victorieusement toutes ces idées suscitées par l'incrédulité. Nous pourrions combattre ici nous-mêmes ces théories par les meilleures observations d'histoire naturelle. Mais nous préférons invoquer directement le témoignage des plus célèbres naturalistes, et apporter leurs propres paroles en réponse à nos adversaires.

Nous nous bornerons à la question d'unité d'espèce humaine, d'après la conformation et la couleur de la peau des différens peuples. Nous renvoyons, pour ce qui regarde l'identité d'origine des peuples des deux continens, au N° 11, tom. II, pag. 338 et 352 de la 2e édition de ce journal, où nous avons traité ce dernier sujet.

Parmi les naturalistes qui partagent l'opinion que nous soutenons, nous citerons seulement Buffon, Cuvier, Blumenbach, Lacépède et M. Virey.

BUFFON.

« La différence des nègres d'avec les blancs serait une forte preuve d'une différence d'origine entre les uns et les autres, si présentement on n'était pas assuré que les blancs peuvent devenir noirs, et les noirs devenir blancs, et si l'on ne connaissait pas les causes de la noirceur d'une partie des habitans de la terre. »

Buffon expose ces causes d'une manière sensible.

« La première, dit-il, est l'influence du climat ; la seconde, qui tient beaucoup à la première, est la nourriture; et la troisième, qui tient peut-être encore plus à la première et à la seconde, sont les mœurs. La chaleur du climat est la principale cause de la couleur noire : lorsque cette chaleur est excessive, comme au Sénégal et en Guinée, les hommes sont tout-à-fait noirs ; lorsqu'elle est un peu moins forte, comme sur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes sont moins noirs ; lorsqu'elle commence à devenir plus tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, etc., les hommes ne sont que bruns ;

et enfin, lorsqu'elle est tout-à-fait tempérée, comme en Europe et en Asie, les hommes sont blancs. On y remarque seulement quelques variétés qui ne viennent que de la manière de vivre. » Buffon conclut de cette manière : « Tout s'accorde à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles; qu'au contraire, il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes, qui, s'étant multiptiée et répandue sur toute la surface de la terre, a subi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblans; que d'abord ces altérations n'étaient pas si marquées, et ne produisaient que des variétés individuelles ; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espèce, parce qu'elles sont devenues plus générales, plus constantes par l'action continue de ces mêmes causes; qu'elles se sont perpétuées et qu'elles se perpétuent de génération en génération, comme les difformités ou maladies des pères et mères passent à leurs enfans, et qu'enfin, comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures et accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées et rendues constantes que par le tems et l'action continue de ces mêmes causes, il est très-probable qu'elles disparaîtraient aussi peu-à-peu avec le tems, ou même qu'elles deviendraient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistaient plus, ou si elles venaient à varier dans d'autres circonstances et par d'autres combinaisons [1]. »

Depuis que Buffon a écrit, on a fait de nouvelles observations qui tendent à confirmer ce qu'il vient de dire et à le mettre hors de toute incertitude.

Si l'on ne s'était pas livré aveuglément à des préjugés systématiques, dit un célèbre médecin, on n'aurait jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la zone torride, et des hommes blancs dans les zones tempérées. Si l'on n'avait pas été prévenu, on aurait vu clairement que la

[1] Discours sur les variétés dans l'espèce humaine, dans les Œuvres de Buffon.

différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitans. Il n'existe nulle part des nègres, sinon dans les pays excessivement chauds du globe : il n'y en a point hors des bornes de la zone torride.

Cuvier.

« On a remarqué que les propriétés les plus variables dans les corps organisés sont la *grandeur* et la *couleur*.

» La première dépend surtout de l'abondance de la nourriture ; la seconde, de l'influence de la lumière, et de plusieurs autres causes si cachées, qu'elle paraît souvent varier par pur hasard. Cependant les variations de l'une et de l'autre de ces qualités sont renfermées dans certaines limites que l'on peut déterminer par l'observation.

» La longueur et l'épaisseur des poils sont très-variables. Ainsi, une plante velue, transportée dans un terrain humide, y devient presque lisse. Les animaux perdent leurs poils dans les pays chauds, les augmentent dans les pays froids, etc... Le nombre de certaines parties extérieures se trouve quelquefois augmenté, ou diminué (les étamines, les doigts, les dents, etc.); des parties peu importantes changent de proportion, s'allongent ou se raccourcissent (les barbes, les épis, etc.); des parties de nature analogue se changent les unes dans les autres (les étamines en pétales dans les fleurs doubles, etc.).

» On peut croire, ajoute ce célèbre naturaliste, que les grandes différences qui se trouvent parmi les hommes, les chiens et les autres êtres répandus par tout le monde, ne sont que des effets de causes accidentelles, en un mot des variétés [1].

» Rien n'empêche d'admettre que de l'espèce primitive se soient formées, par des causes accidentelles, des espèces caractérisées, dont les traits ne se perdent plus [2]. »

L'auteur moderne d'un ouvrage rempli d'érudition et de goût, qui a obtenu un grand succès, fait à ce sujet des réflexions que nous allons rapporter.

[1] *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, par Cuvier, Paris 1797, in-8°, pag. 14 et 15.

[2] *Ibid.* pag. 14.

« Nous savons que des naturalistes distinguent au moins trois races d'hommes qu'ils consentiraient difficilement à faire sortir de la même souche; les différences qu'ils trouvent les plus sensibles, sont celles qui existent entre les races Altaïque, Caucasienne et Nègre. On sait que ces différences ne consistent pas seulement dans la couleur et dans la configuration du visage et des os de la tête, mais aussi dans la forme du corps. Personne n'ignore aujourd'hui que l'ouverture de l'angle facial, fixé chez l'Européen entre 80 et 90 degrés, l'est chez les Nègres entre 75 et 80. Indépendamment de ces grandes divisions, on peut remarquer au moins une vingtaine de familles qui diffèrent sensiblement.

» Les espèces du chien, beaucoup plus nombreuses, diffèrent cent fois davantage; et cependant les mêmes naturalistes non-seulement les font tous descendre d'une espèce unique et primitive, mais encore considèrent le loup comme le type et la souche de tous ces animaux. Le lévrier, le barbet, le doguin et le chien turc, offrent pourtant bien moins de ressemblance entre eux que l'européen et le nègre. Quand on voit les hommes blancs au nord, devenir basanés vers le midi, puis tout-à-fait noirs sous la ligne; quand on les voit arriver à cette couleur par des dégradations insensibles, on peut, en toute sûreté de cause, admettre l'influence des climats, surtout lorsqu'elle n'est contestée par qui que ce soit à l'égard des animaux [1]. »

BLUMENBACH.

Toutes les raisons physiologiques doivent faire regarder la race du Caucase comme la souche des autres...

« Les peuples dispersés dans les différentes parties du monde ont, d'après l'influence plus forte ou plus longue des différens climats et des autres causes de dégénération, éprouvé des effets différens. Ou ils se sont éloignés davantage de la figure primitive de la race moyenne, ou ils s'en sont moins rapprochés. Les Jacates, par exemple, les Kosaques, les Esquimaux et les autres peuples de la race mogole qui habitent sous les pôles,

[1] Voy. *de la religion des Hébreux et de leur Cosmogonie*, par M. de Montbron. Paris 1819, tom. I, pag. 134.

sont dégénérés d'une manière frappante de la beauté de la race moyenne; tandis qu'au contraire, la race américaine, quoique plus éloignée du Caucase, mais habitant sous un climat plus tempéré, s'en rapproche davantage. Ce n'est que dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique, c'est-à-dire à la Terre de Feu, que cette race retombe encore dans la conformation de la race mogole. Il en est de même de la race éthiopienne ou nègre sous le climat brûlant de l'Afrique; elle a passé à l'autre extrême dans la gradation des variétés de l'espèce humaine, tandis que dans la Nouvelle-Hollande et dans les Nouvelles-Hébrides, où l'air est beaucoup plus doux, elle passe à la race malaise [1].»

LACÉPÈDE.

« L'espèce humaine, dont nous avons tâché de donner un tableau rapide, est seule de son genre; mais on remarque dans les individus qui la composent des conformations particulières et héréditaires, produit de causes générales et constantes, et qui constituent des races distinctes et permanentes. La nature de l'air, de la terre et des eaux; celle du sol et des productions qu'il fait naître; l'élévation du territoire au-dessus du niveau des mers; le nombre, la hauteur et la disposition des montagnes; la régularité ou les variations de la température; l'intensité et la durée du froid ou de la chaleur, sont des causes puissantes et durables, qui ont créé, pour ainsi dire, les grandes races dont se compose l'espèce humaine. On en compte plusieurs. Mais trois se distinguent par des caractères beaucoup plus faciles à saisir; ces trois sont l'*arabe-européenne* ou la *caucasique*, la *mongole*, et la *nègre* ou l'*éthiopique* [2] »..... « Selon qu'elles habitent sur des montagnes ou dans des plaines, près de vastes forêts, ou sur le bord des mers, dans la zone torride ou dans le voisinage des zones glaciales; qu'elles sont soumises à une chaleur excessive ou à une douce température, à la sécheresse ou à l'humidité, aux vents violens ou aux pluies abondantes, et qu'elles reçoivent l'action de ces différentes

[1] *Manuel d'histoire naturelle*, tom. 1, pag. 77 et 78.

[2] *Histoire naturelle de l'homme*, Paris 1827, p. 247 et suiv.; et XXIe v. du *Dictionnaire des sciences naturelles*.

forces plus ou moins combinées, elles peuvent offrir, et présentent, en effet, de grandes différences dans leur extérieur, et forment, par la nature et la couleur de leurs tégumens, des sous-variétés très-remarquables. Le tissu muqueux ou réticulaire qui règne entre l'épiderme et la peau proprement dite, s'organise ou s'altère de manière à changer la couleur générale des individus, la nature, la longueur et la nuance des cheveux et des poils [1]. Cette couleur générale est le plus souvent blanche dans les pays tempérés et presque froids : les cheveux y sont blonds, très-longs et très-fins. Le blanc se change en basané, en brun, en jaunâtre, en olivâtre, en rouge-brun assez semblable à la couleur de cuivre, et même en noir très-foncé, à mesure que la chaleur, la sécheresse ou d'autres causes analogues augmentent : la longueur des cheveux diminue en même tems; leur finesse disparaît, leur nature change; ils deviennent laineux ou cotonneux.

» Les différentes races de l'espèce humaine sont sujettes à d'autres altérations produites par l'influence du climat, plus profondes, mais moins constantes, et qui, ne passant pas toujours du père ou de la mère aux enfans, ne forment pas des variétés ou sous-variétés proprement dites, et ne doivent être considérées que comme des modifications individuelles.

» Tels sont, par exemple, les goîtres et le *crétinisme*, ou maladie des *crétins*. On a attribué la dégénération de ces crétins à l'effet d'une humidité excessive et d'une grande stagnation dans l'air de l'atmosphère, réunies à d'autres circonstances du climat.

» Une autre grande dégénération de l'espèce humaine produit quelques-uns des effets que nous venons de décrire : elle consiste particulièrement dans l'altération de la couleur de la peau et des poils qui y sont enracinés. Nous avons vu que dans toutes les races humaines, la couleur et la nature de la peau, ainsi que celles des cheveux et les poils qui la garnissent, dé-

[1] « Les différentes couleurs qui empreignent ces variétés de l'espèce humaine, résident, non dans l'épiderme, mais dans le tissu muqueux et réticulaire qui est immédiatement au-dessous. » (Cuvier ; *Traité élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, pag. 75.)

pendaient de ce tissu réticulaire que l'on trouve au-dessous de l'épiderme et au-dessus de la peau proprement dite, et qui est plus ou moins blanc dans la race caucasique, olivâtre dans la mongole, et noire dans l'éthiopique. Une altération particulière dans ce réseau, ou l'absence de cet organe, est le symptôme d'une dégénération particulière que l'homme peut présenter, à quelque race qu'il appartienne, et dont on peut voir des caractères plus ou moins nombreux et plus ou moins prononcés dans tous les corps organisés, dans les plantes comme dans les animaux, dans les végétaux *panachés* comme dans les mammifères et les oiseaux, notamment dans les singes, les écureuils, les martes, les taupes, les souris, les cochons d'Inde, les chèvres, les vaches, les chevaux, les sangliers, les éléphans, les perroquets, les corbeaux, les merles, les moineaux, les serins, les poules, les perdrix et les paons, parmi lesquels on trouve des individus dont la couleur est blanche, la vue délicate et le tempérament très-faible. Les hommes dans lesquels on remarque cette grande altération, sont nommés *blafards* en Europe; *bedos*, *chacrelas* ou *kakerlacs*, dans les Indes; *dondos*, *albinos*, *nègres blancs*, en Afrique, et *dariens* en Amérique; leur couleur est en totalité ou en partie blanche; leur peau, molle, lâche et ridée; leurs cheveux et leurs poils sont blancs et soyeux; leurs yeux, dont l'iris est rouge, ne peuvent supporter la lumière du jour, et ne voient un peu distinctement que pendant le crépuscule; leur corps est sans vigueur, leur esprit est sans force : à peine peuvent-ils traîner leur vie languissante.

» La terre nous montre donc partout la puissance du sol, des eaux, de l'air et de la température, sur l'organisation et les facultés de l'espèce humaine [1]. »

LACÉPÈDE.

Second morceau sur l'unité d'espèce dans la race humaine.

« Le climat, qui produit les variétés secondaires de l'espèce humaine, qui altère les tégumens, qui change du blanc au noir, ou du noir au blanc, la couleur de chaque race en particulier, a-t-il pu agir assez profondément sur les parties solides de

[1] *Histoire naturelle de l'homme*, pag. 276, 278 et 281.

l'homme pour en dénaturer les proportions, et leur imprimer les dimensions particulières qui constituent les différences des races?

Nous ne pouvons pas douter que la rigueur de la température qui pèse constamment sur la race hyperboréenne n'ait produit cette race, en rapetissant toutes les dimensions, et en modifiant les proportions d'une ou de deux autres races dont des individus plus ou moins nombreux, forcés par des causes physiques ou morales de quitter leur terre natale, auront été repoussés jusques au cercle polaire, et contraints d'habiter cette froide région comme leur unique asile. Mais à l'égard des autres races, et particulièrement de la mongole et de l'arabe-européenne, il se présente une grande difficulté. Comment le climat, pourrait-on dire, a-t-il produit les caractères profonds qui distinguent l'une ou l'autre de ces races, lorsque nous voyons chacune de ces grandes tribus de l'espèce humaine varier dans son extérieur, dans ses cheveux, dans sa peau, dans ses couleurs, à mesure qu'elle est soumise à plus de chaleur ou de froid, de sécheresse ou d'humidité, mais montrer toujours la même charpente osseuse, et se faire remarquer, sous la ligne comme auprès des glaces septentrionales, par ces traits prononcés qui nous servent si facilement à les reconnaître?

Voici ce qu'on peut répondre à cette objection. Les grandes variétés de l'espèce humaine ne sont pas un ouvrage récent des causes naturelles à l'influence desquelles l'homme est soumis, comme les variétés secondaires qui consistent dans les maux de la peau et les qualités des cheveux. Lorsque l'espèce humaine a été divisée en groupes fondamentaux, lorsque les différentes races ont commencé d'exister, l'action du climat était bien supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui. Elles ont été produites, ces races, à une époque très-rapprochée de la dernière catastrophe qui a bouleversé la surface du globe. Tous les élémens dont la réunion compose ce que nous appelons l'*influence du climat*, présentaient, dans ces tems d'agitations et de désordres, une puissance bien supérieure à celle qu'ils peuvent manifester maintenant, où un calme d'un grand nombre de siècles a émoussé toutes les forces de la nature les unes par les autres, et enchaîné l'activité d'un grand nombre de substances par leur rapprochement,

leur mélange et leurs combinaisons. A cette époque de destruction, où les lois conservatrices étaient, pour ainsi dire, suspendues, où chaque chose était, en quelque sorte, hors de sa place, les extrêmes étaient bien plus éloignés les uns des autres, les contrastes plus frappans, les changemens plus soudains; et c'est cette succession rapide de causes contraires, ou du moins très-différentes, qui a toujours fait éprouver aux êtres organisés les effets les plus marqués, les modifications les plus profondes, les altérations les plus durables.

» Le climat a donc pu produire, dans le tems, les races de l'espèce humaine, comme il en produit encore les variétés du second ordre [1]. »

M. Virey.

« Will. Hunter, Stanhope Smith, Zimmermann, après Buffon, soutiennent qu'un soleil toujours ardent, qu'une atmosphère toujours brûlante, surtout avec ces vents enflammés, le samiel, le khampsin, l'harmattan, qui dévorent toute fraîcheur humide et toute verdure, dans les déserts de l'Afrique, ou de l'Australasie, dessèchent, concentrent, brunissent toutes les substances végétales et animales, en dissipant la lymphe qui humectait et délayait tous les organes. Le froid, au contraire, empêchant la transpiration, accroît l'humidité des corps, laquelle rend la peau plus blanche, les poils plus blancs, plus lisses et plus longs. Ainsi les Danois, les Allemands et les Anglais sont blonds; ainsi les lièvres, les renards, les ours et plusieurs oiseaux dans le nord, prennent des couvertures blanches, ou blanchissent pendant l'hiver, mais se colorent en été. Sous notre ciel nébuleux, durant les longues nuits de nos hivers, toute la nature pâlit et se décolore; l'homme blanc devient leuco-phlegmatique, étiolé, d'un tempérament lymphatique, inerte. Le patient Hollandais semble un être impassible à Batavia, au milieu des Malais turbulens et atroces; de même, son teint fade et blond contraste avec la peau tannée et olivâtre, les cheveux noirs et durs de ceux-ci; l'un n'est que phlegme; tout est bile dans ces derniers.

[1] *Vue générale des progrès de plusieurs branches des sciences naturelles, depuis la mort de B. Jon*, par Lacépède. Paris, 1822, page 84.

» L'on peut donc conclure, ajoutent ces auteurs, que les peuples septentrionaux, à grande stature, à cheveux blonds et lisses, aux yeux bleus, sont diamétralement opposés aux habitans de la zone torride, à courte taille, à complexion sèche et brune, aux cheveux crépus, noirs comme leur teint.

» Les habitans des régions intermédiaires formeront la nuance mitoyenne. Voilà donc les septentrionaux placés à une extrémité, comme les nègres le seront à l'autre, dans les races humaines. Aussi nous remarquerons que les nations brunissent successivement en se rapprochant de l'équateur; que leurs cheveux, desséchés, comme s'ils étaient soumis à la vive chaleur du feu, se crêpent ainsi que la laine; notons cependant que la laine des moutons en Afrique devient dure et presque raide comme le crin. Il n'est pas surprenant que les nègres, abandonnés dès l'enfance, nus et perpétuellement exposés sous un ardent soleil, à l'air libre, n'étant presque jamais protégés par des habitations, aient acquis, dans la suite des siècles, cette couleur foncée. Et Ovide dit de la chute de Phaéton :

> Indè etiam Æthiopes nigrum traxisse colorem
> Creditur.

» Transportons-nous sur le sol aride et brûlant de la Guinée et de l'Ethiopie, et voyons perpétuellement le soleil verser des flots d'une vive lumière qui noircit, dessèche et charbonne, pour ainsi dire, les hommes, les animaux, les plantes, exposés à ses brûlans rayons. Les cheveux se crispent, se contournent par la dessiccation sur la tête du nègre; sa peau exsude une huile noire qui salit le linge. Le chien, perdant ses poils, ainsi que les mandrils et les babouins, ne montre plus qu'une peau tannée ou violâtre comme le museau de ces singes. Le chat, le bœuf, le lapin, noircissent; le mouton abandonne sa laine fine et blanche pour se hérisser de poils fauves et rudes. La poule se couvre de plumes d'un noir foncé; ainsi, à Mosambique, il y a des poules nègres, ou dont la chair est noire. Une teinte sombre rembrunit toutes les créatures : le feuillage des herbes, au lieu de cette verdure tendre et gaie de nos climats, devient livide et âcre; les plantes sont petites, ligneuses, tordues et rapetissées par la sécheresse, et leur bois acquiert de la solidité, des

nuances fauves ou obscures, comme l'ébène, les *aspalathus*, les *sidéroxylon*, les *clerodendron*, espèces de bois nègres : il n'y a point d'herbes tendres, mais des tiges coriaces, solides; les fruits se cachent souvent, comme les cocos, dans des coques ligneuses et brunes. Presque toutes les fleurs se peignent de couleurs foncées et vives, ou bien violettes plombées, ou d'un rouge noir comme du sang desséché. Les feuilles même portent des taches noires, comme les noires tiges et le sombre feuillage des *capsicum*, des *cestrum*, des *strychnos*, des *solanum*, des *apocynum*, etc., qui décèlent des plantes âcres, vénéneuses, stupéfiantes : tant leurs principes sont exaltés, portés au dernier degré de coction et de maturité, par l'ardent soleil et la lumière du climat africain; aussi plusieurs fournissent des teintures fortes, le bleu de l'Indigo, comme des *perium*, des *asclepias*, et autres apocynées dangereuses.

» De même que le mouton, les chiens, en Afrique, deviennent bruns et noirs. De là résulte aussi cette disposition aux épanchemens bilieux, comme dans l'ictère, les fièvres bilieuses et surtout la fièvre jaune ou typhus ictérode, qui attaque si violemment les habitans des climats chauds. Toutefois les nègres ne sont pas sujets à cette dernière maladie.

» Il est impossible de contester ces faits.....

» En admettant le récit antique de la Genèse et la dispersion des trois fils de Noë, on peut regarder Japhet comme le tronc originaire de la race blanche ou arabe-indienne, celtique et caucasienne; son nom a même été connu des anciens Grecs et Romains : *Audax Japeti genus* [1].

» Sem sera la tige de la très-nombreuse race jaune et olivâtre, ou chinoise, kalmouke-mongole et lapone. Comme les Américains paraissent être une branche émanée de ces grandes familles, on peut les regarder aussi comme la génération de Sem.

» Cham, maudit par son père, qui lui prédit qu'il serait l'esclave des descendans de ses frères, peut se reconnaître dans les races nègre et hottentote. Les Malais, qui composent notre quatrième race, paraissent être un mélange des générations de Sem et de Cham.

[1] *Horace*, liv. I, ode 3, et *Hésiode*.

» Cet ensemble comprend donc tout le genre humain sous trois tiges originelles principales [1].

» Chacune des souches humaines, ou plutôt chaque grande famille, paraît avoir eu, dans le principe, des foyers primitifs, d'où elles se sont disséminées et répandues de proche en proche par des accroissemens successifs de population. Ces foyers de propagation peuvent se reconnaître à la beauté et à la perfection corporelle de chaque famille qui les peuple; et comme le genre humain s'est dispersé par des colonies, il est naturel de croire qu'il a suivi d'abord les terres, avant de s'exposer à un océan inconnu et à l'inconstance des eaux. Ainsi les familles humaines paraissent avoir établi leurs foyers primitifs près des élévations du globe, et de là se sont écoulées comme les fleuves des montagnes jusqu'aux extrémités des terres et aux rivages des mers. C'est dans les pays de montagnes que l'espèce est toujours plus florissante, plus libre et plus féconde; c'est la patrie première du genre humain; c'est de là que coule sans cesse l'urne des générations; c'est du sein des montagnes que sortent les colonies et les conquérans pour descendre dans les plaines fertiles, comme l'aigle et ses enfans fondent du haut des rochers sur la proie paisible des campagnes [2]. »

[1] La *Genèse*. — Strabon, *Geogr.*, liv. III et IV; Pomponius-Mela, *de situ orb.*; Agatharchide (voy. *Biblioth.* de Photius), font de l'Orient et de l'Asie le berceau de toutes les nations du monde. Les Egyptiens se prétendaient aborigènes, selon *Diodore*, liv. I, et *Hérode*, liv. II.

Pallas, *sur la formation des montagnes*; Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences*; William Jones, dans les *Recherches asiatiques*, et Linnée, pensent que le plateau de l'Asie fut la demeure primitive du genre humain.

[2] *Histoire du genre humain*, par M. Virey, tom. I et III, in-8°, édition de 1825; et *Nouveau-Dictionnaire de l'histoire naturelle*, 2e édition, Déterville 1818. Art. *homme*, par M. Virey.

Histoire moderne.

ÉTAT ACTUEL DES JUIFS.

Les Juifs, preuve vivante de la vérité de le Religion, continuent à former un peuple à part, errant dans l'univers, répandu au milieu de toutes les nations sans en faire partie, méprisé, haï, repoussé par tout le monde, et portant les caractères ineffaçables du plus grand de tous les crimes. — L'histoire de son état actuel confirme toutes les prophéties de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Premier Article [1].

Parmi toutes les preuves du Christianisme, il n'en est pas de plus grande, de plus admirable, de plus capable de porter la conviction dans l'âme, que l'existence des Juifs. La voix de Daniel avait dit à ce peuple, plus de cinq cents ans avant l'époque où ses prophéties devaient s'accomplir : « Lorsque vous aurez » mis à mort le Christ, le Sauvèur du monde, vos hosties et vos » sacrifices cesseront, votre loi sera détruite ; Dieu, dont vous » étiez le peuple élu et que vous aurez renoncé, vous rejetera à » son tour. Un chef, à la tête d'une puissante armée, renversera » votre ville de fond en comble ; l'abomination de la désolation » sera dans le temple, jusque-là votre refuge ; et vous serez vous- » mêmes, jusqu'à la fin des siècles, l'objet du mépris de toutes » les nations. »

Il n'est pas un point de ces prophétiques menaces qui n'ait été accompli, ou qui ne s'accomplisse tous les jours. L'histoire des Juifs modernes ne le prouve pas moins que celle des anciens Hébreux. Ce n'est pas ici le lieu de remonter aux tems primitifs de cette nation, autrefois si grande et si favorisée du ciel, et réduite aujourd'hui au dernier degré de l'avilissement. Nous voulons seulement constater son état présent, et montrer

[1] Voir le *deuxième article* dans le N° 15, ci-après, p. 186.

la suite des prophéties qui le regardent ; faire admirer ce miracle vivant d'un peuple le plus ancien du monde, passant sa vie au milieu de toutes les nations sans se mêler avec elles, tenant à tous ses anciens usages, à toutes ses généalogies, et cependant ne conservant plus aucun souvenir de la race sacerdotale de Lévi, des hosties et des sacrifices qui faisaient la base de la loi mosaïque ; d'un peuple chargé tout entier de prouver l'authenticité et la pureté de nos divines Écritures, qui les lit et les médite sans cesse sans les comprendre ; d'un peuple enfin qui porte empreint sur le front le stigmate ineffaçable de la réprobation divine.

L'article qu'on va lire est d'autant plus digne de foi, qu'il est d'un Juif lui-même, M. Peter-Beer, qui l'a publié dans le *Quaterly Review* de Londres. Nous l'insérons tel qu'il a été analysé et discuté par la *Bibliothèque universelle* de Genève (tom. xxxix).

Un orateur célèbre, l'évêque Walson, a dit, en parlant des Juifs :

« Je considère ce peuple avec étonnement et respect, comme la preuve évidente d'un événement ancien des plus intéressans pour la race humaine. Dans quelque partie de la terre que nous rencontrions un Juif, nous avons devant les yeux un être dont l'existence et la conduite lient le tems présent avec le commencement de toute chose. »

Mais il est d'autres circonstances encore qui concourent à rendre la condition du peuple de Dieu intéressante pour notre siècle.

Le nombre actuel des Israélites n'excède pas six millions, peut-être ; mais c'est probablement plus que le roi Salomon n'eut de sujets à gouverner. Une bonne partie de ces six millions réside dans les pays contigus de Pologne, Moravie, Moldavie, Valachie et Crimée, en sorte qu'ils ne sauraient être très-nombreux dans les autres parties de l'Europe. Mais les rapports qui lient entre eux les individus de cette nation, ou pour mieux dire de cette famille, sont si intimes, et leur fortune est d'une espèce si facile à réaliser, qu'ils ne doivent pas être considérés isolément, mais plutôt comme aggrégation. Plût au ciel que la force du lien qui les unit n'eût pas un de ses motifs dans le souvenir des

cruautés et des persécutions que leur firent endurer autrefois les nations de l'Europe ! Serait-ce aller au-delà de la vérité, de dire que si nous les avons soufferts au milieu de nous, c'est en quelque sorte comme une vermine dont on ne sait comment se débarrasser, et non point à titre d'enfans du même père ? C'est encore là un des accomplissemens des prophéties terribles qui les regardent. « Vous serez l'horreur et l'opprobre des nations », leur avait dit Isaïe.

Mais, s'ils sont unis par le sentiment d'une infortune commune, une foi vive dans un événement qu'ils regardent comme certain, contribue plus que toute autre chose à les maintenir en un corps de nation distinct, et à empêcher que nulle concession civile ne puisse les attacher d'une manière permanente au gouvernement des Gentils. Ils doutent si peu que cette espérance ne se réalise, qu'en dernier lieu, un grand nombre d'entr'eux, persuadés que les prophéties qui prédisent le rétablissement du royaume d'Israël allaient s'accomplir, renoncèrent à la protection que leur accordaient les gouvernemens d'Europe, et se transportèrent avec leurs familles et leurs richesses en Syrie, pour se soumettre volontairement aux exactions tyranniques d'un pacha turc. A Saffet [1] et à Jérusalem, où l'on ne voyait, il y a vingt ans, que quelques centaines de Juifs, on en compte maintenant plus de dix mille. Cette ferme attente les met à la merci du premier aventurier qui formera le projet de la faire tourner à son profit ; témoin l'émotion extraordinaire que produisit, il y a quelques années, la nouvelle répandue mystérieusement d'un prétendu prince juif qui régnait, disait-on, dans un état indépendant de l'Asie.

Le pays qui formait autrefois le royaume de Pologne, est le point de l'Europe où les Juifs se trouvent maintenant rassemblés en plus grande masse. M. Beer nous dit qu'un nombre considérable d'Hébreux émigra, il y a quelques siècles, de France en Allemagne, d'où leurs descendans passèrent ensuite en Pologne ; mais si le fait est vrai, ils doivent avoir séjourné longtemps en Allemagne avant que cette seconde émigration ait eu

[1] *Saffet* ou ancienne *Béthulie*, est considérée comme une ville sainte pour les Juifs.

lieu, car le langage des Juifs de Pologne, appelé juif-allemand, quoique écrit en caractère rabbinique, est un dialecte tudesque mélangé d'hébreu, et toujours plus de polonais à mesure qu'on avance vers le nord. La colonie obtint plusieurs priviléges de Casimir-le-Grand, qui avait épousé la belle juive Esther.

On trouve encore beaucoup de Juifs dans les provinces turques contiguës à la Pologne. Ils y exercent les professions d'aubergistes, de marchands, de distillateurs, de brasseurs de bierre, de maquignons, de changeurs et d'usuriers; quelques-uns cultivent la terre, mais c'est le très-petit nombre.

Ce peuple s'est tellement multiplié depuis quelques années, qu'il est devenu un sujet de grave embarras pour les gouvernemens des pays dont les principales ressources sont dans les produits du sol, à cause de l'aversion des Juifs pour les travaux de l'agriculture.

L'inconvénient de l'accumulation de cette race, que ses intérêts, comme ses sentimens, isolent du reste de la population, est fortement senti en Russie. La situation misérable des Juifs, rassemblés dans la Pologne russe, a été l'objet de la sollicitude de son gouvernement. La même raison, leur multiplication surabondante, qui leur fait désirer de tenter la fortune ailleurs, dispose aussi leurs hôtes à chercher un moyen de se débarrasser d'eux. Il faut remarquer encore que cet accroissement a surtout lieu dans un pays chrétien (la Pologne), où le sentiment national a été profondément blessé en dernier lieu, où l'intérêt des grands propriétaires a été froissé et sacrifié, et où le système social, violemment ébranlé, est dans un état précaire, c'est-à-dire tel que les Israélites le désirent, comme signe que le tems de leur délivrance approche. La manière tout aristocratique dont la nation polonaise est constituée, est un obstacle absolu à ce que les Juifs puissent jamais s'élever à une certaine hauteur dans l'échelle sociale. Il n'y a point de classe mitoyenne entre les seigneurs et les paysans, si ce n'est celle que les Juifs ont formée peu à peu, mais qui ne saurait constituer le lien intermédiaire entre le noble et le serf chrétien.

Cependant, leur éducation, quelque fautive qu'elle soit, les place au-dessus de ces derniers, sous le rapport de la culture de l'intelligence. On les dit forts de stature, et très-bien

faits. Les juives de Varsovie sont célèbres par la beauté de leurs traits et l'éclat de leur teint. Les hommes n'affectent rien extérieurement qui les distingue des chrétiens, mais leurs femmes ont conservé le vêtement de leur nation. Ceux qui possèdent une grande fortune déploient beaucoup de splendeur dans l'intérieur de leurs maisons.

La situation de l'Allemagne, relativement au commerce et à la civilisation, a été particulièrement favorable aux Juifs. On sait de quels immenses capitaux ils disposent sur les principales places de commerce. Depuis Mendelsohn, un grand nombre d'Hébreux étudient avec succès dans les universités ; beaucoup de jeunes juifs se sont distingués dans la guerre qui eut lieu pour soustraire l'Allemagne au joug de Bonaparte, et quelques-uns même ont obtenu des décorations. D'autres encore pratiquent la médecine. La détresse dans laquelle se trouvaient les grands propriétaires en Prusse, à la suite de l'occupation française, des contributions dont ils avaient été frappés, et enfin des guerres subséquentes, engagea le gouvernement de ce pays à permettre que les Juifs, dans les mains desquels étaient toutes les richesses numéraires, pussent acquérir des propriétés seigneuriales (ritter güter), ce qui ajouta beaucoup à leur consistance politique ; mais on crut néanmoins devoir suspendre pour eux l'exercice d'un privilége attaché à la possession de ces terres, celui de nommer aux bénéfices qui en dépendent, aussi long-tems que le propriétaire ne serait pas converti à la foi chrétienne.

Mais il était dans le cours naturel des choses, qu'en voyant ces vastes propriétés, ainsi que les plus belles maisons de la capitale, passer dans les mains des Israélites, et ces étrangers infidèles monter sur le piédestal d'où les statues des barons chrétiens, de race antique, venaient d'être précipitées, le peuple s'émût d'une noble indignation. Une autre cause encore avait puissamment aidé à attirer sur les Hébreux l'animadversion des patriotes allemands : c'est que, lors de l'invasion des Français, les Juifs possesseurs de capitaux considérables, traitèrent avec eux pour de fortes sommes, et aidèrent ainsi aux succès de leurs entreprises militaires.

Tous ces griefs et quelques imprudences d'ostentation avaient

provoqué la haine des nations germaniques, à un degré qu'on n'aurait pu imaginer avant que les événemens de Meiningen et de Wurtzbourg en 1820 eussent éclaté. L'effervescence avait déjà gagné les rives du Rhin, lorsque les sages mesures des gouvernemens du nord de l'Allemagne réussirent à en arrêter les progrès. Mais bientôt on vit les mêmes scènes se répéter à Copenhague; et l'on entendit de nouveau retentir le cri de *hep! hep* [1]! qui semblait oublié depuis plusieurs siècles.

Les Juifs sont soumis à l'enrôlement en Allemagne. Dans ces derniers tems, diverses mesures ont été prises pour l'amélioration de leur condition civile, mais surtout pour introduire parmi eux un meilleur système d'éducation. Les anciennes prohibitions contre les Israélites, qui pour la plupart étaient dures et arbitraires, ont été toutes modifiées. Quoiqu'il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport, nul doute que les Juifs n'aient beaucoup gagné pour le caractère et le développement intellectuel. Les riches aident les pauvres avec munificence, et même ils ne bornent pas leurs charités aux individus de leur nation, quoique leur générosité n'ait pas obtenu l'approbation qu'elle méritait. Il y a quelques années que l'un d'entr'eux donna une forte somme pour la reconstruction d'une petite ville d'Allemagne, qu'un incendie avait consumée. Deux ans plus tard, lorsqu'au retour d'un voyage, le même individu se présenta aux portes de cette ville, il y fut arrêté par une loi qui en défendait l'entrée aux Juifs.

C'est ainsi qu'une longue oppression et l'exclusion des professions nobles ont réduit un peuple intelligent et énergique, dont l'existence dépendait de son industrie, à ne la devoir qu'à un gain sordide. Mais qui peut douter que, si ces causes cessaient d'agir, le Juif ne s'élevât de nouveau à cette dignité morale dont il est déchu? Qu'il ait supporté pendant tant de siècles, sans y succomber, le joug accablant qu'on lui imposait, c'est une preuve irrécusable de l'énergie et de l'élasticité de son caractère.

[1] Il est probable que le mot *hep* est la contraction de *Hierosolima Est Perdita*, alors le cri de guerre en usage sur les bords du Rhin, et surtout à Metz, lorsqu'au XIIe siècle on massacrait les Juifs.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage de Beer, pour connaître les sages mesures par lesquelles l'empereur Joseph II tira les Juifs de l'état d'abjection où on les avait fait descendre dans les siècles de barbarie, et comment ils cessèrent d'être astreints à porter un vêtement distinctif, à habiter un quartier séparé, et à payer la capitation. Il les préparait ainsi à être identifiés avec ses autres sujets, à jouir des mêmes priviléges et à être régis par les mêmes lois. Il fonda des écoles où l'on enseignait la langue allemande aux Juifs des deux sexes. Il leur ouvrit ses universités, et assigna des fonds pour ceux d'entr'eux qui annonçaient des dispositions particulières pour l'étude.

L'empereur actuel s'occupe aussi à neutraliser les mauvais effets du mode de vivre et du genre d'industrie des Juifs, en effaçant peu à peu les distinctions qui les séparent de ses sujets chrétiens.

Le sixième article de l'acte de confédération germanique dit :

« Que la diète prendra en considération la meilleure manière » d'améliorerer l'état des individus qui professent la religion ju- » daïque, et en particulier de les faire jouir, dans tous les Etats » de la confédération germanique, des droits civils, en retour » des obligations civiles qui leur sont imposées. »

En 1824, un ukase de l'empereur Alexandre ordonna que tous les Juifs de la Pologne russe, qui n'étaient pas voués à la médecine ou au haut commerce, seraient transportés l'année suivante dans un climat doux, où il leur serait assigné des terres qu'ils cultiveraient libres de toute taxe pendant un espace de tems déterminé. Mais cet acte législatif n'était pas de nature à recevoir son exécution; et toute tentative pour l'effectuer eût infailliblement causé de violentes convulsions en Russie, et de graves inconvéniens pour les pays limitrophes où les Juifs se fussent précipités pour se soustraire à cet acte d'une bienveillance méconnue.

On ne saurait trop applaudir à une autre mesure de ce monarque, la formation à Varsovie d'une commission chargée de rechercher les meilleurs moyens pour améliorer le sort des Juifs. Un comité composé de quelques hommes de cette nation, institué par le même décret, s'y rassemble également pour lui soumettre ses plans. Un établissement pour l'éducation des Rab-

bins et des maîtres d'école, a été le premier résultat de leurs travaux. Des professeurs de langue hébraïque, allemande et polonaise, de mathématiques, d'histoire, de géographie et de littérature rabbinique, donnent des cours réguliers; et l'on projette d'établir des écoles primaires dans tout le royaume de Pologne pour les enfans de cette nation. Dans les premiers examens, qui ont eu lieu six mois après que les cours avaient été commencés, les progrès des étudians ont tellement dépassé l'attente générale, que les riches Juifs, qui d'abord avaient été contre le projet, ont demandé que leurs enfans y fussent reçus, en payant une pension; tous les autres sont instruits aux frais du gouvernement.

Le pharisaïsme a été transmis sans aucune altération aux Juifs de la secte rabbinique. Les Rabbins de notre tems sont les descendans spirituels des Scribes et des Docteurs dont il est parlé dans l'Évangile. Il paraît que toutes les traditions additionnelles de la loi qui existaient alors, sont encore en vigueur, et qu'elles ont même été déplorablement augmentées. Nous faisons grâce à nos lecteurs des citations nombreuses que l'auteur donne du Talmud, livre absurde et blasphématoire, qu'ils prétendent basé sur des révélations que Moïse reçut de l'Éternel, lorsqu'il lui livra les tables sur le mont Sinaï [1]. Nous ne parlerons pas des superstitions sans nombre qui tourmentent l'âme du Juif, non plus que de cette démonomanie qui arme un nombre infini d'esprits malfaisans et invisibles, contre le genre humain. Dans la Pologne russe, les Israélites enterrent leurs morts dès l'instant où la glace qu'on place près de leur bouche cesse de se ternir; et si le cahotement du char funèbre ramène la vie et le mouvement, ils pensent que c'est un démon qui a pris possession du corps, et ils agissent en conséquence. Il sont prémunis contre les raisonnemens sur l'Ancien-Testament, que du reste ils connaissent fort peu, par leurs rabbins qui prétendent que le Tout-Puissant a placé beaucoup de choses dans le texte, comme pierre d'achoppement pour les gentils; mais que la véritable loi se trouve dans les notes marginales du Targum, qu'ils donnent comme les seuls guides infaillibles des Juifs.

[1] L'auteur de cet ouvrage est juif lui-même, mais d'une secte anti-rabbinique.

Ils leur enseignent en outre, que les sept nations du pays de Chanaan étaient chrétiennes, et que Jésus-Christ était un magicien. Cependant ils appellent de leurs vœux un intercesseur céleste, et dans les jours de pénitence ils récitent une prière qui se termine par ces mots : *Malheur à nous, car nous n'avons point de médiateur!*

Le Juif au lit de mort ne voit dans son Dieu qu'un juge inexorable, dont il ne peut détourner la colère ou satisfaire la justice. Dans tous les tems, mais surtout lorsqu'il est atteint par la maladie, l'idée de la mort le remplit d'effroi. La crainte du mauvais œil [1], toujours si redoutable pour lui, devient alors un sujet de terreur constante qui lui fait redouter l'approche de ses parens et de ses plus intimes amis. On ne sait comment expliquer ces grossières superstitions chez un peuple qui eut pour guides Moïse et les prophètes, et qui vit depuis tant de siècles au milieu de l'Europe civilisée.

Mais il est encore un trait distinctif du caractère hébreu, qui mérite d'être remarqué. Tandis que toutes les races d'hommes long-tems foulées aux pieds, comme les Parias de l'Inde, perdent le sentiment de leur dégradation et de l'injustice de leurs semblables, le Juif conserve intact au fond de son âme un orgueil national. Il se roidit contre l'infortune, et ne cesse pas de mépriser ses oppresseurs. Cette fierté arrogante, qui double sa souffrance, est le principe de résistance qu'il oppose depuis des siècles à l'opprobre dont il est abreuvé. C'est cette hauteur de caractère, dit M. Beer, en opposition avec sa situation actuelle, qui le rendra propre à reconquérir, dès que l'occasion s'en présentera, les nobles destinées dont il est déchu, et qu'il croit lui être promises dans un avenir glorieux. La connaissance du passé, une foi vive dans l'avenir, nourrissent en lui cette énergie de de caractère, inconnue d'ordinaire aux peuples avilis par l'oppression.

Un autre principe de résistance se fait encore remarquer chez les Hébreux, c'est cette ténacité de caractère qu'on leur a reprochée en tout tems. A Londres, au Caire, comme dans les fôrêts de la Pologne, partout on le retrouve empreint de cette

[1] *Evil-Eye.*

obstination dont il fit preuve dans le désert. La coupe de ses yeux, l'inclinaison de son nez, et la forme étroite de sa mâchoire inférieure, ne sont pas des signes plus distinctifs de sa conformation physique, que l'opiniâtreté n'est un trait caractéristique de sa disposition morale; et c'est cette disposition qui apporte le plus d'obstacles à nos rapports avec lui.

On a souvent observé que chez les peuples qui suivent une religion fausse ou corrompue par le tems, les femmes n'occupent pas leur place naturelle. La superstition dépravé le cœur, affaiblit le jugement; et là où la charité, cette vertu qui naît d'une foi éclairée, est inconnue, l'homme doué d'une plus grande force physique, soumet à son joug la créature la plus faible. Nous voyons dans l'histoire des anciens Juifs les femmes honorées et considérées; mais de nos jours, les juives de la secte rabbinique sont traitées comme des êtres d'une nature inférieure à l'homme. Elles ne reçoivent aucune instruction morale ou religieuse; et le seul livre qu'on mette entre leurs mains n'est propre qu'à leur donner l'idée la plus fausse de la Divinité. Cependant, en dernier lieu, on a fait imprimer en Allemagne des morceaux détachés de l'Ancien-Testament, destinés à leur usage.

L'instruction obligée que les jeunes garçons reçoivent dès leur enfance, n'est pas moins propre à corrompre leur cœur. Quoique les Juifs aient dans leurs prêtres des instituteurs religieux, auxquels ils attribuent une puissance surnaturelle, ceux-ci n'exercent aucune fonction qui réponde au ministère d'un ecclésiastique chrétien, dont la mission n'est pas seulement d'instruire, d'exhorter et de reprendre, mais encore de verser dans le cœur de celui qui souffre toutes les consolations que lui fournissent la charité et les promesses de l'Évangile. Les rabbins constituent un corps de noblesse, dans lequel tous les Juifs sont ambitieux de faire entrer leurs fils. Dès qu'un petit garçon annonce quelque aptitude à l'étude, on le place en présence des douze volumes in-folio du *Taïmud* et de ses commentaires, et on l'oblige à les étudier avec une si grande application, que bien souvent il en résulte une débilité de corps et d'esprit qui le rend incapable, pour le reste de sa vie, de toute autre application. Telle est la rigoureuse vigilance avec laquelle on le sur-

veille, pour s'assurer qu'il ne sera pas détourné de cette unique étude, qu'un voyageur disait avoir rencontré dernièrement trois de ces étudians, nés et élevés en Pologne, et qui, quoique parvenus à l'âge d'homme, ne savaient pas un mot de la langue du pays. Parler le polonais le jour du sabath, serait profaner le saint jour, disent les orthodoxes.

C'est à quatorze ou quinze ans, et même plus tôt, car les Juifs sont majeurs à treize, que l'étudiant réalise les espérances de sa jeunesse. Les familles les plus riches recherchent avec empressement l'honneur de s'allier avec ces santons en herbe ; et les parens lui font contracter immédiatement son mariage, afin de s'assurer le plus tôt possible la chance de voir naître le Messie dans leur famille. L'inconvénient de ces unions prématurées est facile à comprendre, pour des adolescens que le genre de leur éducation n'a point préparés à remplir les obligations de la vie et les devoirs de la paternité.

Le système d'enseignement des Talmudistes actuellement suivi en Pologne, fut créé par le rabbin Jacob Pollak, et acquit bientôt une telle faveur, que toute la jeunesse juive de France et de Hollande accourut en Allemagne pour y être initiée, et que l'étude des connaissances plus solides fut complètement négligée. Un des résultats de cette migration fut l'établissement de trois universités hébraïques en Allemagne : l'une à Francfort sur le Mein, une autre à Furt, près de Nuremberg, et la troisième à Prague.

L'empereur Alexandre, fortement pénétré des dangereuses conséquences de l'autorité absolue que les rabbins exerçaient, décréta l'abolition des assemblées qui gouvernaient en son nom les communautés israélites du royaume de Pologne; donnant pour raison de cette mesure, que les biens de ces communautés, devant à l'avenir être administrés par les anciens de la nation, on obvierait ainsi aux abus qui avaient eu lieu jusque là.

Le peuple Hébreu ne semble pas fort curieux de s'enquérir pourquoi il se trouve placé sous la domination de ces chefs spirituels inconnus à la loi, tandis qu'il a perdu l'ordre sacerdotal qu'elle avait institué. Le prophète Daniel avait dit que *les oblations et les sacrifices cesseraient lorsque le Messie serait retranché.* Ils ont cessé lors de la destruction de Jérusalem, et n'ont pas

eu lieu depuis, quoique cette ville ait été rebâtie, et qu'un grand nombre de Juifs l'habitent maintenant, parce que ces cérémonies ne peuvent avoir lieu sans le ministère d'un prêtre de la race d'Aaron et de la tribu de Lévi. Or, pour l'accomplissement de ces prophéties, il fallait que ces cérémonies n'eussent pas lieu de nouveau, et rien autre chose que leur entier oubli ne pouvait empêcher les Juifs de les reprendre. Il est bien remarquable qu'ils n'en aient pas conservé le plus léger souvenir, tandis qu'ils n'ont oublié rien autre chose.

On trouve encore, il est vrai, parmi eux des gens qui se font appeler Lévi et Cohen, c'est-à-dire prêtre, mais ils ne prétendent pas établir leurs droits à ce titre par leur descendance; et cependant, tous les Juifs mettent la plus grande importance à conserver la généalogie des familles, et surtout ceux de la tribu de Juda où le Messie devait naître.

Quand on réfléchit que ce peuple n'a d'autre guide en morale que les préceptes corrupteurs contenus dans le Talmud, et que toutes ses facultés intellectuelles sont employées à la poursuite d'un misérable gain, on ne s'étonne plus de l'absence complète d'intégrité dans ses rapports avec des peuples qu'il déteste comme ses oppresseurs, et qu'il méprise comme impurs et idolâtres.

Antonio Margarita, juif converti, reprochait aux rabbins du XVIe siècle, de donner le *Kol-nidré*, c'est-à-dire une absolution générale, à tous ceux qui assistaient à une certaine fête qu'ils célèbrent annuellement, pour tous les actes de mauvaise foi, toutes les fraudes, tous les faux sermens dont ils s'étaient rendus coupables dans le cours de l'année. Son nom dérive des deux premiers mots d'une prière que les prêtres récitent dans cette occasion. Durant un jour et une nuit, le Juif demeure revêtu du drap mortuaire dans lequel il doit être enseveli, et qu'il a reçu de son beau-père le jour de ses noces. Lorsque les 24 heures de pénitence sont écoulées, il reçoit une absolution entière de ses péchés. Mais Lisenmenger va plus loin dans son *Entdecktes-Judenthum* (le judaïsme dévoilé), publié dans le XVIIe siècle; il les accuse de prononcer cette absolution d'avance pour les péchés qui seront commis dans l'année qui suivra; et un gouvernement d'Allemagne, ayant eu connaissance de ce

fait, ordonna que le témoignage des Juifs ne fût admis devant les tribunaux, qu'après qu'ils auraient fait serment de n'avoir pas assisté à la promulgation du *Kol-nidré* de l'année précédente; oubliant que, s'ils y avaient assisté, ils étaient absous d'avance du faux serment qu'ils allaient prêter, et que, s'ils n'y avaient pas assisté, ils étaient sûrs d'obtenir, à la prochaine fête, l'absolution du crime qu'ils allaient commettre.

Voici un fait qui vient d'une autorité sûre. Il n'y a pas longtems qu'un Juif polonais acheta de son rabbin la promesse d'envoyer l'ange de la mort à un seigneur qui le menaçait de le faire punir pour une fraude dont il s'était rendu coupable. A quelque tems de là, la femme du noble polonais mourut, mais le seigneur continuant à bien se porter, le juif vint reprocher au rabbin de n'avoir pas tenu sa parole. Celui-ci s'en excusa en disant qu'il avait bien envoyé l'ange exterminateur, mais que, comme il n'avait pas trouvé le comte chez lui, il avait fait de son mieux en tuant sa femme; et cette explication parut suffisante au plaignant.

Tout ce que nous venons de dire, au reste, se rapporte uniquement aux Juifs de la secte rabbinique, et plus particulièrement à ceux de la Pologne.

On en voit beaucoup dans les autres parties de l'Europe qui participent à l'avancement de la civilisation, et qui professent tous les principes de la morale évangélique, quoiqu'ils ne veuillent pas reconnaître son origine divine. On trouve parmi eux des hommes éminens par leur caractère, qui sont charitables envers leurs semblables et pleins de probité. Quoique le nombre de ceux d'Angleterre soit fort restreint, nous en connaissons dont les talens et les vertus honorent le pays qu'ils habitent. Mendelsohn, le traducteur du Pentateuque, porta le premier coup à la puissance des rabbins, en donnant une nouvelle direction à l'intelligence et aux talens des hommes de sa nation. Il fut secondé dans ses efforts par d'autres savans Juifs qui s'associèrent à son œuvre; et ils réussirent à inspirer aux Juifs le goût de la science et des lettres. Un journal, écrit d'abord en langue hébraïque et plus tard en allemand, contribua beaucoup à rabaisser le rabbinisme dans l'opinion des Israélites, et à libérer de son joug les nations qui s'élevaient.

Il est maintenant grand nombre de Juifs assez éclairés en Allemagne pour déplorer l'abrutissant esclavage dans lequel les rabbins retiennent la masse de la nation, et qui, après avoir secoué leur joug, ont établi ce qu'ils appellent un culte réformé. Ils se rassemblent pour écouter lire des fragmens de l'Ancien-Testament et pour entendre des discours de morale. Les prières qu'ils récitent, au lieu d'être dans la langue hébraïque, que peu d'entr'eux entendent, comme dans les synagogues des rabbins, sont en allemand. Ce nouveau culte, au reste, n'est pas toléré dans les Etats prussiens, sans doute parce qu'il n'est point encore affermi sur des bases fixes. Le but de ces réformateurs est de ramener le judaïsme à sa simplicité primitive, en le débarrassant des fausses doctrines dont les rabbins l'ont obscurci; mais bien loin qu'ils tendent à le rapprocher du christianisme, leurs efforts ont pour principe des vues qui lui sont plutôt hostiles.....

Si nous portons nos regards sur les Juifs Caraïtes, le tableau qu'ils nous présentent forme un contraste parfait avec celui que nous venons de tracer. Ce petit troupeau, demeuré fidèle à la foi de ses pères, semble avoir été conservé pour l'édification des modernes, comme un échantillon de ce que fut jadis le peuple Israélite et de ce qu'il peut encore redevenir s'il se relève de l'abaissement où l'a fait descendre un culte corrompu et des superstitions grossières. En tout pays, le Juif caraïte est justement estimé pour sa bonne foi, son honnêteté, ses habitudes laborieuses; mais ses vertus n'ont pu le préserver de la haine des sectaires rabbiniques, qui les accusent de plusieurs hérésies. Bozalel Aschksnasi disait, dans le XIVe siècle, que si un Caraïte tombait dans un précipice, il fallait bien se garder de l'aider à en sortir, et un autre rabbin ajouta à ce précepte, que si par hasard il se trouvait une échelle à sa portée, c'était un devoir de la retirer. Il paraît que le crime de cette secte, aux yeux de ces fanatiques, est de suivre scrupuleusement les préceptes de l'ancienne loi écrite, et de rejeter les additions et les explications que renferme le Talmud. Les Caraïtes, rigides moralistes, maintiennent que le divorce ne peut avoir lieu que pour cause d'adultère, tandis que les rabbins prononcent que le bon plaisir du mari doit en décider, soit qu'il veuille ren-

voyer sa femme pour en épouser une plus belle, ou qu'il soit mécontent des mets qu'elle lui apprête. Les chefs spirituels des premiers leur adressent, le jour du sabath et dans les fêtes solennelles, des discours de morale; tandis que les rabbins ne s'acquittent de ce devoir que deux fois l'année.

Tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur l'origine de cette intéressante secte, mérite peu de confiance. Les Caraïtes de Pologne se vouent au commerce des grains et du bétail, ou bien ils se font charretiers, manouvriers, et quelquefois agriculteurs...

A Baktchiserai, où ils sont au nombre de onze cents, ils se livrent au même genre d'industrie. On sait que cette colonie vint s'établir, il y a environ six cents ans, sur une montagne en Crimée. Le khan alors régnant lui accorda des priviléges dont elle jouit encore de nos jours. La forteresse pittoresque appelée *Dschoufait-kale*, c'est-à-dire château des Juifs, les sentiers qui y conduisent et les bosquets qui ombragent les tombeaux de ce peuple, ont été décrits par le docteur Clarke et beaucoup d'autres voyageurs. On trouve dans ce lieu de sépulture une inscription qui a cinq cent soixante et dix années de date. Dans une pétition qu'ils adressaient à l'impératrice Catherine, ils justifiaient leurs ancêtres d'avoir eu aucune part au crucifiement du Christ.

Clarke, après avoir dit des Caraïtes que leur bonne foi était passée en proverbe, que leur simple promesse équivalait à un contrat, et que nous ne devions rien croire de ce que les rabbins rapportent de ce peuple, ajoute que les Caraïtes s'accordent à dire que leur séparation du reste de la nation Juive eut lieu dans la première période de son histoire, et qu'elle date de la captivité de Babylone.

La colonie de Troki ne compte guère que cent soixante individus. Ceux-ci disent qu'ils descendent des Caraïtes de Crimée, et qu'ils ne sont établis en Lithuanie que depuis quatre siècles. C'est un fait digne de remarque, qu'ils parlent encore le tartare, et ignorent le dialecte juif-allemand; ils apprennent cependant le russe et le polonais. Ainsi que ceux de la Crimée, les Caraïtes de Lithuanie ont adopté le vêtement du peuple au milieu duquel ils vivent. Leurs manières sont simples et affables. L'Ancien-Testament est leur seule loi. Un auteur chrétien a dit

que, durant quatre cents ans, aucun individu de cette petite peuplade n'avait subi un jugement criminel. Un missionnaire qui s'était arrêté à Troki, et qui, dans les conversations qu'il eut avec des Caraïtes, cherchait à faire pénétrer dans leur âme les vérités de l'Evangile, les trouva pleins de candeur et très-attentifs à suivre ses argumens, qui lui parurent faire quelque impression....

Un fait intéressant, c'est que, tandis que les Juifs de la secte rabbinique n'ont conservé aucune tradition sur l'histoire de cette branche de leur nation, des découvertes faites en dernier lieu sont venues confirmer les récits des Caraïtes. Un autre missionnaire, M. Wolff, ayant appris qu'une colonie de ceux-ci habitait dans le désert de Hit, à trois journées de Bagdad, alla la visiter. En réponse aux questions qu'il leur adressa, ils lui dirent que, durant la captivité en Chaldée, leurs ancêtres s'étant aperçus que leurs frères ne craignaient pas de corrompre la pureté du culte qui leur avait été transmis, par le mélange des doctrines chaldéennes, *allèrent s'asseoir aux bords des eaux de Babylone et pleurèrent au souvenir de Sion ;* que, pour conserver pure dans leur cœur la tradition sacrée, ils lisaient incessamment la Bible, ce qui leur valut le nom de Caraïtes, c'est-à-dire *Lecteurs*; et que, lorsqu'ils furent revenus de la captivité, ils se séparèrent du reste de la nation, pour ne pas participer à sa faute et échapper au châtiment qu'elle aurait mérité, et qu'ils s'étaient retirés dans cet endroit où leurs descendans continuent de résider.

M. Wolff ajoute que *ces enfans de la Bible*, car c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, vivent à la manière des patriarches, qu'ils forment une race superbe, et que leurs femmes sont d'une beauté remarquable.....

Ce qui le frappa surtout dans ce petit peuple, c'est son habitude de véracité, dont ses voisins reconnaissent le mérite, sans pourtant l'imiter. Leur réputation de probité n'est pas moins bien établie. Ils disent encore que des colonies des leurs ont été se fixer au Caire et à Ispahan, où leurs synagogues portent des inscriptions annonçant qu'ils ne forment qu'une seule nation.

Benjamin Tudéla trouva, dit-on, il y a six cents ans, ce même peuple établi dans le désert de Hit, et vivant de la même manière que de nos jours. Ils ne parlent que l'arabe, et très-pure-

ment, mais ils lisent tous l'hébreu. Le nombre total des Caraïtes, d'après leur rapport, ne s'élevait qu'à cinq mille, et tous seraient sortis de la souche primitive du désert. Ils appellent leurs conducteurs spirituels, *hommes sages*, et ne connaissent pas même le nom de rabbin.

M. Wolf, dans ses voyages en Orient, a visité plusieurs peuplades israélites qui vivent dans des circonstances très-diverses. Les Juifs de Géorgie sont pour la plupart *ascripti glebæ*. Ceux du Yéman mènent la vie des pasteurs. Les colonies de Curdistan parlent le chaldéen, et se vouent au trafic. La condition de ceux de Perse est si déplorable, que souvent ils fuient pour se réfugier sous le despotisme turc, qui leur paraît préférable. Ceux de Schiraz connaissent l'Ancien-Testament, mais ils adhèrent à la doctrine du Talmud, quoiqu'ils n'en possèdent point de copie. Les Juifs du Caucase, sans cesse à cheval, sont aussi sauvages que le peuple au milieu duquel ils vivent, et connaissent aussi peu le Talmud que l'Ancien-Testament. Les Zoharites croient, dit-on à une Trinité : cette secte date du VIIe siècle de notre ère ; ses doctrines sont secrètes. Les Chasidims, qui, ainsi que les Zoharites, reconnaissent pour guide le Zoar, livre rabbinique, qui date du premier siècle de l'ère chrétienne, forment une secte nombreuse, qui s'est surtout étendue en Pologne dans les 70 dernières années. On les dit très-fanatiques. Ils attribuent à leurs rabbins une puissance surnaturelle, et croient qu'ils peuvent opérer des miracles par des moyens cabalistiques. »

De l'Éducation Cléricale.

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Troisième Article[1].

Je m'étais promis de continuer, dans le N° de juillet, les articles sur l'*Education cléricale*; mais le dernier a donné lieu à quelques difficultés, auxquelles je crois devoir répondre avant de poursuivre. Toutefois, de peur de tomber dans des redites, je serai court, et très-court.

Nous avons inspiré quelque défiance à un illustre Prélat, dont nous n'ambitionnons pas moins le suffrage, que nous vénérons la science et les vertus. Il nous a trouvé novateur et trop mondain, bien que notre premier article ait paru à un journal bibliographique *d'un bout à l'autre une œuvre de congréganiste*[2].

Nous ne sommes point ennemi des vieilles choses, et nous avons fort à cœur de ne heurter les préjugés de personne, de nous renfermer dans le plan unanimement adopté, en signalant toutefois quelques améliorations. Ces améliorations sont devenues indispensables. Ne serait-il pas honteux que nos élèves trouvassent moins de ressources dans nos séminaires que dans les collèges de l'Université? Le siècle est vain de sa science: eh bien! nous ne lui céderons point en lumières. Ce ne sera pas nous, *docteurs des nations*, qu'on verra suivre une marche rétrograde. Mais nous n'avons point oublié «qu'en nous con»formant aux usages des hommes du monde, il doit y avoir »toujours entr'eux et nous une ligne de démarcation si pro-

[1] Voyez pour les deux premiers articles les Numéros 10 12, tom. II.

[2] *Bibliographie générale de la France*, N° de juin 1831.

» noncée, qu'ils sachent bien que nous formons une autre milice, » que nous avons un autre esprit, d'autres mœurs.» C'est précisément dans cette vue que nous recommandons une étude approfondie de la religion, et que nous nous sommes plaint de l'usage si déplorable *d'attendre que les élèves soient officiellement en philosophie, pour les prémunir d'une manière sérieuse contre l'incrédulité* [1]. Par la même raison, nous insistons sur la nécessité d'introduire, parmi les livres classiques, les Pères de l'Église, et de donner à toutes les branches de notre enseignement, une direction éminemment ecclésiastique. Régénérer le monde par la piété et la science (l'une et l'autre sont inséparables), voilà la mission du prêtre dans les jours où nous vivons. Tel est aussi le but que nous voulons atteindre.

Il nous est venu d'autre part une objection toute contraire.

« Une des principales réformes qu'exigeaient nos études, » c'était d'en abréger le cours. Qu'était-il besoin de suivre les » routes battues! ne pouvez-vous quitter une voie contre la- » quelle se sont depuis long-tems, élevées d'unanimes réclama- » tions?... »

Cette objection, je croyais l'avoir prévenue dès le commencement du second article. Sept années! le tems pourrait paraître long, j'en conviens, si nous nous bornions au mécanisme comme aux élémens des langues. Mais qu'on veuille bien se rappeler que notre tâche est plus vaste. Nous voulons former des hommes, des chrétiens, des prêtres. Aussi, dans notre éducation, les langues ne sont guère qu'un accessoire, en ce sens que ce qui doit se retenir et durer, c'est moins le grec ou le latin, que bien penser, bien parler et bien vivre. Ces trois mots résument notre plan tout entier : nous donnerons donc une des premières places à l'étude approfondie de la religion, puis à l'histoire et à la littérature des Pères, malgré leurs défauts de goût et de style. Toutes ces connaissances, je l'avoue, un enfant un peu capable et laborieux les acquerrait en moins de sept années : mais nous n'avons point tracé le plan d'une éducation particulière, nous n'avons pas dû supposer un maître constamment occupé d'un seul élève dont il suit et active les succès. Nos

[1] Numéro d'avril, tom. II, pag. 236.

cours, au contraire, ne sont-ils pas souvent peuplés de sujets médiocres? Il faut savoir régler sa marche sur la lenteur de leurs progrès, si nous voulons rendre nos leçons fructueuses pour tous. A cet âge, il y a peu de réflexion, peu d'amour du travail; il nous paraît difficile d'étudier vite avec des enfans, sans courir le danger de tout effleurer imparfaitement.

On nous reproche « de n'avoir pas dissipé les préventions trop » répandues dans le monde, contre les écrits des saints Pères. » On aurait voulu, avant de donner la nomenclature des mor- » ceaux choisis, que nous eussions justifié de nouveau la néces- » sité de cette étude dans les petits séminaires, et la distribution » que nous en avons faite depuis la *troisième.* »

Au reproche de mauvais goût et d'incorrection, nous croyons avoir suffisamment répondu dans nos *considérations préliminaires* [1]. Ce n'est point comme modèles en ce genre que nous les offrirons : on nous permettra donc de n'y pas revenir.

Quant à la nécessité de cette étude pour les petits séminaires, nous ne pensions pas qu'elle eût besoin de preuves. Dans le prêtre, nous ne voulons pas seulement une entière soumission à la foi chrétienne, mais une vive sympathie, une conviction profonde qui tienne de l'enthousiasme. Un jour il doit annoncer la vérité aux peuples : qu'une foi ardente vive dans son cœur! qu'il comprenne bien que dans la religion tout est grand et élevé, qu'elle seule inspire les nobles pensées, elle seule échauffe le cœur, elle seule parle une parole vivifiante! qu'il connaisse donc de bonne heure toute la supériorité littéraire du christianisme! C'est un temple dont la littérature des anciens ne doit être que le vestibule. Cette supériorité, il ne la sentira bien qu'en étudiant les auteurs chrétiens. Qui ne se sent comme éclairé d'un rayon d'en haut, en présence de ces hommes de génie et de vertu, que la foi catholique a donnés à la terre? Il est tems enfin que l'enseignement de nos écoles cesse d'être tout païen. Pour le lévite, cet enseignement ne serait-il pas un monstrueux contresens! et faut-il s'étonner que trop souvent son cœur soit de glace et presque inaccessible à la piété, quand son imagination

[1] Voir le Numéro d'avril dernier, tom. II, pag. 238.

a été farcie et blasée par toutes les fables du paganisme? Sans doute, et nous l'avons dit hautement, il est loin de notre pensée de répudier les auteurs profanes; mais d'où vient cette espèce de culte, qui les a exclusivement placés jusqu'ici dans les mains de la jeunesse? Oh! *qui me délivrera des Grecs et des Romains*? m'écrierai-je avec le poète. Pourquoi n'aurais-je d'admiration que pour cette littérature, brillante sans doute, mais d'ailleurs vide et sans vie; cette littérature qui parle à l'esprit et aux sens, presque jamais au cœur. Rien d'intime chez les anciens: la vie intérieure, la poésie contemplative leur étaient inconnues; le sentiment leur manquait. Chez les Pères, au contraire, tout est vrai, tout est neuf et vivement senti. Et qu'on n'affecte pas de s'y méprendre: ce que j'admire le plus en eux, ce ne sont point des rhéteurs, de vains artisans de paroles; ce n'est point la symétrie cadencée des périodes, le talent de choisir et d'arranger des mots; mais c'est le christianisme, cette sève intérieure et vivifiante qui abonde en leurs discours; c'est la hauteur de leur doctrine, qui élève le langage humain jusqu'à elle: c'est la vertu d'une croix de bois, plantée par un pauvre pêcheur dans un coin obscur de la ville des Césars, et qui bientôt dominera le Capitole, et fera tomber le monde entier à ses pieds. Leur voix est sans art, je le veux; mais quelle plus haute leçon pourrait être donnée à la jeunesse chrétienne? qui lui apprendra mieux que l'éloquence n'est point un art, mais un don de Dieu, et que tous les préceptes dont notre enseignement est rempli, tous ces soins donnés à polir la forme, à parer le langage, ne sont rien sans la pensée qui en fait le fond, sans le sentiment qui en est l'âme, et qui, seul après Dieu, donne l'éloquence à la parole de l'homme.

Serait-ce à dire, toutefois, que d'incultes accens aient seuls retenti dans l'Église chrétienne, et que le charme d'une élocution harmonieuse et vraiment cicéronienne ait été refusé à l'enseignement évangélique? Non, certes, et pendant que la langue de Démosthènes, dégradée par des sophistes et des rhéteurs, se perd en vains sons dans la chaire de Libanius, les apôtres de la loi nouvelle empruntent, pour convaincre les peuples, aux lettres profanes leurs plus magnifiques ornemens, au talent

oratoire toutes ses inspirations. Nommer les Chrysostôme, les Basile et les Grégoire de Nazianze, n'est-ce point répondre victorieusement à d'aussi injustes préventions?

Que si l'on nous demande pourquoi nous introduisons les Pères dès la *troisième*, nous répondrons qu'il ne suffit pas d'imprimer une couleur religieuse aux dernières études. On ne saurait trop tôt montrer aux élèves toutes les richesses du christianisme, et tout le parti qu'ils en peuvent tirer. Ainsi, dès le principe, les objets de mémoire, les explications ou développemens du professeur, les leçons d'histoire et jusqu'aux dictées de thêmes et compositions françaises, tout doit tendre vers cet unique but, la foi et la piété. Il faut, qu'on me passe cette expression, l'inculquer aux enfans par tous les pores. Où trouvera-t-on plus de foi et plus de piété que dans les écrits des Pères? D'ailleurs, nous l'avons dit, en *troisième*, l'élève a complété ses études grammaticales Il s'agit déjà d'éveiller l'imagination, non plus d'une manière vague et superficielle, mais en lui mettant entre les mains des modèles pleins de chaleur et de vérité. Or, je le demande, qui remplira mieux ce dessein que la littérature chrétienne [1]?

Le choix des livres classiques a soulevé aussi quelques difficultés. — On nous trouve trop sévère, d'avoir rejeté le *De viris illustribus* de Lhomond. Je ne conteste pas l'intérêt qu'inspirent aux enfans ces biographies courtes, d'une intelligence facile, et d'autres composées presque entièrement de lambeaux empruntés à Aurélius Victor. Aussi n'insisterai-je pas pour qu'on le retire des mains des Septièmes.

On a trouvé mauvais que nous conseillons aux Sixièmes les *colloques d'Erasme*. Qu'on se rassure : nous n'avons pas voulu parler de la collection de ses dialogues composés pour les fils du célèbre Frobben, son ami; mais bien d'un excellent choix fait

[1] Je saisirai ici l'occasion de faire observer, qu'en indiquant des fragmens de longue haleine dans les Pères, je ne prétends point conseiller de les traduire en entier d'un bout à l'autre. Ce sera au maître de faire le choix de ce qui lui paraîtra plus saillant ou mieux approprié aux besoins de ses disciples. Nous avons eu moins encore la prétention d'épuiser la liste des beaux morceaux dont les écrits des SS. Pères sont remplis.

par les Jésuites pour leurs colléges, et compris dans les classiques publiés par Delalain. Comment a-t-on pu supposer qu'un supérieur de séminaire serait assez coupable pour mettre dans les mains de la jeunesse un livre qui respire la licence et l'impiété ?

On aurait encore voulu que « nous réservassions une place »plus ample aux sciences exactes. »

Nous nous sommes bornés à l'arithmétique, parce que l'arithmétique seule est indispensable à tout le monde. L'algèbre, la géométrie, la sphère et l'astronomie auront leur part, et viendront dans leur tems. Ces études exigent une prédisposition spéciale, un goût trop prononcé pour qu'on y applique chaque élève indifféremment. Elles réclament d'ailleurs une constance trop rigoureuse ; elles préoccupent trop exclusivement l'esprit, pour s'allier à l'étude des lettres, sans craindre de réfroidir et trop souvent de pétrifier l'imagination. J'ai donc dû les éloigner de nos premières années d'enseignement. Il en sera de même des sciences naturelles. Nous leur réservons plus tard une place suffisante. Nous n'ignorons pas tout le parti qu'on peut tirer de la physique et de la géologie en faveur de la religion.

Nous réparerons cependant ici une omission grave. Nous ne voulons pas que nos élèves quittent le Petit-Séminaire, sans y avoir trouvé une connaissance complète des élémens de l'histoire naturelle. Ce sera une introduction indispensable à la physique : puis elle marchera de pair avec la botanique. Il ne sera pas sans intérêt pour les élèves, de comparer le règne animal avec le règne végétal, et d'admirer la sagesse de Dieu et sa providence tour à tour sur les animaux, les plantes et les minéraux.

Toutefois c'est peut-être ici le lieu de constater un fait : c'est que nos écoles doivent tendre au développement libre de toutes les facultés morales et intellectuelles. Il est des élèves qui peuvent et veulent plus ou autre chose que d'autres. Le maître est destiné à aider les dispositions naturelles, à éveiller, puis diriger les goûts de l'enfant, à éloigner les obstacles et applanir toutes les difficultés. Seulement qu'il se garde de l'accabler sous le poids de connaissances mal digérées ou incomplètes.

Nous ne répondrons pas au reproche de nous être borné à tracer un plan sommaire, indiquant, sans les développer assez, nos vues sur l'éducation, et en particulier sur l'enseignement de la grammaire et des lettres. Nous supplions les lecteurs des *Annales* de ne point oublier que nous ne faisons point un traité des études : nous nous sommes seulement proposé de jeter quelques idées, qui porteront leur fruit si Dieu daigne les bénir. Les limites du journal ont dû nous borner. Ainsi nous n'avons point parlé des arts d'agrément ni de langues étrangères, que nous sommes loin d'interdire au jeunes lévites. Rien ne contribuera plus puissamment à former le goût qu'une intelligente comparaison des littératures étrangères avec la nôtre. Je ne m'arrêterai pas à montrer tout ce que l'élève trouvera de plaisir et de délassement dans le dessin au crayon, ni toute l'influence de la musique sur une imagination fraîche et jeune encore. J'ai dû insister seulement sur ce qui est commun et indispensable à tous. Les maîtres chargés de conduire la jeunesse de nos écoles sauront apprécier ceux d'entre leurs élèves qui pourront avec plus de succès se livrer à ces études secondaires.

Passons à l'histoire. Nous en avons fait l'aveu d'avance : en ce point notre travail était incomplet. Essayons d'y suppléer en terminant cette lettre.

L'histoire est l'élément essentiel et primitif de l'éducation. Sur elle s'appuie notre foi, et c'est d'elle que les beaux-arts empruntent leur plus solide existence. Le monde des tems passés, qui ressuscite sous la plume de l'historien, devient surtout un imposant témoin pour la vérité religieuse; et les sophismes de l'esprit sont bien faibles contre sa voix impartiale et solennelle. Combien de fois, en entendant les mensonges qu'on fait dire à l'antiquité, n'ai-je pas désiré voir son spectre majestueux se lever et protester hautement contre le coupable qui l'outrage? C'est surtout à la vue de ces recueils incrédules où le siècle dernier invoquait avec affectation, pour ses critiques haineuses, la sanction des âges les plus reculés; de ces pamphlets, publiés sous le titre de *Résumés historiques*, honteuse spéculation d'argent sur les passions contemporaines; c'est même en parcourant ces milliers d'histoires dont la prétention humaine a encombré nos bibliothèques, que ce désir m'est souvent venu. Là

aussi, sous le voile de l'impartialité, ou même dans la naïveté d'une bonne foi réelle, l'esprit de système, l'ignorance et la prévention a glissé de funestes erreurs. L'époque du plus grand développement des vérités catholiques, celle qui s'étend de la chute de l'empire Romain à l'établissement des monarchies modernes, le moyen-âge en un mot, a surtout souffert des préventions des hommes. La lueur si faible qui brillait sur cette époque, se prêtait merveilleusement aux machinations illusoires, aux déceptions prestigieuses des historiens passionnés... Et c'est là pourtant que réside la gloire du catholicisme, c'est là que s'exerce toute son influence. C'est derrière ce voile de la barbarie que la foi chrétienne mine le colosse romain, qu'elle constitue les nations barbares, qu'elle les adoucit par ses lois, qu'elle les dompte par ses dogmes, qu'elle les unit en société par son intervention puissante, pour nous les livrer grandes et fortes, sages et brillantes au lever du rideau, à l'éclat de la civilisation moderne. Naguère encore, nous n'avions que de faibles révélations des mystères qui s'opéraient dans cette nuit du moyen-âge : la main divine, attentive à justifier son œuvre, à confondre ses détracteurs, a élevé depuis quelque tems le flambeau, et les jours féconds de la régénération se montrent à découvert. Les recherches scientifiques ont également pris soin de confirmer la véracité de l'histoire sainte. Déjà le XVIIIe siècle se cache de honte, nos adversaires rougissent de leur ignorance ou de leur mauvaise foi ; l'histoire leur arrache le masque, et l'Église va triompher des passions les plus obstinées. Accourons donc pour combattre, ou du moins pour voir et nous réjouir. Catholiques, étudions l'histoire : là git aujourd'hui notre force, là aussi notre gloire.

Mais comment nous livrer à cette étude? quelle méthode, quel système embrasser ?... Nous l'avouons, ces demandes sont légitimes ; la nouveauté même de l'enseignement historique, et la nature du besoin qui en réclame si instamment l'introduction dans les écoles ecclésiastiques, nous font un devoir d'exposer une méthode spéciale pour cet objet.

Dans nos petits séminaires, cette étude est demeurée jusqu'à nos jours tellement indifférente, ou sans objet, que les travaux analogues à cette science se ressentent tous du découragement

de leurs auteurs. Quelques théories maigres, vides et contradictoires, deux ou trois recueils anecdotiques, autant de tableaux chronologiques sans portée et sans vues, voilà la bibliothèque élémentaire des nos écoles; les classifications symétriques et matérielles des colléges de l'empire, ou les moralités de ceux des Jésuites, et rien de plus.

Aussi quand, à la restauration, l'université sentit le besoin d'élever son enseignement en proportion des travaux de l'époque, se vit-elle obligée de faire composer des élémens d'histoire. Un appel fut fait aux capacités du corps privilégié, de grands efforts furent tentés, de gros volumes publiés : deux petites brochures sur deux petites époques de l'histoire ont semblé répondre aux besoins des colléges : le *Précis de l'histoire moderne, par M. Michelet*, et le *Précis de l'histoire des empereurs, par M. Dumont*. Le reste (et ce reste c'est seulement l'histoire des peuples anciens, celle de Rome, celle du moyen-âge) n'est rien qu'un lourd bagage assez confusément entassé dans les larges pages d'un gros in-8°.... Ceux même d'entre ces essais que nous nous plaisons à vanter, n'atteignent pas encore le but auquel doit tendre aujourd'hui l'histoire : il n'ont pas surtout assez la direction qui importe aux ouvrages d'éducation cléricale; l'élément catholique n'y est pas présenté dans toute sa puissance et toute son action. Quoi qu'il en soit de ce défaut, qui est grand à nos yeux, ces deux ouvrages nous offrent deux cycles historiques présentés d'une manière à peu près parfaite à l'enfance.

Mais c'est moins par eux-mêmes encore, que par le modèle de leur méthode, que ces ouvrages peuvent devenir utiles au professeur instruit et laborieux qui voudrà suivre dans la rédaction de son cours la marche philosophique, ferme et dégagée des deux jeunes universitaires. Car c'est à notre avis la seule qui réunisse le triple avantage de rendre l'étude de l'histoire facile, rapide et fructueuse.

Quel est en effet le but auquel tendent nos leçons ? le perfectionnement de l'éducation morale et religieuse. Hâter, par des communications avec les sociétés passées, le développement de cette raison que la société présente doit perfectionner un jour ; affermir, par la contemplation du monde intelligent, cette foi religieuse, née, selon l'expression de l'apôtre, du spectacle du

monde matériel, *à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt* [1]; montrer, en un mot, l'action de l'intelligence divine et de l'intelligence humaine dans la conduite du monde, c'est-à-dire, Dieu dirigeant la société à la démonstration des vérités éternelles qu'il a révélées, et l'homme s'associant sans le savoir, souvent même sans le vouloir, à l'œuvre de Dieu : tel est l'objet de nos développemens historiques. Or, est-il, pour arriver à ce but, une voie plus sûre que celle tracée par les deux professeurs de Paris? Tous deux, en effet, font moins l'histoire des événemens que l'histoire des idées qui les ont produits; ou plutôt ils font l'un et l'autre à la fois, mais en subordonnant les faits au développement de la pensée, en ne les amenant que comme démonstration de la vérité morale. Partant de ce point, que les événemens d'une époque ne sont que le produit de l'idée dominante, alors ils ont recherché cette idée dans l'interprétation des faits, et l'ont exposée dans toute sa clarté. Ces idées dominantes sont peu nombreuses, même dans les plus longues périodes : l'histoire, ainsi présentée, se trouve résumée de la manière la plus précise, et la plus concise à la fois. De cette manière encore, elle est ramenée à sa véritable nature : la vie de l'homme réalisée dans ses actions. Alors les faits ne se montrent plus à l'élève que dans leurs causes; avantage inappréciable pour le former à la réflexion et à la sagesse. Car voyez les inconvéniens de la méthode opposée (celle qui consiste à commencer par la mémoire des faits). L'esprit d'une époque ne peut se découvrir que par la considération des événemens bien et exactement connus dans tous leurs détails : or ces détails sont immenses, et l'étude ainsi faite de la moindre période, entraînerait des années. Cependant les périodes de l'histoire sont innombrables, et les années de l'enfance peu nombreuses et fort préoccupées. Il faudra donc, ou ne voir qu'un demi-siècle dans tous le cours des études, ou consentir à n'enseigner qu'une aride et insignifiante nomenclature de noms, de dates et d'actions, dont il ne restera rien, parce qu'au lieu de se classer dans la mémoire avec les pensées dont ils sont la réalisation matérielle, ces détails ne s'y arrêteront que comme un son fugitif, une note isolée, indépendante.

[1] Rom., ch. 1, v. 20.

Mais rien de semblable si l'on suit la méthode que nous indiquons, la méthode philosophique. Le professeur (car il en a, lui, le tems et la force) recueille dans l'étude approfondie des faits et des détails, ce qu'il y a de vivant et d'agissant, la connaissance intime de l'esprit qui agit et dirige; il range dans leur ordre de développement et de progression les idées dominantes, et nous les montre s'appliquant et se réalisant dans les faits extérieurs. C'est cet exposé de l'état et de la marche philosophique des âges, appuyé de l'énoncé sommaire et succinct des événemens, que nous appelons du nom de *précis historiques*, et que nous donnons à apprendre aux élèves, pour devenir ensuite le thème de leçons plus étendues, où le professeur développera les idées et les faits dont le précis comprendra la nue-exposition. Je n'ai pas besoin d'insister sur la nécessité de faire présider une pensée éminemment catholique à ces développemens. Bossuet nous fait admirablement concevoir toute l'importance de cette méthode, pour tracer à la science historique une voie nette, et l'établir l'auxiliaire de la morale religieuse : lui qui voulut qu'avant tout son élève commençât par le *Discours sur l'histoire universelle*. Ce chef-d'œuvre n'est rien autre chose qu'un magnifique précis d'histoire, où l'influence de la religion se fait sentir dans tout son développement.

Quant à l'exécution matérielle, il faut, dans l'auteur du précis, une connaissance exacte des travaux modernes sur l'histoire, une vue claire, une intelligence forte de l'époque qu'il rédige, un esprit libre de toutes les préventions irréligieuses du dernier siècle : avec cela et de la concision dans l'expression et la pensée, on peut rédiger un précis qui réunira la brièveté et la solidité. Un siècle, souvent contenu dans quelques pages, peut s'imprimer en très-peu de tems dans la mémoire de l'enfant, et y porter, avec la pensée qui le produit, la connaissance du fait dominant, autour duquel viennent se grouper en ordre tous les faits secondaires, qui, rattachés par ce lien commun, ne sauraient plus se désunir et s'oublier. — Une page in-4° de texte peut contenir une époque. Donnons à l'élève une heure pour l'apprendre par cœur, au professeur une heure et demie pour la développer. Moins de trois heures donc, et le jeune disciple connaîtra (avec moins de détails à la vérité, mais avec plus de

profondeur réelle), un cycle historique, qu'un mois ne suffirait pas à étudier à l'aide de l'autre méthode. Puis exigeons de lui des rédactions de ces leçons, ainsi que je l'ai déjà dit, et nous aurons assuré le succès d'un enseignement d'ailleurs plein d'attrait par son importance et son objet.

Sans doute il serait à désirer que ce travail fût exécuté, pour chaque période, par des hommes qui en eussent fait une étude spéciale. On peut cependant, avec du zèle et le secours des travaux historiques entrepris de nos jours, faire encore quelque chose de supérieur (du moins pour la doctrine) à ce que nous possédons. Il s'agit de croire en la bonté de sa cause, et de vouloir en préparer le triomphe. Les efforts qu'on fera dans cette étude porteront infailliblement leurs fruits : mais il devient urgent de s'y appliquer. Le goût public penche de ce côté; craignons, si nous ne nous hâtons, que l'erreur ne lui imprime une direction funeste.

Un mot seulement sur les reproches adressés à la liste des livres d'histoire jetée à la fin du deuxième article.

On aurait voulu qu'en recommandant les discours de Fleury sur l'histoire ecclésiastique, nous ajoutassions quelque correctif pour prémunir contre l'esprit frondeur de l'illustre associé de Fénélon dans l'éducation des petits-fils de Louis XIV. Nous avouons que les préjugés gallicans de l'auteur ont étrangement nui à l'impartialité de l'historien. Mais en indiquant les livres dont la lecture peut être utile aux maîtres ou aux élèves, nous n'avons point dû discuter le mérite ou les défauts de chacun. Nous supposons qu'un maître ne remettra pas de livres entre les mains de l'enfant, sans lui donner des instructions pour cette lecture.

Les leçons d'histoire de M. Guizot ont encouru de vifs reproches. On s'étonne que nous en conseillons la lecture à un instituteur catholique. Autant vaudrait défendre la lecture des livres hérétiques, au théologien chargé de combattre l'hérésie. Toutefois, pourquoi proscrire M. Guizot, tandis qu'aucune réclamation ne s'est élevée contre Gibbon et Hallam (*l'Europe au moyen-âge*), incomparablement plus hostiles? Tous les trois, il est vrai, sont infectés de préventions contre l'Église romaine; mais tous trois aussi offrent des observations et de grandes vues qu'on ne

trouve pas ailleurs. Pourquoi l'instituteur catholique n'en tirerait-il point parti? Un jour ces livres tomberont sous les yeux de nos élèves ; il est de notre devoir de les prémunir contre l'esprit d'erreur qui les a dictés. Autrement ils croiront que nous les avons trompés dans notre enseignement historique, et leur foi courra de grands risques de s'éteindre [1].

J'aime à croire que j'en ai dit assez pour lever tous les scrupules, et démontrer la nécessité des études historiques. Il me reste, en achevant cet article, à témoigner toute ma reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils, et me ménager ainsi l'occasion de suppléer à ce que le défaut d'espace m'avait forcé d'omettre. Puisse mon travail être de quelque utilité à ceux qui sont appelés à annoncer un jour la vérité de l'Évangile devant les sages et les savans du siècle [2] !

S. F.

[1] Nous avons omis de signaler, dans notre liste, l'excellent travail de M. Rio, *Histoire de l'esprit humain dans l'antiquité*. Il se recommande par des vues sages sur la politique et la philosophie, et plus encore par l'histoire des sciences naturelles chez les anciens. Cette dernière partie est d'une grande perfection.

[2] Nous prions les abonnés des *Annales* de ne point séparer, dans la lecture, cette lettre des deux articles qui l'ont précédée.

Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLES.

EUROPE.

De l'état du clergé en Écosse [1]. — La situation du clergé en Écosse, sous le rapport temporel, est meilleure qu'en aucun autre lieu du monde. On peut porter le nombre des bénéfices, y compris les succursales, à un millier environ, dont le revenu peut être estimé d'après le tableau suivant ;

172 bénifices, chacun de	150 liv. sterl.,	25,800 liv. sterl. [2]
200	200	40,000
150	230	34,500
150	250	37,500
150	300	45,000
80	325	28,000
30	350	3,500
28	400	11,200
10	500	5,000
10	600	6,000
20	800	17.000
1000		252,500

Si l'on joint à cette somme le revenu de 950 presbytères, et celui du terrain qui leur est annexé, estimé chacun en moyenne à 40 liv. sterl., c'est encore 28,000 liv. sterl. à ajouter.

Total du revenu de l'Église : 290,500 liv. sterl.

[1] Cet article servira de complément à celui que nous avons publié dans le dernier Numéro, relatif à l'état du clergé en Angleterre, dans le pays de Galles et d'Irlande, et complètera la statistique religieuse de la Grande-Bretagne. On n'oubliera point que cet article est d'un auteur protestant.

[2] La livre sterling vaut 25 fr. 20 c.; et le scheling vaut 1 fr. 16 c.

Cette évaluation, au reste, n'est qu'approximative, parce que les appointemens varient d'une année à l'autre ; mais elle démontre au moins que la moyenne est aussi forte qu'en Angleterre, où elle s'élève, dit-on, à 303 liv. sterlings. Si l'on compare les charges dans l'un et l'autre pays, on trouvera la part du clergé écossais bien meilleure que celle du clergé anglican. Les dépenses pour les études préparatoires sont en outre beaucoup moindres en Écosse. et d'ailleurs les ecclésiastiques presbytériens ne visent point à aller de pair avec les familles du premier rang, pas même du second. Il faut ajouter qu'il est bien plus généreusement pourvu au sort des veuves et des orphelins des ecclésiastiques, lorsque le chef de famille vient à manquer. Il arrive souvent que les honoraires d'un ministre dissident, qui se composent d'une rétribution volontaire que les ouailles s'imposent, s'élèvent, à peu de chose près, aussi haut que les revenus des meilleurs bénéfices.

La population d'Écosse était évaluée en 1821 à 2,093,456 âmes : on peut l'estimer maintenant à 2,600,000, dont 600,000, d'après les calculs ordinaires, doivent être au-dessous de l'âge de dix ans. Quant aux deux millions restans, la table suivante, dressée d'après des listes officielles, présente un état assez juste du nombre d'individus qui appartiennent aux différentes classes de religionnaires avec le nombre des congrégations qui reconnaissent l'autorité de l'Église nationale d'Écosse [1].

	Congrégations.	Nomb. d'âmes.
Églises paroissiales	893	
Succursales	58	
Missionnaires employés dans la Haute-Écosse et les îles, par l'assemblée générale, chargée de diriger l'emploi du don royal annuel de 2,000 liv. sterlings	30	
Missionnaires envoyés dans la Haute-Écosse et les îles, par la société instituée pour la propagation de la connaissance du Christianisme	7	
Chapelles fondées dans la Haute-Écosse, et entretenues aux frais du parlement	31	
Total. . . .	1019	900,000

[1] L'Église nationale d'Écosse étend sa juridiction sur quelques presbytères d'Angleterre, de Hollande et des colonies.

Presbytériens dissidens [1].

	Congrég.	N. d'âmes.
Synodes des presbytériens réformés ou Caméroniens	32	
Dits de la société unie en séparation de l'Église.	300	
Presbytériens réunis sous la dénomination de synode des Sept	32	
Synodes de l'association originelle des bourgeois	45	
Dit de secours (relief-synode)	87	
Congrégation du Rév. Johsorston.	1	
Total.	497	330,000

Sectes diverses et mixtes.

Indépendans et Anabatistes	96	90,000
Béréans et Glossites.	7	
Swedenborgiens d'Édimbourg	1	
Nouvelles sectes sans aucun nom	6	
Société des amis, ou Quakers	1	600
Méthodistes, neuf stations et seulement 2,609 communians	60	
Juifs d'Edimbourg.	1	
Total.	172	100,900

Églises apostoliques.

Catholiques romains, 155 ecclésiastiques	81	100,000
Épiscopaux	100	55,000
Congrégations qui ont adopté la liturgie et les formes épiscopales, mais sans hiérarchie	4	5,000
Total.	185	160,000

Unitaires, Sociniens, Athées et ceux qui ne suivent aucun culte, soit par mauvaise volonté, soit parce qu'ils ne sont à portée d'aucune église, mais qui ont été baptisés et descendent de parens presbytériens	1873	2,000,000

[1] Quelques congrégations caméroniennes de l'Angleterre et de l'Irlande, reconnaissent l'autorité spirituelle de celles d'Écosse.

Le catholicisme prend chaque jour plus d'extension en Écosse, par l'émigration des Irlandais et la conversion des montagnards presbytériens. Quelques-unes des plus belles chapelles du royaume appartiennent à ce culte. Les ecclésiastiques de cette communion ont, au reste, un esprit de douceur et de tolérance qui contraste singulièrement avec celui qu'on reproche au clergé d'Irlande. Les Méthodistes et les Quakers ont fait peu de prosélytes dans cette partie de la Grande-Bretagne. Les congrégations des Méthodistes qui s'y trouvent se composent de la dernière classe du peuple des grandes villes. La congrégation des Quakers d'Édimbourg est la seule qui se soit formée dans toute l'Écosse; mais elle est composée des citoyens les plus riches et les plus considérés de la ville. La secte qui paraît prendre le plus d'extension, après le Catholicisme, est celle des Unitaires. C'est principalement dans les provinces de l'Ouest que le Socianisme rencontre le plus d'adhérens, et, chose remarquable, cette doctrine fait surtout des progrès dans les pays autrefois soumis au Calvinisme le plus rigoureux, c'est-à-dire dans une partie de l'Allemagne, dans la Nouvelle-Angleterre, et, comme nous venons de le dire, dans les provinces de l'ouest de l'Écosse.

(*Chamber's Book, of Scottland*; voir *bibli. univ., février* 1831.)

ITALIE. — *Décret du duc de Modène contre les Juifs.* — Nous avons eu plus d'une fois, dans ces derniers tems, occasion de nous occuper des Juifs. On ne pourra lire sans effroi le décret suivant du duc de Modène, nouveau monument à ajouter à ceux qui, dans tous les siècles, attestent les malheurs d'Israël, depuis que ce peuple a abandonné l'Éternel. Le 23 mars, le décret suivant a été publié à Modène.

« François IV, par la grâce de Dieu, duc de Modène, etc. La conduite que la plus grande partie des Juifs qui habitent dans nos états, ont tenue pendant la durée de la dernière révolution, causée par une conspiration infâme, nous a suffisamment démontré que cette nation, qui n'est que tolérée dans nos états, est tout-à-fait indigne de la protection dont elle a joui depuis tant d'années à l'ombre de nos lois; elle mérite, au contraire, un traitement plus sévère et conforme aux sentimens qu'elle a montrés à cette occasion. Nous ordonnons ce qui suit :

» 1° Toutes les lois relatives aux Juifs, existantes avant 1795, sont remises en vigueur, et toutes les concessions que nous avons faites aux Juifs sont rapportées.

» 2° La communauté (*università*) des Juifs tolérés dans nos états est de nouveau tenue de payer, comme avant 1795, la somme annuelle de 20,000 francs à notre trésor. En outre, il n'est permis à aucun Juif ou Juive de se montrer en dehors du *Ghetto* (quartier des Juifs) autrement

que dans le costume et avec la marque que nous nous réservons de déterminer, pour que tout le monde les puisse reconnaître comme Juifs.

» 3° Pour alléger à nos sujets bien aimés les charges que les pertes essuyées et les frais considérables occasionés par la dernière révolution ont amenés nécessairement, et pour ne les pas surcharger de nouveaux impôts, la communauté des Juifs de cette ville et des deux provinces de Modène et de Reggio sera tenue de payer, à un an de date du présent décret, la somme de 600,000 fr. à notre trésor; savoir : un tiers de suite, et 100,000 francs tous les trois mois. Le tout comme amende pour la conduite qu'ils ont tenue pendant les derniers évéuemens.

» 4° En vertu de la loi rétablie, d'après laquelle les Juifs ne peuvent posséder aucune propriété immeuble située en dehors du Ghetto, toutes leurs possessions qu'ils ont hors de ce quartier serviront de garantie pour le paiement de la somme mentionnée, qui sera complétée, en cas de besoin, par ces propriétés, d'après l'estimation des experts: car telle est notre volonté et notre ordre (*arbitrio e voluntà*).

» 5° La communauté des Juifs répartira librement entre ses membres la cote de cette amende extraordinaire, et nos tribunaux l'aideront, s'il le faut, dans cette affaire.

» 6° Cette contribution, dont toute la communauté des Juifs est frappée en punition de leur conduite pendant leur dernière révolution, n'exclut pas les peines dont les individus qui ont pris part à cette révolution sont personnellement passibles, et leurs biens seront également soumis à la confiscation. Nos ministres, gouverneurs et intendans-généraux sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, car telle est notre volonté souveraine.

» Donné à Modène, le 22 mars 1831. »

FRANÇOIS.

(*Archives protest. du christianisme.* Août 1831.)

AMÉRIQUE.

Les Shakers ou Trembleurs de l'Amérique Septentrionale. — On conçoit que dans le moyen-âge, le désir de sortir du monde où régnait l'injustice et la violence, d'acheter la sûreté personnelle et une sorte de liberté au prix d'un peu de contrainte et de quelques privations [1], ait déterminé

[1] C'est un auteur protestant qui parle. Voilà pourquoi il passe sous silence le véritable motif qui a multiplié les couvens au moyen-âge, l'esprit de foi et la vivacité de l'amour de Dieu.

(*Note du R.*)

beaucoup d'hommes à rechercher la solitude du cloître, et ait multiplié le nombre des couvens; mais les institutions des États-Unis, le caractère des habitans de cette république et le climat du pays, semblent peu faits pour favoriser le développement de l'esprit monastique. Cependant on y a vu sortir du sein même du protestantisme une secte que l'on peut considérer comme un véritable ordre de moines; car l'association des Shakers ou Trembleurs est fondée sur la communauté des biens, sur le célibat et sur la retraite. Beaucoup de voyageurs ont confondu les Shakers avec les Quakers. Ces noms ont à la vérité tous deux la même signification, celle de *trembleurs*; mais elle ne convient réellement qu'aux Shakers, qui ont fait de la danse une partie essentielle du culte qu'ils rendent à la divinité.

Suivant l'opinion générale, la secte des Shakers a été fondée en 1768 par une anglaise, Anna Lee, femme d'un maréchal-ferrant. Ayant été mise en prison pendant quelque tems, comme coupable d'une conduite irrégulière, dès qu'elle fut relâchée, elle résolut de quitter l'Angleterre, et partit en 1774 pour l'Amérique, accompagnée de plusieurs de ses adhérens. Établie dans l'état de New-Kampshire, elle parcourut ensuite plusieurs états de la Nouvelle-Angleterre, en prêchant et en cherchant à propager sa doctrine : elle mourut en 1782.

Les Shakers ayant fait du célibat le dogme fondamental de leur secte, ils ne peuvent se recruter qu'en faisant des prosélytes; aussi y mettent-ils un grand zèle. Mais quoique le gouvernement ne les gêne en aucune manière, il est douteux qu'ils parviennent jamais à se multiplier beaucoup. On évalue leur nombre à environ quinze cents individus répartis en quatre établissemens; savoir : le nouveau Liban et Wiskaguna dans l'état de New-York, Nancok dans celui de Massachusets, et un quatrième dans l'un des états du sud-ouest. Ces divers établissemens ne consistent pas dans un seul grand cloître, mais en plusieurs maisons d'habitations, dont chacune renferme un certain nombre d'hommes et de femmes, qui, sans avoir entre eux aucun lien de parenté ou d'alliance, forment, pour ainsi dire, des familles artificielles. La réunion des deux sexes sous le même toit a fait naître des soupçons injurieux sur la moralité des Shakers; cependant les personnes qui ont eu occasion de les voir de près assurent que leur conduite est irréprochable, et qu'ils sont fidèles à leurs vœux. Mais ce qui frappe les voyageurs qui comparent les Shakers avec les frères Moraves et les Quakers, avec lesquels ils ont des rapports de mœurs et d'institutions, c'est que les Shakers, hommes et femmes, portent sur leurs visages pâles et dans leurs yeux hagards l'empreinte de la tristesse et de la mélancolie, tandis que les Quakers et les frères Moraves, qui n'ont point renoncé au mariage, sont remarquables par l'ex-

pression de sérénité qui règne dans leurs traits, et que leurs femmes ont souvent de la beauté et toujours de la fraîcheur. L'étage supérieur des maisons des Shakers est séparé par un corridor assez large, en deux quartiers : dans l'un se trouvent les chambres à coucher des hommes, dans l'autre celles des femmes, chacune avec deux lits; au rez-de-chaussée, sont la cuisine et le réfectoire communs aux deux sexes. Sans nécessité urgente, jamais un homme n'entre dans le quartier des femmes, ni une femme dans celui des hommes. A l'église et à table, à la promenade comme au travail, les sexes sont toujours en vue l'un de l'autre, et pourtant toujours séparés. Les femmes font la cuisine et travaillent à la confection de leurs vêtemens; les hommes s'occupent des travaux d'agriculture et exercent quelques métiers. Leurs jardins et leurs champs sont cultivés avec soin; leurs maisons, construites avec solidité et élégance, sont d'une extrême propreté : bref, tout chez eux porte l'empreinte d'une industrie active et intelligente. Les femmes sont toutes vêtues de même; leur habit de fête consiste en une robe de soie violette avec une mantelle de drap fin, un fichu de batiste, des gants qui vont jusqu'au coude et un grand bonnet de taffetas blanc : le costume des hommes ressemble à celui des Quakers. Dans leurs églises les hommes sont assis en face des femmes. Après un ou plusieurs discours, entremêlés de passages de la Bible, les jeunes gens des deux sexes se placent sur deux rangs vis-à-vis les uns des autres, et commencent à danser en s'accompagnant d'un chant qui marque la mesure. D'abord leurs mouvemens sont graves et réguliers; peu à peu ils deviennent plus vifs et plus rapides; bientôt ils dégénèrent en contorsions affreuses. Au lieu de chants on n'entend plus que des cris inarticulés, et les danseurs ont l'air d'une troupe d'échappés des Petites-Maisons; enfin ils tombent épuisés de fatigue, et ayant à peine la force de se traîner jusqu'à leurs siéges. Quelquefois cette danse reste dans des bornes raisonnables et conserve un caractère de gravité jusqu'à la fin. Toujours elle fait partie du service du dimanche; les réunions qui ont lieu dans la semaine sont principalement consacrées à l'explication de la Bible.

Les Shakers partagent les opinions des Quakers et des Mennonites relativement au service divin. Ils ont une espèce de confession auriculaire, et leurs biens sont administrés en commun, à-peu-près comme chez les frères Moraves.

La secte des Shakers est dirigée par des anciens qui confessent les simples fidèles, leur imposent des pénitences et leur donnent l'absolution. Ils font intervenir une inspiration surnaturelle dans la plupart de leurs actions. Le *North American Review* raconte à ce sujet l'anecdote suivante. On demandait à un jeune Shaker s'il était le maître de faire tout ce qu'il

lui plaisait? — Sans doute, répondit-il, je puis faire tout ce que l'Esprit m'inspire. — Supposons que dans une belle matinée d'hiver tu eusses envie d'aller patiner sur la glace, que ferais-tu? — Je dirais à l'ancien que l'Esprit m'inspire d'aller patiner sur la glace. — L'ancien te le permettrait-il? — Oui, à moins que l'Esprit ne lui dît de m'en empêcher. — Et si tu persistes à soutenir que tu as une inspiration? — Alors l'ancien me répondrait que mon inspiration est fausse, et que la sienne, qui est la vraie, lui commande de me battre, si je ne me mets tout de suite à mon ouvrage. (*Morgenblatt*, 1830, décemb., N° 287.)

MÉLANGES.

Le protestantisme jugé par un auteur célèbre, protestant lui-même, Goëthe [1], *poète allemand. Conséquences du vice du protestantisme.* — Pour que la religion, telle qu'elle est consacrée par le culte public, pénètre au fond des âmes, il faut que toutes les parties du système religieux soient coordonnées entre elles, qu'elles se prêtent un appui réciproque, et forment un ensemble parfait. Le culte protestant n'a aucun de ces avantages. Le vide, les lacunes, le défaut d'harmonie y sont sensibles. De là, la facilité avec laquelle ceux qui le professent s'isolent les uns des autres. On se plaignait déjà depuis long-tems de la diminution progressive du nombre de ceux qui fréquentaient le temple et la sainte table. Examinons quelle était la cause de ce refroidissement.

Il en est de la vie morale et religieuse, comme de la vie physique et civile. L'homme n'agit pas volontiers impromptu; ce qu'il fait, il doit être amené, et en quelque sorte contraint à le faire par une série d'actes d'où résulte l'habitude. Ce qu'on veut lui faire aimer et pratiquer, il ne faut pas l'y laisser penser seul et à part. Les sacremens sont ce qu'il y a de plus élevé dans la religion. Ce sont les symboles sensibles d'une faveur, d'une grâce extraordinaire de la Divinité. Le culte protestant a trop peu de sacremens; il n'en a proprement qu'un, la communion; car on ne peut compter le baptême, auquel celui qui le reçoit est toujours étranger. On ne le connaît qu'en le voyant administrer. Mais un sacrement tel que la communion ne peut rester isolé. Où est le chrétien capable de jouir pleinement des joies de la Sainte-Table, si l'on a négligé de nourrir en lui le sens symbolique ou sacramentel, s'il n'est pas habitué à voir dans l'union de la religion interne du cœur avec la religion extérieure de l'E-

[1] Né en 1749, Goëthe, a dit Mme de Staël sa contemporaine, est le poète de l'Allemagne, le philosophe, l'homme de lettres vivant, dont l'originalité et l'imagination sont les plus remarquables.

(Mme de Stael, *Corinne ou l'Italie*, note du 1er vol.)

glise, un seul tout, une harmonie parfaite, un sacrement sublime et universel, qui se divise en plusieurs symboles, à chacun desquels il communique sa sainteté?

Le Protestantisme n'a-t-il pas rompu cette harmonie en rejetant comme apocryphes la plupart de ces symboles, et en admettant que le plus petit nombre. L'indifférence à l'égard d'un seul était-il un bon moyen de nous accoutumer à respecter la haute dignité des cultes?

En recevant mon instruction religieuse, j'avais commencé par le zèle et l'application; ma piété était sincère. Mais quand j'eus reconnu que le bon homme (Geller, professeur de morale) qui nous instruisait, nous rabâchait toutes ses leçons comme de vieilles formules auxquelles son cœur et son esprit restait étranger, mon zèle se réfroidit, et j'approchai, pour la première fois, de la sainte table avec tiédeur. Je me rappelai ensuite les menaces prononcées contre les communions indignes; je n'appréhendais de n'avoir, comme tant d'autres, reçu que ma condamnation au lieu de la grâce divine. Tourmenté de ces scrupules désolans, je ne fus pas plutôt arrivé à Leipsick, que, pour m'en affranchir, je résolus de renoncer d'aller au temple. (GOËTHE, *Mémoires*, liv. VII, p. 226.)

Bibliographie.

Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec des explications édifiantes tirées des saints pères, pour régler les mœurs dans toutes sortes de conditions; par M. de Royaumont. In-12 de 18 feuilles, impr. de Chassaignon, à Paris, A Paris, chez Barba.

Lettres spirituelles de M. Ollier, curé de la paroisse et fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, 2 vol. in-12; ensemble de 29 feuilles, plus un portrait. A Paris, chez Gaume.

Pensées sur les plus importantes vérités de la Religion et sur les principaux devoirs du Christianisme, par M. Humbert; nouvelle édition, augmentée de nouveaux chapitres, etc., in-12 de 19 feuilles. A Lyon, chez Périsse frères.

De la Politique et du Commerce des peuples de l'antiquité, par A.-H. L. Heeren, traduit de l'allemand sur la quatrième et dernière édition, enrichie de cartes, de plans et de notes inédites de l'auteur; par W. Suckau. A Paris, chez Didot : prix 7 fr.

Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et Alph. de Cailleux. A Paris, chez Gide fils. Chaque livraison : prix, 15 fr. 50 c.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 15. — 30 Septembre 1831.

Philosophie.

MOUVEMENT DES ESPRITS VERS LE CATHOLICISME.

« .... De nouvelles sectes s'élèvent; les pernicieuses erreurs de Wielef et de Jean Hus, des Béguards et des Albigeois, fermentent dans quelques têtes jeunes et spéculatives; un petit nombre de prêtres rompent les liens de l'unité, et empruntent de leur audace une mission que les évêques leur refusent. Qu'est-ce que cela? Notre première révolution avait la déesse Raison, la théophilantropie, l'église constitutionnelle. Que sont devenus leurs autels et leurs fêtes? Dieu a soufflé sur ce frêle édifice, et à peine en reste-t-il quelque léger vestige. L'avenir ressemblera au passé. Que dis-je? L'avenir, et un avenir peu éloigné, nous montrera le triomphe complet de toutes les saines doctrines, la religion mieux connue, mieux pratiquée que jamais, l'univers entier soumettant sa raison et ses lumières au joug de la foi.

» Cette conviction intime, nous la puisons dans ce qui se passe sous nos yeux. Le monde s'ébranle dans toutes ses parties, et ce n'est pas pour rien. Nous voyons dans toutes ces agitations

les dernières convulsions de l'impiété expirante. Elle n'est plus aujourd'hui dans les hautes classes de la société : ces classes ont payé trop cher l'abandon qu'elles avaient fait des vérités de la foi, pour ne pas s'y rattacher de toutes leurs forces ; l'impiété ne se trouve plus, sauf des exceptions assez rares, que dans ces classes infortunées, dévouées, en naissant, au travail, à l'ignorance et à la misère, qui peuplent, presque seules, les prisons et les bagnes. Voltaire perd tous les jours de son crédit; notre siècle est trop raisonneur et trop triste pour se contenter de la vaine pâture de ses *facéties* irréligieuses ; quelques jeunes gens de province, qui n'ont jamais quitté leurs petites villes, et qui se croient de grands génies quand ils ont lu *Candide* et la *Pucelle:* voilà à peu près ses seuls partisans. Mais la jeunesse studieuse, celle qui fréquente nos grandes écoles, et ici nous ne cherchons point à flatter, est beaucoup moins ennemie de la religion qu'on ne le pense. Parmi elle un immense besoin de croire se manifeste. La philosophie immorale d'Helvétius et du club d'Holbac, celle de Locke, de Destutt-Tracy, n'ont plus de disciples; le matérialisme de Broussais est passé comme système médical, la physiologie prend tous les jours une direction plus morale et plus vraie; le docteur Alibert, et notre infortuné Bérard, enlevé si jeune à la science, ont pulvérisé les sophismes de Cabanis, que personne n'oserait défendre aujourd'hui; le spiritualisme s'établit sur les débris épars de ces dangereux systèmes; l'Allemagne n'a pas gardé pour elle le secret de la philosophie de Kant ; M. Cousin marche sur ses traces : plus méthodique que son maître, enveloppé de moins de nuages, il ira, nous l'espérons, à la foi par la raison, et déjà au milieu d'un nombreux auditoire qui l'a vivement applaudi, il n'a pas craint de proclamer que *toutes les vérités utiles à l'homme étaient renfermées dans le symbole des Chrétiens....*

» La littérature elle-même, et les sciences, participent à ce travail secret de la foi. M. Cuvier rend justice à la chronologie de Moïse ; MM. Champollion, à la vérité de son histoire; les livres chinois, indiens, arméniens, se montrent pleins de traditions primitives et bibliques dans les savantes traductions des Remusat et des Saint Martin. Les recherches historiques faites depuis quelques années dans les chroniques de ce moyen-âge,

tant décrié, diminuent tous les jours les préjugés que l'ignorance et la mauvaise foi avaient, avec tant d'art, accumulés contre la religion, et les *leçons d'histoire* de M. Guizot sont elles-mêmes forcées d'en reconnaître les bienfaits. Le roman n'est pas étranger à cette manière plus juste d'envisager les choses; ceux de Crébillon, de Diderot, ne seraient plus lus aujourd'hui, tandis que nous voyons l'immense succès de ceux de Walter-Scott et autres écrivains de son école, où la religion est presque toujours grande, noble, digne de son fondateur et des hommes auxquels elle est destinée. Le succès est venu révéler aux plus aveugles tout ce qu'il y a dans les cœurs de sympathie pour les saines doctrines, de sentimens chrétiens, de besoin de foi, et d'émotions religieuses. La littérature incrédule, au contraire, est chassée peu-à-peu de toutes les positions qu'elle avait envahies. On ne la trouve plus que dans quelques pièces de théâtre que le bon goût réprouve autant que la morale, dans les couplets de Béranger dont le talent était appelé à de meilleures destinées, dans quelques petits journaux décriés, et dans ces brochures que la propagande révolutionnaire colporte jusque dans nos campagnes; mais on l'y trouve mesquine, pauvre, impuissante et usée; elle ne sait pas inventer la plus petite impiété nouvelle, elle se traîne sur de vieilles objections cent fois pulvérifiées, sur des imputations cent fois démenties, sur le mensonge, la calomnie et l'obscurité. »

(*Mélanges occitaniques.*)

Archéologie égyptienne.

DÉCOUVERTES DE M. CHAMPOLLION DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA BIBLE.

Accord des dynasties égyptiennes de Manéthon avec la chronologie biblique. — Villes égyptiennes citées dans le Pentateuque, *Héliopolis*, *Ramessès*, *Gessen*, *Taphnis*, *No-Amon*. — Réponse aux objections que Moïse n'a pu écrire le Pentateuque dans le désert, que les arts n'étaient pas assez avancés pour la construction du tabernacle tel qu'il est décrit. — Silence de Moïse sur Sésostris. — Pourquoi?

L'importante découverte de M. Champollion jeune, dont nous avons eu occasion d'entretenir les lecteurs des *Annales*, a déjà produit d'intéressans résultats pour la critique sacrée, et nous en promet de bien plus intéressans encore. Nous avons vu que c'était à elle que nous étions redevables de l'explication du fameux zodiaque de Denderah, si souvent opposé depuis trente ans à la chronologie biblique. Nous lui devons encore bien d'autres lumières qui ne pourront que s'accroître quand nous serons au courant de toutes les découvertes faites par M. Champollion dans son dernier voyage en Egypte. En attendant, nous allons indiquer quelques-uns des éclaircissemens qui résultent des travaux précédens de cet illustre archéologue. Pour cela, il nous suffira de présenter l'analyse de l'excellent ouvrage de M. Greppo sur ce sujet, ouvrage que les *Annales* ont déjà mis à contribution.

Ce qu'il importerait le plus pour la philologie sacrée, ce serait d'accorder la chronologie et l'histoire sacrées avec la chronolo-

gie et l'histoire égyptiennes, dans les points de contact qu'elles ont entr'elles. Malheureusement cette concordance est bien difficile. Tous les ouvrages qui traitent de l'histoire d'Egypte, ceux d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon, de Josèphe, etc., se contredisent de la manière la plus frappante; ils contiennent d'ailleurs tant de contes absurdes, de narrations fabuleuses, qu'ils ne peuvent inspirer une grande confiance. Il était à espérer que la découverte de la langue hiéroglyphique et démotique de ce pays, pourrait concilier ces différens auteurs, ou du moins servirait à discerner la vérité de l'erreur. Malheureusement les rois d'Egypte portaient un si grand nombre de noms qu'il est souvent impossible de reconnaître, dans les histoires connues, les rois dont les noms sont inscrits sur les monumens ou sur les papyrus découverts jusqu'ici.

Malgré ces difficultés, M. Champollion est parvenu à établir une sorte de concordance entre les monumens égyptiens et l'ouvrage d'un de ces anciens auteurs, de Manéthon. Cet auteur nous a laissé une liste des dynasties égyptiennes qu'il fait remonter à une époque excessivement reculée. Mais M. Champollion avoue lui-même que la liste du prêtre d'Héliopolis n'est historique que vers la XVIIIe dynastie. Le reste est entièrement fabuleux, ou du moins paraît enveloppé des plus épaisses ténèbres. Encore, dans ce qui paraît le plus certain à M. Champollion, il ne règne pas dans l'esprit de tout le monde la même conviction. Un critique très-éclairé, M. de Bovet, ancien archevêque de Toulouse, a publié récemment, sur les *Dynasties égyptiennes* de Manéthon, un savant ouvrage, dans lequel il s'efforce de démontrer que la chronologie de l'auteur égyptien est loin de mériter toute la confiance que lui accorde M. Champollion. Il examine et discute à fond les documens nouveaux que la découverte de la langue égyptienne a procurés à ce dernier auteur.

La nature de cet article ne nous permet pas d'entrer dans les détails de cette discussion. Nous ajouterons seulement que M. de Bovet n'est pas le seul adversaire de M. Champollion, relativement à la confiance que mérite Manéthon. « Non-seulement » tout est plein d'absurdités, dit M. Cuvier, dans le récit de ce » prêtre, mais ce sont des absurdités propres et impossibles à » concilier avec celles que des prêtres plus anciens avaient ra-

» contées à Solon et à Hérodote [1]. Au reste, en admettant la réalité de cette XVIIIe dynastie de la liste de Manéthon, la seule sur laquelle les anciens chronologistes, ainsi que la table d'Abydos, récemment découverte, commencent à s'accorder un peu, on est obligé d'avouer que c'est la première qui ait laissé sur les monumens des traces de son existence.

On a souvent présenté la suite des dynasties pharaoniques de Manéthon, comme étant en opposition complète avec la chronologie biblique. Mais cette opinion est insoutenable du moment qu'il est bien prouvé que tout ce qui précède la XVIIIe race, doit être regardé comme entièrement fabuleux. C'est ce que démontre parfaitement M. Greppo, en distinguant, dans cette chronique, les tems proprement historiques, et les tems couverts de nuages. Ce que nous connaissons d'historique, dit-il, par rapport à l'Egypte, ne remonte guère au-delà du tems d'Abraham, et finit même à l'époque de ce patriarche. Or, dans les tems qui restent depuis cette époque jusqu'au déluge, on pourrait trouver encore la place d'un grand nombre de dynasties. Le texte hébreu, suivi en cela par la Vulgate, ne donne, il est vrai, à ce second âge du monde qu'une durée de 367 ans, mais le texte samaritain la porte à 1017 ans, et la version grecque des Septante à 1147. On sait qu'aucune de ces chronologies ne peut être considérée comme tenant à la foi, et que l'Eglise a laissé à chacun une entière liberté de choisir entre elles celle qui peut lui paraître préférable. Mais il y a bien des raisons pour préférer, sous les rapports chronologiques, la version des Septante, comme plus ancienne et faite sur un exemplaire du texte, plus correct que ceux que nous possédons, ainsi que peut le faire croire le témoignage d'Eusèbe ; surtout comme plus favorable aux synchronismes historiques avec les annales des anciens peuples, et comme sanctionnée d'ailleurs par l'autorité des premiers Pères de l'Eglise, qui, presque tous, ont fait usage de cette version et de sa chronologie. D'après M. Greppo, en adoptant cette dernière chronologie, on verrait s'évanouir toutes les difficultés que peut présenter le tableau des dynasties égyptiennes que nous a laissé Manéthon ; les deux premières,

[1] Voyez *Annales*, N° 7, tom. II, p. 38, où nous avons cité tout au long le passage de M. Cuvier.

dépourvues de tout appui historique, se rangeraient fort naturellement dans la classe des faits fabuleux, comme les règnes des dieux, des demi-dieux, d'Héphaistos, etc. Mais qu'on pense devoir l'adopter ou non, il n'en est pas moins vrai, dit-il, que la chronologie de Manéthon ne remonte pas au-delà des limites admissibles de la chronologie biblique. C'est tout ce qu'il importe de bien constater, pour répondre aux attaques contre la Religion, qu'on a tirées du catalogue informe du prêtre égyptien.

Après cet article, M. Greppo donne quelques aperçus géographiques fort intéressans, sur certains lieux de l'Egypte, cités par la Bible, qu'on ne pouvait reconnaître jusqu'ici, et que les travaux de M. Champollion lui ont fait retrouver. Il s'occupe d'abord de la ville d'*Héliopolis*, dont il est question dans la Genèse (XLI, 45) à l'occasion du mariage de Joseph avec la fille d'un prêtre de cette ville. Les Septante dans ce passage se servent de la même dénomination Ἡλίου πόλις, *ville du soleil*, nom que lui donnent aussi les écrivains profanes de l'antiquité. Mais ce nom ne pouvait se trouver dans le texte original, puisque ce ne fut que plusieurs siècles après Moïse, sous la domination des rois grecs, successeurs d'Alexandre, que l'Egypte vit les noms primitifs de ses villes changés contre des noms nouveaux, tirés de la langue des conquérans. L'hébreu donne à celle-ci le nom de *On*, — אָן, — qu'elle porte également dans un passage des Septante [1], où elle est comptée au nombre des villes bâties par les enfans d'Israël.

Il était bien naturel de voir dans ce nom, conservé par Moïse, et dont la langue hébraïque ne peut indiquer la signification, celui que porta cette ville dans la langue du pays, et on pouvait présumer avec beaucoup de vraisemblance que le nom de *ville du soleil*, que les Grecs lui donnèrent postérieurement, n'était que la traduction littérale de cette dénomination primitive, substituée avec connaissance de cause, dans une version qui, exécutée en Egypte par des hommes qui avaient tant de moyens de la connaître, semble promettre une grande exactitude dans ces sortes de détails. Cette conjecture pouvait s'appuyer encore sur

[1] *Exode*, I, 11.

un passage de Jérémie où le prophète parle d'une *domus solis*, qu'on regarde généralement comme ayant rapport à la ville d'Héliopolis. Ce qui change ces conjectures en certitude, c'est le nom donné à cette ville par les descendans actuels des anciens Egyptiens. « La ville d'Héliopolis, dit M. Champollion, » cité par M. Greppo, est toujours désignée dans les écrits des » Coptes par le mot *On*. Dans la version copte de l'Ancien-Tes- » tament, Héliopolis est constamment nommée la ville de *On*, » ou bien *On, qui est la ville du soleil*, » et S. Cyrille, dans ses commentaires sur Osée, assure à cet égard que « *On signifie le Soleil* » *parmi les anciens Egyptiens.* »

Ces résultats sont encore confirmés par un autre fait, la découverte du nom égyptien, *Pêtephrê*, que M. Champollion a lu sur le manuscrit funéraire de M. Cailliaud. Quel que soit, en effet, le personnage de l'antique Egypte auquel ce monument a été consacré, il est certain qu'il offre le nom bien connu de l'Egyptien père d'Aseneth, et beau-père du patriarche Joseph. Les Septante et la version copte l'appellent aussi Πετεφρῆ, et l'orthographe dans ces deux traductions est absolument identique à celle du papyrus. La Genèse nous apprend que ce *Pêtephrê*, ou *Putiphare*, comme l'appelle la Vulgate, était prêtre de *On*, *Héliopolis* ou *la ville du soleil*. Or les élémens de ce nom égyptien, analysés grammaticalement, signifient à la lettre *celui qui est*, ou *qui appartient à Phrè* ou *Rè*, le Soleil.

Un article plus intéressant encore, c'est celui que M. Greppo a consacré à la ville de *Ramessès*. On se rappelle que, parmi les travaux auxquels les Hébreux furent assujettis sous le règne de ce Pharaon qui voulut les rendre moins redoutables en les affaiblissant, l'Ecriture compte la construction des villes *Phiton* et *Ramessès*.

Pour la première ville, M. Champollion la retrouve dans le lieu qui porte le nom de *Thoum* dans l'Itinéraire d'Antonin. La ville de Ramessès a une plus grande importance, et sa situation, bien déterminée, peut servir à décider une question à laquelle se rattache un haut intérêt. Les livres saints la mentionnent plusieurs fois [1]. La version grecque du livre de Judith,

[1] *Exode*, XII, 37; *Nomb.* XXXIII, 3.

plus étendue que la version vulgate, nomme aussi cette ville Ραμεσσῆ. Il est impossible de ne pas reconnaître l'antique *Ramessès* des Pharaons dans un petit village qui porte aujourd'hui le nom de *Ramsis*, bien peu différent de la dénomination donnée à ce lieu par l'Ecriture.

Ce village, observé par plusieurs voyageurs [1], conserve encore les ruines d'une ville antique, placée sur les bords d'un canal qui conduisait les eaux du Nil au lac Maréotis. Il est situé à deux lieues et demie nord-ouest du bourg nommé *Eshtimé* par d'Anville dans sa carte de l'Egypte moderne, bourg que les Arabes appellent *Aschlemeh*, et qui fait partie de la Basse-Egypte occidentale, hors du Delta.

Dans son *Egypte sous les Pharaons* [2], M. Champollion a reconnu le *Ramessès* de l'Ecriture sainte dans le *Ramsis* des Arabes. M. Greppo donne l'explication suivante de ce nom. Il a établi, dans un chapitre précédent, que le Pharaon oppresseur des Hébreux qui les obligea à construire les villes mentionnées dans l'Exode, fut ou le second des *Achenchérès*, dont le père est nommé *Ramessès* dans les légendes hiéroglyphiques, ou le roi que les historiens et les monumens font connaître sous le nom de *Ramessès* ou *Ramsès Meiamoun*. Or, ce nom est absolument le même que celui de la ville dont parle l'Ecriture, ainsi que l'a observé M. Champollion. Ce rapport dans les noms indique d'une manière extrêmement probable que le Pharaon fondateur de *Ramessès* aura donné à cette ville ou son nom propre, ou celui de son père, si l'on aime mieux le retrouver dans *Achenchérès Mandouei*. Cet usage s'est constamment observé chez tous les peuples.

M. Greppo cherche ensuite à déterminer dans quel endroit de l'Egypte se trouve le pays que la Genèse appelle *Gessen* [3], que le Pharaon de Joseph assigna à Jacob et à ses enfans. Il pense que ce pays est le même que celui où les Hébreux avaient bâti la ville de *Ramessès*. Il se fonde sur ce que cette ville fut le sé-

[1] Niebuhr, *Voyage en Arabie*, tom. I, p. 78. — Sonnini, *Voyage en Égypte*, tom. II, p. 146 et 147.

[2] Tom. II, p. 248.

[3] *Genèse*, XLVII, 1, 4, 6, 27 et *alibi*.

jour de ce patriarche et de sa famille; sur ce qu'elle est désignée comme la partie la plus fertile d'Egypte, *in optimo terræ loco* [1], ce que l'Ecriture dit également du pays de *Gessen* [2]; enfin sur ce que *Ramessès* est nommée deux fois comme le point de départ des Israélites se dirigeant vers Soccoth pour sortir de l'Egypte [3]; en effet, ajoute-t-il, de quelque manière qu'on explique les stations successives du camp des Israélites, ils durent partir du pays qu'ils habitaient. Telle est aussi l'opinion du savant Jablonski, qui intitule un de ses chapitres : *De terrâ Ramses quæ fuit ipsa Gossen* [4]. Il faut avouer que toutes ces raisons ne laissent rien à désirer en faveur de l'opinion de M. Greppo. Il résulte de là (la ville de *Ramessès* étant bien reconnue pour avoir occupé l'emplacement du village actuel de *Ramsis*), qu'il est possible, au moyen de cette donnée précieuse, de déterminer approximativement la portion de l'Egypte qu'occupèrent Jacob et ses descendans. On sent combien ce fait est important, et à quelles découvertes il pourra conduire les voyageurs qui iront explorer ce lieu dans le but de rechercher les débris qui peuvent rester des anciens Hébreux et des Egyptiens qui ont occupé ces lieux. La science et la religion ne pourraient que gagner à des fouilles bien conduites, pratiquées dans les environs de *Ramsis*, et il serait à désirer qu'un gouvernement, ou mieux peut-être, une société chrétienne, se chargeassent d'accomplir les vœux que fait M. Greppo pour cette entreprise.

Dans des tems bien postérieurs à ceux auxquels nous ont reportés les discussions précédentes, nous voyons les prophètes faire mention d'une ville égyptienne que la Vulgate appelle *Taphnis* [5], et les Septante Δάφναι. On la retrouve encore avec le même nom dans la version grecque de Judith, où elle figure au nombre des villes qui refusèrent de se soumettre au roi d'Assyrie. Jérémie et Baruch y furent emmenés par les Juifs, qui,

[1] *Genèse*, XLVII, 11.

[2] *Idem*, XLVII, 6.

[3] *Exode*, XII, 37; *Nomb.* XXX, 3.

[4] *Opusc.*, tom. II. p. 136.

[5] *Jerem.*, II, 16; XLIII, 7, 8, 9; XLIV, 1, 14; *Ezech.*, XXX, 14, 18.

après le sac de Jérusalem, se réfugièrent en Egypte malgré la défense de ces prophètes [1]. Ce fut là que le premier prédit à la terre des Pharaons les maux que devait lui faire éprouver Nabuchodonosor [2].

M. Greppo pense avec Bochart, que cette ville est la même qu'Hérodote désigne sous le nom de Δαφναι Πηλουσιαι, *Daphnæ Pelusiæ;* qu'Etienne de Byzance, qui la place auprès de Péluse, appelle Δαφνῆ, *Daphne;* que l'itinéraire d'Antonin traduit par *Daphnus* et place à seize milles de Péluse. L'analogie des noms nous rend tout-à-fait frappante l'identité de la ville des Ecritures avec celle des écrivains profanes. M. Champollion a découvert dans les légendes hiéroglyphiques le nom d'une déesse qui a le plus grand rapport avec le nom de la ville de *Taphnis*. Elle est appelée, dans les monumens écrits, *Taphnet* ou *Tafné*, fille de *Phré*, le soleil, et sœur jumelle de *Sôou* ou *Hercule Lunus*. Cet exemple donne lieu de conjecturer que le culte de la déesse *Tafné* dut être particulièrement en honneur dans la ville qui prit son nom.

M. Greppo s'est attaché à vérifier quelle était la ville que Nahum appelle *No-Amon* [3], Jérémie *Amon de No* [4], Ezéchiel seulement *No* [5]. Il rejette d'abord la version de la Vulgate, qui a traduit ce nom par *Alexandrie*, ville qui n'existait pas à l'époque où écrivaient les prophètes que nous venons de citer. Les Septante ont traduit le *No-Amon* de Nahum par μερὶς Αμμων, littéralement la *portion* ou *l'héritage d'Ammon*, et le *No* d'Ezéchiel par le nom bien connu de *Diospolis*, Διοσπολις, qui signifie *ville de Zeus*. Ce nom n'était pas encore bien capable de dissiper tous les doutes, puisqu'il a été donné à trois villes différentes. Thèbes était une de ces villes, M. Champollion a retrouvé dans ses recherches le nom tout phonétique de *demeure d'Amon*, et il a reconnu que c'était un titre donné à la ville de Thèbes, où le Dieu *Ammon* était spécialement honoré. Ce temple magnifique subsiste encore en partie au village de *Karnac*.

[1] *Jerem.*, XLIII, 10-13.
[2] *Ibid.*, XLII, 10-13.
[3] *Nahum*, III, 18.
[4] *Jerem.*, XLVI, 25.
[5] *Ezech.*, XXX, 14-16.

M. Greppo s'occupe ensuite à établir la véritable signification géographique de plusieurs autres lieux de l'Egypte désignés dans la Bible. Nous nous bornerons aux détails que nous avons donnés, pour passer à un chapitre qui entre plus particulièrement encore dans le but des *Annales*. L'auteur y répond aux objections qu'on a faites contre Moïse en prétendant qu'il n'a pu écrire le Pentateuque dans le désert; que les arts n'étaient pas assez avancés à cette époque pour permettre de fabriquer le tabernacle et les autres objets consacrés au culte avec la magnificence qu'indiquent nos livres saints; que le législateur des Juifs aurait dû parler de Sésostris, dont le nom a retenti dans tout l'Orient, etc.

Déjà on avait refuté tous ces reproches; mais les réponses de M. Greppo, tirées des nouvelles découvertes égyptiennes, ont une force bien supérieure.

On a voulu contester au *Pentateuque* sa haute antiquité. On a dit que Moïse ne pouvait en être l'auteur, et on l'a attribué, en torturant un passage assez clair, au souverain pontife Helcias, lequel, selon le vrai sens de la Bible, retrouva dans le temple, sous le règne de Josias, roi de Juda, un exemplaire du *Pentateuque*, ou peut-être seulement du *Deutéronome*, écrit de la main de Moïse, *per manum Moïsi* [1]. Pour appuyer cette prétendue impossibilité, on est allé jusqu'à avancer que Moïse ne savait probablement pas écrire. On a demandé du moins comment il aurait écrit dans le désert, et quelle matière assez portative il pouvait avoir à sa disposition pour tracer un ouvrage de cette étendue. Enfin on n'a point oublié de rappeler que le livre de la loi devait être réduit à une médiocre dimension, pour qu'il pût être déposé dans l'arche d'alliance. Déjà l'on avait répondu sous tous les rapports à cette objection en partie ridicule. On avait reproduit le sens vrai et naturel du récit relatif à Helcias, tel qu'on le trouve dans le texte sacré. Les apologistes avaient indiqué une foule de moyens qui rendaient possible à Moïse d'écrire le Pentateuque, même dans le désert. Tout cela était fort juste, fort raisonnable, et bien suffisant; mais les recherches de M. Champollion, si bien mises à profit par M. Greppo, permettent

[1] *Reg.*, XXII, 8; *Paral.*, XXXIV, 14.

aujourd'hui de faire mieux encore, d'invoquer le témoignage de monumens d'une date certaine, et de répondre par des faits.

Les Nécropolis, ou lieux de sépulture des anciens Egyptiens, fournissent tous les jours, entre autres dépouilles des siècles, de nombreux manuscrits sur papyrus. Les uns, chargés de signes hiéroglyphiques et ornés de peintures qui représentent les divinités de l'*Amenti*, ou enfer égyptien, et des scènes mystiques du passage des âmes, ne sont que des répétitions plus ou moins complètes d'une sorte de rituel funéraire, qui, dans un beau manuscrit du musée de Turin, occupe une longueur de soixante pieds.

D'autres, et ce sont les plus rares et les plus importans pour l'histoire, tracés ordinairement en écriture hiératique, présentent des actes de différens genres de monarques égyptiens, et portent leurs noms et les dâtes des années de leur règne. A cette classe appartient une suite de fragmens de papyrus, qui, longtems délaissés dans le musée de Turin, ont été heureusement reconnus par M. Champollion : suite tellement remarquable par le nombre et la variété des pièces, qu'il a été porté à conjecturer qu'elle formait les archives entières d'un temple ou de tout autre dépôt public [1].

Il y a trouvé une quantité prodigieuse d'actes appartenant pour la plupart à la XVIIIe dynastie, et dont aucun n'est postérieur à la XIXe. Mais le plus remarquable de tous, et bien certainement le plus ancien manuscrit connu jusqu'à ce jour, contient un acte de la cinquième année du règne de Thouthmosis III, cinquième roi de la XVIIIe dynastie. Ce monument répond assez aux assertions des incrédules.

Voilà donc l'écriture connue et pratiquée dès le tems de ce Pharaon, et l'écriture *hiératique*, bien plus facile et plus cursive que la méthode hiéroglyphique. Voilà l'emploi du papyrus, que quelques savans, d'après l'autorité de Varron, ne jugeaient pas antérieur à la fondation d'Alexandrie. Or Thouthmosis III gouvernait l'Egypte au plus tard vers le tems où Joseph y fut amené comme esclave, et par conséquent deux siècles au moins avant celui auquel Moïse écrivit le Pentateuque. Il n'est donc

[1] Voir *Bulletin des sciences historiques*, tom. II, p. 301.

pas vrai, comme Voltaire l'a prétendu, que « du tems de Moïse » on n'écrivait qu'en hiéroglyphes, que l'art de graver ses pen- » sées sur la pierre polie, sur la brique ou sur le bois, était alors » la seule manière d'écrire, et que les Egyptiens et les Chal- » déens n'écrivaient pas autrement. »

Nous pouvons le demander à notre tour, dit M. Greppo : Moïse, instruit dans toute la science des Egyptiens, devait-il ignorer l'art d'écrire ? Dut-il avoir beaucoup de peine à se procurer cette substance mince et légère, d'un usage si général en Egypte, que nous trouvons employée à l'usage des scribes plus de deux siècles avant lui ? Enfin est-il étonnant que l'autographe du législateur des Hébreux, objet de vénération pour tout un peuple, et pendant long-tems conservé soigneusement dans l'arche, ait pu subsister jusqu'au règne de Josias, c'est-à-dire moins de neuf siècles après Moïse, quand les hypogées de Thèbes viennent de nous rendre un papyrus qui ne contenait probablement que quelques transactions entre de simples particuliers, et qui remonte à trois mille cinq cents ans et plus?

L'Exode est entré dans les détails les plus circonstanciés sur les richesses du tabernacle, de l'arche d'alliance, des autels, du chandelier, des vêtemens du grand-prêtre, des vases et de tous les objets consacrés au culte du Dieu d'Israël. Elle nous fait connaître la quantité de peaux et de tissus colorés, de bois rares, d'or, d'argent, de bronze, de pierres précieuses employés à leur confection, et nous fait concevoir une haute idée de l'habileté avec laquelle tous les arts réunis surent les mettre en œuvre pour honorer dignement le vrai Dieu. On ne saurait lire sans admiration tout ce que l'Ecriture nous rapporte à ce sujet [1], et on est forcé d'en conclure que les artistes qui présidèrent à l'exécution de ces ouvrages magnifiques, *Beseléel* et *Ooliab*, dont elle a voulu nous conserver les noms, étaient des hommes profondément versés dans les procédés des arts de luxe.

Les incrédules modernes ont voulu convaincre le texte sacré d'invraisemblance; ils ont nié la possibilité de pareils travaux chez les Israélites dans le désert, et ont cru démontrer leur assertion en avançant, 1° qu'ils étaient trop pauvres pour qu'il

[1] *Exode*, XXV-XXXI.

leur fût possible de fournir à de telles dépenses; 2° qu'ils étaient trop barbares, trop peu avancés dans les arts, pour être en état d'exécuter par eux-mêmes des ouvrages aussi magnifiques et aussi recherchés.

Il était facile de réfuter la première objection. On a prouvé que les enfans d'Israël n'étaient point aussi misérables qu'il a plu à Voltaire de le supposer; que leur industrie et leurs travaux dans le pays où ils séjournèrent si long-tems, n'avaient pu rester infructueux; et qu'ayant emporté avec eux tout ce qu'ils avaient acquis, augmenté encore des dépouilles des Egyptiens, on était fondé à dire avec l'auteur : *Eduxit eos cum argento et auro.*

Quant à la seconde objection, M. Greppo y répond de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit des incrédules les plus prévenus. Pour cela, il se borne aux résultats que nous devons à la lecture des inscriptions hiéroglyphiques, gravées sur les monumens de tous les styles et de tous les âges.

Il avait montré, dans un autre chapitre, que M. Champollion s'était appliqué spécialement à comparer, par rapport à l'histoire de l'art, les monumens de l'Égypte dont l'âge pouvait être déterminé aux moyens des cartouches royaux, qui figurent dans leurs légendes. La première conséquence de cet examen avait été : que les arts de l'Égypte, bien loin d'avoir été redevables de leurs progrès à l'influence de ceux de la Grèce, sous la domination des rois Lagides, avaient atteint, au contraire, leur plus grande perfection dans les siècles d'une antiquité fort reculée. Le savant antiquaire a reconnu de plus, ce qui est beaucoup plus essentiel ici, que l'époque la plus brillante de leur gloire, dans toute la série des siècles pharaoniques, fut incontestablement celle qui vit régner sur l'Égypte la dynastie diospolitaine, qui est la XVIIIe de Manéthon, à laquelle on doit les temples et les palais de *Louqsor*, de *Karnac*, de *Qournah*, de *Médinet-Abou*, le *Memnonium*, les plus beaux obélisques de l'Egypte et de Rome, la plupart des statues colossales que nous connaissons, et une immensité de petits monumens remarquables dans les diverses collections de l'Europe, etc. [1].

[1] *Précis du système hiéroglyphique*, p. 292. — *Lettre sur le musée de Turin*, p. 4.

Or, on a vu que cette dynastie fut contemporaine du séjour en Égypte des enfans d'Israël, qui y vinrent pour le plus tard, sous son sixième roi, après le règne du grand *Thoutmosis-Mœris*. et en sortirent sous *Ramsès* V, le dix-septième et dernier. Ce synchronisme résout la question d'une manière péremptoire.

Moïse élevé par la fille de Pharaon, fut instruit, comme on l'a rapporté tant de fois, dans *toute la science des Égyptiens;* son peuple, si long-tems mêlé avec eux, et employé à leurs travaux, ne put rester étranger à l'avancement de leur civilisation. Dès lors, l'état des arts, chez ce peuple qu'on a gratuitement taxé d'ignorance et de barbarie, n'a plus rien qui puisse étonner. La somptuosité du tabernacle et de ses dépendances, la fonte du veau d'or, tous les ouvrages exécutés par les enfans d'Israël dans le désert, sont parfaitement en rapport avec ce que les monumens nous font connaître de l'habileté des artistes égyptiens à cette époque. Il n'est pas nécessaire de recourir à une inspiration surnaturelle pour expliquer cet esprit de Dieu, dont furent remplis Beseléel, Ooliab et les artistes habiles qui travaillèrent sous leurs ordres. L'Écriture semble l'interpréter elle-même par *la sagesse et l'intelligence pour toutes sortes d'ouvrages* [1], et reconnaître l'heureuse influence des arts de l'Égypte sur le peuple de Dieu, résultat nécessaire de son séjour prolongé dans l'empire des Pharaons.

Les recherches de M. Champollion, si bien mises en œuvre, au profit de la religion, par M. Greppo, servent encore à répondre à une objection des incrédules à nos livres sacrés. Il n'y est nullement question du fameux *Sésostris*, qui a été peut-être le souverain le plus renommé de cette grande contrée. Ce silence a été invoqué contre la Bible; on a voulu y trouver une objection contre son exactitude et même son authenticité. La réponse la plus raisonnable et la plus probable semblait être cette observation, qu'on a souvent occasion de faire dans la lecture des livres saints, que l'histoire des Hébreux, telle qu'ils nous l'ont transmise, étant essentiellement religieuse et nationale, n'avait rien à dire d'un prince qui n'avait fait ni bien ni mal aux enfans d'Israël. Mais comme ce prince devait avoir traversé la Pa-

[1] *Exode*, XXXI, 3, 6.

lestine en allié ou en vainqueur, dans ses expéditions militaires, cette réponse ne pouvait pas paraître satisfaisante à tous les lecteurs. Le seul moyen de résoudre entièrement cette difficulté, c'était de fixer la date de ce fameux conquérant. Plusieurs historiens et critiques avaient fait jusqu'ici de vains efforts pour cela. Les doctes Frères, auxquels nous devons tant de travaux sur l'Egypte, ont été plus heureux.

M. Champollion jeune a reconnu l'identité du célèbre *Sésostris*, que les historiens appellent aussi *Sethos*, *Sethosis*, *Sethron*, et *Ramessès*, avec un prince auquel on pourrait à bon droit, dit-il, donner le nom de *Parietaire*, épithète dont l'antiquité voulut qualifier l'empereur Trajan. Son nom royal *Ramsès* et ses titres et prénoms, qui le distinguent assez des autres *Ramsès* dont il a été question, se lisent plus fréquemment que ceux d'aucun autre Pharaon. On les retrouve sur une foule de constructions de tout genre, dans la Nubie, à Thèbes, à Abydos, sur plusieurs obélisques à Louqsor et à Rome, sur des statues colossales transportées à Turin et à Londres, et sur une infinité de monumens d'espèces variées [1]. Il existe même en Syrie, sur une inscription bilingue en hiéroglyphes et en caractères cunéiformes; et ce monument curieux est un témoin éloquent des expéditions guerrières de ce prince conquérant, sixième de son nom, chef de la XIXe dynastie.

M. Champollion-Figeac, ajoutant ses recherches à celles de son frère, s'est attaché à déterminer les dates de ce Pharaon, et, par un calcul dont M. Greppo expose les bases dans son ouvrage, mais que nous n'avons pas cru devoir reproduire dans cet article, ce savant a reconnu que ce monarque célèbre succéda à son père *Ramsès* V ou *Aménophis*, l'an 1473 avant notre ère, et régna sur l'Egypte jusqu'en l'an 1418.

Cette détermination de l'époque de *Sésostris* fait évanouir toute difficulté, puisque son avènement au trône eut lieu 17 ou 18 ans après la sortie d'Egypte, que M. Greppo, d'accord avec la plupart des chronologistes, a placé sous le règne de son père *Ramsès Aménophis*, vers l'an 1491 avant notre ère.

[1] *Précis du système hiérogl.*, p. 271, 272; 1re *Lettre sur le musée de Turin*, p. 67 et suiv.; 2e *Lettre*, p. 36 et suiv.

On a demandé comment les Hébreux purent éviter le joug du conquérant qui envahit la Palestine, ou se soustraire à tout contact avec lui? Par une raison bien simple : c'est que le peuple de Dieu n'était point encore en possession de la terre promise. Il errait dans les déserts de l'Arabie, et ce pélerinage se prolongea long-tems encore après, puisque sa durée totale fut de quarante années. Or, dans sa marche, le conquérant égyptien dut éviter ces déserts arides, où il eût vu son armée périr faute d'eau et de vivres. Il ne put donc avoir aucun rapport avec les Hébreux, et c'est à tort qu'on a reproché au Pentateuque son silence sur Sésostris.

Voilà les objets principaux traités par M. Greppo dans son ouvrage, sur le système hiéroglyphique de M. Champollion. L'extrait que nous venons d'en donner suffit pour montrer le haut intérêt que mérite ce livre. Espérons que ce savant auteur ne bornera point là ses travaux, et que, suivant pas à pas les nouvelles recherches de notre célèbre antiquaire, il continuera à les faire tourner à la défense et au soutien de la foi. C'est une entreprise digne de son talent, dont il ne saurait faire un plus noble et plus utile usage. A. L.

Histoire.

LONGUE VIE DES PREMIERS HOMMES, CONFIRMÉE PAR LA NATURE ET PAR L'HISTOIRE.

Les incrédules modernes, et particulièrement Voltaire, ont révoqué en doute la longue vie des premiers hommes; cependant elle est attestée par Moïse, et confirmée par les plus anciens écrivains. Flavius Josèphe appelait autrefois les historiens grecs en témoignage de la longue vie des hommes du premier âge.

« Quelque grande, dit-il, que soit la différence qui se trouve entre le peu de durée de la vie des hommes d'aujourd'hui, et la longue durée de celle des autres, dont je viens de parler (Noé, etc.), ce que j'en rapporte ne doit pas passer pour incroyable. Car, outre que nos anciens pères étaient particulièrement chéris de Dieu, comme l'ouvrage qu'il avait formé de ses propres mains, et que les viandes dont ils se nourrissaient étaient plus propres à conserver la vie, Dieu la leur prolongeait, tant à cause de leur vertu que pour leur donner moyen de perfectionner les sciences de la géométrie et de l'astronomie, qu'ils avaient trouvées : ce qu'ils n'auraient pu faire s'ils avaient vécu moins de six cents ans, terme où s'accomplit la grande année. Tous ceux qui ont écrit l'histoire, tant des Grecs que des autres nations, rendent témoignage de ce que je dis. Car Manéthon, qui a écrit l'histoire des Égyptiens, Bérose, qui nous a laissé celle des Chaldéens, Moschus, Hestieus, et Jérôme l'Égyptien, qui ont écrit celle des Phéniciens, disent aussi la même chose; et

Hésiode, Hécatée, Acusilas, Hellanique, Ephore et Nicolaüs, rapportent que ces premiers hommes vivaient jusqu'à mille ans [1]. »

En effet, le poète grec Hésiode, qu'on croit contemporain d'Homère, dit que les premiers hommes vivaient jusqu'à mille ans [2].

Varron, qui était peut-être le plus savant des Romains, avait recherché la raison pour laquelle les premiers hommes étaient supposés avoir vécu mille ans.

Les mythologies des anciens peuples, la longueur que les histoires égyptienne, indienne, persanne et chinoise donnent aux règnes de leurs premiers rois, déposent en faveur de la longue vie des patriarches.

On peut voir dans les *Lettres géologiques* de M. Deluc, les causes physiques que ce savant physicien assigne à la longue vie des premiers hommes, page 329 et suivantes.

« Si l'on nous demande, dit Buffon, pourquoi la vie des premiers hommes était beaucoup plus longue, nous pourrions en donner une raison, en disant que les productions de la terre étaient alors d'une nature différente de ce qu'elles sont aujourd'hui [3].

» La gravité n'agissant que depuis peu sur la surface du globe, les matières terrestres n'avaient pu acquérir la consistance et la solidité qu'elles ont eues depuis. Ainsi les productions de la terre et le corps de l'homme conservaient plus long-tems leur ductilité et leur mollesse ; dès-lors toutes les parties du corps n'arrivaient à leur entier développement qu'après un plus grand nombre d'années. La génération ne pouvait s'opérer par conséquent qu'après l'accroissement pris en entier, c'est-à-dire à cent trente ans, et la durée de la vie humaine était proportionnelle à celle de l'accroissement, comme elle l'est encore aujourd'hui. Effectivement, l'âge de puberté est à la durée de la vie des patriarches

[1] Josèphe. *Antiquités Judaïques*, liv. I, ch. III, à la fin, et réponse à Appion.

[2] *Opera et Dies. Vers.* 108.

[3] On trouve, dans les couches les plus profondes du globe, de nombreux débris de végétaux et d'animaux gigantesques, dont on ne voit plus aujourd'hui les analogues. C'est une preuve, selon nous, que la terre avait alors une chaleur et une énergie qu'elle n'a plus maintenant.

dans le même rapport qu'il est actuellement ; car la durée de la vie humaine est environ sept fois l'âge de puberté : donc, si la puberté arrivait à cent trente ans, la durée totale de la vie devait être de neuf cent dix ans [1]. »

Il est remarquable combien ces calculs de Buffon sont d'accord avec les tables chronologiques de la vie et de la puberté des patriarches : preuve que Moïse ne débitait pas des fables : autrement, il n'eût pas mis entre l'âge de la puberté et celui de la vie humaine, la proportion qu'exige la nature.

M. Deluc fait remarquer que la longueur de la vie des animaux, ainsi que les qualités nutritives des végétaux, dépendent de la température de l'air : or, la révolution du déluge a dû opérer dans l'air de très-grands changemens ; ces changemens ont dû, selon lui, non-seulement abréger la vie, mais éteindre même quelques espèces de plantes et d'animaux [2].

Le célèbre Vallérius, et avant lui Whiston, Burnet, Ray et Sturne, attribuent aussi au changement de l'atmosphère la moindre durée de la vie humaine.

Le tableau suivant prouve que si la vie humaine est considérablement diminuée depuis le déluge, elle peut encore s'étendre fort loin.

Le tableau des décès des individus du sexe masculin professant la religion gréco-russe, morts en Russie, en 1827, publié par le saint synode, présente huit cent dix-huit individus de l'âge de 100 ans, trente-trois au-dessus de 115 ans, vingt-quatre au-dessus de 120 ans, sept au-dessus de 125 ans, et un de 160 ans.

Un écrit périodique anglais, digne de confiance, cite les exemples suivans de longévité observés dans la Grande-Bretagne pendant le siècle dernier ; huit personnes ont atteint l'âge de 130 ans, deux sont parvenues à 131 ans, une à 133, trois à 134, une à 135, quatre à 136, deux à 137, quatre à 138, deux à 139, trois à 140, une à 142, une à 143, une à 144, une à 145, deux à 146, une à 148, une à 150, quatre à 153, une à 157,

[1] *Histoire naturelle*, 1er vol.

[2] Beaucoup de restes fossiles d'animaux et de plantes appartiennent en effet à des espèces inconnues et perdues. Voir Cuvier, *Recherches sur les fossiles*, et Brongniart, sur les *Végétaux fossiles*.

une à 159, une à 160, une à 168, une à 169, une à 175, et une à 180.

Voici la liste de ces macrobites, avec l'indication de l'année de leur mort et de l'âge auquel ils sont parvenus.

	Mort en	Agé de		Mort en	Agé de
David Cameron	1795	130	Thomas Dobson	1766	139
Jean de la Somel	1766	130	Marie Cameron	1785	139
George King	1766	130	William Laland	1752	140
John Taylor	1767	130	Comtesse Desmond		140
William Beattie	1778	130	James Sand	1770	140
John Watson	1778	130	Iwarling (moine)	1773	142
Robert Mac Bride	1780	130	Charles M'Findley	1773	143
William Ellif	1780	130	John Effingham	1757	144
Elisabeth Taylor	1764	131	Evan Williams	1702	145
Peter Garden	1775	131	Thomas Winsloe	1766	146
Elir Merchant	1761	133	J.-C. Drahakemberg	1772	146
Mrs. Keit	1772	134	William Mead	1752	148
Francis Agne	1767	134	Francis Consir	1768	150
John Brookey	1777	134	Thomas Newman	1542	152
Jane Harrison	1744	135	Thomas Parr	1635	152
James Sheile	1759	136	James Bowles	1656	152
Catherine Noon	1768	136	Henri West		152
Margaret Forster	1771	136	Thomas Damme	1648	154
John Morriat	1776	136	Un paysan polonais	1762	157
John Richardson	1772	137	Joseph Surrington	1797	160
John Robertson	1793	137	Williams Edwards	1668	168
William Sharpley	1757	138	Henri Jenkins	1670	169
John M'Donongh	1768	138	Louisa Truxo	1782	175
John Fairbrother	1770	138	Un mulâtre	1797	180
Mrs. Clum	1772	138			

Nous croyons pouvoir donner quelques détails sur plusieurs de ces macrobites, et sur d'autres non compris dans la table.

Madame Keit, morte à 134 ans, avait trois filles, dont la plus jeune avait 109 ans, selon l'historien allemand Jean de Muller.

Le jésuite Dragonetti donnait journellement des leçons dans un collége de Rome, en 1626, à l'âge de 120 ans.

George Wunder, cité par le docteur Ufland, conserva jusqu'à l'âge de 136 ans l'usage de la vue et de l'ouïe.

Polotiman, chirurgien à Vaudemont, en Lorraine, mort en octobre 1825, à l'âge de 140 ans, avait pratiqué la veille de sa mort, avec beaucoup de dextérité l'opération du cancer à une femme âgée.

L'indien Hilario Pari a été vu par le voyageur Alexandre de Humboldt, à l'âge de 143 ans, dans le village de Chiguata, à quatre lieues de la ville d'Arequipa; la femme de ce vieillard avait vécu 117 ans. Jusque l'âge de 130 ans, Pari faisait chaque jour quatre lieues à pied.

En 1760, l'anglais Henri Jenkins meurt à l'âge de 169 ans. Les registres des chancelleries et des tribunaux ont démontré, dit le docteur Ufland, professeur de médecine à l'université d'Iéna, qu'il avait paru en justice, et prêté serment pendant 140 ans.

En 1740, Jean Rowin, né dans le bannat de Temeswar, meurt à l'âge de 172 ans; son plus jeune fils avait 90 ans, et sa femme 164.

Le 5 janvier 1724, Pierre Zorten ou Zortan, paysan de Keveresch, dans le bannat de Temeswar, meurt âgé de 185 ans; le cadet de ses fils avait alors 97 ans. Zortan vivait uniquement de légumes. Le savant chirurgien français, Claude-Nicolas Le Cat, regarde Pierre Zortan comme le doyen de tous les centenaires connus.

Le même Le Cat, rapporte avoir vu à Bruxelles, dans *la Bibliothèque du prince Charles*, les portraits en pied des macrobites Henri Jenkins, Jean Rowins et Pierre Zortan, avec un abrégé de leur histoire.

Le célèbre Haller, cité par le docteur Ufland, qui a publié, en juillet 1796, son *Traité sur l'art de prolonger la vie des hommes*, comptait alors mille exemples de longévité de cent à cent dix ans; soixante de 110 à 120 : vingt-neuf de 120 à 130; quinze de 130 à 140; six de 140 à 150, et un de 169 ans. (*Mémorial de chronologie, d'histoire, d'économie politique, etc*, imprimé chez Verdière, en 1830, 3e partie, page 821 et suiv.)

H. de C.

Astronomie.

CHRONOLOGIE DE LA BIBLE JUSTIFIÉE.

Il est faux que l'astronomie ait été perfectionnée à une époque très-reculée, chez les anciens peuples, et qu'elle prouve, par ces peuples, une antiquité opposée au récit de la Genèse.

Troisième Article [1].

« Mais, dit-on, si les anciens peuples ne nous ont pas laissé d'histoire, leur longue existence en corps de nation n'en est pas moins attestée par les progrès qu'ils avaient faits dans l'astronomie, par des observations dont la date est facile à assigner, et même par des monumens encore subsistans, et qui portent eux-mêmes leur date.

Astronomie des Égyptiens.

Ainsi la longueur de l'année, telle que les Egyptiens sont supposés l'avoir déterminée d'après le lever héliaque de Sirius, se trouve juste pour une période comprise entre l'année 3,000 et l'année 1,000 avant Jésus-Christ, période dans laquelle tombent aussi les traditions de leurs conquêtes et de la grande prospérité de leur empire. Cette justesse prouve à quel point ils avaient porté l'exactitude de leurs observations, et fait sentir qu'ils se livraient depuis long-tems à des travaux semblables.

Pour apprécier ce raisonnement, il est nécessaire que nous entrions ici dans quelques explications.

Le solstice est le moment de l'année où commence la crue

[1] Cet article est le *troisième extrait* du beau *discours de M. Cuvier, sur les révolutions du globe*, page 227. Voyez, pour les *deux premiers*, les Numéros 6 et 7 des *Annales*, tom. I, p. 377 et tom. II, p. 35.

du Nil, et celui que les Égyptiens ont dû observer avec le plus d'attention. S'étant fait dans l'origine, sur de mauvaises observations, une année civile ou sacrée de 365 jours juste, ils voulurent la conserver par des motifs superstitieux, même après qu'ils se furent aperçus qu'elle ne s'accordait pas avec l'année naturelle ou tropique, et ne ramenait pas les saisons aux mêmes jours [1]. Cependant c'était cette année tropique qu'il leur importait de marquer, pour se diriger dans les opérations agricoles. Ils durent chercher dans le ciel un signe apparent de son retour, et ils imaginèrent qu'ils trouveraient ce signe quand le soleil reviendrait à la même position, relativement à quelque étoile remarquable. Ainsi, ils s'appliquèrent, comme presque tous les peuples qui commencent cette recherche, à observer les couchers et les levers héliaques des astres. Nous savons qu'ils choisirent particulièrement le lever héliaque de Sirius, d'abord sans doute à cause de la beauté de l'étoile, et surtout parce que, dans ces anciens tems, ce lever de Sirius, coïncidant à peu près avec le solstice, et annonçant l'inondation, était pour eux le phénomène de ce genre le plus important. Il arriva même de là que Sirius, sous le nom de *Sothis*, joua le plus grand rôle dans toute leur mythologie et dans leurs rites religieux. Supposant donc que le retour héliaque de Sirius et l'année tropique étaient de même durée, et croyant enfin reconnaître que cette durée était de 365 jours et un quart, ils imaginèrent une période, après laquelle l'année tropique et l'ancienne année, l'année sacrée de 365 jours seulement, devaient revenir au même jour; période qui, d'après ces données peu exactes, était nécessairement de 1,461 années sacrées et de 1,460 de ces années perfectionnées auxquelles ils donnèrent le nom d'années de Sirius.

Ils prirent pour point de départ de cette période qu'ils appelèrent *année sothiaque* ou grande année, une année civile, dont le premier jour était, ou avait été aussi, celui d'un lever héliaque de Sirius; et l'on sait par le témoignage positif de Censorin, qu'une de ces grandes années avait pris fin en 138 de Jésus-Christ [2]. Par conséquent, elle avait commencé en 1322 avant

[1] *Geminus*, contemporain de Cicéron, explique au long leurs motifs. Voyez l'édition qu'en donne M. Halma à la suite du *Ptolomée;* p. 43.

[2] Tout ce système est developpé par *Censorin : De die natali*, cap. XVIII et XXI.

Jésus-Christ, et celle qui l'avait précédée, en 2782. En effet, par des calculs de M. Ideler, on reconnaît que Sirius s'est levé héliaquement le 20 juillet de l'année julienne 139, jour qui répondait cette année-là au premier de Thot, ou au premier jour de l'année sacrée égyptienne [1].

Mais, non-seulement la position du soleil, par rapport aux étoiles de l'écliptique, ou l'année sidérale, n'est pas la même que l'année tropique, à cause de la précession des équinoxes ; l'année héliaque d'une étoile, ou la période de son lever héliaque, surtout lorsqu'elle est éloignée de l'écliptique, diffère encore de l'année sidérale, et en diffère diversement selon les latitudes des lieux où on l'observe. Ce qui est assez singulier cependant, et ce que déjà Bainbridge [2] et le père Petau [3] ont fait observer [4], il est arrivé, par un concours remarquable dans les positions, que sous la latitude de la Haute-Egypte, à une certaine époque et pendant un certain nombre de siècles, l'année de Sirius était réellement, à très-peu de chose près, de 365 jours et un quart ; en sorte que le lever héliaque de cette étoile revint en effet au même jour de l'année julienne, au 20 juillet, en 1322 avant et en 138 après Jésus-Christ [5].

De cette coïncidence effective, à cette époque reculée, M. Fourier qui a constaté tous ces rapports par un grand travail et par de nouveaux calculs, conclut que, puisque la longueur de l'année de Sirius était si parfaitement connue des Egyptiens, il fal-

[1] Ideler. *Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens*, traduction de M. Halma, à la suite de son *Canon de Ptolomée*, p. 32 et suivantes.

[2] Bainbridge. *Canicul.*

[3] Petau. *Var. diss.*, lib. v, cap. vi. p. 108.

[4] Voyez aussi la Nauze, sur l'année égyptienne, *Académie des belles-lettres*, tom. xiv, pag. 346 ; et le *Mémoire de M. Fourier*, dans le grand ouvrage sur l'Égypte, *Mém.* t. i, p. 803.

[5] Petau. *Loc. cit.* M. Ideler affirme que cette rencontre du lever héliaque de Sirius eut aussi lieu en 2782 av. Jésus-Christ (*Recherches historiques dans le Ptolomée de M. Halma*; t. iv, p. 37). Mais pour l'année julienne 1598 de Jésus Christ, qui est aussi la dernière d'une grande année, le père Petau et M. Ideler diffèrent beaucoup entre eux. Celui-ci met le lever héliaque de Sirius au 22 juillet ; le premier le place au 19 ou au 20 d'août.

lait qu'ils l'eussent déterminée sur des observations faites pendant long-tems et avec beaucoup d'exactitude, observations qui remontaient au moins à 2,500 ans avant notre ère, et qui n'auraient pu se faire ni beaucoup avant ni beaucoup après cet intervalle de tems [1].

Certainement ce résultat serait très-frappant, si c'était directement et par des observations faites sur Sirius lui-même qu'ils eussent fixé la longueur de l'année de Sirius; mais des astronomes expérimentés affirment qu'il est impossible que le lever héliaque d'une étoile ait pu servir de base à des observations exactes sur un pareil sujet, surtout dans un climat où *le tour de l'horizon est toujours tellement chargé de vapeurs, que dans les belles nuits on ne voit jamais d'étoiles à quelques degrés au-dessus de l'horizon, dans les seconde et troisième grandeurs, et que le soleil-même, à son lever et à son coucher, se trouve entièrement déformé* [2]. Ils soutiennent que si la longueur de l'année n'eût pas été reconnue autrement, on aurait pu s'y tromper d'un et de deux jours [3]. Ils ne doutent donc pas que cette durée de 365 jours un quart ne soit celle de l'année tropique, mal déterminée par l'observation de l'ombre ou par celle du point où le soleil se levait chaque jour, et identifiée par ignorance avec l'année héliaque de Sirius; en sorte que ce serait un pur hasard qui aurait fixé avec tant de justesse la durée de celle-ci par l'époque dont il est question [4].

Peut-être jugera-t-on aussi que des hommes capables d'observations si exactes, et qui les auraient continuées pendant si long-tems, n'auraient pas donné à Sirius assez d'importance pour lui vouer un culte; car ils auraient vu que les rapports de son lever avec l'année tropique et avec la crue du Nil,

[1] Voyez, dans le grand ouvrage sur l'Égypte, *Antiquités, Mémoires*, tom. I, p. 803, l'ingénieux *Mémoire* de M. Fourier, intitulé : *Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Egypte.*

[2] Ce sont les expressions de feu Nouet, astronome de l'expédition d'Egypte. Voyez Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* : t. III.

[3] Delambre. *Abrégé d'astronomie*, p. 217; et dans sa note sur les Paranatellons, *Histoire de l'astronomie du moyen-âge*, pag. lij.

[4] Delambre. Rapport sur le mémoire de M. de Paravey sur la sphère, dans le tom. VIII des *Nouvelles Annales des Voyages.*

n'étaient que temporaires, et n'avaient lieu qu'à une latitude déterminée. En effet, selon les calculs de M. Ideler, en 2782 avant Jésus-Christ, Sirius se montra dans la Haute-Egypte le deuxième jour après le solstice; en 1322 le treizième; et en 139 de Jésus-Christ, le vingt-sixième [1]. Aujourd'hui il ne se lève héliaquement que plus d'un mois après le solstice. Les Egyptiens se seraient donc attachés de préférence à trouver l'époque qui ramènerait la coïncidence du commencement de leur année sacrée avec celui de la véritable année tropique; et alors ils auraient reconnu que leur grande période devait être de 1,508 années sacrées, et non pas de 1461 [2]. On ne trouve certainement aucune trace de cette période de 1,508 ans dans l'antiquité.

En général, peut-on se défendre de l'idée que, si les Egyptiens avaient eu de si longues suites d'observations, et d'observations exactes, leur disciple Eudoxe, qui étudia treize ans parmi eux, aurait porté en Grèce une astronomie plus parfaite, des cartes du ciel moins grossières, plus cohérentes dans leurs diverses parties [3]?

Comment la précession n'aurait-elle été connue aux Grecs que par les ouvrages d'Hipparque, si elle eût été consignée dans les registres des Egyptiens, et écrite en caractères si manifestes aux plafonds de leurs temples?

Comment enfin Ptolomée, qui écrivait en Egypte, n'aurait-il pas daigné se servir d'aucune des observations des Egyptiens [4]?

Il y a plus, c'est qu'Hérodote, qui a tant vécu avec eux, ne parle nullement de ces six heures qu'ils ajoutaient à l'année sacrée, ni de cette grande période *sothiaque* qui en résultait. Il dit au contraire positivement que, les Egyptiens faisant leur année de 365 jours, les saisons reviennent au même point; en

[1] Ideler. *Loc. cit.*; p. 38.

[2] Voyez Laplace, *Système du monde*, troisième édition, p. 17; et *Annuaire de* 1818.

[3] Voyez sur la grossièreté des déterminations de la sphère d'Eudoxe, M. Delambre dans le premier tome de son *Histoire de l'astronomie ancienne*, pag. 120 et suiv.

[4] Voyez le discours préliminaire de l'*Histoire de l'astronomie du moyen-âge*, par M. Delambre, p. viij et suiv.

sorte que de son tems on ne paraît pas encore s'être douté de la nécessité de ce quart de jour [1]. Thalès, qui avait visité les prêtres d'Egypte moins d'un siècle avant Hérodote, ne fit aussi connaître à ses compatriotes qu'une année de 365 jours seulement [2]; et si l'on réfléchit que les colonies sorties de l'Egypte 14 ou 15 cents ans avant Jésus-Christ, les Juifs, les Athéniens, en ont toutes apporté l'*année lunaire*, on jugera peut-être que l'année de 365 jours elle-même n'existait pas encore en Egypte dans ces siècles reculés.

Je n'ignore pas que Macrobe [3] attribue aux Egyptiens une année solaire de 365 jours un quart; mais cet auteur récent comparativement et venu long-tems après l'établissement de l'année fixe d'Alexandrie, a pu confondre les époques. Diodore [4] et Strabon [5] ne donnent une telle année qu'aux Thébains. Ils ne disent pas qu'elle fut d'un usage général, et eux-mêmes ne sont venus que long-tems après Hérodote.

Ainsi l'*année sothiaque*, la *grande année*, a dû être une invention assez récente, puisqu'elle résulte de la comparaison de l'année civile avec cette prétendue année héliaque de Sirius, et c'est pourquoi il n'en est parlé que dans des ouvrages du second et du troisième siècle après Jésus-Christ [6], et que le Syncelle seul, dans le neuvième, semble citer Manéthon comme en ayant fait mention.

Astronomie des Chaldéens.

On prend, malgré qu'on en ait, les mêmes idées de la science astronomique des Chaldéens. Qu'un peuple qui habitait de vastes plaines sous un ciel toujours pur ait été porté à observer le cours des astres, même dès l'époque où il était encore nomade, et où les astres seuls pouvaient diriger ses courses pendant la nuit, c'est ce qu'il est naturel de penser; mais depuis

[1] Euterpe, ch. IV.

[2] Diog. Laert., lib. I, *in Thalet.*

[3] *Saturnal*, lib. I, cap. XV.

[4] *Bibl.*, lib, I, pag. 46.

[5] *Geog.*, p. 102.

[6] Voyez, sur la nouveauté probable de cette période, l'excellente dissertation de M. Biot, dans ses *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne*, p. 148 et suiv.

quand étaient-ils astronomes, et jusqu'où ont-ils poussé l'astronomie? Voilà la question.

On veut que Callisthènes ait envoyé à Aristote des observations faites par eux, et qui remontaient à 2200 ans avant Jésus-Christ. Mais ce fait n'est rapporté que par Simplicius [1], à ce qu'il dit d'après Porphyre, et 600 ans après Aristote. Aristote lui-même n'en a rien dit; aucun véritable astronome n'en a parlé. Ptolomée rapporte et emploie dix observations d'éclipses véritablement faites par les Chaldéens; mais elles ne remontent qu'à Nabonassar (721 ans avant J.-C.); elles sont grossières, le tems n'y est exprimé qu'en heures et en demi-heures, et l'ombre qu'en demi ou en quarts de diamètres. Cependant comme elles avaient des dates certaines, les Chaldéens devaient avoir quelque connaissance de la vraie longueur de l'année, et quelque moyen de mesurer le tems. Ils paraissent avoir connu la période de 18 ans, qui ramène les éclipses de lune dans le même ordre, et que la simple inspection de leurs registres devait promptement leur donner, mais il est constant qu'ils ne savaient ni expliquer ni prédire les éclipses de soleil.

C'est pour n'avoir pas entendu un passage de Josèphe, que Cassini et, d'après lui Bailly, ont prétendu y trouver une période luni-solaire de 600 ans, qui aurait été connue des premiers patriarches [2].

Ainsi tout porte à croire que cette grande réputation des Chaldéens leur a été faite, à des époques récentes, par les indignes successeurs qui, sous le même nom, vendaient dans tout l'empire Romain des horoscopes et des prédictions, et qui, pour se procurer plus de crédit, attribuaient à leurs grossiers ancêtres l'honneur des découvertes des Grecs.

Astronomie des Indiens.

Quant aux Indiens, chacun sait que Bailly croyant que l'époque qui sert de point de départ à quelques-unes de leurs

[1] Voyez M. Delambre, *Hist. de l'astronomie*, t. 1, p. 212. Voyez aussi son *Analyse de Géminus*, *ibid.* p. 211. Comparez-la avec les Mémoires de M. Ideler, sur l'astronomie des Chaldéens, dans le quatrième tome du *Ptolomée* de M. Halma, p. 166.

[2] Voyez Bailly, *Hist. de l'astronomie ancienne*; et M. Delambre, dans son ouvrage sur le même sujet, tom. 1, p. 3.

tables astronomiques avait été effectivement observée, a voulu en tirer une preuve de la haute antiquité de la science parmi ce peuple, ou du moins chez les nations qui lui auraient légué ses connaissances ; mais tout ce système si péniblement conçu tombe de lui-même aujourd'hui qu'il est prouvé que cette époque a été adoptée après coup sur des calculs faits en rétrogradant et dont le résultat était faux [1].

M. Bentley a reconnu que les tables de *Tirvalour* sur lesquelles portait surtout l'assertion de Bailly, ont dû être calculées vers 1281 de Jésus-Christ (il y a 540 ans), et que le *Surya-Siddhanta*, que les brames regardent comme leur plus ancien traité scientifique d'astronomie, et qu'ils prétendent révélé depuis plus de *vingt-millions* d'années, ne peut avoir été composé qu'il y a environ 760 ans [2].

Des solstices, des équinoxes indiqués dans les *Pouranas*, et calculés d'après les positions que semblaient leur attribuer les signes du zodiaque indien, tels qu'on croyait les connaître, avaient paru d'une antiquité énorme. Une étude plus exacte de ces signes ou *nacchatrons* a montré récemment à M. de Paravey qu'il ne s'agit que de solstices de 1200 ans avant Jésus-Christ. Cet auteur avoue en même tems que le lieu de ces solstices est si grossièrement fixé qu'on ne peut répondre de cette détermination, à *deux* ou *trois siècles près*. Ce sont les mêmes que ceux d'Eudoxe, que ceux de Tcheou-kong [3].

Il est bien avéré que les Indiens n'observent pas et qu'ils ne possèdent aucun des instrumens nécessaires pour cela. M. Delambre reconnaît à la vérité, avec Bailly et Le Gentil, qu'ils ont des procédés de calcul, qui, sans prouver l'ancienneté de leur astronomie, en montrent au moins l'originalité [4]; et, toutefois,

[1] Voyez Laplace, *Exposé du système du monde*, p. 330; et le *Mémoire de M. Davis*, sur les calculs astronomiques des Indiens. *Mém. de Calcutta*, tom. II, p. 225 de l'édition in-8°.

[2] Voyez les *Mémoires de M. Bentley*, sur l'antiquité du Surya-Syddhanta, *Mém. de Calcutta*, tom. IV, p. 540; et sur les systèmes astronomiques des Indiens, *ibid.*, tom. VIII, p. 195 de l'édition in-8°.

[3] *Mémoires* encore manuscrits, de M. Paravey, *sur la sphère de la Haute-Asie*.

[4] Voyez le traité approfondi sur l'*astronomie des Indiens*, dans l'*histoire de l'astronomie ancienne* de M. Delambre, t. I, p. 400 à 556.

on ne peut étendre cette conclusion à leur sphère; car, indépendamment de leurs 27 *nacchatrons* ou *maisons lunaires*, qui ressemblent beaucoup à celles des Arabes, ils ont au zodiaque les mêmes douze constellations que les Egyptiens, les Chaldéens et les Grecs [1]; et si l'on s'en rapportait aux assertions de M. Wilford, leurs constellations extra-zodiacales seraient aussi les mêmes que celles des Grecs, et porteraient des noms qui ne sont que de légères altérations de leurs noms grecs [2].

Astronomie des Chinois.

C'est à Yao que l'on attribue l'introduction de l'astronomie à la Chine : il envoya, dit le Chouking, des astronomes vers les quatre points cardinaux de son empire pour examiner quelles étoiles présidaient aux quatre saisons, et pour régler ce qu'il y avait à faire dans chaque tems de l'année [3], comme s'il eût fallu se disperser pour une semblable opération. Environ 200 ans plus tard, le Chouking parle d'une éclipse de soleil, mais avec des circonstances ridicules, comme dans toutes les fables de cette espèce; car on fait marcher un général et toute l'armée chinoise contre deux astronomes parce qu'ils ne l'avaient pas bien prédite [4]; et l'on sait que plus de 2000 après, les astro-

[1] Voyez le *Mémoire* de sir Will. Johnes sur l'antiquité du zodiaque indien, *Mémoires de Calcutta*, tom. II, p. 289 de l'édition in-8°; et dans la traduction française, tom. II, p. 332.

[2] Voici les propres paroles de M. Wilford, dans son Mémoire sur les témoignages des anciens livres indous touchant l'Égypte et le Nil, *Mém. de Calcutta*, tom. III, pag. 433 de l'édition in-8°. « Ayant demandé à mon » Pandit, qui est un savant astronome, de me désigner dans le ciel la » constellation d'*Antarmada*, il me dirigea aussitôt sur *Andromède*, que » j'avais eu soin de ne pas lui montrer comme un astérisme qui me serait » connu. Il m'apporta ensuite un livre très-rare et très-curieux, en sans- » krit, où se trouvait un chapitre particulier sur les *Upanacshatras* ou » constellations extra-zodiacales, avec des dessins, de Capéya, de Câsyapè » assise, tenant une fleur de lotus à la main, d'*Antarmada* enchaînée avec » le poisson près d'elle, et de *Pârasica* tenant la tête d'un monstre qu'il » avait tué, dégouttant de sang et avec des serpens pour cheveux. »

Qui ne reconnaîtrait là Persée, Céphée et Cassiopée? Mais n'oublions pas que ce Pandit de M. Wilford est devenu bien suspect.

[3] Chouking, pag. 6 et 7.

[4] *Idem*, pag. 66 et suiv.

nomes chinois n'avaient aucun moyen de prédire exactement les éclipses de soleil. En 1629 de notre ère, lors de leur dispute avec les jésuites, ils ne savaient pas même calculer les ombres.

Les véritables éclipses rapportées par Confucius dans sa Chronique du royaume de Lou, ne commencent que 1,400 ans après celle-là, 776 ans avant Jésus-Christ, et à peine un *demi-siècle* plus haut que celles des Chaldéens rapportées par Ptolomée; tant il est vrai que les nations échappées en même tems à la destruction, sont aussi arrivées vers le même tems, quand les circonstances ont été semblables, à un même degré de civilisation. Or, on croirait, d'après l'identité de nom des astronomes chinois sous différens règnes (ils paraissent, d'après le Chouking, s'être tous appelés *Hi* et *Ho*), qu'à cette époque reculée, leur profession était héréditaire en Chine comme dans l'Inde, en Égypte et à Babylone.

La seule observation chinoise plus ancienne, qui ne porte pas en elle-même la preuve de sa fausseté, serait celle de l'ombre, faite par Tcheou-Kong vers 1,100 avant Jésus-Christ; encore est-elle au moins assez grossière [1].

Ainsi nos lecteurs peuvent juger que les inductions tirées d'une haute perfection de l'astronomie des anciens peuples ne sont pas plus concluantes en faveur de l'excessive antiquité de ces peuples que les témoignages qu'ils se sont rendus à eux-mêmes.

Mais quand cette astronomie aurait été plus parfaite, que prouverait-elle? A-t-on calculé les progrès que devait faire une science dans le sein de nations qui n'en avaient en quelque sorte point d'autres; chez qui la sérénité du ciel, les besoins de la vie pastorale ou agricole, et la superstition, faisaient des astres l'objet de la contemplation générale; où des colléges d'hommes les plus respectés étaient chargés de tenir registre des phénomènes intéressans, et d'en transmettre la mémoire; où l'hérédité de la profession faisait que les enfans étaient, dès le ber-

[1] Voyez, dans *la connaissance* des Tems de 1809, p. 382, et dans l'*histoire de l'astronomie ancienne* de M. Delambre, tom. 1, p. 391, l'extrait d'un *mémoire du P. Gaubil*, sur les observations des Chinois.

ceau, nourris dans les connaissances acquises par leurs pères? Que parmi les nombreux individus dont l'astronomie était la seule occupation, il se soit trouvé un ou deux esprits géométriques, et tout ce que ces peuples ont su a pu se découvrir en quelques siècles [1].

Songeons que, depuis les Chaldéens, la véritable astronomie n'a eu que deux âges, celui de l'école d'Alexandrie, qui a *duré* 400 ans, et le nôtre, qui n'a pas été aussi long. A peine l'âge des Arabes a-t-il ajouté quelque chose. Les autres siècles ont été nuls pour elle. Il ne s'est pas écoulé 300 ans entre Copernic et l'auteur de la *Mécanique céleste*, et l'on veut que les Indiens aient eu besoin de milliers d'années pour arriver à leurs informes théories [2]? »

M. Cuvier examine ensuite les monumens astronomiques mêmes élevés par les différens peuples. Voir ce que nous avons cité dans le n° 16 ci-après, dans ce même volume, p. 282.

[1] Le traducteur anglais de ce discours cite à ce sujet l'exemple du célèbre James Ferguson, qui était berger dans son enfance, et qui, en gardant les troupeaux pendant la nuit, eut de lui-même l'idée de se faire une carte céleste, et la dessina peut-être mieux qu'aucun astronome chaldéen. On raconte quelque chose d'assez semblable de Jámerey Duval.

[2] *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, par M. le baron G. Cuvier, p. 227 à 249.

Histoire naturelle.

ORIGINE ASIATIQUE

D'UN PEUPLE DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Les questions qui tiennent à l'origine de la population de l'Amérique, ont de tout tems offert beaucoup d'intérêt, et, dans ce moment même, où tant de passions s'y agitent, elles en offrent encore davantage, s'il est possible. Nous croyons donc faire une chose agréable aux lecteurs éclairés des *Annales*, en leur donnant cet extrait d'une lettre [1] qui a été adressée à la société Asiatique par M. de Paravey, et qui était relative aux rapports découverts par M. de Siébold entre les Japonais et les Muyscas du plateau de Bogota (dans la partie nord de l'Amérique du sud, vers Maracaibo et Rio de la Hacha), rapports contestés à tort par le savant orientaliste M. Klaproth, et qui, déjà soupçonnés par M. de Humboldt, viennent d'être entièrement confirmés par les recherches de M. de Paravey.

M. de Humboldt, dit M. de Paravey, avait déjà, avec sa sagacité ordinaire, observé que les peuples à demi-civilisés, trouvés en 1537, par le conquérant Quésada, sur le riche et haut plateau de Bogota, devaient avoir les rapports les plus intimes avec les peuples du Japon.

Comme ces derniers, ils étaient vêtus de toiles de coton, ar-

[1] Cette lettre a été publiée en 1829 par la *Quotidienne*.

buste qu'ils cultivaient; comme eux, ils étaient réunis en communes, et récoltaient de riches moissons de céréales; comme eux, ils étaient soumis à deux souverains à la fois, l'un pontife suprême et rappelant le *Daïri* du Japon, l'autre roi séculier analogue au *Djagoun*, ou roi actuel du Japon; comme les Japonais encore, ces peuples de la Nouvelle-Grenade employaient dans leur calendrier hiéroglyphique, et d'une composition assez compliquée, des cycles, ou séries de jours et de nombres, combinés deux à deux, et notamment ils avaient la période de soixante ans, qui seule suffirait pour dénoter une origine asiatique; enfin, dans la langue *chib-cha*, parlée par ces peuples de Bogota, manquait le son de la lettre L, comme il manque aussi dans la langue du Japon.

Tels avaient été les premiers rapports découverts par M. de Humboldt, et exposés dans son bel ouvrage des *Vues des Cordillières*; et à ces premiers aperçus, M. de Paravey, dans son ouvrage publié en 1826 sur l'*Origine unique des chiffres et des lettres de tous les peuples*, avait ajouté de nouveaux rapprochemens non moins frappans. Comparant le cycle de jours des Muyscas avec celui des Japonais, M. de Paravey avait trouvé des deux côtés les mêmes significations (évidemment astronomiques) pour les mêmes nombres. Ainsi, au Japon, comme à la Nouvelle-Grenade chez les Muyscas, le cinquième jour était exprimé par l'idée fort complexe, ou l'hiéroglyphe, de la conjonction du soleil et de la lune. Le quatrième jour offrait, des deux côtés, des idées de *portes*, qui sont précisément la signification du *daleth* des Hébreux, sans cesse employé pour le nombre *quatre*, dont il a même eu la figure; le second jour offrait des idées d'enclos et d'entourage, comme les présente aussi le *beth* des Hébreux, et le symbole du deuxième caractère du cycle au Japon; enfin le nombre *un*, à la Nouvelle-Grenade comme au Japon, offrait également des idées d'*eau* et de *têtard*, de *grenouille*, ou de *fils*, *enfant*, qui, chez les anciens Egyptiens, nous dit Horapollon, se rendait également par une *grenouille naissante*.

Sans pousser plus loin la comparaison de ces nombres du même rang, faite chez des peuples séparés par des distances aussi immenses, il devenait donc évident que ce cycle des

Muyscas, exposé dans M. de Humboldt, d'après un savant Mémoire de M. le chanoine Duquesne, de Santa-Fé de Bogota (long-tems curé parmi ces peuplades à demi-civilisées), et retrouvé par ce docte ecclésiastique sur un calendrier en pierre, dont M. de Humboldt donne le dessin, avait été importé en Amérique, du Japon même ou de la Chine : et sans doute, comme le soupçonnait M. de Humboldt, par le nord-est de l'Asie, où l'on trouve des vents qui conduisent facilement en Amérique, tandis que toutes les tribus de l'Amérique espagnole avouent être venues du nord à une époque assez reculée, en suivant les chaînes élevées des Andes ou des Cordillières, qui se prolongent comme on le sait, dans toute la longueur du nouveau continent.

M. de Paravey, dès 1826, compara les noms mêmes *Ata*, *Bosa*, *Mica*..., *Hisca*, *Cuhupqa*, des nombres *un*, *deux*, *trois*, *cinq* et *sept* du cycle des Muyscas, aux sons A, B, C, E, et Z ou G, qui répondent aux mêmes nombres 1, 2, 3, 5, 7, dans l'alphabet phénicien ou hébreu, et il trouvait en outre, comme on vient de l'exposer, les mêmes sens hiéroglyphiques pour plusieurs d'entre eux; mais il ne pensa point alors à comparer ces mêmes nombres des Muyscas aux noms du cycle des dix jours des Japonais; et c'est ce que M. de Siéboldt, savant qui marche sur les traces de M. de Humboldt, vient de faire au Japon même et à Nangasacky, où il se trouve.

Envoyé dans ces lieux par M. le baron Van der Capellen, lorsqu'il était gouverneur de Batavia, M. de Siéboldt, outre les envois précieux de graines, faits au Jardin-du-Roi, à Paris, a adressé à la société asiatique de France, où M. de Paravey avait eu l'honneur de présenter M. le baron Van der Capellen, un savant Mémoire sur la langue et l'histoire des Japonais, mémoire où il discute leur origine, et qu'on doit désirer vivement de voir traduit en français et imprimé; car l'histoire de l'homme est le grand problème qui en ce jour se discute dans toutes les parties du monde les plus éclairées, et à tout instant de nouvelles découvertes viennent confirmer les traditions mosaïques; mais, absorbés par une politique sans résultat, nos publicistes en France font à peine attention à ces résultats si nouveaux et si importans.

M. de Siéboldt remarquant donc que les noms des jours japonais se terminaient, sauf le premier, tous en *ka*, ainsi que cela a lieu pour *sept* des nombres muyscas sur *dix;* remarquant en outre que *fito*, qui signifie *un* en japonais, est très-voisin de *ata*, nombre *un* en muyscas, que *foutsca* ou *boutsca*, *deux* en japonais, est évidemment *bosca* ou *bousca*, qui vaut *deux* chez les Muyscas; que des deux côtés *mica* signifie également *trois*, et que *itsca* et *hisca* pour *cinq* étaient encore avec évidence le même mot, tandis que *aca*, *neuf* en muyscas, est la simple abréviation de *conoca*, c'est-à-dire, *neuf jours* en japonais; il en conclut, et avec lui tous les bons esprits l'auraient fait également, que ces deux peuples avaient une même origine.

C'est cependant ce qu'a voulu contester M. Klaproth, en analysant, au nom d'une commission, le Mémoire si important de M. de Siéboldt; et pour retorquer la force des preuves que présente cette simple analogie de nombres, M. Klaproth présentait une liste de vingt-trois mots, très-différens des mots japonais qu'il y comparait.

Mais M. Klaproth qui, souvent sur quelques mots seulement pareils entre deux langues, avait identifié des peuples que nul autre rapport n'assimilait entre eux, a eu ici bien du malheur dans le choix de ses mots japonais; car M. de Paravey a retrouvé dans le japonais même plus de vingt des mots cités par M. Klaproth, entr'autres des mots fort compliqués et de quatre syllabes, tels que *fomagota*, nom d'un mauvais génie, d'une comète, d'un astre brûlant, qui en muyscas signifie masse fondue et bouillonnante, tandis qu'en japonais, *fi macouts* exprimerait la même idée.

On pourrait ici citer tous ces mots muyscas retrouvés dans le japonais même par M. de Paravey; mais nous renvoyons au Mémoire qu'il publiera sur ce sujet, aussi-bien que sur les monumens si curieux récemment découverts dans le Guatimala et dans la riche et antique ville de Palenqué, si long-tems ignorée, et qu'on pourrait appeler la Thèbes de l'Amérique : monumens que le savant M. Warden, consul des États-Unis, a le premier fait connaître en France et à la Société de géographie de Paris.

Il nous suffira d'ajouter ici que le nom même de la langue

des Muyscas, langue qui se nomme le *chibc'a* ou la langue des hommes Chib ou Sib, *cha* en muyscas, signifiant homme; ce qui est le *sa* des Japonais, signifiant également homme, que ce nom, disons-nous, est le même que celui de la langue japonaise, qui au Japon, encore actuellement, s'appelle aussi le *sewa* ou *siwa*, d'où facilement a pu venir le nom *chib* de la langue chibcha. Or M. de Humboldt, visitant le plateau de Bogota, non loin de la belle cascade de Tequendama qu'il y décrit, trouva, outre une colline encore nommée actuellement Chipa, un ancien village indien, aussi appelé Suba, nom fort voisin de Sewa, Siba; et près de ce village, il vit encore des traces d'une antique et florissante agriculture.

Ce nom seul conduirait donc encore au Japon, pays de la langue sewa; et peut-être même pourrait-on y voir quelques traces des Sabéens, puisque les Muyscas, aussi-bien que les Japonais et les anciens Sabéens ou Phéniciens, adoraient le soleil et la lune, et sans doute aussi les autres astres, et leur sacrifiaient même des victimes humaines, usage si commun chez les Phéniciens.

Les traditions historiques des Muyscas conduisent encore également soit au Japon, soit en Asie; car leur premier pontife, le mystérieux Bochica, dont le nom, *Suè*, est celui du soleil, et qui, par une coupure dans les rochers, dessèche, après une funeste inondation, le plateau de Bogota, rappelle le roi Yao, roi aussi célèbre au Japon qu'à la Chine, sous lequel un déluge funeste arrive comme sous Bochica; dont le nom s'applique aussi à celui du soleil levant, et qui par une coupure dans les montagnes, dessèche également son empire, comme le fait Bochica, produisant alors cette belle cascade que nous a si élégamment décrite M. de Humboldt.

Et quand Bochica fait élire pour premier roi du pays desséché, le sage et illustre Huncahua, on voit encore ici la tradition japonaise, qui rapporte que le roi Yao s'adjoignit et eut pour successeur le prince Chun, non moins célèbre par ses vertus que le premier *zaque* ou roi de Bogota, Huncahua : les noms même ayant ici encore presque la même prononciation, *chun* ou *hun*. S'il est donc maintenant quelque chose de prouvé en philologie, c'est l'origine purement japonaise des peuplades

les plus civilisées de la Nouvelle-Grenade et du plateau de Bogota ; et tous les voyageurs en effet qui ont pénétré, soit dans le Mexique, soit au Brésil, soit à Bogota, ont été frappés des analogies de traits et de figure qui existent entre la race plus ou moins cuivrée d'Amérique, et la race jaunâtre du Mongol et des peuples du nord-est de l'Asie; le défaut de barbe, les cheveux noirs et épais, étant des caractères également communs à ces peuples qui se touchent encore par le nord ou par le détroit de Behring [1].

Mais nous nous sommes, il semble, suffisamment étendus ici sur ces rapports, qui existent même dans les écritures des deux peuples ; car les figures des nombres muyscas, donnés par M. de Humboldt, ne sont autre chose que du japonais cursif. Tirons-en seulement cette conclusion, à-la-fois philosophique et chrétienne : l'Amérique, aussi-bien que l'Afrique et que notre Europe elle-même, si long-tems couverte de sombres forêts, a reçu sa population, comme ses langues, son écriture, son culte, ses traditions, ses sciences, de l'antique Asie, où la Genèse nous montre les premiers hommes échappant au dernier cataclysme qui a ravagé la terre et détruit l'antique Atlantide. Bientôt cette harmonie complète des traditions de tous les peuples, et leur accord admirable avec les dernières observations des géologues, se montreront avec une force irrésistible à tous les esprits droits et dépouillés de préjugés. Loin d'étouffer les études et les recherches de toute espèce, on doit donc plutôt les encourager ; car ceux qui, au milieu du choc de tant d'intérêts divers, ont le loisir d'observer la marche générale des découvertes, les voient toutes converger, nous le répétons, vers un même et important résultat, celui qui établit de plus en plus l'unité de l'espèce humaine et la vérité des graves et antiques traditions consignées dans les livres sacrés de Moïse, et retrouvées, sous une forme à peine défigurée, chez tous les peuples, même ceux que l'isolement et les besoins physiques les plus pressans ont rendus à demi-stupides.

[1] M. Daimar, colonel anglais, gentilhomme fort distingué, qui a servi au Mexique et en Russie, atteste avoir été souvent frappé de la ressemblance de certains peuples de la Russie et des troupes de race Mongole avec les naturels Mexicains.

On peut se rappeler ici toutes les traces de la Genèse reconnues par M. de Humboldt chez les diverses peuplades de l'Amérique. Le savant voyageur a paru, il est vrai, ne considérer ces souvenirs si frappans que comme une espèce de mythologie; mais les travaux qui s'effectuent en ce moment, soit sur l'antique Egypte, soit sur la Haute-Asie, vont venir très-prochainement, nous l'affirmons de nouveau, expliquer et réunir toutes ces traditions éparses; et nous ne sommes pas loin des tems où il n'y aura plus que les personnes illétrées qui se vanteront encore de leur incrédulité [1].

[1] Nous avons fait connaître la plupart des analogies citées par M. de Humboldt entre l'histoire des Américains et les récits de la Bible, dans les N°s 18 et 19, tome III, p. 407, et tome IV, p. 19, des *Annales*.
(*Note de la deuxième édition.*)

Histoire moderne.

ÉTAT ACTUEL DES JUIFS.

Deuxième Article [1].

Si nous nous sommes jusqu'ici exclusivement occupés des Juifs d'Allemagne et de Pologne, c'est qu'ils exercent, relativement à la religion et aux intérêts politiques de la nation, une influence dominante sur tous ceux qui sont répandus dans le reste de l'Europe.

On peut évaluer à trente ou quarante mille le nombre de ceux qui habitent la France. Ils affluent surtout à Metz, sur les rives du Rhin, à Marseille et à Bordeaux. On les disait deux fois plus nombreux sous l'empire de Bonaparte; mais c'est que dans le dénombrement contenu dans le rapport du Sanhedrin qu'il avait fait assembler, les Juifs de ses provinces d'Allemagne et d'Italie y étaient sûrement compris. En France, comme en Hollande, ils sont libres de toute entrave civile. Les Juifs d'origine allemande ou portugaise sont très-nombreux dans cette dernière contrée. Il paraît que l'arrivée de ceux-ci date de la séparation des provinces unies d'avec l'Espagne. Ils ont une superbe synagogue à Amsterdam. L'hérésie a, dit-on, fait plus de progrès parmi eux que chez les Juifs d'origine allemande. Les Juifs sont en très-petit nombre en Italie, sauf à Gênes et à

[1] Voir pour le 1er *article*, le Numéro 14 des *Annales*, ci-dessus, p. 106.

Rome, où l'on dit qu'ils sont au nombre de quatre mille environ. En parlant des différentes sectes hébraïques, nous avons passé sous silence ceux à qui la terreur de l'inquisition avait fait prendre le masque du christianisme. Il occupèrent autrefois en Portugal et en Espagne des postes élevés, et ils y avaient acquis de grandes richesses. Il est curieux d'observer comme dans un autre pays, les mêmes motifs ont provoqué une dissimulation semblable. A Saloniqne, où les Hébreux, au nombre de vingt-cinq mille, ont trente synagogues, et professent ouvertement leur religion, on a découvert dernièrement que le corps entier de ceux qui avaient extérieurement embrassé le mahométisme, était resté secrètement fidèle à la foi judaïque.

Les Juifs très-nombreux de Barbarie forment une race superbe; mais on dit que ceux de Mésopotamie l'emportent encore pour la beauté sur tous les autres. Ces derniers ont pour chef un Arabe qui se fait appeler Job. Il possède de nombreux troupeaux de bétail, de chameaux, d'ânes et de moutons. Son amour de la justice, et la manière dont il exerce l'hospitalité, lui ont acquis une renommée semblable à celle du patriarche du même nom dont il prétend descendre. Les quarante mille Juifs de Constantinople, de même que ceux des autres parties de la Turquie d'Europe, parlent l'espagnol, et descendent, à ce qui paraît, des Israélites que la persécution chassa autrefois de l'Espagne. La société biblique fait maintenant imprimer à Corfou une édition du Nouveau-Testament, qui leur est destinée.

L'histoire des Hébreux est interrompue pour nous, dès l'époque de la destruction de Jérusalem, pendant une longue suite de siècles. Le premier corps savant de cette nation qui attira l'attention de l'Europe, fut celui d'Espagne. Ce peuple accomplit à la lettre cette prophétie : *qu'il serait répandu sur toute la surface de la terre.* On sait que, depuis un tems immémorial, il y a des Juifs en Chine, où les étrangers sont abhorrés, ainsi que dans l'Abyssinie, où l'on éprouve tant de difficultés à pénétrer, mais plus encore peut-être à en sortir. L'histoire de la colonie qui, à une époque inconnue, s'établit dans cette dernière contrée, nous semble mériter tant d'intérêt, que nous regrettons de ne pouvoir nous en occuper d'une manière plus étendue. Ils sont aussi très-nombreux dans la Barbarie, où l'on en trouve de couleur

blanche et de couleur noire, ainsi que sur la côte de Malabar. Une chose à remarquer, c'est que toutes les familles juives découvertes jusqu'ici, prétendent être sorties originairement du royaume de Judée.

Quant à ceux d'Europe, et aux mesures que les gouvernemens doivent prendre à leur égard, deux partis seulement semblent s'offrir. L'un de les chasser du milieu de nous, chose à laquelle un homme d'état dans son bon sens ne pourra jamais songer; l'autre, de travailler à les éclairer, afin de les identifier autant que possible avec les différens corps politiques, et de confondre leurs intérêts avec ceux des chrétiens; enfin leur donner une éducation qui les rende propres à remplir tous les devoirs civils qui leur seront imposés.

Mais si nous venons à réfléchir sur les moyens à employer pour amener ces résultats, et apporter ainsi un remède au malaise que leur situation actuelle fait éprouver aux nations chrétiennes avec lesquelles ils se trouvent mélangés, nous sommes effrayés de la masse d'obstacles qui se présentent. Si la position forcée de ce peuple naît de sa croyance religieuse, et du refus qu'il fait d'adopter la nôtre, alors toutes les règles d'une saine politique nous commandent de travailler à lui inculquer par la persuasion les doctrines de l'Evangile. Quant aux concessions civiles qu'un tel plan suppose, elles ne sauraient être accordées sans de mûres réflexions. Des tentatives trop brusques, quoique faites en vue de son bien, pourraient avoir un effet dangereux pour lui comme pour nous. La raison et la charité s'accordent à nous commander de réformer dans nos codes tout ce qui peut blesser les sentimens ou nuire aux intérêts de ces étrangers fixés au milieu de nous, car nous ne pourrions sans injustice et sans imprudence continuer à les maintenir dans un état qui les isole du reste de la population. Mais d'un autre côté, si nous leur accordons tous les droits des citoyens, tandis qu'ils adhèrent encore au judaïsme, nous nous lions par un contrat solennel envers des gens à qui leur croyance défend de s'engager à leur tour; et nous leur fournissons des armes qu'ils pourraient tourner un jour contre leurs protecteurs.

Quoique la conversion des Juifs nous semble très-désirable dans l'intérêt des gouvernemens, nous sommes loin de con-

seiller à ceux-ci une intervention directe, qui irait à fin contraire en excitant la défiance; mais nous ne doutons pas qu'en employant seulement les avis et les encouragemens, on ne les trouvât favorablement disposés à entrer dans des vues dont ils ne pourraient méconnaître l'intention; et si une sage politique nous conseille cette conduite, la religion nous en fait encore un devoir. Mais la disposition malveillante envers ce peuple, qu'une longue habitude a invétérée parmi les chrétiens, se manifeste dans le peu d'encouragement qu'obtiennent les efforts de ceux qui travaillent à sa conversion.

Les mêmes gens qui contribuent avec largesse pour le soutien des missions destinées à porter l'Evangile à des nations idolâtres, refusent d'aider à la régénération des Juifs, qui vivent au milieu de nous, et à qui nous devons de réparer la longue oppression que nous avons fait peser sur eux. Cette dégradation morale, qui semblerait devoir appeler tout notre zèle, est précisément le motif qu'on allègue pour se dispenser d'aucun effort en faveur de cette race malheureuse. S'ils demeurent fidèles à la foi de leurs pères, on les accuse d'obstination, de perversité; et s'ils y renoncent, on les traite comme des renégats, on les méprise pour la cupide fausseté qu'on suppose avoir dicté ce changement. D'autres, s'appuyant de ce que dit saint Paul : *Que si une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement, ce n'est que jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée dans l'Eglise* [1], pensent que tout effort dans ce sens n'obtiendrait aucun succès jusqu'à ce que la prophétie soit accomplie. Mais, sans entrer dans la discussion du sens de ces paroles *plénitude des Gentils*, nous ferons remarquer que l'apôtre dit *une partie d'Israël* seulement; et si nous nous abstenons d'aider à la conversion des Juifs jusqu'à ce que l'événement ait lieu, nous décidons ainsi que cet aveuglement, au lieu d'être partiel, sera général, et nous refusons notre participation à cette belle dispensation qui doit éloigner toute amertume entre les Juifs et les Gentils, et compléter la réciprocité des bienfaits, en rendant à ceux qui sont tombés dans l'aveuglement, l'Evangile, que nous avons reçu de leurs pères. . . . . .

[1] *Épître aux Rom.*, ch. XI.

C'est à Halle, siége d'une université dans la Saxe prussienne, que se forma, en 1728, la première association en vue d'amener les Juifs à la foi chrétienne. L'institution Callenberg se soutenait par des contributions volontaires recueillies en Allemagne; elle périt, faute de fonds, vers le commencement de la révolution française.

Parmi les ouvrages qu'elle fit publier, on remarque les Voyages du missionnaire Schultze en Europe, en Asie et en Afrique. Elle fit imprimer des fragmens du Nouveau Testament, dont on a encore retrouvé dernièrement plusieurs exemplaires chez des Juifs de Pologne et d'Alep, ce qui prouve que ses travaux n'ont pas été infructueux. Il n'y a pas long-tems qu'un exemplaire d'une édition de l'Evangile de saint Luc, publié aussi par cette société, fut trouvé chez un juif de Bombay, qui l'échangea contre une Bible, refusant tout autre mode de paiement. Il est maintenant en Angleterre : les longs voyages qu'il doit avoir faits entre les mains des Juifs seulement, et le prix auquel on le cède, disent assez le cas qu'on en faisait.

La seconde association qui s'est formée dans le même but est celle de la société de Londres, instituée en 1809 pour la *propagation de l'Evangile parmi les Juifs.*

Ses fondateurs ne paraissent pas avoir eu connaissance de celle de *Callenberg*. Pendant plusieurs années, elle se composa uniquement d'ecclésiastiques anglicans. Ses revenus proviennent de contributions volontaires, et ils s'élevaient l'année dernière à quatorze ou quinze cents livres sterling. Elle a fait réimprimer en hébreu le Nouveau Testament, et envoie des missionnaires dans les pays étrangers, surtout en Pologne, où ils jouissent de la protection du gouvernement. D'autres sociétés ont ensuite été créées sur ce modèle en Angleterre, en Irlande et sur le continent. La société de Berlin s'est formée sous la protection du roi; un de ses aides-de-camp en est le président, et l'on compte parmi ses membres des personnes de la plus haute considération. Ses missionnaires, obtiennent, dit-on, beaucoup de succès, soit en Prusse, soit en Pologne.

Quant à celle de Saint-Pétersbourg, elle a été instituée en vue d'assurer une protection aux Juifs déjà convertis.

Si l'on veut se former une idée des résultats que ces sociétés

pourront obtenir, il faut se rappeler que, vingt ans plus tôt, les Chrétiens comme les Juifs étaient peu préparés à des projets de ce genre; mais que dès-lors les chefs des plus grands états ont donné des témoignages de l'intérêt qu'ils y prennent. Grand nombre de Chrétiens font preuve, envers les Juifs, d'une bienveillance dont la manifestation doit produire une impression favorable sur un peuple que la violence de sa haine ne caractérise pas plus que la force de ses liens d'affection. Cependant on ne doit pas dissimuler les nombreuses difficultés qu'on aura à surmonter dans cette entreprise. Les traditions sur lesquelles les Hébreux s'appuyèrent autrefois pour rejeter l'Evangile, se sont multipliées dès-lors au centuple. Une des causes principales de la répugnance qu'ils montrent à embrasser la foi chrétienne, c'est qu'elle est la religion de leurs persécuteurs. Les Juifs firent mourir Jésus-Christ parce qu'il appelait les Gentils à la connaissance de la loi; et, comme ils ont été ensuite opprimés par ceux-ci, pendant une longue suite de siècles, à cause de leur obstination à repousser l'Evangile, ils voient dans son auteur la source primitive de tous leurs maux, et ils lui ont voué une haine dont le Talmud et ses commentaires font foi [1].

Leurs législateurs et chefs spirituels, les rabbins, ont, en outre, un motif temporel pour s'opposer aux progrès du Christianisme parmi les gens de leur nation; en sorte qu'ils tourmentent de mille manières ceux qui montrent quelqu'inclination à l'adopter. Ils les maudissent, et leur adressent toutes les imprécations que leur mémoire exercée peut leur fournir, ou que leur imagination orientale sait inventer. On dit cependant qu'ils ont beaucoup perdu de leur influence, par la diminution de leurs richesses. Néanmoins, dans notre situation sociale, si différente de la leur, nous ne saurions comprendre la force du lien qui unit les Juifs entr'eux pour la sûreté de leurs intérêts les plus chers, non plus que l'énergie de leur sentiment national et la puissance de leurs affections domestiques. Ils sont tels que l'un

[1] Les enfans des Juifs célèbrent encore la chute et la mort de Haman, leur persécuteur. Le jour de cet anniversaire, ils frappent violemment la terre avec des marteaux de bois, en signe des coups qu'ils auraient voulu lui porter. On a dernièrement défendu l'exercice de cette coutume dans le grand-duché de Baden. On voit combien leur haine est durable.

d'entre eux ne saurait, sans de violens efforts, séparer ses intérêts religieux de ceux de sa nation. Ils nous méprisent comme des êtres souillés par l'usage des viandes défendues, étrangers à Dieu, et que sa colère doit anéantir un jour. On sait d'ailleurs que les Juifs rabbiniques s'attendent à la destruction prochaine de toutes les nations chrétiennes de l'Europe, surtout à celle des catholiques romains, comme accomplissant les prophéties relatives à Edom et à Babylonne.

Le refus que font une partie des Chrétiens de croire à leur réhabilitation en Palestine les exaspère au dernier degré; ils nous accusent de partialité, d'injustice, et d'une grossière ignorance dans notre manière d'interpréter les prophéties de l'Ancien Testament qui y sont relatives.

Un autre obstacle encore, c'est la dépravation et la misère des classes inférieures, qui les engagent à feindre leur conversion pour obtenir des avantages temporels. Mais, comme les sociétés nouvelles se font une règle de ne jamais accorder des secours pécuniaires aux néophytes, ce danger est moins à craindre pour l'avenir.

Si nous avons cru devoir exposer les obstacles qui s'opposent à la diffusion de l'Évangile parmi les Juifs, afin de prévenir des espérances trop ardentes, nous devons dire aussi, pour empêcher le découragement que cette connaissance pourrait faire naître, que le goût de l'instruction, plus généralement répandu de nos jours parmi les Juifs, est très-favorable aux vues des sociétés créées en leur faveur. Les violentes commotions politiques qui ont récemment ébranlé l'Europe, et plus tard la révolution grecque, ont excité à un degré extraordinaire l'attention de ce peuple, qui vit de son espérance dans l'avenir. Elles lui ont appris à employer ses moyens intellectuels d'une manière toute nouvelle, en même tems que l'intérêt que l'on commençait à prendre à sa propre destinée éveillait en lui des sentimens analogues. L'ardente activité de l'esprit humain de nos jours, l'accroissement des connaissances, les mesures que les gouvernemens ont prises pour faciliter de plus en plus son instruction, ont donné à son énergie une impulsion toute nouvelle. Il paraît que maintenant, dans les discussions avec les missionnaires, les Juifs opposent moins d'argumens captieux que

Schlutze et ses contemporains n'en eurent à combattre, et qu'ils se montrent plus accessibles aux preuves de sentiment.

Les missionnaires de la Pologne ont souvent trouvé chez les Juifs qu'ils visitaient pour la première fois, des fragmens des évangiles, qui leur avaient été transmis par des gens de leur nation; tandis que M. Wolff retrouvait à Ispahan et à Cachan des exemplaires du Nouveau-Testament en langue hébraïque, qu'il avait donnés à des Israélites d'Alep et de Jérusalem, et dont on recommandait la lecture aux Juifs de la Perse dans des notes écrites à la marge. Il paraît aussi qu'une partie des exemplaires donnés aux Juifs d'Ispahan ont été envoyés par eux à leurs frères de Bokhara, de Balk et d'Afghanistan. Les chefs d'un de leurs colléges de Mosul, près de l'endroit où l'on suppose qu'était l'ancienne Ninive, montrèrent à ce missionnaire un Nouveau-Testament arabe, écrit en caractères hébraïques, dont la traduction lui parut très-fidèle. Le rabbin qui l'avait traduit était mort, mais ses fils vivaient encore. Ils ne voulurent s'en séparer à aucun prix, parce que leur père y avait écrit l'injonction à tous les membres de sa famille et à leurs descendans, d'en faire la lecture.

Les efforts des missionnaires d'Allemagne n'ont pas été infructueux, et, quoiqu'il y ait eu quelques exemples de fraude et d'apostasie, on a de fortes raisons de croire que la plupart des prosélytes sont de bonne foi. Dans l'année 1825 on en a baptisé une centaine à Berlin seulement. Il y a maintenant, dans la prison de l'arsenal de Constantinople, deux juifs convertis, à qui les geôliers turcs, gagnés par les rabbins, font endurer des tourmens dont la seule pensée fait frémir. Un ecclésiastique anglais, témoin de leurs souffrances, dit que la mort serait douce en comparaison; et cependant elles n'ont pu ébranler leur résolution de demeurer fidèles à leur nouvelle croyance.

Mais à la vérité, quel que soit le nombre des conversions particulières, nous ne saurions leur accorder beaucoup d'importance, aussi long-tems que la position sociale de la nation demeure la même. L'objet qu'on doit avoir en vue pour le moment n'est point la poursuite de ces conversions individuelles, mais bien d'affaiblir les préjugés sans nombre qui offusquent encore l'esprit de ce peuple, d'adoucir ses mœurs, et de préparer les

voies à l'adoption générale du christianisme, au moyen des extraits du Nouveau-Testament répandus avec abondance, et de fréquentes explications orales. Les Juifs ont maintenant des notions assez justes sur les doctrines de l'Evangile pour renoncer aux sentimens hostiles qu'ils entretenaient autrefois. La manière toute bienveillante dont elles leur sont présentées, les a presque généralement convaincus de la droiture de ceux qui les leur prêchent. Leur empressement à rechercher les missionnaires, le libre accès qu'ils leur ouvrent parmi eux, sont des preuves incontestables que leur sentiment et leurs opinions à cet égard sont modifiés. Ils admettent maintenant la possibilité que les Juifs convertis soient de bons chrétiens, et, chose remarquable, ils leur permettent de leur prêcher l'Evangile, et prêtent beaucoup d'attention à leurs discours. C'est ainsi que les Juifs d'Ispahan se conduisaient avec M. Wolff, et leur bienveillance alla même jusqu'à l'aider de leur bourse, lorsque ses ressources furent épuisées.

Nous en avons dit assez maintenant pour faire comprendre que le rabbinisme, attaqué tout à-la-fois par les Juifs éclairés et par les gouvernemens chrétiens, pourra bien résister encore long-tems, car il a de profondes racines, mais que, plus tôt ou plus tard, sa chute est certaine. Les Juifs eux-mêmes sont conduits à croire par les prophéties, qu'une nouvelle et importante dispensation de la Providence en leur faveur est au moment de se manifester.

Mais alors se présente cette grave question : quelle sera la forme du culte qui remplacera le rabbinisme ?—Comme les raisonnemens théologiques par lesquels l'auteur y répond ne sont pas de notre ressort, nous terminerons ici notre extrait. »

Il ne faut pas oublier que l'auteur de cet extrait, que nous citons d'après la *Bibliothèque universelle de Genève*, tome XXXIX, est protestant. Nous n'hésitons pas, nous, à dire que le culte catholique seul est appelé à remplacer d'une manière stable le rabbinisme et même le protestantisme.

Géologie.

TRAVAUX DE DELUC [1].

Preuves géologiques de la mission divine de Moïse.

Premier Article.

Jean André Deluc, né à Genève en 1727, est mort en Angleterre au château de Windsor en 1817, âgé de 91 ans. Il était membre de la société royale de Londres, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris et professeur de géologie à l'Université de Gottingue. Il a enrichi la géologie et la météorologie de plusieurs découvertes intéressantes; il a construit un hygromètre, substitué le mercure à l'esprit-de-vin dans le thermomètre de Réaumur, et il a beaucoup contribué à rendre fa-

[1] Beaucoup de systèmes différens ont été émis jusqu'à ce jour sur la théorie de la terre. La plupart d'entr'eux peuvent s'accorder avec nos livres saints. Comme la nature de ce recueil ne permet point d'entrer dans des détails purement scientifiques, nous déclarons que nous n'adoptons précisément aucun de ces systèmes. Nous les exposons dans le seul but de montrer qu'ils confirment le récit de Moïse, mais nous ne nous chargeons pas de les concilier entr'eux, ni de les discuter. Nous en donnerons même qui se contredisent entièrement. Mais ils ont cela de commun, qu'ils s'accordent également avec l'écrivain sacré des premiers tems du monde. C'est tout ce qui nous importe. Il est essentiel de se rappeler cette observation en lisant les opinions de Deluc, de M. Cuvier, de M. Bonnaire-Mansuy, etc., que nous ferons connaître successivement.

Cet article et le suivant sont l'analyse des *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme, adressées à la reine de la Grande-*

milière la mesure de la hauteur des montagnes, par le baromètre portatif dont il est l'inventeur.

« Ce qui distingue éminemment de plusieurs des philosophes de son tems, ce savant respectable, dit un de ses biographes [1], c'est le caractère religieux dont il a empreint tous ses écrits. Ayant observé qu'une des objections le plus souvent répétées contre la révélation, était une prétendue contradiction entre le récit de Moïse et les phénomènes géologiques, il s'appliqua à la défendre sous ce rapport. De là ces essais, renouvelés si souvent et avec un zèle infatigable, pour montrer l'accord de ce que la géologie moderne contient de plus avéré avec la théologie physique de Moïse ; et quel que soit le jugement définitif des savans sur les diverses hypothèses que cet habile physicien a défendues avec une profondeur et une solidité de savoir reconnues par ses adversaires eux-mêmes, il en résulte toujours que nos livres saints ne sauraient être attaqués de ce côté. Soixante-dix années de méditations et de travaux, poursuivis avec autant de bonne foi que de persévérance, avaient produit en lui une conviction intime et toujours croissante, qui n'eut pas besoin de se fortifier par d'autres autorités, et qui formait elle-même une autorité assez imposante : mais ce ne fut pas une joie médiocre pour ce respectable vieillard, que de voir notre illustre Cuvier conduit par ses belles recherches aux mêmes résultats, et d'entendre ce savant rendre une pleine justice à sa sagacité, à l'exac-

Bretagne, 6 vol. in-8°: et des *Lettres géologiques à Blumenbach*, renfermant de nouvelles preuves de la mission divine de Moïse ; in-8°.

(*Note du D. des Ann.*)

[1] L'abbé Emery, neuvième supérieur-général de la congrégation de St.-Sulpice, a été l'éditeur de ces *Lettres géologiques*, et de plusieurs autres ouvrages de Deluc, 7 vol. in-8°. On doit encore à ce prêtre savant et respectable les *Pensées de Leibnitz et de Descartes sur la Religion ;* la *Défense de la Révélation contre les objections des esprits-forts par le célèbre Euler*, le plus grand géomètre de son siècle ; *le christianisme de François Bacon.* Il se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentimens, et de montrer que ce grand homme avait été aussi attaché à la révélation ; mais il n'a pas eu le tems d'achever cet ouvrage ; ce digne successeur des Olier et des Tronson est mort en 1811.

(*Note de l'auteur de l'article.*)

titude de ses observations, aux services rendus par lui aux sciences naturelles, et le mettre sur la même ligne que les Werner et les Dolomieu [1]. C'est principalement dans ses *Lettres sur la terre et sur l'homme*, et dans celles adressées à Blumenbach, qu'il montre l'accord de l'histoire mosaïque avec l'histoire naturelle du globe [2]. »

L'objet des deux ouvrages qui vont nous occuper est de bien établir, d'après l'histoire de l'homme et les phénomènes de la terre, que, par une révolution subite, la mer a changé de lit; que les continens habités aujourd'hui sont les lits qu'elle occupait autrefois, et qu'il ne s'est pas écoulé un grand nombre de siècles depuis que les eaux ont abandonné les nouvelles terres [3]. Ces points d'histoire naturelle ouvrent une nouvelle route dans la chronologie, où nous nous empressons de suivre M. Deluc.

Dans cette histoire de la Terre et de l'Homme, l'auteur s'appuie de tous les phénomènes physiques et moraux qui attestent la fausseté des opinions à la mode sur l'origine et les progrès de la race humaine, sur la marche plus ou moins rapide de la nature dans les diverses modifications qu'ont subies nos continens depuis qu'ils sont soumis aux influences de l'air. Cette immense collection de phénomènes suppose de grandes recherches, de profondes méditations, et toute la patience d'un observateur

[1] Voir M. Cuvier, *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles* depuis 1789; Paris, 1810.

[2] *Biographie universelle*, tom. XXV, p. 334.

[3] Cette opinion est aujourd'hui généralement adoptée. « L'observation attentive des dégradations des montagnes, et celle de la marche des atterissemens, ont conduit plusieurs célèbres géologues modernes, et particulièrement MM. Saussure, Deluc, Pallas et Dolomieu, à conclure que le commencement de l'état actuel du globe ne pouvait pas remonter au delà des époques assignées par Moïse à la création et au déluge, époques auxquelles remonte seulement aussi tout ce que la tradition des autres peuples présente de prouvé ou de probable.

M. Cuvier, dans le beau discours qui sert d'introduction à ses recherches sur les ossemens fossiles, a développé tous les motifs qui militent en faveur de cette opinion, et fait sentir l'importance de ce résultat, *l'un des mieux prouvés et des moins attendus de la géologie, résultat d'autant plus précieux, qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile.* » (*Nouv. Dict. d'hist. naturelle;* édit. de Déterville, 1818.)

infatigable. Les vues lumineuses de l'auteur sur l'homme et la terre que nous habitons, ne sont point le fruit des études paisibles d'une philosophie casanière; c'est dans les glaces des montagnes, à la source des volcans, sur les bords des précipices, au milieu des abîmes les plus effrayans, que M. Deluc a souvent observé la nature et l'humanité. Sous cet aspect terrible, la nature lui a toujours paru sage et bienfaisante; s'il l'envisage sous des formes plus riantes, elle est toujours la même, plus variée peut-être, mais toujours l'amie de notre espèce. Quant à l'homme, il se montre partout bon [1] et heureux; ce n'est que dans les grandes villes que M. Deluc a vu des exceptions à cette loi générale; aussi n'est-ce pas là qu'il va chercher ordinairement les preuves de son système sur la race humaine. Les progrès des sciences ne sont point au nombre des phénomènes dont il s'étaie; ces progrès tiennent à des causes trop souvent accidentelles pour rien prouver en cette matière. Cependant comme on suppose aux sciences une origine fort ancienne, et que cette opinion ne peut se concilier avec les idées de l'auteur, il se permet quelques considérations à ce sujet, non pour en tirer des preuves, mais pour écarter une objection. C'est dans l'ensemble seul de la *physique* qu'il cherche des connaissances sur l'ancienneté de notre espèce. Il a puisé dans les documens de la nature la chronologie de nos continens et celle de l'homme; il remonte jusqu'aux traces des phénomènes des siècles les plus reculés; ces traces subsistent clairement dans l'état actuel des choses; tout y marque des progrès, tout y suppose une origine peu distante. « Cette origine, continue M. Deluc, paraît être celle de » continens nouveaux, sortis de la mer par le changement subit » de son lit. »

Il déclare ailleurs que la conséquence immédiate de toute la partie physique de son ouvrage est que la Genèse, le premier de nos livres sacrés, renferme la vraie histoire du monde; en deux mots, voici l'énoncé de ce système : « D'anciens continens, » contemporains de l'ancienne mer, se sont enfoncés au-dessous » du niveau de son lit; la mer, en coulant dans cet espace en-

[1] Toutefois avec le fond de méchanceté qu'il tient du péché originel. (*Note du R.*)

» foncé, a laissé à sec ce lit ancien qui forme aujourd'hui nos » continens. »

M. Deluc voit dans cette révolution l'origine du déluge universel; il réfute à ce sujet les systèmes de *Burnet*, de *Whiston*, de *Woodward*, de *Leibnitz*, de *Scheuchzer* et de l'abbé *Pluche*. Pour opérer cette grande catastrophe, tous ces philosophes ont supposé des bouleversemens qui ne sont pas nécessaires dans le système de M. Deluc; ils ont craint surtout de n'avoir point une quantité d'eau suffisante, et pour s'en procurer, ils ont souvent recours à des expédiens bien extraordinaires. L'eau ne manque pas du moins dans le système de notre auteur, et si la simplicité des moyens est une présomption en faveur d'un système, on ne peut refuser à celui-ci l'avantage de la vraisemblance sur tous ceux qui l'ont précédé; mais ce qui le rend surtout probable, c'est qu'il s'accorde parfaitement avec l'état actuel de nos continens, dont la surface est absolument conforme aux idées qu'on doit avoir du fond de la mer.

Quelques naturalistes ont regardé la forme extérieure de notre terre comme l'ouvrage des fleuves; l'auteur démontre que l'action des eaux courantes n'a dû produire aucun des effets qu'on leur attribue. Dans son système, le travail des torrens est moins destructeur qu'on ne le pense communément; leurs ravages sont puissamment balancés par la culture que l'homme a su leur opposer presque partout. M. Deluc les envisage d'ailleurs comme une des principales sources de la fertilisation, cette puissante conservatrice des montagnes. De là naît un équilibre final entre les matières que les eaux entraînent, et celles que la végétation accumule.

L'examen des opinions où l'on attribue la formation des continens à ces changemens progressifs dans le niveau de la mer, n'est pas plus favorable à leurs auteurs que celui des systèmes indiqués précédemment [1]. M. Lecat publia le sien en 1750, on

[1] Buffon et quelques autres naturalistes supposent un déplacement total et graduel de la mer d'orient en occident. Deluc réfute cette opinion qui n'est fondée sur aucune observation positive.

« Une expérience assez longue, dit Malte-Brun, celle de plus de vingt siècles éclairés par le flambeau de l'histoire, semble prouver que la mer

l'accueillit avec beaucoup d'applaudissemens dans sa nouveauté. Cet académicien prétend que la terre « fut d'abord un globe » ou un sphéroïde régulier et couvert d'eau dans toute sa surface. » Elle aurait conservé éternellement cette figure, si, par l'in-

actuelle, considérée quant à son volume et à sa masse totale, est dans un état parfaitement stationnaire; de sorte que l'évaporation de ses eaux est égale à la quantité dont les fleuves l'augmentent, et que son étendue n'est ni diminuée ni augmentée. Mais des circonstances locales, comme, par exemple, le défrichement des terres, la destruction des forêts, l'engorgement ou le déblaiement des rivières, peuvent, pour un certain tems, faire varier le niveau de quelques mers intérieures. D'autres causes temporaires ou locales peuvent produire dans l'Océan même, non pas une augmentation ou diminution de volume, mais de petites oscillations qui, en faisant sortir les eaux de leur équilibre, occasionent d'un côté les petites retraites de la mer, par conséquent la formation des nouveaux terrains; et d'un autre côté, de petites invasions de la mer sur la terre. Ces changemens se compensent mutuellement, et sont de trop peu d'étendue, et surtout trop variables, pour influer sensiblement sur la forme des grands continens....

» Aignes-Mortes, dans le ci-devant Languedoc, était au 13e siècle, voisine de la mer, qui à présent en est éloignée de deux lieues. Depuis l'embouchure du Rhône jusques à Agde, la mer a perdu du terrain, ou, comme on dit, s'est retirée....Mais d'un autre côté, il y a sur la Méditerranée un nombre infini de ports célèbres, qui conservent exactement le même niveau des eaux qu'aux tems des anciens; Marseille, Gènes, Syracuse, les ports de Malte, de Rhodes et de Cadix, Navarins ou Pylos et vingt autres lieux, se trouvent dans la même position. Venise n'est pas élevée d'un pouce de plus ou de moins au-dessus du niveau de la mer qu'il y a mille ans. Les ruines d'Herculanum touchent à la mer, comme la ville elle-même du tems de Strabon... Donc il n'y a pas lieu à supposer une diminution générale, et tous les faits bien examinés, bien pesés, ne nous mèneraient qu'à cette conclusion : que *la mer actuelle est dans un état stationnaire*, et que son niveau ne se baisse et ne se lève que par des causes locales et temporaires, sans qu'en général son volume change.

» Si malgré cette vérité historique, on trouve au milieu des continens, et même à des hauteurs considérables, des ancres et des restes de vaisseaux, on peut s'expliquer ces phénomènes en admettant une tradition consacrée par Moïse, et habilement défendue par Deluc. Lorsque le sol de nos continens actuels était le fond de l'Océan, il existait un autre continent peuplé d'hommes, continent qui a disparu par une grande catas-

» fluence de la lune, la couche de fluide qui l'environnait n'eût » été violemment agitée. Cette agitation éleva la boue du fond, » et la porta en monceaux énormes çà et là, comme on lui voit » encore aujourd'hui former des bancs de sables dans les tem- » pêtes ou flux violens. Ces amas ou montagnes ne pouvaient » s'élever sans qu'il se formât des vallées dont la profondeur » reçut enfin assez d'eau pour qu'une partie des terres relevées » restât à sec, et formât un continent, qui s'est augmenté peu » à peu par la même cause. En sorte que les vastes contrées de » l'Europe, de l'Asie, etc., jadis couvertes de mers, se sont dé- » couvertes peu à peu. Ces eaux ont laissé dans les terres les dé- » bris des animaux terrestres, qui ont pu périr dans les flots, » avant que les lieux où on les trouve, fussent découverts. »

Telle est la base du système de M. Lecat, système que M. Deluc pulvérise dans ses fondemens, et dont il démontre l'incompatibilité avec les lois de la nature et ses phénomènes les mieux constatés.

M. Deluc réfute avec plus d'avantage encore les rêveries originales de *Telliamed*. De Maillet, qui jugea à propos de se déguiser sous le masque d'un philosophe indien, couvrit le globe entier d'eau pendant des milliers d'années, et fit retirer les eaux graduellement; suivant lui, nos premiers ancêtres ont été des poissons, qui, devenus d'abord animaux amphibies quand les premières terres furent mises à sec, se sont transformés enfin en animaux tout-à-fait terrestres. Il ne craint pas d'appuyer son opinion sur les contes les plus ridicules de sirènes [1], de tri-

trophe, laquelle en même tems a mis à sec la terre aujourd'hui habitable. Les hommes anté-diluviens navignaient donc au-dessus de nos champs actuels : ils poursuivaient des baleines où nous récoltons des blés; ils jetaient l'ancre sur nos montagnes, qui étaient alors des écueils et des îles au sein de la mer. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, Deluc a parfaitement prouvé que ces restes d'anciens navires ne sauraient prouver une diminution successive de la mer actuelle. »

(*Précis de la Géographie;* t. II, p. 449 et suiv., 2e édit.)

[1] M. Cuvier croit que les *Tritons* et les *Sirènes* des anciens étaient des dugongs ou des lamentins, qu'on désigne quelquefois sous le nom de *vache*, de *bœuf* ou de *veau-marin*.

« Le lamentin et le dugong, dit ce grand naturaliste, se servent avec

tons, ou hommes marins, d'hommes à queue, d'hommes à une seule jambe et à une seule main. Quelquefois il défigure de la manière la plus singulière des histoires véritables : c'est ainsi qu'il croit pouvoir tirer un grand parti de la découverte que fit un vaisseau anglais dans les parages du Groenland, d'un grand nombre d'Esquimaux qui y naviguaient avec leurs chaloupes. Les Anglais parvinrent à prendre un de ces malheureux, qu'ils eurent la barbarie de laisser mourir de chagrin, et peut-être de faim à leur bord; car, comme on ne lui présentait que des alimens tout-à-fait différens de ceux auxquels il était accoutumé, il les refusa presque constamment, et mourut au bout de vingt jours, sans prononcer une parole. On conservait la barque et l'homme desséché, à Hall en Angleterre, dans la salle de l'Amirauté; et Maillet pousse l'ignorance jusqu'à croire que le corps de ce malheureux était tout couvert d'écailles, de la ceinture jusqu'au bas, et qu'il ne possédait pas encore la voix. Il n'y a pas long-tems, dit l'ingénieux auteur des *Lettres sur*

beaucoup d'adresse et de force, de leurs pieds pour s'accrocher à la terre et pour porter leurs petits; et l'on y distingue aisément, à travers des membranes, cinq doigts, dont quatre sont terminés comme les nôtres par des ongles plats et arrondis, ce qui a pu faire donner à juste titre à ces membres le nom de *mains*, par comparaison avec les nageoires des poissons ordinaires. Comme ces animaux ont leurs mamelles sur la poitrine, et qu'ils élèvent souvent la partie antérieure de leur corps au-dessus de l'eau; comme le nom de main, donné à leur nageoire, a fait exagérer l'idée de la ressemblance de ces membres avec les nôtres; comme enfin leur mufle est entouré de poils, qui de loin peuvent faire l'effet d'une sorte de chevelure, on leur a donné des noms plus singuliers, qui ont conduit ensuite à des récits entièrement fabuleux. Les Portugais et les Espagnols ont appelé le lamentin, *pesce mujer, pesce doux* (poisson femme); les Hollandais ont nommé le dugong, *baart maunetije* (homme barbu). De ces noms à l'idée d'un être demi-homme et demi-poisson il n'y a pas loin. Il suffit d'un voyageur peu scrupuleux, ou de peu de mémoire, pour compléter la métamorphose. Chacun peut assurer en lisant les descriptions données par les modernes, de prétendus *tritons* ou *sirènes*, qu'elles doivent leur origine à nos animaux. — Voilà pourtant à quoi se réduisent ces récits d'*hommes* et de *femmes* de mer, accumulés par Maillet, Lachesnaye-des-Bois, et par d'autres auteurs plus érudits que judicieux. » (*Rech. sur les ossemens des quadrup. fossiles*; t. v, p. 259.)

les révolutions du globe, qu'un écrivain n'a pas eu honte de reproduire toutes ces inepties dans un ouvrage destiné à l'instruction des gens du monde. Il nous semble que M. Deluc s'étend un peu trop dans sa réfutation de *Telliamed*. Le système qu'il combat n'est point assez vraisemblable pour devenir contagieux. C'est perdre son tems et sa logique, que de les prodiguer contre des erreurs aussi palpables; les raisonnemens et la physique de l'auteur sont mieux employés dans sa théorie sur les montagnes marines, qu'il divise en *primordiales* et *secondaires*. Les premières sont aussi anciennes que le monde; elles existaient sous les eaux de la mer, tandis que les autres, qui n'en sont que des excroissances, s'y formaient. Les montagnes du premier ordre renferment des massifs de granite et de vastes bancs de schistes purs, c'est-à-dire, sans aucun mélange de débris des règnes animal ou végétal. Celles du second ordre sont couvertes le plus souvent d'une couche de marne, et remplies de débris d'animaux et de végétaux, la plupart étrangers à l'état actuel de la nature. Le schiste argileux porte dans son sein les empreintes de toute une végétation antérieure à la constitution actuelle du globe [1]. Dans le schiste marneux et bitumineux, on rencontre des poissons pétrifiés, et beaucoup d'empreintes d'animaux aquatiques. Les roches calcaires renferment des ossemens de quadrupèdes. Ces trois couches, et d'autres qui sont analogues, se succèdent souvent de manière que les restes des végétaux soient les plus enfoncés, et ceux des quadrupèdes les plus près de la surface [2].

La comparaison et l'analogie des fossiles marins et terrestres, avec les corps naturels auxquels ils se rapportent, favorisent singulièrement les opinions de l'auteur sur l'origine, la formation et l'antiquité de nos continens; mais sa physique n'est jamais plus lumineuse que dans l'examen des systèmes où l'on attribue aux feux souterrains la forme extérieure de notre globe. Il y bat en ruine l'hypothèse de plusieurs naturalistes qui regardent le feu comme l'unique agent de tous les

[1] Dans l'ordre de la création décrite par Moïse, Dieu crée les végétaux avant le soleil. Nous nous étendrons plus loin sur cette conformité frappante de la nature avec la Genèse. Voir le *Tableau* inséré dans le N° 50, tome IX, p. 132, des *Annales*.

[2] Autre conformité avec la Genèse. Voir le même *Tableau*.

phénomènes terrestres; il s'attache particulièrement à celle de *Lazzaro-Moro*. L'opinion de ce cosmologiste italien, est « que » les animaux et les autres corps marins, dont on trouve aujour- » d'hui les restes dans les montagnes, étant nés et ayant vécu » dans la mer avant que ces montagnes s'élevassent au-dessus » de son niveau, furent poussés dans les lieux où ils se trouvent » à présent pétrifiés pour la plupart, lorsque les montagnes, » sortant du sein de la terre, alors toute couverte d'eau, s'éle- » vèrent à la hauteur où nous les voyons aujourd'hui. »

Dans ce système, ce n'est pas la mer qui s'abaisse, ce sont les montagnes qui s'élèvent au-dessus de sa surface. Deux faits lui servent de base : le premier est la naissance d'une nouvelle île dans l'Archipel en 1707; le second fait, aussi intéressant en lui-même, et mieux connu quoique plus ancien, est la naissance de *Monte-Nuovo*, près de Naples. On ne saurait douter que les montagnes qui portent aujourd'hui le feu jusqu'aux nues, n'aient eu de pareils commencemens, plus terribles sans doute quoique de même genre. *Lazzaro Moro* l'a vu ainsi, avec cette imagination qui étend sur toute la nature un petit nombre d'observations. Il y a dans le système de cet auteur plus de causes réellement agissantes que dans plusieurs autres; mais leurs effets sont bien différens de ceux qu'il imagine; M. Deluc le combat victorieusement, dans quelques-unes de ses lettres qu'il serait trop long d'analyser; il faut les lire en entier, si l'on veut bien connaître la nature des volcans, la puissance des feux souterrains, l'étendue de leurs effets et les bornes de leur action.

Le système de Buffon [1] se trouve également réfuté dans ses

[1] Le système de Buffon, dit M Cuvier, n'est guère qu'un développement de celui de Leibnitz, avec l'addition seulement d'une comète qui a fait sortir du soleil, par un choc violent, la masse liquéfiée de la terre, en même tems que celle de toutes les planètes... Personne ne peut plus soutenir, dans leurs détails, ni le premier ni le second système de Buffon sur la théorie de la terre. Cette comète qui enlève des parties du soleil, ces planètes vitréfiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés, et les unes plutôt que les autres, ces êtres organisés qui naissent successivement à leur surface, à mesure que leur température s'adoucit, ne peuvent plus passer que pour des jeux d'esprit.

(*Biogr. univ.*, t. VI, p. 237.)

points principaux par M. Deluc ; il serait trop long de rapporter ici tous ses raisonnemens. Ce système d'ailleurs ne comptant plus aujourd'hui de partisans, même parmi ceux qui regardent le feu comme l'agent principal qui a formé notre globe, nous croyons superflu d'en parler; nous nous contentons d'observer que si Buffon a, par son éloquence, un grand avantage sur M. Deluc, celui-ci l'attaque avec les armes du raisonnement, et le flambeau d'une physique toujours lumineuse l'éclaire dans le combat.

Les idées systématiques de Buffon sont les dernières qui aient joui en France d'une certaine faveur. «De nos jours, dit M. Cuvier, les esprits, plus libres que jamais, ont aussi voulu s'exercer sur ce grand sujet. Quelques écrivains ont reproduit et prodigieusement étendu les idées de Maillet. D'autres ont donné la préférence aux idées de Kepler. Comme ce grand astronome, ils accordent au globe lui-même les facultés vitales : un fluide, selon eux, y circule; une assimilation s'y fait aussi-bien que dans les corps animés; chacune de ses parties est vivante.

» Il faut convenir pourtant que nous avons choisi là des exemples extrêmes, et que tous les géologistes n'ont pas porté la hardiesse des conceptions aussi loin que ceux que nous venons de citer; mais parmi ceux qui ont procédé avec plus de réserve, et qui n'ont point cherché leurs moyens hors de la physique ou de la chimie ordinaire, combien ne règne-t-il pas encore de diversité et de contradiction !

» Chez l'un tout est précipité successivement, tout s'est déposé à peu près comme il est encore ; mais la mer, qui couvrait tout, s'est retirée par degrés [1].

» Chez l'autre, les matériaux des montagnes sont sans cesse dégradés et entraînés par les rivières, pour aller au fond des mers se faire échauffer sous une énorme pression, et former des couches, que la chaleur, qui les durcit, relèvera un jour avec violence [2].

» Un troisième suppose le liquide divisé en une multitude de

[1] Delametrie, dans sa *Géologie*.

[2] Hutton et Playfair, *Theorie of the earth*; décembre 1812.

lacs, placés en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, qui, après avoir déposé nos couches coquillières, ont rompu successivement leurs digues pour aller remplir le bassin de l'Océan [1].

» Chez un quatrième, des marées de 7 à 800 toises ont, au contraire, emporté, par la suite des tems, le fond des mers, et l'ont jeté en montagnes et en collines dans les vallées, ou sur les plaines primitives du continent [2].

» Un cinquième fait tomber successivement du ciel, comme les pierres météoriques, les divers fragmens dont la terre se compose, et qui portent dans les êtres inconnus dont ils recèlent les dépouilles, l'empreinte de leur origine [3].

» Un sixième [4] fait le globe creux, et place un noyau d'aimant qui se transporte, au gré des comètes, d'un pôle à l'autre, entraînant avec lui le centre de gravité de la masse des mers, et noyant ainsi alternativement les deux hémisphères [5].»

On lit dans l'Écriture que « Dieu, qui a fait toutes choses bonnes en son tems, a livré le monde aux disputes des hommes qui ne parviendront jamais à connaître ses œuvres. » (*Eccles.* III, v. 11.) Quel manifeste accomplissement de cet oracle du sage, que le nombre des systèmes, des théories, des cosmogonies qui se multiplient sans fin, se succèdent rapidement, se croisent, se contredisent, se combattent les uns par les autres; et les efforts aussi orgueilleux qu'impuissans de tant de grands génies, qui n'ont ici accumulé tant de recherches que pour montrer, d'une manière plus sensible, le néant de leurs conceptions, et auxquelles on peut encore appliquer ces paroles d'un oracle non moins sacré : « que les superbes scrutateurs des secrets de la divinité seront opprimés par sa gloire. » (*Prov.* XXV. v. 27.) Il faut donc reconnaître, avec M. Deluc, que « l'homme n'eût pas été » capable de rien découvrir sur l'origine du monde, sans la révé- » lation; que c'est d'elle que procèdent toutes les idées de cosmo- » gonie répandues chez les plus anciens peuples; que cette révé-

[1] Lamanon, en divers endroits du Journal de physique.

[2] Dolomieu, en divers endroits du même Journal.

[3] M. de Marschall, *Recher. sur l'origine de l'ordre actuel du globe.* 1802.

[4] M. Bertrand, *Renouvellement périodique des continens terrestres.* 1797.

[5] *Recher. sur les ossemens des quadrupèdes, etc.* Discours préliminaire.

» lation conservée dans sa pureté chez un d'eux, est la vraie » cause des progrès que les hommes ont faits dans l'étude de la » nature, et le seul guide qui les ait dirigés; car si l'on suit avec » soin l'histoire de la géologie, non dans les rêves des anciens » peuples, mais parmi les hommes qui ont enfin étudié l'état ac- » tuel de la terre pour en conclure physiquement les états pas- » sés, on verra que toutes ces recherches ont eu en vue la Genèse, » soit pour l'attaquer, soit pour la défendre. »

Mais comme c'est aujourd'hui pour l'attaquer, que des naturalistes dirigent leurs recherches [1]; comme on cherche moins à satisfaire une curiosité inquiète qu'une impiété mal déguisée; comme il ne s'agit plus d'étancher cette soif inépuisable de la vérité, preuve de la grandeur et de la faiblesse de l'homme, qui ne préfère que trop souvent l'erreur à l'ignorance, mais d'assouvir une haine aveugle contre la foi, et que, pour se débarrasser de ce frein incommode à l'orgueil et aux passions, on voudrait le submerger au fond des mers, l'engloutir dans les antres de la terre; comme la fable des Titans est devenue l'histoire de ces prétendus sages, et qu'on escalade les montagnes pour porter la guerre au ciel, nous croyons devoir insister sur une matière aussi importante; parmi tant de sources empoisonnées, indiquer une source pure, où une jeunesse avide d'instruction pourra se nourrir l'esprit sans se corrompre le cœur, trouvera la science sans perdre la foi; et opposer à ces perfides naturalistes un homme dont ils sont forcés de reconnaître les lumières, qui leur arrache des mains ces armes homicides, et emploie, en faveur des vérités révélées, les connaissances naturelles qu'on leur avait si injustement opposées.

Voir, dans le prochain numéro, p. 253, l'explication des six jours de la création par M. Deluc, et son beau commentaire sur les premiers chapitres de la Genèse.

H. de C.

[1] Nous ne voulons citer personne; mais, si l'on veut acquérir la preuve que des naturalistes, encore aujourd'hui, ne tenant aucun compte des belles découvertes des Cuvier, des Humboldt, des Férussac, etc., essayent encore de donner une tendance irreligieuse à la science, on n'a qu'à parcourir quelques articles d'un nouveau dictionnaire classique d'histoire naturelle, qui s'imprime dans ce moment, et on ne conservera aucun doute.

Statistique religieuse du globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Troisième Article [1].

Avant de continuer à mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau des malheureux efforts de quelques hommes égarés, qui ont voulu substituer leurs opinions particulières à la croyance et à la tradition de l'Église chrétienne, nous croyons devoir placer ici quelques mots sur le but de ce travail. Quelques-uns de nos abonnés auraient voulu que nous entrassions dans plus de détails, et aussi dans quelques réfutations plus précises. Nous devons prévenir de nouveau que nous n'avons voulu, que nous ne voulons que rappeler sommairement ces erreurs.

Voici le fond de notre intention. On parle beaucoup des conquêtes de l'esprit humain dans le domaine de la vérité ; de nos jours, il n'est presque pas de jeune homme qui ne croie pouvoir se faire à lui-même sa religion. Nous disons à tous : vous voulez une religion nouvelle ? en voici en abondance : choisissez entre tous ces chefs celui auquel vous voulez vous attacher : réfléchissez même ; et rassemblez, si vous le pouvez, toutes vos idées en religion : vous verrez qu'il n'en est aucune de si nouvelle, de si fraîche en votre esprit, qui déjà n'ait été enseignée par quelque chef de secte des siècles passés. Or, la plupart

[1] Voir les numéros 9 et 11, t. II, p. 149 et 323. — Voir le 4e *article* au numéro 17 ci-après, p. 327.

de ces opinions sont tellement perdues et discréditées, qu'il n'est pas même besoin de les réfuter; il suffit de les exposer. Celles qui restent, celles qui surgissent encore de nos jours, passeront de même.

Sixième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

S. Hormisdas	514—523.	60e Vigile	538—555.
S. Jean I	523—526.	Pélage I	555—560.
55e Félix III	526—530.	Jean III	560—573.
Boniface II	530—532.	Benoît I	574—578.
Jean II	532—535.	Pélage II	578—590.
S. Agapet I	535—536.	65e S. Grégoire-le-Grand.	590—604.
Silvestre	536—538.		

CONCILES GÉNÉRAUX OU OECUMÉNIQUES.

553. — V. Concile général, 2e *de Constantinople*,

Composé de 151 évêques, et tenu sous le pape Vigile; 1° on y condamne les *erreurs d'Origène*, quelques *écrits de Théodoret*, *de Théodore* e *d'Ibas*; 2° on y *confirme* les quatre premiers conciles.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

511. — Eugippe,

Africain, selon quelques-uns, né, suivant d'autres, dans l'ancienne Norique, vaste province qui comprenait la Bavière, l'Autriche et autres domaines; transporté en Italie dans la migration de ces peuples, à la suite d'Odoacre; abbé de Lucullano, ou Saint-Séverin, près de Naples, vers 511. On a de lui *Thesaurus ex sancti Augustini operibus*, à Johanne Herold. *Basileæ*, 1542, 2 vol. in-fol., ouvrage rare, contenant une analyse estimée de la doctrine de saint Augustin.

521. — Magnus Félix Ennodius,

Né vers 473, à Arles, mort en 521, évêque de Pavie, auteur médiocre de quelques pièces de poésie recueillies dans le *Chorus Poetarum*; prosateur plus médiocre encore. On a de lui: *Opera* à Jacobo Sirmondo. *Parisiis*, 1642, in-8°.

525. — Boëce (*Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius*),

Né à Rome, vers 470, mort assassiné par ordre de Théodoric, le 23 octobre 526. Ecrivain, philosophe, moraliste, il fut appelé le Sénèque du moyen-âge. Aucun homme n'a été comblé de plus de gloire et de plus de malheurs. Voici les principales éditions de ses ouvrages: *Opera omnia*, cum comment. *Basileæ*, 1570, in-fol. — *De consolatione philosophiæ*; il en a été fait vingt-neuf éditions, parmi lesquelles on distingue celle: Cum notis

variorum et Petri Bertii. *Lugduni Batavorum*, 1671, in-8°. — *De consolatione philosophiæ et de doctrinâ scholarium*, cum notabili comment. *Coloniæ*, Henricus Quentel, 1489, in-4°. — *De disciplinâ scholarium. Argentinæ*, 1495, in-4°. On doute qu'il en soit l'auteur. — *De hebdomadibus. Cracoviæ*, sine anno, in-4°. — *De Trinitate ad Symmaeum liber. Item ad Jo. diaconum libri II, et de hebdomadibus*, in-4°., Caract. Goth.— *De differentiis topicis. Augustæ-Vindelicorum*, 1603, in-8°.— *Arithmetica*, adjecto commentario. *Augustæ*, 1488, in-4°. — *Opuscula minora. Venetiis*, Jo. de Forlivio, 1499, in-fol.

527. — Avitus (*Sextus Alcimus Ecdicius*),

Neveu de l'empereur Avitus, mort archevêque de Vienne en Dauphiné : sermonaire et poète ; style obscur et affecté. On a de lui : *Opera* à Jac. Sirmondo. *Venetiis*, 1643, in-8°.— *Poemata* à Menrhado Molthero. *Basileæ*, 1545, in-8°.—*Aviti et Claudii Marii Victoris poemata*, etc., à Joa. Gaigneio. *Lugduni*, 1536, in-8°.

527. — Agapet,

Diacre de la grande église de Constantinople On a de lui : *Scheda regia ad Justinianum imperatorem*, cum notis Jac. Brunonis et Pancratii ejus filii, gr. et lat. *Lipsiæ*, 1669. in-8°. Louis XIII l'avait mis en français.

533. — Saint Fulgence (*Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*),

Né à Lepte en Afrique, vers 463, mort évêque de Ruspe en 533. On l'a appelé le saint Augustin du sixième siècle. Voir : *Opera. Parisiis*, 1684, in-4°.

533. — Rusticus Helpidius ou *Elpidius*,

Diacre de l'eglise de Lyon, médecin de Théodoric, fort élégant pour son tems. Ses vers n'ont pas été imprimés séparément. On les trouve dans l'édition des *Poètes chrétiens*, de André Livinus. *Lipsiæ*, 1652, in-8° ; dans le *Poetarum eccl. Thesaurus*, de George Fabricius. *Basileæ*, 1562, in-4°, et dans la *Bibliotheca Patrum*.

533. — Saint Remi,

Né à Laon, apôtre des Français, archevêque de Reims. On a sous son nom : *S. Remigii Rhemensis explanationes epistolarum B. Pauli apostoli*, à J. B. Villalpando. *Moguntiæ*, 1614, in-fol. ; mais on doute que cet ouvrage soit de lui. On ne reconnaît pour authentiques que *ses Lettres*, qui se trouvent dans les *Recueils des Conciles*.

540. — Denis-le-Petit,

Moine originaire de Scythie, mort à Rome. Homme docte, et littérateur passable pour le tems. On n'a pas d'édition séparée de ses ouvrages. Il fut l'auteur du nouveau *Cycle pascal*, publié avec quelques *fragmens de Lettres*, par le P. Petau, dans sa *Doctrina temporum*. Il a recueilli le premier les *canons et les décrétales du pape*, depuis saint Sirice (385), jusqu'à Anastase II (498). Ce travail se trouve dans la *Bibliotheca juris canonici* d'Henri Justel. *Paris*, 1661, in-fol.

542. — Saint Césaire,

Né en 470, dans le territoire de Châlons-sur-Saône, mort en 542, évêque de la ville d'Arles. Ses homélies, écrites d'un style simple, mais clair, ont joui d'une grande renommée. Voir : *Homiliæ XIV*, à Steph. Balusio. *Parisiis*, 1699, in-8°.

.... — Jean Maxence,

Moine de Scythie. On a de lui : *Opuscula theologica*, à Jo. Cochlæo. *Coloniæ*, 1526, in-8°.

543. — Saint Benoît,

Né l'an 480, au territoire de Norica, dans le duché de Spolette, fondateur des établissemens monastiques en occident, chef de l'ordre qui porta son nom ; un de ceux auxquels nous sommes redevables de la conservation des lettres ; mort abbé du Mont-Cassin, le 21 mars 543. On a de lui : *Regula monastica*, à Jo. Brixiano. *Venetiis*, 1500, in-4°.

450. — Saint Orientius,

Gaulois, évêque de la ville d'Auch ; théologien et poète, confondu probablement avec Orientius, évêque d'Illibéris. On a de lui : un poëme *Commonitorium*, ab And. Rivinu. *Lipsiæ*, 1651, in-8°.—On le trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans le *Thesaurus anecdotarum* de D. Martène.

552 ou 554. — Saint Grégence,

Archevêque de Taphar dans l'Arabie-Heureuse. On a des doutes sur son existence et sur l'authenticité de son livre : *Disputatio cum Hermano judæo*, à Nic. Galonio, gr. et lat. *Parisiis*, 1603, in-8°.

.... — Primase,

Evêque d'Adrumète en Afrique, vers 553, écrivain de peu de critique, et compilateur sans goût. On a de lui : *Super Apocalypsim B. Joannis libri V. Parisiis*, 1544, in-8°. — *Commentarii in omnes D. Pauli epistolas. Parisiis*, 1543, in-8°.

556. — Arator,

Ligurieo, intendant des finances d'Athalaric, et sous-diacre de l'Eglise romaine ; poète médiocre, mais qui jouit des honneurs du plus brillant succès. Par ordre du pape Vigile, ses vers se lisaient à la suite des Offices. Voir : *De Actibus apostolorum. Basileæ*, 1557, in-18°. — *De Actibus apostolorum libri II, et Epistolæ III*, ab Hen. Joh. Arntzenio. *Zutphaniæ*, 1769, in-8°.

.... — Libérat,

Diacre de Carthage. Connu par une histoire très-développée du *Nestorianisme* et de l'*Eutychianisme*, intitulée : *Breviarium*. Parisiis, 1675, in-8°.

.... — Facundus,

Evêque d'Hermione du tems du pape Vigile, *schismatique obstiné*, écrivain éloquent. On a de lui : *Opera*, à Jac. Sirmondo, *Parisiis*, in-8°.— *Epistola in defensione trium Capitulorum*, publiée dans le T. IV du *Spicilegium* de Dom Luc d'Achery.

560. — Zacharie *de Mitylène*, dit *le Scholastique*,

Mort évêque de Mitylène. On a de lui : *Dialogi de mundi opificio*, à Jo. Tarino Andegavensi, gr. et lat. *Parisiis*, 1618, in-4°.

. . . . — Vigile,

Evêque de Tapse en Afrique. On le dit auteur de plusieurs écrits qui nous sont parvenus sous le nom de saint Athanase, de saint Ambroise et d'Arnobe. On a de lui : *Opera*, à Petr.-Fr. Chifflletio. *Divioni*, 1665, in-4°.

570. — Cassiodore (*Amelius Cassiodorus Senator*),

Né à Squillace, vers 470, mort centenaire, dans le monastère de Viviers en Calabre ; écrivain, ayant tous les défauts de son siècle, et que l'on pourrait appeler un *Voiture barbare*, mais ayant rendu un service immense aux lettres. Personne, depuis les Ptolémées, n'avait réuni autant de manuscrits, et consacré autant de soins à en multiplier les copies. Il est le premier à avoir fait l'occupation des moines de ce genre de travail. On a imprimé de lui : *Opera*, à Jo. Bap. Garetio, mon. S. Mauri. *Rhotomagi*, 1679, 2 vol. in-fol. — *Complexiones in Epistolas canonicas, Acta apostoloram et Apocalypsim*, à Scip. Maffeio. *Florent.*, 1721, in-8°. — *Historia ecclesiastica*, tripartita ex græcis auctoribus, latinè reddita. *Augustæ-Vindelic.*, 1472, in-fol — *Commentaria in psalmos. Basilicæ*, 1491, in-fol. — *De ratione animæ. Parisiis*, 1500, in-fol. — *De regimine Ecclesiæ primitivæ*, sine notâ, in-4°.

. . . . — Epiphane, dit *le Scholastiqne*,

Ami de Cassiodore, traducteur des Histoires grecques de Socrate, de Sozomène et de Théodoret ; il en avait fait un abrégé en 12 livres, qu'il appela *Historia tripartita*. Aucun de ses ouvrages n'est arrivé jusqu'à nous.

. . . . — Flavius Cresconius Corippus,

Africain, théologien, canoniste, et le meilleur poète peut-être du moyen-âge. On a de lui : *De laudibus Justini Augusti minoris libri IV, ac carmen panegyricum in laudem Anastasii questoris et magistri*, à P. F. F. (Pet. Fran. Foginio), cum notis variorum, *Romæ*, 1777, in-4°. — *Concordia canonum*, à P. Pithæo. *Parisiis*, 1558, in-fol.

. . . . — Saint Martin de *Dume*, ou de *Brague*,

Né en Pannonie, abbé de Dume, et archevêque de Brague. On a de lui : *De IV virtutibus cardinalibus. Parisiis*, 1489, in-fol.

. . . . — Léonce de Byzance, surnommé *le Scholastique*,

Prêtre de Constantinople. On a de lui : *Excerpta de sectis hæreticorum ac synodo Chalcedonensi*, à Jo. Leunclavio, gr. et lat. *Basileæ*, 1578, in-8°.

595. — Saint Grégoire *de Tours*,

Né en Auvergne, vers 544, mort le 27 novembre 595, évêque de Tours, docteur et historien. Son histoire de France est inappréciable par les connaissances qu'il nous donne des premiers siècles de la monarchie. Aussi est-il unanimement estimé ; le style se ressent cependant du siècle où il a vécu. Voir : *Opera*, Theo. Ruinart, mon. S. Mauri. *Parisiis*, 1699, in-fol.

596. — Le bienheureux Marius,

Né vers 532, à Autun, évêque d'Avenches, mort l'an 596 à Lausanne. Historien, dont la chronique est précieuse, bien que fautive en quelques points. Voir : *Marii Aventicensis, seu Lausannensis episcopi Chronicon*, à tempore quo Prosper aquitanus desinit, usque ad annum vulgaris eræ DLXXXI, cum appendice, dans la *Collection des Historiens de France*, de Duchesne, t. 1, p. 210, et dans le *nouveau Recueil des Historiens de France* des Bénédictins, t. 1, p. 12.

. . . . — Evagrius, dit *le Scholastique*,

Né vers l'an 536, historien estimé. Son *Histoire ecclésiastique* en XVI livres, commence vers l'an 431, et va jusqu'en 594. Voir l'édition gr. et lat. d'Henri de Valois. *Paris*, 1673, in-fol.

N. B. Nous ajoutons ici quelques auteurs qui n'ont pas été compris dans le 7e siècle, inséré dans le N° 17 ci-après, p. 528.

604. — Saint Grégoire *le Grand*,

Né vers l'an 542, petit-fils du pape Félix III, mort, après avoir siégé sur le trône pontifical pendant quatorze ans, le 12 mars 604; le plus fécond de tous les papes qui ont écrit, et l'un des plus grands docteurs de l'Eglise. On a de lui : *Opera*, a Dyo. Sammarthano et Guil. Bessino, mon. S. Mauri. *Parisiis*, 1705, 4 vol. in-fol. — *Dialogi*, sine ullâ notâ, in-fol., édit. attribuée à Guttemberg. — *Moralia in Job. Parisiis*, 1508, in-4°. — *Homiliæ in Evangelia. Parisiis*, 1475, in-4°. — *Homiliæ super Cantica et Ezechielem*, sine ullâ notâ, in-fol. — *In Cantica Canticorum. Parisiis*, 1498, in-8°. — *In VII Psalmos pænitentiales. Moguntiæ*, 1495, in-8°. — *Regula pastoralis*, absque ullâ notâ, in-4°. — *Dialogus Gregorii, ejusque diaconi Petri. Parisiis*, in-fol. — *De vitis Patrum italorum Dialogus. Venetiis*, 1475, in-fol.

. . . . — Théodore *le Lecteur*,

Lecteur dans la grande église de Constantinople. Auteur d'une *Histoire de l'Eglise*, depuis la 20e année du règne de Constantin, jusqu'à la mort de ce prince. Cette Histoire se trouve encore manuscrite dans quelques bibliothèques. Henri de Valois a donné quelques fragmens de cette *Histoire ecclésiastique*, conservés dans Suidas, Théophane et Jean Damascène.

605. — Saint Jean *Climaque*, surnommé d'abord *le Scholastique*,

Né en Palestine, en 525, mort dans l'ermitage de Thole, le 30 mars, âgé de 80 ans, après en avoir passé 64 dans sa solitude. Ecrivain ascétique. Voir : *Opera*, à Matthia Radero, gr. et lat. *Parisiis*, 1633, in-fol.

608. — Jean Philoponus, surnommé *le Grammairien*, *hérétique*,

L'un des principaux chefs des trithéistes, hérétiques qui admettaient trois Dieux : On a de lui : *In libros de Generatione et Corruptione*, gr., *Venetiis*, 1527, in-fol. — *De Æternitate mundi*, *contrà Proclum*, gr. *Venetiis*, 1535, in-fol. — *De mundi Creatione*, *seu in Hexameron*, et *Disputatio de Paschate* à Balt. Corderio, gr. et lat. *Viennæ aust.*, 1630, in-4°.

609. — Venance Fortunat (*Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*),

Né près de Geneda, dans les environs de Trevise, mort évêque de Poitiers, vers l'an 609. Un des meilleurs poètes du tems. On a imprimé de lui : *Opera*, à Mich. Aug. Luchi. *Romæ*, 1786, 2 vol. in-4°. — *Carmina ; Parisiis*, 1624, in-8°.

PHILOSOPHES.

On compte *Boece*, que nous avons mis parmi les docteurs chrétiens. — *Simplicius*, péripatéticien ; on a de lui des *Commentaires* sur Aristote et sur Epictète ; *Leyde*, 1640, in-4°.— Élamite. — *Damascius* ; il avait écrit quatre livres des *choses extraordinaires et surprenantes*, la *Vie d'Isidore*, une *Histoire philosophique*, ouvrages perdus. On conserve à la Bibliothèque de Paris un manuscrit de lui sur les *premiers principes*.

Hérétiques et Schismatiques.

535. **INCORRUPTIBLES**, secte sortie des Eutychiens. Ces hérétiques soutenaient que le corps de J.-C. était *incorruptible* durant sa vie comme il le fut après sa résurrection. Conséquemment, ils enseignaient que, dès qu'il fut formé dans le sein de sa mère, il ne fut susceptible d'aucun changement, d'aucune altération, d'aucun besoin, d'aucune passion quelconque ; de telle sorte qu'il mangeait sans avoir faim, buvait sans avoir soif, prenait du repos sans être fatigué ; et autres subtilités. Il s'en suivait aussi que Jésus n'avait pas souffert pour nous.

535. **CORRUPTICOLES.** Un certain Sévère, faux patriarche d'Alexandrie, se jeta dans une erreur opposée à la précédente, et soutint que le corps de J.-C. a toujours été corruptible, et qu'il l'est encore à présent ; que nier cette vérité, c'était attaquer la réalité des souffrances du Sauveur.

536. **CAUCOBARDITES**, branche d'Eutychiens qui, comme eux, soutenaient qu'il n'y a qu'une seule nature en J.-C., et rejetaient l'autorité du concile de Chalcédoine.

538. **TRITHÉISTES.** Il ne nous est pas donné de connaître en lui-même et de nous-mêmes le grand Être qui a formé, qui gouverne le monde. Quoi que puissent dire les philosophes de la force et de la portée de leur esprit, les hommes n'en savent que ce qu'il a voulu leur révéler, au commencement du monde

et dans d'autres révélations successives, de sa nature et de ses perfections. Nous ne pouvons donc rien en dire que ce que nous en apprend l'Eglise catholique, gardienne fidèle de toutes les traditions. Voici un philosophe syrien, Jean Acusnage, qui prétend que les trois personnes divines étaient trois essences, trois substances et trois natures distinctes, conséquemment qu'il y avait *trois Dieux*. Mais ce n'était plus le tems où cette erreur grossière pouvait entrer dans l'esprit des peuples : la vive lumière de l'Evangile les éclairait d'un trop grand jour; aussi le philosophe Jean eut-il peu de sectateurs.

540. **BARSANIENS**, ou *Sémidulites*, hérétiques que S. Jean Damascène nous fait connaître comme adorant Dieu par des sacrifices qui consistaient à prendre du bout du doigt de la fleur de farine et à la porter à la bouche : on voit que c'était un reste des pratiques des cérémonies païennes.

541. **CHRISTOLYTES.** Ces hérétiques séparaient la divinité de J.-C. de son humanité; ils soutenaient que le Fils de Dieu en ressuscitant avait laissé dans les enfers son corps et son âme, et qu'il n'était monté au ciel qu'avec sa Divinité.

542. **JACOBITES.** Autre dénomination des hérétiques eutychiens ou monophysites. Ce nom leur vint d'un moine nommé Jacob, et surnommé *Baradæus* ou *Zunzale*, homme ignorant, mais actif et zélé, que les Eutychiens firent élever sur le siége d'Edesse. Il parcourut l'Orient, réunit les différentes factions de l'Eutychianisme, et ranima leur courage ; il établit partout des évêques et des prêtres, de sorte que vers la fin de ce siècle l'hérésie de la croyance en une seule nature en J.-C. se trouva rétablie dans la Syrie, la Mésopotamie, l'Arménie, l'Egypte, la Nubie et l'Ethiopie. De cette époque, la plupart des Eutychiens se sont appelés *Jacobites ;* on les distingue encore en Jacobites *coptes*, *éthiopiens* et *syriens*. Nous reviendrons sur ces chrétiens séparés du centre d'unité.

544. **ARMÉNIENS.** Une grande partie des habitans de l'Arménie avait été convertie à la foi dès le commencement du quatrième siècle par S. Grégoire, surnommé l'*Illuminateur*. L'Eglise d'Arménie était une des plus florissantes et des plus renommées

par la pureté de sa foi, lorsque vers ce tems une grande partie de ses membres embrassa les erreurs et le schisme des Jacobites, Eutychiens ou *Monophysites;* c'est-à-dire qu'ils crurent qu'il n'y a qu'une seule nature en J.-C., composée de la nature divine et de la nature humaine, sans aucun mélange néanmoins. On leur attribue encore quelques autres erreurs: que le Saint-Esprit ne procède pas du Père; que les âmes des justes n'entrent pas dans le paradis, ni celles des damnés en enfer, avant le jugement dernier; mais ces imputations, et quelques autres, ne sont pas entièrement prouvées.

Les Arméniens subsistent encore, en partie unis à l'Eglise romaine, et en partie séparés d'elle. Nous en avons déjà parlé quelquefois dans nos articles *Nouvelles.* Nous y reviendrons en traitant des sectes existant encore.

546. **PROTOCTICES.** Hérétiques qui soutenaient, d'après quelques passages des écrits d'Origène, que nos âmes avaient été créées avant les corps : c'est ce que leur nom signifie.

548. **ISOCHRISTES.** Ils étaient disciples, ainsi que les précédens, d'un certain Nonnus, moine origéniste, et enseignaient qu'à la résurrection les Apôtres seraient rendus égaux à J.-C.; c'est aussi ce que leur nom signifie.

550. **CONONITES.** Conon, évêque de Tharse, espèce de docteur philosophe, soutenait l'erreur des Trithéistes; outre cela, il se perdait encore en de grands raisonnemens pour savoir si, à la résurrection des corps, Dieu en rétablirait tout-à-la-fois la matière et la forme, ou seulement une des deux. Quelques chrétiens abusés crurent comme lui.

570. **MONOTHÉLITES.** Les subtilités sur les effets de l'union du Verbe et de la nature humaine se continuent. Nous avons vu les Eutychiens soutenir que, par l'incarnation du Fils de Dieu, la nature humaine avait été tellement absorbée par la divinité de J.-C., qu'il n'en résultait qu'une seule nature : erreur condamnée par le concile général de Chalcédoine. Voici venir d'autres subtils docteurs qui soutiennent qu'à la vérité les deux natures subsistaient encore, et que l'humanité n'était pas confondue en J.-C. avec la divinité, mais que la volonté humaine était si parfaitement assujétie et gouvernée par la volonté di-

vine, qu'il ne lui restait plus d'activité ni d'action unique; qu'ainsi il n'y avait en J.-C. qu'une seule volonté et une seule opération.

Cet admirable expédient était le fruit des réflexions de trois docteurs eutychiens, Athanase, évêque des Arméniens, le prêtre Paul, et Sergius, patriarche de Constantinople. Ceux-ci firent adopter ces idées à l'empereur Héraclius. L'empereur, à l'imitation de ses prédécesseurs, qui depuis Constantin s'étaient beaucoup trop occupés des affaires de l'Eglise, et pas assez de celles de l'Etat, ordonna par un édit de recevoir cette nouvelle explication de la croyance catholique. Mais jamais tempérament ne produisit si peu d'effet, et on voit ici, comme dans toutes les autres circonstances semblables, que l'intervention du prince et de l'autorité extérieure dans les choses de foi, ne produit jamais que de funestes effets.

D'abord, les évêques partisans des Eutychiens adoptèrent l'explication dans un concile tenu en 633; mais un autre concile tenu en 634 condamna comme hérétique le dogme d'une seule volonté en J.-C.

Alors la question fut portée devant le pontife de Rome, Honorius, lequel, dans une réponse, trop souvent citée par ceux que l'on appelle *Gallicans*, sembla approuver l'opinion hérétique. Il n'entre pas dans notre plan d'examiner à fond cette discussion [1]; nous ne pouvons cependant nous empêcher de déplorer en général le vain labeur de tant de savans estimables, et chrétiens sincères, qui, depuis trop long-tems, s'en vont travaillant à saper et à détruire l'autorité du chef visible des catholiques : croient-ils que le troupeau sera plus uni, plus fort, plus puissant lorsqu'ils auront diminué l'autorité du pasteur?

Cependant, comme les catholiques, ayant Sophronius de Jérusalem à leur tête, ne cessaient de réclamer contre la *nouveauté* de cette opinion, Héraclius donna en 639 un nouvel édit, connu dans l'histoire ecclésiastique sous le nom d'*Ecthèse* ou *exposition de foi*, par lequel, tout en enseignant qu'il n'y avait qu'une seule volonté en J.-C., il défendait d'agiter plus long-tems cette

[1] Voir une excellente dissertation sur cette question, dans une note ajoutée par le nouvel éditeur du *Dictionnaire théologique* de Bergier, au mot *monothélites*. Édit. de Besançon.

question. Mais l'année suivante le pape Jean IV, dans un concile tenu à Rome, rejeta l'*Ecthèse* et condamna les Monothélites. Héraclius se soumit, mais la division ne finit pas pour cela.

En 648, nouvel édit, que l'on nomma *Type* ou *Formulaire*, de l'empereur Constant, lequel supprime l'*Ecthèse* d'Héraclius, et ordonne de nouveau le silence. Mais la vérité doit être prêchée, et non étouffée par la contrainte.

Aussi en 649, comme les hérétiques dogmatisaient encore, le pape Martin Ier tint à Rome un concile qui condamna l'*Ecthèse*, le *Type* et le *Monothélisme*. *Nous ne pouvons*, disaient les évêques, *abjurer tout-à-la-fois l'erreur et la vérité*. L'empereur, indigné de ce prétendu affront, commença alors à persécuter le pape Martin, qui mourut de misère et de souffrances en exil, en 655, relégué dans la Chersonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée.

Enfin, en 680, sous le règne de Constantin Pogonat, et le pontificat du pape Agathon, se tint le VIe Concile œcuménique, dans lequel le *monothélisme* et ses adhérens furent solennellement condamnés.

L'Eglise assemblée y décida qu'il y a en J.-C. deux volontés et deux opérations; qu'elles sont réunies dans une seule personne, sans division, sans mélange et sans changement; qu'elles ne sont point contraires; mais que la volonté humaine se conforme entièrement à la volonté divine, et lui est parfaitement soumise.

En 710, l'empereur Philippicus-Bardane prit de nouveau la défense des *Monothélites*, mais il ne régna que deux ans. Peu à peu cette hérésie se perdit dans celle des Eutychiens. On prétend néanmoins que les Maronites du mont Liban ont persévéré dans le *monothélisme* jusqu'au onzième siècle.

575. **HÉLICITES.** Voici des moines qui faisaient consister le service de Dieu à danser avec des religieuses en chantant des cantiques. C'était pour imiter, disaient-ils, l'exemple de Moïse et de Marie, sa sœur. Il n'est pas besoin de dire que c'étaient des moines relâchés, et que cette religion, malgré ses attraits, eut peu de sectateurs.

A. Bonnetty.

Nouvelles et Mélanges.

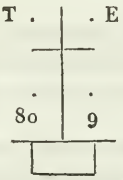
EUROPE.

FRANCE. — *Découverte du sépulcre de Saint Sever à Agde.* — Le 10 septembre 1822, à l'occasion des réparations qu'on faisait au chœur de l'église Saint Sever de cette ville, on a trouvé, à 5 ou 6 pieds de profondeur au-dessous du pavé, un cercueil en pierre dont la tête reposait perpendiculairement sous la pierre sacrée du maître-autel.

Dans ce cercueil étaient : 1° les ossemens d'un corps humain rangés dans leur ordre naturel, 2° une brique enchâssée dans une autre, et entre deux une plaque de métal qui se réduisit en poudre dès qu'on sépara les deux briques. Sur l'une de ces briques on voit cette inscription :

St. S. R.

3° Une autre brique avec les lettres et le millésime suivant :



Ce qui rend ce millésime remarquable, c'est la date 809 qu'on lit à la clef de la voûte du chœur. Au-dessous de cette croix, on aperçoit l'extrémité de plusieurs lettres qui forment une ligne entière, mais qu'on ne peut pas lire, parce qu'on a perdu la moitié de la brique.

4° Une troisième brique qui porte ce qui suit :

SAJNT. SEUER. ATÉ.
CANONJGÉ. L. XJ.
L. VII : XXXXXXX.
PAR. MOJ. JEN. ÉT. S. ÉUÈQE.

Si au témoignage de ces briques on ajoute celui qu'on trouve dans l'office de la fête de S. Sever : *antro corpus conditur, ædes sacra tollitur, mille votis debita*, et celui de la Gaule chrétienne (*Gallia christiana*) où l'on voit les passages suivans :

In suburbio Agathensi, in loco ubi sepultus fuit sanctus Severus, exædificatum est cœnobium ejus nomine insignitum. . . . . .

Anno 37 Caroli imperatoris, Milo dedit ad Ecclesiam sancti Severi, cujus corpus requiescit, etc. . . . . .

Elapso anno 1060, et regnante Philippo rege, Durantus cessit Deo et sancto Severo, et Ecclesiæ ubi sacrum ejus corpus quiescit, vineas, etc.

On aura, ce me semble, la certitude que le tombeau découvert en 1822 sous le maître-autel renferme le vrai corps de S. Sever.

On objecte que les chiffres arabes n'étaient pas connus en France au IXe siècle, ni la langue française parlée avec autant de perfection que le supposerait la troisième brique. Mais ne peut-on pas dire avec plus de raison que la découverte de ce tombeau prouve le contraire? D'ailleurs, l'histoire nous apprend que sous le règne d'Aron-Rachid, mort en 809, les chiffres arabes furent apportés en Europe ; et les Sarrasins, originaires de l'Arabie, n'ont-ils pas pu, pendant leur séjour de 40 ans en Languedoc, au VIIIe siècle, y en établir l'usage. Quant à cette inscription, dont les mots sont presque semblables à ceux que nous employons aujourd'hui, il est constant qu'on les retrouve dans les fragmens d'écriture, qui remontent jusqu'au IXe siècle. Dans le VIIe vol. du Spectacle de la nature on en voit des exemples : on y trouve les mots *comte*, *sang*, *choses*, *commune*, *entière*, *personne*, *substance*, *saint*, *moi*, etc., écrits comme nous les écrivons maintenant.

Mais ce qui a été jusqu'ici indéchiffrable, c'est la date qui suit ces mots : *Saint Sever a été canonisé;* peut-être vous sera-t-il donné de la lire; en la confrontant avec celles que vous avez pu rencontrer sur d'autres monumens.

Je vous ferai observer, que dans cette inscription, comme dans celles de l'abbaye d'Hagmond en Angleterre, après chaque mot il y a un point, et puis : vous *qi* passez... et, *évêqe* ; la voyelle *u* manque dans l'un et dans l'autre mot.

Quoi qu'il en soit de la découverte dont je vous ai parlé, j'ai cru me conformer au désir que vous avez quelquefois manifesté dans votre excellent recueil, en vous en donnant les détails.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Pomarèdes, curé de Saint-Sever d'Agde (Hérault).

ALLEMAGNE. — *Statistique religieuse de la confédération germanique. La religion catholique dominante. Dénomination des pays où règne principalement chaque croyance.* — Le catholicisme, le luthéranisme et le calvinisme, sont les religions que professe la presque totalité des habitans de la confédération. Elles jouissent dans tous les états de la plus grande liberté d'exercice. Plus de la moitié de la population professe la religion catholique; l'évangélique est professée par deux cinquièmes environ, tandis que le calvinisme pur ne compte qu'un petit nombre de partisans en comparaison des deux religions précédentes. Les prosélytes des différentes sectes répandues en Allemagne, tels que les frères Moraves, les Mennonites et autres, sont trop peu nombreux pour mériter de figurer dans notre cadre. Nous avons vu les juifs estimés 292,500 par un savant staticien. La religion catholique est professée par le plus grand nombre des habitans des provinces autrichiennes, du royaume de Bavière, du grand duché de Bade, des pricipautés de Hohenzollern-Hechingen, Hohenzollern-Sigmaringen, Liehtenstein, et de tous les autres Etats ecclésiastiques, qui ont été sécularisés en 1803. C'est aussi la religion que professent l'empereur d'Autriche, les rois de Bavière et de Saxe, les princes de Hohenzollern et de Lichtenstein et le duc d'Anhalt-Cœthen.

La religion luthérienne est professée par le plus grand nombre des habitans dans les provinces prussiennes, les royaumes de Hanovre, de Wurtemberg et de Saxe, dans les grands duchés de Mecklembourg-Schwerin et Strelitz, de Oldenbourg, de Saxe-Weimar, dans les Etats des ducs de Saxe-Cobourg-Gotha, Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Brunswick, des princes Lippe-Schauenbourg, Schwartzbourg-Rudolstadt, Schwarzbourg-Sonderhausen, Reuss-Greiz, Reuss-Schleiz, Reuss-Lobenstein, Ebersdorf, de Valdeck et dans les républiques de Lubeck, Hambourg, Brême et Francfort, ainsi que dans la seigneurie de Kniphausen.

Le roi de Wurtemberg, les grands ducs de Bade, de Hesse, d'Oldenbourg, de Mecklenbourg, de Saxe-Weimar, les ducs de Saxe, de Brunswick, les princes de Reuss, de Schwarzbourg et de Waldeck, suivent cette religion.

La religion calviniste est professée par le plus grand nombre des habitans des duchés de Nassau, d'Anhalt-Dessau, d'Anhalt-Bernbourg et d'Anhalt Cœthen, de la principauté de Lippe Detmold, de la Hesse électorale et du landgraviat de Hesse-Hambourg. Le roi de Prusse, l'électeur de Hesse, le landgrave de Hesse-Hambourg, le duc de Nassau, ceux d'Anhalt-Dessau et Anhalt-Bernbourg, les princes de Lippe et le seigneur de Kniphausen, professent cette religion.

(*Revue des deux mondes.* Septembre 1830.)

ASIE.

CHINE. — *Le choléra-morbus sévit moins contre les chrétiens chinois que sur les idolâtres. Extrait d'une lettre de M. l'évêque de Castorie, vicaire apostolique de Tong-King, écrite le 22 novembre 1820, à M. Guérard, son frère, curé dans le diocèse de Bayeux.* — Cette année, il y a eu dans ce royaume une mortalité affreuse. Les personnes atteintes de ce fléau mouraient subitement ou dans l'espace de deux à trois heures au plus. Dans la seule province où je suis, d'après le catalogue que le roi a fait faire, il est mort en moins de trois mois plus de 22,000 personnes. Il en a été de même dans toutes les provinces. Depuis un mois ce fléau a beaucoup diminué, mais non cessé entièrement. On l'a regardé communément comme une épidémie. Pour moi, je le regarde comme une vraie punition de Dieu envers tant d'ingrats et d'aveugles volontaires qui s'obstinent à fermer les yeux à la vérité. J'ai vu de mes propres yeux deux bonzes que les païens portaient en cérémonie, selon leurs usages superstitieux, pour faire cesser le mal. La cérémonie finie, ils sont tombés morts tous les deux, sans avoir le tems de retourner chez eux. Tout le royaume était dans la consternation. Le roi n'osait sortir de son palais : comme s'il avait pu par là se soustraire à la vengeance divine. Il en était de même des mandarins et des grands.

Proportion gardée, il n'est pas mort un chrétien sur cent païens. Il semble que l'ange exterminateur ne cherchait que les Égyptiens au milieu des Israélites. C'est un fait qui a frappé tout le monde. Aussi les païens ont dit partout : « Le doigt de Dieu est là : » *Digitus Dei est hic :* (Exod., ch. VIII, v. 19). Ils couraient aux églises des chrétiens demander de l'eau bénite ; et, prosternés au-dehors, ils y faisaient leurs prières avec grande piété : alors le fléau a cessé. Se convertiront-ils? Il est probable que non ; car ces gens-là ne réfléchissent presque point. Sortis du danger, ils n'y pensent plus.

Vous voyez, mon cher frère, que cent missionnaires d'Europe auraient trouvé là une belle occasion d'annoncer l'Evangile ; mais nous ne sommes plus que quatre, dont trois infirmes et presque hors de combat ; le quatrième n'est point encore en état de se faire suffisamment entendre.

Voici le tableau des baptêmes qui ont été conférés dans le Tong-King occidental pendant l'année 1830 :

Enfans des chrétiens baptisés.	8,492
Enfans de païens baptisés dans le danger de mort.	761
Adultes baptisés	506

(On peut juger d'après le nombre des enfans des chrétiens qu'il y a environ 300 mille chrétiens dans le Tong-King occidental.)

(*Gazette de France*, 30 août 1831.)

INDE. — *Anthropophages Indous, qui respectent les étrangers, et par humanité mangent leurs parens vieux ou malades.* — Le lieutenant Prendergast, qui en 1820 visita les montagnes de Odergmereuntue et les sources de la Nerbudda, apprit dans son voyage qu'il existait sur ces montagnes, au sud-est du pays de Gondwara, une tribu particulière de Gonds qui étaient anthropophages. Cette tribu vit en petites hordes séparées, qu'on rencontre çà et là dans les lieux où il n'y a pas plus de 8 à 10 huttes. Ces anthropophages ne mangent jamais que les individus de leur famille ou tribu, et seulement dans certaines occasions. C'est l'usage chez ce peuple singulier d'égorger les personnes qui sont attaquées d'une maladie dangereuse, et qui n'ont aucune chance de rétablissement. Ils assemblent, après l'exécution, tous les membres de la famille, ainsi que leurs amis les plus intimes, et procèdent à cet affreux repas. Ils en agissent de même avec les vieillards qui commencent à s'affaiblir par l'âge. Du reste, les individus composant cette tribu sont des hommes bons, doux et simples, qui ne s'imaginent pas commettre une mauvaise action en agissant ainsi, mais faire au contraire une chose agréable à leur dieu, utile à leurs parens, et propre à attirer la bénédiction céleste sur toute leur race. La chair des personnes étrangères à leur tribu leur inspire la même horreur qu'à nous-mêmes. Leur nourriture ordinaire est le riz, des serpens de toute espèce, des cochons sauvages, et autres bêtes fauves, des singes, etc., et enfin tous les êtres vivans qu'ils peuvent se procurer, et qu'ils regardent comme propres à satisfaire leur immense appétit. (*Bengal annual.* 1831.)

Mémorial encyclopédique, n° 7. — Juillet 1831.

RUSSIE ASIATIQUE. — *Conditions des femmes tartares.* — Un voyageur suisse, qui a passé plusieurs années chez les tartares Nogays, peuple de la Russie méridionale, donne les détails suivans sur la condition des femmes chez ces tribus : « Esclaves plutôt que compagnes de leurs époux, elles passent leur vie à les servir et à travailler pour eux ; elles n'osent se mettre à table avec eux ; aussi la crainte du fouet peut seule les engager à s'acquitter de leurs devoirs. Le Nogay se croit d'autant plus le maître absolu de sa femme qu'il l'a achetée ; car chez ce peuple, le sexe féminin est la propriété du sexe masculin : le père vend ses filles, le frère vend ses sœurs ; si un père meurt en laissant des fils ou des filles non mariées, celles-ci sont considérées comme une portion de l'héritage, dont l'un des frères se charge à un prix déterminé. Une veuve appartient de droit au parent mâle le plus proche de son mari, qui peut la garder ou la vendre, suivant son bon plaisir. Quant au mari, il n'a pas le droit de vendre sa femme, mais il peut la chasser s'il ne s'en soucie plus : dans ce cas il ne peut redemander le prix qu'il en a payé au

père, à moins qu'il n'ait des griefs fondés contre elle. La femme, de son côté, n'a aucun moyen de se soustraire à la domination de son mari. La demande d'une fille se fait par un ami ou un parent, qui s'informe de la dot en vêtemens, en ustensiles de ménage, etc., qu'elle apportera à son futur époux. C'est d'après la dot de la jeune fille principalement que se règle le prix : cependant on considère aussi sa famille et sa naissance. Lorsqu'on détermine le prix d'une jeune fille, on dit qu'elle vaut tant de vaches; mais on paie suivant les conventions stipulées, en argent, en vaches, en chevaux, en bœufs ou en moutons; une vache équivaut à 20 roubles en papier ou à 8 moutons; 2 vaches équivalent à 1 cheval ou à 1 bœuf. Le prix ordinaire d'une jeune fille de sang pur nogay est de 30 vaches ou 600 roubles (environ 25 louis); il s'élève quelquefois jusqu'à 1000 roubles et au-delà. Une fille kalmouke ne vaut guère que 5 à 10 vaches; les veuves se vendent en général meilleur marché que les filles. Les Nogays pauvres s'engagent souvent pendant plusieurs années en qualité de domestiques, afin d'économiser de quoi pouvoir acheter une femme; les Nogays riches avancent quelquefois à leurs valets la somme nécessaire, à condition que les deux époux resteront à leur service jusqu'à ce qu'ils aient acquitté leur dette par le travail. Quoique le Koran permette d'avoir jusqu'à quatre femmes, les Nogays en prennent rarement plus de deux; encore, à l'ordinaire, n'en épousent-ils une seconde que lorsque les soins de leur ménage l'exigent. Dans ce cas, la première en date s'occupe des travaux les plus faciles : la seconde est chargée des travaux les plus pénibles, tels que porter de l'eau, moudre le grain, etc. La favorite du mari se permet quelquefois de régenter et de tyranniser ses compagnes : cependant, en général, on peut dire que la polygamie ne produit pas dans les ménages nogays de querelles.

(*Biblioth. univers.* Juillet.)

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 16. — 31 Octobre 1831.

Philosophie.

AVENIR RELIGIEUX DE L'ORIENT.

Signes de la décadence du Mahométisme. — Le fanatisme et la foi y sont morts. — Avantages qu'en doit retirer la religion. — Effet naturel des missions chrétiennes dans le Levant. — Découvertes réservées à la science dans l'intérieur de l'Asie.

Il y a aujourd'hui deux ans, j'avais laissé derrière moi dans la plaine les blancs minarets de Nissa ; cinq cavaliers, portant de longs fusils en bandoulière et de larges yatagans à la ceinture, m'avaient été donnés pour escorte par Osman Pacha ; et je commençais à gravir les sentiers rocailleux qui traversent le petit Balkan, lorsqu'un triste et imposant spectacle vint s'offrir à mes regards. La population musulmane fuyait devant les troupes du général Geismar, qui, après un combat contre les Arnautes et les Albanais du pacha de Scodra [1], était venu camper à Sophia. Je rencontrais à chaque pas, là des chevaux chargés de tout ce qu'on avait pu emporter de précieux, là une litière renfermant les femmes d'un aga, là un pauvre derviche n'ayant

[1] Scutari de Macédoine.

que lui à sauver, là une file de chariots remplis d'enfans et de femmes voilées; devant ces chariots des vieillards à barbe blanche marchaient appuyés sur de longs bâtons, et, d'un air sombre, mais résigné, conduisaient ainsi leurs familles fugitives. A la vue de ces graves et nobles physionomies orientales, de ces turbans, de ces vêtemens asiatiques, je fus frappé de leur ressemblance avec les figures de patriarches que Raphaël a peintes d'inspiration dans les fresques du Vatican; je croyais assister à une scène de la Bible. C'était une longue et désolée caravane; on eût dit que la race des Osmanlis allait être proscrite et dispersée sur la terre, et qu'une voix effrayante avait prononcé contre elle ce terrible anathème : « Encore quarante »jours et Ninive sera détruite. »

Et, en effet, la Providence manifeste au monde qu'elle a fixé l'heure où le Mahométisme aura cessé de régner, et que cette heure approche. Déjà les doctrines du Coran ont perdu leur empire, jadis si exclusif; la foi au prophète semble s'éteindre dans le cœur des fils d'Othman; il n'y a plus de force, plus de vie dans les croyances de ces peuples, puisqu'au milieu des terribles circonstances qui m'avaient appelé en Turquie, j'ai remarqué l'absence de tout fanatisme religieux et national. Nous avions pensé en Europe que, dans leur lutte contre le vieil ennemi moscovite, les Turcs auraient retrouvé leur antique énergie; nous nous étions trompés : les *Croyans* sont sans ferveur et sans enthousiasme. De Belgrade à Constantinople j'ai vu l'abattement et la douleur, nulle part la rage que devait exciter une guerre avec les chrétiens. Il y a un siècle ou deux cette guerre eût été une guerre à mort, le dernier des Osmanlis eût mieux aimé mourir que de se soumettre à une domination étrangère, d'avoir pour maître un autre que le successeur des califes : aujourd'hui on n'a pas vu un seul pacha se faire tuer sous les drapeaux de Mahomet. Pourvu qu'on eût laissé aux Turcs leurs minarets élancés et leurs humbles maisons de bois, ils se seraient résignés à vivre sujets russes; si quelques-uns avaient préféré retourner en Asie rejoindre les ossemens de leurs pères, le plus grand nombre serait resté en Europe, et aurait subi en silence l'affront de payer tribut aux Giaours.

Souvent on a comparé les Turcs et les Espagnols (sous quel-

ques rapports la comparaison ne manque pas de justesse); on nous peignait l'Espagne abattue et dégénérée comme la Turquie. Cependant lorsque Napoléon avec sa grande armée eut envahi l'Espagne et profané ses églises, on vit se réveiller les enfans de Pélage; les tems de Gonsalve et du Cid semblèrent renaître, on se battit avec acharnement, avec héroïsme. C'est que dans le combat on cherchait le martyre autant que la victoire; la foi catholique vivait dans les cœurs castillans, et la foi seule enfante de tels miracles.

Rien de semblable ne s'est vu de notre tems en Turquie. rien n'a pu ranimer le Mahométisme mourant.

Et pourtant les événemens s'accumulaient, comme pour pousser les Musulmans à la furenr, et leur faire tenter d'énergiques efforts : tout a été vain.

La Grèce se révolte, et pendant quatre ans on n'agit contre elle qu'avec mollesse; le canon des puissances chrétiennes abat le croissant à Navarin, et le peuple Turc laisse les sujets de ces puissances, les marchands chrétiens, trafiquer tranquillement dans leurs comptoirs de Pera, de Smyrne et d'Alexandrie; on a déployé le sandjak-shériff, et les Timariots ne sont point accourus pour le défendre; enfin le cœur de l'empire a été envahi, Stamboul, *la sainte, la bien aimée du prophète,* a été souillée par l'approche des Russes, l'impénétrable sérail et ses kiosques d'or se sont vus exposés au pillage du Cosaque..., et la population de Stamboul ne s'est point jetée sur ses armes, n'a pas couru puiser du courage et du fanatisme dans ses mosquées. Seulement des murmures séditieux ont éclaté; de vieux janissaires voulaient saisir l'instant de la vengeance, Mahmoud les a fait décapiter, et Constantinople est restée morne et tranquille.

Il faut désespérer d'une religion et d'un peuple auxquels une si grande crise ne rend aucune vigueur.

On serait bien aveuglé si, à des preuves si frappantes et si multipliées, on ne reconnaissait pas que la foi musulmane n'a plus de profondes racines dans les cœurs, et que l'Islamisme s'éteint.

Mahmoud lui-même, le sultan à tête de fer, a travaillé sans le savoir au profit du Christianisme. Les réformes qu'il est par-

venu à exécuter à force de persévérance et de rigueur ont bien pu agrandir son autorité personnelle; mais nous ne les jugeons pas de nature à perpétuer le trône et la croyance des sultans. C'est un despote mieux obéi, mais il n'y a plus d'avenir pour sa race et pour son peuple. Il a détruit la puissance des janissaires, et médite sans doute de détruire celle des ulémas; ces deux corps n'opposeront plus d'obstacles à ses volontés, mais il n'a pas vu qu'en eux résidait la force de l'empire Ottoman, et que cette force périssait avec eux. Mahmoud a été appelé un homme de génie, il fallait seulement dire un homme inflexible. Ses résolutions sont obstinées, leurs résultats n'ont pas prouvé qu'elles fussent bien éclairées. Mieux aurait valu pour lui, je crois, et pour la cause de l'Islamisme, ranimer et diriger l'ancien esprit des Turcs, que de leur imposer de force une allure européenne. Quel avantage retire-t-il d'ôter aux Spahis leurs turbans et leurs cymbales, s'il leur ôte en même tems ce fanatisme qui, sous Soliman, les rendait invincibles? Jusqu'à présent ses réformes n'ont été tentées qu'au profit de son despotisme; il fait prendre à ses sujets de nouveaux costumes, et ne songe point à leur régénération morale.

Quoi qu'il en soit, Mahmoud est l'instrument des desseins de la Providence. Déjà son peuple est changé; si l'on me permet de parler ainsi, les Turcs ne sont plus Turcs.

C'est une chose bien digne d'être observée, qu'un peuple dans cet état de transition, lorsque de vieilles mœurs luttent encore contre des habitudes nouvelles, lorsque les hommes semblent subir une transmutation totale; autant cet état est curieux, autant il est difficile à peindre. Tout présente alors mille nuances diverses qu'il est impossible de saisir, parce que tout est incertain et passager; on ne saurait donner une idée précise des mœurs, des lois et des croyances de ce pays, parce qu'elles changent de jour en jour. A ne parler que du sujet qui nous occupe plus spécialement aujourd'hui, il semble que les Orientaux soient pour la religion dans un état de découragement et d'indifférence; ils n'ont plus cette confiance en Mahomet, ce respect et cet amour pour sa loi qui les isolaient du reste du monde; c'est sans doute pour eux un acheminement à écouter les vivifiantes doctrines de l'Evangile. L'Orient est comme un

vaste champ qui n'est pas encore ensemencé, mais déjà ont disparu les forêts qui rendaient toute culture impossible. Les idées chrétiennes ne s'y sont pas encore propagées; mais, on peut l'affirmer, les idées mahométanes s'en vont. Peut-être les hommes de notre âge n'en verront-ils pas l'extinction totale : car pour la Toute-Puissance, les années ne sont que des heures, les siècles ne sont que des jours; mais il est certain qu'un grand changement doit bientôt s'opérer en Orient.

C'est à la religion et à la science de profiter de ces circonstances. Jetons un coup-d'œil sur les ressources qui leur sont offertes.

L'état actuel de nos missions dans le Levant n'est pas très-prospère, il faut l'avouer. Plusieurs établissemens ont été, les uns complètement abandonnés, les autres bien négligés depuis un siècle : les catholiques d'Europe ont trop oublié de diriger leur zèle de ce côté. Espérons que ce zèle se ranimera, dès qu'ils sauront tout le bien qu'il y a à faire, tous les avantages qu'il y a à recueillir. Les ecclésiastiques français se livrent à de nobles travaux; c'est en joignant la science et l'éloquence à leurs vertus, qu'ils veulent triompher de l'incrédulité. Espérons que quelques-uns d'entre eux tourneront leurs regards vers ces rivages : ils se souviendront qu'un de leurs plus saints modèles, Fénélon, avait voulu se consacrer aux missions du Levant; son esprit les guidera dans cette route. Aujourd'hui encore, c'est un Français, l'abbé Brisset, qui dirige le couvent de Galata; son inépuisable charité a fait des prodiges à l'époque de la persécution des Arméniens catholiques. Un autre Français, le père Lucas, qui a tout quitté pour servir Dieu, réside à Andrinople. Leurs efforts seront insuffisans, leurs travaux incomplets, si d'autres serviteurs de Dieu ne s'occupent de les seconder, et d'aller s'associer à leur dévouement. Les catholiques de l'Archipel ont cruellement souffert des désastres qui ont désolé ces îles depuis quelques années : leurs maux peuvent se réparer, si les protecteurs de la Grèce leur font enfin obtenir justice. Les chrétiens du rit grec doivent sentir quel malheur a été pour eux le schisme qui les a séparés de l'Eglise romaine. Les liens avec leurs frères d'Europe eussent été bien plus resserrés; les secours qu'ils en ont reçus bien plus prompts et bien plus efficaces, s'ils étaient

restés catholiques. Cette expérience leur servira pour l'avenir. Grâce à la généreuse médiation du roi de France, les Arméniens, de la communion romaine, ont enfin vu cesser les persécutions que leur avaient attirées les intrigues des hérétiques; ils ont même obtenu de nommer un patriarche, de construire des églises, et des garanties pour leurs libertés religieuses; plus d'obstacles à ce qu'on leur prêche la vérité [1].

Quant aux Turcs, les capitulations conclues avec la Porte s'opposent à ce qu'on cherche à faire des prosélytes parmi eux : nos missionnaires les ont religieusement observées. Mais les barrières élevées par le Coran tombent de toutes parts; les Turcs voient la supériorité des nations européennes; ils réfléchiront qu'elle est le fruit du Christianisme; et quand les tems seront venus, eux-mêmes demanderont à être instruits.

Ce tableau de l'Orient est fidèle; je l'ai observé moi-même et pesé le témoignage de ceux qui l'habitent; on voit qu'il offre à la religion de belles et pacifiques conquêtes. Elle ne les négligera pas, et s'empressera de relever vers le ciel le front de ces peuples courbés à terre. La science doit aussi s'enrichir des travaux et des découvertes de nos missionnaires. Ils sont appelés à explorer cette Asie, si mystérieuse jusqu'à ce jour; à nous faire connaître ce peuple, ce monde si différent du nôtre, et si intéressant pour l'histoire et la philosophie; ils trouveront dans le Levant des mines de science auxquelles on n'a pas encore puisé. Bien des gens ignorent qu'il existe à Constantinople des bibliothèques pleines de manuscrits. Nos drogmans même, employés à traduire des firmans et des pièces officielles, ne se sont guère occupés d'y faire des recherches. Qui sait quels trésors y sont enfouis? Nous en sommes convaincus : le zèle de quelques pauvres prêtres peut faire faire plus de progrès à la science orientaliste que toutes les dissertations des académies de l'Europe. Les savans de profession arrangeront des théories dans leur cabinet; mais eux, ils useront leur vie en Orient; ils recueilleront et expliqueront les faits, base réelle de toute vraie science. De tous les voyageurs, le missionnaire est celui dont

[1] Cette négociation si favorable à l'humanité est due au roi Charles X, et aux soins de son ambassadeur, le général Guilleminot.

les observations sont les plus étendues comme les plus sûres. D'ordinaire, les voyageurs passent trop rapidement, et ne peuvent faire qu'une étude superficielle du pays; on a vogué dans un caïque, parcouru l'At-Meydan, vu des turbans, des babouches et des chibouks; mais on ignore l'état moral du peuple. Pour rendre ma pensée plus sensible, je dirai que le voyageur ressemble à un homme qui ouvre un livre écrit en langue étrangère, et orné de gravures; il voit qu'on a représenté des paysages et des costumes différens de ceux de son pays; mais ses idées restent confuses, parce qu'il n'entend pas le texte de ce livre; au missionnaire est donné de le comprendre et de nous le traduire. En effet, le missionnaire est obligé de savoir à fond la langue des peuples chez lesquels il veut porter la lumière; il faut qu'il étudie leurs mœurs, leurs caractères, qu'il s'instruise de leurs erreurs pour les réfuter. Ce n'est qu'à force de les bien connaître qu'il pourra les guider; il faut qu'il devienne un d'entre eux; qu'il se pénètre de leur pensée, et vive de leur vie. On voit par là quels trésors sont accessibles à lui seul. On sait ce que nos missionnaires avaient fait en Chine et au Japon, quels résultats miraculeux ils avaient obtenus pour la religion et la science. Au moment où nous écrivons, un grand changement s'effectue dans l'empire de Mahomet : l'instant est propice pour étudier l'Orient et tenter d'y propager la foi. Nous serions donc heureux de voir quelques membres du clergé catholique, entrer dans les voies nouvelles ouvertes par la Providence, se préparer à déposer les germes féconds de la parole de Jésus-Christ dans ces vastes contrées, et y suivre le doigt de Dieu, comme jadis les Hébreux suivaient dans leurs marches la colonne de feu. Ne se trouvera-t-il donc plus de nouveaux apôtres, pour exécuter les ordres du Maître : « Allez et enseignez; *ite et docete?* » La carrière ouverte aux missionnaires est difficile sans doute; elle exige un dévouement sans bornes, un grand savoir, une inaltérable charité; il faut que l'incrédule le plus rebelle à leurs exhortations éprouve cette charité, et dise qu'ils ont passé en faisant le bien, *pertransiit benefaciendo.* Mais quel succès couronne leurs peines! A eux appartient le plus beau triomphe où puisse aspirer un chrétien :

Dieu leur assure des récompenses éternelles, et le monde même, forcé à la reconnaissance, s'empressera de les glorifier.

Nous le répétons, l'instant est propice, et leurs efforts ne seront infructueux ni pour la piété ni pour la science. Qu'ils ne se découragent point si d'abord on dédaigne leurs personnes, on néglige leurs exemples et leurs préceptes : rien ne doit abattre leur zèle; qu'ils se souviennent que la voix qui annonçait *la vérité* a d'abord retenti dans le désert. Cette *vérité* doit conquérir le monde, et retourner en Orient, d'où elle nous est venue.

Z. A.

Géologie.

ACCORD DE LA GÉOLOGIE ET DE LA GENÈSE

RELATIVEMENT A LA CRÉATION.

L'antiquité de la terre, que tendent à prouver les recherches géologiques, peut se concilier naturellement avec l'époque assez récente de la création, indiquée par Moïse.

Nous avons dit plusieurs fois dans ce journal, et nous le répéterons de nouveau : nous n'adoptons positivement aucun système de géologie; cette science n'est pas faite encore; elle se compose d'une masse de faits bien constatés sans doute, mais qu'il est impossible jusqu'aujourd'hui d'expliquer et de coordonner de manière à élever un édifice scientifique complet. C'est ce qui rend compte de la multitude et de la divergence des théories de la terre publiées jusqu'ici.

Parmi ces théories, la plupart confirment nos croyances, quelques-unes les attaquent. Notre but est de présenter succinctement les premières et de réfuter les secondes, lorsque les objections qu'elles opposent à la vérité de nos livres saints peuvent présenter quelque apparence de vraisemblance. Mais nous ne nous chargeons pas de concilier entre elles celles de ces opinions qui se contredisent. Notre but est rempli, pourvu que nous montrions qu'elles se concilient avec le récit de la Genèse, ou qu'elles présentent une des manières d'interpréter les paroles de Moïse, relativement aux grandes époques du monde. C'est ce que nous allons voir, en présentant un résumé de l'ouvrage de

M. Bonnaire-Mansuy sur ce sujet [1]. Cet auteur a eu pour but de prouver que *l'antiquité incontestable des matériaux dont notre monde est formé, se concilie naturellement avec l'époque récente de la création indiquée dans la Genèse.*

On voit par là que cet auteur a abordé la plus grave des difficultés qui s'élèvent dans l'étude comparative des faits géologiques et de l'histoire de la création, rapportée par la Bible. Voici l'exposé de ce système; nous le discuterons ensuite :

« Lorsque sur la voie romaine, dit-il, un chêne antique frappé par la tempête tombe déraciné et laisse à découvert le tombeau sur lequel il fut planté, je reconnais, dans les débris empreints de vétusté qu'il livre à mes regards, des vestiges dégradés d'une génération éteinte. Ces ossemens corrodés, et cette vieille armure me prouvent que, long-tems avant la génération contemporaine, il a existé des guerriers parmi les hommes. Ces fibules, cette lance, ce bouclier, rongés et incrustés par la rouille, attestent l'antiquité du monument. Des pointes, des lames et des plaques indiquent que l'équipement du guerrier dont elles environnent la dépouille, différait essentiellement de celui des soldats de nos jours. L'absence des armes à feu dans ce tombeau, et la présence, au contraire, d'une armure complète, qui n'est point en rapport avec les armes modernes, me font conclure que la construction de ce sépulcre est antérieure à l'invention de la poudre.

» Ainsi, continue M. Bonnaire-Mansuy, suppléant autant que possible par le raisonnement, au défaut d'une inscription qui m'instruirait de l'époque à laquelle ce guerrier fut inhumé, je trouve, par la comparaison des circonstances qui l'accompagnent, des indices de son antériorité à l'invention des armes employées en Europe depuis plus de quatre siècles. Je demeure donc convaincu que la construction de ce tombeau date au moins de quatre cents ans; mais je ne supposerai jamais que l'arbre sous lequel il se trouvait placé soit plus ancien que ce tombeau lui-même, parce qu'il serait absurde de dire que la plante a précédé le sol. »

[1] *Cosmogonie, ou de la formation de la terre et de l'origine des pétrifications*; in-8°.

M. Bonnaire-Mansuy trouve que cette comparaison s'applique en tout point à l'histoire des fossiles. Voici comment il établit cette analogie :

« Lorsqu'après un orage dévastateur je parcours, dit-il, les ravins dont l'eau impétueuse a sillonné le coteau, je reconnais dans les fossiles pétrifiés qu'elle a mis à nu les vestiges de corps organisés dont les races sont éteintes.

» Les fragmens de quadrupèdes, d'animaux de tout genre, de coquillages incrustés et identifiés avec la pierre que le soleil éclaire pour la première fois, me prouvent qu'avant la formation de cette terre et des êtres dont elle est peuplée, il a existé des quadrupèdes, des plantes, des poissons, des oiseaux et des coquillages. L'état de pétrification et de cristallisation de ces débris, de ces bois, de ces coquillages, atteste l'antiquité de leur gissement. La conformation extraordinaire des os, des dents, ou des coquilles de ces animaux fossiles, et la taille gigantesque de quelques-uns, indiquent que les races pétrifiées ne sont pas les souches des races vivantes, dont au contraire elles différaient pour la plupart essentiellement.

» L'absence des débris humains et d'aucun ouvrage de main d'homme parmi les fossiles qui présentent une quantité innombrable d'animaux terrestres, fluviatiles et marins, dont les espèces exterminées n'ont pas été reproduites lors de la création de la terre de l'homme, me fait conclure que l'enfouissement et la pétrification de ces animaux fossiles est antérieure à la création de l'espèce humaine et des animaux qui habitent le même monde qu'elle. »

Ainsi, suppléant autant que possible par le raisonnement au défaut d'une révélation qui instruirait de l'époque à laquelle ces animaux fossiles ont été exterminés, enfouis et pétrifiés, M. Bonnaire trouve, par la comparaison des caractères anatomiques qui les distinguent des races vivantes, des indices suffisans qui lui révèlent que leur pétrification est antérieure à la dernière création.

Il pense avec raison que l'état des fossiles pétrifiés ne saurait être attribué à l'action des eaux incrustatrices, puisque les couches profondes de la terre dans lesquelles ces fossiles sont ensevelis, ont dû être formées avant que les fontaines chargées de

sédimens pierreux fussent organisées dans les interstices de ces mêmes couches. Selon lui, l'absence des antropolithes, qu'il regarde comme incontestable, ainsi que celle de tant d'espèces d'animaux contemporains de l'homme, est une preuve incontestable que ces corps organisés ont été pétrifiés et enfouis avant la dernière création (car il en admet deux), et qu'ils lui sont absolument étrangers; et quand il serait vrai, ajoute-t-il, que quelques-unes des espèces vegétales ou animales fossiles fussent identiques avec des espèces existantes sur notre terre, cela ne prouverait rien contre ma conclusion, parce qu'il est possible que Dieu ait jugé convenable de reproduire quelques-unes des espèces qu'il avait anéanties. Mon opinion subsiste donc dans toute sa force, puisque la majorité des espèces fossiles ne se trouve pas sur notre globe, et que la plupart de nos animaux terrestres ou marins n'existent réellement pas parmi les fossiles, ce qui constitue deux créations bien distinctes.

Après cela, M. Mansuy examine si les deux créations qu'il a admises, se sont succédées sur le même monde.

« Pour anéantir la première, il eût suffi que les mers envahissent les continens; par ce moyen les animaux marins eussent péri sur la vase desséchée, et les animaux terrestres eussent été détruits par submersion. Mais alors les débris de ces espèces primitives fussent restés à la surface de la terre, et on ne les retrouverait ni pétrifiés, ni enfouis dans les couches inférieures.

» On invoquera peut-être les tempêtes, les tremblemens de terre, les éruptions des volcans, etc., afin d'enfouir les débris de la première création. Mais quelle puissance invoquera-t-on pour pétrifier ensuite ces mêmes débris? car les ruines de Pompeïa et d'Herculanum ont appris que les enfouissemens ne pétrifient pas. En vain chargerait-on les eaux de la mer du soin d'opérer cette pétrification; elles ne peuvent produire elles-mêmes le plus petit caillou.

» Supposerait-on que les eaux d'autrefois ont possédé la vertu exclusive et temporaire de faire de la pierre? ce serait tomber dans l'absurde. Attribuerait-on au feu la formation des couches solides de la terre? Nos chimistes répondront que des calcaires ne sont pas de la lave. Au surplus, si quelqu'un prétend reconnaître dans les fluides existans les agens pétrificateurs, ils sont

à sa disposition ; qu'il fasse de la pierre, et M. Bonnaire Mansuy s'avouera vaincu par cette démonstration.

» On peut bien fabriquer un ciment solide, plus dur même que certaines pierres ; on peut aussi imiter la lave par des concrétions chimiques, mais on ne parvient point à fabriquer de véritables pierres, des silex. Le feu, l'air, l'eau, et les gaz analogues capables d'opérer quelques concrétions secondaires, ne sont pas véritablement des pétrificateurs. Ce serait donc en vain que l'on tenterait par leur moyen de produire des pierres semblables aux pierres naturelles qui composent les rochers et les couches solides de la terre. »

La présence des corps organisés dans les couches de pierre, dénote que ces pierres ont été composées d'une pâte liquide capable d'immerger ces corps et de les pénétrer de sa propre substance. Un agent inconnu a donc tenu cette pâte *lapidifique* en dissolution au défaut des fluides actuels qui en sont incapables ? Cet agent originel que notre auteur admet pour expliquer les pétrifications, forme ce qu'il appelle le *fluide incubateur*. Il donne à ce fluide la propriété de détruire la cohésion qui unissait les molécules lapidifiques et métalliques; mais il ne lui donne sur les substances végétales et animales qu'une action imprégnative, fondée sur ce que certaines pétrifications ont conservé les formes les plus délicates d'êtres organisés.

D'après M. Bonnaire-Mansuy, il n'y a nul doute que la première création des plantes et des animaux appartenait à un premier monde avec lequel elle a été détruite, puisque notre planète n'est composée que de leurs débris. Si cette première création eût existé sur notre terre, ses débris ne se seraient enfouis que dans la couche superficielle, laquelle formerait une croûte de pierre stérile et inhabitable, le fluide incubateur ayant été éteint après l'avoir dissoute.

L'idée que les couches compactes de la terre n'étaient que des dépôts successifs de la mer a dû naturellement se présenter à l'esprit des naturalistes, et leur être suggérée par la présence de corps marins dans ces mêmes couches, qui, pour la plupart, sont horizontales, et dont l'état antérieur de liquidité paraît indubitable. Ces auteurs auraient raisonné d'après les lois actuelles de la nature, s'ils n'avaient pas donné aux eaux de la

mer des vertus lapidifiques, dont elles n'ont jamais pu être douées.

Voilà à peu près quel est le système de M. Bonnaire-Mansuy. Pour lui la terre est un *édifice nouveau, construit des débris d'un monde antique*. Les êtres organisés, ensevelis dans ses entrailles, ne sont pas les enfans de sa surface. Ils vivaient dans ce premier monde dont elle présente les dépouilles. La terre actuelle est la terre spéciale de l'homme; c'est pourquoi, dit M. Mansuy, parmi les débris accumulés dans son sein, il ne s'en trouve aucun appartenant à l'espèce humaine.

Notre auteur croit encore que la formation de la terre actuelle est due non-seulement au bouleversement de la terre primitive, mais encore à une catastrophe semblable arrivée à la lune. Les décombres qui composent les couches meubles de la terre et les nombreux cailloux granulés dont son sol est comme parsemé, sont des preuves, d'après lui, que ces corps sont tombés d'en haut, c'est-à-dire de la lune, dont le globe paraît comme dépouillé et abrupte. Il pourrait s'appuyer aussi des pierres tombées du ciel, phénomène assez fréquent.

Le système de M. Mansuy est un de ceux qui concilient le mieux les traces d'antiquité de la terre avec la date assez récente assignée par Moïse au monde actuel. Mais il admet comme certains plusieurs faits qui sont loin de l'être autant qu'il le pense. 1° Il regarde comme prouvé qu'il n'existe point d'hommes fossiles; il est vrai que c'est l'opinion de presque tous les géologistes, et entre autres, du célèbre Cuvier, qui a démontré qu'on s'était trompé jusqu'ici dans la détermination des caractères de quelques débris antiques regardés à tort comme des fossiles humains; mais, depuis les derniers travaux de cet auteur, nous avons fait connaître dans ce journal quelques restes qui paraissaient bien appartenir à l'espèce humaine [1]. Nous avouerons que plusieurs hommes versés dans ces matières n'ont pas partagé notre opinion à cet égard, et, malgré nos doutes, nous consentirons à admettre l'opinion généralement admise jusqu'aujourd'hui.

[1] Voir la lithographie qui représente quelques-uns de ces fossiles, dans le n° 9, t. II, p. 111 de la 1re et p. 223 de la 2e *édit.*

2° M. Mansuy admet encore que les ossemens fossiles trouvés jusqu'ici appartenaient à des animaux dont les espèces n'existent plus. Les belles recherches de M. Cuvier prouvent l'inexactitude de cette assertion. Il suffit d'ouvrir le grand ouvrage de cet auteur, pour s'assurer qu'il a trouvé les espèces encore vivantes aujourd'hui de plusieurs animaux fossiles; il en est un grand nombre, il est vrai, qui ne peuvent pas se rapporter à celles qu'on est parvenu à connaître.

A l'exception de ce fait, qui ne peut point d'ailleurs ébranler la théorie de M. Mansuy, nous reconnaissons volontiers que cette théorie s'accorde mieux que beaucoup d'autres avec les faits géologiques. Car, d'un côté, nous voyons des preuves évidentes d'énormes bouleversemens dans la nature, tels que des déchiremens, des fractures de masses de terre, des inclinaisons diverses des couches qui composent le globe, des quantités prodigieuses de débris d'êtres organisés terrestres ou marins, souvent transformés en silex, ou placés au milieu des pierres les plus dures; d'un autre côté, la multitude des couches de la terre paraît établir une antiquité du globe supérieure à celle qu'une interprétation commune lui assigne, d'après la Genèse.

On attribue généralement tous les signes de bouleversement que présente la terre au déluge universel; les pétrifications des êtres organisés sont regardées généralement comme des médailles de cette grande catastrophe. M. Mansuy ne partage point cette opinion. Il pense que le déluge de Noé n'a pas pu produire tous ces changemens; d'abord parce que l'eau n'ayant aucune action chimique sur le silex, n'a pu les dissoudre et les transformer en pâte, comme la chose a dû nécessairement avoir lieu, pour expliquer les pétrifications; en second lieu, parce que le récit de Moïse ne donne aucun lieu de supposer que le déluge ait bouleversé la surface de la terre. Il fait plutôt augurer le contraire. Il est dit, en effet, que la colombe que Noé lâcha en dernier lieu, pour connaître l'état de l'inondation, revint dans l'arche avec une branche d'olivier. Or, si le sol avait été lacéré et déchiré, comme le feraient croire les pétrifications et les animaux fossiles, bien certainement les végétaux auraient péri, et comme il n'est pas dit que Noé ait renfermé avec lui dans l'arche les plantes qui croissent à la surface du sol, il en

serait résulté que la terre serait restée stérile. L'histoire sacrée et profane nous prouve le contraire.

En admettant cette opinion, on serait obligé de reconnaître avec M. Mansuy, que les fossiles, du moins ceux qui occuppent les couches un peu profondes de la terre, ne sont point le résultat du déluge universel. Mais alors comment expliquer leur formation ? Admettrons-nous avec notre auteur deux créations opérées à des espaces de tems très-considérables, l'une d'un monde primitif, l'autre des êtres désignés comme l'œuvre des six jours ?

Pour cela, étudions avec soin les paroles de Moïse sur la création, et voyons si elles peuvent permettre cette explication. Plusieurs auteurs avaient déjà soutenu l'opinion de M. Bonnaire-Mansuy, c'est-à-dire, que la création de la terre était antérieure à l'ouvrage des six jours. Comme il n'est pas possible de mieux traiter cette question, nous allons donner quelques fragmens de ces auteurs, en regrettant de ne pouvoir faire connaître ici l'ouvrage de M. Gervais de la Prise, sur ce sujet [1], un des auteurs qui ont les premiers traité cette question dans le sens que nous indiquons ici.

Un autre écrivain, M. Gosselin, s'exprime ainsi [2] : « Est-il vrai que, suivant le récit de Moïse, l'origine de la terre et la naissance du genre humain datent de la même époque ? Rien absolument ne paraît favoriser cette interprétation, ou plutôt les paroles de la Genèse indiquent positivement le contraire, puisque, après avoir dit en deux mots, qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre, elle répond ainsi en forme de narration : *mais la terre était vide et déserte.* Et pourquoi était-elle vide et déserte ? si ce n'est parce qu'elle était privée d'êtres vivans et organisés, dont sans doute elle avait déjà été peuplée ; car on ne peut être privé des choses qu'on n'a pas encore possédées. Ensuite elle ajoute que cette même terre se trouvait couverte d'eaux, et ces eaux revêtues d'une atmosphère opaque et ténébreuse, ce qui n'annonce certainement point ce chaos où tous

[1] *Accord du livre de la Genèse avec la géologie et les monumens humains*; Caen, 1803.

[2] *L'antiquité dévoilée au moyen de la Genèse*; 1807.

les élémens seraient confondus, puisqu'ils sont ici séparés en grandes masses.

» . . . . . Cependant, continue M. Gosselin, on objecte que, dans le récit de Moïse, on voit paraître la lumière avant qu'aucun astre fût formé, on voit aussi une distinction du jour et de la nuit avant qu'il existât aucun signe propre à la produire, ce qui est contraire à la nature.

» Mais, croit-on que Moïse eût pris sur lui d'ordonner ainsi sa narration, s'il n'y eût été forcé par une raison supérieure? En effet, on voit que la lumière existait avant qu'il fût question de compter les jours? Et qui a dit que le soleil, la lune et les étoiles ne concourussent point à l'apparition de cette lumière? De ce que ces astres n'étaient point visibles pour la terre, s'ensuit-il qu'ils ne fussent point créés? Il est certain que le feu existait, puisque l'eau était fluide. Or, le feu ne se fait-il pas sentir sans donner aucune lumière, et la lumière sans la vue d'aucun astre lumineux [1]? Sans doute le soleil existait puisque Dieu l'avait créé en même tems que le globe céleste; car qu'est-ce que le ciel dont parle la Genèse au premier verset, si ce n'est cette voûte immense que nous voyons parsemée d'une multitude innombrable de corps opaques et lumineux? Mais ces astres étaient réstés invisibles pour la terre, parce que celle-ci était enveloppée d'une atmosphère si dense que leur lumière ne pouvait la pénétrer, jusqu'à ce que cette atmosphère rendue perméable aux rayons de cette lumière par la parole de Dieu, eût acquis un certain degré de transparence. Avec cette demi-transparence, la terre jouit du bienfait de la lumière, mais sans la vue des corps mêmes qui l'occasionent ou qui en sont la source. Et comme elle tournait sur son axe, ainsi qu'elle fait aujourd'hui, elle en jouissait successivement par les différens points de sa surface; de là l'alternative du jour et de la nuit, qui peut exister naturellement, sans que le soleil se montre à son tour.

[1] On n'est pas obligé aujourd'hui de se livrer à beaucoup de raisonnemens pour prouver la proposition que soutient ici M. Gosselin. La science est venue à l'appui de la foi, comme en tant d'autres points. Il est prouvé par les expériences de plusieurs chimistes et physiciens, et surtout par celles de M. Fresnel, que la lumière est indépendante du soleil, qui n'en est que le moteur et non le producteur.

». . . . . Pourquoi donc, réplique-t-on, Moïse affirme-t-il positivement, après le troisième jour expiré, que Dieu fit le soleil, la lune et les étoiles pour présider au jour et à la nuit, et qu'il les plaça dans le firmament du ciel, afin qu'ils servissent de signes propres à marquer les tems, les jours, les mois et les années, et qu'il fit tout cela par rapport à la terre? n'est-ce pas ce qui s'appelle placer l'effet avant la cause? — Réduit à épiloguer sur les mots afin de trouver Moïse en défaut, on veut que quand Dieu commande aux luminaires, *sint luminaria*, de montrer leurs disques à la terre, ce soit les créer; comme si écarter l'obstacle qui empêche un flambeau d'être aperçu, était lui donner l'existence; or Dieu, comme nous l'avons déjà dit, n'avait-il pas créé tous ces luminaires, en créant ensemble le ciel et la terre au commencement de toutes choses. Que si Moïse, au quatrième des six jours, ajoute que Dieu voulut qu'ils servissent alors à éclairer la terre, et qu'ils fussent pour elle des signes propres à marquer les différentes périodes de tems, comme s'ils étaient faits uniquement pour elle à l'instant, il énonce d'abord un fait, qui est que ces astres étant devenus invisibles pour la terre, l'acte par lequel ils sont devenus visibles, devient pour elle une espèce de création qui les fait sortir du néant à son égard..... Qu'est-ce donc que le globe terrestre d'après le texte de la Genèse ainsi expliqué? Est-ce une terre peuplée nouvellement, et pour la première fois? où une vieille planète très-anciennement habitée, laquelle ayant subi une grande révolution, a eu besoin d'être régénérée après l'extinction de tout être vivant et organisé? C'est sur quoi l'Ecriture garde le silence, et ce que Dieu sans doute a voulu abandonner aux discussions humaines.

» Vous donc qui désirez savoir depuis quel tems la terre existe, dit encore M. Gosselin, savans de toutes les nations, creusez, fouillez dans ses entrailles, examinez scrupuleusement toutes les parties dont elle est composée; si vos recherches aboutissent à découvrir qu'elle est aussi nouvelle que le genre humain qui l'habite maintenant, la Genèse ne s'y oppose en aucune manière; si, au contraire, vous trouvez qu'elle est plus ancienne que nous, elle vous l'accorde également, pourvu que vous reconnaissiez qu'elle ne s'est point faite d'elle-même, et

qu'elle n'est point l'effet du hasard ou d'une force aveugle et nécessaire. »

Avant les auteurs que nous venons de citer, le jésuite Pererius avait donné la même explication des paroles de Moïse sur la création. Comme sur un pareil sujet, on ne saurait accumuler un trop grand nombre d'autorités, nous allons reproduire ici un passage d'un auteur qui a exposé le système de Pererius, en y joignant ses propres idées, qui sont celles d'un savant également versé dans les connaissances sacrées et profanes, nécessaires pour traiter avec fruit une semblable question. Cet écrivain, c'est M. de Genoude, qui a consigné les réflexions que nous allons citer, en tête de son excellente traduction du Pentateuque.

« Au commencement de toutes choses, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire le soleil, les étoiles, les planètes et la terre elle-même. Cette première supposition, dit M. de Genoude, n'a rien qui puisse alarmer les orthodoxes, puisque le sentiment commun des interprètes est que, non-seulement la terre, mais les cieux ont été créés dès le commencement, avant l'époque des six jours. Il est vrai que presque tous les interprètes depuis le vénérable Bède, ont cru que les cieux dont il est parlé ici, sont le ciel empyrée, la demeure des bienheureux. Mais le jésuite Pererius, un des plus doctes commentateurs de la Genèse, ne fait pas difficulté de les abandonner en ce point, parce qu'il s'agit évidemment, dans le récit de Moïse, des cieux visibles, des cieux qui sont l'ornement de cet univers, de ces cieux qui ne cessent de publier la gloire du Créateur. Il faut donc dire avec lui que les cieux matériels furent créés en même tems que la terre. Or les cieux matériels ne sont autre chose que les astres, puisqu'on a démontré qu'il n'y a plus de cieux solides, pas même de fluides qui remplissent les espaces célestes, mais un véritable vide.

» Pererius dit, à la vérité, que ces astres, quoique créés et disposés en leur ordre présent, n'étaient pas lumineux, puisque la lumière n'était pas faite. Mais comment concevoir les corps lumineux par eux-mêmes, tels que sont le soleil et les étoiles, sans qu'ils envoient la lumière. Enfin les cieux sans astres lumineux ne sont pas des cieux dans le langage ordinaire.

» Ainsi, en disant que les cieux ont été créés avant l'époque des six jours, on ne dit rien qui ne soit conforme aux interprètes catholiques, ou qui ne soit du moins une conséquence légitime de leurs sentimens. Ce fut vraisemblablement à l'époque de cette création que les planètes furent peuplées d'habitans. Comme leur histoire ne nous intéressait point, Moïse ne nous en a rien appris, et il passe tout de suite à l'état où était notre planète au moment où Dieu voulut la peupler une seconde fois d'êtres vivans; car il paraît qu'une horrible révolution arrivée sur notre globe les avait tous fait périr. Elle était selon la force de l'original, *vastitas* (תהו), une vaste solitude semblable à un pays dévasté, *inanitas* (בהו), c'est-à-dire, selon la force du même original, un lieu où il ne se trouve plus rien de ce qui en faisait l'ornement, comme une maison vide de meubles. La paraphrase d'Onkélos rend ces mots de l'original par *desolata et vacua*, et celle de Jonathan est encore plus expressive, car il traduit ces mots par *vacua hominibus et jumentis*. Jérémie s'est servi des expressions qu'emploie ici Moïse pour décrire l'état où était Jérusalem après sa dévastation par les Chaldéens, et on les trouve aussi employées par Isaïe dans une semblable occasion. Moïse pouvait-il exprimer plus clairement l'état de dévastation où se trouva notre globe après la catastrophe qui avait fait périr ses habitans? Ceux qui ont pensé, avec M. Delue, que Moïse avait voulu décrire la confusion de tous les élémens qui avait lieu avant l'action des lois générales, n'ont pas fait attention que l'auteur de la Genèse suppose les élémens bien séparés, la terre et l'eau qui la couvre, l'air agité par un vent violent; puisqu'il ajoute que la terre était toute submergée, que d'affreuses ténèbres couvraient les abîmes dont elle était inondée, qu'un vent impétueux soufflait sur les eaux.

» Il est impossible de dire quelle fut la cause de cette révolution première; si ce fut une comète, qui s'approchant trop près, bouleversa notre globe, et le couvrit d'un déluge d'eau; ou si Dieu n'intervint pas d'une manière immédiate pour opérer cette dévastation. Quoi qu'il en soit de l'état antérieur de notre planète et des causes qui l'avaient produit, que Moïse ne nous apprend que d'une manière très-obscure, il nous montre clairement ce que Dieu fit pour la renouveler et la rendre la demeure

des vivans : il commence au premier jour à dissiper en partie les épaisses ténèbres qui la couvraient tout entière : il dit donc, *que la lumière soit;* et cette lumière qui existait déjà dans le soleil et les autres astres, que Dieu avait déjà formés en créant le ciel, s'insinue au travers de cette atmosphère dense et opaque qui entourait la terre, et commence à l'éclairer de ses faibles rayons. La supposition que nous faisons ici d'une lumière faible qui commence au premier jour d'éclairer le globe, et que nous disons provenir du soleil, est admise par le docte Pererius dans son Commentaire sur la Genèse; il suppose que quand Dieu fit la lumière, il alluma pour ainsi dire, le flambeau du soleil qui était comme éteint; mais cette lumière, semblable à celle du crépuscule, était, selon lui, trop faible pour rendre les astres brillans; ce ne fut qu'au quatrième jour qu'elle acquit ce degré de force. Mais qui se persuadera que Dieu ait voulu faire le soleil à deux reprises? N'est-il pas plus simple d'attribuer ces graduations de lumière, non au soleil lui-même, mais aux obstacles qui étaient autour de la terre et empêchaient ses rayons d'y pénétrer? Au reste, au moyen de cette supposition, qui au moins n'a rien d'hétérodoxe, on conçoit aisément ce qui paraissait auparavant contradictoire, que la lumière a pu exister avant le soleil, et qu'il y eut une succession de lumières et de ténèbres, des jours et des nuits, avant qu'il parût dans les cieux.

» Au second jour, Dieu dilate cette atmosphère, peut-être en y envoyant une plus grande abondance de calorique; c'est ce que Moïse, dont il ne faut pas attendre un langage conforme aux nouvelles découvertes, exprime par ces mots : *Fiat expansio inter aquas et dividat aquas ab aquis* [1]. Le résultat de cette expansion et du calorique qui la produit, est la vaporisation des eaux, leur ascension dans l'atmosphère et le dégagement d'une partie du globe.

» Au troisième jour, la masse des eaux qui couvraient encore notre globe était diminuée, mais il s'en fallait encore beaucoup qu'il fût entièrement dégagé. Dieu creusa alors, par des rup-

[1] Dans le texte de la Vulgate on lit : *fiat firmamentum in medio aquarum et dividat*, etc. Genèse, I. v. 6,

tures et des affaissemens, un lit immense et profond. Bientôt, par leur tendance naturelle, les eaux se précipitent dans ces cavités, et notre continent paraît. Le même jour, Dieu revêt le continent desséché d'une agréable verdure; il ordonne à la terre de produire des herbes et des arbres fruitiers.

» Jusqu'au quatrième jour, une sombre lumière, semblable à celle que nous recevons dans les jours nébuleux, avait éclairé la terre, mais avant de créer les animaux, il convenait de rétablir l'astre du jour dans son ancien domaine. Le jour devait être marqué par l'apparition de ce brillant luminaire, la nuit devait être éclairée par la lune et les étoiles. Aussi le Seigneur ordonna-t-il au soleil de paraître dans les cieux, et de dissiper jusqu'aux moindres vestiges de l'obscurité du premier chaos. L'écrivain sacré dit à la vérité que Dieu fit ces luminaires ainsi que les étoiles, *fecit luminare majus, et luminare minus, et stellas.* Mais il faut remarquer que l'Ecriture parle assez souvent selon ce qui paraît extérieurement, et non selon ce qui se fait réellement; elle dit, par exemple, que le soleil s'arrête, quoique cela ne se fasse pas réellement, et n'ait lieu que selon les apparences. Ainsi elle a pu dire que le soleil fut fait, quoiqu'il ne fut pas fait réellement, mais seulement selon l'apparence extérieure.

» Effectivement, si, au moment que Dieu faisait ainsi paraître le soleil dans le firmament, quelque nouvel habitant de la terre l'eût vu subitement montrer son disque, caché depuis tant de tems, n'eût-il pas pu dire que le soleil était produit, était fait sur la terre? Un flambeau qui n'éclaire pas n'est rien pour ceux qui n'en reçoivent pas la lumière; on peut dire qu'il est fait pour eux au moment qu'il commence à les éclairer. Au reste, le verbe *Asah* (עשה), dont Moïse se sert en cet endroit, ne signifie pas toujours la production réelle d'une chose, il signifie encore *le passage d'une chose à un nouvel état, la préparation et la disposition qu'on en fait pour produire certains effets :* ainsi l'on dit : *faire de l'or et de l'argent à Baal*, pour les consacrer à cette fausse divinité ; *faire l'aurore et les ténèbres*, pour les amener successivement sur la terre. Ainsi *faire le soleil* pourrait signifier *le faire luire sur la terre.* Enfin le soleil se prend assez souvent pour la lumière qu'il produit; ainsi *faire le soleil* serait *produire sa lumière.*

» Or, c'est ce que Dieu fit dans notre explication; il ne créa

point la substance du soleil, qu'il avait déjà faite dès le commencement, mais il produisit sa lumière sur la terre. Il fit qu'au quatrième jour elle parvint avec tant d'abondance sur la terre qu'elle y fit paraître l'image du soleil [1]. Au reste, cette interprétation n'est pas nouvelle; car Pererius, qui soutient, avec tous les auteurs Juifs et plusieurs interprètes catholiques, que le soleil avec tous les autres astres avait été fait dès le commencement, qui prétend même que c'est lui qui, au premier jour, avait produit la lumière, est obligé de ne pas prendre à la rigueur le verbe *fecit;* il dit donc que le soleil ne fut pas fait quant à sa substance, mais seulement quant à cette lumière plus forte qu'il produisit le quatrième jour. Ainsi selon cet auteur très-orthodoxe, la force du mot *fecit* ne tombe pas sur la substance du soleil, mais seulement sur sa lumière. Or, c'est ce que nous disons aussi. Dieu, selon nous, fit la lumière du soleil sur terre; il la produisit de manière qu'on vît l'image du soleil dans les cieux.

» On dira que cette explication est nouvelle : mais on peut en dire autant de celle qui entend la station du soleil sous Josué, non d'une station véritable, mais d'une station apparente; et cependant on peut soutenir ce sentiment sans craindre la censure, quoiqu'il soit opposé à toute l'antiquité, et qu'il ait été flétri par le tribunal de l'inquisition. On peut dire la même chose du système de M. Deluc, quoique ce système prenne crédit parmi les savans catholiques eux-mêmes.

» On objectera que cette explication fait violence aux paroles de l'écrivain sacré; mais en quoi est-elle moins vraisemblable que celle de M. Deluc, qui entend les jours que Moïse dit avoir eu un soir et un matin, par des époques composées de plusieurs milliers de siècles? Nous ne forçons pas plus les paroles de l'Écriture, que ne le fait M. Bullet, lorsqu'il dit que le soleil n'a

[1] La théorie des oscillations, admise aujourd'hui pour la lumière, vient à l'appui de cette explication. En effet, si l'existence de la lumière est indépendante du soleil, et si toutefois la lumière n'éclaire le monde qu'autant qu'elle est mue par cet astre, il en résulte que le soleil n'est devenu existant pour nous qu'au jour où, paraissant dans notre monde, il a commencé à mettre la lumière en mouvement. Nous y reviendrons dans un autre article.

pas rétrogradé au tems d'Ezéchiel, mais que ce sont uniquement ses rayons qui ont été inclinés de manière à produire les mêmes apparences. Ainsi nous disons de même, que ce n'est point la substance du soleil qui a été faite au quatrième jour, mais que c'est sa lumière qui a été disposée de manière à produire le phénomène d'une production apparente. Au reste, le récit de Moïse étant très-succinct, et exprimé d'une manière conforme aux idées populaires, il ne faut pas y chercher une précision philosophique, et prendre à la rigueur toutes ses paroles : il suffit que le fonds soit véritable, et que la chose se soit passée extérieurement comme il nous l'a décrit. Autrefois, avant qu'on eût fait aucune découverte en physique, on prenait les paroles de Moïse selon leur sens populaire; on disait en conséquence, que la lumière avait été créée avant le soleil, que les cieux étaient solides, qu'il y avait des eaux au-dessus du firmament. Les découvertes physiques ont fait abandonner ces explications, quoique les plus communes et les plus autorisées. Pourquoi les faits géologiques, qu'on vient de découvrir dans ces derniers tems, ne nous feraient-ils pas abandonner l'explication la plus commune sur la création du soleil et des astres, puisque, selon les règles de saint Augustin, il faut toujours expliquer l'œuvre des six jours d'une manière conforme aux expériences certaines ?

»On dira encore que nous enlevons tout moyen de prouver le dogme de la création par l'Ecriture; mais nous conservons toute la force de cette preuve, puisque nous n'entendons point ces premières paroles, *in principio creavit*, etc., d'un renouvellement, mais d'une création, proprement dite, du ciel et de la terre. D'ailleurs, combien d'autres passages peuvent être apportés comme preuves du dogme de la création !

»Mais, ajoutera-t-on, les autres écrivains sacrés qui ont fait allusion aux paroles de la Genèse, sur la production du soleil et des astres, les ont entendues d'une production proprement dite, et non d'une simple apparition. L'objection serait forte, si nous supposions que Moïse, dans le récit de la création, n'a jamais parlé d'une apparition des astres; mais nous soutenons que, dès le commencement de son récit, il parle d'une production véritable, puisqu'il dit que dès le commencement Dieu

créa le ciel, et par conséquent tous les astres, sans lesquels on ne peut le concevoir. Ainsi, il n'est point étonnant que les autres écrivains sacrés aient supposé que ces astres ont été véritablement produits.

» On dira de plus que nous supposons le globe peuplé avant l'œuvre des six jours, et que l'Ecriture et la tradition ne nous ont rien appris de cette population primitive. Mais l'Ecriture et la tradition parlent-elles de la pluralité des mondes? Et cependant oserait-on avancer, malgré ce silence, que le sentiment qui l'admet soit contraire à la foi? Si les découvertes astronomiques ont rendu ce dernier sentiment vraisemblable, pourquoi les découvertes géologiques qui nous montrent des dépouilles animales et végétales déposées dans le sein de la terre longtems avant l'époque des six jours, ne rendraient-elles pas aussi vraisemblable le sentiment que la terre a été primitivement habitée? La création du ciel et de la terre, que Moïse suppose avant l'œuvre des six jours; l'état de dévastation et de désordre où il décrit le globe au moment que Dieu commence à opérer, ne viennent-ils pas à l'appui des faits géologiques, pour rendre cette opinion vraisemblable? L'Ecriture sainte ne nous dit-elle pas que ce que nous connaissons des œuvres de Dieu n'est qu'une légère partie, et comme l'extrémité et les bords de cet immense tableau? *Multa abscondita sunt, majora his, pauca enim vidimus operum ejus* [1]. *Quàm desiderabilia omnia opera ejus, et tanquam scintilla, quæ est considerare* [2]? Voilà ce que le sage conclut, après avoir fait la plus magnifique description de l'œuvre des six jours. Doit-on s'étonner alors que toutes les œuvres de Dieu n'y soient point contenues?

» Au reste, cette explication n'étant opposée à aucun texte formel de l'Ecriture, ni à aucune décision de l'Église, ne supposant rien qui répugne en soi, pourquoi ne la proposerait-on pas aux incrédules, comme une hypothèse propre à résoudre toutes les difficultés que présentent la physique, la théorie de la terre et les découvertes astronomiques? Car, en l'admettant, toutes les objections s'évanouissent.

[1] *Eccli.* ch. XLIII, v. 36.

[2] *Id.* ch. XLII, v. 23.

» 1° Il ne faut plus demander comment la lumière, qui est produite par le soleil et les étoiles, soit par émission, soit par vibration, a pu exister avant les corps lumineux, de manière à produire la succession du jour et de la nuit. La réponse est évidente : cette lumière n'exista point avant la création des corps lumineux; mais seulement avant leur apparition, comme elle existe dans les tems sombres et nébuleux, quand le soleil est caché dans les nuages.

» 2° Il ne faut plus se plaindre que le tems assigné par Moïse n'a pas été suffisant, pour former depuis l'époque des six jours, les couches successives, les pétrifications et cristallisations qu'on observe dans l'intérieur du globe : la terre a existé long-tems auparavant, et l'on peut prendre autant de siècles que l'on voudra.

» 3° Il ne faut plus demander comment il se trouve à de si grandes profondeurs tant de dépouilles végétales et animales qui paraissent être des espèces différentes de celles qui existent aujourd'hui : on répondra que tous ces dépôts viennent des plantes et des animaux du monde primitif, dont la température, différente de celle du monde actuel, devait donner lieu à des espèces différentes, et propager les animaux qui vivent maintenant sur notre globe, dans des climats où ils ne pourraient plus subsister, et que toutes ces dépouilles avaient été déposées sur le globe long-tems avant la grande catastrophe qui l'avait dépeuplé.

» 4° Enfin, si l'astronome est choqué de ce que Dieu ait fait pour la terre, qui occupe une place si petite dans notre système, non-seulement tous les autres corps qui tournent avec nous autour du soleil, mais encore toutes les étoiles, c'est-à-dire une multitude innombrable de systèmes, tous aussi considérables que le nôtre, nous lui répondrons qu'il n'est point obligé de le croire, puisque, selon notre explication, Dieu les a tous créés long-tems auparavant pour les desseins de son infinie sagesse, et qu'au quatrième jour il les a seulement rendus visibles à la terre, afin qu'outre les autres fins que Dieu a eues en les créant, ils pussent, comme dit Moïse, marquer les jours et les nuits, les saisons et les années.

» Enfin quelqu'un pourrait peut-être objecter l'autorité du 4°

concile de Latran, qui a décidé contre les Albigeois, espèce de Manichéens, que Dieu, dès le commencement, a tout créé ensemble, les esprits et les corps : *Qui suâ omnipotenti virtute*, simul ab initio, *utramque de nihilo condidit creaturam, spiritualem et corporalem, angelicam videlicet et mundanam, ac deindè humanam, quasi communem ex spiritu et corpore constitutam.*

» Il est facile de répondre que le concile de Latran n'a rien dit qui combatte cette opinion : il décide seulement contre les Manichéens, qui admettaient deux principes différens pour la production des esprits et des corps, que tout a été fait en même tems, *simul*, par le Dieu tout-puissant; que les Anges et la matière ont été créés dès le commencement, et qu'ensuite, *deindè*, c'est-à-dire dans un autre tems que le concile ne détermine pas, les créatures humaines ont été formées. Or, il n'y a rien dans cette décision qui soit contre notre hypothèse, qui, n'ayant jamais été soutenue par les Albigeois, ne pouvait devenir l'objet des décisions du concile [1]. »

On le voit, tous ces auteurs, et beaucoup d'autres qu'il aurait été trop long de citer, s'accordent à regarder la création du ciel et de la terre, comme antérieure à l'œuvre des six jours, et à admettre par conséquent, avec M. Bonnaire-Mansuy, deux créations bien distinctes. Il est libre aux commentateurs de mettre, entre ces deux époques, tel intervalle de tems qu'il leur conviendra. Moïse n'a rien décidé à cet égard, mais le mot *in principio* paraît indiquer que cet intervalle a dû être considérable. Il est tout aussi permis de supposer divers événemens qui se seraient passés sur cette ancienne terre. M. Mansuy veut qu'elle ait été habitée par une foule d'animaux et recouverte de végétaux, comme la terre actuelle, que l'homme n'y ait point existé, que tous les fossiles que l'on rencontre dans les couches du globe soient des restes de ces êtres exterminés, et non des débris du déluge de Noé, comme on le pense généralement. L'on n'a pas besoin, dit-il, de se jeter dans des difficultés insolubles pour prouver le déluge par ces débris; le déluge est écrit dans l'histoire de tous les peuples du monde. Tout en admettant que les explications de M. Mansuy sont généralement très-satisfaisantes,

[1] Bible de M. de Genoude, *prolegomènes*, t. 1, p. 100 et suiv.

nous n'adoptons pas entièrement son opinion relativement au grand cataclysme; oui, sans doute, on peut soutenir, par de fortes raisons et sans s'éloigner du vrai sens de la Genèse, que les pétrifications ne sont pas des débris des êtres exterminés par le déluge; mais dire que la terre actuelle ne possède point de traces de cette grande catastrophe, c'est, je crois, ce que les travaux de nos plus célèbres géologistes ne permettent pas d'accorder; nous le prouverons dans un autre article en rapportant la partie du discours de M. Cuvier sur les révolutions du globe, relative au déluge.

Au reste, nous n'avons que des éloges à donner à l'excellent ouvrage de M. Bonnaire-Mansuy, et nous ne saurions trop engager à le consulter, ceux qui veulent avoir une solution satisfaisante des graves questions qui y sont traitées.

A. L.

Géologie.

TRAVAUX DE DELUC.

Explication géologique de l'œuvre des six jours, et réponses à quelques objections contre la Genèse.

Deuxième Article [1].

Des physiciens et des naturalistes avaient cherché, avant M. Deluc, à venger l'historien sacré, et à prouver que les notions les plus sûres en physique, loin de contredire le récit de Moïse, se réunissent pour le confirmer. On distingue parmi ces savans, l'anglais Jean Woodward et le célèbre Wallerius; nous avons parlé du premier, nous allons exposer en peu de mots le second système [2].

« Le suédois Wallerius [3] est tout-à-fait de l'opinion que l'eau, et non le feu, a été le grand agent de la nature, et que tout,

[1] Voir ci-dessus, n° 15, p. 195.

[2] Cet article est en partie extrait des savantes *Dissertations* que M. de Genoude a placées en tête de sa traduction de la Bible, t, 1, *prolégomènes*, p. 87. Nous y avons ajouté seulement des réflexions et des notes de différens auteurs.

[3] Cet illustre physicien contribua efficacement avec le célèbre Linnée à répandre, dans les contrées septentrionales, les connaissances physiques et la science de l'histoire naturelle. Il était professeur de chimie et de métallurgie à l'académie d'Upsal; il s'est fait connaître dans le dernier siècle par des ouvrages devenus classiques dans les écoles du nord, et qui ont été traduits dans toutes les langues. Les savans ont surtout remarqué ses *Méditations physico-chimiques*: dans lesquelles il explique avec une grande facilité l'œuvre des six jours. Appliquant à Moïse les principes de la chimie

excepté la lumière, a été composé de l'eau. Il explique l'œuvre des six jours, d'une manière différente de celle dont l'entendent communément les interprètes. Selon lui, Dieu créa, au commencement, les premiers principes des corps : c'est ce qu'il suppose qu'a entendu Moïse par les mots de *cœlum et terram : cœlum* désigne le principe de la lumière ; *terra*, le principe de tout le reste. La lumière fut faite, quand le principe lumineux fut séparé des autres principes. Le firmament, fait au second jour, n'est pas l'atmosphère, mais les espaces célestes remplis d'une multitude innombrable d'étoiles et de planètes. Nous n'allons pas plus loin dans l'exposition du système de Wallerius, où l'on trouve certainement d'excellentes remarques sur la chimie et la minéralogie, mais qui n'est rien moins qu'une explication satisfaisante de la narration de Moïse.

» Parmi tous les auteurs qui ont écrit sur la géologie, on doit particulièrement distinguer M. Deluc : c'est, comme nous l'avons déjà observé, un physicien très-habile, célèbre par de bons ouvrages, et en particulier par son *Traité des variations de l'atmosphère* [1] ; c'est un géologue consommé, qui a tout lu et tout

et de la géologie, il fait voir clairement que les sciences naturelles viennent à l'appui de l'histoire exposée dans les premiers chapitres de la Genèse, et qu'on ne peut élever contre elle aucune objection raisonnable.

Wallerius, comme son compatriote le grand Linnée, était pénétré de respect pour la Révélation, et il lui a souvent rendu hommage. On lit le passage suivant dans la préface du livre précité : « Ces *Méditations* sur l'origine du monde sont un ouvrage neuf, il est vrai, mais elles reposent sur une base bien antique ; nous y avons suivi pas à pas Moïse, auteur divin, homme d'un génie si profond, *acutissimi ingenii vir et divinus scriptor Moses.* Dans mes *Méditations*, prenant pour guides Moïse et la Nature, je me suis réjoui en voyant qu'il y a harmonie parfaite entre l'histoire de Moïse sur la création et les phénomènes que nous observons dans la nature, ainsi disparaissent les difficultés que l'on voudrait élever contre le récit de cet auteur divin, et contre les expressions dont il s'est servi. » Wallerius est mort en 1785. M. Cuvier lui a consacré un article dans la *Biographie universelle.* Ses *Méditations* ont été traduites en français.

(*Note du D.*)

[1] Outre les ouvrages géologiques que nous avons cités, on a encore de Deluc : *Recherches sur les modifications de l'atmosphère; Nouvelles idées sur la météorologie; Introduction à la physique terrestre par les fluides ex-*

examiné sur cette matière, et qui, pendant plus de soixante ans, en a fait l'objet principal de ses études; c'est un chrétien sincère, qui a étudié la géologie, dans le dessein de la faire servir à la défense de la Religion. Ainsi rien ne manque à M. Deluc pour nous inspirer la plus entière confiance.

» La géologie est, selon lui, la connaissance des causes qui ont agi et qui continuent encore d'agir sur la terre : pour connaître ces causes, il faut examiner les effets, mais, comme nous ne pouvons pénétrer bien avant dans l'intérieur de la terre, il faut considérer les montagnes, où ces effets se montrent plus aisément et plus visiblement. Or, nous observons dans les montagnes une suite de couches assises les unes sur les autres, comme les pierres de nos édifices; nous distinguons dans les couches supérieures des dépouilles marines et même végétales. Ces productions ne sont pas de la même espèce, et elles sont aussi différentes de celles qui vivent maintenant : il paraît donc que ces couches ont été formées sous les eaux de la mer, puisqu'elles contiennent tant d'êtres marins; elles devraient donc toutes être horizontales : cependant elles sont diversement inclinées à l'horizon, et quelques-unes même sont verticales. Nous remarquons aussi d'immenses brèches dans les chaînes des montagnes, sans voir où est allée la matière qui les remplissait autrefois. Enfin, dans les couches les plus profondes, composées de granit et autres matières dures, on ne rencontre aucun être organisé; ce qui indique qu'elles ont été formées les premières, et dans un tems où il n'y avait sur la terre ni plantes ni animaux; et cependant on est étonné de trouver repoussés sur la cime des montagnes, ou roulés bien avant dans les plaines, d'immenses blocs de granit, qui appartenaient incontestablement aux couches les plus profondes de notre globe.

» Tel est ce chaos que le géologue est appelé à débrouiller, en assignant toutes les causes naturelles qui ont pu produire de si étonnans effets. Pour y parvenir, M. Deluc remonte, par l'analyse de tous ces phénomènes géologiques, à leur véritable

pansibles; Relation de différens voyages dans les Alpes, la France, la Suisse et l'Allemagne: Précis de la Philosophie de Bacon, et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles, ouvrage d'un grand intérêt, etc., etc.

origine; et il a toujours l'avantage de voir les faits de la nature en harmonie avec la Révélation. Toutes les couches diverses, dont sont formés nos continens, sans en excepter même les primordiales, c'est-à-dire, les couches de granit, ont dû à quelque époque reculée, faire partie d'un liquide qui couvrait tout le globe [1], et dont elles se sont successivement séparées par une espèce de précipitation chimique, et ont été, par conséquent, trouvées formées horizontalement, les inflexions ne venant que des affaissemens et des bouleversemens : l'époque où commencèrent sur la terre toutes les opérations dont les monumens sont sous nos yeux, est celle où la liquidité vint régner dans les substances dont la masse terrestre était composée; car sans liquidité, aucune combinaison ne pouvait avoir lieu : or, la liquidité est un effet du feu, et le feu, à son tour, est produit par la lumière; par conséquent, les opérations chimiques du globe ont commencé au moment où la lumière a été jointe aux autres élémens dont la masse du globe était composée. Et c'est ainsi que la nature elle-même certifie ce grand ordre de

[1] Le plus grand nombre des géologues et des physiciens modernes conviennent que nos continens ont été formés sous les eaux, et que la terre a été originairement fluide. Cette idée, la première qui semble devoir se présenter à l'esprit, lorsqu'on examine la nature cristalline des roches les plus anciennes, et les nombreux débris de corps marins que renferment les terrains plus nouveaux, paraît d'ailleurs conforme à l'histoire de la création, telle qu'elle est rapportée dans l'Ecriture sainte; *In principio, creavit Deus cœlum et terram : terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas.* Ce n'est qu'au troisième *jour* de la création, que les continens paraissent et qu'ils se peuplent de végétaux. Les animaux ne sont créés qu'aux cinquième et sixième jours.

Selon le philosophe Thalès, l'eau était le principe de toutes choses. Homère dit que l'Océan est l'origine de tout. Hésiode le regarde comme le premier des êtres qui aient existé. Plutarque soutient que le chaos des anciens n'était autre que l'eau. S. Pierre dit que la terre est sortie du sein des mers, et nous avons déjà vu (p. 56, t. II des *Annales*) que c'était une idée fondamentale de la théogonie des Brahmes. C'est donc la Révélation qui a enseigné autrefois ce que l'observation enseigne aujourd'hui; l'une confirme l'autre. (*N. du D.*)

Dieu dans le commencement du récit de Moïse : Que la lumière soit, *Fiat lux.* »

M. Deluc, pour expliquer la formation de tous les corps qui sont sur la terre, suppose que les six *jours* de la création sont des époques dont la durée nous est inconnue. Il paraît autorisé dans cette supposition, par le texte même, qui emploie la même expression pour désigner la durée de tout l'ouvrage et celle de chacune de ses parties; par la circonstance des *jours* existans avant que le soleil les réglât comme les nôtres; par les interprètes [1] qui ont cru pouvoir s'écarter du sens littéral, Philon le juif, Origène, Procope et surtout S. Augustin; par l'usage des langues orientales; M. Bailly remarque en effet « que ces mots » *jour* et *an*, ou ceux qui y répondent en indien, n'ont signifié pri- » mitivement, comme le mot *sari* en chaldéen, que *révolutions* [2]. »

D'après cette supposition, prétendant, comme l'Écriture l'insinue et S. Grégoire l'enseigne, que la matière a été créée tout à la fois, mais n'a été organisée que successivement : soit que le Créateur ait voulu prouver qu'il n'opérait pas par une impétuosité aveugle et forcée, mais avec une parfaite liberté; soit qu'il ait voulu employer dans la formation du monde, comme

[1] Le mot *jour* est souvent pris dans la Bible pour des années entières, et des espaces de tems plus longs encore. Voir *Exode*, ch. XIII, v. 30.

[2] On retrouve des traces de la tradition des six époques de la formation successive du globe chez beaucoup de peuples. Les Perses, dans quelques-unes de leurs traditions, placent la naissance des hommes après six mille ans passés (1). Le Chou-King dit que le ciel a été plusieurs mille ans à se former. D'après d'Herbelot, la chronique d'Abugiafar raconte que Dieu, avant la naissance du premier homme, donna aux Dives (2) le monde à gouverner pendant sept mille ans; tandis que Suidas (3) nous montre parmi les anciens Toscans, une histoire où l'ouvrage de la création es divisé en six époques de mille ans chacune, distribuées presque comme celles de Moïse. Ainsi les traces de la Révélation primitive se trouvent empreintes dans l'esprit des anciens peuples, comme sur la surface de la terre. (*N. du D.*)

(1) *Histoire de l'astronomie indienne;* par Bailly, p. 103.
(2) Article *Dive*, p. 298.
(3) Verbo *Tyrrhenia.*

dans sa conservation, les causes secondes dont l'action et le développement n'est que successif; notre savant naturaliste examine ce que nos connaissances en physique et l'état de la terre peuvent nous faire conjecturer sur la manière dont elle s'est formée chimiquement, comme on le pense aujourd'hui, et il y trouve les rapports les plus marqués avec le récit de Moïse, simple, sans détails, mais très-précis quant à l'ordre de événemens.

La condition la plus nécessaire, la première cause à laquelle on puisse remonter, pour donner le branle à des combinaisons chimiques, est l'existence de la lumière : nous ne connaissons rien au-delà, et c'est par là que Moïse commence; et la chimie actuelle, dans ses progrès étonnans, donne la confirmation la plus précise de cet important passage, dont la sublimité avait frappé tous les esprits, et auquel on avait osé reprocher l'absurdité prétendue de placer les effets avant les causes.

Un des premiers effets sensibles de ces combinaisons chimiques, est la formation, le dégagement des fluides expansibles, des substances capables de paraître sous la forme d'airs. C'est la seconde époque, la formation du firmament ou de l'atmosphère, qui sépare les eaux en les entraînant en vapeurs, si elles sont simples, comme le croyait M. Deluc; ou mieux encore si elles sont composées, d'après les découvertes de M. Lavoisier, en se formant elles-mêmes de l'un de leurs élémens, et soutenant l'autre dans les régions supérieures, où cette substance, par son excessive légèreté, donne à notre atmosphère cette élévation prodigieuse que prouvent les aurores boréales, visibles à de très-grandes distances, et qui est bien plus considérable que ce que la réfraction et le calcul avaient fait conjecturer [1].

En même tems que l'atmosphère se formait, et enveloppait la terre des langes de son enfance, des précipitations chimiques en étendaient les premières couches, dans lesquelles on ne trouve point de corps organisés. Leur parallélisme prouve qu'elles se sont formées dans une situation sensiblement horizontale, quoiqu'on les trouve aujourd'hui rompues, renversées,

[1] L'atmosphère entoure notre globe jusqu'à une hauteur qu'on peut évaluer à 12 ou 15 lieues; du moins c'est à cette hauteur qu'elle n'exerce plus de réfraction. (*N. du D.*)

dans le plus grand désordre, s'élevant à la crête des montagnes, et ensevelies à des profondeurs inconnues sous nos plaines.

M. Deluc conjecture que les substances qui servirent de base aux premières couches, à l'abri, par leur profondeur, des opérations chimiques, et restant par conséquent désunies, sans agrégation, sous forme de *pulviscules*, furent enfin imbibées par les eaux qui s'y infiltrèrent peu à peu; qu'alors elles se condensèrent, formèrent des masses, laissèrent des vides, des cavernes, dans lesquelles les couches s'enfoncèrent et se rompirent inégalement. Ces catastrophes, renouvelées à plusieurs reprises, expliquent bien des phénomènes. Ces affaissemens s'étendant sous une grande partie du globe, creusèrent le lit de l'ancienne mer : les continens parurent, furent mis à sec et peuplés de végétaux par la main féconde du Créateur : car ici toutes les causes secondes disparaissent; et les téméraires qui prétendent tout expliquer physiquement, pour se passer de Dieu, se passent aussi de la raison.

C'est la troisième époque. Quoi qu'il en soit de la manière, le fait et l'ordre sont consignés dans les archives de la nature comme dans celles de la révélation. L'immense quantité de débris de végétaux que nous trouvons bien avant dans nos couches, prouve leur ancienneté, et leur énorme différence d'avec les nôtres rend vraisemblable leur existence avant le soleil [1].

« Dans la quatrième période, Dieu répara la chaleur que la lumière avait communiquée au globe, et qui s'était épuisée en partie par les combinaisons chimiques et les décompositions du feu; car c'est par ces deux voies que la chaleur peut s'éteindre. La masse du soleil, qui, au commencement, avait reçu une immense quantité de lumière, avait aussi subi des opérations chimiques assorties à sa nature; elles furent complètes en cette période. Le soleil devint un immense phosphore, qui envoya

[1] Il est vrai que ces végétaux, n'étant produits que par la seule lumière et le calorique, sans l'intervention du soleil, durent être d'espèces différentes des nôtres; et c'est ce que nous observons dans nos couches de houille ou charbon de terre, ensevelies dans nos continens. Ces végétaux de l'ancien monde sont en général d'une grandeur gigantesque. (*N. du D.*)

vers la terre ses rayons, propres à entretenir le feu qui y était encore : car, sans un feu existant dans la terre, le soleil ne pourrait jamais l'échauffer [1].

» Dans la cinquième période, les causes terrestres, ayant subi de grands changemens par l'influence du soleil, produisirent dans le liquide des précipitations d'espèces différentes, et donnèrent lieu à la formation des couches de pierre calcaire, grisâtres et à grain fin, où l'on trouve les premiers vestiges d'animaux marins, plus anciens, comme le remarque Moïse, que les animaux terrestres, et qui furent créés le cinquième jour. C'est dans cette période que furent formées, outre les couches

[1] En ne faisant paraître le soleil qu'au quatrième *jour*, Moïse prouve la vérité de son récit, par son invraisemblance même. Ce n'est pas ainsi qu'on invente. On est sûr de ce qu'on avance, on est guidé par une lumière supérieure, on ne cherche point à séduire les hommes, lorsqu'on ne craint pas de heurter toutes leurs idées, lorsqu'au milieu des peuples qui adoraient le soleil comme un Dieu, on ne se contente pas de l'abaisser avec toute l'armée du ciel au rang des créatures, mais qu'on le fait plus jeune que l'herbe des champs ; lorsqu'en montrant ainsi que le Tout-Puissant n'avait nul besoin des moyens qu'il veut bien employer, on remonte jusqu'à la véritable source de l'être et de la fécondité. On dit la vérité, et on l'a reçue de plus haut que l'homme, quand gratuitement on propose à croire des choses qui doivent paraître absurdes, mais dont l'apparente absurdité diminue à mesure que les connaissances augmentent, et quand les objections les plus spécieuses se dissipent avec l'ignorance, et se tournent en preuves. » M. de Boulogne.

« Comment Moïse a-t-il connu, il y a plus de trois mille ans, des vérités que l'esprit humain n'a pu découvrir que de nos jours, aidé de toutes les recherches, de toutes les observations, de toutes les expériences des siècles qui nous ont précédés? Comment ce Moïse a-t-il pu savoir et oser publier que le soleil, contre toutes les apparences, n'était point la lumière primitive, mais qu'il n'en était que le produit? A cette époque, les sciences n'étaient pas nées, et l'observation ne se dirigeait guère alors que vers les usages communs da la vie. Il est donc incontestable que Moïse n'a pu bien connaître ces vérités que par une révélation immédiate, ou par une tradition dont la puissance créatrice elle-même est nécessairement la source. Cette preuve de la divinité du livre de la Genèse me semble inaccessible à toutes les petites chicanes philosophiques. »

(*Vérités de la Religion chrétienne, à l'usage des gens du monde.* 1819.)

de pierre calcaire, les couches de pierre sableuse, les éruptions volcaniques, les houillères, les couches de craie et de sel gemme. Cependant, comme dans cette période le liquide et l'atmosphère subirent de grands changemens, il dut en résulter des couches différentes et des animaux marins de diverses espèces, qu'on distingue encore dans nos continens. C'est aussi dans cette époque que toute l'épaisseur des couches éprouva un second affaissement, qui donna lieu à la formation de nos grandes chaînes de montagnes et à tous les désordres que l'observation nous apprend. *Voyez* M. Deluc, assignant la cause générale de toutes ces catastrophes.....

»Enfin, dans la sixième période, les précipitations qui continuèrent dans le liquide ne produisirent presque plus de substances propres à former des couches dures; ce furent des poudres de différentes natures, calcaires, argileuses ou ferrugineuses et des sables. Ainsi les produits de cette période sont les couches meubles de la surface de nos continens, dans lesquelles on remarque aussi de grandes catastrophes : elles sont souvent rompues et inclinées aux couches pierreuses qu'elles recouvrent, et quelquefois couvertes d'énormes masses de granit chassées par la force des fluides expansibles. Nous trouvons dans ces couches meubles des dépouilles d'animaux terrestres; ce qui indique qu'ils furent créés dans cette sixième période : effectivement Moïse dit qu'ils furent créés au sixième jour. Ces animaux se trouvent dans des climats où maintenant ils ne sauraient vivre, parce que la température de l'atmosphère, au tems où ils vivaient, était sûrement plus chaude qu'elle n'est à présent, toutes les opérations chimiques que le feu opérait sur le globe ayant dû en diminuer la quantité. On ne peut point supposer, comme fait Buffon, que le globe se refroidissant, ils aient passé des climats plus refroidis dans ceux qui l'étaient moins; car, comme toute la durée des observations n'a montré aucun signe de refroidissement dans notre globe, il n'y a point de limite au tems qu'il faudrait assigner pour un tel changement dans la température, tandis que le degré de conservation des cadavres dont il s'agit donne des limites très-étroites au tems qui s'est écoulé depuis que les animaux de leur espèce

furent enveloppés dans les catastrophes de leurs demeures ; quelques autres, se sauvant à la nage, périrent dans les flots ; et tels sont les cadavres que nous retrouvons dans nos couches. »

Parmi les débris de corps marins et d'animaux terrestres que ces deux dernières époques conservent, et qui en assignent les dates, on ne trouve point de dépouilles de l'homme [1], parce

moderne de limon sablonneux qui leur sert de sépulture... Ces grands ossemens, tantôt épars, tantôt entassés par squelettes, et tantôt par hécatombes, considérés dans leur site naturel, m'ont surtout convaincu de la réalité d'un déluge arrivé sur notre terre, d'une catastrophe dont j'avoue n'avoir pu concevoir la vraisemblance avant d'avoir parcouru ces plages, et vu par moi-même tout ce qui peut y servir de preuve à cet événement mémorable. Une infinité de ces ossemens couchés dans des lits mêlés de petites terrines calcinées, d'os de poissons, de glossopêtres, de bois chargé d'ocre, etc., prouve qu'ils ont été transportés par des inondations.

(*Mémoire de l'Académie de Pétersbourg* ; vol. XVIII.)

[1] C'est l'opinion de M. Cuvier ; voici comme il s'exprime : « Je dis que l'on n'a jamais trouvé d'os humain parmi les fossiles, bien entendu parmi les fossiles proprement dits, ou, en d'autres termes, dans les couches régulières de la surface du globe ; car dans les tourbières, dans les alluvions, comme dans les cimetières, on pourrait aussi bien déterrer des os humains que des os de chevaux ou d'autres espèces vulgaires ; il pourrait s'en trouver également dans les fentes de rocher, dans des grottes où la stalactite se serait amoncelée sur eux : mais dans des lits qui recèlent les anciennes races, parmi les palæotoriums, et même parmi les éléphans et les rhinocéros, on n'a jamais découvert le moindre ossement humain.

» Tout porte donc à croire que l'espèce humaine n'existait point dans les pays où se découvrent les os fossiles, à l'époque des révolutions qui ont enfoui ces os : car il n'y aurait eu aucune raison pour qu'elle échappât toute entière à des catastrophes aussi générales, et pour que ses restes ne se trouvassent pas aujourd'hui comme ceux des autres animaux ; mais je *n'en veux point conclure que l'homme n'existait point du tout avant cette époque.* Il pouvait habiter quelques contrées peu étendues, d'où il a repeuplé la terre après ces événemens terribles ; peut-être aussi les lieux où il se tenait ont-ils été entièrement abîmés, et ses os ensevelis au fond des mers actuelles, à l'exception d'un petit nombre d'individus qui ont continué son espèce. » (*Recherches sur les ossemens des quadrupèdes fossiles.* Disc. prél.)

qu'il a été créé le dernier [1], qu'il n'a pas été répandu sur toute la terre, mais réuni en famille, et qu'il a péri avec son habitation, par le déluge; car il paraît très certain que les anciens continens n'existent plus, et que ceux où nous vivons ont été opérés, comme nous l'avons vu précédemment, par un changement du lit de la mer, et sont très-modernes. Selon M. Deluc, par suite de quelque nouvelle catastrophe du fond de la mer, dirigée par celui de qui dépendent les événemens, une grande portion du liquide pénétra tout à coup dans les cavernes les plus basses de ces terres, et y produisit l'affaissement des pulviscules jusque sous les appuis inférieurs de la masse caverneuse : celle-ci alors commença à s'ébouler; sa démolition s'étendit successivement jusqu'à la croûte extérieure, dont l'affaissement acheva de briser tous les appuis par lesquels jusqu'alors elle avait été soutenue, et la mer, n'ayant plus alors de barrières, se porta sur cette partie du globe, où, en peu de tems, elle se fixa au même niveau que nous observons aujourd'hui. Une aussi grande catastrophe dut produire un grand changement dans les sols,

« Tout prouve cependant, dit un autre naturaliste, que, depuis que la race humaine est répandue sur la terre, elle a été victime d'une grande catastrophe, d'une inondation terrible qui a presque entièrement détruit son espèce : si donc on ne retrouve pas de ses débris sous des couches marines, cela tient à ce que, ne s'étant pas fossilisés, ils n'ont pu se conserver; ou bien plutôt encore, la mer n'ayant pas depuis ce tems changé de lit, c'est sous les profondeurs de ses abîmes qu'ils sont restés engloutis. » (*Lettres de M. Bertrand;* p. 228, 3e édition.)

[1] Dans le récit de Moïse, 1° Dieu réunit les eaux dans un seul bassin, *Congregentur aquæ, ut appareat arida;* Genèse, chap. 1, v. 9.

2° Dieu féconde ensuite la terre de végétaux : *Et protulit terra herbam virentem, et lignum pomiferum, etc....* Genèse, v. 12.

3° Dieu peuple les eaux de reptiles et de poissons, et les rivages d'oiseaux; *Genèse*, v. 21.

4° Dieu peuple ensuite la terre de quadrupèdes. *Idem*, v. 24.

5° Enfin, Dieu crée l'homme, et complète ainsi ses œuvres. *Gen.* v. 27.

On remarquera cet ordre admirable, si bien d'accord avec les plus saines notions qui servent de base à la géologie positive. Quel hommage ne doit-on pas rendre à l'écrivain inspiré! »

(Demberson, *La Géologie enseignée, etc.*)

dans l'atmosphère, dans l'influence des rayons du soleil, et par conséquent dans la température. Ce changement put être tel, que la vie des hommes en fut diminuée, que quelques espèces en périrent [1], et que certains animaux qui vivaient dans

[1] Ce qui explique pourquoi chaque contrée a des animaux et des végétaux qui lui sont propres.

M. Cuvier s'est fait l'historien de ces animaux perdus de l'ancien monde: ce grand naturaliste est parvenu à recomposer, au moyen des débris presque toujours très-imparfaits qu'on trouve en fouillant la terre, le squelette des animaux auxquels ils ont appartenu. Par ce moyen, il a enrichi la science de la connaissance d'un grand nombre de quadrupèdes terrestres entièrement inconnus avant lui.

M. Cuvier partage ces animaux en genres et en espèces, et il en compte 49 qui appartiennent à des espèces tout-à-fait inconnues jusqu'à lui. Sur ces 49, il en est 27 dont les genres ont été perdus, et qui forment 7 nouveaux genres ; les 22 autres espèces se rapportent à des genres ou sous-genres connus, ou ne sont pas encore assez bien déterminées pour qu'on puisse se prononcer, d'une manière positive, sur leur classification. Voyez ses *Recherches sur les ossem. des quadrupèdes fossiles.*

« Et qu'on ne croie pas, dit M. Bertrand, que l'imagination de l'observateur ait pu l'égarer dans ses recherches; l'assiduité avec laquelle elles ont été faites, aidée sans doute par d'heureux hasards, nous a procuré les squelettes presque entiers de plusieurs de ces animaux, et tous ont jusqu'ici complètement confirmé les conjectures avancées par M. Cuvier sur des os ou même des portions d'os séparés.

» On remarque que les restes fossiles qu'on rencontre dans les couches les plus superficielles appartiennent tous, ou à des espèces actuellement vivantes, comme l'*éléphant*, le *rhinocéros*, l'*hippopotame*, ou à des animaux tout-à-fait voisins de ces espèces, comme les différens *mastodontes*. Ceux qui gisent dans des couches plus profondes, ne forment guère, en général, que des genres entièrement différens des genres vivans.

» De tout tems on a trouvé des ossemens d'éléphans fossiles; mais ces ossemens jusqu'ici avaient presque toujours été méconnus, et c'est à leur découverte qu'on doit les histoires fabuleuses de la mise à nu des cadavres d'anciens géans; car, dans un tems où l'anatomie avait fait si peu de progrès, l'amour du merveilleux pouvait d'autant mieux s'emparer de pareils événemens pour accréditer des idées qui frappent l'imagination, que l'éléphant est (aux dimensions près) un des animaux dont le squelette présente le plus de ressemblance avec celui de l'homme. On ferait un

certains climats, ne purent plus y vivre. Mais depuis ce grand événement tout est demeuré dans le repos : nulle couche nouvelle ne s'est formée ; la température n'a pas sensiblement varié ; les espèces des végétaux et des animaux n'ont pas subi les nuances que nous avons observées auparavant.

M. Deluc vient ensuite à prouver la date très-moderne de nos continens actuels ; et ce fait, qui est admis par nos plus grands

volume entier des histoires d'ossemens fossiles de grands quadrupèdes que l'ignorance ou la fraude ont fait passer pour des débris de géans humains. La plus célèbre de toutes est celle du squelette que, sous Louis XIII, on a voulu faire passer pour celui de Teutobochus, roi des Cimbres, celui qui combattit contre Marius.

» [1] On trouve des os d'éléphans dans tous les pays et à toutes les latitudes. On en a découvert beaucoup dans les parties les plus septentrionales de l'Irlande, dans la Scandinavie, en Norwège, et jusque dans l'Islande. On trouve leurs débris en grand nombre en Amérique, continent où il n'y en a jamais eu de vivant depuis que les Européens le connaissent. Cet éléphant, assez différent de ceux que nous connaissons, par ses forces et par sa hauteur, qui est de 14 à 15 pieds, est appelé en Sibérie Mammouth, de *mamma*, qui signifie *terre*. Ses chairs fraîches et sanglantes, ont fait croire aux habitans de ce pays, que c'était un animal actuellement existant dans le sein de la terre, à la manière des taupes. Les Chinois le regardent comme une grande souris. En général, les animaux et les végétaux de l'ancien monde paraissent avoir été plus grands que ceux des espèces actuelles qui leur correspondent.

» L'on prétend que les îles de Lachof, au nord de la Sibérie, formées en grande partie d'ossemens de mastadontes, d'éléphans, de rhinocéros, etc., renferment des os fossiles qui ont appartenu à des oiseaux de proie qui avaient au moins 80 pieds d'envergure.

» On a découvert dans la Louisiane, sur les bords du Mississipi, les os d'un animal colossal ; l'épine dorsale avait 16 pouces de diamètre, et les côtes 9 pieds de long : plusieurs débris avaient chacun 20 pieds de long, et pesaient plus de 120 livres. On estime, d'après les dimensions de ces os, que l'animal vivant devait avoir environ 20 pieds de hauteur, 50 de longueur et 20 à 25 de largeur. C'est, dit un journal scientifique, la plus grande curiosité naturelle qu'on ait découverte jusqu'ici ; et cet animal, pour la dimension, doit avoir surpassé le mammouth, autant que celui-ci surpassait le chien de taille moyenne. » Voyez les *Lettres* de M. Bertrand.

géologues, de Saussure [1], Dolomieu [2], Pallas, etc., M. Deluc le démontre par des raisons invincibles, et auxquelles on n'a jamais répondu. Son argument, que nous ne pouvons analyser ici, de peur de l'affaiblir, consiste à considérer plusieurs effets [3]

[1] « Ces observations (celles que Saussure a faites sur les glaciers), d'accord avec beaucoup d'autres, donnent lieu de croire, comme fait M. Deluc, que l'état actuel de notre globe n'est point aussi ancien que quelques philosophes l'avaient imaginé. » (*Voyage dans les Alpes*; S. 625.)

[2] « Je défendrai une vérité, dit Dolomieu, qui me paraît incontestable, et dont il me semble voir la preuve dans toutes les pages de l'histoire, et dans celles où sont consignés les faits de la nature.... que l'état de nos continens n'est pas ancien...., qu'il n'y a pas long-tems qu'ils ont été donnés à l'empire de l'homme. » (*Journal de physique.*)

« Un fait dont on s'accorde aujourd'hui à reconnaître l'existence, dit le savant Haüy, est que nos continens sont d'une date peu ancienne. » Cette opinion est partagée par MM. Cuvier, Biot, Euler, etc... »

La population va toujours croissant; cela est démontré par les registres de l'Angleterre et de l'Amérique septentrionale. Donc elle a été toujours moindre, de plus en plus, à mesure qu'on remonte à des tems plus reculés. Euler en a fait le calcul pour arriver à deux individus qui ont été la souche réparatrice du genre humain, ce calcul s'accorde parfaitement avec la date moderne de nos continens. Voyez ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, édit. de 1812; celle de Condorcet est incomplète et inexacte. (*N. du D.*)

[3] Les phénomènes dont M. Deluc se sert pour chronomètres, sont : 1° les couches de mousse et de bruyères; 2° les progrès des défrichemens; 3° les tourbières; 4° les attérissemens : 5° les dégradations des côtes, causées par la mer : 6° la formation des glaces sur le sommet des montagnes; 7° les accroissemens des glaces des régions polaires; 8° les dégradations causées par les pluies et les torrens; 9° la formation des falaises et des grèves; 10° la profondeur des lacs qui se trouvent au pied des montagnes; 11° la conservation des animaux dans les couches meubles de nos continens. Nous allons entrer dans des détails sur quelques-uns de ces phénomènes; le premier qui, selon M. Deluc, atteste la nouveauté de nos continens, sont les *dépôts de la végétation*, ou le peu d'épaisseur de la couche végétale qui couvre les terrains restés entre les mains de la nature. (On sait que la terre végétale est cette couche de terre noirâtre qui est le produit des débris annuels de toutes les plantes qui croissent sur les terrains incultes). « Ces dépôts, dit l'auteur, ont continué de s'ac-

qui ont dû commencer à la formation de nos continens, et qui, par leur marche rapide, seraient terminés il y a long-tems, si le monde actuel avait une date aussi ancienne que le suppo-

» cumuler jusqu'à présent sur les terrains, en grand nombre, et rien ne » les a troublés. Or, si, partant de la quantité que nous trouvons de ces » *dépôts*, et de ce que nous connaissons de la manière dont ils se forment, » nous voulions en déduire l'*âge* de nos *continens*, sans avoir égard à ce » qu'a dû retarder la végétation dans l'origine, nous les ferions plus jeu- » nes que l'histoire certaine seule ne peut nous le permettre. »

« L'histoire de nos *tourbières*, ou le changement des végétaux en » tourbe par des causes qui ne peuvent exister qu'avec nos continens, sont » de vrais chronomètres qui nous donnent la date de l'origine de nos con- » tinens, et qui ne permettent pas de les renvoyer à une époque plus re- » culée que celle du déluge mosaïque. » (*Lettres géologiques*, p. 252.)

« La marche des attérissemens, et le plus ou moins de rapidité avec » laquelle se déposent les terrains d'alluvion, sont très-importantes à » noter, car elles fournissent des données précieuses pour calculer, d'une » manière approximative, l'époque à laquelle peut remonter l'ordre actuel » des choses : or, il est remarquable que tous ces phénomènes naturels, d'ac- » cord avec les traditions historiques, se réunissent pour prouver qu'il ne » peut exister depuis plus de quatre à cinq mille ans.

» La masse totale des glaces qui couvrent le sommet des hautes mon- » tagnes comparée avec leurs progrès dans des tems connus, nous donnent » le même résultat.

» Les calculs qu'on peut faire sur les dunes conduisent au même laps » de tems.

» Toutes les classes de phénomènes que j'ai rappelés, dit M. Deluc, » sont dans le cours des *causes physiques* ; la nature y marche d'un pas sûr » et réglé : il n'en est pas de même d'une autre classe, celle qui tient à » l'histoire de l'homme : ici mille causes viendraient embrouiller la chro- » nologie, si nous n'avions dans la nature des documens qui éclaircissent » les obscurités, déterminent les signes équivoques, et font taire les fa- » bles de fastueuses antiquités. Alors nous revenons à une considération » très-simple. Les hommes tendent à *défricher la terre; ils étudient la na- » ture :* et cependant ils se trouvent loin d'avoir rempli le premier de ces » buts, et sont fort peu avancés dans le dernier. »

C'est de là, ainsi que des phénomènes que nous avons rapportés, que M. Deluc tire la conclusion que nos continens ne sont pas anciens, et qu'il n'y a pas long-tems qu'ils ont été soumis à l'empire de l'homme. Voyez ses *Lettres géologiques*. (*N. du D.*)

sent les incrédules. Bien plus, il trouve dans quelques monumens humains, dont on connaît l'époque, le degré où en étaient ces phénomènes, par conséquent les progrès qu'ils ont faits depuis un tems déterminé, et fixe ainsi, par la loi des proportions, l'époque de leur commencement. Or, tous ces différens chronomètres que lui fournit la terre, sont toujours d'accord avec la chronologie mosaïque. Ainsi les époques sacrées, confirmées par celles de la nature, renversent sans retour ces chronologies ambitieuses des Chaldéens, des Indiens, des Egyptiens et des Chinois; ces tables astronomiques de l'Inde, tant vantées par Bailly; ces zodiaques égyptiens dont on a fait tant de bruit il y a quelques années....

»Enfin M. Deluc explique physiquement la narration de Moïse sur le déluge. Selon lui, Dieu détruisit l'ancien continent, qui fut abîmé avec ses habitans [1] : *disperdam terram et habitatores ejus*. Tout le continent s'affaissa, les digues de la mer furent brisées, l'eau surmonta de quinze coudées les plus hautes montagnes de

[1] M. Cuvier partage cette opinion. «Je pense, dit ce grand naturaliste, avec MM. Deluc et Dolomieu, que, *s'il y a quelque chose de constaté en géologie*, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq à six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissemens, etc.» *Recherches sur les ossem. des quadrup. fossil.* Disc. prél.

On voit, par les expressions un peu vagues de M. Cuvier, qu'il ne prétend pas fixer une date absolument précise, et il se trouve que l'époque d'environ cinq mille ans, à laquelle il nous est permis de faire remonter le déluge, conformément à la version des Septante, s'accorde avec l'opinion de ce célèbre naturaliste. En effet les Septante comptent 1147 ans depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham; il faut y joindre 1921 ans qui se sont écoulés depuis cette époque jusqu'à la naissance du Messie, ce qui fait en tout 4899 ans depuis le déluge jusqu'à cette année 1831.

cet ancien continent; de nouveaux fluides expansibles, s'élevant dans l'atmosphère, produisirent une pluie de quarante jours, changèrent la nature, et donnèrent lieu au phénomène de l'arc-en-ciel, qui vraisemblablement n'existait pas avant le déluge. L'arche flotta miraculeusement sur les abîmes qui devaient l'engloutir, et alla s'arrêter, tandis que la mer couvrait encore son ancien lit, sur une de ces îles qui allaient devenir une des montagnes du nouveau continent [1]. »

» Plusieurs explications du déluge, dit un critique célèbre, M. de Boulogné, étaient prématurées, appuyées sur un premier aperçu, contredites par des découvertes subséquentes; elles offraient des difficultés, qu'on ne pouvait, sans mauvaise foi, employer contre le fait, le texte n'étant pas responsable des vices de ces commentaires.

» L'explication de M. Deluc, conséquence nécessaire des principes avoués par nos adversaires, trouve son fondement dans la Genèse comme dans la nature; et la grande circonstance de la destruction de la terre est clairement marquée dans l'une et dans l'autre. En annonçant ce châtiment terrible, Dieu prédit qu'il détruira les hommes et la *terre* avec eux. *Ego disperdam eos cum terrâ* [2]. A peine ce fléau a-t-il cessé, que, pour rassurer ceux qu'il en avait sauvés, Dieu leur promet de ne plus maudire la *terre* à cause des hommes [3]; il leur répète qu'il n'y aura plus de déluge qui détruise la *terre* [4]. C'est toujours dans la bouche du Seigneur que nous trouvons cette circonstance mémorable. Si l'observation nous la fait découvrir aujourd'hui, on ne devait pas la soupçonner autrefois. Les témoins même de l'événement ignoraient ce qui se passait au-fond des abîmes, au-dessus desquels ils étaient miraculeusement soutenus par les eaux violem-

[1] Il n'y a pas long-tems encore que l'on croyait que les plus hautes montagnes de la terre se voyaient en Amérique; mais on sait positivement aujourd'hui qu'elles se trouvent en Asie, où Moïse a placé le berceau du genre humain. Le Chimboraso, le point le plus élevé des Cordilières, dans l'Amérique septentrionale, a 3,350 toises d'élévation; le plus haut pic de l'Himalaya, dans le Thibet, en a 4,390. *(N. du D.)*

[2] Genès, VI. 13.

[3] Gen. VIII. 21.

[4] Gen. IX. 11.

ment agitées. Dieu seul pouvait le savoir ; c'est donc Dieu seul qui l'a dit à Moïse, tant de siècles avant que la nature nous le répétât. Ne l'a-t-il pas aussi appris à S. Pierre, dans ce passage qui semble justifier toute la théorie de M. Deluc : La *terre*, y est-il dit, *subsistait de l'eau et par l'eau. Les cieux et la terre d'alors ont péri par le déluge*, et on leur oppose les *cieux* et la terre d'à présent [1]. C'est sur ce texte que saint Augustin se fonde [2] pour autoriser la conjecture, que les cieux d'autrefois, c'est-à-dire, l'atmosphère avant le déluge, a été changée en eau, a été détruite pour submerger la terre. Par là une foule de difficultés s'évanouissent, et le récit du déluge devient aussi miraculeux, aussi surnaturel que le déluge même.»

Tel est l'aperçu rapide que nous avons cru pouvoir offrir de la *Cosmogonie* de M. Deluc, uniquement pour inspirer le désir de recourir à la source, convaincus qu'il ne suffit pas pour en donner l'idée ; qu'on l'affaiblit, qu'on la défigure en l'abrégeant, et qu'elle ne trouve son soutien, sa force, sa beauté et ses preuves, que dans les détails.

« Quelle reconnaissance, ajoute l'illustre écrivain que nous avons cité plus haut, ne doit-on pas à M. Deluc, dont le zèle égalant les lumières, nous offre un système aussi satisfaisant pour l'esprit, que rassurant pour la piété ; lequel paraît être tout à la fois l'interprétation de la nature, et la démonstration de la Genèse ? Si un homme a trouvé le moyen de les concilier, peut-on douter que Dieu n'en trouve une infinité dans sa sagesse et dans sa puissance ? Cette réflexion suffit à ceux qui sont assez sages pour savoir ignorer, et dont la simplicité fait la sûreté et le repos, s'en rapportant à Dieu sur les moyens d'accorder ce qu'il a fait avec ce qu'il a dit.

» Nous remarquerons, avant de terminer cet article, que le récit de Moïse, sur la création, que nous venons de voir s'accorder si bien avec la nature, est aussi conforme avec les traditions les plus constantes de l'antiquité. C'est un fait dit M. de Pouilly [3], qui est attesté par tous les peuples de la terre, que le monde a

[1] II. Pet. III, v. 5. Cœli erant prius et terra, de aquâ et per aquam, etc.

[2] Lib. III. de Gen. ad litteram. Cap. 3.

[3] *Mémoire de l'Académ. des bell. lett.* tom. VI.

eu un commencement. On trouve cette tradition dans l'ancienne Egypte, dans la Chaldée, dans la Perse, dans l'Inde, dans la Judée, à Siam, à la Chine, au Japon, chez les anciens peuples du Nord, enfin dans l'ancienne Grèce. Si nous traversons la mer du Sud, nous entendons la même voix au Pérou, au Mexique et dans toutes les îles. Or, cette tradition ancienne et universelle, et qui a rapport à un fait qui pouvait difficilement être inventé, est parfaitement d'accord avec l'histoire de la création donnée par Moïse, qui non-seulement nous dit que le monde a eu un commencement, mais qui va même jusqu'à nous en fixer l'époque. La division de la semaine en sept jours, reçue chez tous les peuples et dans tous les pays, est encore une de ces traditions anciennes qui doivent remonter jusqu'à l'origine du genre humain : or cette tradition est parfaitement d'accord avec la narration de Moïse, qui nous dit que Dieu travailla pendant six jours et se reposa le septième. Diderot la regardait même comme une preuve sans réplique du récit de Moïse; et elle fait tant d'impression sur les Lettrés de la Chine, que quand on la leur propose, ils en restent comme interdits. Grotius a fait voir, dans son *Traité de la vérité de la religion chrétienne* [1], que le récit de Moïse sur la création se trouve confirmé par les traditions des Phéniciens dans Sanchoniathon, des Égyptiens dans Diodore de Sicile, des Indiens dans Mégasthènes et Strabon, des Grecs dans Linus, Hésiode, Épictète, Anaxagore, Platon, etc. Toutes les cosmogonies des anciens peuples ont quelque ressemblance avec celle de Moïse, ou plutôt ne sont que le récit de Moïse défiguré par les idées superstitieuses des idolâtres ou les rêveries de l'ancienne philosophie; et ce n'est que dans le premier chapitre de la Genèse qu'on peut trouver la clef de tous les systèmes inintelligibles, formés des traditions anciennes mêlées aux erreurs de la philosophie et aux fictions de la mythologie [2].

[1] Ce traité de Grotius est très-estimé ; Voltaire a eu ses raisons pour le déprimer ; il était trop évidemment partie intéressée pour être juge, et sa critique est au moins suspecte. Il n'en est pas ainsi des éloges de Saint-Évremont, qui, malgré son épicurisme, faisait grand cas du traité de Grotius. Écrit originairement en latin, il a été traduit par l'abbé Goujet.

(*N. du D.*)

[2] Voy. Bryant, William, Jones et Morice.

« Il faut remarquer, dit encore un auteur, que la cosmogonie mosaïque est, de toutes les cosmogonies anciennes, celle qui est la plus conforme aux découvertes physiques. Moïse dit qu'au commencement la terre était vide et sans forme, et toute couverte d'eau, ce qui pouvait bien signifier que la terre, dans son état primitif, était pénétrée par l'eau, qui tenait ses parties en dissolution; et voilà ce qu'a dû être la terre, non-seulement d'après les traditions des peuples, mais encore d'après les plus célèbres naturalistes, Dolomieu, Saussure, etc. Cet état de fluidité de la terre, que suppose la Genèse, explique encore naturellement l'aplatissement de la terre vers les pôles. Il n'y a qu'à supposer que Dieu, en la créant, lui imprima un mouvement de rotation : ce mouvement, combiné avec l'attraction, a dû nécessairement amener la forme sphéroïdale de la terre et son renflement vers l'équateur.

» Moïse dit que la lumière fut créée avant le soleil; et cette assertion de l'écrivain sacré n'est contraire à aucun des systèmes de physique, car tous admettent un fluide lumineux indépendant de la lumière du soleil.

» Moïse dit que Dieu fit une substance étendue, propre à séparer les eaux des eaux : or cette substance étendue pourrait être l'atmosphère, dont l'usage principal est de recevoir et d'élever toutes les vapeurs qui s'exhalent de la terre.

» Moïse fait naître les arbres, les plantes et les fruits avant la création du soleil; et sa narration, que devaient contrarier les idées populaires, est conforme aux loix de la nature, qui n'a besoin que de la lumière et du calorique, déjà créés au premier jour, pour opérer la germination de tous les végétaux [1].

[1] M. Ad. Brongniart, par ses recherches sur les végétaux fossiles, a été conduit à une hypothèse bien ingénieuse, sur la composition de l'atmosphère selon les époques primitives de sa formation; il pense que l'acide carbonique y était beaucoup plus abondant qu'à l'époque actuelle, et y entrait peut-être pour sept ou huit centièmes, il explique par là la grande activité de la végétation antédiluvienne, les dimensions énormes des végétaux fossiles, la formation de ces immenses couches de houille et de tourbe; enfin, l'absence des animaux aériens à sang chaud, qui ont besoin d'un air plus pur. Voyez le *Résumé de Météorologie*, par M. Bailly de Merlieux. 1820, in-32. (*N. du D.*)

» Moïse nous dit que les poissons furent formés de l'élément de l'eau; les animaux de celui de la terre, et les oiseaux, de l'un et de l'autre élémens : c'est-à-dire, que les parties aqueuses et terrestres sont également réparties dans l'oiseau; tandis que les parties aqueuses dominent dans les poissons, et les terrestres dans les quadrupèdes. La création simultanée des poissons et des oiseaux, semble expliquer les analogies frappantes que la zoologie découvre tous les jours dans leur organisation.

» Moïse nous dit que les plantes furent créées en premier lieu; ensuite les poissons et les oiseaux, enfin les quadrupèdes : or, cet ordre de création est attesté par les phénomènes géologiques, puisque l'observation prouve que les débris des quadrupèdes se trouvent en général plus rapprochés de la surface de la terre que ceux des poissons et des oiseaux, de manière que ces dépouilles végétales et animales suivent dans leurs degrés de profondeur l'ordre des jours ou époques de la création, tels que Moïse les a déterminés. Cette conformité du récit de Moïse, avec les faits géologiques, a fait dire au célèbre Cuvier, que *de toutes les cosmogonies celle de Moïse seule est conforme à la nature* [1].

[1] « C'est une chose admirable, dit ailleurs le même naturaliste, que les » dépôts suivent absolument, dans les degrés de leur enfoncement dans le » sein de la terre, l'ordre des jours où les substances auxquelles elles ont » rapport furent créées, d'après le récit de Moïse. » *Recherches sur les ossemens des quadrupèdes fossiles.* Tom. 1er.

Un savant minéralogiste et un physicien distingué de nos jours, M. Beudant, fait la même remarque. Il divise les dépôts immenses de matières qui composent les couches du globe en trois époques. « Le premier de ces deux dépôts, dit-il, repose sur les montagnes primitives; il ne renferme, et sur-tout dans la partie inférieure, qu'un très-petit nombre de débris de corps organisés, qui consistent principalement en végétaux; mais dans des couches plus élevées, on trouve quelques restes de poissons, de reptiles et de coquillages, dont les espèces, et souvent même les genres, sont très-différens de ceux que nous rencontrons dans les dépôts des deux époques suivantes, et de ceux qui vivent actuellement sur notre globe.

» Les seconds dépôts, ou la formation de grès rouge et de grès houiller, reposent évidemment sur les premiers, et enveloppent même souvent de toutes parts les montagnes plus anciennes. On y trouve une grande

» Moïse dit que la lumière était créée dès le premier jour, et il ne place la création du soleil qu'au quatrième ; donc la lumière primitive n'est point une émanation du soleil. C'est cependant la présence de cet astre qui rend tous les objets visibles, et tous les objets disparaissent avec lui. Moïse avait-il donc le télescope d'Herschel, pour savoir que la masse du soleil était

quantité de débris organiques de plantes, de poissons, de mollusques, qui offrent aussi des caractères particuliers.

» Enfin on arrive à une troisième époque de bouleversement, à celle qui a creusé nos vallées actuelles au milieu des roches primitives et des dépôts précédens ; elle a accumulé de nouveaux débris par-dessus lesquels se sont déposées ces couches immenses de calcaire sableux et coquillers, dont les environs de Paris nous offrent un exemple frappant, et que l'on trouve dans un grand nombre de lieux différens. La quantité de débris organiques que cette époque nous présente est immense, et ce sont ceux qui se rapprochent le plus des êtres qui vivent ou végètent actuellement sur notre terre. Une circonstance bien remarquable, c'est que c'est absolument dans les débris amoncelés par cette dernière catastrophe, que se trouvent les ossemens de quadrupèdes et d'oiseaux ; il n'en existe aucun dans les débris accumulés dans les époques précédentes, où l'on ne trouve que des animaux aquatiques, ou des végétaux..... Mais ce qui est plus remarquable encore, et qui ne peut manquer de conduire à de profondes méditations, c'est que l'apparition des quadrupèdes et des oiseaux, suivant l'ordre de la création que nous retrace la Genèse, n'a eu lieu qu'après celle des végétaux et des animaux aquatiques, des poissons et des reptiles, c'est-à-dire, précisément dans l'ordre où leurs dépouilles se présentent au milieu des terrains, concordance extraordinaire qui ne peut être l'effet du hasard, et qui, en nous conduisant à admettre des faits que les livres saints ont voulu nous cacher, nous entraîne aussi à reconnaître dans les détails qu'ils nous ont laissés, une profondeur de connaissances, qui contraste d'une manière frappante avec l'ignorance des tems où ils ont été dictés. La géologie nous indique des bouleversemens avant la création des mammifères, mais elle nous en montre aussi un qui a eu lieu évidemment depuis leur existence ; rien ne s'oppose, et tout, au contraire, conduit à ce qu'on admette que cette dernière catastrophe est celle dont la Genèse nous a donné à la fois la cause et les détails, et dont on retrouve, sous diverses formes, la tradition chez tous les peuples. »

Voyage minéralogique et géologique en Hongrie, pendant l'année 1818, par F. S. Beudant. Paris, in-4°, tom. 2, pag. 358. 1822.

opaque et obscure, au centre d'une atmosphère en perpétuelle incandescence? Moïse avait-il épuisé la science des Newton, des Priestley, des Saussure, des Lavoisier, des Deluc et des Dolomieu?

» Il faut enfin remarquer que l'œuvre des six jours a toujours fait l'admiration des sages et des philosophes : il a été commenté par S. Basile, S. Ambroise, S. Augustin, S. Jean Chrysostôme, c'est-à-dire par les plus beaux génies, par les plus éloquens de tous les Pères : il a été développé par le grand Bossuet, dans ses *Elévations sur les Mystères*, et dans son éloquent *Discours sur l'histoire universelle :* il a été cru et révéré par Descartes, Newton, Leibnitz, Euler et Bâcon; ce dernier réduisait toute la science humaine à l'explication de l'œuvre des six jours, et le donnait comme le principe de toutes ses connaissances : enfin, le savant Deluc le regarde comme une démonstration rigoureuse de la révélation. »

Résumons : le voile qui couvrait les anciens tems est déchiré; les monumens des peuples et ceux de la nature sont également connus; les deux flambeaux de l'histoire, la chronologie et la géographie, jettent d'éclatantes lumières; toutes les méthodes, tous les instrumens sont perfectionnés, et l'on sait de quelles importantes découvertes se sont enrichies de nos jours la physique, l'astronomie, toutes les sciences exactes, et les diverses branches de l'histoire naturelle. Eh bien ! loin de pâlir devant ce faisceau de lumières, jamais les vérités saintes ne brillèrent d'un plus vif éclat. C'est contre les monumens les plus authentiques de tous les anciens peuples ; c'est contre le témoignage de la nature elle-même dans ses phénomènes les plus directs, que viennent aujourd'hui s'émousser et tomber les traits que la mauvaise foi, le faux bel-esprit, l'ignorance et le demi-savoir, lançaient depuis un siècle contre nos livres saints. Venez et voyez, pouvons-nous dire à l'incrédule, venez et voyez tracées dans les cieux, empreintes sur toutes les parties du globe, dans les entrailles de la terre, et jusqu'au plus profond des abîmes, ces vérités dont vous fîtes, dans votre ignorance, le sujet de vos tristes railleries. Venez et voyez cette préexistence de la lumière au soleil; cette production des végétaux, antérieure à la formation de l'astre qui féconde la nature : cette terre ense-

velie sous les eaux et rendue à l'homme. Il n'y a pas fort longtems, ces faits et plusieurs autres, que vous regardiez comme absurdes ou comme impossibles, sont aujourd'hui rigoureusement démontrés. Venez, et voyez tomber et s'éteindre devant les nouvelles lumières que nous offre la nature plus soigneusement observée, tous les efforts que vous fîtes pour affaiblir la vérité du déluge mosaïque. Des sommets des montagnes aux profondeurs des abîmes, tout atteste que la mer a séjourné sur nos terres, qu'elle ne les a point abandonnées successivement, et par une retraite lente et graduelle, mais qu'elle s'est retirée dans une seule révolution [1], et par un mouvement soudain, comme le dit Moïse. Tout atteste enfin que nos terres sont nouvelles, et qu'il n'y a pas long-tems qu'elles ont été données à l'homme pour habitation. A ces faits, reconnus aujourd'hui par les plus célèbres naturalistes, joignez les traditions de tous les peuples de la terre, d'après lesquelles ils descendent tous d'*une famille qui fut sauvée des eaux par un Etre supérieur* [2], et

[1] C'est l'opinion de Saussure, qui donne à cette révolution le nom de *débâcle*.

[2] Voyez l'*Analyse de l'ancienne mythologie*, par Bryant; les *Antiquités indiennes* et *l'Histoire de l'Indostan*, par Thom. Maurice; l'*Histoire de la Terre*, par Ph. Howard, et les *Recherches asiatiques*. Outre la tradition sur le déluge, on trouve dans les annales de presque tous les peuples, des traces nombreuses des récits contenus dans la Genèse: la plupart de ces coïncidences sont connues; nous en avons indiqué plusieurs dans le 7e n°, t. II, p. 55 et 56 des *Annales* (voyez *Recherches asiatiques*). Il en est une autre qui nous a frappés, et qu'on n'a peut-être pas assez remarquée: c'est le nombre précis des générations humaines placées par Moïse entre la création et le déluge, nombre qu'on retrouve à la tête des annales d'un grand nombre de peuples. Les Chinois comptent dix générations de Fohy à Yu, qui forment la première dynastie de leurs empereurs. Les Perses en comptent le même nombre depuis Soliman Hoki, à Kê Kobad, chef de leur seconde race. Sanchoniathon, phrygien, parle de même de dix générations des dieux ou des demi-dieux, placés entre Uranus et la race présente des mortels. Bérose le chaldéen en compte le même nombre avant le déluge. Les Egyptiens en disent autant des Atlantides avant cette époque. Les Tartares et les Arabes, renommés pour leur simplicité et l'attachement qu'ils ont pour leurs généalogies et leurs traditions, ont non seulement conservé le souvenir de ces dix générations, mais de concert,

vous aurez une démonstration rigoureuse de la vérité du déluge mosaïque, et de l'époque que l'historien juif assigne à cette grande catastrophe du genre humain.

Or, souffrez que je vous demande : un pâtre [1], qui, dans un petit coin de l'Arabie, donne à la nation dont il est devenu le chef, une religion sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, raisonnable dans ses rites, et qui, seule de toutes les religions de la terre, enseignait ouvertement l'unité, la spiritualité de Dieu; un pâtre qui laisse à son peuple une législation à laquelle on n'a rien ajouté; de laquelle on n'a rien retranché, et qui, toujours la même depuis tant de siècles, continue, malgré l'univers conjuré, de gouverner et de maintenir en corps de nation un peuple répandu sur la terre, et qui, dispersé au milieu des autres peuples, parle dans tous les pays sa langue maternelle, s'entend d'un bout de l'univers à l'autre, et forme au milieu des nations une nation à part, et aussi distincte que lorsqu'elle habitait la Palestine, sous ses juges ou sous ses rois; un pâtre enfin qui, traçant l'histoire du monde, fixe la date de sa création, décrit jour par jour la manière dont s'est formée chaque partie de ce monde, nous apprend les généalogies des premiers hommes, les établissemens des anciens peuples, la naissance des arts, etc., sans qu'on puisse trouver un seul monument des peuples, un seul monument de la nature, qui force de reculer ou d'avancer les époques qu'il a déterminées, sans qu'on puisse trouver, ni dans la physique, ni dans l'astronomie, ni dans aucune des parties de l'histoire naturelle, rien qui contredise la manière dont il assure que furent formés les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment..., je le demande : comment ce pâtre législateur, au milieu de la plus monstrueuse idolâtrie, au milieu des superstitions les plus absurdes et les plus barbares, sut-il donner à son peuple une religion si pure [2] et des lois si

quoique séparés par d'immenses distances, ils donnent à plusieurs de leurs rois anté-diluviens, aussi-bien qu'à leurs successeurs immediats, les mêmes noms qu'ils ont dans la Genèse. Voir l'*Histoire universelle* des Anglais. (*N. du D.*)

[1] Moïse passa quarante ans dans le pays de Madian, occupé à paître les troupeaux de son beau-père.

[2] Tout le monde connaît le magnifique hommage que rend Tacite à la

velie sous les eaux et rendue à l'homme. Il n'y a pas fort longtems, ces faits et plusieurs autres, que vous regardiez comme absurdes ou comme impossibles, sont aujourd'hui rigoureusement démontrés. Venez, et voyez tomber et s'éteindre devant les nouvelles lumières que nous offre la nature plus soigneusement observée, tous les efforts que vous fîtes pour affaiblir la vérité du déluge mosaïque. Des sommets des montagnes aux profondeurs des abîmes, tout atteste que la mer a séjourné sur nos terres, qu'elle ne les a point abandonnées successivement, et par une retraite lente et graduelle, mais qu'elle s'est retirée dans une seule révolution [1], et par un mouvement soudain, comme le dit Moïse. Tout atteste enfin que nos terres sont nouvelles, et qu'il n'y a pas long-tems qu'elles ont été données à l'homme pour habitation. A ces faits, reconnus aujourd'hui par les plus célèbres naturalistes, joignez les traditions de tous les peuples de la terre, d'après lesquelles ils descendent tous d'*une famille qui fut sauvée des eaux par un Etre supérieur* [2], et

[1] C'est l'opinion de Saussure, qui donne à cette révolution le nom de *débâcle*.

[2] Voyez l'*Analyse de l'ancienne mythologie*, par Bryant; les *Antiquités indiennes* et *l'Histoire de l'Indostan*, par Thom. Maurice; l'*Histoire de la Terre*, par Ph. Howard, et les *Recherches asiatiques*. Outre la tradition sur le déluge, on trouve dans les annales de presque tous les peuples, des traces nombreuses des récits contenus dans la Genèse: la plupart de ces coïncidences sont connues; nous en avons indiqué plusieurs dans le 7e n°, t. II, p. 55 et 56 des *Annales* (voyez *Recherches asiatiques*). Il en est une autre qui nous a frappés, et qu'on n'a peut-être pas assez remarquée: c'est le nombre précis des générations humaines placées par Moïse entre la création et le déluge, nombre qu'on retrouve à la tête des annales d'un grand nombre de peuples. Les Chinois comptent dix générations de Fohy à Yu, qui forment la première dynastie de leurs empereurs. Les Perses en comptent le même nombre depuis Soliman-Hoki, à Kê Kobad, chef de leur seconde race. Sanchoniathon, phrygien, parle de même de dix générations des dieux ou des demi-dieux, placés entre Uranus et la race présente des mortels. Bérose le chaldéen en compte le même nombre avant le déluge. Les Egyptiens en disent autant des Atlantides avant cette époque. Les Tartares et les Arabes, renommés pour leur simplicité et l'attachement qu'ils ont pour leurs généalogies et leurs traditions, ont non seulement conservé le souvenir de ces dix générations, mais de concert,

vous aurez une démonstration rigoureuse de la vérité du déluge mosaïque, et de l'époque que l'historien juif assigne à cette grande catastrophe du genre humain.

Or, souffrez que je vous demande : un pâtre [1], qui, dans un petit coin de l'Arabie, donne à la nation dont il est devenu le chef, une religion sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, raisonnable dans ses rites, et qui, seule de toutes les religions de la terre, enseignait ouvertement l'unité, la spiritualité de Dieu; un pâtre qui laisse à son peuple une législation à laquelle on n'a rien ajouté; de laquelle on n'a rien retranché, et qui, toujours la même depuis tant de siècles, continue, malgré l'univers conjuré, de gouverner et de maintenir en corps de nation un peuple répandu sur la terre, et qui, dispersé au milieu des autres peuples, parle dans tous les pays sa langue maternelle, s'entend d'un bout de l'univers à l'autre, et forme au milieu des nations une nation à part, et aussi distincte que lorsqu'elle habitait la Palestine, sous ses juges ou sous ses rois; un pâtre enfin qui, traçant l'histoire du monde, fixe la date de sa création, décrit jour par jour la manière dont s'est formée chaque partie de ce monde, nous apprend les généalogies des premiers hommes, les établissemens des anciens peuples, la naissance des arts, etc., sans qu'on puisse trouver un seul monument des peuples, un seul monument de la nature, qui force de reculer ou d'avancer les époques qu'il a déterminées, sans qu'on puisse trouver, ni dans la physique, ni dans l'astronomie, ni dans aucune des parties de l'histoire naturelle, rien qui contredise la manière dont il assure que furent formés les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment..., je le demande : comment ce pâtre législateur, au milieu de la plus monstrueuse idolâtrie, au milieu des superstitions les plus absurdes et les plus barbares, sut-il donner à son peuple une religion si pure [2] et des lois si

quoique séparés par d'immenses distances, ils donnent à plusieurs de leurs rois anté-diluvieus, aussi-bien qu'à leurs successeurs immediats, les mêmes noms qu'ils ont dans la Genèse. Voir l'*Histoire universelle* des Anglais. (*N. du D.*)

[1] Moïse passa quarante ans dans le pays de Madian, occupé à paître les troupeaux de son beau-père.

[2] Tout le monde connaît le magnifique hommage que rend Tacite à la

sages? comment sut-il inspirer pour sa législation cet attachement inviolable que, ni la ruine de la république, ni la dispersion des tribus, ni les persécutions, ni le mépris des peuples, n'ont pu arracher du peuple d'Israël? Et par quel art ce pâtre historien a-t-il parfaitement connu les premiers événemens du monde, déterminé toutes les *grandes origines*, et surpris, pour me servir de vos expressions, la nature sur le fait? Moïse ne fut qu'un législateur, un historien humain! On peut le dire de bouche en bouche; mais je doute qu'un homme dont la raison est saine et le cœur libre de passions, puisse jamais le croire et le dire sérieusement; et si j'ajoute que toutes les grandes découvertes, qui ont eu lieu de nos jours dans la physique, dans l'astronomie, dans l'histoire de la nature, et dans celle des anciens peuples, rendent hommage de concert à chacune des assertions de cet homme extraordinaire, ne sera-t-on pas forcé de conclure que rien n'est plus raisonnable ni même plus conforme à l'état présent de nos connaissances et aux progrès de nos lumières, qu'une adhésion franche aux vérités qu'il nous propose? Rejeter aujourd'hui la Cosmogonie mosaïque, c'est montrer qu'on n'est à la hauteur de son siècle, ni en phy-

religion juive; nous croyons devoir rapporter ici les réflexions que M. Burnouf fait sur ce passage : « *Judæi mente solâ, unumque Numen intelligunt.* Cette phrase et les suivantes sont une magnifique réfutation du mal que Tacite vient de dire du culte hébraïque. Et comme le style de l'historien s'élève, avec le sujet, à l'enthousiasme calme, mais profondément senti, avec lequel il énumère les attributs de ce Dieu unique et immatériel, de ce Dieu suprême, éternel, immuable, qui ne mourra jamais, on voit que, sans les liens qui l'attachent aux vieilles divinités du Capitole, ce serait là sa divinité. C'est pour avoir entrevu ce Dieu souverain, et l'avoir obscurément annoncé dans ses philosophiques entretiens, que Socrate but la ciguë chez le peuple le plus éclairé de la terre; et l'existence de ce Dieu était chez les Hébreux le dogme fondamental! voilà le trait caractéristique de l'antique religion d'Israël; voilà ce qui la rend digne d'avoir servi de fondement à cette religion plus sublime encore, plus spirituelle, plus dégagée des formes extérieures et grossières, qui a renouvelé la face du monde, et qui est, pour ainsi dire, la vie et l'âme de la civilisation moderne. » Voyez l'excellente traduction de M. Burnouf, Paris, 1829; t. v, p. 509. (*N. du D.*)

sique ni en histoire naturelle; c'est donner la preuve d'une instruction extrêmement bornée, ou d'une mauvaise foi qu'il n'est plus possible de voiler. Et d'autre part, comme il est évident que Moïse, qui proclama le premier ces vérités géologiques, ne put les connaître par des moyens purement naturels, un bon esprit ne balancera point à conclure que le récit de Moïse est non-seulement véritable, mais de plus qu'il est surnaturel et divin; c'est-à-dire, qu'il est le produit d'une révélation immédiate, ou d'une tradition dont la puissance créatrice est elle-même la source nécessaire. Ainsi, comme le soleil, à mesure qu'il s'élève sur l'horizon, chasse, dissipe ces vapeurs et ces nuages formés dans l'ombre de la nuit, et qui menaçaient d'obscurcir l'éclat du jour, de même dans ce progrès des lumières et des sciences naturelles dont notre siècle s'honore, se sont évanouies successivement toutes les difficultés qu'une orgueilleuse ignorance, le demi-savoir et le libertinage de l'esprit et du cœur, avaient élevées contre nos livres saints. Une connaissance superficielle de la nature peut conduire à l'incrédulité; une instruction plus vaste, plus profonde, plus solide, attache étroitement à la religion. Buffon fut un *philosophe*, et Deluc un fervent chrétien [1].

Nous avions annoncé la réfutation de plusieurs objections faites à la Genèse : ce sera le sujet d'un autre article [2].

H. de C.

[1] *De la vérité de la Religion chrétienne à l'usage des gens du monde.*

[2] Voir ci-après, N° 17, p. 305.

Astronomie.

CHRONOLOGIE DE LA BIBLE JUSTIFIÉE [1].

Les monumens astronomiques, laissés par les anciens, ne portent pas les dates excessivement reculées que l'on a cru y voir. — Zodiaque de Dendera et d'Esné; leur interprétation par Burkard, Lalande, Hamilton, Nouet, Dupuis, MM. Jollois et Devilliers, Rhode, Latreille, Visconti, de Paravey, Testa, Delambre, Biot, Champollion, etc.

Nous avons déjà cité les magnifiques preuves que M. Cuvier est venu apporter à notre cause, pour forcer les plus récalcitrans à reconnaître que les monumens historiques et les traditions orales des peuples, s'accordent avec nos livres saints sur la création du monde et l'époque du déluge [2]. Dans un autre article nous avons prouvé que les *observations astronomiques* des différens peuples n'étaient pas opposées à ces récits [3]. Il nous reste à prouver que les *monumens astronomiques* mêmes n'infirment en aucune manière ces mêmes récits de nos livres, et nous allons encore citer M. Cuvier.

« On a eu recours à des argumens d'un autre genre. On a prétendu qu'indépendamment de ce qu'ils ont pu savoir, les anciens peuples ont laissé des monumens qui portent, par l'état du ciel qu'ils représentent, une date certaine et une date très-reculée; et les zodiaques sculptés dans deux temples de la Haute-Égypte parurent, il y a quelques années, fournir pour cette assertion des preuves tout-à-fait démonstratives. Ils offrent les

[1] *Quatrième extrait* du discours de M. Cuvier, p. 249 de l'édit. in 8°; Paris, 1830, 6e édit.

[2] Voir les Nos 6 et 7 des *Annales*, t. I, p. 377; et t. II, p. 35.

[3] Voir ci-dessus, N° 15, p. 168.

mêmes figures des constellations zodiacales que nous employons aujourd'hui, mais distribuées d'une façon toute particulière. On crut voir dans cette distribution une représentation de l'état du ciel au moment où l'on avait dessiné ces monumens, et l'on pensa qu'il serait possible d'en conclure la date de la construction des édifices qui les contiennent [1].

[1] Ainsi, à Dendera (l'ancienne Tentyris), ville au-dessus de Thèbes, dans le portique du grand temple, dont l'entrée regarde le nord (1), on voit au plafond les signes du zodiaque marchant sur deux bandes, dont l'une est le long du côté oriental et l'autre du côté opposé : elles sont embrassées chacune par une figure de femme aussi longue qu'elles, dont les pieds sont vers l'entrée, la tête et les bras vers le fond du portique : par conséquent les pieds sont au nord et les têtes au sud.

Le lion est en tête de la bande qui est à l'occident; il se dirige vers le nord ou vers les pieds de la figure de femme, et il a lui-même les pieds vers le mur oriental. La vierge, la balance, le scorpion, le sagittaire et le capricorne, le suivent, marchant sur une même ligne. Ce dernier se trouve vers le fond du portique et près des mains et de la tête de la grande figure de femme. Les signes de la bande orientale commencent à l'extrémité où ceux de l'autre bande finissent, et se dirigent par conséquent vers le fond du portique ou vers les bras de la grande figure. Ils ont les pieds vers le mur latéral de leur côté, et les têtes en sens contraire de celles de la bande opposée. Le verseau marche le premier, suivi des poissons, du bélier, du taureau, des gémeaux. Le dernier de la série, qui est le cancer ou plutôt le scarabé, car c'est par cet insecte que le cancer des Grecs est remplacé dans les zodiaques d'Egypte, est jeté de côté sur les jambes de la grande figure. A la place qu'il aurait dû occuper est un globe posé sur le sommet d'une pyramide composée de petits triangles qui représentent des espèces de rayons, et devant la base de laquelle est une grande tête de femme avec deux petites cornes. Un second scarabé est placé de côté et en travers sur la première bande, dans l'angle que les pieds de la grande figure forment avec le corps et en avant de l'espace où marche le lion, lequel est un peu en arrière. A l'autre bout de cette même bande, le capricorne est très-près du fond ou des bras de la grande figure, et sur la bande à gauche, le verseau en est assez éloigné : cependant le capricorne n'est pas répété comme le cancer. La division de ce zodiaque, dès l'entrée, se fait donc entre le lion et le cancer; ou si l'on pense que la répétition du scarabé marque une division du signe, elle a

(1) Voyez le grand ouvrage sur l'Egypte, *Antiquités*, vol. IV, pl. XX.

» Mais pour en venir à la haute antiquité que l'on prétendait en déduire, il fallut supposer premièrement que leur division avait un rapport déterminé avec un certain état du ciel, dépendant de la précession des équinoxes, qui fait faire aux co-

lieu dans le cancer lui-même; mais celle du fond se fait entre le capricorne et le verseau.

Dans une des salles intérieures du même temple était un planisphère circulaire inscrit dans un carré, celui-là même qui a été apporté à Paris par M. Lelorrain, et que l'on voit à la Bibliothèque du Roi (1). On y remarque aussi les signes du zodiaque parmi beaucoup d'autres figures qui paraissent représenter des constellations (2).

Le lion y répond à l'une des diagonales du carré; la vierge, qui le suit, répond à une ligne perpendiculaire qui est dirigée vers l'orient; les autres signes marchent dans l'ordre connu jusqu'au cancer, qui, au lieu de compléter la chaîne, en répondant au niveau du lion, est placé au-dessus de lui, plus près du centre du cercle, en sorte que les signes sont sur une ligne un peu spirale.

Ce cancer, ou plutôt ce scarabé, marche en sens contraire des autres signes. Les gémeaux répondent au nord, le sagittaire au midi, et les poissons à l'orient, mais pas très-exactement. Au côté oriental de ce planisphère est une grande figure de femme, la tête dirigée vers le midi et les pieds vers le nord, comme celle du portique.

On pourrait donc aussi élever quelque doute sur le point de ce second zodiaque où il faudrait commencer la série des signes. Suivant que l'on prendra une des perpendiculaires ou une des diagonales, ou l'endroit où une partie de la série passe sur l'autre partie, on le jugera divisé au lion, ou bien entre le lion et le cancer, ou bien enfin aux gémeaux.

A Esné (l'ancienne Latopolis), ville placée au-dessus de Thèbes, il y a des zodiaques aux plafonds de deux temples différens.

Celui du grand temple, dont l'ancien regarde le levant, est sur deux bandes contiguës et parallèles l'une à l'autre le long du côté sud du plafond (3).

Les figures de femmes qui les embrassent ne sont pas sur leur longueur, mais sur leur largeur, en sorte que l'une est en travers près de l'entrée ou à l'orient, la tête et les bras vers le nord, et les pieds vers le mur la-

(1) Nous avons donné la figure de ce zodiaque dans le N° 37, tome VII, p. 80 des *Annales*. Voir cette figure, pour suivre cette description.

(2) Voyez le grand ouvrage sur l'Egypte. *Antiquités*, vol. IV, pl. XXI.

(3) *Idem*, vol. I, pl. LXXIX.

lures le tour du zodiaque en 26,000 ans; qu'elle indiquait, par exemple, la position du point solsticial; et secondement, que l'état du ciel représenté était précisément celui qui avait lieu à l'époque où le monument a été construit; deux suppositions

téral ou vers le sud, et que l'autre est dans le fond du portique également en travers et regardant la première.

La bande la plus voisine de l'axe du portique ou du nord présente d'abord, du côté de l'entrée ou de l'orient et vers la tête de la figure de femme, le lion placé un peu en arrière et marchant vers le fond, les pieds du côté du mur latéral; derrière le lion, à l'origine de la bande, sont deux lions plus petits; au-devant de lui est le scarabé, et ensuite les gémeaux marchant dans le même sens; puis le taureau et le bélier, et les poissons, rapprochés les uns des autres, placés en travers sur le milieu de la bande; le taureau, la tête vers le mur latéral, le bélier vers l'axe. Le verseau est plus loin, et reprend la même direction vers le fond, que les trois premiers signes.

Sur la bande la plus voisine du mur latéral et du nord, l'on voit d'abord, mais assez loin du mur du fond ou de l'occident, le capricorne, qui marche en sens contraire du verseau, et se dirige vers l'orientou l'entrée du portique, les pieds tournés vers le mur latéral. Tout près de lui est le sagittaire, qui répond ainsi aux poissons et au bélier. Il marche aussi vers l'entrée; mais ses pieds sont tournés vers l'axe et en sens contraire de ceux du capricorne.

A une certaine distance en avant, et près l'un de l'autre, sont le scorpion et une femme tenant la balance; enfin un peu plus en avant, mais encore assez loin de l'extrémité antérieure ou orientale, est la vierge, qui est précédée d'un sphinx. La vierge et la femme qui tient la balance ont aussi les pieds vers le mur, en sorte que le sagittaire est le seul qui soit placé la tête à l'envers des autres signes.

Au nord d'Esné est un petit temple isolé, également dirigé vers l'orient, et dont le portique a encore un zodiaque (1); il est sur deux bandes latérales et écartées; celle qui est le long du côté sud commence par le lion, qui marche vers le fond ou vers l'occident, les pieds tournés vers le mur ou le sud; il est précédé du scarabé, et celui-ci des gémeaux, marchant dans le même sens. Le taureau, au contraire, vient à leur rencontre, se dirigeant à l'orient; mais le bélier et les poissons représentent la direction vers le fond ou vers l'occident.

A la bande du côté du nord, le verseau est près du fond ou de l'occi-

(1) Voir le grand ouvrage sur l'Egypte, *Antiquités*, vol. I, pl. LXXXVII.

qui en supposaient elles-mêmes, comme on voit, un grand nombre d'autres.

» En effet, les figures de ces zodiaques sont-elles les constellations, les vrais groupes d'étoiles qui portent aujourd'hui les mêmes noms, ou simplement ce que les astronomes appellent des signes, c'est-à-dire, des divisions du zodiaque partant de l'un des colures, quelque place que ce colure occupe ?

» Le point où l'on a partagé ces zodiaques en deux bandes est-il nécessairement celui d'un solstice ?

» La division du côté de l'entrée est-elle nécessairement celle du solstice d'été ?

» Cette division indique-t-elle, même en général, un phénomène dépendant de la précession des équinoxes ?

» Ne se rapportait-elle pas à quelque époque dont la rotation serait moindre ; par exemple, au moment de l'année tropique, où commençait telle ou telle des années sacrées des Égyptiens, lesquelles, étant plus courtes que la véritable année

dent, marchant vers l'entrée ou l'orient, les pieds tournés vers le mur, précédé du capricorne et du sagittaire, qui marchent dans le même sens. Les autres signes sont perdus ; mais il est clair que la vierge devait marcher en tête de cette bande du côté de l'entrée.

Parmi les figures accessoires de ce petit zodiaque, on doit remarquer deux béliers ailés placés en travers, l'un entre le taureau et les gémeaux, l'autre entre le scorpion et le sagittaire, et chacun presque au milieu de sa bande, le second cependant un peu plus avancé vers l'entrée.

On avait pensé d'abord que dans le grand zodiaque d'Esné, la division de l'entrée se fait entre la vierge et le lion, et celle du fond entre les poissons et le verseau. Mais M. Hamilton, MM. de Jollois et Villiers, ont cru voir dans le sphinx qui précède la vierge une répétition du lion, analogue à celle du cancer dans le grand zodiaque de Dendera ; en sorte que, selon eux, la division aurait lieu dans le lion. En effet, sans cette explication, il n'y aurait que cinq signes d'un côté et sept de l'autre.

Quant au petit zodiaque du nord d'Esné, on ne sait si quelque emblême analogue à ce sphinx s'y trouvait, parce que cette partie est détruite (1).

(1) *British Review*. 1817, p. 136, et à la suite de la Lettre critique sur la Zodiacomanie, p. 33.

tropique, de près de six heures, faisaient le tour du zodiaque en 1,508 ans ?

» Enfin, quelque sens qu'elle ait eu, a-t-on voulu marquer par là le tems où le zodiaque a été sculpté, ou celui où le temple a été construit ? N'a-t-on pas eu l'idée de rappeler un état antérieur du ciel à quelque époque intéressante pour la religion, soit qu'on l'ait observé ou qu'on l'ait conclu par un calcul rétrograde ?

» D'après le seul énoncé de pareilles questions, on doit sentir tout ce qu'elles avaient de compliqué, et combien la solution quelconque que l'on aurait adoptée devait être sujette à controverse, et peu susceptible de servir elle-même de preuve solide à la solution d'un autre problème tel que l'antiquité de la nation égyptienne. Aussi peut-on dire que parmi ceux qui essayèrent de tirer de ces données une date, il s'éleva autant d'opinions qu'il y eut d'auteurs.

» Le savant astronome M. Burkard, d'après un premier aperçu, jugea qu'à Dendera le solstice est dans le lion, par conséquent de deux signes moins reculé qu'aujourd'hui, et que le temple a au moins 4,000 ans [1].

» Il en donnait en même tems 7,000 à celui d'Esné, sans que l'on sache trop comment il entendait faire accorder ces nombres avec ce que l'on connaît de la précession des équinoxes.

» Feu Lalande, voyant que le cancer était répété sur les deux bandes, imagina que le solstice passait au milieu de cette constellation ; mais comme c'était ce qui avait lieu dans la sphère d'Eudoxe, il conclut que quelque Grec pouvait avoir représenté cette sphère au plafond d'un temple égyptien, sans savoir qu'il représentait un état du ciel qui depuis long-tems n'existait plus [2]. C'était, comme on voit, une conséquence bien contraire à celle de M. Burkard.

» Dupuis, le premier, crut nécessaire de chercher des preuves de cette idée, en quelque sorte adoptée de confiance, qu'il s'agissait du solstice ; il les vit, pour le grand zodiaque de Den-

[1] *Description des Pyramides* de Gizé, par M. Grobert, page 117.
[2] *Connaissance des tems pour l'an* XIV.

dera, dans ce globe au sommet de la pyramide, et dans plusieurs emblêmes placés près de différens signes, et qui tantôt, selon d'anciens auteurs, comme Plutarque, Horus-Apollo ou Clément d'Alexandrie, tantôt, selon ses propres conjectures, devaient représenter des phénomènes qui auraient été réellement ceux des saisons affectées à chaque signe.

» Du reste, il soutint que cet état du ciel donne la date du monument, et que l'on avait à Dendera l'original et non pas une copie de la sphère d'Eudoxe, ce qui le conduisit à 1,468 ans avant Jésus-Christ, au règne de Sésostris.

» Cependant ce nombre de dix-neuf bateaux placés sous chaque bande lui donna l'idée que le solstice pourrait bien avoir été au dix-neuvième degré du signe, ce qui ferait 288 ans de plus [1].

» M. Hamilton [2] ayant remarqué qu'à Dendera le scarabé du côté des signes ascendans est plus petit que celui de l'autre côté, un auteur anglais [3] en a conclu que le solstice peut avoir été plus près de son point actuel que le milieu du cancer, ce qui pourrait nous ramener à 1,000 ou 1,200 ans avant Jésus-Christ.

» Feu Nouet, jugeant que ce globe, ces rayons et cette tête cornue ou d'Isis représentent le lever héliaque de Sirius, prétendit que l'on avait voulu marquer une époque de la période sothiaque, mais qu'on avait voulu la marquer par la place qu'occupait le solstice; or, dans l'avant-dernière de ces périodes, celle qui s'est écoulée depuis 2782 jusqu'à 1322 avant Jésus-Christ, le solstice a passé de trente degrés quarante-huit minutes de la constellation du lion à treize degrés trente-quatre minutes du cancer. Au milieu de cette période, il était donc à vingt-trois degrés trente-quatre minutes du cancer; le lever héliaque de Sirius arrivait alors quelques jours après le

[1] Observations sur le zodiaque de Dendera, dans la *Revue philosophique et littéraire*, an 1806, deuxième trimestre, pages 257 et suivantes.

[2] *Ægyptiaca*, p. 212.

[3] Voyez dans le *British Review* de février 1817, pages 136 et suiv., l'article VI sur l'origine et l'antiquité du zodiaque. Il est traduit à la suite de la *Lettre critique sur la Zodiacomanie de Swartz.*

solstice ; c'est à-peu-près ce que l'on a indiqué, selon M. Nouet, par la répétition du scarabé, et par l'image de Sirius dans les rayons du soleil, placée au commencement de la bande de droite. D'après cette manière de voir, il conclut que ce temple est de 2,052 ans avant Jésus-Christ, et celui d'Esné de 4,600 [1].

» Tous ces calculs, même en admettant que la division marque le solstice, seraient encore susceptibles de beaucoup de modifications ; et d'abord il paraît que leurs auteurs ont supposé les constellations toutes de trente degrés, comme les signes, et n'ont pas réfléchi qu'il s'en faut de beaucoup, du moins comme on les dessine aujourd'hui et comme les Grecs nous les ont transmises, qu'elles soient ainsi égales entre elles. En réalité le solstice, qui est aujourd'hui en deçà des premières étoiles de la constellation des gémeaux, n'a dû quitter les premières étoiles de la constellation du cancer que 45 ans après Jésus-Christ. Il n'a quitté la constellation du lion que 1,260 ans avant la même ère.

» Il s'agirait encore de savoir quand on cessait de placer la constellation, dans laquelle le soleil entrait après le solstice, à la tête des signes descendans ; et si cela avait lieu aussitôt que le solstice avait assez rétrogradé pour toucher la constellation précédente.

» Ainsi MM. Jollois et Devilliers, à l'ardeur soutenue de qui nous devons l'exacte connaissance de ces fameux monumens, pensant toujours que la division vers l'entrée du vestibule est le solstice, et jugeant que la vierge a dû rester la première des constellations descendantes, tant que le solstice n'avait pas reculé au moins jusqu'au milieu de la constellation du lion ; croyant voir de plus, comme nous l'avons dit, que le lion est divisé dans le grand zodiaque d'Esné, ne font remonter ce zodiaque qu'à 2,610 ans avant Jésus-Christ [2].

» M. Hamilton, qui a le premier fait remarquer cette division du signe du lion dans le zodiaque d'Esné, réduit l'éloignement

[1] Voyez le *Mémoire* de Nouet dans les recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne de Volney, tom. III, p. 328 à 336.

[2] Voyez le grand ouvrage sur l'Egypte, *Antiquités*, *Mémoires*, tom. I, pag. 486.

de la période où s'y trouvait le solstice, à 1,400 ans avant Jésus-Christ.

» Il parut encore un grand nombre d'autres systèmes sur le même sujet. M. Rhode, par exemple, en proposait deux : le premier faisait remonter le zodiaque du portique de Dendera à 591 ans avant Jésus-Christ; d'après le second, il s'éleverait à 1,290 [1]. M. Latreille fixait l'époque du zodiaque à 670 ans avant Jésus-Christ; celle du planisphère à 550; celle du zodiaque du grand temple d'Esné à 2,550; celle du petit à 1,760.

» Mais il y avait une difficulté inhérente à toutes les dates qui partaient de la double supposition que la division marque le solstice, et que la position du solstice marque l'époque du monument; c'est la conséquence inévitable que le zodiaque d'Esné aurait dû être au moins de 2,000 et peut-être de 3,000 ans plus ancien que celui de Dendera, conséquence qui évidemment battait en ruine la supposition; car aucun homme, un peu instruit de l'histoire des arts, ne pourra croire que deux édifices aussi ressemblans par l'architecture aient été autant séparés par le tems.

» Le sentiment de cette impossibilité, uni toujours à la croyance que cette division des zodiaques indique une date, fit recourir à une autre conjecture, à celle que les constructeurs auraient voulu marquer celle des années sacrées des Égyptiens où le monument a été élevé. Ces années ne durant que 365 jours, si le soleil au commencement de l'une occupait le commencement d'une constellation, il s'en fallait de près de six heures qu'il n'y fût revenu au commencement de l'année suivante, et après 121 ans il devait ne se trouver qu'au commencement du signe précédent. Il semble assez naturel que les constructeurs d'un temple aient voulu indiquer à-peu-près dans quelle période de la grande année, de l'année sothiaque, il avait été élevé, et l'indication du signe par lequel commençait alors l'année sacrée en était un assez bon moyen. On comprendrait ainsi qu'il se serait écoulé de 120 à 150 ans entre le temple d'Esné et celui de Dendera.

[1] Rhode, *Essai sur l'âge du zodiaque et l'origine des constellations*, en allemand. Breslau, 1809, in-4°, p. 78.

» Mais, dans cette manière de voir, il restait à déterminer dans laquelle des grandes années ces constructions auraient eu lieu : ou celle qui a fini en 138 après, ou celle qui a fini en 1,322 avant Jésus-Christ, ou quelque autre.

» Feu Visconti, premier auteur de cette hypothèse, prenant l'année sacrée dont le commencement répondait au signe du lion, et jugeant, d'après la ressemblance des signes, qu'ils avaient été représentés à une époque où les opinions des Grecs n'étaient pas étrangères à l'Égypte, ne pouvait choisir que la fin de la dernière grande année, ou l'espace écoulé entre l'an 12 et l'an 138 après Jésus-Christ [1]; ce qui lui sembla s'accorder avec l'inscription grecque qu'il ne connaissait pas bien encore, mais où il avait ouï dire qu'il était question d'un César.

» M. Testa, cherchant la date du monument dans un autre ordre d'idées, alla jusqu'à supposer que si la vierge se montre à Esné en tête du zodiaque, c'est que l'on a voulu y représenter l'ère d'Actium, telle qu'elle avait été établie pour l'Egypte par un décret du sénat, cité par Dion-Cassius, et qui commençait au mois de septembre, le jour où avait eu lieu la prise d'Alexandrie par Auguste [2].

» M. de Paravey considéra ces zodiaques sous un point de vue nouveau, qui pourrait embrasser à la fois et la révolution des équinoxes et celle de la grande année. Supposant que le planisphère circulaire de Dendera a dû être orienté, et que l'axe du nord au sud est la ligne des solstices, il vit le solstice d'été au deuxième gémeau, celui d'hiver à la croupe du sagittaire; la ligne des équinoxes aurait passé par les poissons et la vierge, ce qui lui donnait pour date le *premier siècle* de notre ère.

» D'après cette manière de voir, la division du zodiaque du portique ne pouvait plus se rapporter aux colures, et il fallait chercher ailleurs la marque du solstice. M. de Paravey ayant remarqué qu'il y a entre tous les signes des figures de femmes qui portent une étoile sur la tête et qui marchent dans le même sens, et observant que celle qui vient après les gémeaux est seule tournée en sens contraire des autres, jugea qu'elle indique

[1] Traduction d'Hérodote, par Larcher, tom. II, p. 570.

[2] Voyez la dissertation de l'abbé Dominique Testa : *Sopra due zodiaci novellamente scoperte nell' Egitto*. Rome, 1802, p. 34.

la *conversion* du soleil ou le tropique, et que ce zodiaque s'accorde ainsi avec le planisphère.

» En appliquant l'idée de l'orientement au petit zodiaque d'Esné, on y trouverait les solstices entre les gémeaux et le taureau, et entre le scorpion et le sagittaire; ils y seraient même marqués par le changement de direction du taureau, et par des béliers ailés placés en travers à ces deux endroits. Dans le grand zodiaque de la même ville, les marques en seraient la position en travers du taureau et le renversement du sagittaire; il n'y aurait plus alors qu'une portion de constellation d'écoulée entre les dates d'Esné et celles de Dendera, espace toutefois encore bien long pour des édifices si ressemblans.

» Une opération de feu M. Delambre sur le planisphère circulaire parut confirmer ces conjectures favorables à sa nouveauté; car en plaçant les étoiles sur la projection d'Hipparque, d'après la théorie de cet astronome et d'après les positions qu'il leur avait données dans son catalogue, augmentant toutes les longitudes pour que le solstice passât par le second des gémeaux, il reproduisit presque ce planisphère; et « cette ressemblance, » dit-il, aurait été encore plus grande s'il eût adopté les longi- » tudes telles qu'elles sont dans le catalogue de Ptolomée, pour » l'an 123 de notre ère. Au contraire, en remontant de vingt- » cinq ou vingt-six siècles, les ascensions droites et les déclinai- » sons seront changées considérablement, et la projection aura » pris une figure toute différente [1].

» Tous nos calculs, ajoutait ce grand astronome, nous ramè- » nent à cette conclusion, que les sculptures sont postérieures à » l'époque d'Alexandre. »

» A la vérité, le planisphère circulaire ayant été apporté à Paris par les soins de MM. Saunier et Lelorrain, M. Biot, dans un ouvrage [2] fondé sur des mesures précises et des calculs pleins de sagacité, a établi qu'il représente, d'après une projection

[1] Delambre. Note à la suite du rapport sur le *Mémoire* de M. de Paravey. Ce rapport est imprimé dans les nouvelles *Annales des voyages*, tom. VIII, et dans les *Annales*, N° 19, t. IV, p. 39.

[2] Voyez l'ouvrage de M. Biot, intitulé *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne, appliquées aux monumens astronomiques trouvés en Egypte.* Paris, 1823, in-8°.

géométrique exacte, l'état du ciel tel qu'il avait lieu 700 ans avant Jésus-Christ : mais il s'est bien gardé d'en conclure qu'il ait été sculpté dans ce tems-là.

» En effet, tous ces efforts d'esprit et de science, en tant qu'ils concernent l'époque des monumens, sont devenus superflus depuis que, finissant par où naturellement l'on aurait commencé, si la prévention n'avait pas aveuglé les premiers observateurs, on s'est donné la peine de copier et de restituer les inscriptions grecques gravées sur ces monumens, et surtout depuis que M. Champollion est parvenu à déchiffrer celles qui sont exprimées en hiéroglyphes.

» Il est certain maintenant, et les inscriptions grecques s'accordent pour le prouver avec les inscriptions hiéroglyphiques, il est certain, disons-nous, que les temples dans lesquels on a sculpté des zodiaques ont été construits sous la domination des Romains. Le portique du temple de Dendera, d'après l'inscription grecque de son frontispice, est consacré au salut de Tibère [1]. Sur le planisphère du même temple on lit le titre d'*Autocrator* en caractères hiéroglyphiques [2], et il est probable qu'il se rapporte à Néron. Le petit temple d'Esné, celui dont on plaçait l'origine au plus tard entre 2,700 ou 3,000 ans avant Jésus-Christ, a une colonne sculptée et peinte la dixième année d'Antonin, 147 ans après Jésus-Christ, et elle est peinte et sculptée dans le même style que le zodiaque qui est auprès [3].

» Il y a plus; on a la preuve que cette division du zodiaque dans tel ou tel signe n'a aucun rapport à la précession des équinoxes, ni au déplacement du solstice. Un cercueil de momie, rapporté nouvellement de Thèbes par M. Caillaud, et contenant, d'après l'inscription grecque très-lisible, le corps d'un jeune homme mort la dix-neuvième année de Trajan, 116 ans après Jésus-Christ [4], offre un zodiaque divisé au même point

[1] Letronne. *Recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, p. 180.

[2] *Idem*, p. xxxviij.

[3] *Idem*, p. 456 et 457.

[4] Letronne. *Observations critiques et archéologiques* sur l'objet des représentations zodiacales qui nous restent de l'antiquité, à l'occasion d'un zodiaque égyptien peint dans une caisse de momie qui porte une inscription grecque du tems de Trajan. Paris, 1824, in 8°, p. 30.

que ceux de Dendera [1]; et toutes les apparences sont que cette division marque quelque thême astrologique relatif à cet individu, conclusion qui doit probablement s'appliquer aussi à la division des zodiaques des temples; elle marque ou le thême astrologique du moment de leur érection, ou celui du prince pour le salut duquel ils avaient été votés, ou tel autre instant semblable relativement auquel la position du soleil aura paru importante à noter.

» Ainsi se sont évanouies pour toujours les conclusions que l'on avait voulu tirer de quelques monumens mal expliqués, contre la nouveauté des continens et des nations, et nous aurions pu nous dispenser d'en traiter avec tant de détail, si elles n'étaient pas si récentes et n'avaient pas fait assez d'impression pour conserver encore leur influence sur les opinions de quelques personnes.

» Mais il y a des écrivains qui ont prétendu que le zodiaque porte en lui-même la date de son invention, par la raison que les noms et les figures donnés à ses constellations sont un indice de la position des colures quand on l'inventa; et cette date, selon plusieurs, est tellement évidente et tellement reculée, qu'il est assez indifférent que les représentations que l'on possède de ce cercle soient plus ou moins anciennes.

» Ils ne font pas attention que ce genre d'argumens se complique de trois suppositions également incertaines : le pays où l'on admet que le zodiaque a été inventé, le sens que l'on croit avoir été donné aux constellations qui l'occupent, et la position dans laquelle étaient les colures par rapport à chaque constellation, quand ce sens lui a été attribué. Selon qu'on a imaginé d'autres allégories, ou que l'on admet que ces allégories se rapporteraient à la constellation dont le soleil occupait les premiers degrés, ou à celle dont il occupait le milieu, ou à celle où il commençait d'entrer, c'est-à-dire dont il occupait les derniers degrés, ou bien enfin à celle qui lui était opposée, et qui se levait le soir; ou selon que l'on place l'invention de ces allégories dans un autre climat, il faut aussi changer la date du zodiaque. Les variations possibles à cet égard peuvent em-

[1] *Idem*, p. 48 et 49.

brasser jusqu'à la moitié de la révolution des fixes, c'est-à-dire 13,000 ans et même davantage.

» Ainsi Pluche, généralisant quelques indications des anciens, a pensé que le bélier annonce le soleil commençant à monter, et l'équinoxe du printems; que le cancer annonce sa rétrogradation au solstice d'été; que la balance, signe d'égalité, marque l'équinoxe d'automne [1]; et que le capricorne, animal grimpeur, indique le solstice d'hiver après lequel le soleil nous revient. De cette manière, en plaçant les inventeurs du zodiaque dans un climat tempéré, on aurait des pluies sous le verseau, des naissances d'agneaux et de chevreaux sous les gémeaux, des chaleurs violentes sous le lion, les récoltes sous la vierge, la chasse sous le sagittaire, etc., et les emblêmes seraient assez convenables. En plaçant alors les colures au commencement des constellations, ou du moins l'équinoxe aux premières étoiles du bélier, on n'arriverait en première instance qu'à 389 ans avant Jésus-Christ, époque évidemment trop moderne, et qui obligerait de remonter encore d'une période équinoxiale tout entière, ou de 26,000 ans. Mais si l'on suppose que l'équinoxe passait par le milieu de la constellation, on arrivera à 1,000 ou 1,200 ans plus haut, à peu près à 16 ou 1,700 ans avant Jésus-Christ, et c'est là l'époque que plusieurs hommes célèbres ont crue véritablement être celle de l'invention du zodiaque, dont, sur d'autres motifs assez légers, ils ont fait honneur à Chiron.

» Mais Dupuis, qui avait besoin, pour l'origine qu'il prétendait attribuer à tous les cultes, que l'astronomie et nommément les figures du zodiaque eussent en quelque sorte précédé toutes les autres institutions humaines, a cherché un autre climat pour trouver d'autres explications aux emblêmes, et pour en déduire une autre époque. Si, prenant toujours la balance pour un signe équinoxial, mais la supposant à l'équinoxe du printems, on veut que le zodiaque ait été inventé en Egypte, on trouvera en effet encore des explications assez plausibles pour le climat

[1] Varro, *de Ling. lat.*, lib. 6 : Signa, quod aliquid significent, ut libra æquinoctium.—Macrob., *Sat.*, lib. 1, cap. XXI : Capricornus ab infernis partibus ad superas solem reducens capræ naturam videtur imitari.

de ce pays [1]. Le capricorne, animal à queue de poisson, marquera le commencement de l'élévation du Nil au solstice d'été; le verseau et les poissons, les progrès et la diminution de l'inondation; le taureau, le labourage; la vierge, la récolte; et ils les marqueront aux époques où en effet ces opérations ont lieu. Dans cette hypothèse, le zodiaque aura 15,000 ans [2] pour un soleil supposé au premier degré de chaque signe, plus de 16,000 pour le milieu, et 4,000 seulement, en supposant que l'emblême a été donné au signe à l'opposite duquel était le soleil [3]. C'est à 15,000 ans que s'est attaché Dupuis, et c'est sur cette date qu'il a fondé tout le système de son fameux ouvrage.

» Il ne manque cependant pas de gens qui, tout en admettant que le zodiaque a été inventé en Egypte, ont imaginé des allégories applicables à des tems postérieurs. Ainsi, selon M. Hamilton, la vierge représenterait la terre d'Égypte lorsqu'elle n'est pas encore fécondée par l'inondation; le lion, la saison où cette terre est le plus livrée aux bêtes féroces, etc. [4].

» Cette haute antiquité de 15,000 ans entraînerait d'ailleurs cette conséquence absurde, que les Egyptiens, ces hommes qui représentaient tout par des emblêmes, et qui devaient attacher un grand prix à ce que ces emblêmes fussent conformes aux idées qu'ils devaient peindre, auraient conservé les signes du zodiaque des milliers d'années après qu'ils ne répondaient plus en aucune manière à leur sens primitif.

» Feu Remi Raige chercha à soutenir l'opinion de Dupuis par un argument tout nouveau [5]. Ayant remarqué que l'on peut trouver aux noms égyptiens des mois, en les expliquant par les langues orientales, des sens plus ou moins analogues aux figures des signes du zodiaque; trouvant dans Ptolomée qu'*Epifi*,

[1] Voyez le Mémoire sur l'origine des constellations, dans l'*Origine des cultes* de Dupuis, t. III, p. 324 et suiv.

[2] *Idem*, t. III, p. 267.

[3] Dupuis suggère lui-même cette seconde hypothèse, *ibid.*, p. 340.

[4] *Ægyptiaca*, p. 215.

[5] Voyez, dans le grand ouvrage sur l'Egypte, *Antiquités*, *Mémoires*, t. I, le *Mémoire* de M. Remi Raige sur le zodiaque nominal et primitif des anciens Egyptiens. Voyez aussi la table des mois grecs, romains et alexandrins, dans le *Ptolomée* de M. Halma, t. III.

qui signifie *Capricorne*, commence au 20 de juin, et vient par conséquent immédiatement après le solstice d'été, il en conclut qu'à l'origine le capricorne lui-même était au solstice d'été, et ainsi des autres signes, comme l'avait prétendu Dupuis.

» Mais, indépendamment de tout ce qu'il y a de hasardé dans ces étymologies, Raige ne s'aperçut point que c'est par un pur hasard que, cinq ans après la bataille d'Actium, en l'année 25 avant Jésus-Christ, à l'établissement de l'année fixe d'Alexandrie, le premier jour de thoth se trouva correspondre au 29 d'août Julien, et y correspondit depuis lors. C'est seulement de cette époque que les mois égyptiens commencèrent à des jours fixes de l'année julienne, mais à Alexandrie seulement; et même Ptolomée n'en continua pas moins d'employer dans son *almageste* l'ancienne année égyptienne avec ses mois vagues [1].

» Pourquoi n'aurait-on pas, à une époque quelconque, donné aux mois les noms des signes ou aux signes les noms des mois, tout aussi arbitrairement que les Indiens ont donné à leurs mois douze noms choisis parmi ceux de leurs vingt-sept maisons lunaires, d'après des motifs qu'il est impossible de deviner aujourd'hui [2]?

» L'absurdité qu'il y aurait eue à conserver pendant 15,000 ans aux constellations des figures et des noms symboliques qui n'auraient plus offert aucun rapport avec leur position, aurait été bien plus sensible, si elle fût allée jusqu'à conserver aux mois ces mêmes noms qui étaient sans cesse dans la bouche du peuple, et dont l'inconvenance se serait fait apercevoir à chaque instant.

» Et que deviendraient en outre tous ces systèmes, si les figures et les noms des constellations zodiacales leur avaient été donnés sans aucun rapport avec la course du soleil, comme leur inégalité, l'extension de plusieurs d'entre elles en dehors

[1] Voyez les *Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens*, par M. Ideler, dont M. Halma a inséré la traduction dans le troisième tome de son Ptolomée; et surtout le Mémoire de Fréret sur l'opinion de La Nause, relative à l'établissement de l'année d'Alexandrie, dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, t. XVI, p. 308.

[2] Voyez le *Mémoire* de sir Will. Jones sur l'antiquité du zodiaque indien, *Mémoires de Calcutta*, t. II.

du zodiaque, leurs connexions manifestes avec les constellations voisines semblent le démontrer [1]?

» Qu'arriverait-il encore si, comme le dit expressément Macrobe [2], chaque signe avait dû être un emblême du soleil, considéré dans quelqu'un de ses effets ou de ses phénomènes généraux, et sans égard aux mois où il passe, soit dans le signe, soit à son opposite?

» Enfin, que serait-ce si les noms avaient été donnés d'une manière abstraite aux divisions de l'espace ou du tems, comme les astronomes les donnent maintenant à ce qu'ils appellent les signes, et n'avaient été appliqués aux constellations ou groupes d'étoiles qu'à une époque déterminée par le hasard, en sorte que l'on ne pourrait plus rien conclure de leur signification [3]?

» En voilà sans doute autant qu'il en faut pour dégoûter un esprit bien fait de chercher dans l'astronomie des preuves de l'antiquité des peuples.

» *Mais quand* ces prétendues preuves seraient aussi certaines qu'elles sont vagues et dénuées de résultat, qu'en pourrait-on conclure contre la *grande catastrophe* dont il nous reste des documens bien autrement démonstratifs? Il faudrait seulement admettre, avec quelques modernes, que l'astronomie était au nombre des connaissances conservées par les hommes que cette catastrophe épargna.

Exagérations relatives à certains travaux de mines.

» L'on a aussi beaucoup exagéré l'antiquité de certains travaux de mines. Un auteur tout récent a prétendu que les mines de l'île d'Elbe, à en juger par leurs débris, ont dû être

[1] Voyez le Zodiaque expliqué, ou *Recherches sur l'origine et la signification des constellations de la sphère grecque*, traduit du suédois de M. Swartz. Paris, 1809.

[2] *Saturnal.*, lib. I, cap. 21, sub fin. *Nec solus leo, sed signa quoque universa zodiaci ad naturam solis jure referuntur*, etc. Ce n'est que dans l'explication du lion et du capricorne qu'il a recours à quelque phénomène relatif aux saisons : le cancer même est expliqué sous un point de vue général, et relatif à l'obliquité de la marche du soleil.

[3] Voyez le *Mémoire* de M. de Guignes sur les zodiaques des Orientaux. (*Académie des belles-lettres*, t. XLVII.)

exploitées depuis plus de 40,000 ans; mais un autre auteur, qui a aussi examiné ces déblais avec soin, réduit cet intervalle à un peu plus de 5,000 ans, et encore en supposant que les anciens n'exploitaient chaque année que le quart de ce que l'on exploite maintenant. Mais, quel motif a-t-on de croire que les Romains, par exemple, tirassent si peu de parti de ces mines, eux qui consommaient tant de fer dans leurs armées? De plus, si ces mines avaient été en exploitation il y a seulement 4,000 ans, comment le fer aurait-il été si peu connu dans la haute antiquité?

Conclusion générale des idées de M. Cuvier, relativement à l'époque de la dernière révolution du globe.

»Je pense donc, avec MM. Deluc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de 5 ou 6,000 ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et, par conséquent, que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissemens, élevé des monumens, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques.

»Mais ces pays aujourd'hui habités, et que la dernière révolution a mis à sec, avaient déjà été habités auparavant, sinon par des hommes, du moins par des animaux terrestres; par conséquent, une révolution précédente au moins les avait mis sous les eaux; et si l'on peut en juger par les différens ordres d'animaux dont on y trouve les dépouilles, ils avaient peut-être subi jusqu'à deux ou trois irruptions de la mer.»

Nouvelles et Mélanges.

ASIE.

TARTARIE. *Prières des Kalmuques.* — Quoique les Kalmuques aient de petites idoles qu'ils transportent avec eux dans leurs migrations, ils ne rendent pas de culte aux images : ils croient que Dieu les entend toujours, et de partout ; aussi prient-ils souvent. Une des parties les plus curieuses de leur système religieux est le perfectionnement qu'ils ont introduit dans leurs prières. Ils ont des cylindres de bois creux remplis de formules en sanskrit ; les caisses sont peintes en rouge et ornées de lettres dorées. Au moyen d'un axe qui traverse le cylindre, on met en mouvement ces espèces de moulins à prières, qui font l'office de chapelet, mais sans que le croyant se donne la peine de rien réciter. Les fidèles sont convaincus qu'en agitant et froissant ainsi des prières religieuses écrites, on produit un bruit agréable à Dieu, et qui équivaut au bourdonnement des voix d'une multitude qui prie : une seule formule applicable à tous les besoins de l'homme se répète souvent jusqu'à dix mille fois sur les cylindres et les papiers qu'ils contiennent. Chez plusieurs tribus, les moulins à prières sont de grandes dimensions, et mus par quatre ailes en forme de cuillers que fait tourner le vent, et de cette manière, officient pour toute une population. (*Rev. et Mémorial encyc.*)

CHINE. *Voyage des prêtres Bouddhistes en* 399. — M. Abel-Rémusat a lu à l'Académie des Inscriptions, le 29 octobre, un mémoire sur la découverte d'une relation de voyage d'un genre assez extraordinaire quant à l'époque, au but et à l'étendue des contrées parcourues. Des prêtres Bouddhistes, partis de la Chine l'an 399, traversèrent la Tartarie, le pays des Ouigours, les monts Himalaya, l'Indus, visitèrent les hautes régions de la Perse orientale, repassèrent l'Indus, atteignirent le Gange, visitèrent les pays les plus célèbres de l'Inde centrale, descendirent jusqu'au lieu où est maintenant Calcutta, s'embarquèrent pour l'île de Ceylan, et revinrent dans leur pays en touchant à Java. Cette course de plus de 1,500 lieues par terre et 800 lieues par mer, les occupa quinze ans. Leur but était d'apprendre le sanskrit, de copier les livres sacrés de leur religion, et de s'instruire dans ses dogmes les plus secrets. Ils visitèrent dans cette intention les lieux réputés saints, les temples fameux, les monastères. Chemin faisant, ils recueillirent des notions très-curieuses

sur la géographie de régions très-peu explorées, et sur l'histoire de plusieurs états de l'Inde, que les Indianistes ne nous ont pas encore fait connaître, tels que Oudiana, le pays de Kandara et des Beloutches; sur la rive droite de l'Indus, le Koushala, le Kapila, et plusieurs autres dans l'Inde moyenne. Le laborieux académicien a découvert cette relation singulière dans une collection de la Bibliothèque royale, que ses prédécesseurs, qui ne regardaient pas de très-près, avaient prise pour un recueil de traités sur la magie et la pierre philosophale. Il l'a traduite en entier du chinois, et s'est appliqué à en éclaircir toutes les particularités. La chose était d'autant plus importante, que le récit de ces voyageurs fixe enfin les idées sur les lieux où le Bouddhisme a été prêché primitivement, et place incontestablement dans le nord de l'Inde, du côté du Nepal, le berceau du fondateur de ce culte, qu'on avait jusqu'ici placé au sud du Gange. Il est assez remarquable que les livres chinois fassent résoudre ainsi les problèmes historiques et géographiques que les efforts des Indianistes auraient sans doute laissés long-tems dans l'obscurité. (*Temps.* 31 *Oct.*)

INDE. *De ses cinq castes.* — La caste la plus noble, celle des prêtres appelés Brâhmes, a surtout le plus grand soin de se préserver du mélange des autres, dont le simple contact est une souillure, qu'un bain pris avant le repas doit immédiatement effacer. A l'exception du beurre et du lait, les Brâhmes ne mangent que des substances végétales, et, parmi ces dernières, les oignons leur sont interdits, ainsi que toutes les espèces de liqueurs fermentées. Lorsqu'ils prennent leurs repas en plein air, ils tracent avec de la fiente de vache une petite enceinte de cinq ou six pieds carrés, dans laquelle ils préparent et mangent leurs alimens, qui sont souillés et rejetés si un Indien appartenant à une autre caste, vient malheureusement à pénétrer dans l'intérieur.

La seconde caste, appelée Kschatry, était exclusivement composée de la race royale, et le Radja d'Odipore a la prétention d'y appartenir encore, quoiqu'on la considère comme à-peu-près éteinte. Les Rajpoutes, race guerrière et dont les mœurs se rapprochent de celles de nos paladins, au tems de la chevalerie, prétendent aussi en descendre. Ils partagent les idées des Brâhmes, quant à la souillure que leur imprime le contact des individus des autres castes, et se nourrissent des mêmes alimens. Il leur est cependant permis de manger du mouton, du sanglier, du daim et de quelques espèces de poissons; mais la volaille leur est interdite.

Les négocians et artisans forment la troisième classe, qui, comme celle des Brâhmes, s'abstient de se nourrir de tout ce qui appartient au règne animal.

La quatrième classe, appelée Shoudre, se compose de laboureurs et cultivateurs. Il leur est permis de manger de tous les animaux, excepté

du bœuf ; mais leur pauvreté, et l'exemple des autres classes, contribue à rendre cette permission presque superflue.

Il est une cinquième caste, celle des Parias, qui forment une partie de la population de chaque village, mais auxquels il n'est point permis d'habiter l'enceinte des murs ; à ces individus considérés par les autres classes comme étant hors de la loi, on peut ajouter les nettoyeurs d'égoûts, les braconniers, les forgerons, les faiseurs de nattes et les charlatans, qui partagent la haine et le mépris attachés au nom de Paria. Tous ensemble composaient, selon quelques personnes, la population aborigène du pays, avant l'invasion des Kindans. Ils se nourrissent indistinctement de toutes sortes d'alimens, et mangent même des serpens, des lézards, des grenouilles et des rats ; aussi ils sont tellement impurs qu'un brâhme est obligé de se baigner aussitôt, s'il a le malheur de marcher seulement sur leur ombre. (*Revue des deux Mondes, septembre* 1830.)

COCHINCHINE. *Etat de la religion en Cochinchine.* — Une lettre que vient d'écrire à sa famille un ecclésiastique lorrain, M. Bringol, missionnaire en Cochinchine, nous informe que le Christianisme fait des progrès dans ce royaume. Le roi se montre bienveillant ; il ne tolère pas seulement le culte chrétien ; il en autorise même l'exercice extérieur et public. Le chef des missionnaires ayant fait demander au Roi s'il plairait à sa majesté que les chrétiens fissent des prières publiques, pour la conservation de sa santé et pour la prospérité du royaume, il répondit : « Toutes les religions prient pour nous, les chrétiens surtout ne sauraient » négliger ce devoir ; s'ils désirent prier publiquement, nous le leur per- » mettons. »

Lorsqu'aux jours accoutumés nous faisons, hors des églises, nos cérémonies religieuses, tous les habitans des environs accourent, et les païens sont émerveillés de la gravité et de la pompe du culte catholique. (*Le Courrier Lorrain.*)

AMÉRIQUE.

Antiquités mexicaines. Leur analogie avec celles du nouveau continent. — Les antiquités mexicaines, qu'on avait dédaignées pendant long-tems commencent à être recueillies avec soin dans plusieurs parties de l'Amérique. Déjà on peut citer plusieurs musées, tels que celui de la Société philosophique de Philadelphie, ceux de la marquise de Silva Nevada et de M. Posada et autres amateurs à Mexico, où les monumens de l'ancienne civilisation des peuples du Mexique se révèlent chaque jour avec plus d'éclat. M. Max. Franck a appelé l'attention des savans sur un fait historique très-curieux : c'est l'analogie, et quelquefois l'identité, qui existe entre les monumens et ustensiles mexicains, et ceux qui appartiennent

à quelques peuples de l'ancien continent. Par exemple, on a trouvé un petit zodiaque absolument pareil à celui de Dendéra actuellement à Paris. On rencontre sur divers points du Mexique des pyramides de même forme que celles construites en Afrique par les Pharaons. Plusieurs petites figures, trouvées en différentes parties du Mexique ont une parfaite ressemblance avec des divinités égyptiennes. Trois figurines achetées par un voyageur sur les lieux où elles ont été déterrées, et envoyées au musée de Mexico, sont de véritables figures égyptiennes, couvertes des mêmes hiéroglyphes; M. Champollion, qui en a vu les dessins, l'a reconnu. Dans plusieurs figures de la collection de M. Franck, les ornemens de tête sont les mêmes que ceux des Égyptiens. D'autres figures ont les attitudes, la physionomie, l'aspect, les formes et habillemens de petites statues qui nous viennent de la Chine, et une vieille tradition, accréditée dans le pays, apprend qu'un prince chinois est venu jadis au Mexique. Enfin une statue portant une tête de nègre, dont les caractères sont si distincts de ceux des races indiennes, tend à faire croire que les Mexicains ont connu les Africains long-tems avant que les Espagnols introduisissent des esclaves nègres dans le Nouveau-Monde. (*Bull. soc. géog. et Mémor. encyc.*)

Origine de la civilisation du Pérou et du Mexique. — Nous avons fait mention, dans notre précédent numéro, des rapports curieux qu'on remarquait entre les monumens de l'antiquité mexicaine et ceux de l'ancienne Egypte. Un anglais, M. J. Ranking, très-versé dans les langues asiatiques, et déjà connu par des recherches remplies d'intérêt sur les guerres des Mongols et des Romains, vient de publier ses Recherches historiques sur quelques points intéressans de l'histoire du Nouveau-Monde. L'opinion que ce savant développe dans son ouvrage paraîtra nouvelle : il s'efforce de prouver que Mexico, le Pérou, etc., furent conquis et civilisés par des Mongols qui, au 13e siècle, furent poussés, par une tempête, des côtes du Japon jusque sur les rivages américains. Cette opinion, l'auteur a cherché à la confirmer par une multitude de preuves et de rapprochemens tirés de la ressemblance du règne animal, des mœurs, usages, coutumes, traditions, de l'identité des noms, des objets usuels et du culte, de la similitude des animaux fossiles, enfin, par une multitude de vues ingénieuses, toujours appuyées sur des faits historiques. Selon lui, les sphinx égyptiens trouvés à Mexico venaient de l'empire des Birmans. Les différens objets qu'on a trouvés dans cette ville, et qui sont identiques avec ceux de l'Égypte, y avaient été apportés de Tangu et de l'Inde au-delà du Gange; les Toltèques, les Guatimaliens de Tula et les Aztèques, étaient originaires d'Assam. Enfin Manco-Capac, le premier Inca du Pérou, était le fils du grand kan Kublai, et l'ancêtre de Montezuma, un prince mongol de Tangu ou d'Assam. (*Mémor. encyc.*)

Bibliographie.

Coup-d'œil sur la Controverse chrétienne, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, par l'abbé Phil. Gerbet, avec cette épigraphe : « Sed forsitan dicet aliquis : nullus-ne ergo in Ecclesiâ Christi habebitur profectus Religionis? Habeatur planè et maximus. Nam quis ille est tam invidus hominibus tam exosus Deo qui istud prohibere conetur? Sed ita tamen ut verè profectus. Sit ille fidei, non permutatio. » *S. Vincent. Lirinensis.* 1 volume in-8° de 342 pages; à Paris, chez Gaume, libraire. Prix : 4 fr.

Entretiens sur les mœurs des Chrétiens de Jérusalem jusqu'à sa ruine; brochure, imprimerie de Me Ve Teslet, à Toulouse.

L'ange conducteur dans la dévotion chrétienne, réduite en pratique en faveur des âmes dévotes, avec l'instruction des riches indulgences dont jouissent les personnes associées dans la confrérie de l'Ange gardien, par le R. P. Jacques Goret, nouvelle édition in-24 de six feuilles; à Lyon, chez Rusand.

La sagesse chrétienne, traduction libre et abrégée du Sapientia Christiana, de Cl. Arvisenet. In-18 de dix-neuf feuilles; à Lyon, chez Périsse.

Les monumens de l'Egypte et de la Nubie, considérés dans leurs rapports avec l'histoire, la religion et les usages civils et domestiques de l'ancienne Egypte, décrits d'après les recherches faites dans ces contrées durant les années 1818 et 1829, par les deux commissions scientifiques Française et Toscane, et publiés sous les auspices des gouvernemens de France et de Toscane, par MM. Champollion jeune et H. Rosellini; à Paris, chez M. Dubois, rue de Savoie, n° 4; chaque livraison de dix planches coûtera 20 francs.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 17. — 31 Novembre 1831.

Géologie sacrée.

DU BÉHEMOTH ET DU LÉVIATHAN DU LIVRE DE JOB. DU POISSON DE JONAS.

Premier article [1].

Description du Béhemoth et du Léviathan. — Opinions de quelques commentateurs sur ces deux animaux. — Opinions de Bochart, — de Virey, — et de quelques naturalistes allemands. — Souvenirs de l'histoire de Jonas dans l'antiquité profane.

L'antique livre de Job parle de plusieurs animaux aquatiques sur lesquels les commentateurs ne sont pas d'accord. Nous ne croyons pas que la science soit arrivée au point de décider sans contestation, quels étaient ces amphibies monstrueux. Cependant, comme elle a fait en ce genre des découvertes importantes, et que ces découvertes peuvent faire ajouter foi à tout ce qui nous est dit sur la grandeur, la forme et la force extraordi-

[1] Voir le 2e article, au N° 21, tom. IV, p. 201.

naire de ces animaux, nous allons les mettre sous les yeux de nos lecteurs. Et d'abord, écoutons la magnifique et toute poétique description que fait l'Écriture, de ces animaux.

LE BÉHEMOTH.

« Voilà Béhemoth, que j'ai créé en même tems que toi : comme le taureau, il se nourrit de l'herbe de la prairie. — Sa force est dans ses reins, ses flancs sont comme un épais bouclier. — Il agite sa queue semblable à un cèdre ; les muscles de son corps sont comme entrelacés. — Ses os sont des tubes d'airain ; ses membres, des lames de fer. — C'est le chef-d'œuvre de Dieu. Celui qui l'a créé l'a armé du glaive. — Les sommets les plus élevés produisent sa pâture, et les animaux des champs viennent se jouer autour de lui. — Il se repose en des lieux retirés, parmi des joncs fleuris, et dans le limon des marais. — Les roseaux le couvrent de leur ombre, et les saules du torrent l'environnent. — Voilà que le fleuve s'enfle ; il ne redoute rien. Il resterait immobile, quand même le Jourdain viendrait fondre sur sa tête. — L'attaqueras-tu de front? et oseras-tu percer ses narines? »

LE LÉVIATHAN.

« Peux-tu enlever Léviathan avec un hameçon, et le traîner par sa langue avec un cordon? — Feras-tu passer un roseau à travers ses narines? — Mettras-tu un anneau de fer dans sa gueule? — Sans doute il t'adressera d'humbles prières ; tu entendras ses douces supplications ; — il fera un traité avec toi ; tu le recevras comme un esclave éternel ; — tu te joueras de lui comme d'un passereau ; tu le lieras pour amuser de jeunes filles.... — Allons, mets la main sur lui : tu ne garderas pas le souvenir du combat. — Eh! quoi, ton espérance est confondue ! son seul aspect t'a terrassé ! — Nul n'est assez intrépide pour l'éveiller.... — Qui le dépouillera de l'armure qui le couvre? qui lui donnera un double frein? — Qui ouvrira les portes de sa gueule? La terreur habite autour de ses dents. — Son dos est couvert d'écailles, comme de boucliers étroitement scellés. — L'une est si bien jointe à l'autre que l'air ne peut passer entre deux : — elles s'attachent, se lient entre elles, et ne se séparent jamais. — Ses frémissemens font jaillir la lumière ; ses yeux brillent comme les rayons de l'aurore. — Des flammes sortent de sa gueule, et des étincelles volent autour de lui. — La fumée sort de ses narines, comme d'un vase rempli d'eau bouillante. — Son souffle est semblable à des charbons brûlans ; le feu sort de sa gueule. — Sa force est dans son cou, et la terreur

s'élance devant lui. — Les muscles de sa chair sont tellement unis que rien ne peut les ébranler. — Son cœur est dur comme le rocher, comme la meule qui écrase le grain.

» Quand il se lève, les forts [1] sont dans la crainte, la terreur les fait chanceler. — En vain on l'attaque avec l'épée et la lance, les dards et les javelots. — Le fer est comme la paille légère; l'airain n'est qu'un bois aride. — Les flèches ne le mettent pas en fuite; les pierres de la fronde sont pour lui comme l'herbe des champs; — la massue est comme un brin de paille; il se rit de la lance. — Il repose sur les caillous les plus durs; un lit de dards est pour lui comme le limon. — Sous lui l'abîme bouillonne comme l'eau du brasier: la mer s'élève en vapeurs, comme l'encens d'un vase d'or. — L'onde blanchit derrière lui, comme la chevelure d'un vieillard. — Nul sur la terre n'a sa puissance; il a été créé pour ne rien craindre. — Il envisage tout ce qu'il y a de superbe; il est le roi de tous les enfans d'orgueil [2]. »

Nous le répétons : nous ne croyons pas que la science soit parvenue à découvrir quels étaient ces deux animaux, et nous croyons même qu'il ne faudrait pas chercher, avec trop d'exactitude, toutes les qualités décrites par la plume poétique du saint arabe. Mais nous croyons utile de citer ici les différentes opinions des commentateurs.

L'érudit Samuel Bochard assure, dans son *Hiérozoicon* [3], que le *Léviathan*, c'est le *crocodile*, chose assez difficile à concilier avec les textes que nous venons de citer. — Les rabbins modernes regardent, au contraire, le Léviathan comme un *cétacé* ou une espèce de *baleine*. Le naturaliste Virey est du même sentiment. « Je suis porté à croire, dit-il, que le Léviathan est un » animal marin de la famille des cétacés, ou peut-être quelque » poisson monstrueux, comme l'a pensé Gault [4].

Quant au *Béhemoth*, la plupart des commentateurs entendent l'*éléphant* ou le *rhinocéros*; d'autres ont cru y voir l'*hippopotame*. C'est l'opinion la plus commune, celle, entr'autres, de Bo-

[1] *La Vulgate* dit : « Les anges sont dans la crainte, et dans leur terreur, ils se purifient. »

[2] *Job*, ch. XL et L.

[3] Liv. IV, ch. 12, 13 et 16, p. 2 et *figures*.

[4] *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, t. XVII, p. 516.

chart, de Scheuchzer, de Frantz [1], etc.; M. Virey est aussi de son sentiment, qu'il expose en ces termes :

« On rencontre en effet l'*Hippopotame* dans les fleuves de » l'Afrique, et il a probablement fréquenté les rivières de l'Idu- » mée, lorsque ce pays contenait peu d'habitans. On sait que ce » quadrupède colossal vit d'herbes et de joncs, qu'il se tient » caché dans les lieux aquatiques, entre les roseaux. Ses dents » sont grandes et fortes; leur dureté et leur blancheur les » rendent plus précieuses que l'ivoire. Cet animal est doux et » tranquille; il se tient en troupes, ou plutôt en familles, et sort » pendant la nuit pour chercher sa pâture. Sa taille est un peu » moindre que celle de l'éléphant; mais sa queue n'a guère » qu'un pied de longueur, ce qui ne se rapporte pas trop avec » le récit de Job, qui compare la queue du Béhemoth au cèdre » du Liban [2]. »

Cependant, d'autres commentateurs croient devoir reconnaître de préférence le *Béhemoth*, dans quelques-uns des animaux monstrueux que l'on a découverts depuis quelque tems dans l'état de *fossiles*, et que M. Cuvier est venu à bout de reconstruire avec tant de sagacité et de bonheur, tels que le *mastodonte* ou *mammouth* [3], et d'autres animaux dont on peut voir la description dans un précédent article inséré dans les *Annales* [4].

Voici la description que fait un naturaliste d'un de ces animaux :

« Le grand Mastodonte, qui est l'espèce la plus remarquable,

[1] *Animalium historia sacra*, in 12. Dresde, 1665.

[2] *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, t. III, p. 364.

[3] Voir, dans le 2e article sur cette question, les probabilités apportées en preuve que cet animal *fossile* existe encore dans quelques contrées de l'Amérique et de l'Asie.

[4] Voir le n° 16, ci-dessus, pages 26 et suiv., dans les notes. — Voir aussi, dans le 1er vol. des *Annales*, la description de plusieurs reptiles monstrueux qui existaient autrefois, et qui ont été décrits par M. Cuvier.

L'existence de la licorne n'est plus douteuse aujourd'hui : elle a été vue et décrite par des voyageurs et par des naturalistes dignes de foi. Voyez le 1er n° des *Annales*. Il est parlé de la giraffe dans la Bible : *Deuter.*, ch. XIV, v. 5 et 6. Elle est placée au rang des animaux purs. *Physique sacrée* de Scheuchzer, t. IV, p. 54 et 57.

» a la stature de l'éléphant; mais ses proportions étaient plus » lourdes et plus massives : il avait, comme ce quadrupède, » des défenses d'ivoire et une trompe; mais ce qui forme le trait » le plus distinctif de son organisation, ce sont ses dents très- » volumineuses, et qui offrent à la surface des pointes arron- » dies et coniques, disposées par paires; elles ont quelque res- » semblance avec celles de l'hippopotame : quelques-unes de ces » dents énormes pèsent jusqu'à douze livres. La forme de ces » dents doit nous porter à croire que, comme l'Hippopotame, » le Mastodonte choisissait de préférence les racines et les autres » parties charnues des végétaux, et cette sorte de nourriture de- » vait sans doute l'attirer sur les terrains mous et marécageux, » sur le bord des fleuves [1]. »

Quelques auteurs ont aussi cru reconnaître le *Béhemoth* dans l'*anoplotherium* de Cuvier; mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver cette ressemblance dans un animal qui n'avait pas plus de trois pieds de hauteur [2].

DU POISSON DE JONAS.

Nous ne dirons que peu de choses du poisson qui engloutit le prophète Jonas : ni le texte hébreu, ni la *Vulgate* ne déterminent l'espèce de ce poisson. Il y est dit seulement « que Jonas » fut avalé par *un grand poisson*; ce pouvait donc être un » cétacé, le *canis carcharia*, ou le *lamia*, le requin; il n'est pas » rare que les requins avalent des hommes. Le naturaliste » Muller [3] raconte qu'en 1759, un matelot qui était tombé à la » mer, disparut sur le champ dans la vaste gueule d'un requin, » comme dans un précipice; mais que le monstre ayant reçu, » dans le moment même, un coup de fusil, rendit le matelot qu'il » avait avalé, et que cet homme en fut quitte pour quelques bles- » sures légères; ce requin, dont on parvint ensuite à s'emparer, » avait dix coudées de longueur et quatre de circonférence.

[1] *Histoire Naturelle du globe terrestre*, par M. Demerson, p. 451. Voir aussi les *Lettres* de M. Bertrand.

[2] Voir Cuvier, *Recherches sur les ossemens des quadrupèdes fossiles*.

[3] *Versuch ciniger Unterhaltungstunden*. Augsburg, 1792.

» A Nice et à Marseille, on a pris des requins, dans l'estomac » desquels on a trouvé des hommes entiers, et même un homme » tout armé [1]. Rondelet parle de requins pesant trente milliers; » à coup sûr Jonas a pu tenir dans un pareil gouffre [2]. »

Le savant Grotius observe que l'antiquité profane a conservé le souvenir de l'histoire de Jonas. « Lycophron, dit-il, repré- » sente Hercule dans le ventre d'un poisson. Enée de Gaze dit » qu'Hercule fut sauvé d'un naufrage par le moyen d'un monstre » marin. Si ce fait est attribué par eux à Hercule, c'est parce que » les anciens, comme l'observent fort bien Tacite et d'autres » historiens, avaient coutume d'attribuer à ce héros tout ce qu'ils » savaient de grand et de merveilleux [3]. »

[1] Valmont de Bomare, *Dictionnaire d'histoire naturelle*. Art. Requin.

[2] Voyez l'*Herméneutique Sacrée* d'Hermann Janssens, 1833, tome 1er, p. 319.

[3] Grotius, *Traité de la Religion chrétienne*, liv. 1, note 78. Voyez aussi Bullet, qui répond parfaitement à toutes les objections qui ont été faites sur l'histoire de Jonas.

Histoire naturelle.

DES NÈGRES.

Leur dégradation reconnue par les voyageurs et les naturalistes. — L'antique anathême prononcé contre cette race dans l'Ecriture a-t-il eu son effet?

La géographie va bientôt s'enrichir d'un ouvrage nouveau, l'*Itinéraire de M. Douville dans le centre de l'Afrique, fait dans les années* 1828, 1829 *et* 1830. Nous avons sous les yeux l'*aperçu* de cet itinéraire, lu à la Société de géographie, le 15 juillet 1831. On y voit avec combien de soins et au prix de combien de fatigues et de dangers le savant voyageur a multiplié ses observations. Elles n'embrassent pas seulement la géographie de cette partie jusqu'à présent si peu connue du monde, mais encore la géologie, l'histoire naturelle et la physiologie de la race noire, si profondément séparée des autres races humaines. Voici le portrait qu'il fait du Nègre du centre de l'Afrique :

« Il est irascible, et porté par cette irascibilité à des désordres qui ressemblent à la frénésie que causent des fièvres violentes. Il se détruit pour de simples contrariétés; il a une adresse particulière pour s'ôter la vie; il retourne sa langue dans sa bouche, il l'avale et s'étouffe. De tous les Nègres que j'ai vus, les habitans du Bihé et de Molux ont le plus d'intelligence; cependant leur capacité est bien inférieure à celle du Blanc. En général, l'entendement chez le Nègre est aussi peu développé que son sang est peu fluide. Sa capacité même se borne à satisfaire ses appétits charnels. Il se donne peu ou même aucune peine pour

venir à bout d'une entreprise. Il est si indolent, nonchalant et insouciant, qu'il passe des journées entières assis sous un arbre ou devant la porte de sa cabane, les yeux fixés sur un objet, sans remuer aucune partie de son corps. »

Sa constitution physique semble offrir des caractères non moins marqués d'infériorité, que M. Douville énumère. A quelle cause attribuer cette dégradation permanente, cette sorte de peine héréditaire qui pèse sur une portion de la race africaine? Aucune des explications que la science a essayé d'en donner jusqu'ici ne résout entièrement cet intéressant problème. Nous remarquons dans l'*Aperçu* de M. Douville ce fait singulier : « Le fils aîné du Jaga, qui, dit-il, *en sa qualité de fils aîné, est accablé de la malédiction paternelle*, était venu souvent me visiter. » Cette étonnante malédiction qui se transmet de père en fils, où en trouver l'origine? [1] et ne se lierait-elle point à quelque grand crime antique, qui aurait, en quelque sorte, pénétré et altéré la nature physique elle-même? Ce ne serait pas la première fois que la science aurait été ramenée, pour la solution de certains faits aussi extraordinaires qu'importans, à la tradition religieuse.

Cette dégradation de l'espèce Nègre est reconnue par les anatomistes et les naturalistes les plus célèbres, et entr'autres par M. Cuvier; il dit que « *la race des Nègres, la plus dégradée des races humaines*, est celle dont les formes s'approchent le plus de la brute, et dont l'intelligence ne s'est élevée nulle part au point d'arriver à un gouvernement régulier, ni à la moindre apparence de connaissances suivies [2]. »

« On a beaucoup agité dans ces derniers tems, dit M. Virey, la question du degré d'intelligence des Nègres; il nous paraît que quelques auteurs l'ont trop exagérée, et d'autres trop dépréciée, dans le système que chacun d'eux avait embrassé.

» Les amis des Noirs, par des sentimens philantropiques qui

[1] On sait que Cham fut maudit dans sa postérité par son père, qui lui prédit qu'il serait l'*esclave des descendans de ses frères*. Genèse, ch. IX, v. 25, *Maledictus Chanaan! servus servorum erit fratribus suis*. Ce sont les descendans de Cham qui peuplèrent l'Afrique.

[2] Discours préliminaire des *Recherches sur les ossemens des quadrupèdes fossiles*.

honorent leur cœur, ont pris à tâche de rehausser le génie du Nègre; ils soutiennent qu'il est d'une capacité égale à celui des Blancs, mais que le défaut d'éducation et l'état d'abrutissement dans lequel croupissent de malheureux esclaves sous le fouet des colons, compriment nécessairement le développement de leur intelligence.....

» Quoiqu'il paraisse toujours quelque air d'injustice à poser la limite de l'esprit, surtout à l'égard d'infortunés que l'on s'autorise à condamner à l'esclavage, sous prétexte de cette infériorité d'intelligence, le devoir du naturaliste lui impose cependant l'obligation de discuter une question aussi importante. Hume, Meiners, et beaucoup d'autres [1], ont soutenu que la race Nègre était fort inférieure à la race blanche par rapport aux facultés intellectuelles; ils sont en cela d'accord avec les observations de MM. Sœmmerring, Cuvier, Gall et Spurzheim, comme avec les nôtres; mais, indépendamment de ces témoignages, consultons l'histoire de l'espèce Nègre sur tout le globe.

» Quelles sont les idées religieuses auxquelles il a pu s'élever de lui-même sur la nature des choses? Elles sont l'un des plus sûrs moyens d'évaluer la capacité intellectuelle. Nous le voyons partout prosterné devant de grossiers fétiches, adorant tantôt un serpent, une pierre, un coquillage, une plume, etc., sans s'élever même aux idées théologiques des anciens Egyptiens ou d'autres peuples adorateurs des animaux, comme emblêmes de la divinité.

» Dans les institutions politiques, les Nègres n'ont rien imaginé, en Afrique, au-delà du gouvernement de la famille et de l'autorité absolue, ce qui n'annonce aucune combinaison.

» Par rapport à l'industrie sociale, ils n'y ont jamais fait d'eux seuls les moindres conquêtes; ils n'ont pas bâti de grands édifices, des villes superbes, comme l'ont exécuté les Egyptiens, même pour se soustraire aux ardeurs du soleil; ils ne s'en garantissent nullement par des tissus légers, comme font les Indiens; ils se contentent de cabanes et de l'ombrage des palmiers.

[1] Les Nègres sont considérés comme fort inférieurs à notre espèce, dans le *Voyage en Amérique* du chev. de Chastelux, et aussi par Jefferson, *Notes on the Virginia State*, London, 1787, p. 270.

Ils n'ont donc point d'arts, point d'inventions, qui charment les ennuis de leurs loisirs sur un sol si riche. Ils n'ont pas même les jeux ingénieux des échecs inventés par les Indiens, ni ces contes amusans des Arabes, produits d'une imagination féconde et spirituelle. Placés à côté des Maures, des Abyssins, peuple de race originairement blanche, les Nègres en sont méprisés comme stupides et incapables; aussi les trompe-t-on constamment dans les échanges commerciaux; on les dompte, on les soumet, en présence de leurs compatriotes mêmes, sans qu'ils aient l'esprit de s'organiser en grandes masses, pour résister, et de se discipliner en armée; aussi sont-ils toujours vaincus, obligés de céder le terrain aux Maures. Ils ne savent point se fabriquer d'armes autres que la zagaie et la flèche, faibles défenses contre le fer, le bronze et le salpêtre.

» Leurs langages très-bornés, mono-syllabiques, manquent de termes pour les abstractions. Ils ne peuvent rien concevoir que des objets matériels et visibles : aussi ne pensent-ils guère loin dans l'avenir, comme ils oublient bientôt le passé; sans histoire, ils n'avaient pas même une écriture de signes hiéroglyphiques; les Arabes mahométans ont enseigné à plusieurs l'alphabet....

» Leur musique est sans harmonie, et, quoiqu'ils y soient très-sensibles, elle se borne à quelques intonations bruyantes, sans former une série de modulations expressives. Avec des sens très-parfaits, ils manquent de cette attention qui les emploie, de cette réflexion qui porte à comparer les objets pour en tirer des rapports, en observer les proportions.

» Des exemples particuliers d'intelligence remarquable chez les Nègres (comme tous ceux cités par les auteurs) ne prouveront que des exceptions, tant que des nations nègres ne se civiliseront pas d'elles seules, comme l'a fait d'elle-même la race blanche. Le tems et l'espace ne manquent point à l'Africain; cependant il est resté brut et sauvage, lorsque les autres peuples de la terre se sont plus ou moins élancés dans la noble carrière de la perfection sociale. Aucune cause politique ou morale ne peut contenir l'essor du Nègre en Afrique, comme celles qui enchaînent l'esprit du Chinois; le climat de l'Afrique a permis un assez grand développement intellectuel aux anciens

Égyptiens : il faut donc conclure que la médiocrité perpétuelle de l'esprit chez les Nègres résulte de leur conformation seule ; car dans les îles de la mer du Sud, où ils se trouvent avec la race malaise, également sauvage, ils lui restent encore inférieurs sans être asservis [1].

» On a élévé avec soin des Nègres ; on leur a donné la même éducation dans des écoles et des colléges qu'aux Blancs, et ils n'ont pas pu cependant pénétrer dans les connaissances humaines au même degré que ceux-ci. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, ce n'est point par la force du corps, mais par les lumières, que l'homme domine sur les animaux [2] ; et il est manifeste aujourd'hui, par l'état de la civilisation, que les peuples les plus instruits, les plus habiles, obtiennent, toutes choses égales, la prépondérance sur les autres nations du globe : donc les sciences ou les connaissances ont établi le règne et l'empire dans la race blanche plus que dans toutes les autres, parce qu'elle s'est montrée partout la plus intellectuelle et la plus industrieuse.

» Les Nègres sont de grands enfans : parmi eux il n'y a point de lois, point de gouvernemens fixes. Chacun vit à-peu-près à sa manière ; celui qui paraît le plus intelligent ou qui est le plus riche devient juge des différends, et souvent il se fait roi ; mais sa royauté n'est rien ; car, bien qu'il puisse quelquefois opprimer ses sujets, les faire esclaves, les vendre, les tuer, ils n'ont pour lui aucun attachement, ils ne lui obéissent que par terreur ; ils ne forment aucun état, ils ne se doivent rien entre eux.

» On ne peut agir sur les Nègres qu'en captivant leurs sens par les plaisirs, ou en les frappant par la crainte. Ils ne travaillent que par besoin ou par force. Se contentant de peu de chose, leur industrie est bornée, et leur génie reste sans action, parce que rien ne les tente, que ce qui peut satisfaire leur sensualité et leurs appétits physiques. Comme leur caractère a

[1] Voyez Forster, *Observ. sur l'espèce humaine,* dans les *Voyages* de Cook.

[2] On en peut voir une preuve aussi, en ce que jamais les Nègres n'ont rendu domestiques les éléphans, comme le font les Hindous et autres asiatiques. L'éléphant d'Afrique, plus petit, moins courageux qu'en Asie, n'est pourtant nulle part dompté par les Noirs. (*N. de l'Auteur.*)

plutôt de l'indolence que de l'activité, ils paraissent plus propres à être conduits qu'à conduire les autres, et plutôt nés pour l'obéissance que pour la domination. Il est rare d'ailleurs qu'ils sachent bien commander; car on a remarqué qu'ils se montraient alors despotes capricieux, et d'autant plus jaloux de l'autorité qu'ils étaient plus opprimés. »

Le savant auteur, après quelques réflexions sur l'esclavage de l'espèce humaine en général, conclut ainsi : « Il était dans les destinées que la race humaine blanche [1] sortît peu à peu de ses fers, tandis que l'antique anathème prononcé sur la tête des descendans de Cham, selon l'Ecriture, ne leur promettait qu'un esclavage éternel [2]. »

[1] De toute antiquité, les Orientaux ont attaché au mot *blanc*, homme blanc, l'idée de liberté et de supériorité, comme au mot *noir*, nègre, celui de servitude, d'esclavage et d'impôt. Ces termes furent transportés, par métaphore, aux pays; de là vient que la Russie-Blanche, la Valachie-Blanche, ont signifié que ces régions étaient libres et affranchies. Les Huns furent très-anciennement distingués en blancs et en noirs par cette raison; et lorsque les Czars de Russie eurent enfin secoué le joug des Tartares, on leur conféra le titre de Blancs. Scherer, *Annales de la Petite-Russie*, p. 85, Note.

[2] Cham paraît avoir été le *Jupiter* des Grecs, appelé *Hammon*, en Egypte. C'est aussi en Egypte qu'il s'établit, et de là vient que ce royaume, qui est si souvent nommé le pays de *Ham* ou de *Cham*, dans l'Ecriture, a le nom de *Chemia*, dans Plutarque. Il est bon d'observer que la prédiction de Noé s'exécute encore aujourd'hui par l'asservissement de l'Egypte sous des souverains étrangers, et par l'esclavage des Nègres (1).

(1) *Hist. naturelle du genre humain*, tom. II, p. 49 à 60 et 83, 2e édition. Paris, 1824.

Voyages.

VOYAGE AU MONT SINAI.

Un savant anglais, qui a fait un voyage en Orient il y a quelques années, donne sur le mont Sinaï [1] des notions curieuses, qu'on nous saura sans doute gré de reproduire ici.

« A peu de distance du couvent [2], au milieu de la solitude de Madian, se trouve le lieu où Moïse, selon la tradition, garda les troupeaux de Jéthro, son beau-père. C'est une vallée située derrière le Sinaï, entre deux rangées de montagnes. Au milieu on aperçoit un groupe d'arbres isolés. Le supérieur du couvent s'excusa sur l'impossibilité où il se trouvait de nous donner autre chose à manger que des légumes, et nous conseilla d'ache-

[1] On lit dans la *Géographie* de Malte-Brun : « La presqu'île formée par les golfes d'Ailah et de Suez, ou le *désert du mont Sinaï*, attire les voyageurs par son ancienne célébrité.... Le mont *Sinaï*, masse imposante de roches granitiques, au pied duquel est le couvent grec de *Sainte-Catherine*, s'élève au-dessus d'une chaîne de montagnes que les Arabes appellent *Dsœjebbel Mousa*, et dont on ne peut faire le tour qu'au moyen de plusieurs journées de marche.... La tradition a consacré les monts *Sinaï* et *Horeb* aux yeux des Chrétiens, des Juifs et des Musulmans ; ces derniers, à leur retour de Médine, honorent par le sacrifice de quelques agneaux le lieu où Dieu daigna se montrer à Moïse dans tout l'appareil de sa puissance. Le *Djebbel-el-Mokatteb* est un grand rocher situé sur la route de Sinaï à Suez, et couvert d'inscriptions hiéroglyphiques qui ont été le sujet de beaucoup de discussions entre les savans. En s'y rendant, Niebuhr vit un cimetière rempli de magnifiques pierres sépulcrales, avec de très-beaux hiéroglyphes, monumens qui prouvent l'ancienne existence de villes populeuses et florissantes. » *Précis de la géographie*, t. III, p. 195.

[2] Ce monastère fut fondé par Sainte-Hélène, mère de Constantin. Voir Feller, *Géographie sacrée*.

ter une chèvre des Arabes. Nous leur achetâmes donc, pour sept piastres, une de ces pauvres bêtes, condamnées à jeûner toute leur vie sur les rochers environnans. Après qu'on l'eut montée par la fenêtre, elle fut tuée pour notre usage, apprêtée de différentes manières, et servie au repas du soir; mais nous la trouvâmes d'une telle maigreur et d'un si mauvais goût que nous fûmes obligés de renoncer à nous en régaler.

» Un moine âgé de 90 ans, le plus vieux du couvent, et d'un extérieur vénérable, nous rendit visite dans nos appartemens. Comme il se trouvait déjà depuis 70 ans dans le monastère, nous lui demandâmes de quelle manière il y avait passé sa vie. « Un » jour, nous répondit-il, succédait à l'autre et se passait de même, » je ne pouvais contempler que les précipices, les cieux et le dé- » sert : maintenant toutes mes pensées se rattachent à un autre » monde, et j'attends tranquillement l'heure de mon départ. »

» Le matin du troisième jour, nous partîmes de bonne heure du couvent, accompagnés de deux guides arabes, pour gagner le sommet du mont Sinaï. Nous montâmes, pendant quelque tems, à travers les ruines, des marches en pierre qui y avaient été posées par les Grecs. Souvent le sentier que nous suivions était resserré et escarpé, et passait à travers d'énormes masses de rochers. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à un puits d'une eau excellente, près duquel nous aperçûmes une petite chapelle ruinée. Plus loin était un lieu dont la verdure avait quelque chose d'agréable; au milieu s'élevait un grand palmier isolé, et des rochers arides bordaient cette place. Nous atteignîmes bientôt le sommet de la montagne qui a très-peu d'étendue, et sur lequel on aperçoit deux petits bâtimens, servant probablement autrefois aux pélerins pour y faire leurs dévotions; mais le Sinaï a quatre sommets, celui de Moïse se trouve presque au milieu des trois autres. La fumée et les flammes qui, comme dit l'Ecriture, enveloppèrent alors tout le mont Sinaï, durent former alors l'aspect le plus auguste, à raison de ses différens sommets et de leur vaste étendue.

» Après avoir passé une heure sur le sommet de la montagne, nous redescendîmes vers le lieu agréable que nous avions visité en nous y rendant, et après nous y être reposés quelque tems,

nous nous dirigeâmes avec un de nos guides vers la montagne de Sainte-Catherine.

» Je ne saurais décrire ici les transports de joie qu'éprouvait mon ami W... sur le sommet du Sinaï. Je m'attendais à chaque moment à le voir prendre son essor pour des régions plus heureuses. Fils d'un rabbin de Munich, il ne pouvait presque se contenir à la vue de la scène où Dieu se fit voir à son peuple et le combla de tant de gloire.

» Après avoir pris une autre direction, nous arrivâmes à une descente longue et très-escarpée, d'où l'on découvrait les points de vue les plus variés et les plus magnifiques ; et nous entrâmes enfin dans une petite vallée où nous devions passer la nuit. Autour de cette vallée, les montagnes formaient de vastes précipices. Cet endroit était tapissé de la plus belle verdure ; un monastère abandonné y attira notre vue. Les pères qui l'habitaient en avaient été chassés il y avait long-tems par les Arabes; mais l'intérieur, qui n'était pas encore dégradé, offrait un asile commode au voyageur. Il y avait quelque chose d'enchanteur et de terrible dans cette profonde solitude; les palmiers les plus hauts s'y élevaient immobiles et sans être agités par le moindre souffle d'air; les jardins et les bosquets en étaient déserts et négligés ; les murs y tombaient en ruines ; les oliviers, les peupliers et d'autres arbres, y croissaient dans un état sauvage. Nous y trouvâmes plusieurs livres de dévotion que les pères y avaient laissés. Après avoir choisi à l'étage le plus élevé un appartement qui avait servi de cellule à l'un de ces pères qui s'étaient volontairement exilés dans cette solitude, nous en prîmes possession pour la nuit.

» Il ne fallait pas un esprit bien romanesque pour jouir de notre situation. Il est peu de tableaux d'imagination qui aient jamais égalé l'état étrange et sauvage de ce sanctuaire abandonné et placé au milieu des déserts du mont Sinaï.

» Le lendemain, de grand matin, nous fûmes réveillés par nos Arabes, pour nous rendre au sommet de la montagne de Sainte-Catherine. Le sentier que nous suivîmes était presque toujours raboteux et escarpé, quelquefois entouré de précipices dangereux, et ne présentant que de grosses pierres détachées qui cédaient sous nos pas. Nous montâmes long-tems entre des ro-

chers d'une énorme hauteur et de formes les plus imposantes. Bientôt nous arrivâmes au sommet de la montagne, qui ne présentait qu'un très-petit pic d'environ cinquante pieds de circonférence. Là le vent était si vif qu'il semblait pénétrer dans nos corps.

» La montagne de Sainte-Catherine, supposée être par quelques-uns le mont Horeb, est la plus haute de toutes celles que l'on découvre alentour; mais de son sommet, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, l'on ne voyait de tous côtés que des chaînes de montagnes arides, qui se succédaient les unes aux autres, comme les vagues de la mer. Ces chaînes étaient coupées par des ravins et des vallées resserrées.

» Nous redescendîmes et revînmes attendre dans l'ancienne demeure des pères, que la chaleur, qui était étouffante, fût passée. Nous reprîmes alors notre route, et, après avoir marché pendant six heures, vous vînmes au fameux rocher de Méribah, qui porte encore les marques les plus évidentes du miracle qui s'y est opéré [1]. Il s'élève seul au milieu d'une étroite vallée,

[1] Le père Sicard qui a visité ces lieux avec beaucoup d'attention, s'accorde parfaitement ici avec le voyageur anglais; voici comme il s'exprime; « Il est important de remarquer que cette roche et celles du voisinage sont dans un terrain très-sec et stérile, et que dans tous les environs on ne découvre pas même l'apparence d'aucune source ou de quelque eau que ce soit. Une observation non moins essentielle, c'est qu'on voit un poliment qui règne depuis la lèvre inférieure de chaque trou jusqu'à terre. Ce poliment ne se fait voir que le long d'une petite rigole creusée dans la surface du rocher, et qui suit la rigole d'un bout à l'autre. Enfin les bords des trous et des rigoles sont comme tapissés d'une petite mousse verte et fine, sans qu'il paraisse en nulle autre part du rocher une seule herbe, si petite qu'elle puisse être. Toute la surface du rocher, aux bords près des trous et des rigoles, est pure pierre. Il est singulier que les traces de l'eau ne se soient point effacées après plus de trois mille ans. C'est Dieu qui les conserve, pour rappeler aux incrédules, et mettre sous leurs yeux, ce miracle de sa puissance. » *Géographie sacrée* et *Lettres édif.*, t. VII, p. 14.

Un auteur protestant, Pocoke, dit que le rocher d'Horeb est un grand caillou, d'environ quinze pieds de long, dix de large et douze de haut. *Les ouvertures ne ressemblent à rien qui ait été fait avec un outil.* Voyages de Pocoke.

qui n'a pas plus de 200 verges de large. Là, on aperçoit, vis-à-vis le rocher, cinq ou six fissures l'une sur l'autre, chacune d'environ un pied et demi de longueur et de quelques pouces de profondeur.

» Les Arabes révèrent encore ce rocher, et en remplissent les trous d'arbrisseaux, afin que leurs chameaux, quand ils sont malades, puissent y trouver de quoi manger et se rétablir. Deux de ces trous étaient alors remplis de roseaux à ce dessein, car les Arabes croient que ce lieu est doué d'une vertu particulière. Le rocher est d'un beau granit, et a environ cinq verges de longueur, cinq de hauteur et quatre de largeur.

» En avançant, cette étroite vallée s'élargit, et se change en une plaine capable de contenir un grand nombre de personnes, et où probablement se tenaient, ainsi qu'autour du rocher et dans la vallée, ceux qui reçurent l'eau qui jadis en jaillit.

» .... Nous nous remîmes en route; vers le soir nous hâtâmes le pas et entrâmes dans la région sauvage de Paran. Le soleil était sur le point de se coucher, et nous laissâmes à peu de distance le mont Paran, dont la forme bizarre et grandiose a quelque chose de sublime. Sa cime présente trois sommets pointus, et ses flancs, du côté du désert, sont composés de rochers perpendiculaires. Ce fut entre les trois sommets du mont Paran, qui s'élèvent en tours, que le soleil lança ses derniers rayons. Cette scène me rappela à l'esprit le beau passage du prophète qui dit : « La gloire de Dieu brilla du haut du mont Paran, etc. [2] »

[1] *New Monthly Magazine*, et *Journal des voyages*, tom. XXV.

[2] *Deut.*, ch. XXXIII, v. 2.

Nous avons encore parlé du mont Sinaï dans plusieurs autres articles, extraits du *Voyage de M. Léon de Laborde dans l'Arabie Pétrée*. Voir ces articles et les planches qui ont rapport au Sinaï dans les N°s 43, 48 et 52, tome VIII, p. 49 et 450, et tome IX, p. 312 des *Annales*.

(*Note de la 2e édition.*)

Médecine.

NOTICE SUR LES MÉDECINS

QUI SE SONT RENDUS ILLUSTRES PAR LEUR PIÉTÉ ET LEUR SAINTETÉ.

De nos jours on parle souvent de la médecine, comme conduisant directement à l'incrédulité. On se fonde sur le petit nombre de médecins qui ont conservé la foi. On se trompe bien évidemment sur la cause d'un fait incontestable. Les sciences médicales, loin de conduire à l'impiété, fournissent au contraire les armes les plus puissantes pour la combattre. Sans entrer ici dans l'examen de cette question, je me contenterai de rappeler que les plus grands médecins et les plus illustres savans de l'antiquité, et même des siècles qui ont précédé le XVIIIe siècle, ont tous été remarquables par leur piété. Il suffit de citer les noms des Fernel, des Camérarius, des Baglivi, des Newton, des Leibnitz, des Baillou, des Boerrhave, des Morgagni, des Haller, etc.

Pour le prouver, nous donnerons ici un extrait du catalogue des médecins qui ont mérité par leurs vertus d'être mis au nombre des Saints, nous réservant plus tard de donner leur vie [1]. Nous puisons cette liste dans une histoire de ces hommes vertueux, publiée en 1643, par Guillaume Du Val, professeur et doyen de la Faculté de médecine de Paris [2].

[1] Voir ci-après, N° 18, p. 393 de ce volume.

[2] *Historia monogramma sanctorum medicorum et medicarum*, in expeditum redacta breviarium, adjectum auctarium de Sanctis præsertim Galliæ, qui ægris opitulantur, certosque percurant morbos. Parisiis, 1643 ; in-4°.

S. Luc, Syrien, d'Antioche, médecin de profession, excellent peintre, disciple des Apôtres, historien très-exact de l'Evangile de Notre Seigneur.

SS. Côme et Damien, martyrs.

S. Pantaléon, de Nicomède, martyr.

S. Antiochus, de Sébaste, martyr.

S. Saint Otriculanus, martyr.

S. Ursicin, de Ligurie, martyr.

S. Samson, prêtre, médecin des pauvres.

S. Alexandre, martyr.

S. Cyrus d'Alexandrie, médecin chez les Egyptiens, et martyr.

S. Césarius, médecin et sénateur de Byzance, frère de S. Grégoire de Naziance.

S. Denis, diacre, clerc d'une grande piété.

S. Codratus, de Corinthe, martyr.

S. Papilius, diacre, martyr.

S. Juvénal, prêtre et évêque.

S. Jean Damascène, médecin et grand docteur de l'Eglise.

S. Diomèdes, de Tarse, médecin en Cilicie.

S. Léontius, médecin arabe et martyr.

S. Carpophorus, compagnon de S. Léontius, médecin arabe et martyr.

S. Gennadius, grec, pieux comme un ange au milieu des hommes.

S. Eusèbe, grec, fils d'un médecin, médecin lui-même, de médecin devenu Souverain Pontife de l'Eglise, prédicateur des hérétiques qu'il convertit en grand nombre, martyr.

S. Zénobius d'Egée, de médecin devenu évêque, martyr.

S. Oreste, martyr intrépide de la Cappadoce.

S. Emilien, médecin et martyr, en Afrique.

S. Antiochus, médecin très-savant, né en Mauritanie, chevalier romain. Il souffrit la torture et les supplices les plus cruels pour le nom de Notre Seigneur.

Noms de quelques médecins célèbres par leur piété, quoique non encore canonisés.

Le Bienheureux Antoine, médecin plein de piété, professeur de S. Augustin l'hermite.

Le Bienheureux Joachim, martyr japonais, tué à Facate, l'année 1615, médecin des pauvres chrétiens, au Japon.

Le Bienheureux Philippe, Italien de Florence, général de la Confrérie des serviteurs de la Sainte-Vierge, illustre par la sainteté de sa vie et la gloire de ses miracles. Il avait étudié dans la fameuse Faculté de médecine de Paris, et s'y était pénétré de la science des grands médecins de cette ville.

Les Bienheureux médecins japonais, le vieillard Paul, le jeune Paul, Louis Froysius, Louis Almeida.

Noms des saintes femmes qui se sont fait connaître par leur science en médecine.

Ste. Théodose, médecin des martyrs, mère de S. Procope martyr, et elle-même, morte vaillamment au milieu des tourmens les plus cruels.

Ste. Nicérate, habile dans la médecine, de Constantinople, illustre par sa piété, sa charité chrétienne; elle guérit le grand S. Chrysostôme.

Ste. Hildegarde, entendue dans la médecine, suivant le témoignage de Génébrardus, renommée pour ses guérisons miraculeuses.

Ste. Françoise, Romaine, très-habile dans la médecine, illustre par un remède efficace contre plusieurs maladies, glorieuse par le grand nombre de ses miracles, à Rome et dans toute l'Italie, mise depuis peu au rang des Saints par Paul V.

Ste. Elisabeth, de Hongrie, veuve.

Ste. Jutte.

Ste. Elisabeth, reine de Portugal.

Pour donner une idée de la piété des médecins de Paris, au milieu du XVIIe siècle, nous citerons les prières suivantes, qui se récitaient tous les samedis, à une messe à laquelle assistaient tous les médecins régens de la Faculté. Nous les citerons textuellement de l'ouvrage de Guillaume Du Val.

Jesus Maria. La charité catholique des docteurs en médecine de la Faculté de Paris, pour les pauvres malades.

« Après la saincte Messe déuotement celebrée, et la Recitation des Litanies de la très-sacrée Vierge Marie, Mère de Dieu, et l'Invocation des Saincts et Sainctes, qui de profession et charité, ont de leur viuant exercé et practiqué la Médecine, laquelle saincte Messe est chantée tous les Samedys, et lesdites Litanies et Prières se feront désormais en la chapelle de ladite Faculté à dix heures du matin.

Tous les pauures malades sont aduertis et conuiez de la part du Doyen, et Docteurs de ladite Faculté, de se trouuer depuis les dix heures du matin, iusques à Midy, chaque Samedy de l'année, en la Salle haute du Collége de Médecine, Ruë de la Bucherie près la place Maubert; pour estre visitez et considerez par les Docteurs députez à cét effect, qui selon la Charité accoustumée et ordonnée par Decret de ladite Faculté, consulteront pour tous pauures Malades, tels qu'ils soient, et de quelconque ville, lieu et quel pays qu'ils viennent, de toute espèce de maladie qu'ils ayent : et donneront auxdits pauures leurs Consultations et Ordonnances de Regime et Remèdes propres et conuenables par escrit; Et mesmes leur fourniront et distribueront, selon le pouuoir et petits moyens de la Faculté, les Médicamens, Drogues, et Compositions nécessaires, et fidellement préparées.

» Le Tout sainctement et conscientieusement, pour la plus grande gloire de DIEV, et le secours et soulagement du public, et de tous pauures affligez de maladie.

» Ce sainct Exercice de Charité Chrestienne, s'est practiqué, et continüé, depuis plusieurs Années en ça; et sera, Dieu aydant, continüé auec Affection, Piété et Diligence. »

Ainsi conclu et arresté par Decret des Doyens et Docteurs de ladite Faculté.

Signé, GVILLAVME DV VAL
Doyen de la Faculté de Medecine à Paris 1642.

Ad sanctos et sanctas medicinæ professione et christianâ charitate in curandis ægris, illustres, Oratio.

« O vos omnes Sancti et Sanctæ Dei, quotquot Medicinæ professione et Therapeuticâ Charitate illustres erga pauperes infirmos, Catholica Ecclesia colit ac veneratur; Tuque præ cæteris, ô Sanctissime Luca, Domini nostri Iesv-Christi Euangelista, et Medicorum Christianorum Princeps et Patrone; Vosque ô Sancti Medici insignes, Cosma, Damiane, Pantaleo, Vrsicine, Ioannes Damascene, Cyre Alexandrine, Cæsari Byzantine, Codrate Corinthie, Eusebi Græce, Antioche Sebastene, Zenobi Ægeensis; Vos quoque, ô Sanctæ ac piissimæ ægrotantium consolatrices, morborum curatrices, et Medicæ artis peritæ, Theodosia martyr inclyta, et sancti Procopii etiam Martyris mater, Nicerata Constantinopolitana, Hildegardis Virgo Maguntinensis, Francisca Romana, charitatis erga pauperes infirmos, et miraculorum gloriâ percelebres, Intercedite pro nobis, apud eum, in cujus fide et charitate vixistis, et pro cuius amore Medicinam fecistis, vt nos deinceps exemplo vestro, in sanctitate Christianâ, officiisque Therapeuticæ charitatis erga pauperes ægrotantes, vitam nostram piè patienterque transigamus, et æternæ beatitudinis locupletissimum ac gloriosissimum honorarium tandem accipiamus à liberalissimo Domino nostro Iesv-Christo, qui viuit et regnat Deus, in sæcula sæculorum. Amen. »

Statistique religieuse du globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Quatrième article [1].

Maintenant que nous sommes arrivés au milieu de ces siècles d'ignorance, qui suivirent l'invasion des barbares et la chute de l'empire Romain, quelques-uns de nos lecteurs nous ont manifesté le désir de connaître avec un peu plus de détail les travaux et les qualités de ces docteurs et de ces écrivains, qui, dans ces tems obscurs et malheureux, furent les témoins et les gardiens fidèles de la tradition et des vérités religieuses ; et aussi les dépositaires de toutes les richesses de la littérature et de la science profanes. En effet, à quelques rares exceptions près, les ouvrages, ainsi que les noms de nos docteurs chrétiens, sont entièrement inconnus. Pour satisfaire à cette juste curiosité, nous allons donner, toujours sommairement, et autant que cela sera possible, les *qualités* des auteurs, et au moins *le titre* de leurs ouvrages, et des *meilleures éditions* qui en ont été faites : ce sera l'histoire assez complète de la *Bibliographie* du Moyen Age, jusqu'à l'invention de l'imprimerie. Nous regrettons de n'avoir pas fait ce travail pour les siècles dont nous avons déjà parlé ; mais nous pourrons y suppléer par une notice à part [2].

[1] Voir les Numéros 9, 11 et 15, tom. II, p. 149 et 323 ; tom. III, ci-dessus, p. 208, des *Annales*. — Voir le 5e *article* au Numéro 21, tom. IV, p. 177.

[2] Dans la 2e édition des *Annales*, la *Bibliographie* a été jointe à chaque siècle depuis le 1er, en sorte que cette *Bibliographie* est complète.

Septième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Sabinien	604—606	S. Eugène I	655—657
Boniface III	607—607	Vitalien	657—672
Boniface IV	608—615	Adéodat	672—676
S. Deusdedit	615—618	Donnus I	676—679
70e Boniface V	618—624	80e S. Agathon	679—682
Honorius I	625—638	S. Leon II	682—683
Severin	640—640	Benoît II	684—685
Jean IV	640—642	Jean V	685—686
Théodore I	642—649	Conon	686—687
75e S. Martin I	649—655	85e Sergius	687—701

CONCILES GÉNÉRAUX OU ŒCUMÉNIQUES.

680 et 681.— VIe Concile œcuménique, 3e *de Constantinople*, réuni sous le pape Agathon, composé de 160 évêques, qui condamnèrent le *Monothélisme*.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

Paul.

Paul était diacre de Mérida, en Espagne. Voir pour ses opuscules, *Vitæ Patrum emeritensium*, à Thoma Thamaio, in-4°, *Antuerpiæ*; 1635, in-4°.

615.— S. Colomban,

Cénobite irlandais. Voir *Opera*, à Patricio Flemingo, *Lovanii*, 1667. In-fol.

620.— S. Grégoire d'Agrigente.

Voir : *Explanationis Ecclesiastæ libri* x, à Stephano Ant. Morcello, gr. et lat. *Venetiis*; 1791. In-fol.

620.— S. Modeste.

Voir *S. Modesti Encomium in dormitionem Virginis Mariæ*, gr. et lat. *Romæ*. 1760. In-4°.

. . .— S. Dorothée,

Abbé d'un monastère en Palestine; *Sermones* XXIV *de vitâ rectè et piè instituendâ*. *Romæ*. 1564. In-4°.

636.— S. Isidore de *Séville*,

Né à Carthagène; historien, théologien et grammairien célèbre, mort évêque de Séville, le 4 avril 1636. Ses *Etymologies* sont comme la substance de toute l'érudition du 7e siècle. On a de lui imprimés : *Opera* :

Matriti, 1778, 2 in-fol.—*Etymologiarum libri* xx. *Venetiis*. 1485, in-fol.— *De Temporibus*, sine ullâ notâ, in-4°, 1473. — *De Responsione mundi et astrorum ordinatione*. Aug. Ginther, 1472; c'est le premier livre avec gravures. — *De Officiis ecclesiasticis libri*; *Antuerpiæ*, 1534, in-8°. — *Contrà Judæos*, in-4°, vers 1470.— *Acced. narrationes duæ Josephi et Epistola Pilati de Christo*, sine notâ, in-4°; ancienne éd. imp. à Rome.— *De ortu et obitu Prophetarum*, sine notâ, in-4°. — *De Summo bono*, sine notâ, in-4°. — *Synonyma seu soliloquia de homine et ratione, cum colloquio peccatoris et Jesu Christi; Antuerpiæ*, 1487, in-4°.—*Thesaurus utriusque linguæ*, à Bona. Vulcanio, *Lugd. Bat.*, 1600, in-fol.

.. — Antiochus,

Sermonaire et poète. Voir : *Pandectes Scripturæ*, à Godelfrido Tilmanno, *Parisiis*, 1543, in-4°. — *Homiliæ et de vitiosis cogitationibus*, dans la *Bibliothèque des Pères*.

657.— Eugène-le-Jeune,

Évêque de Tolède. On ne connaît pas d'édition particulière de ses ouvrages.

662.— S. Maxime de Constantinople.

Voir : *Opera*, à Franc. Combefisio ; gr. et lat. *Parisiis*, 1675, 2 in-fol. —*Libri duo de Computo ecclesiastico*, à Diony. Petavio, gr. et lat. *Parisiis*, 1630, dans l'*Uranologium* de Petau. — *Scholia in D. Gregori Nazianzeni locos difficiles*, à J. Scoto-Erigena, gr. et lat. *Oxonii*; 1680, in-fol.

669.— S. Ildefonse,

Né à Tolède, disciple de S. Isidore, son continuateur et son biographe. Voir : *Opera*, *Parisiis*, 1576, in-8°. — *De illibatâ ac perpetuâ virginitate sanctæ ac gloriosæ Genitricis Dei Mariæ. Valentiæ*; 1556, in-8°.

. . .— S. Marculfe,

Moine français. Voir : *Formularum antiquarum libri duo, cum aliis veteribus formulis incertorum auctorum*, à Steph. Balusio. *Parisiis*; 1677, 2 in-fol.

690.— Théodore de Cantorbéry,

Évêque de Cantorbéry, le plus ancien pénitencier de l'Eglise latine. Voir : *Pœnitentiale et alia Opuscula*, à J. Petit. *Parisiis*; 1677, 2 in-4°.

. . .— Anastase Sinaïte,

Écrivain polémique orthodoxe. Voir : *Duæ viæ adversus Acephalos*, à Jacobo Gretsero; gr. et lat. *Ingolstadii*; 1606, in-4°.— *Questiones et responsiones de variis argumentis*, à Jacobo Gretsero. *Ingolstadii*; 1617, in-4°. —*Contemplationes in hexameron*, Ab. And. Dacenio, gr. et lat. *Londini*; 1682, in-4°.

690.— S. Julien,

Archevêque de Tolède. Voir : *De futuro sæculo libri tres*, à Boetio Epone. *Duaci*; 1564, in-8°.

POINT DE PHILOSOPHES DANS CE SIÈCLE.

Hérétiques et Schismatiques.

610. **LAMPETIENS.** Ce que l'on sait de plus précis sur ces hérétiques, qui furent en petit nombre, et que l'on croit avoir existé plutôt vers la fin du IVe siècle, c'est qu'ils condamnaient les vœux monastiques, particulièrement celui d'obéissance, qui était, disaient-ils, contraire à la liberté des enfans de Dieu. Ils ne voulaient point aussi qu'un religieux pût être astreint à porter un habit d'une forme déterminée; d'ailleurs, ils affectaient un extérieur austère et des mœurs rigides : ils jeûnaient tous les samedis.

622. **MAHOMÉTISME.** — Pendant assez long-tems l'on a refusé de ranger le Mahométisme au nombre des hérésies; mais une connaissance plus profonde et une étude plus attentive de cette religion, ne permettent plus de douter que c'est du Christianisme que viennent la plupart des dogmes que Mahomet imposa à ses sectateurs : on sait avec quel religieux respect il parle de Jésus, qu'il ordonne de vénérer comme un prophète. Il est vrai qu'on trouve aussi dans le *Coran* beaucoup de pratiques et de croyances empruntées à la révélation juive et à la primitive religion des hommes; mais cela n'empêche pas qu'on ne regarde le Mahométisme comme une *hérésie;* car le tems n'est pas loin où toutes les religions, toutes les erreurs qui ont paru dans le monde, ou qui y subsistent encore, seront considérées comme des altérations, comme des hérésies de la religion primitive, de la révélation première que Dieu fit aux hommes. Toutes les découvertes historiques poussent à ce résultat, qui sera d'un grand avantage pour le Catholicisme, lequel restera comme le centre de tous ces rayons trop déviés de leur rectitude première.

Nous ne voulons point ici entrer dans une exposition, ni une réfutation détaillée du Mahométisme : nous en ferons l'objet d'un ou de plusieurs articles à part [1]. Nous allons seulement en exposer brièvement les principaux dogmes.

[1] Voir ce que nous avons déjà dit du Mahométisme; tome I, p. 74 et

Quelque opinion religieuse que l'on professe, on ne peut, en lisant le *Coran*, s'empêcher d'être frappé de la confusion qui règne dans ce livre, et surtout des palpables et ignorantes contradictions qui s'y trouvent en si grand nombre. C'est un composé bizarre des rêveries du Talmud, de contes tirés des livres apocryphes qui avaient alors cours dans l'Orient, et de quelques traditions que les Arabes avaient reçues d'Ismaël, leur père. Mahomet recueillit aussi ce qu'il avait ouï dire des Juifs et des hérétiques, Ariens, Nestoriens, Eutychiens et autres.

De toutes ces traditions éparses, tronquées, venues de diverses sources, plus ou moins pures, plus ou moins éloignées, il composa une religion dont les principaux dogmes peuvent se réduire aux suivans :

L'existence d'un seul Dieu créateur; la mission de Mahomet et la divinité de l'Alcoran; la providence de Dieu et la prédestination absolue; le jugement particulier de l'homme après sa mort; l'anéantissement de toutes choses, même des anges et des hommes à la fin du monde; la résurrection future des anges et des hommes; le jugement universel; l'intercession de Mahomet dans ce jugement, et le salut exclusif des seuls Mahométans; la compensation des torts et des injures que les hommes se sont faits les uns aux autres; un purgatoire pour ceux dont les bonnes et les mauvaises actions se trouveront égales dans la balance; le saut du *Pont aigu*, qui conduit les justes au paradis, et précipite les méchans en enfer; les délices du paradis, que les Mahométans font consister principalement dans les voluptés sensuelles; enfin le feu éternel des enfers [1].

Telles sont les principales croyances religieuses du Mahométisme, croyances sur lesquelles domine celle de *la Fatalité*, qui jusqu'à ce jour a empêché tout progrès, a interdit tout raisonnement, toute investigation aux Mahométans. Au reste, il faut bien se garder de croire que ce *symbole* soit aussi clair, aussi précis dans le *Livre* ou dans l'esprit des Musulmans; loin de là, tous ces points de doctrine sont mêlés dans le *Coran* à un fatras

78, et l'article de notre précédent Numéro, intitulé *Avenir religieux de l'Orient*, page 225.

[1] Reland, *Confession de foi des Mahométans.*

de fables, d'erreurs, de puérilités et d'obscénités incompatibles avec le moindre examen, le moindre raisonnement; et qui cependant doivent tous être crus; car Mahomet, voulant donner à son livre la même autorité que celle que l'on reconnaît à nos Ecritures, décide qu'une punition terrible est destinée à ceux qui douteraient d'un seul point de ce qui y est contenu.

Quant à la partie morale de cette religion, elle se compose de plusieurs rites, dont quelques-uns peuvent avoir des raisons de climat et de pays, comme les fréquentes ablutions, mais qui la plupart étaient déjà connus et pratiqués, tels que la circoncision, le pélerinage à la Mecque, l'hospitalité, l'aumône. Mahomet n'y a ajouté que quelques nouveaux préceptes assez insignifians : tels que l'obligation de prier cinq fois par jour, et d'observer pendant vingt-neuf jours un jeûne nommé *ramadhan*. Au reste, le Coran ne dit pas un seul mot de ces vertus intérieures, connues même de la plupart des philosophes de l'antiquité; pourvu qu'un Mahométan ait fait un voyage à la Mecque, ou qu'il ait bu de l'eau dans laquelle a été trempée la vieille robe du prophète, il est assuré que tous ses crimes sont effacés [1].

Mais des reproches bien plus graves, et surtout bien plus contraires à la civilisation et au bonheur des peuples, doivent encore être faits au Mahométisme. On sait qu'il a perpétué et même aggravé la dure condition que le Paganisme avait faite à la femme. Anéantissant la liberté et l'émancipation que le Christianisme était venu apporter à cette moitié du genre humain, Mahomet la soumit de nouveau à l'autorité absolue de l'homme, en permettant la polygamie, en autorisant l'homme à changer de femme autant de fois qu'il le veut, en livrant à la brutalité du maître la vie et le sort de la femme esclave.

Il est encore un autre point de l'Islamisme, incompatible avec toutes les idées de religion et de liberté humaine : c'est celui par lequel il est ordonné aux sectateurs du Coran, de faire recevoir de force la nouvelle loi à tous les autres peuples : « Combattez contre les infidèles, jusqu'à ce que toute fausse religion » soit exterminée, mettez-les à mort; ne les épargnez pas; et,

[1] Voir *Observations sur la religion et les lois des Turcs*, ch. II.

» lorsque vous les aurez affaiblis à force de carnage, réduisez le » reste en esclavage, et écrasez-les par des tributs [1]. »

Tel est le tableau sommaire des dogmes et des préceptes de la religion de Mahomet. On sait que profitant, et du fanatisme des Arabes et de l'affaiblissement de l'empire Grec et Romain, et aussi des fâcheuses divisions qui existaient dans le sein du Catholicisme, persécuté et haï par les Ariens, les Nestoriens, les Eutychiens et les Juifs, les Kalifes, successeurs de Mahomet, vinrent à bout d'établir leur domination d'abord en Arabie, et de là dans une partie de l'Afrique, de l'Asie et même de l'Europe. L'Europe entière serait tombée sous leur joug, et en même tems aurait été plongée à jamais dans la barbarie, sans les victoires de Charles Martel en France, des princes normands en Italie, et surtout, si les Croisades des XIIe et XIIIe siècles, et les conquêtes des Portugais dans les Indes, n'eussent interrompu le cours de leurs victoires, et ôté à leur puissance formidable la ressource du commerce et des richesses.

Mais désormais le monde n'a plus rien à craindre de leur barbarie ou de leurs forces, et le tems n'est pas éloigné peut-être où les idées de civilisation chrétienne vont transformer ces peuples jusqu'ici étrangers à tout perfectionnement social. La délivrance des Grecs, les victoires des Russes, notre conquête d'Alger, prouvent leur faiblesse comme nation armée : d'ailleurs d'innombrables changemens se font en ce moment dans ce vaste empire ; et ces changemens s'opérant sur la religion même, tout fait espérer qu'il en sera de l'Islamisme comme de toutes les grandes erreurs, qui, sorties de la vérité, se dissolvent peu-à-peu dès qu'elles sont livrées à elles-mêmes, et sont tôt ou tard abandonnées par les peuples, qui toujours reviennent, forcément et par une pente naturelle, à la seule Religion qui conserve dans son sein toutes les vérités, toutes les traditions que l'humanité a reçues de Dieu même.

630. **THÉOCATAGNOSTES**, c'est-à-dire hommes qui *condamnent Dieu.* On ne sait si c'étaient des hérétiques proprement dits, ou seulement de ces sortes d'hommes qui se trouvent dans tous les siècles, lesquels s'élèvent contre les actions ou les pa-

[1] *Alcoran*, ch. VIII, v. 12 et 39 ; ch. IX, v. 30 ; ch. XLVII, v. 4.

roles de Dieu, telles qu'elles sont rapportées dans nos Ecritures. C'étaient probablement quelques sectes de Manichéens.

650. **ETHNOPHRONES.** Il ne fut pas facile de déraciner de certains esprits les erreurs et les absurdités dont le Polythéisme avait infecté les hommes. Il y en avait qui voulaient concilier la profession du Christianisme avec les superstitions du Paganisme: tels étaient les *Ethnophrones*, ainsi que leur nom le signifie. Ils pratiquaient les expiations des Gentils, célébraient leurs fêtes, observaient comme eux les jours heureux ou malheureux, ajoutaient foi à l'astrologie, aux sorts, aux augures, aux différentes sortes de divination. Mais tous les jours la vive lumière de l'Evangile dissipait ces ténèbres, la honte de l'esprit humain, et élevait même les plus humbles des hommes à la simple et sublime connaissance du *Père* en esprit et en vérité.

660. **CHAZINZARIENS**, ou *Staurolâtres*, c'est-à-dire *adorateurs de la croix.* Quelques Arméniens, déjà égarés dans les erreurs de Nestorius, pensaient que de toutes les images, on ne devait honorer que la croix. Nicéphore, qui nous les fait connaître, leur attribue encore quelques autres superstitions. Ils ne furent jamais qu'en petit nombre, et s'éteignirent bientôt dans l'oubli.

692. **PARHERMENEUTES**, c'est-à-dire *faux interprètes.* Il s'éleva vers ce tems un certain nombre de demi-savans, qui prétendaient qu'il n'était nullement nécessaire de recourir aux explications de l'Eglise et des docteurs orthodoxes pour comprendre le vrai sens des Ecritures. Ils soutenaient que les sens des Ecritures étaient clairs et faciles à comprendre, et qu'en conséquence chacun pouvait les interpréter à l'aide de sa raison particulière. Mais le 19e canon du concile *in Trullo*, tenu cette même année, posa les vrais principes catholiques qui sont, qu'il faut demander aux docteurs, témoins de la tradition, et à l'Eglise, gardienne des vérités que le Fils de Dieu est venu révéler aux hommes, le vrai sens des paroles évangéliques.

694. **AGYNNIENS.** Petit nombre d'esprits bornés qui, sur les traces des Manichéens, pensaient que Dieu n'était pas l'auteur du mariage, et qu'ainsi il n'était pas permis de s'unir à une femme. De là leur nom qui signifie *sans femme.* On les nomme aussi *Agionites* et *Agionois.*

Huitième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Jean VI	701—705	Etienne régna 4 jours.	
Jean VII	705—707	Etienne II	752—757
Sisinnius	708—	95e S. Paul I	757—768
Constantin	708—715	Etienne III	768—772
90e Grégoire II	715—731	Adrien I	772—795
Grégoire III	731—741	Léon III	795—816
Zacharie	741—752		

CONCILES GÉNÉRAUX OU ŒCUMÉNIQUES.

787.— VIIe Concile général, 2e *de Nicée*, réuni sous le pape Adrien I, composé de 377 évêques qui condamnèrent les *Iconoclastes*.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

709.— Adelme,

Prince, frère du roi des Saxons, abbé et poète. Voir : *Aldhelmi Monostica Alcuino vel Columbano adscripta, cum ænigmatibus*, à Delrio ; *Moguntiæ* ; 1601, in-12.

720.— André le *Jérosolymitain*, ou le *Crétois*,

Archevêque de l'île de Crète. *Homiliæ*, à Francisco Combefisio, gr. et lat. *Parisiis* ; 1644, in-fol.— *Computus*, gr. et lat. *Id.* 1630 ; in-fol., dans l'*Uranologium* de Petau.— *Commentarius in Apocalypsim*, B. Joannis.

735.— Le vénérable Bède,

Du diocèse de Durrham en Angleterre ; auteur clair et naturel, grand éloge pour un écrivain de ce siècle. Voir : *Opera, Parisiis*, 1544, 3 in-fol. —*Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, in-fol.—*Id.* lat. et saxon, traduite par Alfred, roi d'Angleterre. — *Epistolæ et vitæ*, à Jacobo Wareo, *Dublini* ; 1664, in-8°.— *Expositio Epistolarum S. Pauli ex sensu Augustini. Parisiis* ; 1499, in-fol.— *De schemate et tropo ; ejusdem liber de figuris et metris ; Mediolani* ; 1473, in-4°.

755.— S. Boniface,

Anglais, apôtre de la Germanie, massacré pour la foi par les barbares de la Frise. Voir : *Opera*, à Nicolao Serrario, *Moguntiæ* ; 1605, in-4°. L'on a de lui 39 lettres ; style clair, simple et touchant, mais dénué d'élégance et même de correction.

...— Antoine Mélissa.

Inconnu. Voir : *Sententiæ ex sacris et profanis libris*, à Conrado Gesnero, gr. et lat. *Tiguri* ; 1546, in-fol.

760.— S. Jean Damascène,

Théologien distingué, nommé le S. Thomas des Grecs, d'une imagination poétique et brillante, gâtée pourtant par la Scolastique. Voir : *Opera*, à Mic. Le Quien, gr. et lat. *Parisiis*; 1712, 2 in-fol. — *De fide orthodoxâ*, gr. *Verone*; 1531, in-4°.— *Liber Barlaam et Josaphat. Argentinæ*, 1485, in-fol. — *De imaginibus orationes tres, et alii auctores*, edente Nic. Majorano, gr. *Romæ*; 1553, in-8°.

790.— Paul, diacre,

Appelé aussi *Warnefrid*, du nom de son père, moine du mont Cassin; ses ouvrages, d'un style grossier, sont très-importans pour l'histoire. Voir : *Pauli diaconi vita S. Gregorii summi Pontificis, cognomento Magni.* — *Homiliarum ecclesiasticarum cum prævia Caroli magni epistolâ. Coloniæ*, 1475, 2 in-fol.— *De Episcopis melitensibus et de gestis Longobardorum*, dans le tom. VIII de la *Bibliothèque des Pères : Coloniæ*, 1618; in-fol. — *De gestis Romanorum liber undecimus ad Eutropii historiam additus.*— *Historia miscella, à Paulo Aquileiensi collecta, post à Landulpho Sagaci aucta ad an.* 806. *Basileæ*, 1569, in-8°. — *De gestis Longobardorum libri* VI, à Friderico Lindenbrogio. *Lugduni*; 1595, in-8°.

POINT DE PHILOSOPHES DANS CE SIÈCLE.

Hérétiques et Schismatiques.

705. **ALBANAIS.** Plusieurs Chrétiens de l'Albanie et de la partie orientale de la Géorgie, s'attachèrent à quelques vieilles erreurs des Manichéens et autres hérétiques des siècles passés. Ainsi, ils croyaient à deux Principes : l'un bon, père de Jésus-Christ, auteur du bien et du Nouveau-Testament : l'autre mauvais, auteur de l'Ancien-Testament. Ils croyaient encore que le monde est de toute éternité, que le Fils de Dieu avait apporté un corps du ciel; que de tous les sacremens, il n'y a que le Baptême qui ne soit pas une superstition; que l'enfer n'existe pas; et autres erreurs renouvelées, comme on voit, des hérétiques déjà condamnés, et déjà généralement oubliés.

726. **ICONOCLASTES**, c'est-à-dire *briseurs d'images*. Quoi de plus naturel que le désir de posséder une image qui rappelle une personne qui nous est chère? et si nous l'avons, quoi de plus permis, de plus simple, de plus involontaire presque, que de lui accorder quelque part de la vénération et du respect que nous portons à l'objet qu'elle représente? Il ne saurait donc y

avoir rien de plus étroit, de plus mesquin, de plus déraisonnable, que de vouloir proscrire les images, ou interdire les marques de respect qu'on leur porte. Mais il faut convenir qu'à côté de ces pratiques, avouées par la saine raison, et consacrées par la tradition générale des peuples, se trouve le danger, lorsqu'il s'agit d'*images* faites pour nous rappeler Dieu, ou les purs esprits, 1° de faire croire que Dieu, ou les purs esprits, peuvent être représentés sous une forme corporelle; 2° de porter le respect et l'amour permis envers ces images, jusqu'à l'adoration de l'objet matériel. Aussi doit-on enseigner « qu'il faut » garder et retenir, surtout dans les temples, les images de Jésus-» Christ, de la Sainte-Vierge et des autres Saints, et leur rendre » l'honneur et la vénération qui leur sont dus; non que l'on » croie qu'il y a en elles quelque divinité ou quelque vertu pour » laquelle on doit les honorer; ou qu'il faut leur demander » quelque chose, ou qu'il faut mettre sa confiance en elles, » comme les païens la mettaient dans leurs idoles; mais parce » que l'honneur que l'on rend aux images se rapporte aux » originaux qu'elles représentent, de manière qu'en les baisant, » en nous découvrant et en nous prosternant devant elles, nous » *adorons* Jésus-Christ, et nous *honorons* les Saints dont elles sont » les figures. »

Telle est la croyance catholique exprimée dans le décret du concile de Trente : telle a toujours été la foi de l'Église.

Cependant, on ne saurait croire combien des idées si simples ont eu de contradicteurs, ont causé de troubles, de persécutions et de massacres dans les siècles qui nous ont précédés.

Un soldat ignorant et grossier, devenu empereur, Léon Isaurien, poussé par quelques conseillers, qui paraissaient avoir emprunté leur haine pour les images, aux Mahométans et aux Juifs, défendit, par un édit, le culte des images, comme une idolâtrie, et ordonna de les abattre dans toutes les églises.

Depuis l'an 724 jusqu'en 741, il persécuta les pasteurs et les peuples de l'Église grecque par des massacres et des cruautés incroyables, pour les forcer à obéir à ses ordres. Les mêmes rigueurs furent continuées par Constantin Copronyme, son fils.

En 726, un concile d'évêques, gagnés par l'empereur, condamna le culte des images; et les chrétiens grecs, déjà si divi-

sés, furent encore partagés en *Iconomaques, ennemis des images*, *Iconoclastes, briseurs d'images*, d'un côté; *Iconodules, Iconolâtres, serviteurs, adorateurs d'images*, de l'autre.

Cette fureur dura encore sous le règne de Léon IV, et ne fut réprimée que sous celui de Constantin Porphyrogénète, grâce au bon sens de l'impératrice Irène, sa mère.

Alors se tint, en 787, le concile œcuménique de Nicée, qui annula la décision du conciliabule de Constantinople; et les Catholiques purent honorer en paix les images.

Mais, vers 797, Constantin s'étant soustrait à l'autorité de sa mère, défendit d'obéir au concile de Nicée. La fureur des Iconoclastes se ralluma, et dura sous les règnes de Nicéphore, de Léon V, de Michel le Bègue et de Théophile.

Mais en 852, une femme encore, l'impératrice Théodora, fit cesser cette ignoble persécution, et dispersa les restes de ce parti.

Dans le 12e siècle, l'empereur Alexis Comnène, pour piller les églises, déclara de nouveau la guerre aux images. Vers ce même tems, nous verrons plusieurs hérétiques renouveler les mêmes erreurs et les mêmes persécutions.

730. **BAGNOLOIS** ou *Bagnoliens*. C'est à Bagnols, ville du Languedoc, que se formèrent ces nouveaux hérétiques, espèces de Manichéens, qui rejetaient l'Ancien-Testament et une partie du Nouveau. Ils prétendaient encore que Dieu ne crée point les âmes quand il les unit aux corps; qu'il n'y a point en lui de prescience; que le monde est éternel. Nous verrons bientôt les Albigeois renouveler ou continuer les mêmes erreurs.

778. **ADOPTIENS.** Deux prêtres espagnols, Elipand, archevêque de Tolède, et Félix, évêque d'Urgel, renouvelant les erreurs de Nestorius, prétendaient que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'est pas fils propre ou fils naturel de Dieu, mais seulement son fils adoptif. Le pape Adrien, averti de cette erreur, les condamna dans une lettre dogmatique adressée aux évêques d'Espagne; trois conciles : celui de Francfort, en 794, celui de Forli, en 795, et celui de Rome, tenu sous Léon III, s'élevèrent aussi contre la nouveauté de cette doctrine. Félix et Elipand se rétractèrent d'abord, puis revinrent obstinément

à leurs erreurs, dans lesquelles ils moururent. Gilbert de la Porrée, Scot et Durand, semblent ne s'être pas assez éloignés de cette opinion. Saint Paulin, patriarche d'Aquilée, et Alcuin, ont réfuté victorieusement ces dogmes nouveaux.

Neuvième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Etienne IV ou V	816—817	110e Marin ou Martin II	882—884
100e S. Pascal I	817—824	Adrien III	884—885
Eugène II	824—827	Etienne V ou VI	885—891
Valentin	827—828	Formose	891—896
Grégoire IV	828—844	Boniface VI	896—896
Sergius II	844—847	115e Etienne VI ou VII	896—897
105e Léon IV	847—855	Romain	897—897
Benoît III	855—858	Théodore II	898—898
Nicolas-le-Grand I	858—867	Jean IX	898—900
Adrien II	867—872	Benoît IV	900—904
Jean VIII	872—882		

CONCILES ŒCUMÉNIQUES.

869. — VIIIe Concile général, 4e *de Constantinople*, réuni sous Adrien II, composé de 102 évêques, qui s'occupèrent des moyens de remédier aux maux produits par l'*intrusion de Photius*, et le *schisme de l'Eglise grecque*.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

804. — **S. Paulin d'Aquilée**,

Patriarche d'Aquilée. Voir : *Opera*, à J. Francisco Madrisio : *Venetiis*, 1737, in-fol. — *Traité sur le Baptême*, dans la collection des Conciles de Mansi, t. 13. — L'abbé J. P. Della Stua a donné, en 1782, une édition des *Œuvres de S. Paulin*, suivie de l'histoire du culte de ce saint patriarche.

804. — **Alcuin** (*Flaccus Albinus*),

Moine anglais, mort à Saint-Martin de Tours, en 804. Aumônier de Charlemagne, l'un des personnages éminens de ce siècle ; peu d'hommes ont donné une impulsion plus puissante à la civilisation. Voir : *Opera*, curâ et studio Frobenii. *Ratisbonnæ*, 1777, 2 vol. in-fol. — La *Confession d'Alcuin*, publiée par le P. Chifflet, 1656, in-4°. — *Dialogue sur la rhétorique*, dont les interlocuteurs sont Charlemagne et Alcuin, publié par Pithou, dans son *Recueil des Rhéteurs*.

811.— Théodolfe,

Évêque d'Orléans, théologien et poète. On lui attribue l'hymne *Gloria, laus et honor*, etc. Voir : *Opera*, à Jacobo Sirmundo. *Parisiis*, 1646, in 8°.

814.— Charlemagne,

Roi de France, empereur d'Occident, restaurateur des bonnes études. Voir de lui : *De impio imaginum cultu*, 1549, in-16. — *Epistola ; Spiræ*, 1482, in-fol. — *Capitularia, sive Edicta Caroli magni et Ludovici pii*, à Jacobo Sirmundo. *Parisiis*, 1623 et 1640, in-8°.

814.— Amalaire (*Amalarius Fortunatus*),

Évêque de Trèves, auteur du *Sacrement du Baptême*, qui nous est parvenu sous le nom d'Alcuin.

821.— S. Benoît d'*Aniane*,

Restaurateur de la discipline monastique en France. Voir : *Concordia regularum*, ab Hugone Monard. *Parisiis*, 1638, in-4°. — *Regulæ Cœnobiticæ*, à Luca Holstenio. *Parisiis*, 1663, in-4°.

...— S. Candide, peut-être le même que *Candidus Brunn*,

Bénédictin de Fulde. Voir : *Vita sancti Eigilis quarti abbatis Fuldensis*, à Christ. Browero, *Moguntiæ*, 1616, in-4°.

826.— S. Théodore *Studite*,

Abbé du monastère de Stude dans un faubourg de Constantinople. Voir: *Epistolæ et alia*, à Jac. Sirmundo, gr. et lat. *Venetiis*, 1728; in-fol.

.. — Amalaire (*Symphosius Amalarius*),

Prêtre de l'église de Metz, le plus savant liturgiste de son siècle. Voir : ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Pères*, — dans l'appendice des *Capitulaires* de Baluze, — dans le *Spicilège* de d'Achery, — et dans les *Anecdotes* de D. Martenne.— *Forma institutionis canonicorum et sanctimonialium canonicè viventium*, cum notis Alberti Miraei. *Antuerpiæ*, 1638, in-fol.

840.— Agobard,

Archevêque de Lyon, un des hommes les plus savans de son tems. Voir : *Opera*, à Stephano Balusio. *Parisiis*, 1666, 2 in-8°, avec les *OEuvres de Leydrade* et d'*Amulon*, tous deux évêques de Lyon.

841.— Jonas d'*Orléans*,

Évêque d'Orléans, un des ornemens de l'Église gallicane. Voir : *Via recta et antiqua. Duaci*, 1645, in-12.— *Jonæ aurelianensis reliquiæ*, dans les *Carmina Drepanii Flori*, etc., ab Andreâ Rivino. *Lipsiæ*, 1653, in-8°.

...— Ange de *Ravenne*.

Voir : *Liber Pontificalis, seu vitæ Pontificum Ravennatum*, ab Bacchinio. *Mutinæ*, 1708, in-8°.

849.— Walafrid *Strabon*,

Bénédictin de Fulde; à consulter sur l'ancienne discipline ecclésiastique. Voir : *Opera. Parisiis*, 1624, in-fol.

. . . — Christian Druthmar,

Moine de l'abbaye de Corvey, grammairien célèbre. Voir : *Commentarii in evangelium S. Matthæi. Argentinæ*, 1514, in-fol.

856. — Magnence Raban-Maur (*Magnentius Rabanus-Maurus*),

Évêque de Mayence, l'écrivain le plus laborieux et le plus fécond de son siècle. Voir : *Opera*, à Georgio Calvenerio. *Coloniæ*, 1627, 3 in-fol. — *De Laudibus sanctæ Crucis*; *Pforzemii*, 1501, in-fol. — *Epistolæ tres*, à Jacobo Sirmondo. *Parisiis*, 1647, in-4°. — *De universo, sive etymologiarum libri* XX, absque ullâ notâ; in-fol. — *De institutione Clericorum, ad Haistulphum archiepiscopum, libri* III, *et alia Opuscula. Thorcæ*, 1505, in-4°.

860. — Drepanius Florus, surnommé *le Magister*,

Écrivain dont la vie et les ouvrages sont également obscurs. Voir : *Drepanii Flori poemata; Parisiis*, 1560, in-8°. — *Liber de Prædestinatione contra Johannis Scoti erroneas definitiones*, dans la *collection des Pères*. — *Commentarius in omnes sancti Pauli epistolas*, dans les *Œuvres de Bède*. — *Expositio in canonem Missæ*, dans la *Bibliothèque des Pères*.

862. — Servatius Lupus,

Abbé de Ferrières, regardé comme l'écrivain le plus poli qu'ait produit la France au 9e siècle. Voir : *Opera*, à Stephano Balusio. *Parisiis*, 1644, in-8°.

865. — Paschase Radbert,

Abbé de Corbie, grand théologien, et un des meilleurs écrivains de cette époque. Voir : *Opera*, à Jacobo Sirmondo. *Parisiis*, 1718, in-fol.

882. — Hincmar,

Archevêque de Reims, l'un des grands prélats et des savans écrivains de l'Église de France. Voir : *Opera*, à Jacobo Sirmondo. *Parisiis*, 1645, 2 in-fol. — *Concilium Duziacense, anno* 871, *cum aliis Hincmari utriusque Opusculis*, ex edi. Cellotii. *Parisiis*, in-4°.

. . . — Théodore Abucara,

Évêque de Carie. Voir : *Opera varia*, à Jacobo Gretzero, gr. et lat. *Ingolstadii*, 1606, in-4°.

875. — S. Adon,

Archevêque de Vienne en Dauphiné, chronologiste sans critique, mais dont l'ouvrage fait encore autorité pour les premiers tems de l'histoire de France. Voir : *Martyrologium*, ab Eriberto Rosweide. *Antuerpiæ*, 1513, in-fol. — *Chronicon universale. Parisiis*, 1512, in-fol.

875. — S. Remi,

Archevêque de Lyon. Voir : *Sancti Remigii Lugdunensis de Gratiâ et Predestinatione libri* IV, *et alia Opuscula*, à Petro Fran. Fogginio. *Romæ*, 1771, 2 in-12.

. . . — Remi d'*Auxerre* (*Remigius Altissodoriensis*).

Il professa les Lettres et la Théologie à Reims et à Paris. Voir : *Commentaria in* XI *minores prophetas posteriores*, *excepto Osea*; ab Hentenio, *Antuerpiæ*; 1545. — *Commentaria in Oseæ quinque priora capita et in omnes Psalmos : Coloniæ*, 1536, in-fol. — *Commentaria in Cantica canticorum*. 1533, sous le nom d'Aymon d'Halberstadt, ainsi que ses *Commentaires sur l'Apocalypse*. *Paris*, 1621.

890. — Erempert,

Moine du mont Cassin. Voir : *Chronicon*, ab Antonio Carraccioli. *Neapoli*, 1626, in-4°.

ÉCRIVAINS.

859. — Eginhard,

Secrétaire, et, dit on, gendre de Charlemagne. Voir : *Vita et gesta Caroli magni*, cum comment. Frid. Bisselii et notis Bollandi. *Trajecti ad Rhenum*, 1711, in-4°. — *Epistolæ*. *Francofurti*, 1714, in-fol.

. . — Jean Scot Erigène ou l'Irlandais,

Écrivain irlandais, dont les opinions hardies provoquèrent plus d'une fois les censures de l'Église. Voir : *Libri quinque de Naturis*. *Oxonii*, 1681, in-fol.

Hérétiques et Schismatiques.

805. **ASTATIENS.** Ce nom, dérivé du grec, signifie *variables*, *inconstans*, *sans consistance*. On appelait ainsi quelques sectateurs vagabonds des erreurs des Manichéens. On croit que les troupes de mendians qui parcoururent la France sous le nom de *Bohémiens* et d'*Égyptiens* étaient de cette secte. Elle était née en Phrygie, où elle domina pendant quelque tems. Les Astatiens joignaient l'usage du baptême à toutes les cérémonies de la loi de Moïse, en faisant un mélange absurde du Judaïsme et du Christianisme.

810. **BAANITES.** Un certain Baanès, qui se disait disciple d'Epaphrodite, prêcha les erreurs des Manichéens; il fit peu de sectateurs apparens, mais cette doctrine se répandit en secret. Nous la verrons bientôt reparaître avec les Albigeois, et mettre le midi de la France en combustion.

823. **CLAUDIANISTES.** Claude était un prêtre espagnol, disciple de Félix d'Urgel. Louis le Débonnaire le nomma au

siège de Turin. Dès son arrivée, le nouvel évêque se mit à briser et à brûler les croix et les images qui se trouvaient dans son église, et essaya d'y faire adopter les erreurs des Iconoclastes. Il fut même accusé de nier que l'on dût honorer les Saints, et de blâmer les pélerinages aux tombeaux des Martyrs. Il disait que l'*Apostolique* ou *le Pape* n'est pas celui qui occupe le siége de l'Apôtre, mais celui qui en remplit les devoirs. On lui attribue encore, comme à son maître, les opinions de Nestorius sur la personne du Fils de Dieu; et même celles d'Arius. Un concile de Paris, tenu en 825, condamna la plupart de ces erreurs. L'abbé Théodémir, le moine Durgal, Jonas, évêque d'Orléans, et Walafrid Strabon, écrivirent contre Claude, et lui prouvèrent qu'il prêchait une doctrine nouvelle et contraire aux traditions de l'Église catholique.

848. **GOTESCALC** était un moine Bénédictin de l'abbaye d'Orbais, dans le diocèse de Soissons. Une lecture superficielle des écrits de S. Augustin, lui donna l'idée d'émettre les plus étranges erreurs sur la destinée de l'homme, sur le sort que Dieu lui a fixé. On voit qu'il s'agit encore ici de la prédestination et de la grâce, matière si profonde, et dans laquelle la curiosité de l'esprit humain ne peut que s'égarer. Gotescalc enseigna donc que Dieu, de toute éternité, a prédestiné les uns à la vie éternelle, les autres à l'enfer, par un décret absolu et indépendant des vertus ou des vices des hommes; aussi que Dieu ne veut pas sauver tous les hommes, mais seulement les élus; qu'en conséquence, Jésus-Christ n'est mort que pour ces derniers; que telle est la triste condition de l'homme depuis sa chute, qu'il n'est plus libre pour faire le bien, mais seulement pour faire le mal.

Telle est la désolante et absurde doctrine que ce moine voulait faire recevoir dans l'Église de Dieu. Elle fut condamnée d'abord par Raban-Maur, archevêque de Mayence, dans un concile tenu en 848; puis, par Hincmar, archevêque de Reims, dans un concile tenu à Quiercy-sur-Oise, en 849.

Cependant, cette doctrine ne laissa pas de jeter un certain trouble dans l'Eglise de France. Plusieurs docteurs, qui semblaient avoir pris quelque chose de l'esprit étroit et disputeur

des Grecs, soutinrent Gotescalc, ou ne s'accordèrent pas sur le sens des condamnations portées contre lui. Mais cette contestation finit bientôt par la lassitude ou par la mort des combattans.

Nous verrons les Protestans et les Jansénistes renouveler plus tard les mêmes erreurs.

850. **STERCORANISTES.** Voici une accusation, non d'hérésie, mais d'inconvenance et d'absurdité, faite par plusieurs écrivains Protestans à quelques Chrétiens de ce siècle, et en particulier contre Raban-Maur, archevêque de Mayence; ils l'ont accusé de croire que le corps de Jésus-Christ, dans la sainte Eucharistie, reçu par la communion, était sujet à la digestion et à ses suites, comme tous les autres alimens. Il y a de quoi rougir de voir des hommes de quelque sens, faire une telle objection contre les Catholiques. Quelles que soient les expressions employées par un petit nombre d'écrivains, il est facile de répondre à ces ignobles objections. Jamais les Catholiques n'ont pensé que le corps de Jésus-Christ soit encore sous les espèces ou sous les qualités sensibles du pain, lorsque ces qualités ne subsistent plus. Dès que les espèces sacramentelles, descendues dans l'estomac, sont altérées, et ne subsistent plus, le corps de Jésus-Christ, caché sous ses espèces, se retire et disparaît aussi; il ne peut donc être sujet à l'action ou aux effets de la digestion.

A. Bonnetty.

Géologie.

LETTRE CRITIQUE

SUR LES OSSEMENS HUMAINS TROUVÉS DANS LES CAVERNES DE BIZE, PAR M. TOURNAL DE NARBONNE.

AU DIRECTEUR DES *ANNALES*.

J'ai lu, comme vous, mon ami, le huitième numéro du *Mémorial Encyclopédique;* comme vous j'ai été étonné que M. Tournal, qui le premier a découvert dans les cavernes de Bize des ossemens humains qu'on peut en quelque sorte considérer comme fossiles, ait trouvé matière dans sa découverte à plusieurs objections contre l'opinion des géologistes qui ont cherché à soutenir le système de Cosmogonie exposé dans la Genèse. Je ne connais pas les argumentations qui ont été produites par M. Tournal, mais puisqu'il cherche à renverser un fait sur lequel reposent nos croyances, et que vous désirez connaître ce que je pense de cette nouvelle attaque, je vais rassembler, aussi succinctement que je le pourrai, tout ce qui dans cette découverte peut militer en faveur de la géologie mosaïque. Cette science n'est pas, comme vous le savez, la partie essentielle de mes études en histoire naturelle : mais ayant visité quelques cavernes à ossemens du midi de la France, aidé du savoir d'un célèbre naturaliste, j'apporterai peut-être à l'appui de mon opinion quelques observations qui pourront vous convaincre qu'il serait difficile de rapporter la réunion des ossemens qu'on trouve dans ces cavernes à toute autre cause qu'à la grande catastrophe par laquelle Dieu voulut punir une race perverse.

Ces grottes sont formées dans un calcaire secondaire; leurs formes sont plus ou moins variées; l'entrée de quelques-unes

est d'un abord facile; pour pénétrer dans l'intérieur de quelques autres, il faut se résoudre à ramper péniblement sur le ventre; la voûte de ces lieux est constamment ornée de stalactites, les parois en sont également revêtues; le sol est formé de diverses couches composées de terre argileuse, de sable noir et rouge. Ces dépôts appartiennent à ce terrain de transition, si heureusement nommé *diluvium* par M. Buckland, nom qui indique assez que la plus grande partie des auteurs qui ont écrit sur ces matières s'accordent à le considérer comme le résultat d'une inondation générale.

Les ossemens humains et des mammifères qu'on rencontre dans ces cavernes sont quelquefois attachés à la voûte par un ciment stalagmitique, qui prend alors le nom de roches osseuses, ou enfouis sous le *diluvium*, non pas immédiatement au-dessous de toutes ses couches, mais indifféremment dans toutes ses parties. Les ossemens humains sont constamment accompagnés d'ouvrages d'argile, poteries grossières cuites au soleil pour la plupart, et ressemblant à ces débris qu'on rencontre quelquefois dans les terrains d'attérissement, et qu'on rapporte au tems antérieur à l'introduction des arts romains dans les Gaules; de coquilles terrestres dont les analogues sont aujourd'hui très-communes dans les mêmes lieux, telles que l'*helix nemoralis*, *h. algira*, *bulimus decolatus*, *cyclostoma elegans*, et de quelques coquilles marines, telles que le *pecten jacobeus*, *natica cruentata*, *mille punctata*, espèces qui vivent dans la Méditerranée.

De ce simple exposé il résulte que les roches calcaires qui forment ces grottes sont d'une époque géologique bien antérieure au ciment stalagmitique qui en couvre la superficie, et au *diluvium* qui en obstrue l'intérieur dans quelques parties.

Voyons pourtant à quelles conclusions M. Tournal a cru pouvoir arriver par l'étude des lieux que nous venons de décrire : il pose en principe [1] que la présence dans un même dépôt d'une ou de plusieurs espèces animales bien caractéristiques, et regardées par tous les naturalistes comme fossiles, devait suffire pour mériter à tous les corps ensevelis sous les mêmes dépôts le nom de fossiles, lorsqu'il est bien prouvé qu'ils sont contempo-

[1] *Mémorial encyclopédique*, n° 8, août 1831.

rains. Il en conclut que des ossemens humains ayant été rencontrés enfouis dans les mêmes couches avec les ossemens de mammifères considérés comme fossiles, l'existence des ossemens humains à cet état ne peut être révoquée en doute, non plus que celle des ossemens et des poteries anté-diluviennes. Il en résulte donc qu'à l'époque où le midi de la France était habité par des ours, des aurochs, des chamois, des cerfs, des chevreuils, des antilopes, qui n'ont plus de représentans parmi les espèces actuellement existantes, l'homme vivait déjà en société, et avait atteint un certain degré de civilisation, attestée par les objets de fabrication humaine trouvés avec ces débris. »

Je crois qu'il serait très-utile de s'entendre sur ce qu'on doit appeler anté-diluvien ou post-diluvien. Avec M. Tournal, la chose est assez difficile, lui qui ne veut pas reconnaître de déluge universel. Il faudrait aussi convenir des caractères qu'on doit assigner aux sédimens qui appartiennent à ces deux époques. Pour moi, je considère comme anté-diluvien tout le système géologique qui a précédé les tems historiques, ou l'apparition de l'homme sur la terre, et par cela même les terrains de première, seconde et troisième formation : mais pour tout ce qui s'éloigne de ces formations, et peut être considéré comme terrain transporté ou d'alluvium, il est impossible d'apprécier l'époque qui lui appartient, puisque, depuis le retrait des mers, et lorsque l'eau n'a cessé de sillonner la terre en tout sens, il s'est constamment formé des dépôts semblables à ceux qui se forment encore maintenant. On avait cru pouvoir établir une différence très-marquée entre le diluvium et les alluvium, en supposant que dans le premier de ces terrains on ne rencontrait que des ossemens d'animaux qui sont aujourd'hui inconnus, et que le second ne contenait au contraire que des objets qui sont particuliers à nos jours [1]. Mais, après la découverte d'ossemens humains confondus avec des ossemens d'antilopes et des coquilles terrestres que nous rencontrons vivantes à toute heure sous nos pas, peut-on raisonnablement admettre qu'il existe entre eux des caractères bien distinctifs? Les quelques signes qui précèdent les propositions de M. Tournal, dans le recueil pério-

[1] Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*

dique que j'ai cité, laissent entrevoir que les géologistes qui ont soutenu le système de cosmogonie mosaïque, avaient été amenés à cette conclusion, qu'il ne devait pas exister d'ossemens humains fossiles : l'illustre Cuvier, qui a traité cette question avec une extrême réserve, dit au contraire qu'il pourrait s'en trouver dans les fentes des rochers, dans les grottes où la stalactique se serait amoncelée sur eux. Il laisse seulement entrevoir qu'il est peu probable qu'on en trouve jamais dans les couches régulières de la surface du globe, et rien encore n'est venu ébranler cette prévision.

Je passe maintenant à l'examen des conclusions auxquelles M. Tournal est parvenu :

Observons d'abord que ce jeune géologiste ne dit pas un mot des coquilles terrestres et marines qui se trouvent dans les mêmes dépôts que les ossemens humains, tandis qu'il énumère avec complaisance toutes les espèces prétendues anté-diluviennes qu'on y rencontre, et qu'il se garde d'observer que les ossemens de l'auroch fossile sont en tout semblables à ceux de l'espèce contemporaine, qui, bien que fort rare, se trouve encore de nos jours dans les forêts de la Lithuanie, et dont l'identité est incontestable. Ces observations, que je relève avec empressement, parce qu'elles sont pour moi d'un grand poids, ont sans doute paru fastidieuses à M. Tournal, et cela seul peut expliquer leur omission. Je ne conteste nullement que les ossemens humains soient de la même époque que les ossemens des mammifères qui leur sont unis : mais je ne puis certainement pas convenir que les uns et les autres soient anté-diluviens, ce ne serait qu'autant qu'ils seraient incrustés dans une roche secondaire, et pétrifiés à côté des ammonites, que je pourrais les considérer comme tels. Il est bien évident que le ciment stalagmitique, qui a lié ensemble ces ossemens d'animaux divers, n'a pu former des concrétions sur la surface de la roche, qu'après le parfait desséchement de celle-ci; et que le diluvium qui renferme les mêmes objets que le ciment stalagmitique, est, comme lui, d'une formation très-rapprochée de nous, et contemporaine des tems historiques.

De ce que certains ossemens ont été réputés anté-diluviens,

il ne s'en suit pas qu'ils le soient réellement; il est bien certain, au contraire, que, depuis l'apparition de l'homme sur la terre, plusieurs espèces en ont disparu. La présence des aurochs, des *helix algira*, *bulimus decolatus*, *pecten jacobeus*, dans ces dépôts, annoncent que ces bords existaient alors à-peu-près tels qu'ils sont aujourd'hui, et qu'ils n'ont subi que peu de changemens. Si on n'y rencontre plus les chamois, les antilopes, les cerfs qui les habitaient, c'est parce que lors de la dernière et universelle catastrophe dont le souvenir a été transmis à tous les peuples, ces animaux ont péri, tandis que d'autres, plus heureux, ont échappé à cette épouvantable destruction par la puissance divine. Ces assertions sont d'autant plus probables que les coquilles terrestres, animaux presque amphibies, les coquilles marines, qui nous ont laissé des preuves incontestables de leur existence simultanée avec les espèces de mammifères perdues, vivent ensemble dans les mêmes lieux, avec l'homme qui y vécut antérieurement avec elles; qu'elles s'y sont rencontrées de nouveau après le grand bouleversement, tandis que les ours, les chamois, les antilopes, les cerfs, en ont disparu sans retour.

Que l'homme eût alors atteint certains degrés de civilisation, c'est ce que je ne saurais ni ne voudrais contester. Je suis au contraire très-convaincu qu'alors des villes puissantes existaient déjà, et que les hommes disséminés çà et là étaient parvenus à se procurer quelque aisance dans leur état d'isolement. Je ne pense pas que ces cavernes fussent les lieux de leur demeure habituelle, et qu'ils fussent confondus avec les brutes, « eux qui (c'est M. Tournal qui parle) vivaient déjà en société, et avaient atteint un certain degré de civilisation attesté par des objets de fabrication humaine trouvés avec leurs débris. » Dès-lors, ou ces assemblages d'ossemens ont été accumulés par les eaux qui se précipitaient dans ces cavités à longs intervalles, ou, ce qui me paraît plus probable, et ce qui m'expliquerait la réunion des coquilles marines avec les coquilles terrestres, animaux semblables, ou peu s'en faut, par leurs caractères anatomiques, mais si divergens par les lieux qu'ils habitent, les eaux déchaînées du ciel, des fleuves, de la mer, sortie de ses digues, dans cette épouvantable tourmente, auraient englouti dans ces

profondeurs les animaux de toute espèce qui avaient été y chercher un abri contre l'impétuosité des élémens soulevés !

On peut donc conclure de ce qui précède qu'il est impossible de reconnaître à des caractères certains les terres meubles qui sont anté-diluviennes ou post-diluviennes : que depuis le retrait des mers il n'a cessé de se former des dépôts semblables entre eux jusqu'aujourd'hui : que plusieurs espèces de mammifères, considérées comme anté-diluviennes, ne le sont réellement pas ; que l'homme et des animaux existans ont été contemporains d'espèces aujourd'hui perdues, et que les uns et les autres ont été témoins de la grande catastrophe par laquelle Dieu voulut punir notre espèce, et la fit périr en presque totalité.

Je ne puis m'empêcher, mon ami, de faire, en terminant ma lettre, une pénible réflexion, c'est que les vérités de la Bible, qui ont été si souvent attaquées, ne l'ont jamais été avec bonne foi. Il faudrait que l'impiété levât enfin le masque, et que nous pussions savoir ce qui peut la convaincre. Jadis l'absence des ossemens humains à l'état fossile était une arme contre les vérités des Ecritures. Aujourd'hui que la science a fait des progrès, que la découverte des ossemens humains a été faite dans des circonstances favorables au système de la Genèse, on s'évertue à trouver dans ce fait des objections à nos croyances, et à faire remonter l'origine de ces débris à un tems d'un éloignement immense ! C'est de la mauvaise foi, ne vous y trompez pas. Ainsi tel naturaliste que je pourrais nommer, aime mieux avoir pour aïeul les cétacés qui barbotent dans le fond des mers, ou les singes, que d'avouer qu'il est fils de Dieu et le plus bel ouvrage de la création ! Singulier orgueil que celui-là ! N'en doutez pas : cette nouvelle hypothèse contre le déluge universel ira se perdre avec toutes les ridiculités qui l'ont précédée.

J'ai vu M. Tournal une seule fois, très-jeune encore, et habitant la province ; il n'est pas étonnant qu'il soit infatué du préjugé si funeste, que le savoir est incompatible avec les idées religieuses. C'est en effet un bien grand ridicule, aux yeux de quelques êtres, de croire, après avoir long-tems étudié les sciences naturelles, à ce que croient les enfans du peuple, au catéchisme. Et cependant, après les systèmes qui se sont si long-

tems succédés sur la formation et les révolutions du globe, c'est toujours à cette histoire sacrée, attaquée avec tant de constance, de violence et de fiel, qu'il faut en revenir. J'emprunterai à M. Bory de Saint-Vincent ce qu'il dit dans son article Reptile du *Dictionnaire classique d' Histoire naturelle;* « c'est » que les époques de la nature ne peuvent être autrement expli- » quées que par le sublime récit que nous ont laissé les Saintes- » Ecritures. » Plus d'une sympathie m'attire vers M. Tournal. A-peu-près du même âge, suivant la même profession, entraîné vers les mêmes études, qu'il me soit permis de lui dire, avec l'accent de la conviction, qu'on peut, sans trop rougir, quoique doué de quelques talens, adorer le même Dieu qu'adorèrent les Linnée, les Wamenerdan, les Réaumur, les Newton, et à qui le célèbre Cuvier rend hommage!

M. Y.

Histoire Naturelle.

Histoire naturelle appliquée à prouver un Créateur intelligent.

Parmi les médecins qui font servir leurs études à la confirmation de nos croyances, il en est peu qui l'emportent sur Hunter, célèbre médecin anglais. Le sixième volume de ses *Essais* renferme plusieurs articles qui méritent sous ce rapport d'être analysés dans ce journal. Nous allons en donner un compte succinct.

Hunter fait d'abord remarquer que toutes les fois que la variété des objets porte quelque confusion dans l'esprit, il est utile de s'attacher fortement à des points saillans, et même à un seul. Au milieu d'une foule de preuves qui s'offrent à l'intelligence, il n'y en a ordinairement qu'une qui emporte la conviction. Lorsqu'il s'agit d'une vérité généralement reconnue, il est rare que deux individus fassent reposer leur croyance précisément sur les mêmes faits et les mêmes raisonnemens; c'est ainsi que nous voyons les esprits réfléchis choisir de préférence telle ou telle observation, dans le vaste spectacle de la nature, pour en conclure l'existence d'un Créateur intelligent.

Les phénomènes qui frappent le plus notre auteur, ce sont ceux que nous présente l'anatomie. Il y trouve un grand nombre d'exemples de l'application intelligente des lois de la mécanique, tels que le pivot sur lequel la tête de l'homme repose et se meut; le ligament qui retient la tête de l'os fémur dans la cavité où elle tourne, le muscle qui sert à la rotation de l'œil, l'épiglotte, les ligamens qui attachent les tendons du poignet et du pied, la perforation des muscles des mains et des pieds, l'adhérence du mésentère aux intestins, le cours du chyle jusqu'à ce qu'il se mêle au sang, etc. Il n'y a pas un de ces exemples, dit Hunter, qui ne me paraisse décisif, et tous sont rigou-

reusement mécaniques. Je n'ai jamais eu connaissance d'une explication de ces phénomènes qui pût ébranler le moins du monde la conclusion que j'en tire.

Beaucoup de personnes bien persuadées de l'existence de Dieu, trouvent que les raisonnemens que l'on fait pour la prouver sont superflus. Mais il y a une observation importante à faire. Nos opinions habituelles sont quelquefois ébranlées par des circonstances imprévues.

De quelque côté que nous jetions les yeux, les corps organisés frappent nos regards. Ils sont merveilleux dans toutes leurs parties; et leur infinie diversité ne frappe pas moins d'admiration notre esprit, comme notre œil peut parcourir avec enchantement la multitude et la variété des objets ; et il peut se fixer avec un charme et un plaisir inépuisable à l'étude d'une branche particulière de l'histoire de la nature. Dans l'une et dans l'autre supposition, cet emploi de nos facultés aura sur nos dispositions morales une influence très-salutaire, si nous avons pris l'habitude de voir partout un Dieu intelligent et bon. Mais ceux qui se sont toujours bornés à convenir sans réflexion que Dieu existe, ne tireront point de cette étude le même fruit.

Il y a une très-grande différence entre les sentimens d'admiration, d'étonnement et de respect dont nous sommes pénétrés pour la Divinité, lorsque ce sentiment naît de nos propres recherches et de nos propres méditations, et un sentiment analogue qui nous est communiqué par d'autres. Les œuvres de la nature ne demandent qu'à être contemplées; le sentiment de leur immensité nous saisit. Nous voyons, par exemple, un pouvoir intelligent qui ordonne le système planétaire, qui détermine la trajection de Saturne, qui suspend au *trin* de cette planète, un arc magnifique de trente-trois mille lieues de diamètre; et nous voyons le même pouvoir inventer et exécuter le mécanisme le plus ingénieux pour agraffer entre eux les filamens de chaque plume de l'oiseau-mouche. Nous ne pouvons douter que les deux choses ne procèdent du même auteur intelligent.

Or, nous savons que le système de notre globe est en accord avec le système des autres planètes ; et lorsque nous examinons sur notre terre, l'ensemble des corps animés, il nous est également impossible de ne pas être frappés de l'analogie qui existe

entre toutes ses parties. Partout nous trouvons des rapports, soit entre les corps organisés, soit entre ceux-ci et les élémens qui les entourent.

A moins que ces opinions ne se trouvent fondées sur une base extrêmement solide, il faut pouvoir soutenir par le raisonnement ce que nous avons admis par l'autorité. L'existence d'un Dieu est une vérité d'un intérêt universel, et les argumens qui la démontrent reposent sur le fondement qui convient à cette vérité. Les preuves sont de nature à frapper les ignorans et à acquérir par l'étude plus d'évidence et plus d'éclat encore.

Il n'existe pas de sujet de réflexions plus admirable que les phénomènes de la nature, en les rapportant à un auteur intelligent. En avoir fait, dit Hunter, notre première maîtresse, et notre sentiment dominant, c'est avoir donné à notre Religion la base la plus sûre, c'est voir l'univers comme un temple dans lequel nous sommes en adoration permanente. Au lieu de ne penser à Dieu que rarement, comme cela arrive à ceux qui n'ont pas pris cette habitude, il nous devient en quelque sorte impossible de ne pas lier l'idée de Dieu avec tous les objets qui frappent nos regards. Il n'existe pas un seul corps organisé, qui, dans les moyens qu'il a de se conserver et de se reproduire, ne démontre le soin particulier que le Créateur lui a accordé sous ces rapports [1].

C'est donc une même intelligence qui a tout ordonné. C'est la même intelligence qui s'intéresse à tous les êtres créés. C'est sous les lois de cet être que nous vivons; notre existence, notre bonheur sont en ses mains, et tout ce que nous avons à espérer doit venir de lui.

[1] Le célèbre Linné, le plus grand des naturalistes anciens et modernes, commence ainsi son système de la nature : *Deum sempiternum, omniscium, omnipotentem, à tergo transeuntem vidi et obstupui! Legi aliqua ejus vestigia per creata rerum, in quibus omnibus etiam minimis, ut ferè nullis, quæ vis, quanta sapientia, quàm inextricabilis perfectio! Observavi animalia inniti vegetabilibus, vegetabilia terrestribus, terrestria telluri, tellurem dein ordine inconcusso volvi circà solem à quo vita mutuatur; solem demùm circà axim gyrari cum reliquis astris, systemaque syderum spatio et numero vix definiendum, mediante motu in vacuo nihilo suspensum teneri ab incomprehensibili movente primo, Ente entium.*

Dans l'immense tableau que nous offre la nature, nous voyons que rien n'a été négligé, et que le même degré d'attention et de soin a été accordé aux plus petits objets. L'articulation des ailes d'un insecte ou de ses antennes est travaillée avec un soin aussi minutieux que si le créateur n'avait pas eu autre chose à faire. La multiplication des objets n'entraîne pas la plus légère négligence d'exécution, et rien qui puisse donner l'idée de la distraction ou de la fatigue. Comment pourrait-il nous venir à l'esprit que nous serons jamais oubliés ou négligés nous-mêmes ?

De tous les objets des méditations humaines, aucun n'est plus intéressant et plus utile que la pensée de l'existence et des attributs de la Divinité. Cette pensée, devenue habituelle, nous prépare à recevoir les articles fondamentaux de la révélation. C'est un pas que d'avoir trouvé qu'il existe dans ce monde autre chose que ce que nous y voyons ; c'est un second pas que de savoir que dans ce monde invisible il existe un être intelligent qui s'intéresse à l'ordre, à la conservation de l'univers. Une fois que nous sommes bien convaincus de ces vérités, nous pouvons nous confier à la révélation pour le développement des détails que nos recherches ne sauraient atteindre, soit relativement à la nature de cet être, qui est l'origine de toutes choses, soit relativement à ses attributs et à ses desseins, comme gouverneur moral du monde. Enfin la révélation nous confirme des vérités qui, sans être au-dessus de nos raisonnemens et des probabilités que nous pouvons saisir, n'auraient point pour nous, sans cela, un degré de certitude égale à leur importance.

Le véritable théiste sera le premier à écouter les communications d'une science divine en accord avec ce qu'il croit. Rien de ce qu'il a appris dans l'étude de la théologie naturelle, ne tend à affaiblir son désir d'en apprendre davantage, ou sa disposition à recevoir l'instruction avec humilité et reconnaissance. Il aime la lumière, et la recherche. Sa vénération habituelle pour l'Être Suprême le dispose à écouter avec la plus sérieuse attention tout ce qui se rapporte à cet Être, et lui est enseigné par une révélation présentée avec des preuves que sa raison peut admettre.

Aucun des objets de la religion révélée n'a plus d'intérêt et d'importance pour nous que le dogme de la résurrection, et

c'est celui de tous auquel l'esprit est le mieux préparé par une étude approfondie de la nature. Cette idée nous semblerait fabuleuse, et en quelque sorte impossible à réaliser, si nous ne voyions pas un pouvoir secret et infini qui travaille continuellement, et pénètre jusque dans l'essence même de chaque substance.

Avant de croire que Dieu puisse ressusciter les morts, il faut être profondément convaincu qu'il existe un Dieu, et il faut que la contemplation habituelle des miracles de sa puissance nous ait bien démontré que rien ne lui est impossible. Quelque mystérieux que soit le dogme de la résurrection, il n'a rien qui soit décidément contraire à la raison de celui qui est ainsi préparé. Ceux qui ont embrassé l'opinion que l'âme humaine n'est rien autre chose qu'une organisation d'un certain genre, une modification particulière de la matière, trouveront peut-être plus de difficultés à admettre que la mort soit une transition à un autre état d'existence, parce que l'ancienne organisation paraît détruite. Mais, même dans l'hypothèse des matérialistes, je vois encore la résurrection en analogie avec certains phénomènes que la nature nous présente tous les jours.

Les espèces de tous les êtres organisés que nous connaissons se conservent par les germes ; mais qu'est-ce qu'un germe ? Qu'est-ce qui peut déterminer l'organisation d'un être futur, d'un être végétant ou animé, et pourtant se trouvant contenu dans une particule de matière tellement petite, que l'imagination ne peut lui assigner aucune étendue, comme c'est le cas pour les plantes et les animaux microscopiques ? Qu'est-ce donc que ce quelque chose, cet infiniment petit, cette effluve qui échappe non-seulement à nos sens, mais à la conception de notre esprit, et qui pourtant renferme tout l'être à venir et tous ceux qui en proviendront par la suite ; ce quelque chose qui contient toute une organisation préordonnée, puisqu'il est déterminé d'avance avec certitude qu'il en proviendra une plante, un insecte, un oiseau, un reptile, ou un homme de génie ?

Ce germe, cette essence indéfinissable, a fait partie d'un être organisé. La dissolution de cet être organisé n'anéantit point toujours le germe ; nous en avons l'exemple dans les plantes, qui pourrissent, tandis que sa vie se conserve, avec toutes les

merveilles de son organisation prévue ; quelquefois même c'est la destruction de l'être organisé qui développe la vie d'un être semblable qui lui succède.

Une marche adoptée par la nature pour transporter l'organisation d'un individu à un autre, pourquoi ne serait-elle pas en analogie avec la marche qu'elle suit en transportant l'organisation d'une manière d'exister à une autre manière d'exister ?

Ceux qui supposent la pensée dans l'organisation même, doivent admettre ou peuvent comprendre que l'organisation entraîne la conscience de l'existence, le sentiment de l'identité et de l'individualité, sentiment tout-à-fait indépendant des changemens extérieurs et des qualités visibles.

Dans le cas de transmission d'existence chez les plantes et les animaux, l'organisation latente doit être semblable à celle qui a existé, ou bien il y a un pouvoir caché qui communique à une matière nouvelle la forme organique ancienne. Mais ce n'est pas tout : la nature nous offre des cas dans lesquels l'organisation préordonnée et latente suppose une existence toute différente de celle où se trouve l'individu, lequel individu renferme, sans le savoir, cette organisation préparatoire d'une vie nouvelle. On peut découvrir à la longue les premiers indices des ailes dans la larve de la *libellula*, laquelle vit dans l'eau, et doit y passer deux ans encore, avant de s'élever dans les airs sous une forme nouvelle, avec des goûts et des appétits nouveaux, une forme et une organisation absolument différentes. Cet exemple prouve, entre beaucoup d'autres, que, dans la nature visible, l'intelligence suprême a caché et comme emboîté certaines organisations dans d'autres tout-à-fait différentes, et qu'elle a un champ illimité pour préordonner et prédisposer la matière de manière à atteindre le but quelconque qu'elle peut se proposer.

Ceux qui rapportent les opérations de l'intelligence humaine à une substance tout-à-fait différente de la matière, ont sans doute une meilleure philosophie, et une manière plus juste de raisonner. Ils n'ont pas besoin au même degré des considérations qui précèdent. Mais beaucoup de gens, sans être des matérialistes, ont une peine extrême à s'affranchir des impressions qu'ils reçoivent continuellement de la destruction apparente

des corps. Les observations et les raisonnemens précédens serviront du moins à leur rappeler la puissance infinie qui est sans cesse en action dans la nature, et les ressources sans borne de la suprême intelligence pour l'accomplissement de ses desseins; ils verront, en y réfléchissant, qu'il y a dans cette partie des œuvres de la nature qu'il nous est permis d'observer, beaucoup de cas dans lesquels la conscience de l'individualité peut se transporter d'une existence à une autre.

Quant à ceux qui objectent que nos facultés sont trop faibles et trop restreintes pour pouvoir être en accord avec une existence telle que la religion révélée nous la fait espérer dans une autre vie, je leur demanderai si, en voyant un enfant, quelques heures après sa naissance, ils peuvent se représenter que cet être, qui n'a encore qu'une vie végétative, viendra à entendre des formules de la géométrie transcendante. Qui donc osera borner le développement possible des facultés de la raison et de l'intelligence, quelle que soit la constitution primitive, lorsque les circonstances et les objets seront changés, lorsque de nouvelles connaissances seront acquises, et lorsque les pouvoirs de l'âme et les facultés de perception seront mis en rapport avec ce qui appartiendra à cette nouvelle existence ?

Enfin, il y a une réflexion relative à notre état futur, qui doit toujours être présente à notre pensée, c'est que nous sommes dans les mains d'un Être tout bon, dont la puissance est infinie, et dont nous voyons l'intelligence appliquer sans cesse, et d'une manière admirable, les moyens d'exécution au but qu'il se propose.

Comment pourrions-nous douter des ressources que son pouvoir, sa bonté et sa justice trouveront pour l'accomplissement de ses vues sur les créatures raisonnables qu'il a placées sur la terre ? Rapportons-nous-en donc à lui en pleine confiance; dans la mort comme dans la vie, nous sommes à lui. Nos jours s'écoulent en sa présence et sous son immédiate protection. Il disposera de notre nouvelle existence dans sa miséricorde.

Nouvelles et Mélanges.

ASIE.

INDE. *Les Parsis, peuples de l'Inde, descendant des anciens Perses.*— Les Parsis adorent le feu ; c'est un péché terrible de l'éteindre. J'ai presque perdu un très-bon domestique, pendant le premier mois de mon séjour à Bombay, pour lui avoir ordonné d'éteindre une bougie. Ils verraient toutes leurs maisons et leurs effets brûler avec la plus parfaite patience, mais jamais ils ne jetteraient une goutte d'eau pour apaiser cet élément vorace. Dans l'année 1823, j'ai vu un singulier exemple de ce genre de dévotion. Je demeurais dans la ville de Bombay, qui est fortifiée, et au milieu de laquelle il y a une place carrée et couverte de gazon, qui est destinée pour l'exercice des soldats en tems de siége ; mais en ce tems-là elle était malheureusement employée pour entreposer le principal article du commerce de Bombay, le coton. Celui-ci est toujours en balles si grandes, qu'il faut quatre hommes pour en lever une. La place en était entièrement remplie, et il y avait dans toute son étendue quatre de ces balles, empilées les unes sur les autres, et rangées aussi près que possible; la plupart appartenaient aux Parsis, et n'avaient pas encore été pressées, de sorte que le coton y était lâche, et d'autant plus combustible. Le soir d'un dimanche, pendant qu'on était dans l'église, on entendit les tambours dont on se sert à Bombay pour annoncer un incendie ; tout le monde sortit du temple, et on vit le coton en feu; il faisait du vent, et l'air était peuplé de brandons voltigeans qui, par leur légèreté et leur mouvement, ressemblaient à des oiseaux de feu. Sur l'autre côté de la place, est l'arsenal, où on conserve la poudre, et si le vent fût venu à changer, toute la ville aurait sauté. Tous les Anglais et le gouverneur travaillaient à séparer les balles qui brûlaient de celles qui n'étaient pas encore allumées ; à la fin ils réussirent, mais un quart de ces balles était déjà consumé. Pas un seul Parsis ne s'approcha, ou s'ils venaient, ils avaient plutôt l'air d'avoir de l'horreur que de la reconnaissance pour ce que faisaient les Anglais. Ce fut un moment pour moi que je n'oublierai jamais ; de la terrasse de ma maison, je voyais l'incendie; la cloche de l'église sonnait pour appeler les gens de la campa-

gne : on tirait le canon pour avertir les troupes anglaises qui étaient à Caloba, et on continuait toujours à battre le tambour : au milieu de tout ce bruit, j'entendais distinctement la marche rapide, mais réglée, des soldats qui venaient d'arriver. Mon mari et mes amis étaient tous au milieu de ce coton enflammé, et cependant, lors même que je savais que toutes nos vies ne dépendaient que du vent, il y avait dans ce spectacle quelque chose de si magnifique, que je n'avais pas le sentiment de la peur. Il faisait un tems superbe : le ciel brillait d'étoiles, sans qu'il y eût un nuage pour le rendre moins calme, moins majestueux, et j'attendais tranquillement l'issue des efforts dont j'étais témoin, car je sentais que l'Être-Suprême, qui avait créé tous ces mondes d'une beauté si parfaite, aurait de la miséricorde pour nous tous, faible partie que nous étions de ce tableau. L'incendie avait été causé par un des gardes du coton, qui, s'asseyant au-dessus d'une de ces rangées de balles, avait fumé, et s'était endormi avec sa pipe à la main.

Pendant une guerre entre les Anglais et les Peishwa du Deckan, les Parsis se sont formés en un corps d'infanterie, et ont offert leurs services aux Anglais, sous la condition qu'ils ne seraient jamais obligés de toucher les armes à feu.

Je ne sais rien de leurs temples, car ils ne permettent pas aux *giaours* d'y entrer, mais je sais qu'on n'y brûle rien que du bois de sandal, et que le feu n'a jamais été éteint. Leurs prêtres sont nombreux, et on ne peut que les plaindre, lorsqu'on les voit tous les soirs, au coucher du soleil, à genoux, répétant des prières auxquelles ils ne comprennent pas un mot, car elles sont dans une langue tout-à-fait perdue.

Leurs femmes ont des priviléges : il en est un qui charmera même les Européennes. Si une femme veut faire une visite à une de ses amies, elle n'a qu'à dire : je vais chez une telle pour quinze jours ou trois semaines, et le mari ne peut pas dire mot. Ils envoient leurs enfans, c'est-à-dire, les garçons, à des écoles où on leur enseigne à lire, à écrire et à chiffrer, et il me semble que leur système d'instruction ressemble beaucoup à celui de Lancaster, admis en Angleterre. Ils parlent et écrivent ordinairement un dialecte de l'Inde, nommé *nagree*, mais la plupart lisent et écrivent aussi l'anglais. Ils sont des petits-maîtres dans leur genre ; ils ne portent pas des colliers, des bijoux comme les Hindous, mais ils ont bien souvent de grosses perles aux oreilles, une belle montre avec chaîne et cachets venant d'Angleterre, et des diamans ou des ornemens d'une grande valeur à leurs doigts.

La manière dont on conclut un marché est digne d'être notée ; tous les négocians anglais ont un courtier, qui mène avec lui celui qui veut acheter ; après bien des discussions, le courtier et l'acheteur tiennent un

mouchoir avec leurs mains gauches sur leurs mains droites, qui sont jointes sous le mouchoir. Le courtier dit le prix : si l'acheteur donne une certaine touche, le marché est conclu, et s'il y manquait après cela, il serait déshonoré, comme un Européen après avoir signé un marché écrit.

Les Parsis n'enterrent jamais leurs morts; leur cimetière est couvert d'une grille en fer, sur laquelle ils posent leurs cadavres. Les morts sont portés de leurs maisons sur un brancard, par les prêtres, qui sont toujours voilés, afin de ne pas être connus, car il y a un grand préjugé contre ceux qui remplissent cet office; ceux qui les accompagnent, qui sont aussi voilés, ne se touchent jamais entr'eux, mais sont unis deux à deux par un mouchoir qu'ils tiennent de deux côtés. Personne n'entre dans le cimetière, que ceux qui portent le mort, et après l'avoir posé sur la grille, et en avoir soigneusement découvert la figure, ils se retirent à quelque distance, jusqu'à ce que les vautours aient arraché les yeux du mort; si celui-ci perd l'œil droit le premier, il est béni dans l'autre monde; si par malheur les vautours commencent sur le gauche, le mort est considéré comme maudit. Comme la médisance serait arrêtée, si nous avions quelque preuve semblable de la bonté ou de la méchanceté de notre prochain! On pourrait, avec cet avantage, écrire des épitaphes d'une vérité admirable. (*Biblioth. Britann.*)

AFRIQUE.

COTE-D'OR. *Coutumes religieuses des naturels.* — Dans toutes les villes un peu importantes, les *Pynins*, sorte de magistrats, sont choisis par les habitans, pour prononcer sur les différends qui peuvent s'élever entre eux. Ces Pynins, qu'on prend parmi les hommes âgés, font partie du conseil du Caboceer ou chef du lieu, avec lequel ils siégent, quand il s'agit de questions importantes d'intérêt public. Ils portent, quand ils sont en fonctions, un chapeau de paille, orné de feuilles de vigne, emblême de la sagesse. Quelques-uns des naturels ont beaucoup d'éloquence, et parlent avec une chaleur et une facilité incroyables, quand ils plaident une cause qui les concerne. Les prêtres sont, sur la côte de Guinée, des fourbes, remplis d'hypocrisie; ils sont tous magiciens, et rien n'est plus facile que de les corrompre. Ce sont eux qui entretiennent ces peuples dans la plus grossière superstition. Chaque famille a son fétiche particulier, indépendamment du grand fétiche, sorte de dieu public, auquel on rend chaque année des hommages publics. Les habitans de la Côte-d'Or enterrent les morts dans leurs maisons. Le décès d'un citoyen

est annoncé par des décharges de mousqueterie : les amis du défunt et les femmes sont chargés de pleurer et de conduire les cérémonies du deuil qui suit toujours cet événement. Le jour de l'inhumation, les membres de la famille, ayant tout le corps barbouillé de craie, habillés avec leurs plus beaux vêtemens, arrivent séparément au lieu de l'inhumation, précédés par une petite fille qui porte une boîte, recouverte d'un drap qui contient des bouteilles d'eau-de-vie. C'est alors que commence un charivari des plus assourdissans ; les hommes et les femmes, gorgés de la liqueur, hurlent, sur un ton perçant, une sorte de chant funèbre, avec accompagnement de tambours et de décharges de mousqueterie. Cette scène se répète pendant sept jours, pour peu que le défunt soit un homme important, et on ne manque jamais de la renouveler tous les sept ans. Ces anniversaires sont encore plus bruyans et plus coûteux que l'enterrement, par les excès de toute espèce auxquels on se livre. La naissance d'un enfant est signalée par des coups de fusil. Quand une jeune fille devient nubile, ses parens et amies l'habillent avec tout le luxe possible, et lui couvrent le corps d'une prodigieuse quantité de brimborions en or. On la promène alors au travers de la ville pour indiquer qu'elle est bonne à marier ; la jeune fille visite ses amis et connaissances, qui la félicitent sur cet heureux événement, et lui font des présens. A une certaine époque, quand une femme est enceinte de son premier enfant, on la conduit au rivage de la mer, ou à quelque autre lieu où l'eau est consacrée au fétiche public, et on l'y fait plonger. Pendant qu'on la conduit, ses amis ne cessent de lui jeter de la boue et des ordures, ce qu'elle supporte avec patience, et comme un très-grand honneur qu'on lui fait. La cérémonie terminée, on l'habille avec de nouveaux vêtemens, et on la reconduit chez elle au milieu des cris de joie et des acclammations. (*Communic. du major Ricketts. — Mémorial Encyclopédique, n° 11, novembre* 1831.)

AMÉRIQUE.

INDE. *Civilisation des Cherokees.* — Les Cherokees, tribu indienne de la partie méridionale du Tennessée, naguère encore dans la barbarie, ont fait depuis peu des progrès étonnans dans la civilisation. La masse de la nation, autrefois brute et sauvage, vit maintenant au sein de l'abondance, et même du luxe chez certains individus. Ils cultivent la terre, construisent des maisons, et projettent de nombreuses améliorations. Ils prennent un soin tout particulier de l'éducation de leurs enfans, et l'instruction religieuse fait chaque jour de nouveaux progrès.

Les jeunes gens instruits par les missionnaires lisent et écrivent avec facilité. Un grand nombre de familles sont occupées à préparer et à tisser la laine et le coton pour leur usage et pour l'échange. Les machines à filer et les métiers à tisser se trouvent dans la plupart des maisons; ils servent à fabriquer des produits qui ne le cèdent en rien à ceux du même genre chez les peuples civilisés. Les routes sont également un objet de leur sollicitude; elles sont entretenues avec un soin particulier, et on peut avec aisance voyager en voiture dans toutes les parties du pays. Ces peuples ont complètement abandonné la vie nomade, et ils ont échangé l'arc et le tomahawk contre la charrue, la herse et la navette. De pareils résultats sont d'autant plus remarquables, qu'on avait cru jusqu'ici que ces fiers enfans des forêts ne pourraient quitter leurs mœurs antiques, pour se plier aux habitudes paisibles et monotones de la vie domestique. (*Journ. Amer. Juin.*)

OCÉANIE.

NOUVELLE-ZÉLANDE. *Expédition guerrière d'un peuple anthropophage.* — A l'extrémité sud de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, on trouve un pays comblé des dons de la nature, dont les habitans, encore rudes et grossiers, obéissent à deux chefs souverains, désignés sous le nom de Hecho et de Robulloh. Ces deux chefs protègent sur ces côtes le commerce anglais, qui leur procure quelques avantages. Malheureusement, plusieurs autres peuplades des îles voisines ne manifestent pas les mêmes intentions pacifiques envers les étrangers, et depuis peu elles étaient parvenues à s'emparer de plusieurs vaisseaux marchands, à les piller et à en dévorer l'équipage. Les Hecho et les Robulloh résolurent de tirer vengeance de cet attentat, et dirigèrent particulièrement leurs efforts contre un chef appelé Marinewi, qui gouverne une des îles Banks. La tentative fut vaine; les deux chefs éprouvèrent une défaite complète, et ceux qui tombèrent entre les mains des Marinewi furent mangés sans pitié, d'après le droit des gens de ces nations sauvages. Les chefs alliés, bien résolus de venger cet affront, attendaient une occasion favorable, lorsque le cap. Briggs, commandant le vaisseau anglais, *le Drogon*, aborda dans leur île. Ils lui proposèrent de s'associer à l'expédition qu'ils projetaient contre leur ennemi. Le capit. repoussa cette proposition; mais un vaisseau marchand anglais ayant abordé peu après, le propriétaire se montra moins difficile, et il convint avec ces deux chefs qu'il les conduirait avec leurs guerriers dans le pays de Marinewi. Le 22 octobre dernier on mit à la voile, et le 11 novembre suivant l'armée expéditionnaire revint en hurlant des chants de victoire. Voici le récit que

le cap. Briggs fait de cette expédition, d'après ce qu'il a vu lui-même, ou le récit des matelots du vaisseau marchand. Hecho et Robulloh, au moyen d'une ruse de guerre à laquelle se prêta le capitaine européen, avaient surpris leurs ennemis pendant la nuit, et massacré presque tous les individus qui étaient tombés entre leurs mains, excepté 50 environ, destinés à être sacrifiés dans les réjouissances sanglantes qui devaient avoir lieu, à leur retour, pour cette heureuse victoire. Après cette épouvantable boucherie nocturne, et lorsque le jour parut, les vainqueurs étaient occupés à couper en morceaux les victimes de la nuit, à les saler et à les ranger dans des paniers. Ce spectacle, disent les matelots, surpassa tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus affreux. Le 11 novembre, quand le vaisseau eut complété sa cargaison de chair humaine, on mit à la voile, et, après une courte et heureuse traversée, on aborda. Les prisonniers furent d'abord mis à terre, puis on débarqua la cargaison, composée de plus de cent cadavres salés. A peine ce travail fut-il achevé, que la pyrrhique ou danse guerrière commença. Qu'on se figure un millier de ces anthropophages entièrement nus, avec leurs longs cheveux noirs comme de l'ébène, en partie flottans au vent et en partie agglutinés en mèches pesantes par du sang humain, tenant chacun, de la main droite, par le milieu du canon, un fusil armé de sa baïonnette et de l'autre, une tête humaine qu'ils tiennent par les cheveux, et qu'ils agitent en l'air avec les démonstrations de la plus horrible brutalité, et en poussant des hurlemens sauvages, et l'on aura une idée de cette danse infernale, qui glaça les spectateurs d'horreur et d'épouvante. A cette danse succéda le festin, composé de pommes-de-terre, de quelques légumes, d'huile de baleine et de chair humaine salée, que les guerriers dévorèrent avec un incroyable délice. La manière dont ces cadavres avaient été salés avait été imparfaite, surtout à l'époque la plus brûlante de l'année où l'on se trouvait alors, pour prévenir la décomposition des chairs; aussi avait-elle fait de notables progrès, et les lambeaux putrides que les sauvages dévoraient et engloutissaient avec avidité étaient ils couverts d'énormes vers qui rampaient sur les lèvres de ces cannibales et qui ajoutaient encore à l'horrible dégoût qu'inspirait cet abominable repas. Les prisonniers furent partagés entre les guerriers, mais aucun d'eux ne fut égorgé; seulement, avant la fête, un vieillard et un enfant allaient être sacrifiés au démon de la vengeance, et déjà les bourreaux s'apprêtaient à leur faire éprouver les plus horribles tortures, lorsque le cap. Briggs parvint, au péril de ses jours, à sauver ces deux nouvelles victimes, et à les conduire en sûreté à Hobart-Town. (*The Tasmanian. Mai — Mémorial encyclopédique*, n° 11, *novembre* 1831.)

MÉLANGES.

Sectes religieuses. — *Société des Philalètes.* — Il s'est formé à Kiel, dans le Holstein, sous le nom de *Philalètes*, une société religieuse qui réclame une liberté absolue en matière de religion, et qui professe un déisme pur. La société est gouvernée par un chef spirituel et deux anciens, assistés d'une commission de dix membres; le pouvoir suprême appartient à la communauté. Elle a un temple sans ornemens et sans images. Le culte se compose d'une prière et d'un sermon prononcé par le chef, et de cantiques chantés par tous les membres: il est célébré chaque 7e jour de la semaine et à certains jours de fête. Ces fêtes sont: la fête de la conscience ou de la pénitence, le jour de l'an, les fêtes de la nature, au commencement des quatre saisons, l'anniversaire de la fondation de la société, et les fêtes politiques ordonnées par l'Etat. La société consacre en outre, par des rites particuliers, certains événemens de la vie privée, comme l'imposition d'un nom au nouveau-né, l'admission dans la communauté, le mariage, le divorce, l'inhumation, le serment. (*Allg. Kirchenz. Fév. Mémorial encyc.*, n° 10, *oct.* 1831.)

Musique des Hébreux. — La manière dont la Bible et quelques écrivains profanes parlent de la musique des Hébreux, nous fait regretter notre impuissance de vérifier ce qu'on nous dit de sa haute perfection. La Genèse attribue à *Jubal* l'invention des premiers instrumens. Dans l'histoire du patriarche *Jacob*, il est, à la vérité, question de musique vocale et instrumentale; mais elle ne fit quelques progrès chez les Juifs que depuis leur colonisation en Egypte. Pendant leur long séjour dans ce pays, ils se familiarisèrent, sans doute, avec les arts des indigènes, et particulièrement avec leurs instrumens de musique; mais on n'en est pas plus avancé pour cela, parce que le sac de Jérusalem et la dispersion des Juifs détruisirent les monumens qui auraient pu donner quelques lumières sur la musique des Hébreux. On est, par conséquent, forcé de s'en rapporter aux passages peu nombreux de la Bible qui en parlent. Ces passages ont été commentés de diverses manières par les érudits et par les ignorans: car, plus on manque de monumens authentiques dont on pourrait tirer des conclusions, et plus on est prodigue d'hypothèses. Elles n'ont pas été d'un grand secours pour la musique des Hébreux.

On sait qu'après leur sortie d'Egypte, les Israélites errèrent pendant quarante ans dans les déserts de l'Arabie. La vie errante n'est pas favorable aux progrès de la musique. Ce ne fut qu'après la conquête de la Palestine, qu'on put songer à la cultiver. Il résulte de plusieurs passages

des saints livres, que, suivant l'usage des Orientaux, les femmes s'y adonnaient particulièrement, et que la musique servait surtout à la danse. Il paraît certain que la danse des Hébreux était une pantomime grave et pathétique, parce que les danseurs s'accompagnaient eux-mêmes d'instrumens ou de voix. *David* jouait de la harpe et dansait devant l'arche d'alliance. Le règne long et paisible de *Samuel* exerça une influence heureuse sur les arts, surtout sur la musique, enseignée, selon toutes les apparences, dans les écoles publiques, appelées *écoles des prophètes*, par les écrivains sacrés. Cependant, elle ne fit jamais plus de progrès, que sous le gouvernement de David. Ce roi en fit une partie intégrante des cérémonies religieuses; il attacha à cet effet quelques musiciens au temple de Jérusalem. Il était lui-même un excellent musicien, et jouait de la harpe triangulaire, semblable au *Te Bouni* des Egyptiens, appelée chez les Hébreux *Kinnor*, mot rendu dans la traduction des Septante par *Psalterion*, qui indique un instrument pour accompagner le chant.

Les auteurs qui ont cherché à définir les instrumens de musique des Hébreux, d'après les noms qu'ils portent dans la Bible, se sont laissés guider par leur imagination, plutôt que par les indications qu'ils auraient pu recevoir en étudiant l'état de la musique chez les nations contemporaines. Dès-lors, il n'est plus étonnant qu'ils aient accordé aux Juifs des *orgues* avec des tuyaux et des touches, tandis que cet instrument ne fut inventé que quinze siècles après Salomon. Il paraît que les Israélites n'avaient d'autres instrumens de musique que la *harpe triangulaire* avec dix cordes, la *harpe demi-circulaire* avec huit cordes, la *lyre* avec quatre cordes, le *Te Bouni* avec un manche et deux cordes, la *flûte droite* et la *flûte traversière*, la *trompette*, le *tambour* et les *cymbales*. David, ayant introduit l'arche d'alliance dans la ville, *Heman*, *Asaph* et *Ethan* chantaient en s'accompagnant de cymbales de métal; *Zacharie*, *Asiel*, et autres, chantaient des psaumes en s'accompagnant du psaltérion (*Kinnor*, harpe à dix cordes); *Matthathias* et *Eliphalu* jouaient de la harpe demi-circulaire à huit cordes, et chantaient des hymnes à la victoire; *Jehias* jouait de la lyre; *Sebenias*, *Josaphat* et autres prêtres, jouaient sur la trompette devant l'arche d'alliance. Salomon, ami et protecteur de la musique, fit confectionner plusieurs milliers d'instrumens pour la dédicace du temple de Jérusalem, et il est probable qu'ils étaient indistinctement des espèces que nous avons indiquées. Depuis cette époque, il n'est plus question de musique dans la Bible. La poésie lyrique des Juifs, dont nous possédons des restes précieux dans les *Psaumes* et le *Cantique des Cantiques*, est très-élevée, et faite exprès pour être chantée; il en est de même des *Lamentations de Jérémie*; elles sont de nature à inspirer les musiciens. Mais, encore une fois, nous ne pouvons rien en dire avec

certitude; les Orientaux ne connaissaient pas les notes, de sorte que nous n'avons pas même une idée de la mélodie des chants Hébreux.

Pendant la longue captivité des Juifs, la musique dut faire des pas rétrogrades, sans périr entièrement: elle fut cultivée jusqu'à la prise de Jérusalem. *Tacite* dit que les prêtres jouaient de la flûte et du tambour. Il résulte de différens passages de la Bible, que les Juifs égayaient leurs repas par la musique. Ils faisaient également de la musique aux funérailles; car *Maimonide* raconte qu'il y avait au moins deux flûtes à l'enterrement du plus pauvre Israélite.

(*Morgenblatt. — Nouv. Revue Germanique.*)

Bibliographie.

Considérations sur le schisme, ou le Schisme considéré dans ses effets religieux et civils; à Paris, chez Gaume frères, in-18; prix, 50 cent.

De la religion catholique, considérée comme condition indispensable pour le bonheur des peuples. Par M. B. d'Exauvillers, in-8° de 404 p.; prix, 55 c. A Paris, chez MM. Gaume frères.

La bibliothèque des amis de la Religion, dont il faut louer la persévérance et le zèle religieux, vient de faire paraître une belle livraison, composée d'une nouvelle traduction du *Selva* de S. Liguori, en 3 vol., et des tom. 15, 16 et 17 des *Lettres édifiantes*. On annonce pour le 15 décembre les tom. 18, 19 et 20 du même ouvrage, et pour les premiers jours de janvier, un nouvel ouvrage, traduit de S. Liguori; *Les Gloires de Marie*, indépendamment des 3 autres vol. des *Lettres édifiantes*. Les publications de cette série se composeront de la terminaison des *Lettres édifiantes*, des *Gloires de Marie*, 3vol. et des *Lettres de quelques Juifs* de Guenée; 5 volumes. Les volumes en papier vélin sont de 12 *sous*. Les *œuvres complètes de Bourdaloue* étant terminés, se vendent 19 fr. On souscrit au Bureau, rue Palatine, n° 5, ou chez Gaume frères, rue du Pot-de-Fer, n° 5.

Relation des événemens qui ont précédé et suivi l'expulsion de 78 anglais, *Trappistes de la Meilleraye*, du 8 au 15 novembre; par M. de Regnon, témoin oculaire; aux frais et au profit de l'*Agence générale pour la liberté religieuse*. A Nantes, chez Juguet-Busseuil, et à Paris, au bureau de l'*Agence*. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 par la poste.

La Politique rationnelle, par Alphonse de Lamartine; in-8° de 8 feuilles, chez Charles Gosselin. Prix 4 fr.

De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, ou suite de mon dernier écrit *De la Restauration et de la monarchie élective*. Par M. de Châteaubriand. A Paris, chez Lenormant fils. Prix : 4 fr.

Voyage autour du monde, par M. L. de Freycinet. *Idem*, par L.-J. Duperrey, 12 fr. la livraison.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 18. — 31 Décembre 1831.

Géologie.

TRAVAUX GÉOLOGIQUES DE M. ANDRÉ DE GY.
(LE PÈRE CHRYSOLOGUE.)

Ces travaux confirment le récit de Moïse sur le déluge.

AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Dans les Articles de vos *Annales* que vous avez consacrés à la Géologie, j'ai cherché inutilement le nom du respectable André de Gy [1], qui cependant a laissé sur cette science un livre très-remarquable, et sur lequel l'Institut, en 1806, a témoigné authentiquement son estime. En voici le titre : *Théorie de la surface actuelle de la terre, ou plutôt, Recherches impartiales sur le tems et*

[1] « Le P. André de Gy, dit la *Biographie universelle*, entra jeune dans l'ordre des Capucins, où il était connu sous le nom de P. Chrysologue. Excellent géographe, il a composé plusieurs planisphères célestes très-estimés. Sa *Mappe-Monde projetée sur l'horizon de Paris*, est un chef-d'œuvre de correction ; il a fait paraître en 1791 une excellente carte de la Franche-Comté. Il a perfectionné le baromètre dont Toricelli est l'inventeur. On peut regarder sa *Théorie de la surface actuelle de la terre*, comme un supplément aux Voyages de Saussure. Suivant le rapport fait à l'Institut, par M. Cuvier, ce livre est précieux pour les géologues, sous le rapport des faits intéressans qu'il contient. » Le P. Chrysologue est mort à Gy, le 8 septembre 1808. *Biog. univ.*, t. VIII, p. 496.

l'agent de l'arrangement actuel de la surface de la terre, fondées uniquement sur les faits, sans système et sans hypothèse [1]. Cet ouvrage est le résultat de toutes les observations que M. de Gy avait faites pendant 25 ans, dans la Suisse, la Franche-Comté et les Vosges. De savans naturalistes n'hésitent point à placer ce livre sur la même ligne que les ouvrages des Saussure, des Deluc et des Ramond. Voici en quels termes M. Malte-Brun exprimait son estime pour ce livre.

« Soyons inexorables envers ces membres inutiles du monde savant, qui, au lieu de nous apprendre des faits nouveaux dont nous avons un si grand besoin, s'amusent à arranger, d'après des hypothèses, les faits incomplets que nous connaissons, et qui, par leurs vaines phrases, cherchent à accaparer cette attention et cette bienveillance que le public doit aux découvertes réelles. Mais ne confondons pas avec les faiseurs de systèmes le savant laborieux, qui, après avoir rassemblé beaucoup de faits, y joint quelques idées hypothétiques. Qui pourrait blâmer M. de Saussure, d'avoir rêvé sur la formation des montagnes, par des courans et des débâcles, lorsqu'à côté de ces hors-d'œuvre, on trouve les plus belles et les plus savantes descriptions des plus grands phénomènes de la nature ?

» Le P. Chrysologue de Gy a pris pour modèle le célèbre historien des Alpes; il décrit les objets qu'il a vus, le Mont-Blanc, le Saint-Gothard, le Valais, les monts Jura, les Vosges, et cette chaîne de collines qui séparent le bassin de la Saône et celui de la Marne. Il y a observé plusieurs phénomènes très-dignes de la curiosité des naturalistes, et qui avaient échappé aux regards des voyageurs antérieurs. De ce nombre sont les enfoncemens circulaires qu'on trouve au milieu des Alpes, et qui ressemblent à des cirques ou à des amphithéâtres naturels. Le P. Chrysologue a rectifié sur plusieurs points essentiels les brillantes idées de M. de Saussure. Il a eu soin de résumer ses observations sur chaque chaîne de montagnes, sous la forme d'un tableau géographique général : chose dont les naturalistes se dispensent trop souvent, mais qu'on devait naturellement s'attendre à ne pas voir négligée par un géographe aussi habile que le P. Chrysologue ; c'est ce qu'il a fait dans les deux Hémisphères, qu'il publia il y a vingt ans,

[1] 1 vol. in-8°; Paris, 1808.

et qu'on estime encore. Il a surtout le mérite d'avoir mesuré, avec une patience à toute épreuve, plus de quatre cents points d'élévation; travail au moyen duquel on pourrait dresser un relief de la France orientale avec toutes ses montagnes, ses rivières et ses vallées... [1] »

Pour mieux donner une idée des travaux du P. de Gy, nous allons transcrire le plan qu'il trace lui-même de son ouvrage; nous en ferons connaître ensuite la conclusion.

«Plusieurs savans ont consacré leurs veilles et leurs voyages à la Géologie: quelques-uns ont entrepris de remonter à la formation primitive de notre globe; mais la surface de cette planète ayant été entièrement changée, bouleversée, creusée à une très-grande profondeur, ce ne sont plus les mêmes vallées ni les mêmes montagnes, au moins à leur surface, qui existaient dès les premiers âges. Ce ne sont donc que leurs débris que l'on a examinés; c'est pourquoi les faits que l'on a rassemblés, ne prouvent rien pour la première formation de la terre.

» Cependant les faits sont certains; ils ont été bien vus et fidèlement rendus; mais leur application n'est pas si heureuse; dans tous les systèmes, on ne voit que des conjectures, des vraisemblances, des peut-être, en un mot, des hypothèses arbitraires, mais point de principes certains et évidens qui conduisent à l'objet principal, par des conséquences nécessaires.

» C'est pour cela que je me suis fixé, et que je me fixe encore à l'époque du grand changement de la surface de notre globe: tems auquel nos continens étaient à sec, la terre et la mer étaient peuplés de végétaux et d'animaux : tems auquel il y avait déjà du quartz, du feld-spath, des granits, des porphyres et de toutes les pierres que nous voyons à présent : tems auquel la surface de la terre fut couverte d'eaux plus élevées que les cimes des montagnes les plus hautes.

» J'ai cherché le tems auquel on peut rapporter ce changement, et l'agent qui a pu opérer une révolution aussi étonnante qu'extraordinaire; mais, bien persuadé que la Géologie ne doit être que le résultat des faits, je n'ai écrit que ce qu'ils m'ont dit [2]: J'ai choisi, pour cela, les plus grands, les plus évidens,

[1] *Annales des Voyages, et Spectateur français au 19e siècle;* t. VI, p. 289.

[2] Dans l'article que nous avons cité plus haut, le savant auteur oppose

les plus incontestables que j'ai cru nécessaires à mon dessein. Pour rendre mes conclusions générales, j'ai ajouté les principaux faits répandus sur toute la terre, rapportés par des auteurs et des voyageurs exacts. Voici les propositions auxquelles je me suis arrêté.

» 1° La surface de la terre n'a pas toujours été arrangée comme nous la voyons.

» 2° Il n'y a pas long-tems que la surface de la terre est arrangée comme nous la voyons.

» 3° Il a fallu une cause générale, uniforme, prompte et violente, pour arranger la surface de la terre comme elle est à présent.

» 4° Les volcans, les tremblemens de terre, les fleuves et les courans de la mer n'ont pas pu arranger la surface de la terre comme elle est à présent.

» 5° Notre globe a été recouvert d'eaux jusqu'au-dessus des montagnes les plus élevées. Ce sont ces eaux qui ont changé sa surface. Les eaux de la mer y sont intervenues, non pas dans l'état de tranquillité où nous les voyons actuellement, mais dans une agitation assez violente pour en ébranler la masse entière, jusqu'au fond de ses bassins, et pour en arracher les matières qui y reposaient. Nous ne connaissons aucun agent naturel, dans l'ordre actuel des événemens, qui ait pu imprimer aux eaux une impulsion assez forte pour opérer de si grands effets.

le P. André à un académicien philosophe qui faisait du bruit à cette époque, et qui, dans une histoire imaginaire des Celtes, donne une antiquité démesurée à la terre, et place le berceau du genre humain en Tartarie. « Tandis que le P. Chrysologue, capucin, ajoute M. Malte-Brun, » grimpe sur les Alpes pour découvrir des faits, M. de Fortia, académi» cien, copie les rêves de Bailly et de vingt autres historiens romanciers; » tandis que le P. capucin raisonne, examine, élève des doutes savans, » l'académicien répète aveuglément tout ce que les géologues ont impri» mé avant lui; tandis que le P. capucin éclaire des points difficiles de » l'histoire naturelle, l'académicien embrouille les points les plus clairs de » l'histoire. En un mot, le P. capucin est un véritable philosophe; pour » l'académicien... nous lui dirons : Monsieur l'académicien celtique, tâ» chez d'imiter le P. Chrysologue, capucin. » *Idem*, 291 et 299.

» Pour établir ces propositions, j'ai divisé l'ouvrage en trois parties. La première contient mes observations. La seconde contient les observations de différens auteurs et voyageurs. La troisième traite de la cause et de l'explication des phénomènes. »

M. André de Gy termine ainsi son ouvrage.

« Voilà donc les principaux phénomènes expliqués, *sans aucune hypothèse*, mais par suite d'opérations d'un seul et unique agent (*des grandes eaux violemment agitées*), reconnu de tous les naturalistes. Mais aussi, au milieu de toutes les destructions, de tous les mélanges et les transports, qui pourrait ne pas reconnaître, et dire avec M. Ramond, que *partout le plan primitif a été altéré, que les premières dispositions ont également disparu dans le bouleversement général ; que dès-lors, partout un monde nouveau est né des débris de l'ancien monde*? Et, par une conséquence bien intéressante, qu'on doit reconnaître, dans tous les systèmes, c'est que les observations, ne se faisant que sur des décombres, ne peuvent nullement nous faire connaître l'intérieur du globe, ni sa première formation ; en sorte que tous les arrangemens de couches formées d'abord horizontalement et redressées ensuite, de manière quelconque, ne sont que de pures suppositions arbitraires.

» Mais, avec tout cela, l'origine et la retraite des grandes eaux, qui ont opéré un changement si étonnant dans la surface de la terre, demeureront toujours inconnues, comme je l'ai déjà dit. Sur cela, M. de Dolomieu observe que, quand le naturaliste *sera persuadé que la cause de tout ce qu'il voit n'est point dans l'ordre actuel des événemens, il sera autorisé à la chercher dans un ordre différent ;* c'est pourquoi il eut recours à des marées extraordinaires. M. de la Métherie, pour expliquer l'existence des os d'éléphant près la mer glaciale, s'appuie sur une tradition d'un printems perpétuel pour tout le globe. Serait-ce donc pour moi, un grand crime *géologique* de chercher l'origine et la retraite des eaux, en question, dans un événement qui a laissé, chez différens peuples, un souvenir transmis par une tradition plus sûre qu'un printems perpétuel, avec l'idée d'un châtiment infligé par un Dieu irrité ? Je ne le crois pas. Je suis persuadé, au contraire, que quiconque reconnaît une intelligence souveraine, maîtresse des événemens extraordinaires qui sont au-dessus de

la portée de l'esprit humain, ne se refusera pas à cette opinion qui peut et qui, *seule*, peut expliquer ce qui nous manque en géologie. Si, plus heureux à l'avenir, on découvrait ce que l'on cherche, de manière à lever toutes difficultés, toutes incertitudes, toutes contradictions, sans hypothèse, sans supposition arbitraire, mais par des faits généraux, certains, clairs et évidens; alors, sans renoncer au fait dont je viens de parler, je serais le premier à reconnaître la cause naturelle qu'on aurait découverte, et qui aurait produit tous les grands effets connus et admirés de tous les naturalistes. Mais, sans en désespérer absolument, je crois avec MM. de Saussure, Ramond et beaucoup d'autres célèbres physiciens, que cette cause naturelle sera inconnue jusqu'à nos derniers neveux.

» Quant à un déluge universel, il est appuyé sur une tradition de tous les peuples, même des païens [1]. Rien ne le contredit

[1] M. Bailly, dans son *Histoire de l'ancienne astronomie*, liv. 1er note 13 et 14, et M. Cuvier, *Disc. sur les révol. du globe*, ont fait voir que toutes les nations qui ont des annales font mention d'un *déluge*, qu'elles ont nommé *tems fabuleux* les siècles qui ont précédé cette époque mémorable, et *tems historiques* ceux qui l'ont suivie.

« Toutes les nations qui peuvent nous parler, dit M. Cuvier, nous attes-» tent qu'elles ont été récemment renouvelées après une grande révolution » de la nature. » *Recherches sur les ossem. des quadrup. foss.*, disc. prélim.

Flavius Josèphe, Grotius et le savant Huet, ont rassemblé ce que les écrivains ont dit du *déluge*.

Un savant orientaliste anglais, M. Bryant, a démontré par toutes les traditions des anciens peuples, par leurs fables religieuses, et par leurs mystères, que le déluge est, de tous les événemens de l'antiquité, celui qui a laissé les traces les plus profondes dans leur souvenir. La preuve que lui ont fournie les noms, est singulièrement frappante. Nous allons en rapporter quelques exemples.

Ara-meni, *pays de l'arche*, ou *de la lune*, parce que le croissant de la lune, tracé horizontalement, a la forme d'une barque.

Ar-arat, *montagne de la descente*, sur laquelle Noé descendit avec sa famille. La vénération pour cette montagne existe, et remonte à l'époque de l'événement.

Erivan, *première vue;* c'est le nom que Noé donna à l'autel qu'il dressa au sortir de l'arche. Il y existe encore aujourd'hui une ville du même nom, malgré les guerres continuelles dont ce pays a été désolé.

dans l'ordre de la nature : au contraire, l'histoire naturelle en prouve la vérité. On peut remarquer, en effet, dans le détail des faits rapportés dans cet ouvrage, cinq points essentiels de réunion, bien marqués et bien précis entre l'histoire naturelle et le récit de Moïse.

Go-Carène, ville très-ancienne, dont parle Strabon, et dont le territoire était fertile en olives, signifie littéralement *pays de l'arche*.

Thamanim ou *Shamanim*, au pied de l'Ararat, veut dire *séjour des huit* personnes sauvées du déluge.

Nachidsevan, que les Grecs, en conservant le sens du mot, ont appelé *lieu de la descente*, etc.

Ces noms se trouvent dans les auteurs les plus anciens, avec la raison de leur dénomination ; et les voyageurs modernes qui ont parcouru l'Arménie, les ont reconnus, ainsi que la tradition immémoriale chez les Arméniens et les peuples voisins. Voyez l'ouvrage de M. Bryant, intitulé *Analyse de l'ancienne mythologie*, et particulièrement le t. III, p. 4 et suiv. A la page 9, il dit que le caractère *barque*, chez les Chinois, est composé d'un croissant horizontal, de la figure d'une bouche, et du chiffre huit ; et que le caractère qui signifie *navigation heureuse*, est composé du trait qui signifie bouche, du chiffre huit, et du trait qui signifie eau, allusions manifestes aux huit personnes sauvées du déluge. Voyez *Observations et additions à l'ouvrage de M. Hay sur l'écriture*, 1808, t. III, p. 309.

On sait qu'en parlant du déluge de Deucalion, Plutarque n'a point oublié la circonstance des oiseaux lâchés pour savoir si la terre était desséchée. Abydène et Lucien en font aussi mention.

Selon quelques auteurs, les déluges de Noé, d'Ogygès et de Deucalion seraient les mêmes. Des rapports de circonstances, le nom *Inachidas* (*Noachus*) de la constellation de Persée, et l'étymologie de celui de *Deucalion* (*fabricateur de coffres*) semblent, dit M. Latreille, donner du poids à ce sentiment. Si l'on considère, dit ce savant, que les traditions des premières colonies de la Grèce, datent de leur arrivée dans ce pays, qu'elles se rattachent, comme point de départ, et sans transitions intermédiaires, à une ère commune, celle du déluge, les époques de ces cataclysmes ne différeront qu'en apparence. Voyez ses *Recherches sur les zodiaques égyptiens*, 1821, in 8°, p. 25.

Nous avons parlé, dans le 5e Numéro des *Annales*, t. I, p. 346, des médailles d'*Apamée*, qui sont une allusion manifeste au déluge. — Voir la figure de ces deux médailles et la dissertation qui y est jointe, dans le n° 44, t. VIII, p. 144 des *Annales*. (*Note de la 2e édit.*)

Le comte de Stolberg observe que les anciens peuples regardaient l'arc-

» 1° L'histoire naturelle nous dit que la surface de la terre a été changée, et Moïse, après avoir rapporté la menace que Dieu fit aux hommes de les détruire *avec la terre*, dit ensuite qu'il avait exécuté sa menace.

» 2° L'histoire naturelle montre que l'état actuel de nos continens ne peut pas être bien ancien. Les faits historiques sont, en cela, d'accord avec ceux de la nature, dit M. de Dolomieu, et la race des hommes était sûrement bien récente il y a six mille ans, ajoute ce savant physicien. M. Deluc dit aussi que l'histoire naturelle dépose que nos continens (*la surface actuelle de la terre*), ne sauraient être plus anciens qu'environ quarante siècles. Et c'est, à-peu-près, l'époque que Moïse donne au déluge, savoir 4161 ans.

» 3° L'histoire naturelle nous apprend qu'il n'y avait pas longtems que la terre existait, à l'époque du changement de sa surface, et Moïse place le déluge seulement 1649 ans après la création de la terre [1].

en-ciel comme un signe sacré. Il trouve des traces de cette croyance dans la Perse, chez les Grecs et les Scandinaves. Homère dit expressément que Zeus a mis l'arc-en-ciel dans les nues pour être un signe aux hommes.

On sait que le premier empereur de la Chine, *Fo-hi*, dont le nom a beaucoup de rapport avec celui de *Noé* ou *No-ha*, dont il était d'ailleurs contemporain, et avec lequel il a plusieurs traits de ressemblance, est représenté environné d'un arc-en-ciel.

Le même comte de Stolberg observe que le souvenir de la tour de Babel et de la dispersion des hommes, s'est conservé parmi les Chinois, d'une manière très-remarquable. On sait que ce peuple n'a point de caractères alphabétiques, mais qu'il représente les idées au moyen de signes, dont le nombre s'élève jusqu'à plus de quatre-vingt mille. Or, le signe d'une *tour* signifie : *s'en aller, se séparer, un fils qui quitte son père.* Expliquez ce fait sans la tradition. Voyez son *Histoire de la religion de Jésus-Christ*, p. 64, édit. 1812. Nous avons cité ces passages de Stolberg, traduits de l'allemand, dans les n°s 50 et 52, t. IX, p. 117 et 289 des *Annales*.

(*N. de la 2e édit.*)

On peut consulter, relativement au déluge, l'ouvrage de Stanley-Faber, intitulé *Horæ Mosicæ*, or a dissertation on the credibility of the Pentateuch : vol. II, p. 98. London, 1818.

Voir dans les n°s 6 et 7 des *Annales*, t. I, p. 37, et t. II, p. 35, tous les témoignages cités par M. Cuvier.

[1] « Une époque astronomique remarquable, dit le savant auteur de la

» 4° L'histoire naturelle nous dit qu'il fallut de grandes eaux, et violemment agitées, pour opérer le changement de la surface de la terre, et Moïse nous annonce des eaux extraordinaires, avec toutes ces circonstances.

» 5° L'histoire naturelle exige plusieurs alluvions, pour arranger la surface de la terre, comme elle est, ou, comme dit M. de Saussure, une *cause unique* (une seule alluvion), dont l'action aurait été modifiée par une foule de circonstances locales. Selon le récit de Moïse, il n'y eut qu'une alluvion, mais qui dura près d'un an : les eaux étaient agitées : elles allaient et revenaient; leur action et leurs effets furent ainsi modifiés par une foule de circonstances.

» En vain demanderait-on d'où seraient venues ces eaux, et où elles se seraient retirées ensuite, car ce ne serait pas alors un fait dans l'ordre ordinaire de la nature. Dieu aurait pu l'opérer de mille et mille manières; et ce serait ici particulièrement qu'on pourrait appliquer ce que j'ai déjà dit avec M. Ramond [1]. *Connaître est à celui qui, en livrant la terre à nos partages et l'univers à nos disputes, établit entre la création et nous, et entre nous et nous-mêmes, la sainte obscurité qui le couvre.*

» D'ailleurs, cette opinion n'empêcherait pas des recherches ultérieures : elle les faciliterait, au contraire; en effet, le natu-

» *mécanique céleste*, est celle où le grand axe de l'orbe terrestre coïncidait » avec la ligne des équinoxes: car alors l'équinoxe vrai et l'équinoxe moyen » étaient réunis. Je trouve, ajoute M. de la Place, que ce phénomène a » eu lieu vers l'an 4004 avant l'ère chrétienne, époque où la plupart de » nos chronologistes placent la création du monde, et qui, sous ce point » de vue, doit être considérée comme une époque astronomique. » *Mécanique céleste*, p. 113. Cette coïncidence de l'époque astronomique la plus digne de remarque, avec le moment où Moïse place la création, est bien propre, dit un savant, à appeler l'attention des hommes éclairés.

[1] Les ouvrages de M. Ramond, et particulièrement ses *Observations sur les Pyrénées*, jouissent d'une grande estime. Les sciences viennent de perdre ce savant respectable, qui était membre de l'Institut, et l'un des physiciens de nos jours qui ont porté le plus loin la théorie de la mesure des hauteurs des montagnes par le baromètre. M. Ramond était un homme de bien qui liait la Religion aux sciences. Voyez son article dans la *Biographie*.

raliste ne s'égarant plus dans le labyrinthe des systèmes et des hypothèses, pour expliquer la cause de ce qu'il verrait, ne penserait qu'à bien examiner les faits, à réunir tous ceux qui tendraient au même but, à établir des règles qui deviendraient certaines et capables de diriger d'autres recherches utiles à la société, et de contribuer ainsi au progrès d'une science pratique et intéressante. »

Rapport de M. Cuvier sur l'ouvrage de M. André de Gy.

La classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut nomma une commission pour lui rendre compte de l'ouvrage manuscrit du P. André de Gy. Trois savans distingués, MM. Haüy, Lelièvre et Cuvier, composèrent cette commission ; et le rapport en fut fait par M. Cuvier, qui était alors secrétaire perpétuel.

D'abord le rapporteur observe que, faute de poser les premières bases de la Géologie, dans la recherche exacte des faits, l'on a changé cette science en un tissu d'hypothèses et de conjectures vaines. M. Cuvier demande que l'Institut garde un profond silence sur les systèmes qui se succèdent, et qu'il appelle des constructions fantastiques. Il expose ensuite les observations du P. Chrysologue.

« L'ouvrage de M. André, dit le savant rapporteur, nous a offert deux parties bien distinctes, dont la première seulement nous paraît être du ressort de la Classe.

» C'est celle où ce savant rend compte des observations qu'il a faites pendant ses voyages.

» Fidèle aux lois de l'ordre religieux auquel il appartenait, M. André a parcouru à pied des routes assez nombreuses et assez étendues : il les parcourait en observateur éclairé, et notait avec soin les élévations et les abaissemens du terrain, la nature des pierres, leurs dispositions entre elles et par rapport à l'horizon. Il a pris pour modèle le géologiste qui méritait le mieux cet honneur, le célèbre Saussure, c'est-à-dire, qu'il décrit d'une manière absolue chacun des objets qui l'ont frappé sur sa route, et dans l'ordre où ils se sont présentés.

» Une chaîne, parcourue ainsi dans plusieurs sens, et décrite

avec ce soin, offre le sujet d'un tableau général, que M. André ne manque point de tracer.

» C'est ainsi qu'il nous fait connaître la partie des Alpes qu'il a vue, et qui comprend l'espace entre le Saint-Gothard et le Petit-Saint-Bernard.

» Il passe ainsi au Jura, chaîne secondaire très-différente des Alpes, qu'il a examinée depuis la perte du Rhône jusqu'au Rhin, c'est-à-dire dans presque toute sa longueur.

» Les Vosges sont une troisième chaîne, dont M. André a examiné la partie qui s'étend depuis Epinal jusqu'à Giromagny; et depuis Giromagny jusqu'au Grand-Donnon, sur toute sa largeur.

» Enfin il décrit la crête de séparation, dont les versans d'eau se jettent d'une part dans l'Océan, et de l'autre dans la Méditerranée. Il l'a parcourue depuis le *Haut de Salins*, près de la Marche, jusqu'auprès de Cluny.

» Il a aussi observé et décrit une partie des plaines qui unissent les Alpes au Jura, et de celles qui, commençant à la Saône, suivent le cours du Rhin jusqu'à Strasbourg.

» Quoique dans toute cette partie de son ouvrage, M. André fasse des allusions continuelles aux opinions qu'il cherche à prouver dans la seconde [1], la première n'en est pas moins précieuse par un grand nombre de faits intéressans qu'il y décrit, et qui sont indépendans de tout système.

» Tels sont d'abord les cirques ou espaces circulaires enfoncés entre de hauts rochers abruptes, qu'il a fréquemment observés dans les Alpes.

» Telles sont encore les remarques sur certaines pyramides isolées, quoique formées de diverses couches, et dont tous les alentours doivent nécessairement avoir été enlevés par une cause quelconque, quoique leurs débris ne se trouvent pas à leurs pieds.

» M. André décrit, dans le Valais, beaucoup d'escarpemens et d'érosions des eaux, qui avaient échappé à Saussure, parce

[1] Nous avons vu plus haut comment l'auteur a répondu d'avance à cette objection en rapportant cet axiome de M. de Dolomieu : *Quand le naturaliste sera persuadé que la cause de tout ce qu'il voit n'est point dans l'ordre actuel des événemens, il sera autorisé à la chercher dans un ordre différent.*

que celui-ci n'avait vu la partie inférieure du pays entre Martigny et Brigues que pendant deux jours seulement, et en suivant toujours la grande route. M. André montre aussi que cette grande vallée, bien loin d'avoir des angles saillans et rentrans, qui se correspondent des deux côtés, s'élargit et se rétrécit alternativement jusqu'à cinq fois. En général, l'article du Valais est un des plus complets de l'ouvrage, M. André l'ayant traversé un grand nombre de fois, et par diverses routes.

» Il indique, en plusieurs endroits des Alpes, des exemples de couches schisteuses, tortillées, ou courbées dans beaucoup de directions, et qu'il est bien difficile d'accorder avec les théories ordinaires.

» En général il paraît très-peu favorable à l'idée du déplacement des couches.

» Sa description du Mont-Blanc, qui a beaucoup de précision et de clarté, se fait lire avec intérêt, même après celle de Saussure, à la véracité et à l'exactitude duquel il rend, au reste, parfaitement justice.

» Il décrit avec le même soin le *Saint-Gothard* et ses environs.

» Il fait remarquer que ses cimes les plus hautes ne sont pas dans la chaîne centrale; il a observé un fait semblable dans les *Vosges*; c'est la même chose que M. Ramond a fait connaître aux *Pyrénées*.

» Dans sa description du Jura, il distingue avec soin la roche calcaire compacte, sans pétrifications, qui forme les parties centrales de la chaîne, d'avec les calcaires coquillers qui en font les parties latérales et moins élevées.

» Il y fait voir des cailloux roulés et de gros blocs calcaires, arrondis par le transport, comme il y en a de granit dans les Alpes; mais il y en a aussi de ces derniers dans le *Jura*, quoique *Saussure*, qui ne l'avait pas assez parcouru, ne l'ait point cru. M. André en cite plusieurs.

» Il parle des nombreuses cavernes et des autres dégradations de cette chaîne. Il en décrit les glacières, et surtout celle de la Chaux, à cinq lieues de Besançon, dont il donne la température, prise à différentes époques de l'année, pour faire voir qu'il s'en faut bien qu'elle soit l'inverse de celle de Dehon, comme quelques-uns l'ont avancé.

» Sa comparaison des Alpes, du Jura, des Vosges, est curieuse. Dans les Alpes, il y a des vallées longitudinales et des transversales; dans le Jura, elles sont presque toutes longitudinales; dans les Vosges, presque toutes obliques.

» On sait que les Pyrénées ont encore une quatrième structure, et que les vallées y sont à peu près toutes perpendiculaires.

» Les Vosges sont singulières par la quantité de grès et de poudingues qui recouvrent leurs sommités isolées, et qui paraissent les restes d'un immense plateau.

» On voit, par ces détails, que M. André a observé avec soin les contrées qu'il a parcourues, et que les faits qu'il a consignés dans son ouvrage, peuvent être très-précieux pour la géologie positive, du moins en ce qui concerne les masses minérales. Quoiqu'il ne se soit point du tout occupé des fossiles, nous estimons qu'il pourra prendre à cet égard un rang distingué parmi les observateurs géologues.

» Aux descriptions faites par lui-même des pays qu'il a vus, il en ajoute plusieurs qu'il a tirées des meilleurs auteurs, tels que MM. Saussure, Deluc, Dolomieu, Ramond et Patrin, sur les pays où il n'a point été. Ces extraits ne sont point susceptibles d'être extraits une seconde fois. Nous nous bornerons à dire que l'auteur fait remarquer qu'il doit y avoir beaucoup d'analogie entre des contrées fort éloignées, et que les théories applicables à nos pays, doivent l'être, à peu de chose près, à toute la terre.

» Il dit à la fin quelques mots sur les fossiles, mais seulement d'après d'autres naturalistes.

» Après avoir ainsi établi ses données avec beaucoup de soin, ou d'après lui-même, ou d'après les autorités les plus respectables, M. André en vient aux conséquences qu'il croit résulter de ces différens faits.

» Il pense que l'arrangement actuel de le surface de la terre est d'une époque médiocrement éloignée, et il cherche à le prouver, comme MM. Deluc et Dolomieu, par la marche des éboulemens, et par celle des attérissemens.

» Il pense, en outre, que cet arrangement est dû en totalité à une cause unique, générale, uniforme, violente et prompte [1],

[1] Nous avons vu que c'est aussi l'opinion de Saussure.

et il paraît attribuer à cette cause même le transport des fossiles étrangers; il cherche à faire voir que ni les volcans, ni les tremblemens de terre, ni les fleuves, ni les courans, n'ont pu arranger la surface de la terre comme elle est aujourd'hui.

» Ces idées sont aussi celles de plusieurs naturalistes célèbres, surtout si on les restreint au dernier changement. Vos commissaires croient même pouvoir en adopter personnellement une partie, quoiqu'ils conçoivent très-bien que les motifs qui les déterminent peuvent n'avoir pas la même influence sur tout le monde; mais, par les raisons qu'ils ont énoncées ci-devant, ils ne croient point devoir engager la Classe à se prononcer sur des sujets semblables.

» Mais, ce qu'ils n'hésitent point à lui proposer, c'est de témoigner à M. André l'estime qu'elle doit à ses laborieuses recherches, et au zèle éclairé qui le porte à continuer ses travaux utiles, dans un âge aussi avancé que le sien.

» Ils ne doutent point que l'ouvrage de ce savant respectable ne soit accueilli des naturalistes comme doit l'être une collection aussi riche de faits intéressans.

» Fait au palais impérial du Louvre, le 11 août 1806. *Signés* Lelièvre, Haüy, Cuvier, rapporteur. »

La Classe approuve ce rapport, et en adopte les conclusions. Ce rapport a été imprimé dans le *Moniteur* en 1806. On le trouve aussi à la suite de l'ouvrage du P. de Gy.

Nous terminerons cet article par les réflexions qu'un savant professeur, correspondant de l'Institut, a publiées dans le tems sur le rapport de M. Cuvier : nous observerons que M. Sigorgne, leur auteur, était lui-même très-versé dans les sciences physiques et mathématiques, sur lesquelles il a laissé des ouvrages très-estimés, et qui ont été traduits dans plusieurs langues [1].

« L'ouvrage du P. de Gy est intéressant par son objet, sa brièveté, sa clarté et par la force du raisonnement. Il faut aller droit au fait; il s'agit du déluge de Moïse, que le P. de Gy démontre

[1] Ces ouvrages sont : *Institutions newtoniennes*, ou introduction à la philosophie de Newton; *Institutions Leibnitiennes*, ou précis de la Monadologie. *Lettres écrites de la Plaine*. Le *Philosophe chrétien*, ou lettres sur la vérité de la Religion, etc.; M. Sigorgne est mort en 1809, âgé de 90 ans. Voyez la *Biagraphie univ.*

par ses observations. Elles sont de nature à entraîner la conviction....

» Comme l'ouvrage soumis à leur examen, disent les commissaires, a été la première occasion remarquable d'entretenir la Classe de la géologie, ils ont cru devoir tracer le plan des recherches nécessaires encore pour arriver à la perfection de cette partie de la science naturelle, et ils exigent avec raison des conditions que n'a pas toutefois remplies le P. de Gy. Mais l'objet de celui-ci n'était pas de donner un cours de géologie; il n'en voulait établir qu'un point, et ce point qu'il démontre était indépendant de toutes les autres parties, ou curiosités géologiques.

» Il faut savoir, disent les commissaires, si les êtres organisés ont vécu dans les lieux où on trouve leurs dépouilles; s'ils vivent encore tous, ou s'ils ont été détruits en tout ou en partie. Sans doute cela intéresse la curiosité de l'homme, ou la perfection géologique; mais cela est indifférent au plan du P. de Gy. Son but est de prouver que les eaux ont surmonté les plus grandes montagnes; qu'il y a eu une grande *débâcle* [1], une grande agitation dans les eaux, laquelle a creusé les vallées, miné les montagnes, et emporté au loin leurs débris. Or, quelque parti que l'on prenne ou quelque chose qu'on découvre sur ces êtres organisés, ils continueront d'être des témoins qui déposent en faveur des assertions du P. de Gy. Car, si ces êtres ont vécu sur les lieux, et que leurs espèces aient été détruites, il a fallu une grande cause, une agitation violente, pour détruire ainsi des espèces entières. Si, au contraire, ils ont été transportés de loin, il n'a pas fallu une agitation moins violente pour ce transport.

» Si l'on trouve des débris organiques, des écailles d'huîtres, jusqu'à 2,000 toises de hauteur sur les montagnes d'Amérique, ou elles y ont été portées par les *pélerins de St.-Jacques* [2], ou

[1] Expression dont se servait Saussure pour désigner la cause de tous les phénomènes qu'il avait observés dans ses voyages.

[2] Idée bouffonne qui était venue à Voltaire. Il a soutenu que les bancs de coquillages, découverts au sommet des Alpes, n'étaient autre chose que des coquilles détachées du chaperon ou du collet des pélerins qui al-

par la mer, qui s'est élevée à cette hauteur. Cela est irréfragable.

» Si l'on trouve à Grignon, près de Paris, dans un espace de quelques toises en carré, six cents espèces de coquilles inconnues, sur quarante ou cinquante que l'on croit reconnaître; si les plâtres de Montmartre recèlent les os de douze ou quinze quadrupèdes, qu'on ne voit ici, ni ailleurs, comme nous l'apprennent MM. les commissaires; cela a de quoi surprendre, et piquer la curiosité; mais plus ce fait est merveilleux, plus il prouve que ces ossemens et ces coquilles ont été transportés ou détruits par une grande *débâcle*. Parce qu'on ne connaît pas tout, MM. les commissaires savent bien que ce n'est pas une raison pour ne pas croire ce que l'on voit. Or, les coquilles profondément enfouies dans les couches secondaires des montagnes, et à une grande hauteur, les pics des montagnes mis à nu, leurs débris transportés, les vallées creusées, démontrent une violente agitation des eaux, comme l'établit le P. de Gy, et comme le rapport même le reconnaît.

» Aussi les commissaires, après avoir rejeté auparavant le système de Buffon, qui a séduit tant d'esprits vulgaires, déclarent-ils qu'ils croient pouvoir adopter personnellement une partie des vues du P. de Gy, n'estimant pas devoir engager la Classe à se prononcer, l'usage de le faire n'étant pas celui des compagnies savantes.

» L'ouvrage du P. de Gy étant si concis qu'il n'est pas susceptible d'extrait, je me contenterai, pour en donner une idée, de rapporter deux de ses preuves : l'une tirée du rhinocéros trouvé en Sibérie, l'autre des grands blocs de granit qui existent sur le Jura.

» M. Pallas, dont on connaît les savantes recherches [1], a trouvé en Sibérie un rhinocéros gelé dix-huit pieds dans terre, parfaitement bien conservé, avec tous ses membres, sa peau et son poil. Or, ce rhinocéros n'a pu vivre en Sibérie, donc il y a

laient à Rome. Il s'est attiré à ce sujet des railleries fort piquantes de la part de Buffon.

[1] Nous avons parlé de cette découverte dans le 16e Numéro des *Annales*, p. 262, ainsi que de l'éléphant anté-diluvien, trouvé en 1804, par M. Adams sur les bords de la mer glaciale, près de l'embouchure de la Léna.

été transporté des climats où il vivait. Pour se refuser à cette conséquence, il faudrait supposer qu'alors le climat de Sibérie était beaucoup plus chaud qu'il ne l'est aujourd'hui. Or, cette supposition est détruite par le fait même. Ce rhinocéros se serait corrompu dans un climat chaud, même en le supposant subitement enseveli sous des ruines. Il se serait pourri, avant que le climat ait assez changé pour le geler à dix-huit pieds en terre. La chaleur y pénètre plus facilement que la gelée, surtout quand on la déduit, comme il faudrait le faire, d'une chaleur centrale imaginaire.

» Cela est démontré, et cependant, on oppose qu'il se serait corrompu en chemin, s'il eût été transporté d'Afrique ou d'Amérique. Mais la parité n'est pas égale. Ce rhinocéros a pu être transporté tout vivant, pendant un long espace de chemin. Ce rhinocéros entraîné, mort ou vivant, avec la vase où il était enseveli, allait toujours vers des climats de plus froids en plus froids, et c'est sans titre qu'on le suppose transporté de si loin. Le rhinocéros peut vivre dans nos latitudes : on en a vu un à Paris. Au tems de la débâcle, il y a quatre ou cinq mille ans, nos cantons peu peuplés étaient de grands déserts, couverts de bois, où des animaux de ce genre pouvaient vivre. C'est la population qui les a relégués successivement dans les déserts qu'ils occupent. L'objection est donc fondée sur l'ignorance; la démonstration sur ce qu'on voit. L'objection est répondue, au moins par des possibilités; nulle possibilité ne répond à la démonstration.

» Les grands blocs de granit trouvés sur le Jura, et dont le P. de Gy indique les lieux, forment aussi une partie de ses preuves, et il est difficile d'y opposer une replique; beaucoup moins par conséquent, à la totalité des preuves qu'il rassemble.

» Il n'y a point de montagnes, ni de roches de granit sur le Jura; les grands blocs de ce genre que l'on y trouve sont simplement superposés à la surface; ils n'y tiennent que par leur pesanteur : leurs angles sont arrondis, et démontrent des corps roulés et transportés. Ils n'ont pu y venir que des lieux voisins où il y en a, des Alpes par conséquent. S'il eût fallu qu'ils descendissent dans la vallée qui sépare maintenant ces deux chaînes de montagnes, quelque violente qu'eût été l'agitation

des eaux, elle n'eût pu élever de si grandes masses à la hauteur où elles sont. Cette vallée n'existait donc pas encore; mais les deux chaînes étaient liées par une pente plus ou moins abrupte, qui descendait sur le Jura. C'est donc après la chute des granits et leur transport, que la vallée a été creusée. Voilà donc des montagnes attaquées, minées, des vallées creusées, des montagnes taillées à pic ou en obélisque, leurs débris transportés au loin sur la surface des plaines, ou adossés contre la base des montagnes, pour en faire des montagnes secondaires. Voilà des monumens existant d'une grande agitation dans les eaux, d'une grande hauteur, d'une grande débâcle.

» Mais les rochers de Scylla sont battus par les flots depuis tant de siècles; comment les eaux eussent-elles détruit des rochers? — Mais la terre était nouvelle, au tems du déluge; entre sa formation et sa catastrophe, la chronologie ne met que 1649 ans, et les rochers n'avaient pas pris encore toute leur dureté. Nous avons des pierres tendres au sortir de la carrière, qu'on scie aisément, qui se durcissent à l'air, et qu'on ne pourrait plus scier que très-difficilement. On suppose les rochers tout d'une pièce; et les grandes avalanches qui s'enfoncent encore quelquefois, dont les débris couvrent plusieurs lieues en carré, démontrent qu'ils ne sont souvent qu'adossés, liés par un gluten que les eaux ont dissous, et que le tems encore détruit. Rien n'empêche donc que la terre n'ait été travaillée, minée, sillonnée, au tems de son enfance.

» Mais d'où seraient venues les eaux? Où se seraient-elles retirées? — Questions vaines, ou plutôt questions qui vont démontrer une grande vérité. Une écaille d'huître démontre que les eaux ont couvert les montagnes; les rochers taillés à pic démontrent que ces eaux ont été dans un mouvement violent. Ces faits sont irrésistibles. Or, il n'a pu y avoir de cela aucune cause naturelle : donc la cause a été surnaturelle. Cela est évident [1], et c'est ce que nous enseigne Moïse, dont le récit, si au-

[1] Voici, relativement au *déluge*, ce qu'on lit dans un ouvrage qui vient de paraître, qui jouit déjà d'une grande réputation, et qui est en quelque sorte le résumé de toutes les découvertes qui ont été faites jusqu'ici en Géologie.

« Il nous reste à examiner jusqu'à quel point on peut déterminer géo-

torisé par lui-même, est démontré par la surface de la terre. Mais il faut lire le livre du P. de Gy. Il y invite, par son objet, par sa clarté et sa brièveté, et l'éloge qu'en font les commissaires de l'Institut ne peut qu'y engager. »

Ces observations de M. Sigorgne se trouvent dans les *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature* de M. de Boulogne, XIIIe vol. de la collection ; p. 132 et suiv.

H. de C.

logiquement l'époque où le déluge a eu lieu... Si nous examinons dans les Alpes les résultats des actions qui ont dû commencer lorsque ces montagnes ont eu pris leurs formes actuelles, telles que la formation des éboulis ou talus des montagnes, et celle des moraines, des glaciers ; si nous étudions les attérissemens formés par nos rivières actuelles, et si nous prenons en considération que les talus et les attérissemens devaient se faire bien plus rapidement lorsque les escarpemens étaient plus abruptes qu'ils ne sont maintenant, nous serons portés à conclure, avec les Deluc, les Cuvier, les Buckland, que les révolutions qui ont donné à ces montagnes leurs formes actuelles, et à ces fleuves le cours qu'ils ont maintenant, ne remontent pas à des époques excessivement reculées ; de sorte que la distance de quatre mille ans du moment actuel, que la Genèse donne à son déluge, pourrait fort bien s'accorder avec les conséquences tirées de l'étude des chronomètres naturels ; surtout si, comme il y a tout lieu de le supposer, cette révolution correspond au soulèvement des Andes, et serait postérieure à celui des Alpes.

» Une autre question importante, qui se présente maintenant, c'est de savoir si l'homme existait lors de ces révolutions. Or, le rapprochement du soulèvement des Andes avec le déluge de la Genèse, annonce que nous sommes portés à résoudre affirmativement cette question, pour ce qui concerne cette dernière catastrophe. A la vérité, on a nié l'existence de restes de l'homme ou de son industrie, dans le terrain diluvien, et les exemples que l'on en cite depuis quelque tems, sont loin d'être exempts de contestations. Mais, en supposant même que l'on n'eût jamais trouvé de traces de l'homme dans le terrain diluvien, ce ne serait là qu'un fait négatif peu important, dès que l'on fait attention à la petite étendue du globe qui a été explorée géologiquement ; d'autant plus que l'espèce humaine, qui ne paraît pas avoir jamais été douée d'une grande force reproductive, doit avoir été très-peu nombreuse dans les commencemens de son existence. » (*Élémens de Géologie*, par J.-J. Domalius d'Halloy. 1831, in-8°, p. 466.)

Éducation cléricale.

LETTRE SUR L'ÉDUCATION CLÉRICALE.

AU DIRECTEUR DES ANNALES.

J'ai bien tardé à vous donner signe de vie; un voyage de quelques semaines en Allemagne, et d'autres travaux qui me sont survenus, ne m'ont point permis de mettre la main à l'œuvre, et d'achever mes articles sur l'*Education cléricale*. Je viens même vous annoncer, Monsieur, que j'ajourne indéfiniment la suite de ce travail. J'ai été si étrangement compris et si diversement interprété, malgré toutes mes précautions, que je dois appréhender bien plus vivement encore les susceptibilités et les défiances de plusieurs de vos lecteurs, en exposant mes idées sur l'enseignement philosophique et théologique. La plaie est profonde, et le remède bien difficile.

Si *toute l'histoire est à refaire*, combien plus la philosophie, dans ces jours de doute, au milieu de cette multiplicité de pensées et de systèmes, fruit monstrueux du matérialisme du dernier siècle. Si le clergé doit se relever, — et il le doit, puisque l'Eglise est impérissable, — c'est par là qu'il faut commencer.

Qu'est-ce en effet que l'enseignement philosophique de nos écoles? Dans les séminaires, ce ne sont guère que des données mesquines et incomplètes de vérités, enfouies sous les formes d'une scholastique barbare. L'enfant a passé laborieusement une année à débrouiller ce chaos, il en sort le cœur froid, rebuté, dégoûté de cette étude, entêté, disputeur, et plus éloigné de la vérité que jamais, parce que le sophisme est venu tout obscurcir. — Les cours des colléges, pour être quelquefois plus spirituels, ne sont guère moins impuissans. Ils n'offrent le plus souvent qu'un dévergondage d'opinions, qui fausse le sens et la conscience des jeunes gens, et leur donne une suffisance

insupportable, s'ils ont quelque capacité. Là, point de fond, point de doctrines, rien de stable; c'est un tâtonnement perpétuel. Appuyée sur la seule autorité si faillible de la raison, cette philosophie vainement s'agite depuis quatre mille ans; elle essaie de marcher seule; car le raisonnement a entrepris de rendre compte à l'homme de lui-même, de ses passions, de ses intérêts, de ses devoirs. Mais l'esprit individuel, abandonné à la témérité de ses efforts, s'est épuisé à la peine; il a défailli et succombé dans son entreprise. Il a beau changer de point de départ, il ne fonde rien, n'avance pas d'un pas.

Voyez ce qui se passe autour de nous. Au commencement de ce siècle, Kant régnait sur la pensée allemande : aujourd'hui il ne reste que son nom. Les lambeaux de sa doctrine dogmatique, méconnaissables dans les mains de ses disciples, ont été jetés au vent.

Voyez l'Angleterre : la philosophie y est muette. L'école écossaise avait tenté d'y élever son drapeau; mais elle est tombée, frappée de stérilité. Elle fait de la physique, et ne comprend rien à la philosophie de l'*inobservable*, de ce qui ne tombe point sous la prise du sentiment intime, de nos sens. Elle pointille dans l'homme, et ne va au fond de rien.

En France, l'ombre de Condillac a passé : l'école qui l'a détrônée, fusion des doctrines écossaises avec les doctrines allemandes, a tourné douze ans dans le cercle vicieux du *moi-humain*, n'en a pu sortir, et, désespérant d'elle-même, elle s'est mise à faire de l'histoire et de la philologie, faute de pouvoir arriver à une doctrine. Eh! ne nous ont-ils pas déclaré sérieusement, dans leur *Globe*, qu'il n'était pas encore certain que notre âme fût spirituelle, qu'il n'y avait pas encore assez de faits et d'expériences pour pouvoir le décider!.... Voilà donc tout ce qu'a pu l'homme, aidé des seules lumières de sa raison.

Qu'est-ce qu'a créé ce chef d'une autre école, déserteur des doctrines écossaises pour fonder l'éclectisme moderne, spiritualiste vague et sans foi, trop ami des battemens de mains pour avouer son impuissance! La fécondité d'une imagination brillante, toute la force du talent et de l'éloquence, ne lui ont pas manqué; pour qui cependant la renommée de M. Cousin, si éclatante il y a deux ans, n'est-elle point du passé? Qu'est-il

resté de ses travaux? Qui lit encore ses leçons? C'est qu'il n'y avait là ni vie, ni substance, ni chaleur; car tout cela vient de la foi et de l'union de l'âme à Dieu par la prière.

Oui, de la foi. C'est en Dieu seulement que nous trouverons les principes de toute vérité métaphysique. Pour la scholastique, comme pour la philosophie moderne, point d'avenir. De nos jours, comme il y a dix-huit siècles, la vérité n'est pas dans la parole de l'homme, mais dans la parole de Dieu; de ce Dieu que l'Ecriture nomme le *Père des lumières* [1], le *Dieu des sciences* [2], et qui a dit lui-même : « Je suis la vérité, » *Ego sum veritas*... Pendant que le scepticisme, après avoir corrompu les hautes classes de la société, s'acharne à dévorer les masses, le catholicisme est debout; il veille, il sauvera le monde comme il l'a déjà sauvé. Viendra le jour où l'homme, confessant sa faiblesse, ne demandera de lumières qu'à la révélation divine; le jour où s'opérera une réconciliation entre toutes les sciences; car chaque science sera une hymne à l'unité vivante et immuable, à la vérité éternelle, qui est Dieu. Alors, seulement alors, la philosophie sera conforme à sa destination dans les desseins de Dieu sur les hommes; elle ne sera qu'une préparation à la religion; car, sans la foi, elle ne sert qu'à égarer. Oh! que ne m'est-il donné de hâter ce jour de tous mes efforts, comme je l'appelle de toute l'ardeur de mes vœux!

Parlerai-je de la théologie? Sur ce point, l'enseignement de nos séminaires est en raison de celui de la philosophie. « La théologie véritable, disait Diderot, ou science des choses divines et humaines, a trois parties qui s'enchaînent intimement l'une à l'autre : l'histoire des faits sur lesquels porte la révélation, ou théologie positive, sans laquelle il n'y eut jamais que de vains et dangereux raisonnemens; la connaissance des dogmes, qui résulte de ces faits, ou théologie dogmatique; enfin la connaissance des devoirs, qui se réduit à une seule et grande règle, la conformité de nos volontés à celle de Dieu. » C'est ainsi seulement que nous concevons cette science par excellence; c'est ainsi que l'ont conçue les premiers défenseurs de la foi, ces flambeaux des premiers âges, plus soigneux d'édifier et

[1] Jac., II, 17.
[2] 1 Reg., II. 3.

de toucher les cœurs que d'entrer dans ces détails superflus, et de remuer ces questions vaines et subtiles qui attisent l'orgueil et éteignent la piété.

Plus tard, les livres d'Aristote sur la dialectique, exhumés de leur poudre, inondèrent le monde. Alors la touchante simplicité de l'Evangile céda à un jargon scientifique, inintelligible. L'éloquence disparut; la scholastique fut son tombeau. Vainement quelques bons esprits essayèrent de lutter contre le torrent; la contagion prévalut sur l'autorité des conciles, et sur l'exemple de saint Bernard. Ainsi la philosophie païenne triompha de la philosophie de l'Evangile; la science de Dieu fut noyée dans de vains systèmes, dans de stériles disputes de mots; ainsi la scholastique a passé jusqu'à nous avec sa sécheresse et sa rebutante escorte d'arguties et de distinctions, capable tout au plus de faire de froids dissertateurs; mais des hommes profonds, des orateurs éloquens, jamais. « Elle confond les limites de la révélation et de la raison, sacrifie la morale à d'oiseuses spéculations, engage les disputes interminables si fort contraires à la sobriété et à la charité chrétiennes, met en problème les vérités les plus palpables, et répand un dangereux scepticisme. De démonstration, nulle part; partout opinions et doutes [1]. » Ajoutons que, soumettant tout au raisonnement individuel, négligeant, pour ne pas dire qu'il dédaigne, l'étude consciencieuse des Saintes-Écritures et des Saints Pères, cet enseignement prétendu catholique est tout protestant.... Je le demande, combien d'âmes, dans ce siècle, la scholastique a-t-elle enfantées à l'Eglise?... Et qui pourrait compter toutes celles dont elle a éteint la foi!! Qui a converti les Stolberg, les Haller, les Drach, les Bautain, les Manzoni, les d'Echtain, les lord Spenser? L'autorité seule de l'Eglise parlant et interprétant la parole de Dieu.

Je ne fais qu'indiquer le mal, et il est grand: je laisse à des maîtres plus habiles le soin d'y apporter un remède. Toutefois, je crois pouvoir l'assurer, tant que l'étude des Pères, et surtout de l'histoire de l'Église, de ses dogmes, de sa discipline, des aberrations de ses ennemis, n'aura point remplacé les questions inutiles dont s'est hérissée l'école; tant qu'on ne substi-

[1] *Bibliothèque des Pères*, t. XXIV.

tuera point l'autorité exclusive, irréfragable des Saintes-Écritures et des conciles, au jugement individuel, aux disputes des théologiens, le clergé ne reprendra point son rang dans la société. Certes, nos jeunes lévites n'ont pas de tems à perdre à de vaines disputes de mots, à une argumentation usée, à d'insipides systèmes, qui lassent leur courage, et les dégoûtent de la science ecclésiastique.

Vous innovez, dira-t-on peut-être : nous ne saurions trop tenir aux vieilles choses, et nous défier de l'esprit de nouveauté. Serait-ce être novateur que de ramener l'enseignement religieux à ses premiers principes, à sa méthode primitive ? Ce sont les scholastiques qui furent coupables de nouveauté. Les saints Pères disputaient moins que nous, ils édifiaient davantage.

Pour moi, M. le rédacteur, je tente dans l'établissement qui m'est confié, quelques efforts pour soustraire notre jeunesse à cette maligne influence. Si le ciel les bénit, et si l'expérience les confirme, je serais heureux alors d'en soumettre le résultat à mes frères[1].

S. Foisset, chanoine,
supérieur du petit seminaire de Dijon.

[1] Tous nos lecteurs ressentiront la peine que nous avons éprouvée en apprenant que l'auteur de pensées si neuves et si utiles, d'une doctrine qui promet de si grands fruits pour l'avenir du clergé, paraît vouloir renoncer pour le moment à continuer son travail, rebuté par des critiques qui l'ont mal compris. On lui a fait, il est vrai, quelques observations; mais nous pouvons assurer qu'un grand nombre des lecteurs des Annales nous ont adressé des complimens sur les articles relatifs à l'éducation cléricale. Plusieurs ecclésiastiques, livrés à l'enseignement, comme M. Foisset, nous ont écrit qu'ils adoptaient ses vues, et qu'ils allaient les mettre à profit dans leurs établissemens, en exprimant le vœu que ces excellens articles fussent continués. Nous nous réunissons à eux pour prier M. Foisset de ne pas priver ses frères du fruit de ses veilles [a].

(*Note du Directeur.*)

[a] Voir en effet des nouveaux articles sur cette question dans les N°s 19, 20, 21 et 22, tome IV, pages 68, 131, 231 et 311 des *Annales*.

Médecine.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LES MÉDECINS QUI SE SONT RENDUS ILLUSTRES PAR LEUR PIÉTÉ ET LEUR SAINTETÉ.

Nous avons donné, dans le dernier numéro des *Annales* [1], la liste des médecins qui ont mérité par leurs vertus d'être mis au rang des saints. Si nous avions voulu indiquer seulement ceux qui, à la foi catholique, réunissaient un grand savoir dans leur état, cette liste aurait été vingt fois plus étendue; nous aurions eu à citer les noms de plusieurs Papes; entr'autres celui de Jean XXII, dont les ouvrages en médecine sont encore consultés aujourd'hui, ceux de Pierre l'Africain et d'un grand nombre de moines qui nous ont conservé les sciences médicales dans le moyen-âge. Mais nous devons nous borner, parmi les Chrétiens, à ceux dont les éminentes vertus ont mérité d'être recompensées par la canonisation ou la béatification. Nous pensons qu'on lira avec intérêt une notice biographique sur leur vie, que nous traduisons de l'*Historia Monogramma* de Guillaume du Val. Nous la ferons précéder par la vie de deux hommes de l'Ancien-Testament, célèbres par leurs connaissances en médecine, Salomon et Isaïe.

Salomon.

Le fils de David, ce *Prince de la Paix*, comme l'indique son nom en hébreu, Salomon, était appelé le roi sage, le roi savant. Dans ses nombreux ouvrages, l'Ecriture rapporte qu'il avait

[1] Voir ci-dessus, Numéro 17, p. 322.

composé trois mille paraboles, et cinq mille traités en vers; il avait embrassé toutes les productions de la nature, tout, depuis le cèdre du Liban jusqu'au tendre hyssope qui s'élève du sein des pierres. Les oiseaux, les reptiles, les poissons, les animaux domestiques, en un mot, le règne animal, n'avait pas été décrit avec moins d'étendue et de profondeur que le règne végétal..., étude qui fait essentiellement partie de la médecine.

Isaïe.

Le Prophète-historien, le fils d'Amos, Isaïe, né à Jérusalem, dont il a si souvent chanté la gloire et pleuré la ruine, était médecin d'Ezechias. Ce saint roi, attaqué par une violente maladie, était près de succomber, lorsqu'il manda le médecin, et c'était Isaïe. Isaïe fit son ordonnance, qui guérit le malade. On peut en voir les détails dans Isaïe, ch. xxxvm. On y verra ce qu'il prescrivit, et l'effet de ses remèdes.

Ce médecin-Prophète mourut sous Manassés.

S. Luc.

S. Luc était originaire d'Antioche en Syrie, et avait pour parens les premiers et les plus riches de cette grande ville. Ami, compagnon, disciple du grand docteur des Gentils, de Paul, il porta, comme cet infatigable apôtre, le Christianisme dans plusieurs contrées. Il prêcha l'Évangile en Italie, dans les Gaules, dans la Macédoine, l'Égypte et les deux Thébaïdes. Eclairé par cette lumière qui est si nécessaire au praticien, imbu de toutes les sciences profanes, il professa la médecine avec beaucoup de distinction, de zèle et de dévouement. Il possédait les fleurs du langage attique, et son grec est très-pur et digne des bons tems de la littérature grecque. On croit qu'il mourut en Bithynie, âgé de plus de 80 ans, après s'être fait admirer par ses connaissances, chérir par sa charité envers les malades pauvres, et admirer par ses austères vertus. On croit aussi qu'il était peintre, et plusieurs auteurs des premiers siècles rapportent qu'il avait fait deux admirables tableaux, l'un représentant Notre-Seigneur, le second la Sainte-Vierge. Son Évangile est en grec un modèle de grâce et de simplicité.

S. Côme et S. Damien.

Arabes de nation, Côme et Damien firent une étude approfondie de l'art de guérir Les malades étaient leurs frères; les pauvres surtout excitaient leur amour et leur tendresse, et ils n'exerçaient que pour soulager les infirmités de leurs semblables. D'un désintéressement qui étonnait les païens, ils n'exigeaient rien de leurs visites; ils ne demandaient qu'une chose, que l'on crût en ce Jésus-Christ, qui les envoyait pour faire du bien. Les Grecs les surnommèrent ανάργυρους ιατρους, *médecins sans argent*. Et cependant, ces deux hommes si bons envers les hommes, ne purent trouver grâce devant l'empereur, tant la rage du paganisme avait tourné les meilleures têtes. Dioclétien leur fit endurer les tourmens les plus cruels; tour-à-tour enchaînés dans une infecte prison, plongés dans de l'eau bouillante, mis en croix, jetés dans les flammes, lapidés, percés à coups des flèches. Grégoire de Tours nous assure que ces deux philantropes du Christianisme ne cessèrent pas, après leur mort, de faire du bien, et que l'on recouvrait la santé à leur tombeau.

S. Pantaléon.

C'était un homme considérable dans sa patrie, où ses parens tenaient le premier rang. Ses succès, sa noblesse, et plus encore sa piété qui l'avait porté non-seulement à soigner les malades, mais encore à leur distribuer ses grands biens, tous ces griefs réunis excitèrent contre lui l'envie et la fureur de ses collègues, de la plupart des médecins de Nicomédie, qui était le lieu de sa naissance. De la haine, ces médecins passèrent bientôt à l'homicide, car ils le dénoncèrent comme chrétien à l'implacable ennemi du Christianisme, l'empereur Maximien. Maximien voulut d'abord le séduire, puis, voyant inutile l'appât des promesses, il le fit périr par le feu.

S. Antiochus de Sébaste.

Ce médecin vivait sous Adrien, et s'acquit une grande réputation. Mais sa science ne le mit pas à couvert des sanglans édits qui étaient portés contre tous les Chrétiens, et il eut la

tête tranchée à Sébaste, sa patrie. Un miracle, opéré à la vue du bourreau qui avait déjà commencé son exécution, convertit le bourreau lui-même, qui confessa Jésus-Christ sur l'heure, et fut mis à mort.

S. Antiochus de Mauritanie.

Antiochus, sorti d'une famille qui était estimée dans tout le pays, était chevalier romain. Il avait cultivé avec soin les lettres humaines, et c'était un des hommes les plus savans de la Mauritanie, dont il était natif. Il avait surtout travaillé pour être utile à ses compatriotes, et avait étudié la médecine avec beaucoup d'ardeur et pendant très-long-tems. Il faisait l'aumône à ses clients, et ne connaissait point de fatigues, lorsqu'il s'agissait de soulager ceux qui souffraient. Comme S. Luc, il fut docteur, et il étendit le royaume de Jésus-Christ, par ses prédications, sa charité et ses miracles, dans la Galatie et dans la Cappadoce. Il courait les provinces, et partout il faisait de grandes choses. Aussi sa renommée s'accroissait; et c'est elle qui lui fournit l'occasion de remporter la palme du martyre. On l'accusa auprès d'Adrien de tenir à cette secte qui était l'ennemie du genre humain; on l'accusa de prêcher la foi, de briser les statues des grands dieux, protecteurs de l'empire; enfin c'était un homme impie, sacrilége, et dangereux au culte des immortels, qu'il faisait blasphémer par ceux qu'il corrompait. Tant de crimes lui méritèrent les honneurs du martyre. Garroté de lourdes chaînes, en proie à la faim, attaché au poteau, on lui brûla les côtés avec des torches ardentes; on le plongea dans de l'huile bouillante, et cette huile ne lui fit aucun mal. Alors les bourreaux devinrent furieux, craignant peut-être que celui-là ne leur échappât. On le jeta aux lions, aux ours, pour qu'à leur défaut, ces animaux féroces le dévorassent. Alors Antiochus fit le signe de la croix, et les lions étaient pleins de douceur : ils reconnaissaient le serviteur de celui qui les avait faits. A cette vue, on dut se contenter de le reléguer dans l'île de Salcitane. Là il prêchait de nouveau, avec plus de force; il soignait encore plus les malades; et de nouveau accusé auprès des magistrats et des principaux de la Sardaigne,

il échappa encore au bourreau, puisqu'il mourut avant que les bourreaux, qui étaient en chemin, pussent le saisir.

S. Ursicin.

Italien de Ligurie, S. Ursicin fut le bienfaiteur de ses compatriotes, et Ravenne fut le théâtre de sa charité. Tout entier à sa noble profession, il sut en connaître la dignité, et en remplir tous les devoirs. Les pauvres avaient en lui leur médecin; toute la ville, un homme qui l'honorait par son talent et ses études approfondies. Il possédait les lettres humaines, et en tirait le profit que doivent en tirer des chrétiens. La science était pour lui un moyen de plus pour gagner des adorateurs à son Maître, qu'il servait avec tant d'humilité et de zèle, dans la personne des indigens. Ses mœurs étaient un exemple pour ceux qui le voyaient agir, et sa tendresse pour les malheureux était une espèce de séduction, par laquelle il gagnait les idolâtres. Déféré, pour tant de vertus, à Paulin, ce juge lui fit trancher la tête. Comme il marchait au supplice et qu'il était ému, le S. martyr Vital lui cria : *Ursicine medice, qui alios curare solitus es, cave ne te mortis æternæ jaculo conficias.* » Ursicin, toi qui guéris les autres, prends garde de te tuer toi-même d'une mort éternelle.»

S. Samson.

C'était un prêtre romain, que tout rendait recommandable, et la splendeur de son origine, et ses richesses, et sa science. Plein de compassion pour les malades, rien n'égalait ses largesses envers les pauvres; sa douceur n'était pas facile à altérer, et quand on le persécutait, il souriait encore. Il fréquentait, il consolait, il soignait les indigens; il était pauvre, et exerçait gratuitement. L'empereur Justinien l'appela à sa cour, pour une maladie grave dont il était attaqué. Les soins de Samson, et l'efficacité de ses remèdes, rendirent la santé au vieil empereur, qui, pour récompenser Samson suivant son cœur, établit, sur sa demande, un hôpital général des pauvres. Samson, après cet événement heureux, mourut plein de jours et d'espérance.

S. Alexandre.

Il professa long-tems la médecine sous Marc-Aurèle et Lucius-Vérus, son frère. Il était de Lyon; il avait rendu de grands

services à cette ville, et après avoir tout fait pour elle, il montra encore aux habitans comment il faut mourir lorsque Dieu l'ordonne. Il combattit et remporta la victoire avec les martyrs S. Photin, évêque, et S. Diaconus, etc. Ses précieuses cendres ne furent pas même laissées à Lyon, pour protéger cette métropole des Gaules : elles furent jetées dans le Rhône.

S. Cyrus.

Originaire d'Alexandrie, Cyrus alla exercer en Egypte. Son nom est glorieux dans l'Église, à laquelle il a légué sa sollicitude pour les malades, sa douceur, sa bonté envers tous, et ce courage inébranlable qu'il fit éclater au moment de son supplice. Il mourut avec les vierges Théodore, Eudoxie, Théotiste, qui préférèrent garder le précieux trésor de l'innocence à toutes les faveurs du monde, à tous ses plaisirs, et qui se précipitèrent au-devant des tourmens, pour ne point souiller la blancheur de leurs robes baptismales. S. Cyrus était plein de compassion pour les infirmités de ses semblables, et rien ne lui coûtait pour les alléger; soins, fortune, vie, il prodiguait tout; il savait qu'un médecin chrétien ne s'appartient pas à lui-même.

S. Césaire.

Sénateur de Byzance, S. Césaire fit retentir le lieu de sa naissance du bruit de son nom, de ses vertus, de sa science, de sa charité, de ses guérisons. On aimait un sénateur qui n'était jamais assez petit pour les petits, assez riche pour les pauvres, et assez puissant pour ceux qui imploraient sa protection. S. Grégoire de Naziance était son frère, et ils rivalisaient tous deux de zèle, d'amour et de tendresse pour le pauvre.

S. Codratus.

S. Codratus était de Corinthe. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la médecine, et devint très-habile dans cet art, qu'il ne professait que pour les autres, et non pour s'enrichir. Ennemi du gain, il ne pensait qu'à étendre la foi en soignant gratuitement les pauvres, auxquels il disait la Bonne-Nouvelle, en leur apportant des consolations à leurs derniers momens.

Les délateurs n'oublièrent point un si digne serviteur de Jésus-Christ, et dans la persécution de Décius et de Valérien, le président Jason le condamna, comme un criminel, à la mort, et le fit périr par le fer, avec quelques-uns de ses intrépides compagnons, Denys, Cyprien, Crescentius; en bons soldats, ils vainquirent tous, et rendirent témoignage. On dit qu'une fontaine jaillit du lieu de l'exécution ; elle était abondante et salutaire.

S. Juvénal.

S. Juvénal était médecin avant d'entrer dans la Sacerdoce. Il se préparait au plus saint des ministères, par tous les actes de la piété et de la miséricorde chrétienne, dans la profession qui soulage nos maux corporels. Sensible aux douleurs de tous, il courait, il veillait auprès du lit des malheureux qui étaient en souffrance, et il essuyait le plus de larmes qu'il était en son pouvoir. Une fois engagé dans la sainte milice, sa renommée le fit bientôt connaître du Pape. L'illustre Damase le nomma évêque et pasteur des âmes. Il exerça sept ans sa nouvelle magistrature, et sa gestion fut sage et sainte. Après une vie aussi exemplaire, il s'endormit dans le Seigneur.

S. Jean Damascène.

Jean, né dans la métropole de Syrie, à Damas, fut ainsi surnommé Damascène. Ses parens étaient des premiers de la ville. Son père l'avait fait élever avec beaucoup de soin, l'avait imbu de toutes les connaissances de l'époque. Les sciences et les lettres lui furent enseignées par des maîtres savans que l'on faisait venir de loin. Il savait le grec, l'hébreu. Après ces premières études, il se tourna tout entier vers la médecine, qui devint la passion de sa vie. Il a écrit sur son art; il a encore plus fait comme théologien et docteur de l'Église, qu'il a illustrée par ses œuvres. Ce ne fut point un docteur timide. L'empereur Léon l'Isaurien scandalisait et faisait gémir l'Église par le bris des saintes images; ce fougueux empereur *vandalisait* tout l'empire. S. Jean écrivit, pour défendre les images, plusieurs ouvrages qui existent encore, et qui sont estimés. Jean mourut en Palestine dans le monastère de S. Sabas.

S. Diomède.

Né à Tarse, Diomède était le plus grand médecin de la Cilicie. Ses guérisons étaient innombrables, sa renommée volait de ville en ville. Il se fit chrétien, et mourut par le glaive à Nicée en Bithynie, sous Dioclétien.

SS. Léontinus et Carpophorus.

Tous les deux médecins, collègues, compagnons, tous deux Arabes, ils consolaient, ils guérissaient, ils vivaient, ils souffraient ensemble, et ensemble ils furent décapités pour leur constance dans la foi, par les ordres du préfet Lysias, sous Dioclétien. On commença par leur lier les mains et les pieds, on les jeta dans la mer; mais ils se sauvèrent; on les précipita dans les flammes, et ils ne perdirent pas un cheveu. Alors Lysias, furieux de ce qu'ils vivaient encore, leur fit trancher la tête.

S. Eusèbe, Pape.

Le père d'Eusèbe, étant médecin, l'avait guidé dans ses premières études. De bonne heure, on lui avait inspiré le goût de la profession qu'il devait exercer un jour. On ne lui avait pas laissé ignorer la Théologie, pour laquelle il avait beaucoup de penchant. Ainsi Eusèbe était à la fois versé dans les sciences profanes et dans les lettres saintes. Il vengea la Trinité contre les audacieux sophismes des Ariens. Il les démasqua, il les confondit. Aussi fut-il trouvé digne de souffrir. Il devait sceller par son sang une doctrine qu'il avait toujours soutenue avec tant de constance. Le tyran Maxence, dont l'histoire connaît les fureurs, lui fit subir la peine du chrétien fidèle. Avant son martyre, ses talens, sa science et ses vertus, lui avaient mérité d'être élevé aux fonctions de souverain Pontife de la Chrétienté. Quelques-uns veulent qu'il soit mort d'une maladie ordinaire.

S. Zénobius.

Zénobius était compatriote de Côme et Damien, originaire d'Égée en Cilicie. Ses parens étaient pieux, et donnèrent à leur fils une éducation conforme à leur état et à leurs desseins. Il devint, selon leurs vœux, un homme instruit et éclairé, chez qui les lumières fortifiaient la foi et les vertus. Il embrassa la

médecine, et, comme il était riche, sa profession fut toute consacrée au bien, sans aucune vue de gain. Bien plus, sa fortune fut distribuée, et les malades pauvres trouvaient en lui et un conseiller et un soutien. Ces actes de charité le rendirent cher à sa ville natale, qui le regardait comme son père et son ami. Ses concitoyens le voulurent pour évêque. Pasteur des âmes, ses travaux étaient continuels; sa charité avait redoublé; ses veilles, ses prières, ses prédications, convertissaient les idolâtres en foule. Le président Lysias, sous l'empereur Dioclétien, le fit citer à son tribunal. Sa sentence fut celle que l'on prononçait contre tout chrétien qui persistait dans la foi. Lysias le fit périr par le feu, avec son intrépide sœur, Zénobie.

S. Théodotus.

Ce médecin, de Laodicée en Syrie, était célèbre dans toute la contrée. Ses guérisons étaient étonnantes, et sa renommée s'étendait tous les jours. Pour lui, tout entier à ses investigations, il étudiait sans cesse, et les spectacles dont il était témoin tous les jours, l'instruisaient utilement. La mort qui passait à chaque instant devant lui, lui rappelait comment elle était entrée dans le monde; les jugemens de Dieu se présentaient à son esprit; les terreurs de la religion lui apparaissaient, et tout à la fois, sa science médicale s'éclairait, se fixait, et sa vertu profitait à cette école de la mort.

S. Oreste.

Oreste avait suivi de bonne heure les cours des philosophes; il avait étudié leurs innombrables systèmes, et la sagesse occupait, avec la médecine, tout son tems et ses loisirs. Il était Cappadocien, de la ville de Tyane. Mais bientôt la sagesse des philosophes lui parut froide, stérile et confuse. Il poursuivait la vérité, et il ne pouvait la rencontrer. Ces favorables dispositions le préparèrent au Christianisme, qui vint enfin remplir le vide de cette âme tourmentée. Soldat d'une nouvelle milice, il en observait tous les préceptes, lorsqu'on le manda pour rendre témoignage. Il le rendit avec fermeté, au milieu des plus grandes

tortures, qui ne purent ébranler la force de son âme, ni troubler la sérénité de son front. Ce fut sous Dioclétien.

S. Emilien.

L'Afrique lui avait donné le jour. Jeune encore, il était déjà passionné pour cet art bienfaisant, qui prévient et guérit les maux des hommes. Il étudia avec ardeur, afin de pouvoir un jour être utile. Aussi à peine fut-il médecin, qu'il déclara qu'il était médecin des pauvres et de tous ceux qui n'en avaient pas et qui ne pouvaient s'en procurer. Tant de charité annonçait un grand fonds de foi. Il fut bientôt appelé à en faire une profession éclatante et publique. Les Vandales étaient de la secte impie d'Arius, et ces ravageurs ne faisaient point de grâce aux chrétiens orthodoxes, et d'ailleurs, c'était un moyen d'avoir leurs biens. Sous un de leurs rois, Hunnericus, Emilien fut livré à d'épouvantables supplices, pour sa constance inébranlable. Il confessa avec héroïsme la Trinité, pour laquelle il mourait. Il eut des compagnons dans ses souffrances, Boniface et autres, et les saintes femmes Denise, Dutive et Léonore.

Le Bienheureux Antoine.

Antoine avait pour parens des catholiques pieux, qui n'épargnèrent rien pour en faire un homme qui pût leur faire honneur par ses connaissances, et conserver cette piété qu'ils mettaient bien au-dessus de la science humaine. Parvenu à l'adolescence, il s'adonna à la médecine, à la chirurgie et aux nombreuses études qui en dépendent. Il fit tant de progrès, qu'il traitait dans la suite les malades désespérés, que les autres avaient abandonnés, et il en guérissait plusieurs. Dans toutes les visites qu'il avait à faire aux malades qui s'adressaient à lui, Antoine commençait toujours par faire le signe de la croix sur leur front, ou sur une autre partie de leur corps. Il croyait que celui qui avait racheté le monde, n'était pas sans doute étranger à tout ce qu'enduraient les hommes, pour lesquels il avait versé son sang. La vie du siècle, où il rencontrait si peu de piété, l'ennuya bientôt, quoiqu'il fût honoré et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Il entra dans l'ordre des moines de S. Augus-

tin. Là, il n'oublia pas ses pauvres; il portait des secours à tous les malades indigens, et en guérissant le corps, il tâchait d'exciter ses cliens à la pénitence; de tels discours devaient toucher et convertir. L'Italie, l'Espagne, les Gaules, furent le théâtre de ses travaux. Lorsqu'il avait soigné des gens riches, c'étaient les pauvres qui étaient payés pour lui, car il leur distribuait tout ce qu'il gagnait. Comme il n'arrive que trop souvent, tout ce qui fait du bruit, provoque l'envie et arme la haine; les médecins furent choqués de ses succès, et de l'estime dont il jouissait. Ils résolurent de s'en défaire, et soldèrent pour cet affreux dessein un homme qui devait le poignarder. La Providence ne permit pas que leur complot réussît, et ceux qu'on avait postés pour ce grand coup ne reconnurent pas Antoine, qui passa près d'eux. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, l'année 1482.

Le Bienheureux Joachim.

Joachim, né à Facate, dans le royaume de Japon, était, dès sa plus tendre jeunesse, plein de passion pour l'étude. Il travaillait infatigablement et avec une opiniâtreté peu ordinaire. Médecin, son ardeur redoubla; converti à la religion chrétienne, il ne connut plus que ceux qui souffraient et qui étaient le plus dénués de secours et de ressources. C'était à ses dépens qu'il les soignait, et il croyait avoir gagné assez, quand il avait un peu soulagé leurs infirmités. Lors de la sanglante persécution du Japon, Joachim se montra, confessa hautement Jésus-Christ devant les magistrats et les juges. Il brava la cruauté de ses bourreaux, qui lui tranchèrent la tête l'année 1613. (Voyez *Lettres des Jésuites*, celle du P. Gabriel Mattosius, datée de 1614.)

Le Bienheureux Philippe Bénitius.

Philippe était d'Etrurie, qui est le pays le plus beau et le plus agréable de toute l'Italie. Florence, cette ville si justement célèbre par la politesse de ses habitans, cette ville si favorisée du ciel, Florence l'avait vu naître. Ses parens entourèrent son berceau de l'étude des sciences, des lettres et des arts; ils cultivèrent son jeune cœur, ils y semèrent de bonne heure cette piété douce et compatissante dont il donna tant de preuves dans le

cours de sa vie. Ses jours croissaient devant le Seigneur, et le Seigneur avait béni les leçons de vertu qu'on lui avait inculquées si souvent. Aussi Philippe les eut toujours présentes à son esprit, et ses actions témoignaient assez qu'il les avait comprises. Pour ses études de médecine, et les autres sciences supérieures dont il avait besoin, Philippe quitta la belle Italie, où on lui aurait beaucoup plus parlé de musique et d'arts agréables, que des choses solides et vraiment utiles qu'il voulait apprendre. Dans ce dessein, il se rendit en France, et se mit à fréquenter d'abord l'académie de Paris, puis la faculté de Médecine, où il suivait avec passion les cours divers que l'on y faisait. Rappelé par ses parens avant d'avoir terminé ses études, il prit le grade de docteur à Pavie. Alors sa charité envers les pauvres malades fut sans bornes; il les cherchait pour les secourir, les consoler. Après quelques années, passées de la sorte, il se consacra au service de la Mère de Dieu, dans un ordre voué à son honneur. Il mourut plein d'espérance, après avoir servi la Sainte-Vierge avec fidélité et amour.

Saintes femmes qui ont exercé la médecine.

Ste. Théodose.

Cette fille *donnée de Dieu*, comme l'indique son nom en grec, étudia la médecine pour satisfaire le besoin qu'elle éprouvait de soulager le prochain. Les pauvres n'ont pas toujours de médecins, parce qu'on sait bien qu'il n'y a rien à gagner avec eux. En ce tems, les chrétiens souffraient beaucoup, parce que c'était un tems de persécution. Cette jeune et belle vierge visitait les détenus pour la foi, pansait leurs plaies, et comme la religion avait eu et avait encore des martyrs dans ce sexe si faible, elle fut choisie comme un ange propice et secourable aux maux innombrables des chrétiens. La tendre Théodose voyait mourir tous les jours, par la main des bourreaux, quelques-uns de ces chrétiens qu'elle avait peut-être guéris. Les édits sanguinaires de Dioclétien n'intimidèrent point son courage, et elle faisait toujours ses visites en public. Sa rare beauté, ses vertus, réveillèrent le bourreau. Le président commença d'abord par lui faire d'affreuses propositions; il prodigua les promesses, les sé-

ductions. Furieux de se voir vaincu par une vierge délicate et jeune encore, il la fit déchirer avec des crocs de fer, et pendant ce spectacle, Théodose priait, et on la vit sourire en mourant.

Ste. Nicérate.

Nicérate était de la ville de Constantinople. Élevée avec soin par des parens vertueux, elle fut, par ses connaissances en médecine et sa charité, surnommée *Victrix morborum*, *consolatrix ægrotantium*, *conservatrix benevalentium*. Le grand S. Chrysostôme était dangereusement malade, et on craignait pour sa vie. La sainte guérisseuse fut mandée, et ses remèdes sauvèrent l'illustre docteur de l'Église. Sa piété surpassait encore ses connaissances et son expérience. Elle priait, elle jeûnait, et vivait en vraie chrétienne. Les malades pauvres furent, tant qu'elle vécut, soulagés par son inépuisable largesse et sa sollicitude maternelle.

Ste. Hildegarde.

Eugène III occupait la Chaire de Pierre, et tenait les rênes de l'Église; le grand S. Bernard, abbé de Clairvaux, édifiait la France par ses vertus, défendait l'Église par ses ouvrages, lorsqu'une étoile favorable s'éleva pour les malheureux. C'était la vierge Hildegarde qui naissait. Une éducation pieuse lui fut donnée. On lui apprit les lettres humaines, les sciences que l'on cultivait alors, et même, nous assure Gilbert Genebrard, autrefois professeur royal dans l'Académie de Paris et archevêque d'Aix, elle s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude de la médecine. Ce qui est certain, c'est que c'était une véritable chrétienne, embrasée de charité envers les pauvres et les malades qu'elle visitait assidûment. Ses aumônes adoucissaient leurs douleurs; ses exhortations les préparaient à la mort et aux jugemens de Dieu. Des auteurs rapportent qu'elle nous a laissé plusieurs ouvrages sur la médecine ; mais Guillaume du Val, doyen de la Faculté de médecine, dont nous traduisons ici l'ouvrage, n'est pas de cet avis; et la raison qu'il en donne est d'un homme éclairé. La *superstition*, dit-il, défigure ces ouvrages que l'on attribue à Hildegarde, et la superstition est repoussée par ceux qui adorent Dieu en esprit et en vérité.

Ste. Françoise.

Françoise était née dans une ville romaine. Sensible et compatissante dès ses plus tendres années, on voyait en elle, à cet âge, des présages non équivoques de ce qu'elle serait un jour. A peine put-elle étudier, qu'elle embrassa la médecine, comme pour faciliter ses desseins de charité. Aussi courut-elle de tous côtés pour porter des secours aux pauvres. Elle composa un grand nombre de remèdes et de panacées, auxquelles Dieu attacha de miraculeux effets. Dieu voulait glorifier le médecin des malades pauvres, lui qui nous déclare dans l'Évangile, que c'est lui qu'on soulage. Elle mourut en 1440, après avoir fait tout le bien possible aux malheureux. Paul V l'a mise au rang des Saintes.

Histoire.

TRADITIONS DU NOUVEAU MONDE, EN CONFORMITÉ AVEC NOS CROYANCES.

Premier Article.

Institutions, idées religieuses, formes d'édifices en Amérique, ressemblant à celles qui datent en Asie du berceau de la civilisation. — Les écrivains philosophes du 18e siècle ont porté un faux jugement sur l'Amérique. — Analogies avec les Etrusques et les Égyptiens. — Sa constitution géologique est la même que celle de l'ancien monde. — L'existence de l'homme paraît être aussi ancienne en Amérique que dans la plupart des pays de l'ancien continent. — Analogie des langues. — Leurs annales certaines paraissent remonter au 6e siècle de notre ère.

Le nom de M. de Humboldt [1] est déjà connu avantageusement de nos lecteurs, par les extraits que nous leur avons donnés du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent* [2] : ils nous sauront sans doute gré aujourd'hui de leur faire connaître les *Monumens des peuples indigènes de l'Amérique* [3] du même au-

[1] Possédé du désir ardent des découvertes, dit l'auteur d'une notice sur M. de Humboldt, et doué de tous les moyens de satisfaire cette noble ambition, M. de Humboldt a étendu ses recherches à toutes les branches de l'ordre physique et de l'ordre social. La masse des renseignemens curieux qu'il a rapportés du Nouveau-Monde, surpasse tout ce qui a jamais été le résultat des recherches de tout autre individu. Il a répandu de nouvelles lumières sur l'histoire de notre espèce, reculé les limites de la Géographie mathémathique, et ajouté une infinité d'objets nouveaux aux trésors de la Botanique, de la Zoologie et de la Minéralogie. Ces précieuses acquisitions, classées chacune dans le règne auquel elles appartiennent, ont été publiées en 1805 et années suivantes, à Paris, à Hambourg et à Londres.

(*Biograp. des Viv.* Michaud, 1817.)

[2] Voir le N° 10, tome II, page 295 des *Annales*.

[3] 2 vol. in-8°, avec 19 planches. Paris, 1816.

teur. Ce livre, qui accompagne le grand ouvrage in-4° de M. de Humboldt, est extrêmement intéressant par des nombreuses recherches sur les antiquités du Mexique et du Pérou, par la description des sites les plus remarquables des Cordillères, et par la peinture des mœurs de ses habitans. Nous ferons précéder nos extraits de quelques réflexions sur le talent de l'illustre écrivain, et sur le résultat de ses travaux.

Le baron de Humboldt, dit un excellent critique [1], était né pour les sciences; la nature l'avait créé savant. Il résolut d'étudier les sciences, et non de les corrompre; de communiquer à la société les grands enseignemens qu'elles renferment, et non de leur demander des mensonges. Doué d'une volonté forte et d'une patience inébranlable, il mit à exécution le projet qu'il avait conçu. Il examina les cinq parties du monde, et vit que l'Amérique, négligée jusqu'alors, pouvait lui fournir toutes les sciences à la fois: la géologie, la linguistique, l'histoire naturelle, et l'histoire primitive de l'homme; il se l'appropria donc.

Il partit pour l'Amérique en 1799, et son voyage dura six ans. Il étudia le nouveau continent en homme consciencieux et dévoré d'un zèle ardent pour la science; car il n'avait jamais été dupe des systèmes absurdes et du langage irréligieux que prêtaient aux sciences les savans français.

Aussi, il lui fut démontré que l'antiquité du monde ne va pas au-delà de l'époque assignée par Moïse, que tous les idiomes du globe ont de nombreuses analogies de formes et de racines, qui raisonnablement ne peuvent être attribuées au hasard; que toutes les langues sont dérivées d'une souche primitive; qu'il est impossible que l'homme les ait inventées, et qu'il existe enfin une analogie frappante entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie, et de ceux du Nouveau-Monde.

Dans une introduction aux *Monumens Américains*, que nous reproduirons en partie plus bas, l'auteur dit: « On peut conclure » de là, par analogie, que la ramification, ou, pour employer » une expression indépendante de tout système, que la *multi-* » *plication des langues est un phénomène très-ancien.* » Plus bas: « Si » les langues ne prouvent que faiblement l'ancienne communi-

[1] M. Benoist.

» cation entre les deux mondes, cette communication se mani-
» feste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les mo-
» numens, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de
» l'Amérique et de l'Asie. » Et ailleurs : « Cette tradition améri-
» caine rappelle le Menou des Hindous, le Noé des Hébreux, et
» la dispersion des Conschites de Singar. En la comparant, soit
» aux traditions hébraïques et indiennes, conservées dans la Ge-
» nèse et dans deux Pouranas sacrés, soit à la fable de Xelhua-
» le-Cholulain, et à d'autres faits cités dans le cours de cet
» ouvrage, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie
» *qui existe entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de*
» *ceux du nouveau continent.* »

Ce Voyage est un véritable monument élevé à la science. Qu'on parcoure tous les ouvrages qui le composent, et presque à chaque page, on en tire de grandes vérités; on s'aperçoit de suite que les sciences ne sont point irréligieuses, qu'elles parlent toutes le même langage que la Bible, et qu'il faut renoncer à ces systèmes exagérés de chronologie, avec lesquels on se flattait de battre en ruine l'œuvre de Dieu, à cette civilisation qui datait de quinze à vingt mille ans. Depuis la publication de cet excellent ouvrage, il n'est plus besoin de recourir à des systèmes pour attaquer ou pour défendre le catholicisme, et l'on peut dire avec vérité que, plus on étudie les sciences, plus on demeure convaincu de l'authenticité de la Bible.

M. de Humboldt a étudié et écrit en savant, et il nous a, en quelque sorte, raconté dans tout le cours de son ouvrage l'histoire primitive du genre humain : il y aborde une foule de questions importantes, et fait beaucoup de rapprochemens aussi savans que nouveaux. Il a porté, il faut l'avouer, un coup mortel à l'école des Dupuis et des Volney, ou plutôt il l'a détruite entièrement.

On a souvent disserté sur l'antiquité des Américains et sur les premières migrations des peuples de l'ancien monde vers le nouveau continent. M. de Humboldt a vu au Mexique des monumens qui offrent une analogie surprenante avec ceux de l'ancienne Égypte. Des idiomes américains paraissent avoir leurs racines dans les vocabulaires des langues asiatiques; de nombreux indices semblent prouver que le détroit de Behring a

été le point de communication entre l'Asie et l'Amérique. L'origine asiatique des Mexicains paraît complètement démontrée à M. de Humboldt.

«Il est constant, dit Malte-Brun, que toutes les nations américaines, à l'exception des Esquimaux, se ressemblent par la conformité du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats, forts et lisses. La race américaine a donc des rapports très-sensibles avec la race Mongole, qui occupe le plateau central de l'Asie. Dans le système de l'unité du genre humain, il faut donc considérer les Américains comme descendans d'une souche asiatique.

»A l'égard de la souche de la civilisation, M. de Humboldt a démontré plus complètement et plus solidement que personne avant lui, que l'Amérique a reçu de l'Asie, du moins en très-grande partie, sa civilisation, ses lois, ses croyances religieuses, ses arts et ses notions astronomiques.

»Les institutions monastiques des Américains, le choix des symboles religieux, les traditions relatives à la cosmogonie ou l'origine du monde, les figures qui, dans le calendrier mexicain, marquaient les divisions de l'année, tout nous rappelle l'Asie, et spécialement le Thibet [1].»

Le volume qui va nous occuper jette un jour absolument nouveau sur l'histoire des nations américaines les plus civilisées. Nous allons laisser parler l'auteur; l'*introduction* qu'il a placée à la tête de son livre est un morceau du plus haut intérêt :

«J'ai réuni dans cet ouvrage tout ce qui a rapport à l'origine et aux premiers progrès des arts chez les peuples indigènes de l'Amérique. Les deux tiers des *planches* qu'il renferme offrent des restes d'architecture et de sculpture, des tableaux historiques, des hiéroglyphes relatifs à la division du tems et au système du calendrier. A la représentation des monumens qui intéressent l'étude philosophique de l'homme, sont jointes les vues pittoresques de différens sites les plus remarquables du nouveau continent....

»La description de chaque *planche* forme, autant que la nature du sujet l'a permis, un mémoire particulier. J'ai donné plus de développement à celles qui peuvent répandre quelque

[1] *Annales des Voyages.*

jour sur les analogies que l'on observe entre les habitans des deux hémisphères. On est surpris de trouver, vers la fin du *quinzième siècle*, dans un monde que nous appelons nouveau, ces *institutions antiques*, *ces idées religieuses*, *ces formes d'édifices* qui semblent remonter *en Asie à la première aurore de la civilisation*. Il en est des traits caractéristiques des nations, comme de la structure intérieure des végétaux répandus sur la surface du globe. Partout se manifeste l'empreinte d'un type primitif, malgré les différences que produisent la nature des climats, celle du sol, et la réunion de plusieurs causes accidentelles.

» Au commencement de la conquête de l'Amérique, l'attention de l'Europe était singulièrement fixée sur les constructions gigantesques de Couzco, les grandes routes tracées au centre des Cordillères, les pyramides à gradins, le culte et l'écriture symbolique des Mexicains. Les environs du port Jackson, dans la Nouvelle-Hollande, et l'île d'Otahiti, n'ont pas été décrits plus souvent de nos jours, que ne l'étaient alors plusieurs contrées du Mexique et du Pérou. Il faut avoir été sur les lieux, pour apprécier cette naïveté, cette teinte vraie et locale qui caractérisent les relations des premiers voyageurs espagnols. En étudiant leurs ouvrages, on regrette qu'ils ne soient pas accompagnés de figures qui puissent donner une idée exacte de tant de monumens, détruits par le fanatisme, ou tombés en ruine, par l'effet d'une coupable insouciance.

» L'ardeur avec laquelle on s'était livré à des recherches sur l'Amérique, diminua dès le commencement du dix-septième siècle; les colonies espagnoles, qui renferment les seules régions jadis habitées par des peuples civilisés, restèrent fermées aux nations étrangères; et récemment, lorsque l'abbé Clavigéro publia en Italie son *Histoire ancienne du Mexique*, on regarda comme très-douteux des faits attestés par une foule de témoins oculaires, souvent ennemis les uns des autres. Des écrivains célèbres, plus frappés des contrastes que de l'harmonie de la nature, s'étaient plu à dépeindre l'Amérique entière comme un pays marécageux, contraire à la multiplication des animaux, et nouvellement habité par des hordes aussi peu civilisées que les habitans de la mer du Sud. Dans les recherches historiques sur les Américains, un scepticisme absolu avait été substitué à

une saine critique. On confondait les descriptions déclamatoires de Solis et de quelques autres écrivains qui n'avaient pas quitté l'Europe, avec les relations simples et vraies des premiers voyageurs; il paraissait du devoir d'un *philosophe* de nier tout ce qui avait été observé par des *missionnaires*.

» Depuis la fin du dernier siècle, une révolution heureuse s'est opérée dans la manière d'envisager la civilisation des peuples, et les causes qui en arrêtent ou favorisent les progrès. Nous avons appris à connaître des nations dont les mœurs, les institutions et les arts, diffèrent presque autant de ceux des Grecs et des Romains, que les formes primitives d'animaux détruits diffèrent de celles des espèces qui sont l'objet de l'histoire naturelle descriptive. La société de Calcutta a répandu une vive lumière sur l'histoire des peuples de l'Asie. Les monumens de l'Egypte, décrits de nos jours avec une admirable exactitude, ont été comparés aux monumens des pays les plus éloignés, et mes recherches sur les peuples indigènes de l'Amérique, paraissent à une époque où l'on ne regarde pas comme indigne d'attention tout ce qui s'éloigne du style dont les Grecs nous ont laissé d'inimitables modèles.....

» Je me suis proposé, dans la description des monumens de l'Amérique, de tenir un juste-milieu entre deux routes suivies par les savans qui ont fait des recherches sur les monumens, les langues et les traditions des peuples. Les uns, se livrant à des hypothèses brillantes, mais fondées sur des bases peu solides, ont tiré des résultats généraux d'un petit nombre de faits isolés. Ils ont vu, en Amérique, des colonies *chinoises* et *égyptiennes*; ils y ont reconnu des dialectes *celtiques* et l'alphabet des *Phéniciens*. Tandis que nous ignorons si les Osques, les Goths ou les Celtes sont des peuples venus d'Asie, on a voulu prononcer sur l'origine de toutes les hordes du nouveau continent. D'autres savans ont accumulé des matériaux sans s'élever à aucune idée générale, méthode stérile dans l'histoire des peuples comme dans les différentes branches des sciences physiques. Puissé-je avoir été assez heureux pour éviter les écarts que je viens de désigner! Un petit nombre de nations, très-éloignées les unes des autres, les *Etrusques*, les *Egyptiens*, les *Thibétains* et les *Aztèques*, offrent des *analogies frappantes* dans leurs édifices,

leurs institutions religieuses, leurs divisions du tems, leurs cycles de régénération et leurs idées mystiques. Il est du devoir de l'historien d'indiquer ces analogies, aussi difficiles à expliquer que les rapports qui existent entre le sanscrit, le persan, le grec et les langues d'origine germanique; mais, en essayant de généraliser les idées, il faut savoir s'arrêter au point où manquent les données exactes. C'est d'après ces principes que j'exposerai ici les résultats auxquels semblent conduire les notions que j'ai acquises jusqu'à ce jour sur les peuples indigènes du Nouveau-Monde.

»En examinant attentivement la *constitution géologique* de l'Amérique, en réfléchissant sur l'équilibre des fluides qui sont répandus sur la surface de la terre, on ne saurait admettre que le nouveau continent soit sorti des eaux plus tard que l'ancien. On a observé la même succession de couches pierreuses que dans notre hémisphère, et il est probable que dans les montagnes du Pérou, les granites, les schistes micacés, ou les différentes formations de gypse et de grès, ont pris naissance aux mêmes époques que les roches analogues des Alpes de la Suisse. Le globe entier paraît avoir subi les mêmes catastrophes. A une hauteur qui excède celle du Mont-Blanc, se trouvent suspendues sur la crête des Andes, des pétrifications de coquilles pélagiques. Des ossemens fossiles d'éléphans sont épars dans les régions équinoxiales, et, ce qui est très-remarquable, ils ne se trouvent pas au pied des palmiers dans les plaines brûlantes de l'Orénoque, mais sur les plateaux les plus froids et les plus élevés des Cordillères. Dans le Nouveau-Monde, comme dans l'ancien, des générations d'espèces détruites ont précédé celles qui peuplent aujourd'hui la terre, l'eau et les airs.

»Rien ne prouve que l'existence de l'homme soit beaucoup plus récente en Amérique, que dans les autres continens. Sous les tropiques, la force de la végétation, la largeur des fleuves et les inondations partielles, ont mis de puissantes entraves aux migrations des peuples. De vastes contrées de l'Asie boréale sont aussi faiblement peuplées que les savanes du Nouveau Mexique et du Paraguay, et il n'est pas nécessaire de supposer que les contrées les plus anciennement habitées soient celles qui offrent la plus grande masse d'habitans.

» Le problème de la première population de l'Amérique n'est pas plus du ressort de l'histoire, que les questions sur l'origine des plantes et des animaux, sur la distribution des germes organiques ne sont du ressort des sciences naturelles. L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, nous montre presque toutes les parties du globe, occupées par des hommes qui se croient *aborigènes*, parce qu'ils ignorent leur filiation. Au milieu d'une multitude de peuples qui s'y sont succédés et mêlés les uns aux autres, il est impossible de reconnaître avec exactitude la première base de la population, cette couche primitive au-delà de laquelle commence le domaine des traditions cosmogoniques.

» Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race, caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par les cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très-sensibles avec celle des peuples *Mongols*, qui renferme les descendans des *Hiong-nu*, connus jadis sous le nom de Huns, les *Kalkas*, les *Kalmucks* et les *Burattes*. Des observations récentes ont même prouvé que non-seulement les habitans d'*Unalaska*, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique Méridionale, indiquent, par des caractères ostéologiques de la tête, un passage de la race Américaine à la race Mongole. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique, et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de *Tartars* et de *Tschoudes*, les races Caucasienne, Mongole, Américaine, Malaye et Nègre, paraîtront moins isolées, et l'on reconnaîtra dans cette grande famille du genre humain, un seul type organique, modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues.

» Quoique les peuples indigènes du nouveau continent soient unis par des rapports intimes, ils offrent dans leurs traits mobiles, dans leur teint plus ou moins basané, et dans la hauteur de leur taille, des différences aussi marquantes que les *Arabes*, les *Persans* et les *Slaves*, qui appartiennent tous à la race *Caucasienne*. Les hordes qui parcourent les plaines brûlantes des

régions équinoxiales, n'ont cependant pas la peau d'une couleur plus foncée que les peuples montagnards ou les habitans de la zone tempérée; soit que dans l'espèce humaine et dans la plupart des animaux il y ait une certaine époque de la vie organique, au-delà de laquelle l'influence du climat et de la nourriture est presque nulle; soit que la déviation du type primitif ne devienne sensible qu'après une longue série de siècles. D'ailleurs, tout concourt à prouver que les Américains, de même que les peuples de race mongole, ont une moindre flexibilité d'organisation que les autres nations de l'Asie et de l'Europe.

» La race américaine, la moins nombreuse de toutes, occupe cependant le plus grand espace sur le globe. Elle s'étend à travers les deux hémisphères, depuis les 68 degrés de latitude nord jusqu'aux 55 degrés de latitude sud. C'est la seule de toutes les races, qui ait fixé sa demeure dans les plaines brûlantes voisines de l'Océan, comme sur le dos des montagnes, où elle s'élève à des hauteurs qui excèdent de 200 toises celle du Pic de Ténériffe.

» Le nombre des *langues* qui distinguent les différentes peuplades indigènes paraît encore plus considérable dans le nouveau continent qu'en Afrique, où, d'après les recherches récentes de MM. Seetzen et Vater, il y en a au-delà de 140. Sous ce rapport, l'Amérique entière ressemble au Caucase; à l'Italie avant la conquête des Romains; à l'Asie-Mineure, lorsqu'elle réunissait, sur une petite étendue de terrain, les Ciliciens de race sémitique, les Phrygiens d'origine thrace, les Lydiens et les Celtes. La configuration du sol, la force de la végétation, la crainte qu'ont, sous les tropiques, les peuples montagnards de s'exposer aux chaleurs des plaines, entravent les communications, et contribuent par là à l'étonnante variété des langues américaines. Aussi, l'on observe que cette variété est moins grande dans les savanes et les forêts du Nord, que les chasseurs peuvent parcourir librement, sur les rivages des grandes rivières, le long des côtes de l'Océan, et partout où les Incas ont étendu leur théocratie par la force des armes.

» Lorsqu'on avance, qu'on trouve *plusieurs centaines* de langues dans un continent dont la population entière n'égale pas celle de la France, on considère comme différentes, des lan-

gues qui offrent les mêmes rapports entre elles, je ne dirai pas que l'allemand et le hollandais, ou l'italien et l'espagnol, mais que le danois et l'allemand, le chaldéen et l'arabe, le grec et le latin. A mesure que l'on pénètre dans le dédale des idiomes américains, on reconnaît que plusieurs sont susceptibles d'être groupés par familles, tandis qu'un très-grand nombre restent isolés, comme le basque parmi les langues européennes, et le japonais parmi les langues asiatiques. Cet isolement n'est peut-être qu'apparent; et l'on est fondé à supposer que les langues qui semblent résister à toute classification ethnographique, ont des rapports soit avec d'autres qui sont éteintes depuis longtems, soit avec les idiomes de peuples que les voyageurs n'ont pas encore visités.

» La plupart des langues américaines, même celles dont les groupes diffèrent entre eux comme les langues d'origine germanique, celtique et slave, offrent une certaine analogie dans l'ensemble de leur organisation, par exemple, dans la complication des formes grammaticales, dans les modifications que subit le verbe selon la nature de son régime, et dans la multiplicité des particules additives (*affixa* et *suffixa*). Cette tendance uniforme des idiomes annonce, sinon une communauté d'origine, du moins une analogie extrême dans les dispositions intellectuelles des peuples américains, depuis le Groenland jusques aux terres Magellaniques.

» Des recherches, faites avec un soin extrême et d'après une méthode que l'on ne suivait pas jadis dans l'étude des étymologies, ont prouvé qu'il y a un petit nombre de mots communs aux langues des deux continens [1]. Dans 83 langues américaines, examinées par MM. Barton et Vater, on en a reconnu environ 170 mots dont les racines semblent être les mêmes; et il est facile de se convaincre que cette analogie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas simplement sur l'harmonie imitative, ou sur cette égalité de conformation dans les organes, qui rend

[1] Depuis la publication des *Vues des Cordillères*, MM. Siéboldt et Paravey ont ajouté de nouveaux rapprochemens aux premiers rapports que M. de Humboldt a découverts entre les Japonais et les Mexicains. Voyez dans le N° 15 des *Annales*, ci-dessus, p. 179, l'article intitulé *Origine asiatique d'un peuple de l'Amérique du sud.*

presque identiques les premiers sons articulés par les enfans. Sur 170 mots qui ont des rapports entre eux, il y en a *trois cinquièmes* qui rappellent le *mantchou*, le *tungouse*, le *mongol* et le *samojède*, et *deux cinquièmes* qui rappellent les langues *celtique* et *tschoude*, le *basque*, le *copte* et le *congo*. Ces mots ont été trouvés en comparant la totalité des langues américaines avec la totalité des langues de l'ancien monde, car nous ne connaissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique, qui, plus que les autres, semble se lier à un des groupes nombreux de langues asiatiques, africaines ou européennes. Ce que quelques savans, d'après des théories abstraites, ont avancé sur la prétendue pauvreté de toutes les langues américaines et sur l'extrême imperfection de leur système numérique, est aussi hasardé que les assertions sur la faiblesse et la stupidité de l'espèce humaine dans le nouveau continent, sur le rapetissement de la nature vivante, et sur la dégénération des animaux qui ont été portés d'un hémisphère à l'autre.

» Plusieurs idiomes qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles et annonçant une culture avancée. Nous ne discuterons pas si l'état primitif de l'espèce humaine a été un état d'abrutissement, ou si les hordes sauvages descendent de peuples dont les facultés intellectuelles et les langues dans lesquelles ces facultés se réflètent, étaient également développées : nous rappellerons seulement que le peu que nous savons de l'histoire des Américains tend à prouver que les tribus dont les émigrations ont été dirigées du nord au sud, offraient déjà, dans les contrées les plus septentrionales, cette variété d'idiomes que nous trouvons aujourd'hui sous la zone torride. On peut conclure de là, par analogie, que la ramification, ou, pour employer une expression indépendante de tout système, que *la multiplicité des langues est un phénomène très-ancien*. Peut-être celles que nous appelons américaines n'appartiennent-elles pas plus à l'Amérique que le madjare ou hongrois et le tschoude ou finnois n'appartiennent à l'Europe.

» On ne saurait disconvenir que la comparaison entre les idiomes des deux continens, n'a pas conduit jusqu'ici à des résultats généraux : mais il ne faut pas perdre l'espérance que

cette même étude ne devienne plus fructueuse, lorsque la sagacité des savans pourra s'exercer sur un plus grand nombre de matériaux. Combien de langues de l'Amérique et de l'Asie centrale et orientale dont le mécanisme nous est encore aussi inconnu que celui du *tyrhénien*, de l'*osque* et du *sabin*. Parmi les peuples qui ont disparu dans l'ancien monde, il en est peut-être plusieurs dont quelques tribus peu nombreuses se sont conservées dans les vastes solitudes de l'Amérique.

» Si les langues ne prouvent que faiblement l'ancienne communication entre les deux mondes, cette communication se manifeste d'une manière *indubitable* dans les cosmogonies, les monumens, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie. J'ose me flatter que les feuilles suivantes justifieront cette assertion, en ajoutant plusieurs preuves nouvelles à celles qui étaient connues depuis long-tems. On a tâché de distinguer avec soin ce qui indique une communauté d'origine, de ce qui est le résultat de la situation analogue dans laquelle se trouvent les peuples, lorsqu'ils commencent à perfectionner leur état social.

» Il a été impossible jusqu'ici de marquer l'époque des communications entre les habitans de ces deux mondes; il serait téméraire de désigner le groupe de peuples de l'ancien continent, avec lequel les Toltèques, les Aztèques, les Muyscas ou les Péruviens offrent le plus de rapports; puisque ces rapports se manifestent dans des traditions, des monumens et des usages qui peut-être sont antérieurs à la division actuelle des Asiatiques en Mongols, en Hindoux, en Tongouses et en Chinois.

» Lors de la découverte du Nouveau-Monde, ou, pour mieux dire, lors de la première invasion des Espagnols, les peuples américains, les plus avancés dans la culture, étaient des peuples montagnards. Des hommes nés dans les plaines, sous des climats tempérés, avaient suivi le dos des Cordillères qui s'élèvent à mesure qu'elles se rapprochent de l'équateur. Ils trouvaient, dans ces hautes régions, une température et des plantes qui ressemblaient à celles de leur pays natal.

» Les facultés se développent plus facilement partout où l'homme, fixé sur un sol moins fertile, et forcé de lutter contre les obstacles que lui oppose la nature, ne succombe pas à cette

lutte prolongée. Au Caucase et dans l'Asie centrale, les montagnes arides offrent un refuge à des peuples libres et barbares. Dans la partie équinoxiale de l'Amérique, où des savanes toujours vertes sont suspendues au-dessus de la région des nuages, on n'a trouvé des peuples policés qu'au sein des Cordillères : leurs premiers progrès dans les arts y étaient aussi anciens que la forme bizarre de leurs gouvernemens qui ne favorisaient pas la liberté individuelle.

» Le nouveau continent, de même que l'Asie et l'Afrique, présente plusieurs centres d'une civilisation primitive, dont nous ignorons les rapports mutuels, comme ceux de Méroé, du Thibet et de la Chine. Le Mexique reçoit sa culture d'un pays situé vers le nord ; dans l'Amérique-Méridionale, les grands édifices de *Tiahuanaco* ont servi de modèles aux monumens que les Incas élevèrent au *Couzco*. Au milieu des vastes plaines du Haut-Canada, en Floride et dans le désert limité par l'Orénoque, le Cassiquiaré et le Guainia, des digues d'une longueur considérable, des armes de bronze et des pierres sculptées, annoncent que des peuples industrieux ont habité jadis ces mêmes contrées que traversent aujourd'hui des hordes de sauvages chasseurs.

» La distribution inégale des animaux sur le globe, a exercé une grande influence sur le sort des nations et sur leur acheminement plus ou moins rapide vers la civilisation. Dans l'ancien continent, la vie pastorale forme le passage de la vie des peuples chasseurs à celle des peuples agricoles. Les ruminans, si faciles à acclimater sous toutes les zones, ont suivi le Nègre africain comme le Mongol, le Malaye et l'homme de la race du Caucase. Quoique plusieurs quadrupèdes et un plus grand nombre de végétaux soient communs aux parties les plus septentrionales des deux mondes, l'Amérique ne présente cependant, dans la famille des bœufs, que le bison et le bœuf musqué, deux animaux difficiles à subjuguer, et dont les femelles ne donnent que peu de lait, malgré la richesse des pâturages. Le chasseur américain n'était pas préparé à l'agriculture par le soin des troupeaux et les habitudes de la vie pastorale. Jamais l'habitant des Andes n'a été tenté de traire le lama, l'alpaca et le guanaco. Le laitage était jadis une nourriture inconnue aux Américains, comme à plusieurs peuples de l'Asie orientale.

» Nulle part on n'a vu le sauvage libre et errant dans les forêts de la zone tempérée abandonnner, de son gré, la vie de chasseur, pour embrasser la vie agricole. Ce passage, le plus difficile et le plus important dans l'histoire des sociétés humaines, ne peut être amené que par la force des circonstances. Lorsque, dans leurs migrations lointaines, des hordes de chasseurs, poussées par d'autres hordes belliqueuses, parviennent dans les plaines de la zone équinoxiale, l'épaisseur des forêts et une riche végétation les font changer d'habitudes et de caractère. Il est des contrées entre l'Orénoque, l'Ucajalé et la rivière des Amazones, où l'homme ne trouve, pour ainsi dire, d'espace libre que les rivières et les lacs. Fixées au sol sur le bord des fleuves, les tribus les plus sauvages environnent leurs cabanes de bananiers, de jatropha et de quelques autres plantes alimentaires.

» Aucun fait historique, aucune tradition ne lient les nations de l'Amérique-Méridionale à celles qui vivent au nord de l'isthme de Panama. Les annales de l'empire Mexicain paraissent remonter jusqu'au *sixième siècle* de notre ère. On y trouve les époques des migrations, les causes qui les ont amenées, les noms des chefs issus de la famille illustre de *Citin*, qui, des régions inconnues d'*Aztlan* et de *Téocolhuacan*, ont conduit des peuples septentrionaux dans les plaines d'*Anahuac*. La fondation de *Ténochtitlan*, comme celle de Rome, tombe dans les tems héroïques; et ce n'est que depuis le *douzième siècle*, que les annales Aztèques, semblables à celles des Chinois et des Thibétains, rapportent presque sans interruption les fêtes séculaires, la généalogie des rois, les tributs imposés aux vaincus, les fondations des villes, les phénomènes célestes, et jusqu'aux événemens les plus minutieux qui ont influé sur l'état des sociétés naissantes.

» Quoique les traditions n'indiquent aucune liaison directe entre les peuples des deux Amériques, leur histoire n'en offre pas moins des rapports frappans dans les révolutions politiques et religieuses, desquelles datent la civilisation des *Aztèques*, des *Muyscas* et des *Péruviens*. Des hommes barbus et moins basanés que les indigènes d'*Anahuac*, de *Cundinamarca* et du plateau du *Couzco*, paraissent sans que l'on puisse indiquer le lieu de leur naissance. Grands-prêtres, législateurs, amis de la paix et

des arts qu'elle favorise, ils changent tout d'un coup l'état des peuples qui les accueillent avec vénération. *Quetzalcoatl*, *Bochica* et *Manco-Capac*, sont les noms sacrés de ces êtres mystérieux. *Quetzalcoatl*, vêtu de noir, en habit sacerdotal, vient de *Panuco*, des rivages du golfe du Mexique; *Bochica*, le *Boudha* des Muyscas, se montre dans les hautes plaines de *Bogota*, où il arrive des savanes situées à l'est des Cordillères. L'histoire de ces législateurs, que j'ai tâché de développer dans cet ouvrage, est mêlée de merveilles, de fictions religieuses et de ces traits qui décèlent un sens allégorique. Quelques savans ont cru reconnaître, dans ces étrangers, des Européens naufragés, ou les descendans de ces Scandinaves qui, depuis le onzième siècle, ont visité le Groenland, Terre-Neuve, et peut-être même la Nouvelle-Ecosse; mais, pour peu que l'on réfléchisse sur l'époque des premières migrations Toltèques, sur les institutions monastiques, les symboles du culte, le calendrier et la forme des monumens de *Cholula*, de *Sogamozo* et du *Couzco*, on conçoit que ce n'est pas dans le nord de l'Europe que *Quetzalcoatl*, *Bochica* et *Manco-Capac* ont puisé leur code de lois. Tout semble nous porter vers l'Asie orientale, vers des peuples qui ont été en contact avec les *Thibétains*, les *Tartares Shamanistes* et les *Ainos* barbus des îles de Jesso et de Sachalin [1]. »

H. de B.

(Voir le 2e article, au Numéro XIX, tom. IV, p. 19.)

[1] *Vue des Cordillères et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, par Al. de Humboldt, 2 vol. in-8°, à Paris, chez Maze, éditeur; prix, 24 fr. — Tom. I, *Introduction*, pag. 7 et suiv.

Géologie.

LETTRE CRITIQUE

SUR LES FOSSILES HUMAINS TROUVÉS A S. ARNOULT.

AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Plusieurs numéros de vos intéressantes *Annales*, qui traitent de géologie, m'ont été communiqués : ils m'ont fourni le sujet de quelques observations que j'ai l'honneur de vous transmettre.

J'ai lu dans le cahier du 30 septembre 1830 [1] l'annonce de la découverte de *fossiles humains*. Il est question de *deux pieds et d'un cœur pétrifiés, ayant appartenu à un enfant de deux ans antédiluvien, en réponse aux incrédules qui prétendent que l'homme n'existait point avant le déluge.*

Tel est le titre de l'article. Je ne m'arrêterai pas à objecter qu'il n'est personne qni prétende poser en fait que l'homme n'existait pas avant le déluge ; on a hasardé tant d'opinions absurdes que celle-ci pourrait avoir été émise ; je l'ignore.

J'abrège, et je passe aux pétrifications trouvées à Saint-Arnoult, par M. Appert.

La première est, dites-vous, le pied droit d'un enfant de deux ans, enveloppé d'une espèce de chaussure.

La deuxième, un fragment du pied gauche du même individu.

La troisième enfin, son cœur, ayant conservé tous les caractères anatomiques.

Je ne doute nullement, Monsieur, ni de votre bonne foi, ni

[1] Numéro III, t. 1, p. 135.

de celle de M. Appert; mais permettez-moi de croire et de vous dire que vous avez été trompés l'un et l'autre par la conformation de ces pseudomorphoses. L'étude des faits m'a souvent désabusé de certaines opinions fondées sur l'apparence extérieure de pétrifications, qui perdent tout leur prestige par l'observation exacte.

Je possède dans mon cabinet des pierres qui ont figuré longtems, chez des amateurs célèbres, sous les noms de priapolithes de pieds humains fossiles, de pieds de cheval pétrifiés, de racines ou de tubercules fossiles, et qui ne sont véritablement que des concrétions pierreuses, des rognons siliceux, des polypites, des *ludus* de Van-Helmont et autres pseudomorphoses. Les pierres trouvées par M. Appert ne sont très-probablement pas plus des anthropolites que tant d'autres qui ont la même apparence.

Vous annonciez, à la fin de votre note, que ces fossiles devaient *être bientôt soumis au jugement de l'Académie des sciences.* Il me semble qu'il eût été prudent de commencer par cette expertise, qui vous aurait préservé du désagrément d'avoir accueilli et propagé une erreur grave dans une science qui ne souffre et n'admet que des faits positifs.

Votre numéro V donne de *nouveaux renseignemens sur le fossile humain de Saint-Arnould.* Je m'attendais à y trouver consigné le jugement de l'Académie des sciences sur la valeur géologique de ce fossile. Mais je n'y ai lu qu'une nouvelle série d'erreurs, auxquelles M. Appert s'abandonne de bonne foi et en toute confiance.

Cet ecclésiastique ne voit que des merveilles dans les pierres qui l'environnent; il trouve en abondance des fruits pétrifiés, des cocos cristallisés, et jusqu'à des légumes fossiles!

Ces nouvelles erreurs ne sont que des conséquences de la première; des géodes ne sont point des cocos; des polypites ou des concrétions pierreuses, ne sont ni des fruits ni des légumes fossiles.

M. Appert n'est pas plus heureux dans ses comparaisons que dans ses découvertes, en citant la pétrification des oursins comme un exemple de pétrification de parties charnues. Tout le

monde sait que les noyaux d'oursins fossiles n'offrent aucunes traces des parties charnues de l'animal ; mais dans les testacites comme dans les crustacites, les parties molles, au contraire, ont disparu, et ont été remplacées par la pâte lapidifique qui compose leur noyau. Ces faits bien observés sont tellement unanimes et incontestables, que l'opinion des savans est depuis long-tems fixée sur ce point.

J'ai sous les yeux des pétrifications du plus grand intérêt géologique : 1° des poissons fossiles provenant de diverses localités, depuis Autun jusqu'à Florence ; plusieurs n'offrent à la vue que leur squelette plus ou moins complet ; d'autres, plus intacts, ont conservé toutes leurs formes extérieures, et jusqu'à leurs écailles colorées ; mais ces derniers n'ont pas plus d'une ligne d'épaisseur entre tête et queue. Aucun n'a subi la pétrification de ses parties molles.....

2° Des crustacites de Grignon, de la Lorraine et de la Souabe, dont les noyaux pulvérulens, calcaires ou siliceux, sont constamment identiques avec leur gangue respective, sans aucune trace de parties molles ;

3° Des débris fossiles de quadrupèdes provenant des carrières des départemens de la Seine, de la Meuse et de la Meurthe ; de beaux fragmens des riches brèches osseuses de Gibraltar, de Cette et de la caverne de Bise (Hérault). Tous ces débris osseux ne présentent que des ossemens adhérens plus ou moins à la gangue, mais dans un état complet de dénudation, et entièrement dépouillés de leurs parties molles ou charnues. La gangue seule occupe exactement les intervalles qui les séparent.

Mais ce n'est point aux seuls objets réunis dans mon cabinet que je borne cette observation ; j'atteste en même tems avec conviction toutes les couches du globe, tous les cabinets du monde et tous les observateurs judicieux et éclairés.

La lithographie que vous avez publiée dans votre numéro IX représente un cœur fossile, un pied fossile d'un enfant de deux ans ; enfin (au lieu de l'autre pied du même individu annoncé dans les numéros précédens), le pied fossile d'un fœtus ; le tout humain, selon les indications de la gravure. On remarquera peut-être que le pied du prétendu fœtus est revêtu d'une chaussure semblable à celle du pied de deux ans. Mais, loin de chi-

caner sur cette chaussure innée, je lève la difficulté en supposant un instant que l'un et l'autre pieds sont simplement empâtés dans une gangue qui a altéré leur forme naturelle extérieure. J'espère, M. le rédacteur, qu'en faveur de cette concession, vous ne me refuserez pas la permission de pousser plus loin mon investigation, et que vous consentirez à déchausser votre fossile à la manière des anatomistes, c'est-à-dire depuis la peau jusqu'aux os.... A vous donc le scalpel....; taillez, divisez ou rompez ces fossiles dans le sens qu'il vous plaira, peu importe, pourvu que vous en vérifiez l'intérieur. Le bon sens et la raison sont les seuls arbitres dont j'invoque le suffrage; je suis bien assuré qu'ils ne seront récusés ni par vous, ni par M. Appert, ni par le public.

Veuillez bien vous rappeler, Monsieur, 1° que ces fossiles n'ont fixé votre attention que par leur forme extérieure;

2° Que cette forme extérieure approche de celle d'un pied d'enfant revêtu d'une chaussure.

Reconnaissons ensuite d'un commun accord, d'après l'état actuel de la science et d'après l'opinion des plus célèbres géologues, que les animaux vertébrés pétrifiés ont jusqu'à présent été trouvés dépouillés des formes même de leurs parties molles ou charnues (ce fait est tellement incontestable et notoire, que les fossiles dont il est question seraient évidemment les premiers qui seraient exceptés de cette condition générale des animaux pétrifiés); et procédons ensuite à l'examen de ces fossiles avec la circonspection que commande un intérêt de cette importance.

S'ils ont conservé les formes extérieures de leurs parties charnues, à plus forte raison ont-ils conservé intérieurement leur charpente osseuse dans un état parfait d'intégrité, puisque les os, beaucoup plus solides que les chairs, ont partout résisté à l'action dissolvante du lithogène. C'est donc tout simplement l'organisation ostéologique de ces fossiles qu'il s'agit maintenant de constater, pour être en droit de les qualifier d'anthropolites.

En présentant ces pierres au public sous le titre inouï de fossiles humains, vous vous êtes mis naturellement, Monsieur, dans l'obligation d'en prouver la nature; j'ai l'honneur de vous

en indiquer les moyens, et c'est dans l'intérêt compromis de la vérité et de la science, qu'au nom de tous vos lecteurs intelligens, je viens vous prier instamment de donner à la vérification de l'intérieur de ces pierres toute l'authenticité convenable, et d'en consigner le résultat dans vos estimables *Annales*.

Je compte également sur votre impartialité pour la publication de cette lettre dans l'un de vos prochains numéros.

Agréez, etc.

BONNAIRE-MANSUY,

Membre de la Société Linnéenne de Paris, de la Société Philomatique de Verdun, et de la Société royale des Sciences, Lettres, Arts et Agriculture de Nancy.

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

En attendant que M. Appert nous ait envoyé sa réponse à la lettre critique qu'on vient de lire, nous ne pouvons nous empêcher de dire quelques mots à M. Bonnaire-Mansuy. Nous suivrons ses objections dans l'ordre où il les a présentées.

Nous lui dirons d'abord qu'il est dans l'erreur, en assurant que personne ne prétend que l'homme n'existait pas avant le déluge; c'est un argument qu'on trouve dans Voltaire, et que répètent quelques demi-savans de nos jours. Je sais bien, au reste, qu'il est absolument indifférent pour la vérité de nos livres saints qu'on rencontre des fossiles humains ou qu'on n'en rencontre pas. Toutefois, je crois utile de repousser toutes les objections qu'on fait contre nos livres sacrés, quelque peu fondées qu'elles soient d'ailleurs.

M. Bonnaire-Mansuy nous assure que nous nous sommes trompés sur les pétrifications décrites dans le numéro de septembre, que nous avons regardées comme des restes humains fossiles antédiluviens. C'est possible, sans doute; mais M. Mansuy ne

nous convaincra pas facilement, malgré l'estime que nous professons pour ses connaissances géologiques. En effet, notre critique n'a pas vu ces zoolithes; le motif qui le porte à nous taxer d'erreur, c'est que *l'étude des faits l'a souvent désabusé de certaines opinions fondées sur l'apparence extérieure des pétrifications.* Dans cette occasion, ce n'est pas par l'examen des faits que procède M. Mansuy; il possède, dans son cabinet, des pierres qu'on a regardées à tort comme des pieds humains fossiles, des pieds de cheval pétrifiés, des racines ou tubercules fossiles; donc les pétrifications trouvées par M. Appert ne sont point des anthropolithes. Cette conclusion ne paraîtra peut-être pas rigoureuse à tout le monde.

Je regrette avec M. Mansuy que diverses circonstances aient retardé jusqu'aujourd'hui l'examen de ces restes par l'académie des sciences; nous lui rappellerons toutefois, comme il a pu le lire dans l'article en question, que plusieurs savans versés dans ces sortes de connaissances, ont examiné ces pièces géologiques, et qu'il y a eu partage dans leurs opinions, ce qui ne signifie point, comme M. Bonnaire paraît l'insinuer, que ces pétrifications ont été superficiellement observées.

Notre critique exerce son ironie contre M. Appert, pour avoir dit qu'il avait trouvé des fruits pétrifiés, des légumes fossiles... *nouvelle série d'erreurs*, dit-il. Nous répondrons que, si M. Appert s'est trompé en ce point, il n'est certainement pas le seul. Que M. Bonnaire-Mansuy ouvre L'*Herbarium Diluvianum* de Scheuchzer (*Lugduni Batavorum*, 1720), il y trouvera la description et la figure de semences et de fruits que ce célèbre naturaliste regarde comme fossiles. Il pourra en rencontrer encore dans les auteurs modernes, et entre autres dans le savant ouvrage de M. le docteur Adolphe Brongniart sur les plantes fossiles.

Des géodes ne sont pas des cocos. Oui, sans doute, mais des pétrifications qui ont entièrement la forme de fruits, sans avoir à l'intérieur ni excavation, ni cristallisation, ne sont pas non plus des géodes.

M. Mansuy attaque encore M. Appert pour avoir cité les oursins fossiles comme des exemples de pétrification de parties charnues. *Tout le monde sait*, dit-il, *que les noyaux d'oursins fos-*

siles n'offrent aucune trace des parties charnues de l'animal. Sans contredit, tout le monde le sait; aussi M. Appert n'a-t-il pas dit le contraire; il n'a avancé nulle part qu'il reste des traces de chairs dans les oursins fossiles. Les oursins sont pour lui des exemples de pétrifications des parties charnues, parce que, dans les cas nombreux qu'il a observés, ces parties étaient entièrement remplacées par du silex. Je ne vois rien là qui répugne tant à la science géologique. Ici encore nous pouvons dire à M. Mansuy que la nature n'étant pas faite sur un seul moule, les précieux matériaux qu'il possède dans son cabinet, ne prouvent rien contre ceux qu'on trouve dans le cabinet de M. Appert.

Un peu plus bas, M. Mansuy, reprenant son ton ironique, nous engage à prendre le scalpel, pour disséquer les restes fossiles représentés dans le numéro IX des Annales. Ce ne sera pas le scalpel, puisque ces débris n'appartiennent plus au règne animal, ce seront le creuset et les réactifs chimiques. Nous verrons alors ce que la simple vue avait déjà suffisamment indiqué, que ces restes sont uniquement composés de matière siliceuse, comme on l'observe d'ailleurs pour bon nombre d'autres produits fossiles, principalement pour les bois et les cônes ligneux, qui disparaissent souvent, après avoir laissé leur moule extérieur ou intérieur. (Voyez pour plus de détails les *Traités de minéralogie*, de MM. Brongniard, Beudant, Brard, le *Dictionnaire des Sciences naturelles*, art. *Pétrification*, par M. de France.)

Ceci réfute ce qu'ajoute un peu plus bas notre critique, en disant que, pour avoir droit de qualifier ces pétrifications d'anthropolithes, il faut préalablement constater leur organisation ostéologique. Sans doute que cette organisation, ainsi que la présence de la gélatine et du phosphate calcaire prouveraient bien que ce sont là des os. Mais est-ce là ce que nous soutenons? Nullement. Nous pensons que, dans les débris de Saint-Arnoult, il n'y a nulle autre substance qu'une matière siliceuse qui a remplacé entièrement les matières animales. Si, pour constituer des zoolithes et des plantes fossiles, M. Mansuy exige qu'il y ait toujours des restes de l'animal ou du végétal qui a donné son empreinte et sa forme, que fera-t-il alors des pétrifications dont Scheuchzer et M. Brongniart fils nous ont donné

les figures? Que fera-t-il surtout des cônes ligneux dont nous parlions plus haut, et des nombreuses trilobites et ammonites dont le têt n'existe plus, et qui n'offrent qu'une pierre homogène, offrant exactement la même conformation que ces coquillages? Soutiendra-t-il que ce sont de simples jeux de la nature? Une pareille opinion ne pourrait point s'accorder avec ses connaissances géologiques et minéralogiques. M. Mansuy est donc obligé d'avouer que dans beaucoup de cas, on n'a d'autre élément de distinction des pétrifications que la conformation extérieure. C'est précisément ce qui existe pour les débris de Saint-Arnoult. Il n'y a que des analogies de forme; mais ces analogies sont fort remarquables, surtout pour le silex qui ressemble à un cœur. Comme cet organe, c'est un conoïde applati sur deux faces. On y remarque des sillons pareils à ceux qui logent les artères cardiaques, une saillie analogue à celle qui correspond à la cloison ventriculaire, une autre saillie qui a tout-à-fait la forme des pavillons des oreillettes, des ouvertures comme celles des gros vaisseaux du cœur, etc. Si, malgré toutes ces ressemblances, confirmées par l'examen de plusieurs anatomistes distingués, nous avons été induits en erreur, ce qui est possible, c'est par une nouvelle et attentive étude de ces débris, et non par des raisonnemens et des suppositions gratuites faites hors de la vue de ces objets, qu'on pourra établir une opinion différente.

Nous sommes loin de récuser la décision d'un juge aussi compétent que M. Mansuy; mais, de grâce, qu'il suive la marche qui lui a si bien réussi dans d'autres cas, qu'il examine les objets en contestation, qu'il étudie les faits, et alors on pourra se soumettre à son jugement.

L.-J.

Traditions historiques.

NOUVELLES PREUVES QUE LES NÈGRES DESCENDENT DE CHAM.

Votre numéro de novembre (ci-dessus, p. 311), emprunte à M. Virey de nouveaux développemens, à l'appui de l'opinion qui reconnaît dans les Nègres les héritiers de la malédiction de Chanaan. Cette idée, soutenue à la fin du dernier siècle par Bernardin de Saint-Pierre [1], n'a rien d'hostile, certes, à la race qui en est l'objet : la prédication de la Bonne-Nouvelle a mis fin à tous les anathèmes de la loi de crainte et de servitude ; Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, et c'est à tous qu'il a été dit par la bouche de l'Apôtre : *Vos in libertatem vocati estis, fratres* [2]. L'esclavage des Nègres est un anachronisme au milieu de nous; c'est un effet qui survit à sa cause, et qui cessera, comme l'incrédulité juive, au jour prédit où il n'y aura qu'*un bercail et qu'un pasteur*. Tel qu'il se perpétue sous nos yeux, ce fait si étrange n'en est pas moins un vivant témoignage des paroles de la Genèse. Car ce n'est point seulement aux fils de Sem que la malédiction patriarchale avait asservi Chanaan et ses fils.

« Aït Noe : *Maledictus Chanaan!* Servus servorum erit fratribus » suis..... Benedictus Dominus Deus Sem, sit Chanaan servus » ejus! DILATET DEUS JAPHETH.... SITQUE CHANAAN SERVUS EJUS [3]. »

[1] *Etudes*, t. I, p. 3; p. 458-60, édition de 1804.

[2] Cette parole de S. Paul aux *Galates*, ch. v, v. 13. est inscrite sur la chapelle catholique, dite de Guillaume-Tell: nous y joindrons ces mots si profonds du grand Apôtre à un maître dont l'esclave s'était enfui : *ut illum reciperes*, jam non ut servum, *sed pro servo* carissimum fratrem..... *et in carne et in Domino. Epi. à Philemon*, v. 16.

[3] Noé... dit : *Que Chanaan soit maudit!* qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères: il continua : Béni soit l'Eternel, le Dieu de Sem! et que Chanaan soit son esclave! *Que Dieu étende les possessions de Japhet...., et que Chanaan soit son esclave. Gen.*, C. IX, v. 25 et suiv.

La prédiction s'est accomplie. Dieu a *dilaté*, étendu au loin la domination de Japhet, du père commun des populations européennes, et les fils de Chanaan sont devenus ses esclaves.

Que si l'on demande comment la postérité de Chanaan, exterminée jadis dans la Palestine, se retrouve vivante au milieu des sables de la Guinée, qu'il me soit permis de l'expliquer en peu de mots.

D'abord, il n'est pas vrai que les peuples qui périrent sous le fer des Hébreux aient composé toute la race chananéenne.

La Genèse donne à Chanaan onze fils. L'aîné, Sidon, fut le père des Phéniciens, qui ne sont jamais tombés sous le glaive d'Israël. Après avoir nommé les dix autres, dont plusieurs ne paraissent point avoir habité la Palestine, puisque leurs noms ne se trouvent plus dans le récit de la conquête de Josué, le texte sacré ajoute : *et après cela, les familles des Chaldéens se dispersèrent* [1].

Ces paroles, qui ne sont répétées par le saint livre pour aucun des enfans de Cham, de Sem, ni de Japhet, paraissent assigner à la postérité de Chanaan une diffusion plus rapide et plus lointaine qu'à ses frères. Sidon, en effet, le seul de cette race dont le nom soit demeuré historique, a porté ses colonies jusqu'à Carthage, et par Carthage, jusqu'aux extrémités du monde.

Rien n'empêche donc de supposer que la grande famille éthiopienne soit descendue de Chanaan.

Au contraire, l'affinité de cette famille et de la race Arabe, issue de Chus, autre fils de Cham, éclate partout dans les livres saints. Chus est pris dans ces livres, tantôt pour désigner l'Arabie, tantôt pour l'Éthiopie. Le nom de Saba, de même : écrit par un *schin*, il s'applique à l'Yémen (l'Arabie heureuse); par un *samech*, il s'applique à l'Ethiopie. La Bible ne dit-elle point que la femme de Moïse était Ethiopienne, en même tems qu'elle fait naître cette femme dans la terre de Madian, qui était en Arabie ?

Ces confusions tiennent sans doute à l'identité d'origine de la race éthiopienne et de la race arabe [2].

[1] Et post hæc, disseminati sunt populi Chananæorum. *Gen.* ch. x, v. 18.

[2] V. Hérodote, Homère, et surtout Apollonius, *Argonotic.*, lib. VI, et *Eustach. in Dionys.* ch. XXV.

Un autre témoignage de cette origine commune est la parenté des langues. L'idiome des peuples de la Sénégambie a des analogies frappantes avec l'arabe. Celui qui signe cette lettre tient cette affirmation de la propre bouche d'un homme qui a longtems vécu avec les Nègres, M. Dard, auteur d'une grammaire wolofe et d'un dictionnaire français-wolofe et français-bambara, ouvrages distingués par la Société de Géographie, et imprimés à l'imprimerie royale, avec une préface de M. Jomard, de l'Institut.

Le même M. Dard raconte que les Nègres ont conservé la circoncision, non celle du huitième jour après la naissance, telle que la pratiquent les Juifs, mais celle d'Ismaël, qui n'ayant été circoncis qu'à 13 ans [1], n'avait circoncis les siens qu'à l'âge voisin de la puberté, tradition respectée par les Arabes, ainsi que l'atteste l'historien Josèphe. Cette coutume existait en Egypte au tems d'Hérodote; le vieux conteur grec incline à la croire originaire d'Ethiopie. Elle est donc bien antérieure en Afrique à l'invasion du Mahométisme, dont les Nègres ne sont d'ailleurs que légèrement imprégnés.

Au reste, les traditions religieuses et historiques des Wolofes les rattachent, par tous les points, à l'origine qu'on vient d'exposer.

M. Dard m'a souvent attesté qu'ils croient descendre comme nous d'*Adamo* et d'*Awa*, et que le nom de la première femme est encore aujourd'hui celui de beaucoup de Négresses.

Ils prétendent que leurs pères ont régné sur l'Égypte, qu'ils appellent Mesraïm, comme le fait la Bible, du nom du second fils de Cham qui, d'après la Genèse, a peuplé l'Égypte.

Ils ont conservé le souvenir, non-seulement d'Abraham, dont ils honorent le sacrifice par une fête commémoratoire appelée *Tabaski* [2], mais celui de Moyse, qu'ils nomment *Mousa*, ce qui, en langue wolofe, signifie littéralement *sauvé des eaux* [3].

[1] *Genèse*, ch. 17.

[2] Dans cette fête, chaque famille immole un bélier noir qu'on mange ensuite en commun, et dont on réserve les quatre pieds pour fêter le premier jour de l'année suivante. Ceci doit venir d'Esaü et des Arabes.

[3] *Mousa* est le participe passé du verbe *Mousal*, qui veut dire *sauver, retirer de l'eau.*

«Firaon, roi de Mesraïm, disent-ils, persécuta Mousa et les » *Youffres* (les Hébreux), dont la doctrine n'était pas la sienne. » Les *Youffres*, sous la conduite de Mousa, se révoltèrent et » s'enfuirent de Mesraïm. Firaon les poursuivit jusqu'à la mer » du Levant (*Ghéit* ou *Pinkou*). Mais les eaux de la mer du Levant » se séparèrent, laissant un libre passage aux *Youffres;* et Firaon, » ayant tenté de les poursuivre, les eaux se rejoignirent, et il se » noya.»

C'est à peu près dans les mêmes termes qu'Artapan, cité par Eusèbe [1], raconte le passage de la mer Rouge, d'après les prêtres d'Héliopolis. Il ajoute seulement que les habitans de Memphis expliquaient l'événement, loin de la mer, par le flux et le reflux de la mer.

Je me hâte de prévenir une objection. Ces traditions des Nègres sur Moyse ne sont point une réminiscence des notions qui leur ont été apportées par l'Islamisme. J'ai déja dit que la religion de Mahomet n'avait point jeté chez eux de profondes racines. Mais, ce qui est singulièrement remarquable, et ce qui exclut toute idée de transmission des traditions musulmanes, c'est qu'au témoignage de M. Dard, les souvenirs de la Sénégambie ne suivent point Moyse au-delà de la mer Rouge, au lieu que le Koran parle assez longuement du séjour de ce grand législateur en Arabie, etc., etc. On peut ajouter que la bibliothèque orientale d'Herbelot, fruit de trente années de recherches faites dans le Levant, à l'aide des plus fameux interprètes de la loi de Mahomet, a recueilli tout ce qu'ils exposent de la première moitié de la vie de Moyse, et qu'elle n'offre rien d'aussi complet, ni d'aussi précis que la tradition sénégambienne.

Arrêtons-nous sur ce nom de *Mousa*, qui exprime nettement et sans recourir à aucune racine, l'idée que les livres saints ont attachée au nom de Moyse. Selon Moyse lui-même, ce nom, qui n'est point hébreu (Voir tous les interprètes), lui fut imposé par la fille du roi d'Égypte : «et elle l'adopta pour son fils, dit » la Bible, et lui donna le nom de *Moyse*, disant : *parce que je » l'ai sauvé des eaux* [2].» Depuis Philon jusqu'à dom Calmet, les

[1] *Prépar. Évangél.*, l. IX, ch. 27.

[2] Quem illa adoptavit in locum filii, vocavitque nomen ejus *Moyses*,

rabbins et les commentateurs ont été fort embarrassés pour justifier la signification que le texte sacré assigne à ce nom. Ce n'est qu'indirectement et avec grand labeur que saint Clément d'Alexandrie, et depuis l'abbé Renaudot, l'ont fait dériver du copte, qui paraît manifestement un reste de l'ancien idiome de l'Égypte. Toute difficulté cesserait si ce nom a été imposé au jeune Hébreu par une princesse du sang éthiopien. Et quelle confirmation puissante des récits des Nègres sur l'Égypte et sur le miracle de la mer Rouge !

Suivons cette idée.

La domination éthiopienne en Égypte est un fait historiquement avéré. Le *Sabacon* d'Hérodote et de Diodore de Sicile [1], le *Zara* des Paralipomènes [2], le *Tharaca* de la Bible [3], que Strabon, d'après Mégasthènes, qui était contemporain d'Alexandre, appelle *Tharaca*, sont autant d'Éthiopiens qui ont régné sur la terre de Mesraïm. Il faut ajouter à cette liste le Pharaon dont Salomon avait épousé la fille, puisqu'il fait dire à celle-ci, dans le Cantique des Cantiques : « Je suis noire, ô filles de Jérusalem, mais je suis belle.... Ne me dédaignez pas, parce que je sois noire, parce que le soleil m'a regardée [4]. » Josèphe l'historien attribue le double empire de l'Égypte et de l'Éthiopie à cette fameuse reine de Saba qui vint visiter ce même Salomon.

Des preuves d'un autre ordre viennent confirmer ces témoignages. Ce qui nous reste du copte se rapproche sensiblement, selon Volney, de l'idiome des Éthiopiens et des Arabes, que cet incrédule reconnaît être dérivé d'un fonds commun. Ce point, au reste, paraît hors de doute depuis les travaux de M. Klaproth. Hérodote (liv. II) dit en propres mots : *Je pense que les Colches sont une colonie des Égyptiens, parce qu'ils ont comme eux la peau noire et les cheveux crépus*, et Hérodote avait été en Égypte. Le Sphinx, gravé dans Norden, c'est encore Volney qui fait cette

dicens : quia de aquâ tuli eum. *Exod.*, ch. II, v. 10. M. Cahen traduit משה, le nom hébreu de Moyse, par *Mosché*.

[1] *Hérodote*, liv. II, ch. 137 et 140 : *Diodore*, liv. I.

[2] *Paralipomènes*, liv. II, ch. XIV, v. 9,

[3] *Les Rois*, liv. II, ch. XIX, v. 9. — Et *Isaïe*, ch, XXXVII, v. 9.

[4] Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem...; nolite me considerare, quòd fusca sim, quia decoloravit me sol. *Cant.*, ch. I, v. 4.

remarque, a visiblement tous les caractères d'une figure éthiopienne [1]. C'est aussi Volney qui observe que les Coptes d'aujourd'hui sont de véritables mulâtres, parce que leur sang, mêlé depuis des siècles à celui des Grecs et des Romains, a dû leur faire perdre l'intensité première de leur couleur, sans altérer sensiblement le moule originel de leur figure, et il rappelle à ce sujet, que Blumenbach a disséqué nombre de momies égyptiennes qu'il a lui-même rapportées à la race éthiopique.

Le père Pezron est allé plus loin. Dans son *Antiquité des tems rétablie*, il articule qu'Abraham est venu en Egypte sous les rois pasteurs, que Joseph a été ministre du 4e de ces rois, et que Moyse, né sous leur empire, adopté par la fille de l'un d'eux, n'a lutté que contre leur expulseur. L'Exode, en effet (chap. 2, v. 23), nous apprend que le Pharaon ennemi de Moyse n'était plus le même que celui dont la fille avait sauvé le prophète enfant. Ce qui paraît décisif, c'est que Manéthon, dépositaire des annales des prêtres d'Héliopolis, sous Ptolémée Philadelphe, donne cinq siècles d'existence à la domination des rois pasteurs, et confond leur expulsion avec la fuite des Hébreux, ainsi qu'on peut le voir dans Eusèbe.

Or, le peuple qui envahit l'Egypte sous la conduite des rois pasteurs était un peuple inconnu. C'est par simple conjecture qu'on a vu là une migration d'Arabes. N'est-il pas plus naturel de le présumer éthiopien? Ce que les Nègres, cette nation séparée de toutes les autres, nous racontent de l'Egypte et de Moyse, sans qu'ils puissent tenir ces récits des missionnaires de l'Islamisme, sans qu'ils aient gardé depuis des siècles aucun rapport avec le pays d'où ils ont été chassés, donne toute vraisemblance à cette hypothèse, et alors on conviendra que leurs traditions ont puisé à bonne source.

Voilà, Messieurs, ce que j'avais à vous dire sur les Nègres et les étonnans souvenirs qu'ils ont conservés. Qu'il me soit permis, en finissant, d'adresser à chacun de vos lecteurs le mot du poète profane :

Si quid novisti rectiùs istis,
Candidus imperti ; si non, his utere mecum.

TH. FOISSET,
Juge au Tribunal de Beaune (Côte-d'Or).

[1] *Voy. en Eg.* et *en Syrie*, Etat polit. de l'Egypte, *ch.* 1.

A nos Abonnés.

Nous avions annoncé que nous donnerions tous les six mois la liste de nos abonnés ; nous remplissons aujourd'hui cet engagement, en prévenant nos lecteurs que désormais ce sera tous les ans que nous publierons cette statistique.

En jetant un coup-d'œil sur ce tableau, et en le comparant aux deux précédens, on verra que nous continuons à obtenir la confiance, et même que les *Annales* sont dans une progression ascendante. Toutefois, l'augmentation du nombre de nos abonnés n'est pas encore suffisante pour nous permettre de mettre à exécution le projet de faire paraître le journal deux fois par mois.

En commençant cette année, nous voudrions pouvoir annoncer quelque nouvelle idée, ajoutée au plan suivi jusqu'ici dans les *Annales ;* mais nous avons reçu, sur l'esprit qui dirige ce journal, sur les matériaux qui en font partie, sur la marche généralement suivie jusqu'ici, tant de lettres d'approbation de la part des hommes les plus distingués dans le sacerdoce et dans les sciences, que nous osons croire qu'il n'y a rien à changer pour le moment.

On aura remarqué que nous n'avons pas entièrement rempli nos engagemens, relativement aux *deux lithographies* que nous avions promises; mais on nous excusera en pensant que les sujets qui exigent ces sortes de figures, sont assez rares. Nous pouvons assurer que l'occasion ne s'en est pas présentée depuis la dernière *lithographie* [1].

[1] Les planches lithographiques n'ont reparu dans chacun des numéros des *Annales* qu'au numéro 37 (31 juillet 1833, t. VII), lorsque la direction et la propriété des *Annales* ont été concentrées dans les mains de M. Bonnetty, directeur actuel.

(*Note de la 2e édition.*)

A compter de l'année qui va s'ouvrir, le nombre des Collaborateurs des ANNALES sera beaucoup augmenté. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que plusieurs Ecclésiastiques distingués, parmi lesquels se trouvent des Professeurs de séminaire, des Curés, des Chanoines, des Vicaires-Généraux, nous ont promis d'unir leurs efforts aux nôtres, pour le bien de la Religion.

STATISTIQUE DES ABONNÉS DES ANNALES,

CLASSÉS PAR DÉPARTEMENS; AU 31 DÉCEMB. 1831.

Ain.	6	*Report.*	203	*Report.*	494
Aisne.	6	Hérault.	30	Pyrénées (H.-)	9
Allier.	1	Ille-et-Villaine.	24	Pyrénées-Orientales.	3
Alpes (B.).	6	Indre.	0	Rhin (B.-)	5
Alpes (H.).	3	Indre-et-Loire.	7	Rhin (H.-).	10
Ardèche.	0	Isère.	7	Rhône.	15
Ardennes.	4	Jura.	9	Saône (H.-).	9
Arriège.	11	Landes.	4	Saône et-Loire.	4
Aube.	0	Loir-et-Cher.	2	Sarthe.	2
Aude.	6	Loire.	4	Seine.	41
Aveyron.	0	Loire (H.-).	7	Seine-Inférieure.	5
B.-du-Rhône.	20	Loire-Inférieure.	16	Seine-et-Marne.	6
Calvados.	15	Loiret.	1	Seine-et-Oise.	16
Cantal.	1	Lot.	2	Sèvres (Deux-).	6
Charente.	6	Lot-et-Garonne.	5	Somme.	6
Charente-Inférieure.	10	Lozère.	0	Tarn.	15
Cher.	2	Maine-et-Loire.	7	Tarn-et-Garonne.	11
Corrèze.	2	Manche.	2	Var.	8
Corse.	0	Marne.	14	Vaucluse.	4
Côte-d'Or.	6	Marne (H.-)	2	Vendée.	5
Côtes-du-Nord.	15	Mayenne.	35	Vienne.	4
Creuse.	3	Meurthe.	12	Vienne (H.-).	6
Dordogne.	3	Meuse.	12	Vosges.	1
Doubs.	7	Morbihan.	23	Yonne.	1
Drôme.	7	Moselle.	6		
Eure.	15	Nièvre.	8	Suisse.	8
Eure-et-Loir.	4	Nord.	13	Belgique.	4
Finistère.	3	Oise.	10	Autriche.	1
Gard.	7	Orne.	7	Sardaigne.	1
Garonne (H.-).	13	Pas-de-Calais.	7	Bavière.	1
Gers.	5	Puy-de-Dôme.	6	Savoie.	3
Gironde.	17	Pyrénées (B.-)	9	Amérique.	2
Total.	203	*Total.*	494	*Total général.*	753

Nouvelles et Mélanges.

Utilité de la langue hébraïque. — Il est des préjugés contre certaines sciences qui sont de nature à présenter à l'imagination des difficultés qui paraissent insurmontables. Il en est d'autres aussi qui nous font voir les choses sous des points de vue totalement faux, et c'est ce qui existe à l'égard de la langue hébraïque. L'esprit de l'homme, naturellement facile à rebuter à la vue de quelques obstacles apparens, se soutient dans une espèce d'état de non entreprendre, crainte de s'engager dans une carrière trop pénible. Nous sommes naturellement avares de tems et de peines, quand par de faux calculs nous jugeons qu'il vaut mieux s'abstenir que de mettre la main à l'œuvre. Ainsi, on s'arrête à la pensée dominante que la connaissance de l'hébreu est peu profitable, vu le grand nombre de traducteurs et de commentateurs qui nous ont laissé le fruit de leurs travaux.

Connaissant par l'expérience l'injustice d'une telle prévention, j'ose affirmer que la langue hébraïque est une mine inépuisable de richesses, et que plus on y fouille, plus elle devient féconde.

Elle procure à la théologie des secours précieux par la connaissance plus précise du vrai sens des textes. Par elle, on explique l'origine des peuples, des langues, de l'idolâtrie, de la fable; elle contient les fondemens de l'histoire et les clés les plus raisonnables de la mythologie.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que l'on peut attendre de l'étude de cette langue immortelle : elle inspire le génie de la pensée, et le met en travail de conception. L'intelligence s'agrandit et se développe à mesure qu'elle saisit le sens des paroles vierges qui nous ont transmis les volontés de la sagesse éternelle. Chaque verset, chaque mot offre à l'esprit méditatif une abondance de lumières propres à fortifier la foi, et à alimenter la piété. Le prêtre ne saurait mettre trop d'empressement à acquérir des connaissances positives sur cette langue sainte et savante : les trésors inappréciables qu'elle renferme sont de nature à l'intéresser d'une manière bien plus particulière que les hommes du monde. Chargé par devoir et par état de combattre l'erreur et de faire triompher la vérité, d'inspirer le goût de la vertu et l'horreur du vice, il ne saurait rem-

plir avec éclat cette noble et grande mission, sans aller puiser dans ces sources de révélation, ces traits de persuasion qui vont jusqu'au cœur, ces pensées neuves qui captivent agréablement l'attention, ces images sublimes qui ébranlent et transportent l'âme en s'emparant de toutes ses facultés: vainement chercherait-on dans le langage profane cette force, cette énergie qui caractérisent l'idiome sacré. L'éloquence humaine, naturellement froide et sans action, n'a qu'une puissance stérile et languissante; l'éloquence sacrée, pleine de feu et de vie, ennoblit les sentimens, purifie le cœur, et ramène l'homme à la connaissance véritable de lui-même.

Aujourd'hui plus que jamais les jeunes lévites qui se sentent appelés à porter la parole de vie dans le monde, doivent sentir le besoin de se livrer à des études fortes et généreuses pour s'opposer efficacement aux ravages du doute qui dévore les consciences, et ramener dans les voies de la vérité ceux qui en ont été détournés par les séductions d'une critique perfide dirigée contre le dépôt trois fois saint de la révélation écrite.

Depuis une époque récente les ennemis de la religion développent leurs forces avec une étonnante énergie; ils ne visent qu'à la destruction du dogme catholique, ils n'aspirent qu'à réduire la société chrétienne dans un état de scepticisme sur les vérités fondamentales de la religion; ils ont le ridicule espoir de voir peu à peu leurs espérances s'accomplir; parce qu'ils ont dans l'idée qu'il se trouve bien peu de catholiques assez éclairés pour apercevoir le côté paralogique de leurs futiles raisonnemens.

Il est donc du devoir de l'ouvrier à mission divine de diriger une partie de ses études vers ces sources fécondes de puissance hiérologique, afin de pouvoir combattre avec avantage ces doctrines ennemies de tout sentiment religieux, et porter dans l'esprit de ceux qui les émettent la désolante conviction du néant de leurs espérances.

J.-P. Miramand.

Manuscrits bibliques recueillis en Egypte et dans l'Abyssinie, par le célèbre voyageur Bruce. — Nous croyons devoir prendre note ici de ces différens manuscrits qui ont été vendus à Londres en 1827.

Ce sont:

La *Version éthiopienne de l'Ancien-Testament*, complète, à l'exception des *Psaumes*, qui ont été publiés par Ludolf, et y compris le *livre d'Enoch*, l'un des trois exemplaires connus de ce livre.

Le *Cantique de Salomon*, traduit dans tous les différens dialectes abyssiniens avec un vocabulaire particulier pour chacune de ces versions.

Les *quatre Evangiles* en Ethiopien, deux exemplaires.

Les *Epîtres et Actes des Apôtres* dans la même langue.

La fameuse *Chronique d'Axum*, contenant l'histoire du Christianisme en Abyssinie.

Enfin un manuscrit antique et extrêmement curieux, en papyrus, relatif aux *gnostiques*, composé vers le onzième siècle.

Inscriptions sépulcrales grecques et chrétiennes, interprétées et éclaircies par M. J.-C. RISPI. — Ces inscriptions sont au nombre de douze; quatre ont été trouvées à Syracuse, et le commentateur tire de son examen les indications suivantes :

1° Τοπος y est employé pour signifier *sépulture, tombeau;* le mot τυμβος s'y trouve avec la même signification :

2° On y trouve mentionnées des *sépultures de famille* : Sabinus est inhumé dans le même tombeau qu'Ausonius son fils.

3° L'usage de compter le tems civil par les kalendes, les nones, etc., se perdait alors; une inscription porte la date du 5e jour du mois de juin.

4° On y trouve les signes aux tombeaux des premiers chrétiens : le monogramme du Christ, le cœur, des oiseaux;

5° Les noms des défunts sont ou grecs ou romains, tels sont : Chrysides, Eutichianus, Constantius, etc.

Ces inscriptions sont remplies de fautes de grammaire, comme l'on devait s'y attendre à l'égard de monumens de familles peu considérables.

Giornal di scienze, etc., per la Sicilia N° XII.

Monumens sacrés et profancs de la basilique de S.-Ambroise, à Milan. — La basilique de Milan est un dépôt d'ouvrages d'art appartenant à différentes époques; on y remarque dans l'intérieur un serpent de bronze, couché sur une colonne de granit, qui paraît sortir de terre; ce serpent lance son dard sortant de sa bouche enflammée : son corps est replié en forme de globe, et sa queue est onduleuse. On voit un pupitre de marbre, où se trouve un aigle de métal, qui sert d'appui au missel dans les grandes cérémonies, et au-dessous de cet aigle on remarque une figure humaine également en métal : ces deux objets d'art appartiennent au Bas-Empire. L'attention s'arrête plus particulièrement sur un bas-relief antique, d'une sculpture grossière, qui représente une scène de charité, selon l'usage des premiers chrétiens. La plupart des figures ont la prunelle en plomb : ce qui fait soupçonner que cet ouvrage est des siècles du paganisme. Sous le pupitre est placé un sarcophage antique de marbre et de bas-reliefs, monument qu'on attribue également au paganisme, quoiqu'on y voie la figure du Christ, qui paraît y avoir été mise postérieurement. Le plus considérable de ces monumens est le grand autel, construit vers l'an 835. Les bas-reliefs de la partie antérieure sont

d'or pur ; ceux des autres côtés sont d'argent, la plupart dorés : on y voit briller des pierres précieuses. En face de l'autel sont représentés le Sauveur au milieu des douze apôtres ; sur le derrière de l'autel, les anciens costumes ecclésiastiques, la forme des antiques murailles de Milan et les tours de ses portes. Parmi les pierres précieuses, il en est une d'une grandeur prodigieuse qui a donné matière à discussion. Cet autel prouve le grand nombre d'artistes qui florissaient en Italie à l'époque de sa construction. L'auteur de cette description ne laisse rien à désirer, tant sur les objets d'art qui ornent cette église, que sur S. Ambroise et les évêques qui l'ont administrée. Il y rattache naturellement l'histoire la couronne de fer [1].

GROENLAND. *Découverte d'une colonie chrétienne.* — Nous apprenons qu'une expédition, partie de Copenhague au mois de mai dernier, est parvenue jusqu'à la côte orientale du Groenland. Il y a huit siècles que des colons norwégiens s'établirent sur cette côte ; depuis lors tout accès en avait été interdit par les glaces. L'expédition y a retrouvé les descendans des premiers colons qui y sont établis ; ils professent encore le christianisme que leurs ancêtres y avaient porté avec eux ; la langue est celle des Norwégiens du xe siècle.

Archives du Christianisme.

[1] Cette notice est tirée de l'ouvrage intitulé : *Monumenti sacri e profani dell' imperiale e reale Basilica di sant' Ambrogio in Milano ;* in-fol.

Bulletin Bibliographique.

Premier Bulletin de l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse. — Pièces relatives au procès de l'abbaye de Meillerai. — Nouvelles et pièces diverses. — A Paris, aux bureaux de l'Agence générale, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 bis.

Lettres à Isidore pour dévoiler les moyens de séduction qu'emploient les ennemis de la religion pour tromper et pervertir les habitans des campagnes. — A Rennes.

Collection des costumes, armes et meubles, pour servir à l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours, par M. le comte Horace de Viel-Castel. A Paris, chez l'auteur, rue du Bac, n° 71. Prix : 2 fr. chaque livraison.

Cours d'Histoire des Etats Européens, depuis le bouleversement de l'empire romain d'Occident, jusqu'à 1789, par Max. et C. A Paris, chez l'auteur, rue du Cherche-Midi, n° 14. 3 vol.; chaque vol. 3 fr. 50.

Les monumens de France, classés chronologiquement, et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts; par M. le comte Alexandre de Laborde. Chaque livraison 18 fr.; à Paris, chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 3.

Mémorial encyclopédique et progressif des connaissances humaines, ou revue mensuelle des découvertes et acquisitions de l'esprit humain. Il se compose par année de 12 cahiers de 128 pages, ou trois forts vol. in-32; ou de 12 cahiers de 32 pages, formant un vol. grand in-8° à deux colonnes. Prix d'abonnement, par an : pour Paris, 10 fr.; les départemens, 11 fr.; l'étranger, 12 f. Par sémestre, 5 fr. 50; 6 fr.; 6 fr. 50. Chaque cahier séparément, 1 fr.; 1 fr. 15; 1 fr. 30. Les demandes doivent être adressées franco, à la Direction, rue du Jardinet, n° 8, à Paris.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

A

Afrique (Nouvelles); coutumes religieuses des naturels de la Côte-d'Or. 362
Agde. Découverte du tombeau de S. Sever. 219
Amérique. — Origine asiatique d'un peuple de l'Amérique du Sud. 179
— (Nouvelles), analogie des antiquites mexicaines avec celles du nouveau Continent. 302
— Origine de la civilisation du Pérou et du Mexique. 303
— Les Shakers ou Trembleurs de l'Amerique septentrionnale. 140
— Réunion des Catholiques de Philadelphie. 78
— Voyage de M. de Humboldt en Amérique; conformité des traditions du Nouveau-Monde avec la Bible. 407
— Expédition guerrière d'un peuple anthropophage, dans la Nouvelle-Zelande. 363
Anatomie (l'), prouvant un Créateur intelligent. 352
André de Gy; ses travaux géologiques. 369
Angleterre. Effets de la réforme sur le sort des habitans de la Grande-Bretagne. 18
— Affreuse loi qui oblige de déclarer la confession. 48
— Les pauvres et les cultivateurs ruinés par la réforme. 18
— L'Angleterre religieuse paie plus pour 6,500,000 prosélytes, que toutes les autres églises chrétiennes du monde, pour 199.728,000. 40
Annales de philosophie chrétienne, statistique de ses abonnés. 437
Antiquités (mexicaines). 302. 411
— Longue vie des hommes de l'antiquité, confirmée par la nature et par l'histoire. 163
Arts (Beaux-), perfectionnés par la foi, tués par l'incrédulité. 55
Asie (Nouvelles), extrait d'une lettre de Mgr. l'archevêque de Castorie, vicaire apostolique de Tong-King, en Chine, sur le choléra-morbus. 222
— Anthropophages indous, qui par humanité mangent leurs parens, et respectent les étrangers. 223
— Condition des femmes tartares dans la Russie asiatique. 223
— Civilisation par les missionnaires des Cherokees. 359
— Les Parsis, peuple de l'Inde, descendant des anciens Perses. 359
— Les Kayanos. Superstition de cette peuplade, dans les Indes orientales. 74
— Religion et mœurs des Bataks, dans l'île de Sumatra. 76
— Prières des Kalmuques, dans la Tartarie. 299
— Voyages des prêtres Boudhistes, en 399. 399
— Les cinq castes de l'Inde. 300
— Etat de la religion en Cochinchine. 301
Astronomie (L'imperfection et le peu d'ancienneté de l'), chez les anciens peuples, justifie la chronologie de la Bible. 168
— Les monumens astronomiques, laissés par les anciens, ne portent pas les dates excessivement reculées que l'on a cru y voir. 282

B

Bataks (Superstition des). 76
Béhémoth (le) de l'Ecriture retrouvé. 305
Bhagavat-Ghita (Analyse philosophique du). 81
Bible (la) justifiée par les découvertes de M. Champollion. 148
— Longue vie des premiers hommes,

confirmée par la nature et par l'histoire. 163
—Chronologie de la Bible justifiée par l'imperfection et le peu d'ancienneté de l'Astronomie chez les anciens peuples. 168
—Conformité des traditions du Nouveau-Monde, avec nos croyances. 407
—Récits de la Bible justifiés par les travaux géologiques du P. André de Gy. 369
Biographie. La Vie des médecins célèbres par leur piété. 322. 393
Birmans Empire des), mère-patrie des habitans du Pérou et du Mexique. 303
Blachère (Rétractation publique de M. l'abbé), disciple de Châtel. 72
Blumenbach prouve l'unité de l'espèce humaine et l'identité la race nègre avec la race blanche. 97
Bonnaire-Mansuy (M.), prouve que l'antiquité incontestable des matériaux dont notre monde est formé, se concilie naturellement avec l'époque récente de la Création indiquée dans Moïse. 233
—Lettre critique sur les ossemens fossiles humains anté-diluviens. 422
Boudhistes (Voyages des prêtres). 399
Brahmes. Une éclipse de lune, dans l'île de Ceylan, servant à prouver aux indigènes la fausseté de leur religion et le peu de science des Brahmes. 469
Bruce le voyageur) a recueilli différens manuscrits dans l'Egypte et l'Abyssinie. 439

C

Catholicisme. Education cléricale; réponse à quelques objections. 3e et 4e Articles. 123. 388
—Progrès du Catholicisme en Angleterre, comparé à la décadence du Protestantisme. 47
—Dotations des premiers Catholiques, recueillies par le clergé anglican, qui en a décliné les charges. 22. 29
—Réunion des Catholiques à Philadelphie, leur tolérance. 78
—Mouvement des esprits vers le Catholicisme. 145
—Revue de toutes les erreurs qui ont essayé d'altérer la croyance de l'Eglise catholique. 208. 327
Chaldéens (l'Astronomie des), imparfaite et peu ancienne, ne prouve rien contre la chronologie de la Bible. 173
Champollion (Découvertes de M.) dans leurs rapports avec la Bible. 148
Chateaubriand (Lettre de), contre le projet du gouvernement de démolir l'église de S.-Germain-l'Auxerrois. 69
Cherokees, peuple sauvage de l'Inde, civilisé par les Missionnaires. 339
Chinois (l'Astronomie des), imparfaite et peu ancienne, n'infirme pas la chronologie de la Bible. 176
Clergé anglican Simonies du). 22. 29
—Etat actuel et richesses du Clergé anglican.—Revenus de ses évêques. Appréciation de leur personnel, par un écrivain protestant. 18
—Misère et vertus du clergé catholique en Irlande, d'après les témoignages d'un auteur protestant. 49
—Revenu du clergé en Ecosse. 136
—Education cléricale; réponse à quelques objections. 3e Art. 123
—4e Art. 388
Côte-d'Or (Coutumes religieuses des habitans de la). 362
Création. Accord de la Géologie et de la Genèse sur la Création. 233
—L'ordre de la Création prouvé par la Géologie. Deluc. 195. 253
Cuvier (le baron) prouve l'unité de l'espèce humaine, et l'identité de la race nègre avec la race blanche. 96
—Opinion du baron Cuvier sur les listes de Manéthon. 149
—Il justifie, par l'imperfection et le peu d'ancienneté de l'Astronomie chez les anciens peuples, la chronologie de la Bible. 168

D

Déistes (Sectes de), dans le Holstein. 365
Deluc prouve la mission divine de Moïse, par la Géologie. 195. 253
Dieu. Le nom ineffable de Dieu. 52
—De l'affaiblissement de la croyance en la présence de Dieu. — Des rapports de Dieu avec les gouvernemens et avec les familles, dans les tems anciens et dans les tems modernes. 1er Art. 5
—Dieu prouvé par l'histoire naturelle. 352

E

Ecriture. L'antique anathême prononcé par l'Ecriture contre les Nègres, a eu son effet. 311
Education (de l') cléricale. 123. 388
Egyptiens (l'Astronomie des), imparfaite et récente, n'infirme pas la chronologie de la Bible. 168
Egypte (Figures de l'), en rapport avec celles du Mexique. 302
Europe (Nouvelles). De l'état du Clergé en Ecosse. 36
—Décrets du duc de Modène contre les Juifs. 139
—Découverte du sépulcre de S. Sever, à Agde. 219
—Statistique religieuse de la confédération germanique. 221
—Lettre de M. de Châteaubriand, sur la démolition de l'église de S.-Germain-l'Auxerrois. 69
—Rétractation d'un des disciples de l'abbé Châtel. 72
—Irlande. Listes des souscriptions reçues au Bureau des Annales pour les Irlandais. 74
Evangile, confirmé par le témoignage que rendent sur Jésus-Christ les traditions modernes des Juifs. 52
Evêques anglicans, leurs richesses appréciées par un écrivain protestant. 18. 51
Exposition de 1831. L'incrédulité mortelle pour les arts. L'individualisme substitué à la foi, dans la peinture. Ses effets. 55

F

Femmes (les), avilies et malheureuses chez les Juifs actuels. 115
—Condition affreuse des femmes tartares, dans la Russie asiatique. 223
Foi. Ses effets sur la peinture, en rapport avec ceux de l'incrédulité. 55
—Progrès et espérance de la Foi dans les missions du Levant. 225
Foisset (M. l'abbé), sur l'éducation cléricale, répond à quelques objections faites à ses deux premiers articles. 123. 388
Foisset (juge); son opinion sur les Nègres. 430

G

Génie. Le génie des artistes, en rapport avec la foi. 55
Géologie (les résultats de la) prouvent la mission divine de Moïse; par Deluc. 1er Art. 195. 253
—Lettre et réponse critiques sur les ossemens fossiles humains anté-diluviens. 422. 427
—L'antiquité de la terre, que tendent à prouver les recherches géologiques, peut se concilier naturellement avec l'époque assez récente de la création, indiquée par Moïse. 233
—Explication géologique de l'œuvre des six jours, et réponse à quelques objections, par Deluc. 253
—Le Léviathan et le Béhémoth de l'Ecriture retrouvés; le poisson de Jonas, etc. 305
—Lettre critique sur les ossemens humains, trouvés dans la caverne de Bize, par M. Tournal de Narbonne. 345
—Travaux géologiques du P. André de Gy. 369
Gérams (le baron de), pèlerinage expiatoire à la Terre-Sainte. 73
Gervais de-la-Prise (M.). Accord du livre de la Genèse avec la géologie et les monumens humains. 240
Goethe. Poète et philosophe protestant juge le protestantisme. 143
Gosselin (M.) explique et défend la création telle qu'elle est indiquée dans Moïse. 240
Greppo (Opinion de M.), sur différens points de la Bible. 150
Groenland. Colonies chrétiennes. 441

H

Hébreux (Musique des). 365
—Utilité de la langue hébraïque. 438
Hérésies. 208. 327
Histoire. Histoire des Juifs. L'état actuel des Juifs confirme les Prophéties. 106
—Longue vie des premiers hommes, confirmée par la nature et par l'histoire. 163
—Histoire de Jésus-Christ, d'après les rabbins Juifs. Les traditions des Juifs modernes sur la vie de Jésus-Christ confirment la vérité du récit des évangélistes. 52
—Traditions historiques sur les Nègres. Ils ont hérité de la malédiction de Cham, leur père. 430
Histoire naturelle. Origine asiatique

d'un peuple de l'Amérique du Sud. 179
—La dégradation des Nègres reconnue par les voyageurs et les naturalistes. L'antique anathème prononcé contre cette race, dans l'Ecriture a-t-il eu son effet? 311
—L'histoire naturelle, appliquée à prouver un créateur intelligent. 352
Homme. Unité de l'espèce humaine, prouvée par l'origine asiatique d'un peuple de l'Amérique du Sud. 179; par l'origine des habitans du Mexique et du Pérou. 303
Par les antiquités du Mexique. 302
—Existe-t-il des ossemens humains fossiles anté-diluviens? 345
Humboldt (Voyage de M.) au Nouveau-Monde. 407
Hunter prouve un Dieu créateur par l'anatomie et l'histoire naturelle. 352

I

Impiété (effet de l') sur les arts en général, et la peinture en particulier. 55
Indiens (l'astronomie des), imparfaite et peu ancienne n'infirme pas la chronologie de la Bible. 174
Indous. Anthropophages de l'Inde, qui respectent les étrangers et mangent leurs parens. 223
Inscriptions grecques et chrétiennes, interprétées par M. J.-C. Rispi. 440
Irlandais catholiques (souscription en faveur des). 74
Irlande. Oppression des catholiques irlandais. 48
—Progrès du catholicisme en Irlande. 47
Islamisme; il perd de son influence en Turquie. 225

J

Jésus-Christ; ses miracles reconnus comme réels, par les Juifs modernes. Explications qu'en donnent les rabbins modernes. 52
Jonas. Poisson de Jonas retrouvé. 305

K

Kalmuques (prières des). 299
Kayanos (superstitions des). 74

L

Lacépède établit l'unité de l'espèce humaine 98
Léviathan de la Bible retrouvé. 305

M

Manéthon (listes de); époque de leur certitude suivant M. Champollion. 149
Créance qu'elles inspirent, suivant Cuvier. 150
Médecine. Biographie des Médecins célèbres par leur piété. 322. 393
Mélanges. 69. 136. 219. 299. 358. 438.
Mexique (Antiquités du), en rapport avec celles du continent. 302
— 407
Moïse. L'époque assez récente, que Moïse donne à la terre, peut se concilier avec l'antiquité, que les recherches géologiques tendent à prouver. 233
—(la mission divine de), prouvée par les résultats de la géologie. Deluc, lettres sur la géologie. 1er Art. 193
—(l'inspiration de), prouvée par la géologie. Deluc. 2e Art. 253
Musique des Hébreux. 365

N

Nègres. Leur dégradation reconnue par les voyageurs et par les naturalistes. L'antique anathème prononcé contre cette race dans l'Ecriture, a eu son effet. 311
—Les Nègres sont de la même race que les blancs. 93
—Nouvelles preuves que ces peuples descendent de Cham, et ont hérité de sa malédiction. 430

P

Paganisme. Condition déplorable des femmes tartares. 223
—Anthropophages indous. 223
—Dégradation et abrutissement des castes de l'Inde. 300
—Superstitions des Parsis, peuple de l'Inde, descendant des anciens Perses. 359
—Coutumes religieuses des naturels de la Côte-d'Or. 362
—Expéditions guerrières d'un peuple anthropophage. 363
—Superstition des Kayanos. 34
—Superstition des Bataks. 75
Parsis (Mœurs, superstitions, religion des). 359
Peter-Beer. Histoire de l'état actuel des Juifs. 107
Philalèthes. Secte de déistes. 363
Pentateuque (l'inspiration du), prou-

vée par le résultat de la géologie. Deluc, lettres sur la géologie. 1er Art. 195
Philosophie. Mouvement des esprits vers le catholicisme. 145
—Revue de toutes les erreurs qui ont essayé d'altérer la croyance de la religion catholique. 208. 327
—Philosophie de l'Inde (2e Art.). Le panthéisme indien. 81. 92
—De l'affaiblissement de la croyance en la présence de Dieu. Des rapports de Dieu avec les gouvernemens et avec les familles, dans les tems anciens et dans les tems modernes. 1er Art. / 5
Prophéties (l'accomplissement des), prouvé par l'état actuel des Juifs. 186
Protestantisme (le) jugé par un auteur protestant, l'illustre poète et philosophe Goëthe. 143

R

Réforme (de la) en Angleterre, suites et conséquences de la réforme. Multitude de sectes. 18. 51
Religion (influence de la) sur les arts. La peinture perfectionnée par elle. 55
—Le secret de la confession puni par l'emprisonnement 48
—Progrès du catholicisme en Irlande. 47
—Simonies du clergé anglican. 22. 29
—De l'affaiblissement de la croyance en la présence de Dieu. Des rapports de Dieu avec les gouvernemens et les familles, dans les tems anciens et modernes. 1er Art. 5
—Secte de deistes, dans le Holstein. 365
—Etat de la religion en Cochinchine. 301
Revue de toutes les erreurs qui ont essayé d'altérer la croyance de l'Eglise catholique. 208. 327
Rome (population de). 468

S

Sever (découverte du tombeau de St.) à Agde (Hérault). 215
Statistique religieuse du globe. 208 227
— des abonnés des Annales. 436
— religieuse du globe. 18
— religieuse de l'Allemagne. 217

T

Talmud. Opinions diverses sur Jésus-Christ; la réalité de ses miracles reconnus, mais attribués ou à la magie ou au nom ineffable. 52
Terre-Sainte (pélerinage expiatoire dans la), du baron de Géramb. 73
Tournal (M.). Son opinion sur les ossemens humains fossiles anté-diluviens. 345
Traditions historiques. Les Nègres descendent de Cham, et ont hérité de sa malédiction. 430
Turcs (les), à la veille d'une régénération sociale. 225
Tyr (ruines de), en rapport avec les prophéties d'Ezéchiel. 65

V

Wagenseil a recueilli les aveux du Talmud, en faveur de Jésus-Christ. 52
Walérius établit que les notions les plus sûres en physique, s'accordent avec la Bible. 253
Virey prouve l'unité de l'espèce humaine. 102. 103
Volney, athée. Son témoignage sur les ruines de Tyr. 67
Voltaire (réponse aux objections de), sur différens points de la Bible. 157
Voyage au mont Sinaï. 317
— de M. de Humboldt, dans le Nouveau-Monde. 407

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.